


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



ART
DE LA GUERRE,
PAR PRINCIPES ET PAR RÈGLES.

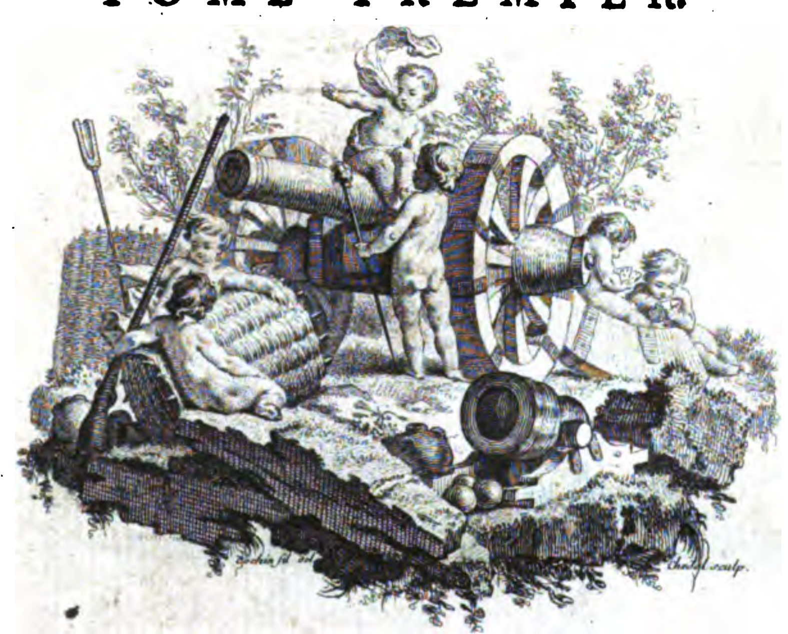
OUVRAGE DE M. LE MARÉCHAL

DE PUYSEGUR.

Mis au jour par M. LE MARQUIS DE PUYSEGUR son Fils, Maréchal des Camps & Armées du Roy.

DEDIÉ AU ROY.

TOME PREMIER.



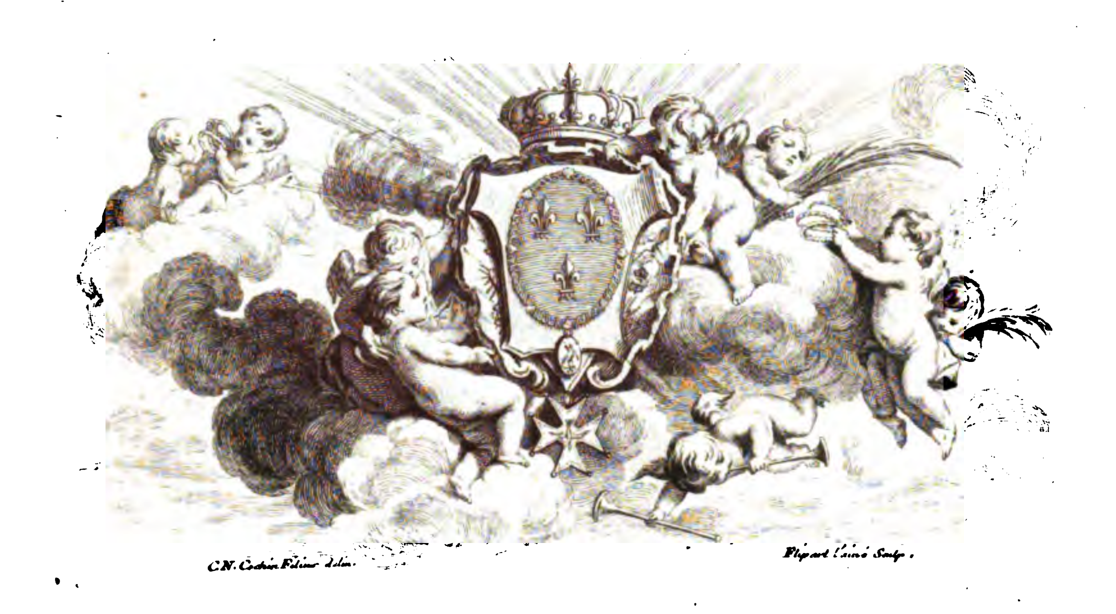
A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





AU ROY.

IRE,

J'OSE supplier VOTRE MAJESTE' *d'agréer cet Ouvrage; il eſt le fruit des réflexions, de l'expérience & des travaux militaires d'un Sujet fidéle qu'il Vous a plu d'élever au plus haut grade de la guerre & dont le zele & la reconnoiſſance ont voulu*

s'étendre au-delà des bornes d'une vie passée toute entiere au Service de VOTRE MAJESTE'. L'empressement qu'a toujours eu mon pere de former des Sujets utiles à la France & dignes de combattre sous les yeux de leur Roy, l'a porté à rédiger en corps de science les vrais principes de la guerre de campagne; il n'eut point été réduit à chercher dans les actions des Alexandres & des Césars des exemples de la vertu guerriere, s'il eut assez vécu pour être témoin des merveilles que VOTRE MAJESTE' vient d'operer à la tête de ses armées.

Je me suis appliqué, SIRE, pendant l'intervalle de vos dernieres campagnes à réunir les différentes parties de cet Ouvrage, à l'éclaircir & en justifier les vûes; trop heureux si je suis parvenu à le rendre digne de paroître sous l'auguste protection de VOTRE MAJESTE', & si Elle daigne le recevoir comme une nouvelle preuve du zèle ardent & du profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obéissant
& fidéle sujet & serviteur
PUYSEGUR.



AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

LA gloire que l'on acquiert par les armes a de tout tems excité l'émulation des ames bien nées & des personnes de la plus haute condition; animées de cette louable passion, & soutenues par l'amour de la Patrie, elles ont regardé l'Art de la guerre comme le seul emploi qui leur convînt, elles en ont fait leur principal objet & leur unique occupation; mais cet art si estimé & en même tems si difficile, cet Art où des premiers succès quelque brillans qu'ils paroissent, sont rarement durables & souvent dangereux quand ils ne sont pas la suite d'une prudence égale à l'activité, & où les moindres fautes sont quelquefois d'une telle conséquence qu'elles peuvent entraîner avec elles le bouleversement des Empires, est comme abandonné au hasard & à une pratique aveugle: il semble que nous n'ayons aujourd'hui d'autres moyens de nous y perfectionner, qu'une longue & périlleuse expérience, qu'une simple routine dénuée de principes. Il n'y a parmi nous aucune école où l'on puisse s'instruire dans l'Art militaire, aucun maître qui en enseigne les règles fondamentales: il y a plus, on est presque persuadé que de pareilles ressources sont inutiles, que la guerre ne s'apprend que dans le tumulte des camps & dans le mouvement des armées, comme si tous les arts n'avoient pas des règles sûres & une théorie fondée sur des principes solides, sans lesquels non-seulement on ne peut esperer

d'y réussir, mais on ne doit pas même s'exposer à les pratiquer.

C'est pour desabuser les Militaires d'un préjugé si contraire à leur avancement & à leur propre interêt, que l'Auteur s'étoit déterminé à faire part au public des connoissances qu'il avoit acquises dans un Art qu'il avoit pratiqué avec une extrême application pendant plus de soixante années; il s'est proposé de développer d'une maniere sensible & palpable cette théorie de la guerre de campagne qui existe indépendamment de la pratique, & d'expliquer tout ce qui y a rapport d'une façon si détaillée & si facile à comprendre, que par cette seule étude, & sans sortir de son cabinet, tout homme attentif & tant soit peu intelligent pût se mettre en état d'appliquer ensuite ces vrais principes à tous les mouvemens qu'il convient de faire faire aux troupes, soit pour les marches, soit pour les ordres de bataille.

La lecture des anciens auteurs lui avoit bien appris que les Grecs & les Romains avoient des especes d'Académies où l'on instruisoit la jeunesse sur toutes les parties de la guerre; qu'ils avoient même des maîtres particuliers pour en expliquer les différentes maximes & enseigner les occasions où suivant les circonstances, on devoit se servir des unes préférablement aux autres: mais n'y ayant point trouvé les règles de cet Art, ni les principes sur lesquels ces règles étoient fondées, rassemblées sous un même point de vûe, & présentées avee assez d'évidence pour que chacun les pût reconnoître, il se vit obligé de les tirer de l'obscurité qui les enveloppoit, à l'aide de ses propres lumieres & du fond d'expérience qu'il avoit acquis dans les emplois qu'il avoit exercez. Ses différentes fonctions lui avoient

procuré la connoiſſance d'une infinité de détails eſſentiels qui le plus ſouvent échappent à ceux qui n'en ſont point chargez ; & pour les réunir ſous un même point de vûe & en former un corps de ſcience militaire, il a ſuppoſé une guerre dans laquelle il auroit occaſion de placer à propos les règles & les principes qu'il avoit deſſein d'établir. Tel eſt le plan de ſon ouvrage qu'il a diviſé en deux parties.

La premiere commence par diverſes obſervations ſur les auteurs Grecs & Romains qui ont écrit de l'Art de la guerre, ou qui en ont parlé par occaſion, & ces remarques tendent à prouver que de leur tems cet Art s'enſeignoit méthodiquement & par une théorie déterminée. Des anciens il paſſe aux modernes, & après avoir expoſé l'état de la milice Françoiſe ſous les regnes précédens, il le compare avec ce qui s'y pratique aujourd'hui, il explique comment ſe forment les armées, comment elles ſe ſubdiviſent, ce que c'eſt qu'un bataillon & un eſcadron, de combien d'hommes & de compagnies ils ont été compoſez dans les guerres ſous Louis XIV, ſur quel pied ils ſont aujourd'hui, & ſi on ne peut rien ſouhaiter de mieux ; il rapporte en quoi conſiſte l'inſtruction que l'on donne aux troupes, l'inutilité d'une partie des mouvemens qu'on leur fait faire, ce qu'il ſeroit plus à propos de leur apprendre, & à quoi l'on pourroit réduire le maniement des armes : il fait de ſemblables obſervations à l'égard des officiers, il examine la maniere dont ils devroient être armez, quelles ſont leurs fonctions dans les marches ou pour les ordres de bataille, & la place qui leur convient dans une action. Il traite enſuite de ce qu'il appelle *Motions militaires*, c'eſt-à-dire, de la maniere de faire marcher un ou plu-

ſieurs bataillons ou eſcadrons, en entier ou en partie, de front ou par colonnes, & défilant par diviſions; des différentes formes ou figures qu'on doit leur faire prendre, ſuivant les cas & les ſituations où ils ſe rencontrent, ſoit pour la deffenſive, ſoit pour l'offenſive. Enfin, après avoir parlé des ordres de bataille, & fait voir en quoi conſiſte leur force & l'avantage qu'on peut tirer du terrain où l'on ſe trouve, il donne des règles générales pour la marche d'une armée, ſoit en avant, en arriere, ou ſur le côté, dans des plaines unies & ſans obſtacle, ou dans des pays coupez de bois, montagnes, marais, ou autres empêchemens.

Dans la ſeconde partie, il fait l'application de ces différentes maximes à une guerre ſuppoſée aux environs de Paris; il fait paſſer l'armée au travers de cette grande ville, en indiquant les précautions qu'il y auroit à prendre en pareil cas; il lui fait continuer ſa route vers Châtres pour aller au-devant de l'ennemi juſqu'à Orléans & même par-delà, s'il eſt néceſſaire; les diſpoſitions pour cette guerre étant faites, de maniere à pouvoir ſervir également en cas d'offenſive & de deffenſive. Il prouve par quantité d'exemples tirez des guerres de Céſar, & de celles des Turenne & des Condé, que les régles que l'on ſuit dans celles-ci ſont conformes aux maximes répandues dans la premiere partie, & qu'elles ont toujours été pratiquées par les Capitaines les plus expérimentez. Voilà en abregé ce que contient cette ſeconde partie, qui eſt d'ailleurs remplie d'un ſi grand nombre de maximes & de réflexions ſur les belles actions de ces grands hommes, & ſur les fautes dans leſquelles ils peuvent être tombez, qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucun extrait: on y remarque ſur-tout le courage avec lequel l'Auteur ne ceſſe de combattre les préjugez vul-

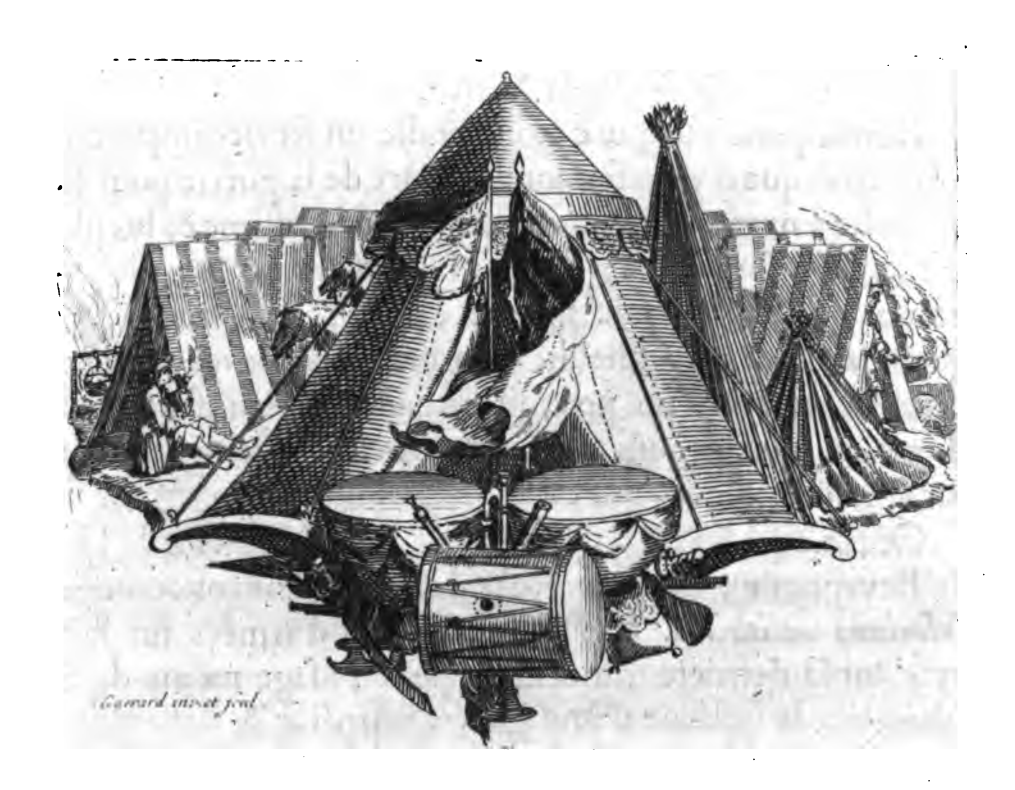
gaires & les abus qui se sont introduits dans la pratique de la guerre, pour établir en leur place de nouveaux usages plus simples & plus utiles, & pour substituer à des pratiques fausses & souvent nuisibles, des règles fondées sur le bon sens & l'expérience.

Il auroit pû craindre qu'une pareille nouveauté ne révoltât d'anciens & respectables officiers accoûtumez à une certaine routine par leurs prédécesseurs, si celui qui leur proposoit ces changemens leur eût été étranger ou inconnu; si au contraire, il n'eut pas été comme eux un Militaire vertueux & zélé, qui n'étoit parvenu au premier grade de son état qu'après avoir blanchi sous les armes & parcouru tous les dégrez de la Milice.

Il étoit persuadé que c'étoit rendre un service important à sa patrie que d'y perfectionner l'Art de la guerre pour lequel elle a naturellement une très-grande estime & les plus heureuses dispositions, qu'en assujettissant cet Art, le plus noble des Arts, à une théorie exacte, il se rendroit en quelque sorte plus digne du nom François, & qu'une semblable entreprise ne pouvoit jamais rester infructueuse chez une nation aussi distinguée par son intelligence que par sa valeur.

Ce fut en 1693, qu'il composa pour Monsieur le Duc de Bourgogne, Pere du Roi, la partie qui concerne les *Motions militaires*. Celle des marches d'armées fut faite pendant la derniere minorité & pour l'usage même de Sa Majesté: le systême d'une guerre offensive & deffensive, supposée dans le pays d'entre Seine & Loire, servit de base aux leçons qu'il me donna dès avant la guerre qui finit en 1735; mais ce n'est que vers l'année 1739 qu'il conçut le dessein de former un corps de science militaire fixe &

utile, en réuniſſant ces différentes parties qu'il a travaillées ſéparément & preſque ſans relâche juſqu'à l'hyver de 1741 à 1742, qu'il eut une grande maladie, après laquelle, diſtrait par les événemens de la guerre qui ſe ralluma, il ne put s'occuper entiérement de cet ouvrage, comme il auroit fait peut-être toute ſa vie, & il mourut en 1743. Peu de tems auparavant il avoit fait brûler diverſes ébauches ou copies de ces mêmes ouvrages, je n'en ai trouvé qu'une, & je la donne au public dans l'état où il l'a laiſſée.



APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un ouvrage intitulé *Art de la guerre par principes & par règles.* L'objet de M. le Maréchal de Puysegur est de prouver que la science militaire ne dépend pas seulement d'une longue expérience, mais de l'étude que l'on aura faite des principes de l'Art de la guerre ; il y a, selon l'Auteur de cet excellent ouvrage, une théorie à laquelle on doit s'appliquer & qui doit préceder la pratique ; *cette théorie peut être apprise dans son cabinet, c'est par elle que l'on forme les projets de campagne, les ordres de bataille, les campemens,* c'est elle qui augmente le génie & qui donne à l'esprit cette heureuse invention qui caracterise le grand homme de guerre, tel qu'étoit M. le Maréchal de Puysegur. Tous les Généraux qui ont écrit sur la même matiere ont pensé comme notre illustre Auteur. Il y a longtems que les Militaires desiroient cet ouvrage, qui fera autant d'honneur à la Nation qu'à celui qui l'a composé. On verra que c'est une collection par ordre de toutes les réflexions que M. le Maréchal de Puysegur à faites pendant plus de soixante ans qu'il a fait la guerre avec une telle distinction, qu'il a été élevé à la dignite de Maréchal de France, après avoir passé par tous les grades militaires. FAIT à Paris ce premier Octobre mil sept cent quarante-sept. MONTCARVILLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours du Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : notre amé Charles-Antoine JOMBERT, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public des ouvrages qui ont pour titre, *les Mémoires de Messire de Chastenet, Seigneur de Puysegur, Lieutenant Général, &c. L'Art de la guerre par regles & principes, par M. le Maréchal de Puysegur. L'Arithmétique & la Géometrie de l'Officier, par M. le Blond :* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quin-

ze années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-Scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente les manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sr DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécrétaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cent quarante-sept, & de notre Regne le trente-troisiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 850. fol. 742. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce quatorze Octobre mil sept cent quarante-sept. G. CAVELIER, *Syndic.*

ART



ART DE LA GUERRE,

PAR PRINCIPES ET PAR REGLES.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.



E tous les Arts, celui dont le plus grand nombre d'hommes a de tous les tems fait profeſſion, c'eſt ſans contredit l'Art de la Guerre; cependant c'eſt celui où l'on trouve encore aujourd'hui le moins de ſecours pour l'apprendre.

Il eſt difficile de donner une idée bien juſte d'un Art auſſi étendu & composé d'autant de parties, ſans les diſtinguer les unes des autres & ſans les traiter ſéparément; c'eſt auſſi ce que j'ai entrepris de faire, du moins autant

qu'il me ſera poſſible, & ce par principes & par régles tirés de ce que j'ai pratiqué.

Les gens de guerre, à peu de perſonnes près, & pour ainſi dire le public, ſont prévenus qu'on ne peut apprendre à faire la guerre que par la ſeule pratique qu'on en fait dans les armées, parce que c'eſt encore aujourd'hui le ſeul moyen qui ſoit en uſage pour l'apprendre, de même que ſi c'étoit un Art purement mécanique : cependant comme dans les emplois petits & grands que j'ai exercés dans les troupes & dans les armées, en réflechiſſant ſur ce que je voyois faire, pour en ſçavoir les raiſons, j'ai reconnu combien une pareille pratique uniquement fondée ſur un uſage qui paſſe de main en main, eſt remplie de défauts; j'ai cherché en conſéquence les principes & les cauſes de tout ce qui ſe pratique, & c'eſt ce qui m'a procuré les connoiſſances néceſſaires pour en ſçavoir ſéparer le bon, afin d'en continuer l'uſage, & abandonner ce que j'ai trouvé de défectueux, en établiſſant à la place une pratique dont je puſſe rendre raiſon.

Ainſi loin d'être perſuadé qu'il faille attendre que l'on faſſe la guerre pour apprendre comment on la doit faire, je crois au contraire que les plus grands Capitaines qui ne ſe ſont formés que par la pratique ſeule, ont été ſujets à faire bien des fautes, dont ils ſe ſeroient garantis s'ils avoient étudié les regles & les principes des différentes parties de la guerre; c'eſt ce que je prouverai par ce qu'ils en ont écrit eux-mêmes.

J'entreprends donc de faire voir que ſans guerre, ſans troupes, ſans armée, & ſans être obligé de ſortir de chez ſoi, par l'étude ſeule, avec un peu de géometrie & de géographie, on peut apprendre toute la théorie de la guerre de campagne depuis les plus petites parties juſqu'aux plus grandes, & cela en la même maniere que le maréchal de Vauban par la théorie renfermée dans les livres qu'il nous a laiſſés, & par la pratique qu'il a établie en conformité, nous apprend l'art de fortifier, d'attaquer & deffendre les places, ce qui même journellement eſt enſeigné par des

personnes qui n'ont jamais été à la guerre, ni fait travailler à fortifier des places.

On ne trouve dans aucun livre, ni dans ce qui se pratique dans les armées, aucune voye qui nous indique par où il faudroit commencer pour acquérir des connoissances dans la guerre de campagne, & il m'a fallu commencer par apprendre de moi-même à distinguer dans cet art ce qui est purement opération de l'esprit d'avec ce qui n'est qu'operation du corps.

Quand j'ai sçu faire la distinction des opérations de l'esprit d'avec celles du corps, cela m'a donné une grande facilité pour me former à moi-même une théorie suivant laquelle j'ai toujours dirigé tous les mouvemens des plus grandes armées, & généralement toutes les opérations de guerre, sous l'autorité seule de ceux qui les commandoient en chef.

Cette théorie est ce que j'appelle l'Art liberal de la guerre. C'est par cet art que tout se met en mouvement, que les armées dont les opérations n'en sont que le mécanique, agissent & combattent; c'est par lui que l'on apprend à faire des projets de guerre, de même qu'à en bien juger; c'est un art, en un mot, que tout homme peut apprendre sans sortir de chez soi.

Comme il est nécessaire que ceux qui veulent aller à la guerre apprennent sur le terrain à faire l'application de cette théorie, ce qui demande encore d'autres connoissances qui ne s'acquierent que par la pratique & que je ne puis que leur faciliter les moyens d'acquerir, il faudra qu'ils se portent sur les lieux qu'ils auront choisis pour y faire leurs opérations; & là, en se conformant aux principes que j'établirai ici, ils apprendront d'eux-mêmes à camper des armées, à les faire marcher & à choisir des champs de bataille, à en distinguer le bon & le mauvais, à circonvaller des places; car il n'y a pas plus d'art à circonvaller une place de guerre qu'un village, & ainsi de même par rapport à toutes les autres opérations; la difficulté consistant uniquement dans les différentes situations

des terrains, pour ſçavoir en tirer tous les avantages poſſibles, & dans la proportion plus ou moins grande entre les deux armées, que l'on peut ſuppoſer de telle force qu'on voudra.

De plus, ſans guerre, avec quelques troupes auſſi-bien qu'avec une armée, quand on ſçaura la théorie dont il s'agit, on pourra en quelque pays que ce ſoit repréſenter autant de différens combats & de batailles que l'imagination peut s'en figurer, & en faire voir toutes les régles; enſorte que lorſqu'il ſurviendra une guerre & qu'il s'agira de combattre, les chefs ſe trouveront inſtruits & les troupes exercées à former de bons ordres de bataille, ſuivant les différentes ſituations des lieux; & comme elles en connoîtront toute la force, cela leur donnera de la confiance à combattre avec art, au lieu que les chefs & les armées qui attendent que l'on ſoit en guerre pour apprendre les mouvemens & les ordres de bataille qui peuvent convenir à la ſituation des lieux, ſont toujours expoſés à ſe faire battre faute de principes & de régles.

Après m'être mis à ce travail, en reflêchiſſant ſur ce que je faiſois, je me diſois à moi-même: mais ſerois-je le premier qui auroit eu une pareille idée? car parmi toutes nos hiſtoires & les autres livres qui traitent de la guerre, je n'en ai trouvé aucun qui paroiſſe le faire dans les vrais principes, c'eſt ce qui m'a obligé à en diſcourir avec quelques perſonnes ſçavantes. Je leur ai dit de quoi il étoit queſtion, & leur ai demandé ſi elles ne connoiſſoient pas quelques auteurs qui euſſent écrit ſur cette matiere. On m'a renvoyé aux Romains & aux Grecs, en remontant juſqu'à Homere. Quoique je n'euſſe pas grande eſperance de rien trouver dans Homere de remarquable à cet égard, cependant pour ne rien négliger j'ai commencé par lire la traduction de l'Iliade, enſuite j'ai lû celle d'Herodote, la retraite des dix milles par Xenophon, ſa Cyropedie; ſon hiſtoire Grecque, ſon recueil des choſes mémorables de Socrate, puis Thucidide de la guerre du Peloponèſe, la ſuite de cette même guerre par Xenophon, les guerres

d'Alexandre par Arian, Polybe, la vie de Philopèmen par Plutarque, les commentaires de César, & Végece; & comme depuis Végece je n'ai plus trouvé d'auteur qui traitât la guerre avec quelques principes, j'ai eu recours aux recueils du pere Daniel sur la milice Françoise, pour sçavoir comment la guerre s'étoit pratiquée depuis les Romains jusqu'à notre tems : enfin j'ai lû les mémoires de M. Montecuculli, & les guerres que M. de Turenne a écrites lui-même. Ces livres m'ont paru suffisans pour pouvoir juger de ce qui s'est fait depuis les tems les plus reculés jusqu'aujourd'hui, pour enseigner la guerre, & quelles sont les Nations qui l'ont pratiquée avec le plus d'art.

Cette lecture m'a donné des connoissances du passé que je n'avois pas, & m'a engagé à commencer par rapporter les observations que j'ai faites à cet égard, & qui m'ont fait connoître que je pensois aujourd'hui comme ont fait les Grecs chez qui on enseignoit par théorie l'art de faire la guerre; & quoique je fusse sûr de la théorie que je m'étois formée, & sur laquelle j'ai toujours reglé toutes mes opérations, néanmoins pour guerir la prévention du public, persuadé qu'il est que la guerre ne peut s'apprendre que par la pratique, j'ai été bien aise de me voir appuyé par des auteurs aussi respectables que ceux que je viens de citer.

Après que j'aurai fait mes observations sur ces auteurs, j'exposerai ce qui est actuellement en usage pour enseigner la guerre; ensuite je traiterai les différentes parties de cet art, sur lequel je me propose de donner des principes & des régles, afin que l'on puisse juger de la différence qui peut être entre la maniere de l'enseigner du tems des Grecs & des Romains d'avec celle qui se pratique aujourd'hui pour l'apprendre, & l'une & l'autre d'avec celle que j'établis.

Mais afin qu'on lise avec confiance les remarques que je fais sur les auteurs Grecs & Latins, je voudrois détruire une opinion vulgaire, qui est de croire que depuis l'usage

des armes à feu la guerre se fait d'une façon bien différente de celle qui étoit en pratique auparavant, & qu'ainsi tout ce qu'on peut lire sur la guerre chez les anciens n'est plus en usage. Je dirai à ce sujet que la science & l'art de la guerre ont été & seront toujours les mêmes, qu'ils ne varient pas de quelques armes qu'on se serve, que les capitaines qui ont été à la tête des armées & qui ont sçu la guerre par principes, de tous les tems ont été obligés de former leurs ordres de bataille suivant les différentes situations des lieux où ils devoient combattre, & suivant l'usage qu'ils pouvoient faire de leurs armes. Nos ordres de bataille pour combattre aujourd'hui doivent être formés sur les mêmes principes, ainsi que l'on en jugera par les remarques ci-après.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS SUR LES AUTEURS GRECS ET ROMAINS,

Pour connoître comment l'Art de la guerre s'enseignoit chez ces Nations.

ARTICLE PREMIER.

*REMARQUES ET REFLEXIONS SUR L'ILIADE *.*

* Traduction de Mad. Dacier.

REMARQUE.

TOME I. *Livre IV. page 289* ...... On voyoit » s'avancer les nombreuses phalanges des Grecs qui » marchoient au combat. Elles avoient à leur tête cha- » cune leurs chefs qu'elles suivoient dans un profond » silence, pour entendre & exécuter leurs ordres plus » promptement..... Au contraire les Troyens étoient » dans leur camp semblables à des troupeaux de brebis

» qui ſont répandus dans des parcs, & font retentir de » leurs bêlemens tout le pâturage. Tel eſt le bruit con- » fus des troupes nombreuſes dont l'armée des Troyens » eſt compoſée.

REFLEXION.

Il n'eſt pas poſſible de faire mieux connoître la différence qu'il y a entre de vieilles troupes aguerries bien diſciplinées, & des troupes de nouvelle levée, que par la comparaiſon que fait Homere des phalanges Grecques avec les troupes des Troyens; & rien en effet ne mérite mieux d'être obſervé que le ſilence que gardent les Grecs en allant au combat, pour mieux entendre les ordres qu'on leur donne. Cette diſcipline ſe trouve aujourd'hui (*a*) dans les bonnes troupes, au lieu de faire battre le tambour ou ſonner la trompette.

REMARQUE.

Livre V. page 367. Le grand Atride ranimant les ſoldats : » mes amis, leur diſoit-il, montrez-vous des » hommes, armez-vous d'un courage intrépide, & que » le reſpect que vous vous devez les uns aux autres dans » la ſanglante mêlée, vous oblige à faire votre devoir. » Dans une armée de vaillans hommes, il s'en ſauve » toujours plus qu'il n'en périt, au lieu que les lâches » n'acquierent pas de gloire, mais leur lâcheté leur ôtant » les forces, ils deviennent la proye des ennemis.

REFLEXION.

Rien n'eſt ſi vrai qu'en combattant vaillamment & en bon ordre, on perd beaucoup moins de monde, & que la perte des hommes eſt bien plus grande dans les déroutes. Il eſt encore vrai que les officiers & les ſoldats d'une même compagnie, & qui ſe connoiſſent tous, ont entr'eux une véritable émulation, & que la crainte qu'il ne

(a) Dans les bonnes troupes, c'eſt-à-dire, dans les troupes bien exercées & diſciplinées, accoutumées au feu, & qu'on n'oblige point de faire autrement.

leur soit reproché quelque chose par leurs camarades, les engage à faire leur devoir ; c'est cependant ce que nous n'observons pas dans nos troupes.

REMARQUE.

Tome II. Livre VII. page 22. Nestor, parlant au fils d'Atrée . . . . . » Ensuite, dit-il, nous enfermerons » notre camp d'une muraille flanquée de tours fort éle- » vées, pour servir de rampart à nos vaisseaux & à nos » troupes. On y fera d'espace en espace de bonnes portes » assez larges pour faire passer nos chars, & nous l'en- » vironnerons d'un fossé large & profond que les hom- » mes & les chevaux ne puissent franchir. Cela nous » assurera contre les sorties de nos ennemis, & mettra » nos quartiers hors d'insulte.

REFLEXION.

Ce passage seul nous fait voir qu'Homere sçavoit les fortifications. Il faut observer que le mur dont il parle, n'est pas une muraille faite de pierre ou de briques, mais seulement de la terre qu'on tire du fossé que l'on creuse, & de laquelle on forme un parapet derriere, c'est-à-dire, une élévation qui tient lieu de muraille.

Or il n'y a rien de plus parfait en fortifications que cette maniere de retrancher un camp, par rapport aux armes & aux machines dont on se servoit dans ce tems-là. C'étoit un demi-cercle dont la mer faisoit le diamétre, ou un quarré dont elle formoit un des côtés, à l'endroit où leurs vaisseaux, ou plutôt leurs bâtimens étoient à l'ancre ou tirés à terre, & c'est tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Nous verrons dans Thucidide que les Grecs avoient oublié cette sorte de retranchement.

REMARQUE.

Livre IX. page 80. » Fils d'Atrée, Jupiter vous a mis » entre les mains le sceptre & les loix, afin que vous » gouverniez selon les régles. Voilà pourquoi il faut que

vous

» vous ſçachiez parler avec ſageſſe & dignité, mais auſſi
» entendre tout le monde, & déférer à celui qui vous aura
» propoſé ce qui eſt de meilleur..... Le bon avis dès que
» vous l'aurez ſuivi deviendra le vôtre, & vous fera au-
» tant & plus d'honneur qu'à celui qui vous l'aura donné.

REFLEXION.

Rien n'eſt plus vrai, ni plus ſage que ce qui eſt contenu dans l'extrait ci-deſſus.

REMARQUES.

Livre VIII. page 38. » Dès que les deux armées ſont
» en préſence, & que le ſignal eſt donné, elles s'ébran-
» lent & ſe choquent avec furie; les lances ſe croiſent:
» les boucliers heurtent les boucliers; les caſques heur-
» tent les caſques; le courage & la force décident de la
» vie & de la mort.

Livre XIII. page 261. » On voit les phalanges ſe ral-
» lier autour des deux Ajax..... Les plus vaillans ſe met-
» tent à la tête & attendent fiérement Hector & tous les
» Troyens; les rangs ſont ſi ſerrés que les piques ſoutien-
» nent les piques, les caſques joignent les caſques, les
» les boucliers appuyent les boucliers.... Ces bataillons
» hériſſés de fer s'ébranlent avec une ardeur martiale, ne
» reſpirant que le combat, mais les Troyens les prévien-
» nent, & fondent ſur eux; le terrible Hector marche à
» leur tête... & forçant tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſa-
» ge... s'ouvroit un chemin pour arriver aux tentes & aux
» vaiſſeaux des Grecs: mais lorſqu'il fut arrivé à ces pha-
» langes d'Argos, & qu'il voulut les rompre, il fut obligé
» de s'arrêter, quoiqu'il les chargeât avec beaucoup de fu-
» rie, car ces vaillans & intrépides Grecs les reçurent ſans
» s'ébranler & le repoufferent à coups de piques & d'épées.

TOME III. Livre XVI. page 23. » Au milieu d'eux étoit
» Achille qui donnoit ſes ordres, & qui les preſſoit de
» marcher. Ce héros... étoit venu à Troye avec cinquan-
» te vaiſſeaux. Sur chacun il y avoit cinquante hommes.

» Il les avoit partagé en cinq corps que cinq capitaines
» d'un courage éprouvé & d'une fidélité connue com-
Page 15. » mandoient sous lui. Après qu'Achile les eut rangés cha-
Page 16. » cun sous son chef, pour les exciter il leur parla... A la
» voix de leur roi leurs rangs se serrent comme un hom-
» me qui éleve un grand édifice a soin d'en bien joindre &
» bien lier les pierres afin qu'il résiste à tous les efforts des
» vents. Ces fiers bataillons se serrent de même, le soldat
» appuye le soldat, les boucliers joignent les boucliers,
» les casques touchent les casques.

REFLEXIONS *sur les trois articles ci-dessus.*

Nous voyons qu'Achille avoit amené deux mille cinq cens hommes, qu'il les avoit séparés en corps de cinq cens chacun commandé par un capitaine; ainsi voilà la cohorte Romaine, & le bataillon tel que nous le formons. Nous voyons que ces differens corps en bataille sont séparés par rangs, & forment un quarré long; voilà une division de troupes formée dans la bonne regle: l'ordre qu'elles observent dans le moment qu'elles vont charger & soutenir le choc, est tout ce qu'on peut demander de plus parfait. Ces rangs qui sont serrés & qui s'appuyent & se soutiennent l'un l'autre, font que tous ces hommes ne forment qu'un corps, & que toutes leurs forces ne sont plus qu'une pour attaquer & pour soutenir. La comparaison que fait Homere de l'attention avec laquelle celui qui éleve un grand édifice a soin de bien joindre & bien lier les pierres afin de résister à tous les efforts des vents est juste, & l'ordre de bataille le plus parfait est celui où les forces sont bien unies & ne laissent aucun vuide; c'est cet ordre là même que nous devons suivre aujourd'hui, sur-tout encore par rapport aux armes dont nous nous servons.

Les Grecs, suivant l'Iliade, se servoient de piques ou de lances, qui étoient à peu près la même chose. Nous nous servons aujourd'hui de l'épée & du fusil avec la bayonnette au bout. La différence qu'il y a, c'est que la lance & la pique étoient plus longues que n'est le fusil avec

la bayonnette ; mais cela ne change rien à la place que le ſoldat tient dans les rangs, ni à la maniere de charger, puiſque l'un & l'autre ne ſont que pointer. De plus, le fuſil avec la bayonnette au bout eſt en même tems arme de main & arme de jet.

REMARQUE.

TOME II. Liv. XIV. page 314.... Agamemnon voyant le camp retranché forcé, & les troupes attaquer les vaiſſeaux, propoſe de ſe retirer la nuit & de rembarquer les troupes. Après pluſieurs choſes qu'Uliſſe lui a dites pour combattre cette opinion, il ajoûte... » Faut-il même vous » prouver que le parti que vous propoſez n'eſt pas ſoutenable ? Quoi ! vous voulez que pendant que l'attaque » dure encore, & qu'à peine avons-nous le tems de reſpirer, vous voulez que nous mettions à l'eau nos navires ? que pourriez-vous faire de plus avantageux pour » nos ennemis ? n'eſt-ce pas leur livrer la victoire & nous » mettre en danger d'être entiérement défaits ? car les navires ne ſeront pas plutôt à l'eau que les Grecs ne penſeront plus à ſoutenir de ſi terribles attaques, ils n'auront plus d'yeux que pour la mer, ils prendront la fuite, & ſe jetteront en déſordre dans les vaiſſeaux.

REFLEXION.

Peut-on donner des raiſons plus fortes, pour diſſuader un chef du mauvais parti qu'il veut prendre.

REMARQUE.

TOME III. Livre XVI. page 21. Parlant des Troyens qui ſont repouſſés : » Les Troyens abandonnent le navire de Proteſilas à demi brulé, & prennent la fuite avec » une confuſion horrible. Les Grecs ſe répandent de » tous côtés autour des vaiſſeaux, & ſement par-tout le » déſordre... Les Grecs après avoir écarté loin des vaiſſeaux la flamme ennemie, commencerent à reſpirer ; le » combat dure pourtant encore, car les Troyens n'ont

» pas entiérement plié. Ils ont été repoussés un peu loin » des vaisseaux, mais ils sont toujours quelque résistance. On combat de tous côtés par troupes séparées, l'ordre de bataille étant rompu.

REFLEXION.

Ce combat, tel que nous le dépeint Homere, est semblable à la plupart de nos combats d'infanterie, qui se donnent dans les jardinages, villages, hayes, & pays coupés. Quand on s'approche de part & d'autre, on se charge avec furie, & chaque corps s'efforce de chasser son ennemi à coups de feu & de bayonnette; mais ces lieux où l'on ne peut garder aucun ordre, font que sans prendre un grand avantage de l'un ni de l'autre côté, on se détruit également. Chacun attend la nuit avec impatience pour finir le combat, & vers la fin du jour on ne se cherche plus. Il y a toujours néanmoins quelques endroits où l'on tire; mais la nuit venue, un des deux partis s'éloigne, & quelquefois tous les deux, chacun de son côté. Je pourrois citer plusieurs exemples de combats de cette espece, mais pour pouvoir, comme Homere, dépeindre de pareils combats, il faut s'y être trouvé, car l'imagination seule ne peut pas se les représenter avec autant de vraisemblance.

REMARRUE.

Livre XIX. page 255. Le sage Ulisse prenant la parole lui dit... » Divin fils de Pelée, quelqu'impatience que » vous ayez d'aller au combat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, car l'affaire ne sera pas » sitôt décidée... c'est pourquoi ordonnez aux Grecs d'aller repaître sur leurs navires. Le pain & le vin sont la » force & le courage du soldat. Il est impossible qu'un » homme qui n'a pas mangé combatte toute une journée... car si son courage ne l'abandonne pas, ses forces » l'abandonnent, la soif & la faim l'épuisent.. Au lieu que » celui qui a pris de la nourriture, combat tout le jour,

ses forces répondent à son courage, & s'il arrive enfin qu'il tombe en défaillance, ce n'est qu'après que le combat est fini.

REFLEXION.

Quoique l'avis qu'Ulisse donne à Achille de faire repaître ses troupes avant de combattre, & les raisons qu'il en dit soient simples, & que rien ne soit plus naturel, l'importance & la solidité n'en peuvent être bien connues que de ceux qui se sont trouvés dans de longues actions, où le corps s'épuise bien plus que dans des travaux qui ne l'exposent pas à un continuel danger. Cependant en de telles occasions nous n'y apportons pas toute l'attention que la chose mérite.

REMARQUE.

Livre XXIV. page 607... » Mercure introduit Priam » dans le camp des Grecs... Il entre dans la tente magni- » fique que les Thessaliens avoient faite à Achille d'un » bois de sapin; ils l'avoient couverte de cannes... Ils » avoient marqué autour de cette tente avec des pieux » une enceinte qui faisoit la cour, dont la porte se fer- » moit avec un seul levier.

REFLEXION.

La maison que les Thessaliens avoient faite à Achille, suivant cette description, est la même chose que ce que nous pratiquons dans des camps où l'on fait passer l'hyver à des troupes. Elles font des baraques dont les murs sont de torchis, & qu'elles couvrent de paille; mais dans les pays où il n'y a pas de paille longue, & dans les pays chauds, on les couvre de joncs, de roseaux, de genet ou de planches: dans ceux où il y a beaucoup de bois, on fait les côtés des baraques avec des palissades ou pieux que l'on bousille encore pour en fermer les jointures.

Outre les remarques rapportées ci-dessus, il y en a encore beaucoup d'autres à faire que je n'employe point ici,

qui servent toutes également à faire connoître le génie d'Homere pour la guerre. Il ne cherche point à appuyer ce qu'il avance sur l'autorité d'aucun auteur qui en ait parlé ou écrit avant lui, non plus que sur les exemples des capitaines de réputation; cependant au milieu de toutes ses fables, quand il parle sérieusement de la guerre, ce qu'il en dit est si bien démontré & si clair, qu'on ne peut pas penser autrement que lui, ni s'expliquer en moins de paroles.

Nous ne lisons cependant pas dans la vie d'Homere, mise à la tête de la Traduction, qu'il ait été à la guerre; on le voit bien voyager avec Mentès en différens pays: il peut dans ses voyages avoir pris des connoissances, quoiqu'il soit certain qu'aucune autre Nation n'en sçavoit autant sur la guerre que les Grecs. Cependant si dans cet art il y a des parties que l'on puisse démontrer, comme la force de l'ordre de bataille, parce que cette partie est pure géométrie, & qu'il ne faut pas avoir été à la guerre pour pouvoir en juger; il y en a d'autres aussi dont on ne peut pas parler aussi-bien que le fait Homere, sans y avoir été, à moins qu'on ne dise qu'il n'a parlé qu'après d'autres auteurs; mais de tous c'est celui que nous devons le moins soupçonner d'avoir eu recours aux lumieres d'autrui, puisque dans l'histoire profane nous n'en voyons aucun avant lui qui traite de la guerre. Que ce soit néanmoins de sa seule imagination qu'il ait tiré tout ce qu'il dit, c'est ce que j'ai peine à croire; la facilité même avec laquelle il parle guerre, comme en se jouant, fait penser qu'il en sçavoit encore plus qu'il n'en développe dans son Poëme. Le seul récit qu'il fait d'une action, est une instruction de la maniere dont il faut s'y conduire. En un mot, c'est de tous les auteurs celui auquel il faut s'en tenir pour les ordres de bataille; & sans doute Homere sçavoit par principes beaucoup de parties de l'art dont il s'agit. Je vois même que les plus habiles auteurs Grecs & Latins le citent en bien des occasions sur des faits de guerre. Bien des personnes à qui j'en ai parlé, m'ont dit que quand

il parle d'architecture, d'anatomie, & d'autres sciences, il ne le fait pas avec moins de connoissance & d'habileté.

On ne voit dans l'Iliade aucun combat de cavalerie, mais tous se font à pied, ou sur des chars, & la préface de la traduction de ce livre nous dit avec probabilité que cette nation ne combattoit pas à cheval. Ainsi le terme d'escadron n'y est employé que pour désigner ce qui combattoit sur des chars, quoiqu'aujourd'hui il ne s'attribue qu'aux troupes qui combattent à cheval.

Cependant au Livre II. de l'endroit où il s'agit du dénombrement des troupes qui allerent au siége de Troye, il est dit, parlant de Mnesthée qui commandoit celles d'Athenes, qu'il n'y avoit point d'homme égal à lui, pour ranger & mettre en bel ordre de bataille la cavalerie & l'infanterie. Si le Grec exprime la même chose que ce que nous entendons par le mot de cavalerie, il y auroit lieu de croire que les combats se faisoient dans ces tems-là à pied & à cheval. De plus, quand Homere parle du camp retranché, il dit : nous ferons un fossé large & profond que les hommes ni les chevaux ne franchiront pas.

Livre IX. page 87. de l'Odissée, il est dit des Ciconiens qu'ils étoient en plus grand nombre, plus aguerris, mieux disciplinés & mieux dressés à combattre à pied & à cheval.

ARTICLE II.

Remarques sur Hérodote.*

* Traduction de Du-Ryer.

HERODOTE, le plus ancien des historiens, vivoit selon lui quatre cens ans ou environ après Homere. Il a recherché l'origine des guerres qui avoient été faites de mémoire d'homme. Il a commencé par dire : „ Que „ les Médes, après s'être révoltés contre le roi d'Assirie, „ élurent en sa place Déjocès, auquel après un regne de „ cinquante ans, Phaortes son fils succeda & fit la guerre

„ contre les Perſes qu'il ſubjugua. Il regna vingt-deux „ ans, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Cyaxarès.

Ce prince, à ce que nous en dit Hérodote, fut plus grand que ſes prédéceſſeurs. Ce fut lui qui le premier diviſa l'Aſie en provinces, & qui dans ſon armée ſépara les gens de cheval d'avec les piquiers & les gens de trait.

Durant ſon regne, qui fut de quarante ans, une armée de Scites vint s'emparer de l'Aſie; mais après y être demeuré vingt-huit ans, elle en fut chaſſée.

Cyaxarès eut pour ſucceſſeur ſon fils Aſtiages, pere de Mandane, qui épouſa Cambiſe roi de Perſe pere de Cyrus, lequel après avoir été dans ſa jeuneſſe élevé près de ſon ayeul, retourna en Perſe.

Harpage qui étoit un des premiers d'entre les Médes, voulant ſe révolter contre Aſtiages, pour ſe vanger des outrages qu'il en avoit reçus, écrivit à Cyrus, que s'il vouloit revenir en Médie avec une armée, il ſe joindroit à lui, & l'aideroit à monter ſur le trône des Médes, ce que Cyrus exécuta, après avoir donné deux batailles contre Aſtiages qu'il fit priſonnier.

Crœſus roi de Lydie, ami d'Aſtiages, entreprit de faire la guerre à Cyrus, & à cet effet il paſſa la riviere d'Halis. Sur cette nouvelle Cyrus aſſembla ſon armée, & marcha à lui. La bataille ſe donna, mais la nuit ſépara les combattans, ſans que les uns ni les autres fuſſent battus ou victorieux, quoique Cyrus fût le plus fort. Crœſus ayant appris que toute ſon armée murmuroit contre lui de ce qu'il avoit combattu à forces inégales, & voyant que le lendemain Cyrus n'entreprenoit rien, & ne venoit pas l'attaquer, congédia une partie de ſon armée, & avec l'autre retourna à Sardis, dans le deſſein d'appeller l'année ſuivante à ſon ſecours les Egyptiens, & Labinet roi de Babylone. Cyrus ayant ſçu le parti que Crœſus avoit pris, le ſuivit avec ſon armée juſqu'à Sardis avec tant de diligence, que Crœſus fut ſurpris & contraint de mettre ſon armée en bataille dans la plaine qui eſt devant la ville.

Lorſque Cyrus vit les Lydiens en bataille, il appréhenda leur cavalerie ; mais pour la rendre inutile, il fit aſſembler tous les chameaux qui étoient à la ſuite de ſon armée pour les oppoſer d'abord à la cavalerie de Crœſus, parce que le cheval craint le chameau de telle ſorte, qu'il ne peut pas ſeulement en voir l'image ni en ſentir l'odeur.

Lorſqu'on eut commencé le combat, les chevaux des Lydiens prirent la fuite. Les Lydiens ayant reconnu le ſtratagême, deſcendirent de cheval, & combattirent à pied, mais enfin ils furent battus, & Crœſus fait priſonnier.

Cyrus laiſſa Harpage pour achever la conquête de la baſſe Aſie, & ſubjuguer les Indiens, tandis que lui-même alla faire celle de la haute-Aſie, & prendre Babylone : après avoir ainſi réduit toute l'Aſie ſous ſon empire, il fit le projet de ſubjuguer les Maſſagettes, qui ſont des peuples belliqueux & très-nombreux. Ils ſont ſitués vers l'Orient au-delà du fleuve *Araxès*.

Cyrus ayant paſſé ce fleuve avec ſon armée, donna bataille contre les Maſſagettes, qui étoient commandés par Thomiris leur reine. J'ai appris, dit Hérodote, que l'on obſerva cet ordre.

» Premiérement, les deux armées étant en préſence, » & aſſez proche l'une de l'autre, ſe tirerent quantité de » fleches, & lorſqu'elles en manquerent, elles coururent » l'une contre l'autre avec les lances. Enſuite elles ſe » mêlerent l'épée à la main. Elles combattirent long- » tems, ſans qu'on reculât ni de part ni d'autre ; mais » après un combat qui fut long-tems opiniâtre, les Maſ- » ſagettes demeurerent victorieux. Non-ſeulement une » grande partie des Perſes fut taillée en pieces, mais » Cyrus même y fut tué, après avoir regné vingt-neuf » ans. Son fils Cambiſe lui ſucceda, & fit la guerre aux » Egyptiens. Après lui Darius fut élu roi, & eut pour » ſucceſſeur Xercès.

REMARQUE.

A mon avis, tous les rois d'Aſie n'ont jamais eu au-

cune teinture de l'art militaire, & je n'en fais mention que pour ſuivre l'ordre des tems, parce que pluſieurs perſonnes ſont perſuadées que Cyrus qui a fait de grandes conquêtes, étoit ſçavant dans cet art, & avoit une armée & des Officiers qui formoient de bons ordres de bataille.

Tant que Cyrus n'a eu affaire qu'aux autres rois d'Aſie, il a été plus grand qu'eux & les a ſubjugués; mais dès qu'il a combattu contre une nation plus belliqueuſe, il a ſuccombé. Par le récit que fait ci-deſſus Hérodote de la bataille de Cyrus contre Thomiris, on voit le peu d'art qu'il y avoit, ou plutôt qu'il n'y en avoit aucun dans ſa diſpoſition, qui n'eſt pas différente de celle des Maſſagettes. Cyrus peut avoir eu d'ailleurs de grandes qualités, mais s'il avoit fait la guerre avec art, il auroit eu des officiers & des ſoldats bien inſtruits, ce qui n'a pas été, car on s'en feroit apperçu par les troupes & les généraux qu'il laiſſa à ſon fils Cambiſe. Or il n'y a rien de ſi pitoyable que toutes les guerres qu'Hérodote nous raconte de Cambiſe, de Darius & de Xercès; au lieu qu'il eſt aiſé de voir que depuis la mort d'Alexandre, & long-temps après, l'art de la guerre s'eſt ſoutenu parmi ceux qui lui ont ſuccedé.

Il s'agit à préſent de voir ſi depuis Homere, les Grecs, ſe ſont maintenus dans l'art de la guerre. Il paroît au moins qu'ils avoient conſervé le même ordre de bataille, & qu'ils ont toujours été bien armés & bien diſciplinés, en comparaiſon des autres nations. C'eſt ce qui ſe voit par le récit que fait Hérodote des trois grandes actions des Grecs contre les Perſes. La premiere, quand ceux-ci, du tems de Darius, firent une deſcente dans l'Attique, & furent battus à (*a*) Marathon par les Atheniens, qui formerent avec art leurs ordres de bataille & combattirent de même. La ſeconde eſt celle des Thermopiles, où l'on voit bien une grande valeur dans les Lacedemoniens

(*a*) Bataille de Marathon, des Thermopiles & de Platée. Il en eſt parlé plus amplement dans la IIe Partie, au ſujet du vrai courage.

commandés par Leonidas, mais beaucoup d'incertitude pour prendre un parti propre à deffendre l'entrée de leur pays, & d'ailleurs des mesures mal prises pour y réussir, ce qui fut cause de leur perte. La troisiéme est la bataille de Platée, où les Grecs au nombre de cent mille hommes commandés par Pausanias, combattirent contre les Perses au nombre de trois cens mille, commandés par Mardonius, qui vint les attaquer dans le tems qu'ils étoient en marche; & comme cette marche avoit été mal concertée, faite de nuit, & que leurs colonnes avoient été séparées, les Grecs eussent été battus, si l'ordre de bataille observé par chaque nation qui composoit leur armée, quoique ces corps fussent séparés les uns des autres, n'eût été plus fort que celui des Perses malgré leur supériorité par le nombre. De plus, c'est que les Grecs étoient mieux armés & dressés pour toutes les différentes actions; ainsi malgré le désordre où ils s'étoient mis par leur faute, ils ne laisserent pas d'être victorieux.

Voilà ce que j'avois à dire pour ce qui regarde la guerre de ces nations sur terre; quant à celle de mer, la bataille de Salamine que les Grecs gagnerent contre les Perses dans ce tems-là, marque leur supériorité en tout sur les autres nations; supériorité qu'ils n'avoient pas acquise par leurs forces, mais par leur art & science, & dans laquelle ils se sont maintenus après Homere, ayant conservé le même ordre de bataille, & toujours été bien armés, bien disciplinés & bien exercés.

Entre Homere & Xenophon, je n'ai trouvé aucun Auteur qu'Hérodote, qui ne me paroît pas avoir jamais sçu la guerre; c'est ce que l'on peut conclure de la quantité de choses absurdes qu'il débite, de sorte que pour y asseoir quelque jugement, il faut avec peine y démêler ce qu'il y a de plus vraisemblable.



ARTICLE III.

* Traduction de Dablancourt.
** Traduction de Charpentier.

Remarques sur la retraite des Dix-mille par Xenophon *, *& sur sa Cyropedie* **.

QUAND on lit les auteurs anciens, tels que ceux dont je parle, il faut avoir égard aux usages, aux coutumes & aux mœurs de ces tems-là, & non pas rapporter tout à ce qui se pratique aujourd'hui.

L'histoire de la retraite des Dix-mille par Xenophon, est du commencement à la fin le tissu d'une conduite achevée dans l'art de la guerre. C'est un livre fort instructif, lorsqu'on en fera observer tous les endroits remarquables.

Nous avons fait voir que du tems d'Homere, & après lui, les Grecs formoient de bons ordres de bataille, & sçavoient beaucoup de parties de l'art militaire. Qu'ils les ayent apprises par expérience dans la guerre, ou que ce soit par principes & par regles, c'est ce qu'il faut chercher à connoître.

Dans la retraite des Dix-mille, après qu'il a été fait mention de la bataille que perdit avec la vie le jeune Cyrus, il est dit au *Livre II. Section 1*......... „ Sur les dix „ heures il vint des hérauts de la part du roi..... & parmi „ eux Phalin qui étoit Grec, & faisoit profession de sça- „ voir fort bien l'art militaire, ce qui l'avoit mis en cré- „ dit parmi les Barbares.

Livre II. Section 4. Dans l'éloge que fait Xenophon des colonels que Tisaphernes avoit fait assassiner, parlant de Proxenes, il dit : „ Proxenes étoit de Bœotie ; dès sa „ jeunesse il aspira aux grandes choses, & tâcha de s'en „ rendre capable. Il donna de l'argent à Gorgias le „ Leontin pour l'instruire, & lorsqu'il se vit en état de „ commander & de faire du bien à ses amis, aussi-bien „ que d'en recevoir, il se mit au service de Cyrus, &

» le suivit dans son entreprise ; sous l'esperance d'en rap-
» porter beaucoup d'honneur & de profit. Il est marqué
» ensuite qu'il mourut à l'age de trente ans, ou environ. «

Ces endroits de Xenophon sont des preuves que l'art de la guerre s'enseignoit chez les Grecs par principes & par regles ; mais nous ne pouvons juger de-là quelles étoient les parties de cet art que l'on y montroit, ou si elles y étoient généralement enseignées ; quoique le terme de commander embrasse bien des parties, & sur-tout les grandes.

Xenophon dans sa Cyropedie, débite toute la tactique des Grecs & tout ce qu'il sçavoit en matiere de guerre. Il fait parler Cambise pour en instruire Cyrus, & fait faire la guerre à Cyrus en conformité.

Il importe fort peu à ceux qui veulent apprendre la guerre, que les faits rapportés soient véritablement arrivés, pourvû qu'ils soient placés de maniere à pouvoir instruire, & que les principes s'y trouvent également renfermés. Je ne rapporte ici de la Cyropedie que ce qui peut regarder les parties de l'art militaire qui s'enseignoient chez les Grecs.

Ce que je cherche se trouve au *Livre I. Section* 9. Il est marqué en cet endroit, que Cyrus partant pour aller trouver le roi des Médes & commander ses armées, Cambise voulut conduire Cyrus jusques hors de ses terres. Durant le chemin, entre plusieurs bonnes choses que Cambise disoit à Cyrus, celle-ci qui se trouve à la *page* 53 est digne de remarque : » Vous souvenez-vous
» de tous les autres points du devoir d'un général sur
» lesquels nous avons discouru ?

» Je m'en souviens fort bien (répondit Cyrus) ; & un
» jour que je vous priai de donner quelque récompense
» à celui qui m'avoit enseigné l'art militaire, après m'a-
» voir accordé ce que je vous demandois, vous m'inter-
» rogeâtes si ce maître m'avoit donné quelques leçons
» d'œconomie, & me fites même plusieurs autres ques-
» tions ausquelles je répondis qu'il m'avoit seulement

„ enseigné les ordres de bataille ; ce qui vous fit rire „ d'abord, & vous me montrâtes ensuite qu'il n'y avoit „ pas grande utilité pour une armée, quand elle sçau„ roit le mieux du monde se ranger en bataille, si elle „ manquoit de provisions, de santé, d'adresse ou d'obéis„ sance. Enfin, après que vous m'eûtes fait voir manife„ stement que la connoissance des ordres de bataille n'est „ qu'une des moindres parties du devoir d'un général ; „ je vous demandai si vous pouviez m'enseigner quel„ ques-unes de ces choses que vous jugiez les plus im„ portantes ; sur quoi vous me renvoyâtes à ceux qui „ avoient la réputation d'entendre parfaitement cet art, „ afin de m'informer de point en point de tout ce que „ je voudrois sçavoir.

Après plusieurs instructions que Cambise donne à Cyrus. „ Je ne vous dirai point maintenant (poursuit-il), „ comment il faut disposer sa marche de nuit & de jour „ dans une campagne ou dans un défilé, dans les mon„ tagnes & dans les plaines ; de quelle façon il faut cam„ per ; comment il faut poser les gardes ; comment il faut „ aller aux ennemis ou faire une retraite devant eux ; „ quel ordre il faut observer en passant près d'une ville „ ennemie ; de quelle maniere il faut donner l'assaut à „ une brêche, ou s'en dégager à propos ; ce qu'il faut „ faire au passage d'une riviere ; comment il faut se don„ ner de garde de la cavalerie, ou des gens de trait ; de „ quelle façon il faut vous mettre promptement en ba„ taille, si vous venez à découvrir les ennemis, quand „ vous êtes en ordre de marche ; comment il faut vous „ disposer à les recevoir, si quand vous marchez en ordre „ de bataille, ils se présentent pour vous charger en „ queue ou sur les flancs ; par quelle adresse vous pouvez „ découvrir leurs secrets & empêcher qu'ils ne décou„ vrent les vôtres, car vous m'avez sans doute oui dire „ plusieurs fois tout ce que je puis sçavoir sur ce sujet, „ vû principalement que vous n'avez pas négligé de fré„ quenter ceux que vous avez cru intelligens sur ces ma„ tieres.

OBSERVATIONS.

Que l'on lise bien la Cyropédie, que l'on fasse des extraits des endroits dignes de remarque, on trouvera que tous les préceptes dont Cambise fait mention ci-dessus, & dont il ne nomme encore que les titres, que ces préceptes, dis-je, y sont renfermés en substance; on verra qu'il les met tous en pratique, & qu'il nous apprend à les y mettre nous-mêmes, & à en faire usage dans de pareilles occasions.

Je ferai remarquer que cette idée de Xenophon d'imaginer une guerre & de la décrire dans la vûe de mieux faire comprendre ce qu'il veut enseigner, est un très-bon moyen pour y parvenir, d'autant plus même que dans une telle description, où tout est supposé, imaginé, & placé à propos pour instruire, les opérations y sont plus faciles à comprendre en y joignant la disposition pour l'execution, que si d'ailleurs on vouloit les expliquer en détail par des regles.

On convient bien, m'objectera-t'on, qu'un homme qui aura été à la guerre pourra profiter des préceptes que Xenophon donne dans sa Cyropédie; mais on aura peine à comprendre comment un homme pourra apprendre à un autre à ranger des troupes en bataille, & à les faire mouvoir suivant les regles de la guerre, sans en avoir à sa disposition pour les mettre en ordre; car Gorgias qui étoit un homme de science, & qui peut-être n'a jamais été à la guerre, n'avoit point de corps de troupes ni petit ni grand, dont il pût disposer, pour pouvoir démontrer leurs différens mouvemens. Je répondrai, qu'il est vrai que Gorgias n'avoit point de troupes à sa disposition pour servir à la démonstration de ses leçons, & que c'est par cette raison que nous devons être persuadés que les ordres de bataille se peuvent apprendre comme on apprend les fortifications, l'attaque & la défense des places, & qu'il en est de même de toutes les autres parties dont il ne nomme que les titres; parties qui regardent les opérations

de l'esprit, & qui sont les plus grandes & les plus essentielles.

Xenophon dans sa Cyropédie n'en oublie aucune depuis les moindres jusqu'aux plus considérables ; car il commence par le détail de ce qui concerne un fantassin, un cavalier, dans la maniere de les armer, ensuite il en forme des escouades, puis des compagnies, puis des bataillons, & ainsi du reste, en remontant de dégré en dégré, à ce qu'il y a de plus grand dans la guerre.

Quand Xenophon suivit Clearque qui commandoit les dix mille Grecs qui se mirent au service du jeune Cyrus, pour aller faire la guerre contre Artaxercès, il n'étoit que volontaire ; mais après que Tisaphernes eut fait assassiner les colonels qui s'étoient imprudemment livrés à sa bonne foi, il fut choisi dans le nombre de ceux qui les remplacerent, & tout de suite il conduisit cette belle retraite dont il fait la description. Cependant jusques-là il n'avoit été chef d'aucunes troupes, & n'avoit servi que dans un emploi subalterne : ce n'étoit donc point les grandes fonctions dans la guerre qui l'avoient formé, mais la théorie qu'il en avoit apprise ; & ce fut ensuite par son application & ses réflexions sur l'art de la guerre, qu'il acquit cette grande capacité. Ce fut depuis qu'il travailla à sa Cyropédie, ouvrage sçavant où il fit entrer tout ce qui peut servir à instruire un grand prince dans cet art. Ceux qui veulent l'apprendre aujourd'hui, n'ont qu'à le lire & relire avec réflexion, ils comprendront que tout ce qu'il a fait & dit, doit être encore actuellement pris pour modéle, & que la différence des armes à feu dont nous nous servons, d'avec les armes dont on se servoit dans ce temslà, y apporte peu de changement, outre que ce n'est que dans quelques parties.

ARTICLE IV.

ARTICLE IV.

Remarques sur l'extrait des choses mémorables de Socrate, ouvrage de Xenophon, Liv. III. Sect. 1.

» VOYONS maintenant, dit Xenophon, combien » Socrate aidoit à ceux qui aspiroient aux choses » honnêtes, en leur conseillant de s'y appliquer diligem- » ment, afin d'en acquerir une parfaite connoissance.

» Ayant oui dire qu'il étoit arrivé à Athenes un cer- » tain Dionisidore qui promettoit d'enseigner l'art mili- » taire *, il fit ce discours à un jeune homme de ses amis » qui prétendoit aux premieres charges de l'armée.

» Ce seroit une honte que celui qui veut être chef des » autres, négligeât d'apprendre à commander lorsqu'il » s'en présente une si belle occasion, & même il semble » qu'il mériteroit plutôt d'être châtié que celui qui en- » treprendroit de faire une statue sans avoir jamais ap- » pris le métier de sculpteur; car comme durant la » guerre, toute la fortune de la république se repose sur » un général, il est à présumer que sa bonne conduite » produira de bons succès, & que ses fautes seront suivies » de grandes pertes; c'est pourquoi il faudroit punir » très-sévérement une personne qui négligeroit de se » rendre capable d'un tel emploi, & qui ne laisseroit pas » de le briguer. Par ces raisons il persuada à ce jeune » homme de se faire instruire.

OBSERVATION.

Socrate a grande raison de blâmer les personnes qui veulent commander aux autres, de ne pas s'instruire avant que d'aller à l'armée, parce que dans ces temps-là ils avoient des maîtres qui enseignoient la guerre par théorie fondée sur des principes.

* La traduction des ouvrages de Xenophon imprimée en Suisse en 1619, dit L'ART DE CHEF DE GUERRE.

Aujourd'hui cette théorie est dans l'oubli, elle n'est pas connue, & il n'y a aucun maître qui enseigne rien dans ce genre, à la réserve des fortifications. Ainsi toutes les personnes qui veulent aller à la guerre, n'ont pas tort de croire qu'il faille attendre qu'elles soient dans les armées pour y apprendre quelque chose, en copiant du moins ce qu'elles verront faire.

Depuis, poursuit Xenophon, Socrate s'étant rencontré en compagnie avec ce même jeune homme, dit en riant à ceux qui étoient présens..... » S'il vous souvient, » Messieurs, qu'Homere parlant d'Agamemnon, lui » donne le surnom de vénérable, ne diriez-vous pas que » ce jeune homme mérite plus de respect depuis qu'il » sçait *commander?* Car comme un homme qui sçait » jouer du luth, quoiqu'il n'en touche pas, ne laisse pas » d'être joueur de luth, & que celui qui sçait la méde- » cine ne laisse pas d'être médecin, quoiqu'il n'en fasse » pas l'exercice; ainsi ce jeune homme est devenu gé- » néral d'armée, quand même jamais personne ne lui » donneroit sa voix pour l'être en effet. Au contraire, » celui qui ne sçait pas commander a beau se faire élire, » il n'en est pas pour cela meilleur capitaine, non plus » que celui qui ne sçait pas la médecine n'en est pas meil- » leur médecin pour en avoir la réputation.

OBSERVATION.

Ce discours de Socrate est conforme à ce que j'ai toujours pensé, & c'est en conséquence de ce sentiment que j'ai toujours agi; sçavoir que la théorie de la guerre existe séparément de la pratique, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir été dans les armées pour être versé dans cet art, comme je le prouverai par-tout dans mes écrits. Je ferai néanmoins une remarque sur la comparaison que fait Socrate d'un joueur de luth, qui n'en est pas moins joueur de luth, quoiqu'il ne le touche pas, & d'un homme qui sçait la médecine, & n'en est pas moins médecin pour ne la pas exercer, le tout avec un homme qui sans le commandement

des armées ne laisseroit pas d'être général par sa capacité. L'idée relative au médecin est juste, parce que dans la médecine il y a une théorie qui existe séparément de la pratique, & que sans avoir jamais pratiqué la médecine, on peut être médecin ; mais il n'en est pas de même à mon avis d'un joueur de luth, ce n'est qu'à force d'en jouer qu'il en a acquis le sçavoir, ainsi son art, qui n'est que méchanique, ne peut être comparé à l'art de la guerre que dans ses moindres parties. Si au lieu d'un joueur de luth, Socrate avoit parlé d'un homme qui eût appris l'architecture, & qu'il eût dit que cet homme ne laissoit pas d'être architecte, quoiqu'il ne fît construire aucun édifice sous sa direction, cette comparaison auroit été plus juste, car la théorie, je le répéte, existe séparément de la pratique.

» Mais, dit Socrate se tournant vers ce jeune homme, » comme il pourroit arriver que quelqu'un d'entre nous » auroit à conduire un régiment ou une compagnie dans » nos troupes, afin que nous ne fussions pas entiérement » ignorans de l'art militaire, dites-nous par où l'on a com- » mencé à vous enseigner l'art militaire ? Par où on a fini, » répondit le jeune homme ; car on m'a fait voir seule- » ment l'ordre qui doit se tenir dans une armée, soit pour » marcher, soit pour camper, soit pour combattre.

» Mais ce n'est-là, dit encore Socrate, qu'une partie » de la charge d'un général. Il faut qu'il soigne aux opé- » rations de guerre....... J'avoue bien aussi qu'il est très- » à-propos qu'il entende à ranger des gens en bataille, » car c'est ce qu'il y a de plus important dans une armée » que l'ordre, & sans cela il est impossible de s'en servir » non plus que de tirer quelque avantage d'un tas confus » de pierres, de briques, de bois, de tuiles ; mais quand » chaque chose est en sa place, comme dans un bâtiment, » quand on a fait les fondemens & la couverture, de ma- » tériaux qui ne peuvent se pourrir ni se gater à l'eau, tels » que sont les pierres & les tuiles, quand on a employé » la brique & le bois dans le corps de l'édifice, alors il

» s'en fait une maison qui tient lieu parmi les plus consi- » dérables possessions.

» Cette comparaison, interrompit le jeune homme, » me fait souvenir d'une chose qui se doit aussi pratiquer » parmi les gens de guerre, car il faut toujours mettre » les meilleurs soldats aux premiers & aux derniers rangs, » & les moindres dans le milieu, afin que les uns les traî- » nent & les autres les poussent.

» On vous a donc appris, dit Socrate, à connoître les » bons & les mauvais soldats, autrement cette régle ne » vous servira de rien. Certes, répliqua le jeune hom- » me, il ne m'a point enseigné ce que vous dites, & je » pense qu'il faudra que de nous-mêmes nous nous ren- » dions capables de discerner les bons & les mauvais » soldats........ Mais enfin, poursuivit Socrate, dites- » moi : lorsque le maître vous a montré les différentes » façons de ranger une armée, vous a-t'il dit quand il fal- » loit vous servir des unes ou des autres ? Nullement, » répondit-il....... Cependant, reprit Socrate, c'est sui- » vant les occasions qu'il faut changer l'ordre. Quoiqu'il » en soit, répliqua le jeune homme, il ne m'a rien en- » seigné de tout cela. Allez donc le trouver, ajoûta » Socrate, & l'interrogez là-dessus ; car s'il le sçait, & » qu'il ait tant soit peu d'honneur, il sera honteux d'a- » voir pris votre argent, & de vous renvoyer sans ins- » tructions.

Page 219. Socrate s'entretenant avec le fils du grand Periclès, celui-ci reprit....... » C'est à la guerre qu'il » faut beaucoup de discipline, de modestie & d'obéis- » sance, & c'est ce qui manque tout-à-fait aux Athé- » niens en cette occasion....... *Peut-être aussi*, répliqua » Socrate, *que ceux qui commandent n'y entendent rien.* » *Ne voyez-vous pas que l'on n'entreprend pas de conduire* » *une troupe de musiciens, de comédiens, de danseurs ou* » *d'athletes, si l'on n'en est pas capable, & que tous ceux* » *qui se chargent d'un tel emploi pourroient bien montrer où* » *ils ont appris ces exercices dont ils sont devenus les maî-*

» *tres ; mais la plûpart des capitaines vont faire leur ap-*
» *prentiſſage à l'armée. Je ſçai bien que vous n'êtes pas de*
» *ce nombre, & que vous rendriez bon compte du tems que*
» *vous avez employé à apprendre l'art militaire & les autres*
» *exercices louables. Je m'imagine même que dans les Mé-*
» *moires de votre pere, ce grand Periclès, vous avez trouvé*
» *pluſieurs rares* (a) *ſtratagêmes, & que vous en avez en-*
» *core ramaſſé grand nombre de côté & d'autre par votre*
» *diligence. Je ne doute point non plus que vous ne méditiez*
» *ſouvent ſur ces matieres, afin qu'il ne vous échappe rien*
» *de ce qui peut être utile à un général d'armée ; tellement*
» *que ſi vous vous trouvez en doute de quelque choſe, auſſi-*
» *tôt vous cherchez ceux qui le ſçavent, & vous n'épargnez*
» *ni préſens ni courtoiſie, afin qu'ils vous ſecourent & vous*
» *enſeignent ce que vous ignorez.*

» *Ah, Socrate !* s'écria Periclès, *vous ne m'en ferez pas*
» *accroire : vous dites de moi des choſes que vous ſçavez*
» *bien que je ne ſçais pas ; mais vous m'enſeignez par-là ce*
» *que je devois faire.*

» Socrate, l'interrompant là-deſſus. Je veux vous
» donner un avis, lui dit-il ; avez-vous remarqué que
» l'Attique a pour frontieres de hautes montagnes qui con-
» finent avec la Bœotie, dans leſquelles il y a des che-
» mins fort étroits & fort roides, & par leſquels il faut
» néceſſairement paſſer, pour aller d'un pays à l'autre ?
» Oui je l'ai remarqué, dit Periclès....... Dites-moi en-
» core : avez-vous jamais oui dire, que les Miſiens & les
» Piſidiens occupant des lieux avantageux dans les terres
» du roi de Perſe, & s'armant à la légere, font des cour-
» ſes continuelles dans les Provinces voiſines, & par
» conſéquent incommodent fort les ſujets du roi, & ſe
» maintiennent en liberté. J'en ai oui parler, répondit
» Periclès.

» Il eſt donc à croire, continua Socrate, que ſi les
» Athéniens s'étoient ſaiſis des montagnes qui ſont entre

(a) *Stratagêmes.* Ce mot avoit une toute autre ſignification en Latin qu'il ne l'a ordinairement en François : expediens, ruſes de guerre, ne le rendent pas encore.

» la Bœotie & l'Attique, & que l'on eut soin d'y envoyer
» de la jeunesse avec des armes, à peu près comme des
» coureurs, les ennemis en recevroient de très-grands
» désavantages, & que toutes les montagnes seroient
» comme un grand rampart qui mettroit notre pays à
» couvert. Je le crois, répondit Periclès, & trouve que
» tous les conseils que vous m'avez donnés sont fort bons.
» Si vous les trouvez bons, répondit Socrate, tâchez de
» les mettre en execution. Si quelqu'un vous réussit,
» vous en recevrez de l'honneur, & la république de l'a-
» vantage; & quand il ne vous réussiroit pas, il n'y a
» pas d'inconvénient pour la république, ni de honte à
» craindre pour vous.

OBSERVATION.

On voit clairement par ce discours de Socrate que chez les Grecs on enseignoit plusieurs parties de l'art militaire, non-seulement concernant les ordres de bataille, mais encore par raport aux autres mouvemens & opérations de l'esprit, & particuliérement celles qui sont propres & relatives aux emplois des généraux. Car lorsque ce jeune homme répond à Socrate, que son maître lui a seulement appris l'ordre qui doit se tenir dans une armée, soit pour marcher, pour camper, ou pour combattre, Socrate lui dit: » mais
» en vous montrant les differens ordres de bataille, vous
» a-t'il dit quand il falloit vous servir des uns plutôt que
» des autres. Car c'est suivant les occasions qu'il faut
» changer l'ordre...... Or voilà en quoi consiste une des parties de l'art & de la science de la guerre, par rapport aux opérations de l'esprit. Il en est de même quand Socrate conseille au fils de Periclès d'aller reconnoître les montagnes qui séparent la Bœotie d'avec l'Attique, afin d'en garder en cas de guerre les passages, en se servant de gens armés à la legere. Ce conseil est encore une preuve que dans la paix, sans armée, on peut apprendre à faire la guerre.

A l'égard de la comparaison de Socrate, je puis dire que

J'ai souvent vû des armées dans la même confusion qu'il nous les représente par cet amas de matériaux, & il est certain que sans une exacte discipline & un grand sçavoir qui mette un général en état d'empêcher que cela n'arrive, sur-tout dans les grandes armées, on sera toujours à la veille de se trouver dans un pareil désordre; nous n'avons là-dessus que trop d'expérience.

ARTICLE V.

Remarques sur Thucidide. *

* Traduction de Dablancourt.

THUCIDIDE a écrit l'histoire de la guerre du Peloponèse, qui commença cinquante ans après la fuite de Xercès, lequel étoit venu faire la guerre aux Grecs. Quoique peut-être cet auteur n'ait pas eu principalement en vûe de donner des instructions sur la guerre, comme l'a fait Xenophon par sa Cyropédie, le récit qu'il fait des batailles des Grecs & de toutes leurs actions, est une leçon non-seulement pour ceux qui veulent se rendre habiles dans cet art, mais même pour ceux qui aspirent à devenir capables des premieres places dans le gouvernement d'un Etat. Les harangues des chefs des Athéniens aux peuples, pour leur insinuer le parti qu'ils ont à prendre, celles des ambassadeurs respectifs que ces républiques s'envoyent les unes aux autres, marquent le grand génie des Grecs en fait de guerre & de gouvernement.

D'Ablancourt dans la préface de sa Traduction de Thucidide, dit de lui avec raison..... » Aussi est-il très-» juste estimateur du mérite & grand amateur de la vérité, » qui a pour but d'instruire plutôt que de plaire...... Il a » encore cela de particulier, qu'il est plus sçavant que » Tacite dans les choses de la guerre, pour avoir com-» mandé les armées; c'est pourquoi les plus grands capi-» taines de l'antiquité se sont formés dans ses ouvrages » & dans ceux de Xenophon. (D'Ablancourt ajoûte lé-

„ gerement, & faute d'entendre la matiere,)quoique l'art
„ militaire ne fût alors qu'en son enfance.

Je n'approuve pas la façon dont D'Ablancourt pense sur les harangues de Thucidide, quand il dit: „ Les
„ grands événemens plaisent à l'esprit par leur nouveau-
„ té comme des avantures de roman; mais parce qu'ils
„ sont rares, ils ne sont de nulle instruction... Au lieu qu'il
„ y a par-tout à apprendre dans les choses ordinaires &
„ qui arrivent tous les jours: mais pour empêcher qu'el-
„ les n'ennuyent, Thucidide les a entremêlées de haran-
„ gues qui sont aussi agréables & aussi nécessaires qu'elles
„ sont ailleurs ennuyeuses & superflues.

„ On accuse, dit-il, notre auteur d'avoir laissé ses ma-
„ tieres décousues...... Mais cela ne peut lui être imputé,
„ à mon avis, parce que la mort l'a empêché de donner
„ la derniere perfection à son ouvrage; preuve de cela,
„ c'est que le huitiéme livre qu'il n'a pas eu le loisir d'a-
„ chever peche le plus en cette partie, & n'a pas même
„ de harangues, quoiqu'il se présentât de belles occasions
„ d'en faire dans la mutation du gouvernement, & certes
„ ce seroit un beau sujet d'exercer sa plume, s'il n'y avoit
„ de la vanité à se mesurer avec Thucidide, comme si on
„ vouloit disputer avec lui d'éloquence; & j'aimerois
„ mieux lui prêter ma gloire que de lui dérober la sienne.

Quand D'Ablancourt dit que les plus grands capitaines se sont formés dans les ouvrages de Thucidide & de Xenophon, quoique l'art de la guerre ne fût alors qu'en son enfance, il se trompe; & comment D'Ablancourt peut-il décider sur un art qu'il n'a ni pratiqué ni étudié? Les livres sur lesquels se sont formés Philippe, Alexandre, & les autres généraux de réputation parmi les Grecs; & chez les Romains, Scipion, César, ainsi que ceux qui ont vécu après Thucidide, sont sans doute des ouvrages consommés dans la science de la guerre, & je les regarde comme tels suivant mes remarques. Comment donc, du tems de leurs auteurs, cet art pouvoit-il n'être que dans son enfance?

Au reste, quand D'Ablancourt est persuadé que Thucidide n'a placé ses harangues dans ses premiers livres, que pour faire parade de son éloquence, & qu'il a eu grand tort de n'en pas faire dans son huitiéme livre, quoique la révolution du gouvernement d'Athénes eût dû lui fournir un beau sujet d'exercer sa plume, mon sentiment ne s'accorde pas avec le sien. Les harangues que rapporte Thucidide, sur-tout dans son premier livre, ne sont point l'ouvrage de Thucidide, il ne fait que les rapporter telles que les ont fait naître en effet les différentes affaires qui ont été traitées, & dont il fait le récit.

Quand aujourd'hui une Puissance envoye à une autre des ambassadeurs pour traiter avec elle, le député va chez le ministre du Prince ou de la république vers qui il est envoyé, & lui fait part du sujet de sa mission. Si on veut l'écouter sur ce qu'il propose, il donne par écrit ses propositions. Le ministre lit le mémoire, & en rend compte au roi son maître, ou aux chefs de la république. On accepte ou on rejette la chose dont il s'âgit, & qui n'a été mise sur le tapis que devant les ministres qui forment le conseil : il ne se fait point d'harangues publiques pour traiter cette affaire ni pour en déliberer. Il n'en étoit pas de même dans les républiques des Grecs dont le gouvernement pour la plupart étoit démocratique, c'est-à dire, où le peuple assemblé décidoit des affaires d'Etat ; il falloit y faire verbalement & en public ses propositions. Voilà à quoi j'attribue la source des harangues que rapporte Thucidide, & j'en conclus qu'il ne les a point imaginées pour l'agrément de son histoire. Quant à leur importance, pour en être convaincu, on n'a qu'à lire seulement la premiere harangue du premier livre de Thucidide, & bien examiner si elle peut être susceptible d'aucun changement, d'aucun retranchement ou augmentation, sans alterer la substance des propositions qu'elle renferme & des raisons dont elle les appuye. Il en est ainsi de toutes les autres ; cette premiere dont je parle regardoit les habitans de l'isle de Corcyre, aujourd'hui l'isle de Corfou. Cette ré-

publique avoit fait assiéger la ville d'Epidamne. Les assiégés eurent recours aux Corinthiens qui armerent pour les deffendre. D'abord ceux-ci eurent du dessous, & furent battus sur mer ; mais comme ils avoient beaucoup d'alliés, ils se préparerent à employer de plus grandes forces contre les Corcyréens qui n'avoient point d'alliés ; ce qui fit craindre à ces derniers de succomber dans une entreprise où ils ne s'étoient pas comportés avec assez de prudence, car le Peloponèse étoit disposé en faveur des Corinthiens, & se préparoit en ce tems-là à faire la guerre aux Athéniens ; ainsi ceux de Corcyre jugerent qu'il n'y avoit que les Athéniens dont ils eussent dû tâcher de tirer du secours ; & comme ils n'avoient rien fait pour se les rendre favorables, voici en substance le discours que firent les députés des Corcyréens aux Athéniens.

„ Ceux qui implorent le secours d'un autre, sans lui „ être alliés, ni lui avoir jamais rendu aucun service „ considérable, doivent montrer premiérement que ce „ qu'ils demandent lui est avantageux, ou pour le moins „ qu'il ne peut lui nuire ; autrement ils ne doivent pas „ trouver étrange qu'on les refuse.... Sur ce fondement „ nous venons implorer votre assistance.... nous croyons „ le pouvoir faire avec d'autant plus de justice, que les „ Corinthiens tirent une partie de leur appareil du Pélo- „ ponèse & du reste de la Grece..... Il ne s'agit pas moins „ ici de vos avantages que des nôtres, & celui-là se trompe „ qui s'amusant au présent qui ne peut long-tems durer, „ sans regarder l'avenir qui vous menace, vous détourne „ de prendre l'alliance d'une république, qui amie ou en- „ nemie, est de grande importance pour la guerre.... En- „ fin, pour tout dire en un mot, il n'y a que trois flottes „ de quelque considération en Grece, la vôtre, la nôtre „ & celle des Corinthiens. Si vous nous abandonnez, les „ Corinthiens nous prendront & joindront la nôtre à la „ leur ; & si vous nous recevez, vous en aurez deux „ contre une. Les Corcyréens ayant parlé, &c.

„ Les Athéniens, après avoir mis par deux fois l'affaire

» en délibération dans l'Assemblée du peuple, opinerent
» la premiere fois en faveur des Corinthiens; mais chan-
» geant d'avis à la seconde, ils reçurent les Corcyréens
» dans leur alliance, non pas jusqu'à faire ligue offensive
» & défensive, car ils ne pouvoient faire la guerre aux
» Corinthiens sans rompre avec tout le Peloponèse, mais
» pour se secourir réciproquement si on les attaquoit, soit
» en leur personne ou en celles de leurs alliés; ils se dou-
» toient bien qu'ils ne pourroient jamais s'empêcher d'a-
» voir des démêlés avec les Péloponésiens, & ne vou-
» loient pas abandonner à leurs ennemis une république
» puissante sur mer.

D'Ablancourt semble ne considérer que la beauté du discours & l'éloquence des auteurs, & ne pas entrer dans le fond de la matiere, en quoi consiste toute la solidité d'un ouvrage de cette nature. Avec quelle adresse & quelle force de raisons les Corcyréens n'engagent-ils pas les Athéniens à prendre leurs interêts; tous les motifs que renferme leur harangue, aussi-bien que toutes les autres que rapporte Thucidide, sont de nature à servir de modéle, puisqu'ils conviennent à des conjonctures ordinaires dans tous les tems. Par exemple (*a*), ce qui se passe aujourd'hui dans l'Empire, en offre de toutes semblables; l'on y voit des Puissances y faire le même rôle & agir dans le même esprit que le font ci-dessus les Corcyréens & les Athéniens.

Je vois beaucoup de personnes qui pour s'instruire dans les négociations, recherchent avec empressement les livres qui en traitent, & dont plusieurs ne se trouvent que dans quelques cabinets particuliers; l'utilité qu'ils en peuvent tirer n'est pas douteuse; mais après les avoir lûs, qu'ils les comparent aux harangues qu'ils trouveront dans Thucidide, le mérite de ceux-là ne servira qu'à rehausser dans leur esprit l'excellence de celui-ci.

(*a*) *Par exemple, ce qui se passe aujourd'hui.* Ceci a été écrit après la mort de l'empereur Charles VI, lorsque le roi de Prusse commençoit ses mouvemens pour s'emparer de la Silesie.

Comme la partie la plus grande de l'art militaire est de sçavoir faire le plan de toute une guerre, pour s'en donner une idée parfaite, il n'y a qu'à lire la harangue de Periclès aux Athéniens, *Liv. I. Sect. 9. page 126.* pour les porter à la guerre contre les Lacédémoniens, plutôt que de leur accorder ce qu'ils vouloient exiger ; c'est un plan général qui embrasse toutes les parties qui doivent y entrer & qu'il est nécessaire de toucher ; elles y sont si bien & si clairement détaillées, que sur un pareil exposé il est facile à un Souverain de déterminer ce qu'il doit faire ; & encore aujourd'hui, en pareil cas que celui dont il s'agit dans la harangue dont je parle, il est essentiel d'examiner & peser les mêmes choses avant que de prendre un parti ; c'est ce que j'expliquerai dans la suite en son lieu *(a)*, en rapportant la harangue dont il s'agit.

D'un tel plan général il en résulte de particuliers, qui regardent les différens pays où l'on veut soutenir ou porter la guerre ; il est vrai que tout le monde ne peut pas parvenir aux grandes connoissances qu'il faut avoir pour être en état de former un projet général, aussi n'est-il pas nécessaire que tout le monde en soit capable, mais au moins tous ceux qui veulent parvenir aux premiers grades de la guerre, & de plus encore ceux qui sans y aller, & sans y avoir été, veulent se rendre habiles dans le gouvernement d'un état.

Par le récit que fait Thucidide de la bataille de Mantinée donnée entre les Lacedémoniens & leurs alliés, commandés par le roi Agis, contre les Athéniens & leurs alliés, on voit parfaitement quelle étoit la forme des troupes des Lacédémoniens, & leurs ordres de bataille ; ainsi j'ai cru devoir la rapporter tout au long, afin de bien faire connoître en quoi consistoit la force de leur ordre de bataille.

* Section 19. page 520.

TOME I. Liv. V. * *Bataille de Mantinée...* „ Cependant ils ne sçavoient que penser de sa retraite, & voyant

(a) *En rapportant la harangue dont il s'agit.* Ce morceau qui est à la fin de l'ouvrage, n'a pas été trouvé entiérement fini.

» que leurs généraux ne le suivoient point, ils croyoient
» qu'ils lui vouloient donner le tems de se retirer, com-
» me ils avoient déja fait; cela les obligea à descendre
» en rase campagne & à se ranger en bataille dès le len-
» demain, dont les Lacédémoniens demeurerent fort
» surpris, car ils étoient retournés à leur premier poste,
» & n'avoient que fort peu de tems pour se préparer au
» combat; mais Agis ne laissa pas de les ranger aussi-tôt,
» car lorsque le roi est présent c'est lui qui fait tout; il
» donne ordre aux colonels, les colonels aux capitai-
» nes, les capitaines aux lieutenans, les lieutenans aux
» caporaux, les caporaux à leur escouade; car il y a une
» subordination perpétuelle de chefs dans l'armée de
» Lacedémone, ce qui fait que tout est executé en un
» instant.

» Les Squirites prirent la pointe de l'aîle gauche, qui
» est leur poste ordinaire, les troupes de Brasidas se
» mirent à côté d'eux avec les nouveaux citoyens, puis
» les autres régimens Lacédémoniens, selon leur or-
» dre; ceux d'Arcadie après, dont les Héréens étoient
» les premiers, & les Ménaliens ensuite; les Tegéates
» eurent la pointe de l'aîle droite avec quelques Lacé-
» démoniens, & la cavalerie se rangea sur les aîles de
» part & d'autre: voilà l'ordre de bataille de ce côté-
» là. De l'autre côté, ceux de Mantinée avoient l'aîle
» droite, à cause que c'étoit dans leur pays; tout joignant
» étoient les alliés d'Arcadie, puis les troupes d'ordon-
» nance de la ville d'Argos, les autres Argiens ensuite
» avec leurs vassaux d'Ornée & de Cléone; les Athé-
» niens étoient les derniers avec leur cavalerie à la poin-
» te de l'aîle gauche. Tel fut l'ordre de bataille de part &
» d'autre.

» L'armée de Lacédémone paroissoit plus grosse qu'elle
» n'étoit, mais il est difficile d'en dire le nombre, non
» plus que celui des ennemis, car la politique des uns le
» dissimule, & la vanité des autres l'augmente; mais l'on
» peut juger des premiers par ce que je vais dire. Il y

» avoit sept régimens Lacédémoniens, de quatre compa-
» gnies chacun, sans les Squirites qui étoient au nombre
» de six cens. Chaque compagnie a quatre escouades, &
» chaque escouade est de quatre hommes de front sur huit
» de hauteur, car c'est la hauteur ordinaire des files;
» mais comme il est permis aux colonels de la changer à
» leur fantaisie, on ne peut sçavoir au vrai le nombre des
» combattans, toutefois le premier rang étoit de quatre
» cens quarante-huit soldats Lacédémoniens sans les
» Squirites.....

» Ensuite l'on vint aux mains, ceux-là avec furie,
» ceux-ci posément, au son de la flute dont il y avoit
» plusieurs entremêlées dans les bataillons, non pas pour
» chanter l'hymne du combat, mais pour marcher d'un
» pas égal & comme en cadence, de peur de rompre
» ses rangs, comme il arrive d'ordinaire aux grandes ar-
» mées. Sur ces entrefaites Agis voulant faire un chan-
» gement faillit à tout perdre. C'est la coutume en tous
» les combats que l'aîle droite s'étend plus que l'autre,
» ce qui ne se fait pas tant à dessein que par hasard; car
» chacun se serrant pour être plus ferme & se pressant de
» se mettre à couvert du bouclier de son compagnon qui
» est à sa droite, on gagne insensiblement du terrain de
» ce côté-là, à quoi le premier chef de file aide beaucoup,
» en s'élargissant toujours pour ne point présenter le flanc
» découvert, ce qui entraîne insensiblement les autres.

» Agis voyant donc que les Mantinéens s'étendoient
» au-delà du bataillon des Squirites, comme de l'autre
» côté les Lacédémoniens & les Tégéates au-delà de
» celui d'Athenes, d'autant plus qu'ils étoient en plus
» grand nombre, il commanda aux Squirites & aux trou-
» pes de Brasidas de s'élargir pour égaler le front de l'en-
» nemi, de peur qu'il n'investît son aîle gauche, & en-
» voya ordre à deux régimens de l'aîle droite de venir
» remplir l'intervalle qu'ils laissoient vuide en s'élargis-
» sant. Il crut que son aîle droite seroit encore assez forte
» en cet état, & que la gauche en deviendroit meilleure;

» mais comme ce commandement se fit à la hâte & dans
» le choc, les colonels des deux régimens ne voulurent
» pas obéir & en furent depuis chassés de Sparte. Cepen-
» dant les troupes de Brasidas ne purent se joindre au
» gros dont elles s'étoient détachées pour s'élargir, parce
» que les ennemis donnerent dans cette conjoncture, &
» les renversant avec les Squirites, prirent les Lacédé-
» moniens en flanc par l'espace qui étoit vuide, & les
» menerent battant jusqu'à leurs chariots, où furent tués
» quelques vieillards qui les gardoient; mais les autres
» suppléerent à ce défaut par leur valeur. Car l'aîle
» droite, & particuliérement le corps de bataille que com-
» mandoit le roi Agis avec trois cens chevaux d'ordon-
» nance, chargeant les vieillards d'Argos & ce qu'on nom-
» me les cinq régimens, avec ceux de Cléone & d'Ornée
» & les Athéniens les plus proches, ils mirent en fuite
» les uns & passerent sur le ventre aux autres: le front de
» la bataille des ennemis se trouvant par ce moyen coupé
» en deux, & les Athéniens qui restoient seuls à l'aîle
» gauche investis d'un côté par les Lacédémoniens, &
» les Tégéates qui étoient à l'aîle droite, vainçus de l'au-
» tre, ils eussent tous été taillés en pieces, s'ils ne se fus-
» sent mis à couvert de leur cavalerie; d'ailleurs le roi
» Agis voyant son aîle gauche renversée, tourna de ce
» côté-là, ce qui fut le salut des Athéniens & du reste
» de cette aîle. Cependant celle des ennemis qui étoit
» victorieuse voyant venir les Lacédémoniens, lâcha le
» pied & la plûpart des Mantinéens furent tués dans la
» fuite; mais les troupes d'ordonnance d'Argos se sauve-
» rent, parce que la retraite n'étoit pas loin, outre que les
» Lacédémoniens combattent opiniâtrement jusqu'à la
» victoire, sans s'emporter plus avant.

OBSERVATIONS.

Par ce récit on voit que chaque régiment Lacédémonien étoit composé de quatre compagnies, chacune de quatre escouades, & chaque escouade de trente-deux

hommes, par conséquent chaque compagnie de cent vingt-huit, ce qui pour les quatre fait cinq cens douze, & c'est la même forme dont Homere a composé les bataillons d'Achille.

En cette action de Mantinée on voit que ces régimens en bataille ne laissoient pas de distance de l'un à l'autre, mais se touchoient. L'on juge aisément par le récit ci-dessus combien il est dangereux de s'ouvrir quand on s'approche pour charger, ou quand le combat est commencé; au surplus, il est à remarquer que l'ordre de bataille des Grecs n'étoit que *sur une ligne pleine.*

ARTICLE VI.

Remarqees sur les guerres d'Alexandre par Arian.*

* Traduction de D'Ablancourt.

ON ne peut pas douter sur le récit des guerres d'Alexandre par Arian que cet auteur lui-même ne fût habile dans l'art de la guerre; il n'est pas douteux non plus que du tems d'Alexandre il n'y eût des maîtres qui enseignassent cet art, & que tous les officiers qui étoient dans les troupes ne sçussent au moins ce qui concernoit les ordres de bataille, de sorte que dans les exercices qu'on leur faisoit faire, elles mettoient toujours en pratique ce que la théorie leur avoit appris; c'est ce qui paroît par le bon ordre qui étoit dans tous les mouvemens de leurs armées, & dans les combats où ils se trouvoient.

Il est à croire que Philippe avoit instruit Alexandre, comme on voit dans la Cyropédie que Cambise instruisoit Cyrus, & qu'il faisoit entrer ce prince dans son conseil & lui communiquoit tous ses projets; d'ailleurs il lui avoit donné les maîtres les plus habiles, pour apprendre les sciences, & sur-tout celle de la guerre. Sans théorie auroit-il pû à son âge avoir acquis cette science par la seule pratique, puisqu'elle ne consiste pas seulement dans les ordres de bataille, comme plusieurs se l'imaginent, mais

mais dans des parties bien supérieures & qui sont particulieres à celui qui commande en chef.

Quelque grand que ce héros nous soit représenté dans les batailles, où l'on voit que c'est lui qui conduit tout, je le trouve encore bien plus grand dans son plan général pour la conquête de l'Asie, & dans sa conduite également sçavante, prudente & suivie, pour y réussir & s'y maintenir (*a*).

Le gain d'une bataille ne dépend pas uniquement du chef, il ne peut y contribuer que d'une partie; mais faire le plan général d'une guerre, le bien suivre, le bien executer, l'honneur en est dû sans partage à celui qui commande & qui l'a entrepris.

Quand on voit Alexandre partir de Macédoine avec 30000 hommes de pied, & cinq à six mille chevaux, passer l'Hellespont, pour conquérir l'Asie, il paroît qu'il y a dans cette entreprise quelque chose au-dessus de l'homme. Mais quand après avoir lû Hérodote, Xenophon & Thucidide, où l'on voit quelle étoit l'ignorance des Perses dans la guerre & dans le gouvernement d'un si vaste empire, on vient à lire ensuite le récit tout simple que fait Arian de la conduite d'Alexandre pour s'en rendre le maître; le discours seul qu'il tient à ses généraux sur la nécessité de la conquête de Tyr & des villes maritimes de l'Egypte, fait voir par la solidité de son projet quelle étoit l'étendue de son génie. Voici ses paroles, après avoir fait retirer les députés de Tyr.

» Mes amis & mes compagnons, je ne vois pas que » nous puissions aisément attaquer l'Egypte, tandis que » les Perses seront maîtres de la mer, ni poursuivre Darius, si nous laissons derriere tant de pays suspect ou » ennemi; car outre l'incommodité que cela apportera » à notre dessein, cela sera capable de ruiner les affaires » de la Grece. Nos ennemis pourront reprendre les villes » maritimes en notre absence, & après avoir grossi leur

Livre II. Sect. 7.

(*a*) Tout le monde n'est pas du même sentiment, & l'on accuse souvent Alexandre de trop de témérité, pour ne pas dire folie.

» armée navale, transporter la guerre en notre pays, » tandis que nous serons à poursuivre Darius dans les » plaines de Babylone : cela est d'autant plus à craindre » que nous avons guerre ouverte avec les Lacédémo- » niens, & que les Athéniens demeurent dans notre parti » plutôt par crainte que par amour ; mais quand nous » serons une fois maîtres de Tyr, nous le serons après de » toute la Phœnicie, & ôterons aux Perses la moitié de » leur armée navale, qui est composée de la flotte de cette » province ; si ce n'est qu'on s'imagine que voyant leurs » villes entre nos mains, ils veuillent encore demeurer » au service de nos ennemis. Ensuite, ou la Chypre se » joindra à nous, ou il nous sera facile de la conquérir, » & l'Egypte même, étant les arbitres de la mer. Ainsi » n'ayant plus rien à craindre pour notre pays, nous » pourrons avec plus de gloire & d'assurance entrepren- » dre la conquête de la Perse.

OBSERVATION.

Voilà en peu de mots tout le grand projet d'Alexandre pour la conquête de l'Asie. Par les mesures qu'il prend, il peut porter son armée si loin qu'il voudra, ses derrieres & sa communication avec la Grece seront toujours assurés ; ainsi il ne faut plus regarder sa guerre contre Darius, comme différente de celle que feroit un roi de Phœnicie qui iroit de proche en proche attaquer le roi de Babylone. Il n'y a qu'à regarder la carte générale, pour être persuadé de cette vérité.

Dans tous les tems ceux qui ont entrepris des conquêtes en avant, sans prendre les mêmes sûretés qu'Alexandre a prises pour assurer les siennes, dès qu'ils ont connu que l'ennemi étoit assez fort pour se mettre entr'eux & leur pays, ont été obligés de les abandonner, pour s'en rapprocher, & souvent contraints de donner bataille, & de s'exposer à tout perdre. Nous en avons bien des exemples dans nos histoires, & même de nos jours.

Pour exécuter le projet dont il s'agit, c'est Alexandre

qui avec une armée aguerrie, depuis long-tems disciplinée, armée avantageusement, passe l'Hellespont; l'usage des phalanges Macédoniennes, qui pour lors étoit l'ordre le plus fort, joint à l'arrangement avantageux qu'Alexandre sçavoit faire de toutes ses troupes pour former l'ordre de bataille général de son armée; science qu'il avoit acquise par des régles & principes, ainsi qu'il étoit d'usage chez les Grecs: tous ces avantages le rendoient comme assuré de la victoire contre des nations mal armées, & qui ne sçavoient pas se mettre en bataille; aussi voyons-nous qu'il perd peu de monde dans les combats.

Ainsi il n'y a rien de téméraire ni de trop hazardé dans son entreprise pour la conquête de l'Asie, & rien qui dans un bon conseil ne puisse être approuvé de tous ceux qui y auroient été appellés, si le projet y est aussi bien rapporté & entendu qu'il est bien concerté.

Quand Philippe mourut, Alexandre n'avoit encore que vingt ans, & à vingt-six par sa grande capacité, il avoit avec une petite armée gagné trois batailles contre Darius & conquis l'Asie; ainsi l'on peut dire que ce n'est pas à une longue expérience qu'il faut attribuer la science & la conduite d'Alexandre dans la guerre, mais à une grande étude & application, jointe à son grand génie & aux talens distingués que la nature avoit réunis dans sa personne.

Par la lecture que j'ai faite d'Arian, voici comme j'ai compris le dessein d'Alexandre, pour faire la conquête de l'Asie. Ce projet a eu pour fondement de commencer, après le passage de l'Hellespont, par faire la conquête de toutes les Villes maritimes des côtes de l'Asie & de l'Egypte, dont la plûpart étoient sans fortifications, afin d'ôter par-là aux Perses le pouvoir d'avoir une flotte dans la Méditerranée. Par ce moyen Alexandre assure la communication de son armée dans l'Asie avec la Grece, pour en tirer les secours nécessaires: ainsi dès qu'il a passé l'Hellespont, il suit ce projet, il bat les Perses au Passage du Granique; au lieu de les poursuivre comme auroit pû

faire un jeune conquérant qui suit son courage plutôt que la voye qui conduit à l'exécution de son dessein, il occupe son armée à faire la conquête des places maritimes les unes après les autres, & de proche en proche, comme elles sont situées.

Livre I. page 48...... » Ainsi l'armée navale des Perses » (continue Arian) se retira de Milet sans rien faire, » le prince la voyant partir, résolut de rompre la sienne, » parce qu'elle lui étoit d'une grande dépense & qu'il » avoit besoin d'argent, outre qu'elle étoit plus foible » que celle des ennemis, & qu'il ne vouloit pas exposer » une partie de ses forces à un peril évident; d'ailleurs » il n'en avoit plus besoin, étant maître de l'Asie, & » par la prise des villes maritimes croyoit dissiper celle » des Perses, qui n'avoit plus de retraite ni de quoi remplir sa chiourme.

Vous voyez ensuite qu'Alexandre suit toujours le but qu'il s'est proposé, en faisant la conquête de la Licie & de la Pamphilie, afin d'assujettir toute la côte. L'hiver étant déja fort avancé, il entra dans la Miliade qui a été annexée à la Licie, & ordonna aux provinces qui se soumettoient de recevoir les gouverneurs qu'il leur envoyoit, à quoi elles obéirent. Alexandre arrive à Tarses, & peu de tems après se donne la bataille d'Isse, où il défait entiérement l'armée de Darius; mais au lieu de le poursuivre, il ne se dérange pas de son projet en la moindre chose, & continue de prendre les villes maritimes, parce qu'il connoît que c'est le seul moyen d'assurer toutes les conquêtes qu'il a prémédité de faire; en conséquence il assiége Tyr. C'est par le discours qu'il tient à ses capitaines que je découvre toute la profondeur de son projet, comme je l'ai déja dit.

Liv. VII. S. 8. 13. L'éloge que fait Arian d'Alexandre à sa mort mérite bien d'être ici placé, parce qu'il est conforme à la conduite qu'il a tenue. Alexandre (dit-il) après avoir regné douze ans & huit mois, & vêcu trente-trois ans, mourut. » C'étoit un fort beau prince, prompt, vigilant, coura-

» geux, plein de piété, de générosité, de temperance ; mais
» d'un desir insatiable de gloire ; adroit, pénétrant &
» très-heureux dans ses conjectures ; sçavant dans l'art
» de la guerre, & qui remplissoit l'esprit des soldats de
» belles esperances, & leur ôtoit la crainte par sa résolu-
» tion ; hardi dans ses entreprises, résolu dans l'exécu-
» tion ; qui sçavoit bien prendre son tems, & donner où
» il étoit le moins attendu ; très-religieux observateur de
» ses promesses, & qui ne trompoit personne, comme il
» ne se laissoit pas tromper ; ménager dans ses plaisirs, &
» prodigue dans ses liberalités. Que s'il a fait quelques
» fautes par colere ou par promptitude, & si sa fortune a
» quelquefois été insolente, il me semble que l'on doit
» pardonner quelque chose à un jeune conquérant dans
» le cours perpétuel de ses victoires, & qui n'a jamais été
» instruit par aucun malheur ; d'ailleurs assiegé de tous
» côtés de flateurs qui sont la peste des états, & la ruine
» des princes ; outre que nous le voyons aussi-tôt recon-
» noître sa faute, & qu'il est le seul de tous les monarques
» qui ait fait gloire de se repentir. Les autres, quand ils ont
» failli, s'opiniâtrent à se défendre, Alexandre a la force
» de l'avouer..... Que s'il a tâché de rapporter son origi-
» ne aux Dieux, outre que c'étoit peut-être un artifice
» pour engendrer plus de respect dans l'esprit des peuples,
» combien en voyons-nous qui l'ont fait qui ne valent
» pas mieux que lui. A-t-on condamné (*a*) Hercule, The-
» sée & Bacchus, pour avoir rapporté leur origine à Ju-
» piter & à Neptune ? Pour ce qui est des coutumes des
» Perses, ce n'est pas une petite adresse à un prince de
» sçavoir s'accommoder aux mœurs de son peuple,
» outre qu'il le faisoit peut-être pour ne leur paroître pas
» si étranger, ou pour rabattre quelque chose de l'orgueil
» des Macédoniens ; c'est pourquoi il les mêla parmi
» ses phalanges & mit les plus illustres dans ses compa-
» gnies. Que s'il a aimé la débauche, c'étoit plutôt pour

(*a*) D'Ablancourt met Hercules, & Bacchus au lieu de Minos, Eaque & Radamanthe ; voyez sa deniere remarque.

„ s'entretenir avec ses amis que pour s'emplir de vin &
„ de viandes, vû qu'Aristobule dit qu'il n'étoit pas grand
„ bûveur; que ceux-là même qui le blâment ne prennent
„ pas garde seulement à quelques actions où l'on pourroit
„ trouver à redire, mais le jugent sur toute sa vie, & jet-
„ tent après les yeux sur leur fortune. Qu'ils considerent
„ ce qu'ils sont; ce qu'ils ont fait & s'ils n'ont jamais
„ manqué à leur devoir: après, quel est celui qu'ils entre-
„ prennent de juger, combien est grand en toute sorte
„ le monarque de l'Europe & de l'Asie qui a étendu sa
„ renommée par toute la terre?

OBSERVATION.

Voilà un beau modéle pour ceux qui sont chargés de faire des harangues, des éloges ou des oraisons funébres à la mémoire des grands hommes. Il n'y a rien d'outré & qui passe les bornes de ce qui est possible à l'homme. Arian loue à propos ce qui mérite de l'être, parce qu'il entend la guerre & les faits dont il est ici question, ce qui n'est pas possible à ceux qui n'ont pas la théorie de la guerre, comme il n'est que trop aisé de s'en appercevoir dans les haranges & oraisons funébres dont nos histoires sont remplies.

Arian fait une remarque juste quand il dit..... „ Pour
„ ce qui est de la coutume des Perses, ce n'est pas une
„ petite adresse à un prince de sçavoir s'accommoder aux
„ mœurs de son peuple, outre..... *qu'Alexandre le fai-*
„ *soit peut-être pour rabattre l'orgueil des Macédoniens,*
„ c'est pourquoi il les mêla parmi ses phalanges & mit les
„ plus illustres dans ses compagnies.

Nous ne pouvons pas douter que Philippe, qui le premier avoit formé le projet de la conquête de l'Asie qu'Alexandre a exécuté n'ait compté de s'y établir dés qu'il l'auroit conquise, & de n'en faire qu'un peuple avec les Macédoniens, comme ont fait de toutes les nations barbares, les conquérans qui ont été s'établir dans les pays qu'ils ont subjugués.

ARTICLE VII.

Extrait de la vie de Philopemen écrite par Plutarque, lequel m'a paru digne d'être placé ici tel (a) *qu'il m'a été donné.*

PHILOPEMEN écoutoit volontiers, dit Plutarque, les discours des philosophes & lisoit leurs écrits, » non pas tous, mais ceux-là seulement dont il croyoit » pouvoir s'aider pour avancer dans la vertu *(b)*. De tous » les endroits d'Homere, il s'attachoit sur-tout à ceux qui » par une vive peinture de la guerre pouvoient réveiller » & exciter le courage. De toutes les autres lectures celles » qui l'attachoient davantage étoient les traités de Tacti- » que d'Evangelus & les histoires d'Alexandre, car il » pensoit que l'instruction devoit toujours se rapporter à » l'action, à moins qu'on ne voulût en faire un amuse- » ment stérile, ou tout au plus le sujet de quelques entre- » tiens infructueux.

» En effet, pour se représenter les opérations de la » Tactique, il ne se contentoit pas des méthodes qui » n'employent que des lignes tracées sur le papier, il » vouloit en faire l'application sur le terrain même. Dans » ses voyages, il examinoit avec soin & faisoit observer » à ceux qui l'accompagnoient les inégalités & les diffé- » rentes coupures des terrains qui pouvoient obliger une » phalange à s'étendre ou à se resserrer.

» En général il paroissoit que Philopemen mettoit tou- » te sa gloire & tout son plaisir dans ce qui appartenoit » à l'art militaire, même dans les occasions où la né- » cessité ne l'y contraignoit pas, & qu'il regardoit la » guerre comme le plus beau & le plus sûr moyen de » faire valoir toute sorte de vertus, méprisant, comme

(a) *Tel qu'il m'a été donné.* C'est M. de Chatelux, à qui mon pere faisoit lire volontiers ses ouvrages, qui lui a donné cet extrait.

(b) C'est-à-dire pour devenir un plus grand homme de guerre, le terme Grec signifiant, vertu guerriere.

» gens inutiles, tous ceux qui avoient négligé de s'instrui-
» re dans cet art.

Observation sur l'exrait ci-dessus de la vie de Philopemen.

On voit par cet extrait que Philopemen ne se contentoit pas de ce que l'on enseignoit par la théorie & par des figures tracées ; mais, que comme il vouloit devenir un grand capitaine, il alloit mettre en pratique ses instructions sur le terrain même, parce qu'il jugeoit qu'elles devoient toujours se rapporter à l'action.

Ce que Plutarque ajoûte de Philopemen, qu'il regardoit la guerre comme le plus beau & le meilleur moyen de faire valoir toute sorte de vertus, méprisant comme gens inutiles ceux qui avoient négligé de s'instruire de cette science ; ce sentiment, dis-je, dans ce grand homme me paroît bien fondé ; en effet, sans la science de la guerre comment peut-on écrire l'histoire ? comment ceux qui la lisent peuvent-ils comprendre & bien juger de ce qu'ils lisent ? comment connoître si une alliance qu'on propose de faire avec une puissance étrangere peut être avantageuse, ou non ? Sans cette science peut-on entreprendre de faire la guerre ou une paix que l'on puisse augurer devoir être durable ? Si c'est la guerre que vous voulez faire, comment en formerez-vous le plan & le projet général ? ôtez de l'histoire toutes les parties dont je fais mention, que restera-t'il ? Cependant la théorie de cette science si nécessaire est totalement ignorée aujourd'hui, & on ne laisse pas d'en écrire & d'en décider de même que si nous étions aussi sçavans là-dessus que les Grecs ; aussi tant que les personnes qui écriront une histoire dans laquelle entreront les parties dont je parle, en ignoreront la théorie, elles seront toujours exposées à s'y méprendre, fussent même des gens de guerre, ainsi qu'il paroît par les écrits que plusieurs ont laissés.

ATTICLE VIII,

ARTICLE VIII.

REMARQUES SUR POLYBE*

*Traduction de Du Ryer.

CE Livre est excellent pour former un homme de guerre & un homme d'état : l'auteur se plaît à instruire & à faire connoître la conduite que l'on doit tenir dans la guerre & dans la politique ; combien n'y a-til pas à profiter en lisant avec attention la plus grande partie de ce qu'il renferme !

Il paroît par ce qu'il rapporte des Cartaginois dans le commencement de leur premiere guerre avec les Romains, que ceux-là étoient peu instruits. » En ce tems-là, dit-il » dans son *Livre I. page 58**, revint à Cartage un de » ceux qu'on avoit envoyés en Grece pour en emmener » des gens de guerre, & en effet il en emmena un grand » nombre. Il y avoit entr'eux un certain Lacédémonien, » appellé Xantippe, qui avoit été nourri dans la disci- » pline de Sparte, & qui ne manquoit pas d'expérience » dans le métier de la guerre ; ce personnage ayant ap- » pris la derniere défaite des Cartaginois par l'armée » Romaine commandée par Attilius Regulus, & com- » ment elle étoit arrivée ; & ayant consideré leurs pré- » paratifs & le nombre de leurs chevaux & de leurs élé- » phans, il dit même à ses amis que ce n'étoit point les » Romains qui avoient vaincus les Cartaginois, mais » qu'ils avoient été vaincus par l'ignorance de leurs ca- » pitaines......

*Edition de 1670.

Enfin le peuple ayant été informé de ce discours, on lui » donna le commandement de l'armée ; » mais lorsqu'on » eut fait sortir les troupes de la ville & qu'il les eut » mises en bataille, & commencé à les faire marcher sui- » vant les régles de la guerre, on trouva tant de diffé- » rence entre l'expérience de ce capitaine & l'ignorance » des autres, que chacun témoigna sa joye & demanda de

„ donner bataille, s'imaginant qu'on ne pouvoit mal „ réussir sous la conduite de Xantippe. On voit dans la suite que la bataille se donna, que les Romains furent battus & Regulus fait prisonnier.

OBSERVATION.

Ce rapport de Polybe, en même tems qu'il fait voir le peu de capacité des chefs des Cartaginois, n'est guéres plus avantageux aux Romains, & effectivement pour lors ils n'étoient pas encore bien sçavans dans l'art de la guerre; car quoique les Romains ayent toujours été bien armés, bien disciplinés, & ayent toujours combattu avec un grand courage, cependant il faut remarquer qu'ils n'avoient alors eu de guerre qu'avec des peuples moins dressés aux armes qu'il ne l'étoient eux-mêmes, & que ce fut par leur guerre contre Pirrhus qui la sçavoit faire avec art, qu'ils commencerent à prendre des connoissances plus relevées pour les grandes opérations de guerre. La premiere qu'ils firent ensuite contre les Carthaginois les rendit habiles, & ceux-ci en même tems acquirent beaucoup de science dans cet art.

Polybe après avoir parlé de la bataille que les Romains commandés par Flaminius donnerent contre Philippe roi de Macédoine qui la perdit, compare ensemble les armes des Macédoniens & celles des Romains, & la maniere des uns & des autres de mettre leurs troupes en bataille, pour faire voir en quoi ils différoient entre eux, & en quoi consistoit l'avantage. Comme ce discours met bien au fait des ordres de bataille, j'ai cru devoir le rapporter tout au long.

Livre XVII. page 669....... „ D'autant que l'ordon„ nance des Macédoniens étoit beaucoup meilleure au „ tems passé que celle des Asiatiques & des Grecs, „ comme on l'a reconnu par quantité d'experiences, que „ tout de même celle des Romains valoit mieux que „ celle des Afriquains & de tout ceux qui sont en Euro„ pe du côté de l'occident, & qu'il est souvent arrivé

» de notre tems que leurs armées & leurs hommes se
» sont éprouvés ensemble, il sera sans doute utile d'en
» chercher la différence & d'examiner les causes pour
» lesquelles les Romains sont toujours sortis victorieux
» des batailles qu'ils ont données. Il faut donc en consi-
» derer les raisons, afin de n'en pas attribuer la gloire à
» la fortune, & pour ne pas dire comme quantité d'i-
» gnorans, que les vainqueurs ont été heureux ; en effet
» lorsque nous en sçaurons les causes véritables, nous
» en louerons justement les capitaines, & nous aurons
» justement de l'admiration pour eux.

» Quant aux batailles que les Romains ont données
» contre Annibal, & qui leur ont été funestes, il n'est
» pas besoin d'en tenir de longs discours, car ce ne fut
» point le genre de leurs armes ni la façon de leur ordon-
» nance qui fut cause de leurs pertes, mais ce fut l'a-
» dresse & la bonne conduite d'Annibal qui fit tant de
» honte au nom Romain. Nous l'avons fait voir quand
» nous avons représenté ces batailles ; & le succès de la
» guerre confirme enfin notre sentiment. Car aussi-tôt
» que les Romains eurent rencontré un chef égal à An-
» nibal par les forces de l'esprit, en même tems la victoire
» suivit les entreprises des Romains. D'ailleurs Annibal
» lui-même, après la premiere victoire qu'il remporta sur
» les Romains, ayant fait prendre leurs armes à ses trou-
» pes, en usa toujours depuis ce tems-là. Pour Pyrrhus,
» il ne se servit pas seulement des armes, mais aussi des
» soldats d'Italie, & les ordonnoit en forme de phalan-
» ge dans la guerre contre les Romains ; toutefois il ne
» les put vaincre par ce moyen, mais la victoire demeu-
» roit toujours douteuse : au reste il falloit nécessaire-
» ment que je dise ce peu de choses, afin qu'on ne pût
» rien m'opposer sur ce sujet qui fût contraire à mon
» opinion, même en apparence seulement. Je retourne
» maintenant à la comparaison que je me suis proposé de
» faire.

» Il est manifeste par une infinité de raisons, que tandis

» que la phalange garde la forme qui lui eſt propre & » qu'elle conſerve ſes forces, il n'y a rien qui puiſſe lui » réſiſter de front, ou qui ſoit capable de ſoutenir ſon » effort. Toutes les fois qu'elle ſe ſerre pour combattre, » chaque homme a pour lui & pour ſes armes un eſpace » de trois pieds. Quant à la pique, ſuivant l'ancienne » inſtitution, elle avoit ſeize coudées (*a*) de long, & » depuis afin qu'elle fût propre pour le combat, on la » réduiſit à quatorze; mais comme l'eſpace qui eſt entre » les deux mains, & ce qui reſte pour le branle, en ôte » quatre coudées, il eſt conſtant que chaque pique que » l'on préſente à l'ennemi s'étend de dix coudées plus » avant que l'homme qui la préſente; d'où il arrive que » les piques du ſecond, du troiſiéme & du quatriéme rang » paſſent au-delà de pluſieurs coudées, & que celles du » cinquiéme ne s'avancent que de deux coudées devant » le premier rang, pourvû que la phalange ait ſa forme » ordinaire & qu'elle ſoit ſerrée comme elle doit l'être, » eu égard à chacun de ceux qui ſont ordonnés derriere » ou en flanc, comme Homere la repréſente quand il » dit...... Le bouclier touchoit le bouclier, le caſque » au caſque, l'homme à l'homme, le cheval au cheval, » afin qu'ils fuſſent plus forts quand ils ſeroient plus ſer- » rés, comme cela eſt fort bien dit: il faut néceſſaire- » ment que chacun de ceux qui ſont dans le premier rang » ait devant ſoi cinq piques qui s'avancent, entre leſ- » quelles à cauſe de leur longueur il y aura deux coudées » d'intervalle.

» Or, d'autant que la phalange a ſeize rangs, du » front en dedans, il eſt aiſé de voir par les choſes que » nous avons dites, combien elle doit être forte lorſ- » qu'elle donne piques baiſſées contre l'ennemi; au reſte » ceux qui ſont dans le cinquiéme rang ne peuvent com- » battre avec leurs piques, c'eſt pourquoi ils ne les pré- » ſentent point, mais ils les portent un peu baiſſées ſur » ceux qui ſont devant eux, afin que l'ordonnance de-

(*a*) Seize coudées, vingt-quatre pieds, ſelon Du Ryer.

» meure ferme aux premiers rangs, & que la quantité
» des piques rompe par leur branle continuel les traits
» qui passeroient & qui pourroient donner sur la queue.
» Davantage lorsque la phalange est poussée contre l'en-
» nemi, comme les derniers pressent ceux qui sont de-
» vant, ils sont cause qu'ils vont plus vîte & qu'ils
» chargent avec plus de violence ; & outre cela ils em-
» pêchent que les premiers rangs ne puissent reculer.

» La phalange étant donc disposée de la sorte en par-
» ticulier & en général, il faut ensuite que nous fassions
» voir par maniere de comparaison les propriétés & les
» différences de l'ordonnance des Romains.

» Chaque homme y tient aussi trois pieds d'espace avec
» ses armes ; & comme en combattant ils se remuent
» tous, parce qu'ils se couvrent de leur bouclier, en se
» tournant du côté qu'ils veulent frapper, & frappent
» de pointe & de taille, on juge bien qu'il faut qu'il y
» ait quelque espace entr'eux, afin qu'ils se remuent
» plus facilement. Or si l'on veut qu'ils fassent aisément
» leurs fonctions, il faut qu'il y ait au moins trois pieds
» entre celui qui est à côté & celui qui est derriere ; ainsi
» un soldat Romain aura en tête deux phalangites du
» premier rang, de sorte qu'il faut qu'il se présente con-
» tre dix piques & qu'il les combatte. Et de quelque
» adresse que l'on se serve, il est impossible qu'un seul
» les puisse couper & les rompre, car les derniers rangs
» ne peuvent servir de rien aux premiers, ni pour les
» faire charger avec plus de violence, ni pour faire en
» sorte que les coups d'épées ayent plus d'effet.

» L'on peut reconnoître de-là qu'il n'y a aucune ma-
» niere d'ordonnance qui puisse soutenir de front la pha-
» lange des Macédoniens, pourvu, comme je l'ai déja
» dit, qu'elle garde sa forme & sa force. D'où vient donc
» que les Romains se rendent ordinairement victorieux,
» & que ceux qui se servent de phalange sont souvent
» vaincus & défaits ? c'est que le tems & le lieu des
» combats sont incertains & indéfinis ; & que la phalange

» ne peut rien faire si elle n'a un certain tems, un certain
» lieu & une certaine maniere d'agir ; que si quelque
» nécessité contraint les Romains de laisser prendre à
» une phalange le tems & les lieux commodes, lorsqu'on
» veut décider une guerre par une bataille, ceux qui se
» servent de phalanges remportent toujours la victoire ;
» mais si on empêche la phalange de prendre ses avanta-
» ges, comme on le peut facilement, pourquoi redou-
» tera-t'on si fort cette maniere d'ordonnance ? & certes
» tout le monde demeure d'accord qu'une phalange doit
» combattre dans des plaines où il n'y ait point d'arbres,
» point de fossés, point d'éminences, point de ruisseaux,
» ni enfin aucune sorte d'empêchemens. Car la moindre
» de toutes ces choses est capable d'embarrasser & de
» rompre l'ordonnance de la phalange. Davantage l'on
» avoue qu'il est presque impossible de trouver des plai-
» nes de vingt stades d'étendue, sans qu'il y ait quelqu'un
» de ces obstacles.

» Mais je veux que l'on en rencontre, s'il arrive que
» les ennemis ne veulent pas y entrer, & qu'il fassent
» des courses de part & d'autre, en pillant les villes &
» les terres des alliés, de quoi servira une ordonnance de
» la sorte ? En effet si elle demeure dans des lieux qui lui
» sont avantageux, loin de servir ses alliés, elle ne
» pourra pas seulement se conserver, car les ennemis
» l'empêcheront aisément d'avoir des vivres lorsqu'ils
» se seront emparés des lieux d'alentour. Que si laissant
» les endroits qui lui sont commodes, elle veut entre-
» prendre quelque chose, il sera aisé de la vaincre ; mais
» si l'ennemi entre dans la plaine, & que voyant venir
» la phalange à lui, il ne lui oppose pas toute son armée
» ensemble, & qu'il évite la bataille par une retraite, il
» est aisé de juger de ce qui arrivera par les choses que
» font maintenant les Romains.

» Il ne faut pas conclure ce que nous disions n'aguères
» par des paroles & par des raisons, mais par les choses
» qui se sont faites. Car les Romains n'égalent pas leur

» ordonnance en longueur à celle des Macédoniens ;
» pour combattre de front contre la phalange avec tou-
» tes leurs forces ; mais ayant mis à part en corps de
» réserve une partie de leurs troupes, ils combattent
» avec l'autre. Soit donc que les phalangites repoussent
» les gens qui leur sont opposés, soit qu'ils en soient
» eux-mêmes repoussés, l'ordre & la forme de la pha-
» lange se rompent. Car en poursuivant ceux qu'ils ont
» battus, ou en fuyant eux-mêmes, ils quittent facile-
» ment leur ordonnance. Ainsi l'espace & le lieu où ils
» étoient, est abandonné aux ennemis, qui sont prêts
» pour le secours, de sorte que non-seulement ils peu-
» vent attaquer de front les phalangites, mais les char-
» ger en flanc & en queue.

» Comme il est donc aisé de ruiner les avantages de la
» phalange, que l'on peut éviter facilement toutes les
» choses en quoi elle est le plus à redouter, & que tout
» ce qui se fait contr'elle est inévitable ; comment se
» pourroit-il faire qu'il n'y eût pas dans les batailles une
» grande différence entre la phalange des Macédoniens
» & celles des Romains ? Davantage, c'est une nécessité
» à ceux qui se servent de la phalange, de passer souvent
» par des pays de toute sorte d'assiete, d'y camper quel-
» quefois, de se saisir des postes avantageux, d'assiéger,
» & d'être quelquefois assiégés, & de rencontrer les en-
» nemis en des lieux où l'on n'auroit jamais crû les trou-
» ver : car tous ces accidens sont de la guerre, & contri-
» buent beaucoup à la victoire. Mais dans toutes ces ren-
» contres il est souvent mal aisé de se servir de l'ordon-
» nance Macédonienne, & souvent elle ne peut servir de
» rien, parce que les phalangites ne peuvent combattre
» par cohortes, ni homme à homme. Au contraire les
» Romains combattent aisément par tout ; (a) car quand
» chaque soldat est une fois armé, & qu'il est prêt pour le

(a) Principe qui doit seul régler l'armement des soldats, & *qui seul détruit totalement le sentiment du Chevalier de Folard à l'égard des armes blanches* *, mais *qu'il continue dans cette erreur, voilà ce que je trouve de fort étrange.*

* Dernieres paroles de son Traité de la Colonne.

» combat, il eſt prêt pour quelque lieu, & pour quelque
» tems que ce ſoit, même contre toute ſorte d'ennemis, de
» quelque côté qu'ils puiſſent venir. Outre cela il garde par
» tout le même ordre, ſoit qu'il faille combattre avec la lé-
» gion entiere, ſoit avec une partie, ſoit avec une bande
» ſeulement, ou enfin homme à homme. Comme les lé-
» gions Romaines l'emportent donc par le facile uſage
» de chacune de leurs parties, elles ont auſſi plus facile-
» ment le ſuccès de leurs entrepriſes.

» Au reſte j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de parler plus
» amplement de toutes ces choſes, parce qu'au tems que
» les Macédoniens furent vaincus, pluſieurs des Grecs s'i-
» maginerent que cela étoit incroyable, & que pluſieurs
» rechercheront à l'avenir pour quelles raiſons l'ordon-
» nance des Macédoniens eſt moins bonne que celle des
» Romains.

Polybe *Livre VI. page 188.* parlant de la maniere dont les Romains formoient leurs légions, marque : » Perſonne ne peut exercer aucune magiſtrature de ville, » s'il n'a fait auſſi dix campagnes.

Il compoſe la légion d'abord de 4200 hommes de pied, & de 200 cavaliers, puis il la pouſſe juſqu'à 5000 & 300 cavaliers. Il diviſe l'un & l'autre en dix parties, & fait le détail des différentes armes dont les ſoldats étoient armés.

ARTICLE IX.

Sur les Commentaires de Ceſar.

JE n'ai aucune obſervation à faire ici ſur ce livre, j'en ferai ailleurs. Ceux qui peuvent s'être formé des régles de l'art militaire y doivent trouver de grandes reſſources pour ſe perfectioner. Je n'en parle ici que pour marquer la ſuite des tems où la guerre s'eſt faite avec art.

ARTICLE X.

ARTICLE X.

REMARQUES SUR VEGECE.

VEGECE vivoit du tems de l'empereur Valentinien; il marque que par son ordre il rechercha dans tous les auteurs qui ont traité de la guerre ce qui pouvoit être utile pour apprendre l'art militaire, & il en composa cinq livres. Le premier traite de la façon d'instruire chez les Romains ceux qui commençoient à entrer dans les légions. Le second, comment les légions se formoient, & la maniere de les exercer. Le troisiéme enseignoit l'art de les faire combattre en tous lieux. Le quatriéme fait la description des machines qui étoient en usage pour assiéger des places. Et le cinquiéme parle des armées navales. Ces deux derniers ne peuvent être aujourd'hui d'aucune utilité.

Comme j'ai trouvé que Végece s'est bien acquitté de la recherche qu'il a faite, je m'en rapporte à tout ce qui est contenu dans le volume.

Je suis surpris qu'il ne se trouve de Végece d'autres traductions, (*a*) qu'une seule *, qui étant en mauvais françois peut à peine servir à entendre l'auteur; quoique je sois très-peu versé dans la langue latine, je le comprens aisément dans la plupart des choses qu'il traite, parce que je sçai la guerre. La lecture en général en est très-utile, mais son troisiéme livre sur-tout est ce qu'il y a de plus sçavant, particuliérement le 20e chapitre qui commence par ces mots: (*b*) *Depugnationum septem sunt genera*, &c.

* Imprimée à Francfort en 1536.

Comme je me suis appliqué à connoître le changement que la différence des armes pouvoit causer entre les or-

(*a*) Il y a eu depuis une traduction de Végece, mise au jour en 1743 par M. Bourdon. On cite dans sa préface deux traductions anciennes de Végece, la premierè en 1536, & l'autre en 1616.

(*b*) Il y a sept différentes façons de combattre.

dres de bataille des Grecs & des Romains & les nôtres, j'ai senti toute l'utilité de ce livre : je remets à en faire des observations quand je traiterai des ordres de bataille.

Dans le même volume on trouve un petit ouvrage qui a pour titre, (a) *Frontini stratagemmatum*, &c. Ces quatte livres sont fort instructifs, & c'est en faisant de même des observations sur les bons livres qui traitent de la guerre, que l'on peut se rendre capable.

On voit encore un livre intitulé *Æliani Tactica* (b), &c. il faut voir comment les Grecs formoient la phalange & la mettoient en bataille, avec les évolutions qui lui étoient propres, lesquelles, autant que l'on en peut juger, n'ont jamais pû convenir à l'ordre de bataille des Romains. Toutes les autres figures que l'auteur fait prendre à la phalange, & même aux troupes de cavalerie, n'ont jamais pû être d'aucun usage dans la guerre, de quelque sorte d'armes qu'on ait pû se servir. Ainsi de tous les recueils qui sont compris dans Végece, il n'y auroit que ces trois premiers livres, de l'art militaire & les extraits de Frontin dont une bonne traduction seroit utile.

Suivant le rapport de Végece dans son second livre au chapitre 6. & ceux qui suivent, la légion Romaine étoit composée de dix bandes, autrement dit cohortes, enseignes, ou, au terme d'aujourd'hui, bataillons.

La premiere étoit de mille hommes de pied, & de cent trente-deux cavaliers, les neuf autres de cinq cens cinquante-cinq hommes de pied, & de soixante-six cavaliers, faisant en tout six mille cent hommes de pied, & sept cens vingt-six cavaliers.

Chaque cohorte avoit ses tribuns pour la commander, & étoit divisée par cent hommes, lesquels étoient commandés par un capitaine, autrement dit, centurion. Chaque compagnie ou centurie étoit divisée par dix, qui

(a) Stratagêmes de Frontin, ou recueil en quatre livres des plus sçavantes actions des généraux. *Voyez le Mercure de France du mois de Septembre* 1746.

(b) La Tactique d'Elian, ou façon de former les troupes en bataille à la façon des Grecs.

chambroient & campoient ensemble, & avoit chacune un décurion pour la commander.

Il y avoit dans chaque bande, des soldats pésamment armés qui portoient des morions, corcelets, écus, coutelats, demi-piques & javelots. D'autres armés à la légere, se servoient de fleches, d'arbalêtres, frondes, & autres armes de jet.

Leur cavalerie étoit séparée par turmes, c'est-à-dire troupes. Elles étoient de trente-deux cavaliers; chacune avoit son commandant. Elles se mettoient en bataille à quatre de front sur huit de hauteur. Une partie de cette cavalerie étoit pésamment armée, portant des cuirasses. Une autre l'étoit plus légerement.

Végece fait le détail du nombre d'hommes pésamment armés qui étoient dans la légion. Il ne s'accorde pas avec Polybe * sur l'étendue du terrain du front des légions en bataille, attendu que Végece ne met aucune distance entre les soldats qui sont dans un même rang, & que l'autre y met trois pieds.

* Polyb. *Liv. XVII. p.* 673.

Des dix cohortes dans l'ordre de bataille, cinq étoient en premiere ligne, & les cinq autres en seconde, vis-à-vis les intervalles que celles de la premiere ligne laissoient entr'elles.

Derriere ces deux lignes étoient les triaires, dont le nombre pour l'ordinaire étoit de cinq cens, qui servoient de réserve; & quand le combat commençoit, ils mettoient un genou en terre, & se couvroient de leur bouclier, pour n'être pas blessés par les fleches, & ne se levoient que quand il étoit question d'avancer pour combattre. Quant à la cavalerie, elle se mettoit en bataille sur les flancs des légions.

Quand l'ennemi approchoit, les gens armés à la légere, qui étoient dans les derniers rangs des cohortes, sortoient par les intervalles qui étoient entr'elles, pour aller au-devant des ennemis faire leur décharge. S'ils étoient repoussés, ils revenoient par les mêmes intervalles pour reprendre leurs rangs, & l'armure pésante recevoit le

choc & combattoit, durant lequel tems l'armure légere tiroit ses fleches sur les ennemis; & s'ils étoient repoussés, les soldats pésamment armés ne les poursuivoient pas, mais bien l'armure légere avec la cavalerie, & par ce moyen l'ordre de bataille n'étoit jamais rompu : autant de fois que l'ennemi pouvoit revenir, il trouvoit les Romains en ordre.

On peut voir dans Végece de combien de sortes d'armes les Romains se servoient dans les combats, quelles étoient leurs écoles pour apprendre à leurs soldats & cavaliers à s'en bien servir & à garder leurs rangs; & comme il est difficile de combattre sans que les rangs se rompent, chaque officier combattoit avec sa compagnie, & pour être reconnu de ses soldats, chaque centurion avoit une marque sur son casque, les soldats de chaque centurie ayant les leurs sur leur bouclier pour se reconnoître entr'eux.

Comme les combats se donnent en toute sorte de lieux, les Romains non-seulement exerçoient leurs soldats dans les plaines, mais même dans des endroits difficiles à y marcher, & à garder un bon ordre, afin que s'ils étoient obligés d'y combattre, ils pussent par l'habitude le conserver autant qu'il seroit possible.

Outre l'exercice des armes, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie, on les instruisoit dans tous les différens mouvemens qui pouvoient leur être d'usage, soit dans un ordre général de bataille, soit dans un corps particulier; c'est ce que l'on peut voir par la lecture du livre de Végece.

Avant que de finir mes extraits sur les auteurs Grecs & Romains, que j'ai cités, il me reste à dire peu de choses au sujet de la cavalerie, des marches d'armées, & campemens de ces deux nations; la recherche que j'ai faite de ces matieres dans les livres que je viens de citer, ne m'ayant rien produit, dont l'usage me paroisse aujourd'hui pratiquable.

ARTICLE XI.

Quelques observations particulieres sur la cavalerie, les marches & campemens des Grecs & des Romains.

PREMIEREMENT, quant à ce qui regarde les Grecs sur ces matieres, on lit dans la Cyropédie, *Livre III. page 152.* où il est parlé de la guerre entre Cyrus & les Assiriens...... » Quand les armées furent proches l'une » de l'autre, les Assiriens se retrancherent suivant la » coutume des rois barbares.... parce que la cavalerie est » de fort peu d'usage durant la nuit...... à cause des en» traves qu'ils mettent aux jambes de leurs chevaux. S'il » arrive une allarme, c'est une étrange peine au cavalier » de délier les jambes de son cheval, de le brider, de le » seller, de s'armer, & au bout de cela, il lui est impos» sible de traverser le camp à cheval. C'est par ces raisons » qu'ils ne manquent jamais de se retrancher.....

» Enfin les armées s'étant approchées à environ deux » lieues l'une de l'autre, les Assiriens se camperent en » rase campagne; mais Cyrus au contraire se couvrit de » quelques villages & de quelques petites collines », *afin que l'on ne connût pas la force de son armée,* » estimant que » tout ce qui paroît inopinément à la guerre, donne tou» jours de la terreur.

» Les deux armées ayant posté des gardes avancées, » passerent cette premiere nuit sans rien entreprendre.

» Le lendemain, le roi d'Assirie & Crœsus retinrent » leurs troupes dans l'enceinte de leur camp. Mais Cy» rus & Cyaxare rangerent les leurs en bataille dans la » résolution d'en venir aux mains, si les Assiriens s'ap» prochoient. Quand donc ils virent qu'ils ne sortoient » point de leurs retranchemens », *ils rentrerent dans leur camp.*

Par cet extrait & par d'autres, on voit que les barbares retranchoient leurs camps, ce que les Grecs ne faisoient

pas, & dans toute la Cyropédie, on ne voit aucun lieu où Cyrus se soit retranché, même avant Xenophon; car quand Pausanias donna la bataille de Platée, quoique campé près de Mardonius qui étoit retranché par les raisons ci-dessus, l'armée des Grecs pour cela ne retrancha point son camp; il ne me paroît pas non plus qu'Alexandre retrancha les siens. Arian dit bien qu'Alexandre s'approcha de l'armée de Darius avant la bataille d'Arbeille & qu'il se retrancha, mais ce ne fut que pour laisser dans ce retranchement son bagage & ses malades. Depuis, cela peut avoir changé; car Polybe, *Tome I. Livre II. page 263.* parlant de la guerre Cléomenique dit: » Enfin, » Antigonus emporté contre l'ennemi par cette impé» tuosité qui est toute particuliere à la phalange doublée, » chassa les Lacédémoniens de leurs retranchemens.

Tome II. Livre V. page 3. Le même auteur, parlant des Lacédémoniens, dit: » Il n'y en a pas qui souffrent » mieux le travail, soit qu'il faille remparer & fortifier » un camp, &c.

Tome II. Livre XVII. page 655. » Comme Flami» nius ne put sçavoir où les ennemis étoient campés, & » que néanmoins il sçavoit qu'ils étoient déja entrés en » Thessalie, il commande à ses gens d'abattre leurs pieux » pour les emporter, & s'en servir si l'occasion s'en pré» sentoit.

Polybe fait ensuite la comparaison des pieux dont se servoient les Romains, avec ceux qui étoient en usage chez les Grecs: il paroît que de son tems quelques généraux Grecs en ont employé à se retrancher, non pas dans tous leurs camps, mais suivant que cela pouvoit leur convenir en de certains lieux pour se défendre & se mettre en sûreté contre l'ennemi, ainsi que nous le pratiquons aujourd'hui.

A l'égard de l'ordonnance de la cavalerie des Grecs pour se mettre en bataille, je vais rapporter ce que dit Polybe, *Livre XII. page 510.* dans la censure qu'il fait de Calisthenes qui avoit écrit l'histoire d'Alexandre. C'est

au sujet de l'ordre de bataille de l'armée de Darius & de celle d'Alexandre à la bataille d'Isse. Le voici.

» Au reste il seroit aisé de sçavoir combien il faudroit
» d'espace pour contenir tant de monde, car pour ce qui
» est des batailles rangées, on ordonne de telle sorte la
» cavalerie qu'on met huit cavaliers de front, mais entre
» chaque compagnie il faut qu'il y ait un espace vuide,
» afin que la conversion puisse se faire commodément en
» arriere ou à côté. Ainsi il faut une stade pour huit cens
» hommes de cheval, dix stades pour huit mille, &
» quatre stades pour trois mille deux cens. Desorte que
» cet espace de quatorze stades dont nous avons parlé,
» seroit rempli d'onze mille deux cens chevaux.

Cet ordre ne me fait pas comprendre comment la cavalerie chargeoit, c'est-à-dire, si ces huit cavaliers chargeoient de front avec des lances, suivis de ceux qui étoient derriere, ou s'ils tiroient leurs fleches ou lançoient leurs javelots, pour revenir ensuite par un caracol reprendre la queue; je ne vois pas, quoiqu'il en soit, que les Grecs ayent eu autant d'attention pour former la cavalerie, que leur infanterie pésamment armée qui faisoit leur principale force.

Dans l'endroit ci-dessus, il est parlé des entraves que les barbares mettoient à leurs chevaux, & du tems qu'il falloit pour les seller & brider : je ne sçai si les termes Grecs veulent dire, brides & selles telles que nous en faisons usage aujourd'hui. Il est vrai qu'ils avoient des harnois qui pouvoient équivaler, & les Romains de même. Je n'ai pas pû distinguer non plus s'ils se servoient d'étriers.

Il s'agit à présent de la cavalerie, des marches & campemens des Romains. Quoique Végece marque qu'on avoit grand soin de bien exercer la cavalerie comme les légions, elle n'étoit pas comprise ordinairement dans le corps de bataille, mais presque toujours mise en réserve. D'ailleurs, comme elle étoit divisée par turmes, qui est un nombre de trente-deux cavaliers qui se mettoient en

bataille sur quatre de front à huit de hauteur, on ne voit pas comment une pareille disposition pouvoit agir avec force. On peut voir dans Végece tout ce qui y a rapport, & de quelles armes différentes cette cavalerie faisoit usage : de plus, dans le récit que fait Polybe de la bataille de Cannes, il est porté, parlant de la cavalerie : » Elle » ne combattit pas comme on fait ordinairement dans les » batailles à charge & recharge, tantôt en se retirant, » tantôt en revenant; mais lorsqu'une fois on fut venu » aux mains, les cavaliers même se jettant de leurs che» vaux à terre, combattoient pied à pied, & homme à » homme «. Or cette façon de combattre ne pouvant s'accorder avec notre forme d'escadrons, n'est pas praticable aujourd'hui.

Quant aux camps des Romains, il paroît qu'ils les retranchoient toujours. Au Livre I. de Végece chapitre 23, cette matiere est traitée amplement : *Quali specie delineanda sint castra*, &c. (*a*).

Le chapitre suivant a pour titre : *Quo genere munienda sint castra* (*b*). On y voit la largeur & la profondeur qu'ils donnoient au fossé pour se retrancher, ce qu'ils proportionnoient au plus ou au moins qu'ils avoient à craindre de l'ennemi.

Ce que je puis juger des camps des Romains, c'est qu'en général ils étoient obligés de les placer comme nous faisons, près des rivieres & des ruisseaux, & que quand ils ne pouvoient s'y appuyer à cause des hauteurs trop voisines, ou par quelqu'autre raison, ils s'en éloignoient un peu, & tiroient de leur camp à la riviere, un retranchement derriere lequel ils mettoient quelques postes, pour aller en sûreté puiser de l'eau & faire boire leurs chevaux. Il falloit aussi qu'ils pûssent facilement aller au bois, au fourage, &c. & qu'ils établîssent la sûreté de leurs convois ; d'ailleurs que la position de leur camp fût relative aux vûes qu'ils pouvoient avoir pour agir ; pré-

(*a*) De quelle façon il faut former les camps, &c.
(*b*) De quelle façon il faut fortifier les camps.

cautions

cautions essentielles & générales pour les armées, & auxquelles ceux qui les commandent doivent donner toute leur attention. Mais comme les machines de guerre dont on se servoit dans ce tems-là ne portoient pas à plus de trois à quatre cens toises, ils trouvoient facilement des situations pour se camper, sans que l'ennemi pût les incommoder dans leur camp, d'autant plus encore qu'ils tenoient peu de terrain.

Pour ce qui est de la marche de leurs armées, il me paroît qu'ordinairement elle se faisoit sur une seule colonne, troupes & bagages.

On voit dans les Commentaires de César, *Livre II. de la guerre des Gaules, section 3.* que César marchant sur la Sambre pour attaquer ceux de Cambray & du Haynault, qui étoient campés: „ Des Gaulois qui étoient „ dans son armée, donnerent avis aux ennemis d'atta- „ quer la premiere légion quand elle seroit arrivée à „ l'endroit où il devoit camper, parce qu'elles mar- „ choient l'une après l'autre avec quantité de bagages „ entre deux.... & qu'après l'avoir défaite, on viendroit „ facilement à bout du reste. L'avis fut trouvé bon, „ d'autant que tout le pays est coupé de hayes & d'ar- „ bres entrelassés..... César avoit envoyé devant toute „ sa cavalerie, & la suivoit avec le reste de ses troupes, „ mais non dans l'ordre qu'on l'avoit dit; car à cause „ qu'il n'étoit pas loin de l'ennemi, il faisoit marcher en- „ semble six légions, puis les bagages à la queue, escortés „ par les deux autres légions qui faisoient l'arriere-gar- „ de". *Livre III. chap. 15.* de la guerre civile, quand César quitta son camp de Dirrachium, & qu'il fut suivi par Pompée,) on lit..... „ *Pompeius enim primi diei* „ *morâ illatâ & reliquorum dierum frustrà labore suscepto,* „ *cum se magnis itineribus extenderet, & progressos conse-* „ *qui cuperet, quartâ die finem sequendi fecit*". D'Ablancourt traduit ainsi cet endroit: Pompée ne le put suivre quoique pour aller plus vîte, il passât par divers chemins: je ne sçais pas si le terme de *magnis itineri-*

bus, pourroit signifier, *par divers chemins.*

Par ces endroits que je viens de citer, il paroît que les Romains formoient rarement plusieurs colonnes, & même que pour cela il falloit que ce fût dans des plaines, ainsi qu'il en est parlé dans Polybe, *Livre VI.* au sujet de l'ordonnance de l'armée des Romains quand elle marchoit.

ARTICLE XII.

Des armes dont se servoient les Grecs & les Romains, & de leurs ordres de bataille comparés l'un à l'autre.

QUOIQUE du tems des Grecs & des Romains, il n'y eût pas d'armes à feu, cependant il n'y a pas d'ordres de bataille plus opposés entr'eux que celui des Grecs comparés à celui des Romains. Le premier, comme dit Polybe, tenoit toute sa force de l'ordre serré des rangs & des files, l'autre devoit toute la sienne aux armes dont se servoient les Romains. Leurs rangs & leurs files devoient être séparés à trois pieds l'un de l'autre, pour pouvoir en faire usage. Polybe conclud, ainsi que nous l'avons déja vû, que si les Grecs & les Romains se choquoient de front, tout l'avantage étoit du côté des Grecs par la force de leur ordre; mais que comme il falloit, pour qu'il eût toute sa force avec leurs longues piques, qu'ils combattîssent toujours dans des plaînes, parce qu'elles ne pouvoient leur être d'usage dans des pays coupés de hayes, bois, fossés, villages, &c. au lieu que les Romains avec les armes qu'ils portoient, pouvoient combattre en tous lieux, il s'ensuivoit que ceux-ci trouvoient plus d'occasions de combattre avec avantage.

Quand je parle des armes dont les Romains se servoient, quoiqu'elles ne fussent pas à beaucoup près aussi embarrassantes que celles des Grecs, je ne prétends pas dire qu'elles n'eussent aussi leur incommodité dans les villages, dans les pays fourrés, dans les hayes, &c. car

alors le grand bouclier qu'ils portoient, & plusieurs armes différentes usitées parmi eux, leur devenoient inutiles, & leur ordre même ne se pouvoit pas garder. En effet ils évitoient, autant qu'il leur étoit possible, de combattre dans des pays coupés, & ne le faisoient que quand ils s'y voyoient contraints; aussi est-il à remarquer que presque toutes leurs batailles se sont données dans les plaines.

Il s'ensuit de ce raisonnement que quand les armes dont on se servira pourront s'accorder avec l'ordre serré des rangs & des files dans le moment qu'on viendra à charger, comme suivant toutes les regles de la géométrie, l'ordre serré est celui où réside la plus grande force, supposé que ces armes d'ailleurs conviennent à toute sorte de situations, il n'y aura pas à balancer de préférer l'ordre serré des rangs & des files.

ARTICLE XIII.

Conclusion tirée de tous les extraits des Auteurs Grecs & Romains que j'ai rapportés ci-devant, pour décider laquelle de ces deux Nations a le plus sçavamment enseigné & pratiqué l'Art de la guerre, tant par rapport aux opérations du corps, qu'à l'égard de celles de l'esprit.

L'EXTRAIT que voici de la préface du troisiéme Livre de Végece, suffira pour nous faire conclure sur la différence qu'il y avoit entre la maniere d'enseigner l'art de la guerre chez les Grecs, & celle qui étoit en usage chez les Romains.

„ L'histoire * des peuples anciens nous apprend que
„ les Athéniens & les Lacédémoniens donnerent la loi
„ dans la Grece avant les Macédoniens, mais Athenes
„ ne se distingua pas seulement dans les armes, elle cultiva
„ les sciences & les arts; au lieu que les Spartiates firent
„ leur étude propre de la guerre. On assure qu'ils furent
„ les premiers à s'instruire sur les divers événemens des

* Traduction de 1743.

» batailles, & à mettre par écrit leurs observations mi-
» litaires, & qu'ils parvinrent bientôt à réduire à des
» régles raisonnées & à des principes méthodiques, ce
» qui ne sembloit jusqu'alors dépendre que de la valeur
» ou de la fortune : de-là l'établissement de leurs écoles
» de tactique pour enseigner à la jeunesse les manœuvres
» de la guerre & les différentes dispositions de combat-
» tre....... Les Romains marchant sur leurs traces se sont
» aussi formé par expérience un systême de tactique, &
» en ont de même conservé les regles dans leurs écrits;
» & ce sont, Empereur invincible, ces mêmes princi-
» pes, dispersés dans un grand nombre d'ouvrages, que
» votre majesté m'a ordonné d'abréger, afin de sauver
» l'ennui de la lecture trop étendue des originaux, &
» d'en réunir toute l'autorité.

Ce que dit ici Végece, & tout ce que j'ai cité ci-devant, l'exemple de Xantippe Lacédémonien dont j'ai parlé, lequel étant arrivé à Cartage commanda l'armée des Cartaginois contre le consul Attilius Regulus, qui perdit la bataille, & ensuite celui d'Annibal rapporté en ces termes... » Ce ne fut pas avec moins de succès qu'Annibal,
» se préparant à porter la guerre en Italie, voulut pren-
» dre les leçons d'un Lacédémonien, leçons qui furent
» funestes à tant de consuls & à tant de légions, quoique
» ce général fût toujours inférieur en nombre & en force
» aux Romains « ; ces exemples, dis-je, doivent nous faire sentir la supériorité d'art & de science qu'avoient les Grecs sur les Romains.

Ce que je crois devoir conclure de-là, & de tous les autres extraits d'auteurs Grecs & Romains que j'ai cités, c'est que ce sont les Grecs, qui les premiers, ou même les seuls, ayent réduit la guerre en art, qui en ayent tenu des écoles publiques où la théorie en ait été enseignée, tant par rapport aux opérations de l'esprit que par rapport à celles du corps; & cela séparément de toute pratique, soit par les leçons de la parole, soit par celles des écrits, & des figures tracées; non-seulement quant aux parties,

qui regardoient les ordres de bataille, mais même en ce qui concernoit toutes les autres ; & que les Romains au contraire qui n'ont dû qu'aux Grecs les principes de cet art, ne s'y sont rendus habiles que par une étude privée que les chefs & des particuliers en faisoient, de sorte que la théorie ne s'en est jamais enseignée chez eux publiquement, & qu'ils n'apprenoient à leurs troupes que les mouvemens & les exercices du corps, comme on le voit dans Végece, Livre I. depuis le 9e jusqu'au 21e chapitre, & de même en bien d'autres auteurs. Il faut cependant convenir que ce que les Romains faisoient pratiquer à leurs troupes étoit fondé sur des principes de géométrie ; fondement qui n'a pas passé jusqu'à nous, & qui nous a manqué jusqu'à présent en matiere d'opération de guerre, si on en excepte l'attaque & la défense des places, ainsi que je l'ai déja dit.

J'observerai encore que chez les Grecs non-seulement il y avoit des maîtres pour enseigner l'art de la guerre à ceux qui se destinoient à l'exercer, mais même que les particuliers qui ne s'adonnoient qu'aux sciences, se faisoient un capital de s'instruire dans celle-là aussi-bien que dans les autres, la regardant comme nécessaire, non-seulement pour ceux qui vouloient en faire usage dans les armées, mais encore utile & avantageuse dans les négociations & dans le gouvernement ; c'est de quoi nous voyons des exemples dans les auteurs que j'ai cités.

On me dira peut-être, comment se peut-il que les Grecs en général ayent mieux enseigné l'art de la guerre que les Romains, & que cependant ces derniers les ayent subjugués.

Je répondrai que le plus d'art & de science dans une Nation ne suffit pas toujours pour avoir sur l'autre la supériorité dans la guerre, il y a bien d'autres parties qui doivent y concourir ; comme n'être pas trop inférieur en nombre de troupes, en argent & autres moyens de faire ou de soutenir la guerre, tels que sont la situation des pays ; de plus, la forme du gouvernement. Les Grecs

étoient séparés en plusieurs petites républiques qui avoient plus de science que de forces, qui avoient de tems en tems des guerres entr'elles, & quelquefois s'unissoient contre un ennemi commun, tel qu'étoit le roi de Perse. Nous voyons qu'Alexandre à la tête des Grecs avoit conquis l'Asie plus par sa science dans la guerre que par le nombre de ses troupes; qu'après sa mort ses généraux qui avoient partagé entr'eux ses conquêtes, se sont longtems maintenus contre d'autres Puissances; mais comme il n'y a rien de stable, les Romains ont enfin pris sur eux l'avantage; aussi les armes dont ils se servoient étoient-elles plus propres à toute expédition que celles dont les Grecs faisoient usage. Mais la supériorité des Romains sur les Grecs dans les événemens, ne détruit pas cette vérité que les Grecs ont été en général plus sçavans dans l'art & la science de la guerre que les Romains, sur-tout par rapport aux opérations de l'esprit, qui sont la partie essentielle des grands capitaines.

Je crois de même pouvoir avancer que pour bien écrire des histoires de guerre & de négociations qui y ayent rapport, il faut posseder la théorie de la guerre au point que l'avoient les Grecs, & penser comme Philopemen, dont il est dit dans Plutarque qu'il regardoit la guerre comme le plus beau & le plus sûr moyen de faire valoir toutes sortes de vertus; en effet, c'est faute de connoître une théorie si nécessaire que tout ce qu'il y a de bon dans l'antiquité est entiérement ignoré.

La théorie que je me suis faite de la guerre m'a mis en état de juger que les Grecs que j'ai cités, comme Homere, Thucidide & Arian, Xenophon, Socrate, Polybe, &c. l'emportent sur tous les auteurs Romains en ce qui regarde la guerre & les négociations qui y sont relatives; j'excepte cependant du nombre de ces derniers les commentaires de César, qui sont écrits de main de maître, quoiqu'ils ne donnent aucuns principes, ne pouvant être utiles qu'à ceux qui sont déja sçavans dans la guerre, au lieu que ceux de Végece sont faits exprès pour instruire.

Je finirai cet article par une remarque sur Végece en la préface du 3e livre que j'ai rapportée ci-dessus, où il dit.... *Primi namque experimenta pugnarum de eventibus colligentes, &c.* Je ne suis point de son avis, car il ne faut pas croire que la seule expérience doive être le fondement des principes de toutes les parties de la guerre, la plûpart de celles qui composent la guerre de campagne, & particuliérement les ordres de bataille, ayant en elles-mêmes une source de régles certaines & fondées sur des principes solides, qui ayant une fois été enseignées, n'exigent plus qu'une longue & périlleuse expérience, nous fasse discerner le bon d'avec ce qui ne l'est pas. Telle est, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, la théorie de l'attaque & défense des places, dont les regles & principes sont fixes, certains, & prévoyant tout ce qui peut se faire pour & contre; de sorte qu'un homme qui aura étudié cette théorie n'a pas besoin de l'expérience pour être convaincu de la solidité de ces principes. C'est de quoi j'aurai plus d'une fois occasion de parler.

CHAPITRE II.

Observations sur les Auteurs modernes, & sur ce qui se pratique aujourd'hui à la guerre.

ARTICLE PREMIER.

Remarques sur les Recueils de la Milice Françoise, par le Pere Daniel.

Pour examiner si depuis les Romains l'Art de la guerre s'est enseigné, si la pratique s'en est conservée, & comment on l'a pratiqué.

LE Pere Daniel rapporte ce qu'il a recueilli des usages de la Nation Françoise par rapport à la guerre, des changemens qui s'y sont faits depuis l'établissement de la

monarchie dans les Gaules jusqu'à la fin du regne de Louis le Grand.

Le premier livre de l'auteur nous fait voir la milice Françoise, sous la premiere race; le second, sous la seconde; le troisiéme, telle qu'elle étoit sous la troisiéme race, depuis Hugues Capet jusqu'au regne de Charles VII. le quatriéme parle des troupes qui depuis le changement qu'y fit Charles VII. ont composé les armées, lesquelles aujourd'hui ne sont plus sur le même pied; le cinquiéme traite de l'arrangement des troupes dans les armées, de la maniere de combattre sous la troisiéme race, & enfin des différentes armes dont elles se sont servies dans tous les tems.

» Je ne sçai, dit le Pere Daniel, si dans cette Partie de » mon ouvrage je satisferai mes lecteurs autant que je » le souhaiterois, parce que moi-même je n'ai pû me » satisfaire parfaitement sur ce sujet dans la lecture de » nos historiens; ils rapportent presque tous également » les combats & les batailles d'une maniere fort confuse.

Après avoir lû le livre du Pere Daniel, son embarras ne m'a point surpris. Comment un historien pourra-t'il décrire une bataille avec ordre, quand il n'y en a point eu ni dans la disposition, ni dans l'action? Mais lisez les livres que j'ai cités des Grecs & des Romains, comparez ce qui s'y trouve d'écrit avec ce que rapporte le Pere Daniel sur la milice Françoise, aussi-bien que tout ce que nous lisons dans nos histoires, vous jugerez que ce n'est pas sans raison que l'on m'a renvoyé à ces anciens auteurs, n'y ayant eu depuis les Romains aucune théorie, aucune pratique fondée sur des principes.

Le Pere Daniel a bien observé que depuis Henri II. on a commencé à mettre plus d'arrangement dans les ordres de bataille, & que depuis que le feu Roi a commencé à faire des camps pour instruire, & discipliner ses troupes, & qu'il a commandé ses armées, les choses ont bien changé à leur avantage & sont bien au-dessus de ce qu'elles étoient auparavant; mais l'on peut dire aussi que l'art ni

la

la ſcience n'ont point encore été parmi nous comme ils l'ont été chez les Grecs & chez les Romains.

ARTICLE II.

Remarques ſur les Mémoires de M. de Montecuculli.

CEs Mémoires, comme le marque celui qui les a traduits de l'Italien en François, doivent être plutôt nommés principes de l'Art militaire en général.

Cet ouvrage eſt diviſé en trois livres. Le premier traite des principes de l'Art militaire en général, le ſecond, de la guerre contre les Turcs en Hongrie, & le troiſiéme contient des réflexions de l'auteur ſur la guerre qui ſe fit en Hongrie entre l'Empereur & les Turcs, depuis 1661 juſqu'en 1664.

Le traducteur dit que l'on trouve le ſtyle de M. de Montecuculli un peu trop méthodique, & que c'eſt le jugement qu'il en a entendu faire; je répondrai à cela qu'il n'y a qu'à lire ce ſeul titre *Principes de l'Art militaire en général*, pour conclure que ſans méthode on ne peut enſeigner un art tel que celui de la guerre.

Comme du tems que M. de Montecuculli a écrit, l'infanterie étoit encore armée de gros mouſquets, & que les ſoldats portoient des fourchettes qui ſervoient à en appuyer le canon pour les pouvoir tirer; que de plus dans les bataillons il y avoit encore les deux tiers des ſoldats armés de piques & un tiers ſeulement armés de mouſquets; c'eſt ſur ce pied-là que Montecuculli forme des ordres de bataille, ce qui ne nous convient plus depuis qu'on a perfectionné les armes à feu & abandonné les piques. Si aujourd'hui on formoit les ordres de bataille comme il le marque, ils ſeroient défectueux & deviendroient trop foibles par les grandes diſtances qu'on mettroit entre les ſoldats d'un même rang.

Il faut que M. de Montecuculli n'ait pas retouché à ſon

livre depuis qu'il a commandé les armées de l'Empereur, comme il fit ſur le Rhin en 1675 que fut tué M. de Turenne qui commandoit contre lui l'armée du Roi; pour lors il n'y avoit plus dans les bataillons qu'un tiers de ſoldats armés de piques, les deux autres tiers l'étoient de mouſquets, mais plus legers, de ſorte que les ſoldats ne ſe ſervoient plus de fourchettes. J'obſerverai même ici ce que je tiens de pluſieurs perſonnes, que la premiere nation qui ait commencé à quitter les piques, ſont les Impériaux en Hongrie contre le Turc., & qu'à la place ils ſe ſervoient de petits chevaux de friſe, dont les ſoldats portoient les bâtons, pour mettre devant les bataillons.

Le livre dont il s'agit eſt ſçavant & compoſé par un homme qui avoit étudié la guerre avec application; ce qu'il dit n'eſt que ſentences, & il y a beaucoup à profiter, quoique dans les guerres de Hongrie dont il traite il y ait des parties particulieres au pays & à la façon d'y faire la guerre; tout cependant en eſt bon, & peut ſervir également par-tout.

ARTICLE III.

Obſervations ſur les guerres que M. de Turenne a lui-même décrites.

MOnſieur de Turenne commence le récit des guerres, qu'il a lui-même décrites, de l'hyver 1643 à 1644 qu'il fut envoyé ſur le haut-Rhin pour prendre le commandement de l'armée de M. de Rantzau qui avoit été battu dans ſes quartiers d'hyver à Dutlingen à la tête du Danube. Il continue la deſcription de cette guerre juſqu'à la paix de Munſter.

Il fait enſuite une relation de la guerre civile qui commença un peu après en France. Il finit par la guerre qu'il a faite depuis en Flandres juſqu'à la paix des Pyrenées.

Voilà tout ce que M. de Turenne a écrit, & ce qui a été trouvé après lui.

A dire ce que j'en penſe, je ne vois aucun livre de guerre depuis les auteurs Grecs & Romains qui explique mieux les faits de guerre, en meilleurs termes, plus ſimplement & plus ſçavamment, à quelques expreſſions près, que M. de Turenne, s'il avoit vêcu, auroit corrigées ; mais il en eſt de même que des commentaires de Céſar, il faut pour l'entendre être verſé dans la ſcience de la guerre. Nous trouverons occaſion de comparer enſemble quelques-unes des guerres que ces deux grands hommes ont écrites. Je me contenterai de dire ici que M. de Turenne nous fait voir juſqu'où un génie ſupérieur, joint à une longue expérience dans le commandement en chef des armées, peut pouſſer l'art & la ſcience de la guerre, ſans le ſecours d'une théorie, mais en même tems avec combien de peines & de travaux d'eſprit, en comparaiſon de la facilité qu'ont pû avoir les capitaines Grecs & Romains qui étoient à portée de s'inſtruire par des régles & des principes.

ARTICLE IV.

Etat actuel de la théorie & de la pratique de l'art de la guerre.

DE toutes les parties qui compoſent la guerre, nous ne voyons aujourd'hui que l'attaque & la défenſe des places, avec la maniere de les fortifier, qui ſoient établies ſur des principes connus.

Cette partie tire ſes principes de la géométrie, & ſe démontre ſi clairement que ceux qui l'ont étudiée à fond, & enſuite miſe en pratique avec application & réflexion, ſi une place dont ils connoîtront la fortification vient à être aſſiegée (ſuppoſant dans la place tout ce qui eſt néceſſaire pour ſa défenſe, que pareillement l'armée qui attaque ait tout ce qu'il lui faut pour la pouvoir prendre, & qu'il n'y arrive aucun accident extraordinaire) ceux-là, dis-je, à fort peu de jours près jugeront du tems auquel elle ſera

prise, & cela en supputant par détail combien chaque piece de la fortification qu'il faudra prendre pourra durer de jours.

Il n'en est pas de même des autres parties de la guerre, il n'y a aucune théorie, aucune régle, aucun principe d'établi, ni même rien d'écrit; on n'y enseigne rien, on fait ce que l'on a vû faire sans y rien connoître de plus, & même souvent on le met en oubli.

Toute l'école soit de théorie ou de pratique de ce grand art de la guerre ne consiste encore aujourd'hui qu'en ce que nous appellons l'Exercice, tel que tout le monde le voit faire à toutes les revûes. Le peu de choses qu'on y enseigne se fait sans principes, les unes étant impratiquables pour tous les mouvemens qui se font en présence des ennemis & dans les combats, d'autres même absolument nuisibles, ainsi que l'expérience ne nous l'a que trop fait connoître.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il y a peu de gens de guerre qui ne conviennent que ce que nous faisons faire dans nos exercices n'est pas bon; mais comme on ne sçait que mettre en la place, on se contente de dire, *cela dénoue le soldat*. C'est une réponse qui ne signifie rien, & il vaudroit mieux dire, *nous n'en sçavons pas davantage*. Voilà à quoi se réduit toute notre école; mais, dira-t'on, cela peut être ainsi pour le soldat, car pour l'officier n'est-il pas instruit d'ailleurs? Non, il ne l'est point, on ne lui enseigne à lui-même rien autre chose; il ne trouve pas même de livre qui puisse seulement lui donner les premiers principes de l'art.

Cependant toute l'année on ne fait que la même chose, & depuis soixante-cinq ans que je sers je n'en ai pas vû davantage; nous l'avons reçu ainsi de ceux qui nous ont précedés, & nous le transmettrons de même à ceux qui viendront après nous. De plus, quand même ce que l'on enseigne dans ces exercices se feroit avec regles, on n'en seroit encore, pour ainsi dire, qu'à l'alphabet; il y a bien loin de-là à la capacité requise pour sçavoir former de

bons ordres de bataille ; connoiſſance abſolument néceſſaire à toutes les troupes, ſans quoi ce n'eſt que confuſion, & c'eſt ce que je prouverai en détail & en établiſſant des régles & des principes pour faire mouvoir des troupes.

On n'apprend donc aujourd'hui à faire la guerre que par ce qui ſe pratique dans les armées, par conſéquent par le grand nombre de batailles & de combats où il faut s'être trouvé, & c'eſt là le ſeul moyen dont on faſſe uſage pour apprendre la conduite qu'on doit y tenir, en ſorte que l'inſtruction ne peut venir qu'après s'être long-tems expoſé à de fâcheuſes expériences. Auſſi que ne doit-on pas craindre quand après une longue paix il reſte peu de perſonnes de celles qui ont fait la guerre, & peut-être aucune de celles qui par de longs ſervices auront acquis des connoiſſances, & que par conſéquent il ne reſte aucun uſage, aucune idée de tout ce qui doit s'y pratiquer?

On n'a pas lieu d'appréhender qu'il en puiſſe arriver de même de l'attaque & de la défenſe des places ; outre que les fortifications en ſubſiſteront long-tems, c'eſt que chez toutes les Nations de l'Europe on a tant écrit ſur cette matiere, on a fait tant de devis pour attaquer & défendre tous les différens ſyſtêmes de fortification, le tout en eſt ſi bien démontré que cette partie ne peut plus ſe perdre, comme il eſt arrivé de pluſieurs autres qui s'enſeignoient chez les Grecs ; & quand il ne reſteroit aucune perſonne de toutes celles qui ont attaqué & défendu des places, avec la ſeule théorie on pourroit ſçavoir les attaquer & les défendre ; que ſi on y manquoit en quelque choſe, on ſe perfectionneroit en peu de tems par la pratique.

Ce que l'on peut conclure de nos uſages pour enſeigner & pratiquer l'art de la guerre, de la lecture des livres qui en traitent, & de toutes nos hiſtoires, c'eſt que depuis les Grecs & les Romains juſques aujourd'hui, il ne paroît pas que chez aucune Nation l'Art de la guerre ait été en-

ſeigné par théorie, ni par aucune pratique fondée ſur des principes de géométrie & de géographie, mais que l'on s'y eſt toujours conduit uniquement par les lumieres naturelles des hommes. Au reſte, s'il s'eſt trouvé des chefs qui par leurs talens & leur application ayent mieux ſçu diſcipliner, exercer & inſtruire leurs troupes pour combattre, & même former de bons officiers généraux, quand ces perſonnes ſont venues à manquer, tout ce qu'elles avoient acquis de ſcience s'eſt perdu avec elles, à quelque uſage près qui ſe ſera conſervé; ainſi aujourd'hui la guerre ſe pratique ſans principes connus & ſans inſtructions.

ARTICLE V.

Combien il eſt difficile de ſe rendre capable des premiers emplois de la guerre, quand on veut s'en tenir à ce qui ſe pratique dans les troupes & dans les armées.

SI faire beaucoup de campagnes, ſe trouver dans un grand nombre de combats, étoient des moyens par eux-mêmes ſuffiſans pour rendre un homme capable des premiers emplois de la guerre, il s'enſuivroit que les caporaux dans l'infanterie, les brigadiers dans la cavalerie, qui par leur ancienneté ſeroient parvenus à la tête des compagnies, ſeroient capables de les remplir, ce qui n'eſt pas. Il eſt bien vrai que plus un officier fait de campagnes & qu'il ſe trouve à un plus grand nombre de combats, plus il ſe forme pour l'action, plus il acquiert de mérite & ſe rend digne des honneurs & des récompenſes de la guerre; mais tout cela ne ſuffit pas pour acquerir la capacité requiſe aux premiers emplois, s'il ne s'éleve à la recherche des connoiſſances ſuperieures & abſolument néceſſaires pour les remplir.

Avec la ſeule pratique, ſans théorie qui ſoit fondée ſur des principes, on aura beau monter des tranchées, on ne

ſçaura pas pour cela conduire une attaque devant une place, non plus que ſe précautionner contre des ſorties; on ſe ſera trouvé dans beaucoup de circonvallations, on ne les ſçaura pas faire; on aura de même été dans des armées d'obſervation & vû faire tous les mouvemens pour couvrir un ſiége, on ne ſçaura pas pour cela les diriger; on aura marché bien des fois avec toute une armée, on ne ſçaura pas pour cela en régler les marches ni connoître quand elles ſont mal faites, & ſi c'eſt la faute de ceux qui les auront dreſſées, s'il faut s'en prendre plutôt à la difficulté du pays, ou ſi on aura pris toutes les meſures néceſſaires contre l'ennemi; on ſe ſera ſouvent mis en bataille devant l'armée oppoſée, on ne ſçaura pas par quelles raiſons l'ordre de bataille aura été bien ou mal formé; on aura été à bien des fourages, peut-être que ſi on étoit chargé d'en faire on courroit riſque de s'y prendre mal & de ne ſçavoir pas diſtinguer la quantité d'eſcorte qui ſeroit néceſſaire à ſa ſûreté, pour n'en employer ni trop ni trop peu; on aura été dans un grand nombre de camps, on ne ſçaura pas pour cela camper une armée & connoître ſi le poſte eſt bon ou mauvais, & s'il remplit les vûes pour leſquelles on le prend.

En tems de guerre, quand on eſt dans un camp, on y eſt renfermé au-dedans des gardes, on n'en peut ſortir qu'avec de groſſes eſcortes; on n'eſt pas maître de s'en éloigner pour aller reconnoître le pays. Il vous faut des guides que vous puiſſiez queſtionner, ce que vous n'avez que quand vous commandez (occaſion bien rare), & quand bien même vous auriez la connoiſſance du pays, jugerez-vous par vous-même quels avantages vous pourrez y prendre ſur votre ennemi, & de l'uſage que le général veut faire de ſa ſituation? il faudroit pour cela être dans ſon ſecret.

De plus, aujourd'hui, dans les grandes armées, il y a ſouvent deux cens colonels de gendarmerie, cavalerie legere ou dragons, qui la plûpart ont ce grade ſans régiment; le même abus eſt dans l'infanterie. Quand chaque

jour il y auroit deux colonels de cavalerie, & autant d'infanterie, de piquet, comme les campagnes ordinairement ne durent que six mois qui font cent quatre-vingt jours, ils ne seroient de piquet tout au plus que deux fois chacun dans une campagne, & ne sortiroient du camp que les jours où il y auroit des fourages ou des escortes de convois, & rarement pour quelqu'autre expedition; ainsi ce service est bien peu de chose.

Ces grandes armées ont trente-cinq à quarante maréchaux de camp & autant de lieutenans généraux (a), dont plusieurs n'en font pas les fonctions les jours de combat, mais seulement celles du service journalier de l'armée. Il n'y a chaque jour qu'un lieutenant général, & un maréchal de camp. Ainsi ils ne sçauroient être commandés que cinq à six fois durant une campagne. Leur emploi est de faire monter les gardes, & de les visiter, & s'ils sont de jour, & que le hasard fasse qu'il y ait un fourage, ou que l'armée décampe, c'est au maréchal de camp à faire le fourage, ou marquer le camp; mais si le général ne l'a pas envoyé d'avance reconnoître l'endroit où il veut aller camper ou fourager, & qu'il y ait envoyé le maréchal général des logis, ou tel autre qu'il aura choisi, celui-ci aura dressé l'instruction de tout ce qu'il y aura à faire; le général remettra aux mains du maréchal de camp de jour la feuille qui contiendra la disposition, & lui ordonnera d'en exécuter le contenu; ainsi ce maréchal de camp ne produira rien du sien. De plus, il faut s'être rompu à sçavoir reconnoître un pays; on n'y est pas stilé en peu de tems. Supposé qu'on aille assiéger une place (ce qui est un événement rare) & qu'il faille en faire la circonvallation, si l'on n'en a pas fait, ou même quand on auroit été quelquefois présent à cette opération avec le maréchal général des logis, ou un autre, si l'on ne s'y est pas stylé, il faudra qu'on s'en rapporte encore à celui que le général en aura chargé, & qui sera plus au fait.

Si pareillement un lieutenant général, ou maréchal de

(a) En 1745 il y a eu en Flandres jusqu'à quatre-vingt-seize maréchaux de camp.

camp n'a pas étudié les fortifications, ni appris par regles la maniere de conduire les attaques; quand il commandera les tranchées, ce feront les Ingénieurs qui dirigeront le tout, & il ne fera qu'ordonner aux colonels qui feront de tranchée de fournir aux ingénieurs tous les gens armés, ou travailleurs qu'ils demanderont.

J'ai peut-être été à autant de fieges qu'aucun de ceux qui font dans le fervice & dans toute forte de grades. Comme fubalterne, j'ai été détaché avec des gens armés & des travailleurs; enfuite comme major, pour conduire aux tranchées les travailleurs ou les gens armés aux poftes qui leur étoient deftinés, j'y ai été comme major de brigade, brigadier, maréchal de camp, & lieutenant général. Cependant comme je n'ai point appris les fortifications, la pratique que j'ai exercée en ce genre, ne peut pas être affez parfaite pour me mettre en état de bien m'acquitter de la conduite des attaques; de forte que je ferois encore aujourd'hui obligé de me laiffer conduire fur bien des chofes aux lumieres des ingénieurs les plus expérimentés, parce que leur pratique eft fondée fur des principes qui leur font connus; avantage que je n'ai pas dans cette partie.

Ainfi la pratique, quand bien même elle feroit plus fouvent répetée, lorfqu'elle eft fans théorie fondée fur des principes, n'eft pas un moyen fûr pour fe rendre habile dans la guerre. Sans théorie fondée fur des principes, projets, marches, fieges, camps, entreprifes, batailles, tout ce que l'on fait, fe fait *cafu non arte* (a), comme dit Végece.

La guerre qui commença en 1701 & finit en 1712 & 1713, eft une grande preuve de cette verité. Il y avoit à peine trois ans que nous étions fortis d'une autre grande & longue guerre; ainfi en 1701, c'étoit le même gouvernement, les mêmes troupes & les mêmes généraux;

(a) *Cafu non arte*, comme dit Végece à la fin de la préface du Livre III. *Qui fecundos optat eventus, dimicet arte non cafu.* Qui veut combattre avec fuccès, doit combattre par principes, non au hazard.

par conséquent cette guerre auroit dû être encore mieux conduite que les précedentes. Au contraire on s'y est conduit beaucoup plus mal, tant pour les projets que pour les opérations, & les avantages que nos ennemis y ont eu sur nous sont moins provenus de leur habileté que de nos fautes, ce qu'il est facile de prouver ; mais si nous avions fait avec art la guerre qui a précedé celle dont il s'agit, cette derniere nous auroit encore perfectionnés, de sorte que nos ennemis auroient eux-mêmes essuyé les malheurs qui nous sont arrivés.

Je le répete, que l'on fasse la guerre tant qu'on voudra, quand on n'en aura pas étudié l'art, ou que par son génie ou son application on n'en aura pas trouvé les principes, comme j'ai pû faire par une pratique continuelle de toutes les parties de la guerre, telle que me l'a procuré l'emploi unique que j'exerçois dans les armées, on ne s'y rendra pas habile, on ne comprendra pas même bien les choses que l'on verra faire.

On sçait bien qu'il faut une véritable guerre, & s'être trouvé dans des combats, batailles, attaques & défenses de places, pour s'établir la réputation d'un homme de guerre, & être perfectionné dans cet art ; mais si ce que l'on aura pratiqué ne l'a pas été sur des principes, & avec les connoissances dont on a parlé ci-dessus, on laisse aller bien des choses à l'aventure. Il faut bien du tems, & de grandes dispositions pour acquerir la science de la guerre, laquelle en tout ce qu'on entreprend ne doit laisser au hazard que ce qu'une grande capacité jointe à une sage conduite ne peut éviter.

Ce n'est qu'à force d'avoir toujours réflechi dans mes fonctions, & cherché à connoître pourquoi se faisoit chaque chose, que de cet amas de réflexions & de connoissances qui en étoient le fruit, j'en ai tiré des principes sur lesquels durant plusieurs années j'ai toujours dirigé tous les mouvemens & opérations des plus grandes armées, sous l'autorité seule de ceux qui les commandoient en chef, ce qui m'a fait connoître la solidité de ces princi-

pes, & m'a mis en état d'en pouvoir démontrer une grande partie fondée sur la géométrie & la géographie en ce qui regarde la guerre de campagne, & de procurer de grandes facilités pour acquerir les autres.

Cependant je n'ai appris ni la géométrie, ni le dessein, ni la géographie, & (a) je n'ai été aidé d'aucune lecture qui ait pû m'instruire, choses si nécessaires pour apprendre ce que j'ai entrepris de traiter. Je n'ai eu pour toute leçon lorsque j'ai commencé dans la guerre, que de ne me pas contenter de faire ce que je verrois pratiquer, mais de réflechir sur la raison pour laquelle on le faisoit.

En effet, me disoit-on, dans la guerre beaucoup de choses ne se pratiquent que par usage; si vous en demandez les raisons, on vous dira que c'est parce qu'on l'a toujours vû faire de même : mais quand vous aurez examiné toutes choses, vous trouverez beaucoup de défauts dans la plûpart de celles qui se pratiquent.

Ces avis que j'ai toujours suivis dans mes fonctions, & les principes de géométrie que je me suis formés à moi-même, ont été les seules voyes qui m'ont fait parvenir à connoître la nature des défauts dont on m'avoit averti, & à substituer en leur place la théorie dont j'ai fait usage, & dont j'entreprends de donner des principes.

On sera moins surpris que je sois le premier qui jusqu'aujourd'hui ait entrepris un ouvrage aussi considérable par l'objet qu'il renferme, quand on sera convaincu que je n'enseigne rien que je n'aye pratiqué & dont je rende raison. C'est ce qui m'engage à faire voir par détail quels ont été mes emplois.

(a) *Je n'ai été aidé d'aucune lecture.* La partie de cet ouvrage qui concerne les évolutions, étoit faite avant que l'auteur ait lû les ouvrages dont il a parlé.



CHAPITRE III.

Des emplois que l'Auteur a exercés dans les troupes & dans les armées.

J'Ai commencé à ſervir en 1677. Mon pere me mena au ſiege de Cambrai, & me préſenta au Roi qui me donna une ſous-lieutenance dans ſon régiment d'infanterie qu'il affectionnoit & dont il vouloit connoître tous les officiers. Ce régiment a toujours ſervi dans les grandes armées, & n'a jamais manqué aucune campagne de toutes les guerres; & même la paix de Nimegue s'étant faite à la fin de 1698, nous fumes l'année ſuivante de l'armée de M. le maréchal de Crequi qui prit Weſel. Elle y paſſa le Rhin & marcha ſur le Veſer juſqu'à Meinden contre l'Electeur de Brandebourg qui fit la paix.

Quoique le régiment du Roi fut compoſé de quatre bataillons, j'y ſuis parvenu à mon rang au grade de lieutenant-colonel. Je me ſuis trouvé à tous les ſieges & batailles où il a été, & je n'ai jamais été abſent des armées, que le tems qu'il falloit pour me faire guérir quand j'ai été bleſſé.

A la fin de 1679 je fus fait capitaine. Deux ans après, mon pere voulut que je quittaſſe ma compagnie pour prendre une aide-majorité. Je lui repréſentai que cet emploi n'étoit que pour un lieutenant; il me répondit que ce n'étoit pas à quoi il falloit regarder, mais à des fonctions capables de me procurer le plus de connoiſſances dans mon métier. Or, me dit-il, les officiers majors des régimens ſont ceux par les mains de qui paſſent tous les ordres, qui font faire l'exercice, qui vont à tous les campemens, aux fourages, & à toutes les diſtributions, au lieu que les capitaines ne quittent le camp que quand c'eſt à leur tour à marcher. J'obéis & quittai ma compagnie pour l'aide-majorité.

Mon pere me faisoit rendre compte de ce qui s'étoit passé durant toute le campagne, de tout ce qui se pratiquoit dans la guerre en général, & en particulier dans le régiment. Il me montroit les differens mouvemens des troupes, avec des jettons sur une table, ou par des figures qu'il traçoit sur le papier. Il m'enseignoit la maniere de faire des camps suivant les differens terrains; ce qui me donnoit quelqu'ouverture pour me former: mais ce qu'il m'ordonnoit particuliérement, c'étoit de bien observer ce que je verrois faire, par les raisons dont j'ai parlé ci-devant.

Comme il n'avoit non plus que moi appris la géometrie, ni le dessein, les notions qu'il étoit en état de me donner ne pouvoient pas être bien parfaites. Il étoit, comme moi, parvenu au grade de lieutenant-colonel de son régiment, qui étoit celui de Piémont, dont il fut ensuite colonel; & depuis il étoit devenu officier général. Il faisoit dans les armées les fonctions de maréchal de bataille, qui étoient à peu près pareilles à celles que j'ai faites depuis; & comme il étoit fort rompu à tout le service, il étoit fort employé & fort accredité dans les armées.

Quand le régiment des gardes n'étoit pas dans les armées où étoit le régiment du Roi, les généraux se servoient du major de ce régiment pour faire le service de major général, & je faisois celui de major de brigade.

En 1690 le Roi forma deux armées en Flandres: M. le maréchal d'Humieres en commandoit une, & M. de Luxembourg l'autre. Le régiment du Roi étoit de celle de M. le maréchal d'Humieres. Le major fut fait major général, & M. d'Humieres me nomma pour faire les fonctions de maréchal général des logis de son armée; cet emploi étant regardé dans les troupes comme inférieur à l'autre, ce qui me faisoit juger que l'on sçavoit peu jusqu'où les fonctions qui m'en étoient confiées, pouvoient s'étendre quand on avoit des talens. Pour moi qui pensois différemment, & qui connoissois les difficultés qu'il y avoit à s'en bien acquitter, ayant vû quelquefois que

quand l'armée devoit prendre un nouveau camp, & qu'en y arrivant le général le trouvoit mal assis, il le faisoit relever pour le placer mieux, ce qui faisoit crier tout le monde contre celui qui l'avoit choisi; qu'il en étoit de même à l'égard des marches quand elles étoient mal faites; je balançai beaucoup à accepter cet emploi; surtout encore dans la crainte où j'étois de ne pas assez bien le remplir pour pouvoir m'attirer la confiance du général. Car si celui qui en a la charge ou à qui l'on en a confié les fonctions, ne s'en trouve pas capable, le général choisit un maréchal de camp ou un autre officier général qui fait tout ce qu'elles ont d'honorable; & c'étoit à quoi je ne voulois pas m'exposer.

Ces raisons me portoient donc à ne pas accepter l'offre qu'on m'en faisoit; mais j'en fus pressé par mes amis. Mon embarras, leur disois-je, n'est pas de faire des camps; je m'y suis appliqué; mais ce sont les marches qui m'inquiétent, & cette inquiétude est fondée sur la difficulté que j'éprouve à retrouver mon chemin toutes les fois que l'armée est séparée, & que je suis obligé d'aller à l'ordre dans un quartier éloigné. Combien me sera-t'il plus difficile de prendre une exacte connoissance de tout un pays, & de quelle importance n'est-il pas d'avoir ce talent pour bien s'acquitter de l'emploi dont il s'agit? Cependant, ajoûtois-je, si avec beaucoup de peine & d'application on peut y réussir à la faveur d'une bonne santé, je ferai de mon mieux; ainsi je suivis le conseil qu'on m'avoit donné; j'acceptai & fus remercier M. le maréchal d'Humieres.

Six semaines après son armée fut rompue. Nos troupes allerent joindre celles de M. le maréchal de Luxembourg, qui venoit de gagner la bataille de Fleurus. Le maréchal général des logis de son armée, à qui appartenoit cette charge, avoit été tué; M. de Luxembourg me nomma pour remplir sa place.

Comme je n'étois pas encore bien stilé aux fonctions de cet emploi, quand l'armée devoit marcher, M. de Luxem-

bourg me faisoit appeller pour me dicter l'ordre de la marche. Quant à lui, pour prendre connoissance du pays & des chemins que les colonnes pouvoient tenir pour se rendre au nouveau camp, il interrogeoit les officiers qu'il envoyoit souvent à la guerre, & qui par conséquent connoissoient le pays; il en questionnoit quelques habitans des plus intelligens sur les connoissances qu'il pouvoit en tirer; il me dictoit l'ordre de marche, tant pour les chemins que les colonnes auroient à tenir, que pour les précautions à prendre contre l'armée & les places ennemies.

Il arrivoit souvent que les notions qu'on lui donnoit là-dessus, n'étoient pas bien justes; & comme j'avois l'attention de monter tous les jours à cheval, quand j'étois dans un camp, pour aller reconnoître le pays, les chemins & les lieux où l'armée pouvoit aller camper, je n'eus pas fait trois ou quatre marches que je commençai à m'y former.

Un jour M. de Luxembourg ayant voulu me dicter une marche, je reconnus que ceux sur le rapport desquels il l'avoit dressée n'avoient pas du pays une aussi exacte connoissance que celle que j'en avois prise. Je le priai de vouloir bien permettre que je lui lûsse ce que j'avois fait à cet égard. Je lui en fis la lecture, & il me dit: ce que vous avez dressé là, vaut mieux que ce que je vous dictois: faites à présent comme vous l'entendrez: prenez toutes les escortes & les guides que vous voudrez pour aller reconnoître les pays, soit qu'il s'agisse de marche, de camp ou de fourage. Depuis ce tems-là je lui rendois seulement compte en gros de la maniere dont je dressois les ordres; mais quand les choses étoient de conséquence, après les avoir couchées par écrit, je lui lisois le tout, & il faisoit les changemens qu'il jugeoit à propos. Il ne faut pas croire que ce fut légerement qu'il me donnât sa confiance; car en reconoissant les pays, j'en faisois dessiner la carte à vûe seulement; j'y faisois marquer le camp d'où l'armée devoit partir, aussi-bien que le nouveau qu'elle alloit

prendre, avec la route que chaque colonne devoit tenir pour s'y rendre; de plus tous les postes où il falloit avoir des détachemens pour la sûreté de la marche.

Quand l'heure de l'ordre étoit venue, & que tous les officiers généraux y étoient, il me faisoit lire l'ordre de marche, après quoi il en donnoit la feuille au lieutenant général de jour, qui la remettoit entre les mains du maréchal de camp (a). Celui-ci faisoit assembler le major général de l'infanterie & le maréchal des logis de la cavalerie. Il leur dictoit à chacun ce qui pouvoit regarder son corps en particulier, & ils alloient de-là le distribuer aux majors de leurs brigades, pour le porter ensuite chacun à sa troupe.

Comme souvent j'étois seul qui eusse reconnu le pays & qui pusse rendre raison de ce que contenoit l'ordre, ceux qui étoient chargés de l'execution me demandoient des éclaircissemens, à quoi il falloit que je répondisse & que je leur explicasse toute chose; c'est ce qui m'a obligé à approfondir les matieres & en rechercher les principes.

Depuis ce tems-là dans toutes les armées où j'ai servi, j'ai toujours eu la confiance du général & dressé tous les ordres & tous les projets pour les opérations des armées. J'y faisois un double service; & comme parvenu que j'étois au grade d'officier général, & quoiqu'il y eût un maréchal général des logis de l'armée en titre, le feu Roi voulut que ce fût moi qui en fisse toujours les principales fonctions, outre mon service d'officier général; ce que j'ai toujours fait depuis 1690 dans les armées de Flandres, d'Allemagne ou d'Espagne, jusqu'à la campagne de 1733 que j'ai encore exercé le même emploi au siége de Kell, quoique je fusse le plus ancien lieutenant général de l'armée.

Un an après que j'eus commencé à en faire les fonctions, au retour de chaque campagne le Roi me faisoit

(a) *Celui-ci faisoit assembler le major.* A présent l'usage est que le maréchal des logis le donne lui-même au major général, &c. & le maréchal de camp souvent n'en a communication que le soir lorsque les troupes l'ont aussi.

entrer

entrer dans son cabinet, où par son ordre je lui rendois compte de tout ce qui s'étoit passé. Il me communiquoit ses idées pour la campagne suivante : & sur la connoissance que j'avois du pays dont il s'agissoit, je lui disois mon sentiment. Il me marquoit le nombre de troupes dont son armée seroit composée, & à peu près celle des ennemis : Sa Majesté après être entrée avec moi dans bien des détails, en conféroit ensuite avec son général : enfin après s'être déterminée au parti qu'elle vouloit prendre, elle m'ordonnoit quelquefois de dresser en conformité le projet par écrit, & d'y comprendre toutes les dispositions nécessaires pour le mettre en exécution. Souvent je travaillois seul avec le Roi ; d'autres fois le général y étoit présent.

L'hyver de 1694 à 1695 que mourut M. de Luxembourg, qui commandoit alors notre armée en Flandres, le Roi ayant formé le dessein de s'y tenir cette année-là sur la défensive, dans la vûe d'entreprendre quelque chose ailleurs, m'envoya au commencement de l'hyver examiner toutes les places de premiere ligne, sçavoir, Dunkerque, Bergues, Furnes, Ypres, Menin, Tournay, Mons, Charleroy, Namur & Dinan, pour considerer de quelle maniere les ennemis en pourroient faire les circonvallations ; ou, supposé qu'ils eussent une armée d'observation, quels seroient les postes qu'elle pourroit occuper pour s'opposer à la sienne quand il voudroit entreprendre de secourir ces places.

Pour exécuter les ordres de S. M. j'allai examiner tout le pays aux environs de chacune de ces places, & même fort au loin, par rapport aux mouvemens que pouvoient faire les armées d'observation ; & la carte imprimée en main, j'en faisois corriger les défauts & marquer sur ce brouillon toutes les choses qu'il étoit nécessaire d'observer ; je faisois ensuite mettre au net le tout, avec un mémoire qui en faisoit le détail.

A mon retour le Roi pendant plusieurs audiences qu'il me donna, eut la patience de me faire faire la lecture de

chaque mémoire ; & fur la carte il me faifoit fes queftions & objeƈtions. J'ai encore en main tous ces mémoires.

Ce récit & tout ce que je dirai dans la fuite, font voir que les fonƈtions que j'ai exercées dans la guerre, étoient grandes, puifque le Roi & ceux qui commandoient fes armées en chef, étoient comme contraints de régler leurs opérations fur mes lumieres, & fur le compte que je leur rendois des chofes dont ils m'avoient chargé.

Un général ne peut pas tout voir par lui-même, & d'ailleurs s'il a quelque deffein & qu'il fe porte fur les lieux où il veut agir, fes démarches le donneroient à connoître dans l'armée, au lieu que les miennes ne tiroient à aucune conféquence, parce que mon emploi me portoit de tous côtés.

C'eft moi qui ai fait faire les livres des cinq campagnes de M. de Luxembourg en Flandres. Outre que toutes les marches y font par écrit, elles y font auffi-bien que tous les camps, repréfentées fur des cartes faites exprès fur les lieux. J'y ai fait auffi marquer les camps des ennemis, quand ils étoient à portée des nôtres. Les batailles & combats qui fe font donnés dans ces campagnes font auffi deffinés fur différentes cartes, dont une premiere marque la difpofition des deux armées pour combattre, une feconde le commencement du choc, une troifiéme l'avantage qu'une armée prenoit fur l'autre, puis la défaite de celle qui étoit battue.

Il ne manque à ces livres (a) qu'un mémoire qui rende raifon de ce qu'ils contiennent, & il n'y a que moi qui puiffe le dreffer. Entr'autres chofes le décampement de notre armée en plein jour près de celle des ennemis, le mouvement qu'ils firent d'avancer une partie de leurs troupes jufques contre les nôtres, tous les différens mouvemens que notre armée faifoit en leur préfence ; tout cela, dis-je, peut être démontré avoir été fait dans toute la perfeƈtion de l'art & fur des principes sûrs & folides.

(a) *Il ne manque à ces livres qu'un mémoire, &c.* Il ne s'eft trouvé que quelques parties informes de ce mémoire fur trois campagnes.

Il en est de même de plusieurs autres opérations. J'ai encore plusieurs marches & mémoires des campagnes suivantes de cette même guerre, & de plusieurs autres qui se sont faites depuis.

L'hyver de 1697 à 1698 le Roi m'envoya reconnoître les environs de Compiegne, dans le dessein où il étoit d'y assembler une armée au mois de Septembre suivant, pour apprendre lui-même la guerre à M. le duc de Bourgogne, à qui il donna le commandement de cette armée, & sous lui à M. le maréchal de Boufflers. Je fus chargé de donner au prince quelques instructions sur la guerre, & le Roi lui remit un mémoire de tous les mouvemens que l'armée devoit faire chaque jour. S. M. m'ordonna d'en dresser toutes les dispositions, dont je rendrois compte à M. le maréchal de Boufflers.

Charles II. roi d'Espagne étant mort au mois de Janvier 1701, le Roi m'envoya chercher, & me dit : Je suis fort inquiet de voir les troupes de Hollande dans la plupart des places des pays-bas Espagnols ; de plus l'électeur de Baviere y a sept à huit mille hommes des siennes, tandis que le roi mon petit fils en a très-peu. Il est vrai que l'électeur de Baviere traite avec moi, mais en mêmetems il en fait de même avec le roi d'Angleterre. Je vous ai choisi pour vous envoyer à Bruxelles éclairer la conduite de l'électeur, & prendre des mesures pour faire entrer mes troupes dans les places où les Hollandois ont garnison. Donnez toute ma confiance au Marquis de Bedemar, & dites-lui que j'envoye le maréchal de Boufflers à Lille, & que tous les secours dont il aura besoin, soit de troupes, de munitions ou d'argent, il n'a qu'à vous le dire, & sur ce que vous manderez au maréchal de Boufflers, il a ordre de lui envoyer le tout.

L'électeur à la mort de Charles II. s'étoit obligé, comme gouverneur des Pays-bas, de faire tout ce que la régence d'Espagne lui marqueroit, & celle-ci s'en étoit rapportée au Roi de tout ce qui regardoit les Pays-bas. S. A. E. consentit à tout ce que je proposai de la part de S. M.

Je dressai le projet pour faire entrer nos troupes dans les places de Nieuport, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroy, Namur, & Luxembourg, d'où il en devoit passer à Ostende & autres lieux, pour en fortifier les garnisons. Les mesures furent si bien prises & le secret si bien gardé, que la nuit du 5 au 6 Février elles entrerent dans toutes ces places, sans que les troupes Hollandoises en eussent eu le moindre avis.

Peu de tems après je fus chargé de traiter avec l'électeur de Baviere, ensuite avec celui de Cologne. Ces deux traités furent conclus.

Depuis le mois de janvier jusqu'à celui d'avril que je fus seul à Bruxelles, je fus chargé de travailler avec M. le marquis de Bedemar & M. le comte de Bergeicht sur toutes les affaires du pays, ce que je continuai de faire.

Dans ce tems-là le roi d'Espagne n'avoit que cinq à six mille hommes de troupes de différentes nations, qui n'avoient entr'elles nulle subordination, mal payées, & sur différens pieds. Après avoir conferé là-dessus avec le marquis de Bedemar & le comte de Bergeicht, qui étoit premier ministre de S. M. C. homme intelligent, je proposai au Roi de faire faire une levée de vingt-cinq mille hommes de pied & de sept mille chevaux; mais comme le roi son petit-fils n'avoit pas assez de fonds pour une pareille dépense, je proposai encore à S. M. de vouloir bien y contribuer d'une partie; ce qu'elle fit, & en cinq mois cette levée fut entiérement faite.

Comme ces troupes étoient composées de régimens Espagnols, Italiens, Walons & Allemands, il y avoit continuellement des disputes entr'elles, & même leurs officiers généraux avoient des grades différens des nôtres.

Pour mettre ces troupes en régle & en état de servir avec nous sans démêlé, il me fallut travailler à un projet d'ordonnance & de réglement; ce que je fis & le portai à Versailles au Roi, qui après me l'avoir fait lire & changer ce qu'il jugea à propos, m'ordonna de le remettre à

Bruxelles au marquis de Bedemar pour le faire exécuter. On le fit imprimer, & au moyen de cette ordonnance toutes les troupes d'Espagne, quoique de différentes nations, n'ont jamais eu depuis aucune contestation entr'elles, ni avec les nôtres, quoique mêlées dans les mêmes brigades. Cet ouvrage est un petit livre intitulé *Ordonnance de Philippe V.* Elle est toujours exactement suivie par les Espagnols.

Dès l'année 1701 les armées de France & d'Espagne s'assemblerent en Flandres, mais la guerre n'y commença que l'hyver de 1701 à 1702. J'y servis jusqu'au mois de décembre 1703 que le Roi m'ordonna de me rendre auprès de lui, & me dit qu'il vouloit m'envoyer en Espagne. Après m'avoir donné quelques ordres particuliers qui regardoient cette cour, il ajoûta : » Comme les Anglois » & les Hollandois envoyent des troupes en Portugal » pour faire la guerre à l'Espagne, je me suis résolu d'y » envoyer un corps d'armée, dont je donnerai le commandement au duc de Berwick. Partez dès-à-présent, » & commencez par aller reconnoître les chemins que » nos troupes prendront en arrivant dans le pays. Prenez les mesures nécessaires pour leur subsistance, & » suivant le projet qu'on fera pour la campagne, voyez » à bien faire établir les magasins.

S. M. me fit directeur général des troupes qui composoient cette armée, tant d'infanterie, que de cavalerie & dragons.

En 1706, après la levée du siége de Barcelone, l'armée se retira par le Roussillon. Je reçus ordre du Roi de me rendre à Versailles, pour y attendre M. de Vendôme que le Roi faisoit revenir d'Italie, pour aller prendre le commandement de l'armée de Flandres, où S. M. m'avoit destiné à servir; ce que j'ai continué de faire jusqu'en 1712 que se fit la paix d'Utrecht. En 1713 je servis dans l'armée d'Allemagne aux siéges de Landau & de Fribourg, qui furent suivis de la paix de Rastadt & de Bade.

Après la mort du Roi, à la régence (*a*) je fus du conseil de la guerre, qui fut supprimé quelques années après ; ensuite de quoi j'eus l'honneur d'être choisi pour donner à S. M. LOUIS XV. quelques (*b*) principes de guerre.

Au bout de vingt ans de paix, la guerre contre l'empereur & l'empire ayant commencé en 1733, l'armée du Roi assiégea le fort de Kell. J'y servis cette campagne, & la suivante le Roi m'envoya commander en chef sur toute la frontiere des Pays-bas, depuis la mer jusqu'à la Meuse.

Je puis dire que tant que j'ai exercé dans les armées l'emploi dont j'ai parlé ci-dessus, c'est moi seul qui ai fait les ordres de marches. Quand elles devoient se faire bien près de l'ennemi, & que le général pouvoit se porter sur les lieux, je le conduisois aux endroits que j'avois reconnu à portée de pouvoir de-là découvrir tout le pays, & d'où il pouvoit juger si ma disposition lui convenoit. A l'égard des camps, je les ai presque tous faits, à la réserve de ceux qu'il étoit nécessaire que le général vît lui-même, encore les avois-je reconnus auparavant : cependant c'est le maréchal de camp qui entre de jour, que cette fonction regarde ; mais on aimoit mieux s'en rapporter à moi, à cause de la grande habitude que j'avois à reconnoître un pays & à prendre facilement la connoissance des lieux propres pour camper, lieux que j'avois toujours pris soin de reconnoître d'avance pour le nouveau camp ; au lieu que le maréchal de camp qui entre de jour n'a sçu que la veille au soir à l'ordre qu'on doit marcher le lendemain, parce qu'on ne veut pas que l'ennemi puisse être averti du décampement, & que d'ailleurs ce n'est souvent que la veille, ou peu de jours avant, que le général en prend la résolution ; ainsi quand le matin le maréchal de camp arrivoit sur le lieu où devoit être le nouveau camp, n'ayant pû prendre d'avance par lui-

(*a*) *Je fus du conseil de la guerre*. C'est alors que l'auteur fut occupé à faire plusieurs projets, entr'autres pour des casernes, des canaux & un code militaire.

(*b*) *Quelques principes de guerre*. C'est en ce tems qu'il travailla aux mouvemens des armées en bataille dont je n'ai jamais vû que les desseins, les mémoires ayant été ou perdus, ou gardés chez le Roi.

même aucune connoissance du pays, il falloit de toute nécessité qu'il s'en rapportât à mes lumieres, même pour décider les endroits où l'on mettroit les postes d'infanterie & les gardes de cavalerie; car comme les camps tiennent aujourd'hui une & deux lieues d'étendue, un jour entier pourroit à peine suffire pour bien reconnoître le tour, & il faut que le camp soit marqué de bonne heure pour que l'armée ait le tems d'aller au fourage : de plus, c'est encore le maréchal de camp seul qui doit faire les fourages; mais comme je les avois presque toujours reconnus, je lui donnois les dispositions que j'avois faites, pour placer les troupes nécessaires à former l'enceinte du fourage; après quoi, étant sur les lieux, il y faisoit les changemens qu'il jugeoit à propos.

Tout ce que j'ai dit ici de moi, ce n'est pas par vaine gloire, mais j'ai cru devoir le dire pour trois raisons. La premiere, pour montrer que j'ai eu plus de facilité qu'un autre à apprendre la guerre, à cause de mes emplois. La seconde, que ce que j'entreprends d'enseigner est fondé non sur de simples idées que je me sois formées sans expérience, mais sur des principes qui tirent leur source de tout ce que j'ai moi-même pratiqué. La troisiéme, pour observer que l'usage dans nos armées, à l'égard des fonctions que j'ai faites, mérite d'être changé, & qu'il faut que les officiers généraux supérieurs désormais en soient chargés, vû qu'elles sont celles du général même, s'il pouvoit sans les inconvéniens dont j'ai parlé les faire en personne; & d'ailleurs quand les officiers généraux viennent à commander en chef, comment, sans les avoir remplies, pourroient-ils être formés à ces grandes parties qui sont absolument essentielles au commandement?

J'ai satisfait à ce que je me suis proposé au commencement de cet ouvrage, d'établir la différence qu'il y a eu de la maniere d'apprendre l'art de la guerre du tems des Grecs & des Romains à celle qui est actuellement en usage parmi nous; il est tems de faire voir la différence de l'une & l'autre maniere, d'avec celle que je veux établir.

CHAPITRE IV.

Théorie sur laquelle l'auteur a entrepris d'établir la pratique de la guerre.

ARTICLE PREMIER.

De quelle maniere cette théorie peut s'enseigner.

LA théorie de la guerre peut s'enseigner par la parole, par les écrits, par des figures tracées, soit sur le papier, soit sur un terrain, & encore mieux, en ce qui concerne le mouvement des armées, par de petites figures materielles de bataillons & escadrons, de la grosseur d'un pouce, plus ou moins, & attachées ensemble par de petits liens brisés, pour exprimer & représenter par les mouvemens qu'on leur donne, ceux que l'on doit donner réellement à des bataillons & escadrons ; & par conséquent à des armées entieres. Non-seulement ce dernier moyen est le plus prompt, mais il est le plus sûr & le plus facile pour bien faire comprendre & démontrer ces différens mouvemens dans toutes leurs différentes combinaisons, ce qui est bien difficile dans les armées mêmes, parce que la plupart des mouvemens ne peuvent s'y voir d'un bout à l'autre, non plus que les pays où marchent les colonnes, ni le nouveau camp où elles vont, ni la position où est l'armée des ennemis, ni leurs places de guerre, quoique la marche d'une armée doive être dirigée sur toutes ces considérations ; c'est ce qui fait que l'on doit aussi avoir recours à des cartes particulieres plus détaillées, & dessinées sur de plus grandes échelles que les cartes ordinaires, ou même représentées en relief, sur lesquelles les petites figures dont j'ai parlé étant

étant mises en mouvement, on conçoit de quelle maniere une armée que l'on y a représenté en bataille doit se partager, & pourquoi la marche doit en être réglée d'une façon plutôt que d'une autre, & ainsi de tous les autres mouvemens.

ARTICLE II.

Parties de l'art de la guerre que l'on va traiter.

COMME il n'est pas possible de rassembler tout-à-coup dans son esprit toutes les parties qui composent l'art de la guerre, je traiterai dans l'ordre le plus suivi qu'il me sera possible celles qui se présenteront à mon imagination ; s'il en est quelqu'une qui m'échappe, les mêmes principes leur seront également propres & serviront à s'y former.

La baze & le fondement de tout le corps de l'art de la guerre est de sçavoir former de bons ordres de bataille, & de les faire mouvoir & agir dans les régles les plus parfaites des mouvemens ; l'une & l'autre de ces deux opérations tirent leurs principes de la géométrie, & il faut que tous les officiers sçachent ces principes pour y former leurs troupes. Je traiterai cette partie aussi-bien que les autres, qui tirent aussi leurs préceptes de la géométrie, de la même maniere qu'il se pratique pour enseigner les fortifications, c'est-à-dire, avec la régle & le compas sur le papier, avant que d'en faire l'application le terrain.

On fera voir que les ordres de bataille les plus simples & les plutôt formés, sont les seuls dont on doive faire usage, qu'il en est de même de tous les mouvemens particuliers d'un bataillon & d'un escadron, ou de plusieurs ensemble ; de sorte que quand on est contraint d'en faire lorsque l'on s'approche de l'ennemi pour combattre, ou même dans l'action, soit pour le prévenir ou pour em-

pêcher qu'il ne nous prévienne en voulant prendre avantage sur nous, on soit sûr qu'il ne pourra pas nous attaquer dans le moment que nous ferons le mouvement, soit pour lui résister, ou pour l'attaquer avec avantage.

L'explication des régles pour les ordres de bataille & pour les mouvemens rendra sensibles tous les défauts qu'il y a dans nos exercices & dans les ordres de bataille que nous formons dans nos revûes & dans les actions, & de quel préjudice nous ont été ces défauts dans toutes nos guerres, sur-tout dans celle qui a fini par la paix d'Utrecht, où entr'autres malheurs ils ont causé la perte d'une grande bataille, ainsi qu'il sera démontré.

Axiome. Tout corps de troupes, petit ou grand, quand il marche, décrit des lignes droites ou circulaires; deux armées par conséquent qui marchent l'une contre l'autre décrivant des lignes, on peut leur donner des régles pour le faire avec précision.

Axiome. Deux armées en ordre de bataille sont des forces mouvantes qui vont agir l'une contre l'autre pour se pousser & se renverser. Comparant l'un à l'autre tous les différens ordres de bataille qu'on peut leur faire prendre, je démontrerai celui dont la disposition est la meilleure & la plus forte.

Quant aux marches, suivant la connoissance plus ou moins exacte que l'on prend d'un pays quand on va le reconnoître; (car lorsque l'on est près de l'ennemi on ne peut pas toujours le faire avec précision) je ferai voir la maniere la plus parfaite d'y faire marcher les armées, soit qu'il s'agisse d'une marche ordinaire, ou de se porter sur l'ennemi, & le tems qu'il faudra à peu près pour le faire, & se mettre en bataille pour l'attaquer.

Par les mêmes principes j'enseignerai comment on doit se retirer de devant une armée ennemie; & lorsqu'on ne pourra éviter d'en être joint, ce qu'il faudra faire pour que l'ennemi ne puisse attaquer aucune partie séparée de de la nôtre, mais qu'il soit obligé de l'attaquer toute ensemble sans désavantage pour elle: de sorte que par les

instructions dont il s'agit, on pourra juger aisément du parti qu'il conviendra de prendre en pareille occasion.

Il en sera de même de ce qu'il faut faire lorsqu'on voudra forcer une marche pour se porter sur son ennemi, ou le devancer en quelque endroit, ou pour s'éloigner de lui, soit que la marche se fasse de jour ou de nuit.

Si l'on est obligé de passer près d'une armée ennemie qui peut choisir de nous attaquer en flanc, en tête ou en queue, je marquerai les moyens les plus courts pour changer promptement l'ordre de la marche en ordre de bataille.

Comment il faut combiner toutes sortes de marches d'armée que l'on peut être obligé de faire, afin qu'on sçache regler celle qui conviendra le mieux, suivant le pays où l'armée doit passer.

A l'égard des camps, il s'agira de donner à connoître le terrain qu'il faut à une armée pour camper & se mettre en bataille à proportion qu'elle sera nombreuse, & conformément à la situation des lieux.

Comment il faut choisir des camps suivant les vûës que l'on peut avoir; par exemple, soit que la nature du lieu en fasse la force, ou que l'on veuille les fortifier par le travail, soit enfin qu'on les prenne pour couvrir un pays ou pour se porter en avant, & quelles sont les connoissances qu'il faut acquerir pour le faire avec science.

Comment on doit se camper & former une circonvallation devant une place, soit que l'on veuille défendre ses lignes, ou se porter en avant avec la plus grande partie de ses forces pour couvrir son siége. Quelles sont les régles que doit suivre cette armée d'observation dans ses mouvemens, afin que par-tout où l'ennemi voudra se présenter pour l'attaquer, il la trouve toujours en force & postée de façon qu'il ne puisse pas secourir la place assiégée, sans attaquer l'armée d'observation avec desavantage.

Si au contraire l'armée qui assiége préfere de défendre ses lignes de circonvallations, quelles sont les dispositions

tions à faire pour l'y attaquer, & le tems qu'il convient de prendre pour y réussir.

De quelle maniere il faut attaquer les camps retranchés, ou des armées, qui par des lignes de terre, ou des rivieres, ruisseaux, marais, inondations, bois, abattis, ou autres difficultés qu'elles mettent devant elles, veulent vous empêcher de pénetrer dans un pays; ou bien si vous étiez obligé de vous mettre en pareille situation, quelles sont les mesures qu'il faudroit prendre pour n'y être pas forcé.

Par proportion de ses forces à celles de son ennemi, comment pouvoir juger de ceux de ces sortes de postes qu'on peut entreprendre de défendre ou d'attaquer.

La maniere de faire fourager les armées dans le tems du verd ou du sec; comment pouvoir connoître l'étendue du terrain qu'il faut enceindre pour avoir le fourage nécessaire, suivant le nombre de la cavalerie ou des chevaux d'équipages qui se trouve dans l'armée.

De quelle façon il faut faire les convois; sur quoi on doit régler le plus ou le moins d'escorte qu'il leur faut, de même que pour les fourages, attendu que si pour la sûreté ou du fourage ou du convoi il étoit nécessaire de donner mille chevaux (supposé) avec mille hommes de pied, & que l'on n'en donnât que cinq cens, l'escorte étant attaquée seroit battue; si d'un autre côté au lieu de mille on en détache deux mille, le fourage à la vérité en sera encore plus assuré, mais vous ruinerez en peu de tems vos troupes par une trop grande fatigue. Quelles sont donc les connoissances que l'on peut acquerir pour ne pas tomber dans ces inconvéniens?

Comment il faut ménager ses fourages & ses subsistances, afin de n'être pas obligé de quitter des postes de conséquence, faute de pouvoir y subsister.

Comment il faut cantonner les armées dans les arriere-saisons, ou leur faire prendre des quartiers d'hyver en pays ennemi; quelles précautions on doit prendre pour les y établir sûrement & les y faire subsister.

Mettre en regle le ſervice dans les armées, & le rendre uniforme dans toutes; vû que de la maniere dont on le pratique dans celles de France, il y a beaucoup de défauts, & qu'il eſt bien difficile que les officiers généraux puiſſent s'y rendre habiles, ſur-tout encore depuis que les armées ſont ſi grandes & qu'ils y ſont en ſi grand nombre.

Lorſqu'on ſera obligé d'entrer en guerre, ſçavoir connoître quels peuvent être les moyens & les forces des puiſſances contre leſquelles elle devra ſe faire; regler enſuite le nombre de troupes dont il faudra compoſer les armées, & connoître ſi par les nouvelles levées qu'on aura réſolu de faire, on en aura la quantité qui aura été arrêtée pour les armées, en commençant par voir combien il en faudra pour les garniſons de toutes les places du royaume, leſquelles en conſommeront plus ou moins ſuivant leur grandeur, leur ſituation, & la qualité de la guerre qu'on aura à ſoutenir.

La répartition des troupes pour chaque place doit être faite avec ces conſidérations; car d'y mettre trop de garniſon, les armées en ſeroient moins fortes: n'y en pas mettre aſſez pour leur ſûreté, il y auroit du danger. Cette répartition faite pour les garniſons, on voit au juſte ce qu'il reſte de troupes pour les armées.

Le nombre de troupes étant fixé, tant pour les garniſons que pour les armées, ſçavoir connoître ſuivant leur nombre la quantité de bled, de fourages, & autres vivres qu'il faudra d'avance mettre en magaſin, & les lieux propres pour les dépôts; quel eſt le nombre néceſſaire de caiſſons qui doivent porter le pain aux armées ſuivant leur grandeur.

Sur quoi on doit ſe regler pour avoir à la ſuite des armées la quantité de pieces de canon, de munitions de guerre & de chevaux, néceſſaire pour former l'équipage d'artillerie, & de même à l'égard des hôpitaux.

Suppoſé la réſolution priſe d'augmenter le nombre de troupes que l'on avoit conſervées en paix, quelle eſt la

façon la plus parfaite de faire cette augmentation dans les vieilles troupes, pour l'avoir meilleure & de moindre dépense pour leur subsistance, & de même à l'égard des milices.

Quand on aura reglé le nombre d'hommes dont on voudra augmenter les vieilles troupes, soit de cavalerie, infanterie, ou milices, sçavoir supputer ce qu'il en coûtera pour les frais de la levée.

Le nombre de toutes les troupes étant arrêté, faire le calcul des sommes ausquelles se monteront par année les dépenses pour leur subsistance & entretien, & celle qu'il faudra faire à leur suite, soit en vivres, fourages, artillerie, hôpitaux, ou autres choses dépendantes des circonstances.

L'état général de toutes les dépenses étant fait pour chaque année, voir à en assurer les fonds, & si on sera en état d'y fournir tant que la guerre pourra durer, afin de ne pas s'engager légerement, ainsi qu'il arrive quand on n'a pas cette attention.

Comme parmi les articles ci-dessus il y en a plusieurs sur lesquels il ne convient pas que le public soit instruit à fond, j'aurai l'attention de ne donner sur ceux-là que des connoissances générales.

De toutes les parties de la guerre, la plus sçavante est de sçavoir former un bon projet de guerre, & reconnu tel, le bien exécuter: mais on ne peut acquerir une grande supériorité dans cette partie, que l'on ne possede toutes les autres, puisqu'elle les renferme toutes. J'exposerai les connoissances qu'il faut avoir pour y réussir, les moyens de les acquérir, toutes les matieres qu'on doit traiter en général dans tous les projets, & celles qui peuvent entrer en particulier dans le sujet que l'on traite. Pour modele de projets je me servirai de ceux qui sont dans les auteurs Grecs & Latins que j'ai cités, ainsi que j'ai déja fait de celui d'Alexandre pour la conquête de l'Asie.

Ces instructions seront précédées de la guerre qui j'ai supposée se faire entre des armées de cent mille hommes

chacune, telles qu'elles ont été avant la paix d'Utrecht & de Bade, & que probablement elles pourront être à l'avenir, c'est-à-dire, aussi nombreuses.

Ensuite je ferai usage des guerres que M. de Turenne a lui-même décrites, & qui commencent en 1644 sur le haut-Rhin : nous y verrons les combats de Fribourg, celui de Mariendhal, la bataille de Nordlingen, & tout ce qui s'est passé jusqu'à la paix de Munster. De-là nous passerons aux guerres civiles qui commencerent aussi-tôt après en France, & je reprendrai les mémoires de M. de Turenne au combat de Gergeau sur la Loire, arrivé en 1652; je le suivrai à son siége d'Etampes, au combat de S. Antoine, à Villeneuve-Saint-Georges; après quoi je me rejetterai encore sur les faits les plus remarquables de cette campagne de 1652 à 53; ensuite sur son siége de Dunkerque & sur la bataille des Dunes. Je ferai la comparaison de ces guerres avec celle de César en Espagne contre Afranius; son combat de Dyrachium, sa bataille de Pharsale, y auront leur application. Dans ce que je tirerai des commentaires de César, aussi-bien que des mémoires de M. de Turenne, en y faisant remarquer ce qu'il y a de grand, j'observerai aussi les endroits où ils ont pû manquer, suivant leurs propres écrits; autorisé à faire ces remarques par M. de Turenne, qui nous dit que les plus grands capitaines sont ceux qui font le moins de fautes.

On pourra observer si dans la guerre que je suppose se faire aux environs de Paris, les principes ne se trouveront pas également démontrés comme dans les véritables guerres qui se sont faites.

Ce n'est qu'à la faveur d'une longue paix, & après avoir survêcu à tant de guerres, que j'ai pû réunir plusieurs morceaux de cet ouvrage que j'avois déja mis par écrit, & ce avec le secours des mémoires & des cartes faites à la main des lieux où se sont faits les mouvemens des armées. Je crois à propos de dire à cette occasion que me trouvant aujourd'hui par les bontés du Roi élevé au

premier grade de la guerre, j'ai pensé que mes écrits en auroient plus de relief & de poids, pour ramener les esprits de la prévention où ils sont que la guerre ne peut s'apprendre que par la pratique. En effet, si j'étois resté dans un grade inférieur je ne me flaterois pas que la voix de mes raisons eût la même force pour se faire entendre, & desabuser de cette erreur ceux qui y sont.

On peut voir par les livres que j'ai faits, & dont j'ai déja parlé, qui font la description des campagnes de M. de Luxembourg depuis 1690 jusqu'à 1694, qu'il y a long-tems que je me suis formé dans une partie des principes dont il s'agit, & que j'aurois pû dès ce tems-là les enseigner ; mais quand on est dans les emplois inférieurs, & qu'on veut mettre au jour les connoissances qu'on a acquises avec bien du travail, on trouve parmi ses supérieurs nombre de gens qui s'en offensent. La modestie alors & les égards que l'on doit aux personnes de mérite d'ailleurs, & élevées en dignité, imposent silence ; ceux qui voudroient le rompre ne s'en trouvent pas bien, c'est ce que plusieurs ont éprouvé, & ce qui dégoute les autres de communiquer des lumieres qui pourroient être utiles. Il en résulte que les anciens usages subsistent toujours, & que rien ne se perfectionne.



CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Comment se forment les armées ; leurs divisions en différentes parties ; définition de ces parties, & des ordres de bataille.

LEs armées ont presque toujours été composées de cavalerie & d'infanterie. Ces deux differens corps étant nécessaires pour qu'une armée puisse agir en tous lieux, & l'un & l'autre se donnant une protection mutuelle suivant le lieu où l'un a plus d'avantage que l'autre.

Le nombre d'hommes dont les armées ont été composées, a toujours été divisé en parties pour former un ordre pour combattre. Cette division a varié de tous les tems. Cela a dépendu des armes dont on se servoit, de l'expérience & capacité des chefs, lesquels ont formé ces parties plus ou moins nombreuses, sur un front plus ou moins grand, sur plus ou moins de hauteur, suivant qu'ils ont cru y trouver plus d'avantage pour combattre.

Le plus grand changement des anciens ordres de bataille est venu depuis l'usage des armes à feu. Pour lors il n'a pas été possible aux hommes de porter des armes défensives, pour se garantir des coups, comme ils faisoient auparavant.

La longue portée, & la force des armes à feu, ont obligé les armées à se tenir plus éloignées les unes des autres, & à prendre des situations différentes, soit pour se mettre en bataille, ou pour camper, ou pour attaquer & défendre les places.

Mais tous ces changemens n'en ont apporté aucun à la science ni à l'art de la guerre, & même les ordres de bataille, quoique différens des anciens en plusieurs choses, sont toujours formés sur les mêmes principes. Les généraux qui ont été à la tête des armées, & qui ont sçu la

guerre, ont de tout tems été assujettis à former leurs ordres de bataille suivant les différentes situations des lieux où ils devoient agir, & suivant l'usage qu'ils pouvoient faire de leurs armes. Nos ordres de bataille pour combattre aujourd'hui ne sont susceptibles que des mêmes régles.

Lorsqu'on commença à se servir des armes à feu, on n'en donna d'abord que très-peu dans les troupes. Le reste gardoit ses anciennes armes, dont la plupart étoient des piques. Mais à mesure qu'on a perfectionné les armes à feu, on en a donné un plus grand nombre, & insensiblement on s'est défait des anciennes; ensorte qu'à la fin de 1703, elles furent presqu'entiérement abolies en France, & il ne restoit plus pour lors que le cinquiéme des hommes dans une partie des bataillons, qui portât encore des piques. Le reste se servoit de mousquets & de fusils.

Les mousquets même, qui étoient une ancienne arme à feu, furent encore abandonnés vers ce tems-là en France. Et depuis chez presque tous les princes chrétiens, les soldats ont été armés d'une épée, d'un fusil avec une bayonnette à douille, laquelle s'y ajuste de façon qu'elle n'empêche point de tirer quand elle est au bout. Quant à la cavalerie, je l'ai toujours vûe armée d'un sabre ou d'une épée, d'un mousqueton ou carabine, avec une paire de pistolets, & pour arme défensive, quelquefois d'une cuirasse.

Non-seulement les troupes de presque tous les princes chrétiens sont armées de même, mais aussi la maniere de les ordonner pour combattre, camper, marcher, pour attaquer & défendre des places, pour leur exercice, police, & discipline, est la même à peu de chose près; cependant il y a des tems où les unes s'y prennent mieux que les autres; puis celles-là venant à se négliger, d'autres prennent le dessus. Les fréquentes guerres que ces princes ont eûes entr'eux, les ligues au moyen desquelles ils mêlent leurs troupes, l'usage qu'en ont fait la plupart de les vendre à ceux qui en avoient besoin pour faire la guerre, ont

donné lieu à chacun de pouvoir copier sur son ennemi, ou sur son allié, ce qui lui a paru préferable à ce qu'il pratiquoit lui-même.

Le nombre d'hommes dont les armées sont composées aujourd'hui, & même depuis long-tems, se divise en parties, que l'on appelle bataillons & escadrons.

* Ce qu'on appelle communément un bataillon, est un nombre d'hommes dont le pied complet est depuis environ cinq, six, sept jusqu'à huit, neuf cens, & mille, que l'on met ensemble sur plusieurs rangs qui forment un quarré long, pour agir, se mouvoir & combattre à pied, comme si ce n'étoit qu'un corps. * Définition.

* Un escadron est un nombre d'hommes, dont le pied complet est depuis cent trente, cent cinquante, cent soixante, cent quatre-vingt, jusqu'à deux cens, que l'on met ensemble sur plusieurs rangs qui forment un quarré long, pour combattre à cheval, agir & se mouvoir comme si ce n'étoit qu'un corps. * Définition.

Les deux grands côtés de ces quarrés longs, sont, l'un le front qui est la partie que l'on présente à l'ennemi, l'autre la queue; les deux petits sont les flancs.

Le nombre des rangs dont on forme le bataillon n'est pas plus fixe que le nombre des hommes qui le composent. On le forme aujourd'hui sur quatre, cinq, & six rangs, & même on le réduit quelquefois à trois.

Suivant le nombre de rangs dont on veut former un bataillon, on partage le nombre des hommes en autant de parties. S'il est de cinq cens hommes, & que l'on veuille faire quatre rangs, ils seront de cent vingt-cinq; si le bataillon est de huit cens effectifs, qu'on le mette sur six rangs, chacun sera de cent trente-trois; si sur cinq, ils seront de cent soixante, & ainsi de tous les autres nombres.

Quoiqu'il y ait des escadrons beaucoup plus nombreux que d'autres, cependant tout le monde convient assez de les former sur trois rangs; & en entrant en campagne, il y en a fort peu sur deux: mais ceux dont le pied est foible, dès qu'ils perdent quelques hommes, ou quel-

ques chevaux durant la campagne, on les réduit à deux rangs.

Pour pouvoir démontrer la maniere de faire mouvoir une armée, & la mettre en bataille, il faut commencer par régler le terrain qu'un soldat & un cavalier occupe dans les rangs, soit en bataille, ou en marchant, & la distance la plus convenable d'un rang à l'autre.

Comme dans les troupes l'usage est de mesurer le terrain par le pas d'un homme, ou par celui d'un cheval, on ne peut en déterminer l'étendue, qui peut être d'un pied & demi, de deux pieds, deux pieds & demi, de trois pieds & plus. On dit encore que le soldat dans les rangs pour combattre, doit toucher au soldat qui est à sa droite, & à celui qui est à sa gauche (*a*), sans cependant être trop serré. Quoique l'on en convienne, si on ne détermine pas encore cette étendue, on ne pourra pas juger de celle d'une armée.

* Régles. C'est pourquoi * il faut en revenir à compter par pieds & par toises, & régler que quand on dira un pas, ce sera trois pieds; que chaque soldat dans les rangs, par sa largeur d'un coude à l'autre occupe deux pieds, & par son épaisseur un pied; ensorte que dans un rang dont les soldats sont de front & se touchent, si l'on vient leur faire faire tête au flanc par un à-gauche ou un à-droite, pour lors il se trouvera un pied de distance de l'un à l'autre soldat.

Quand un bataillon marche de front, si les hommes qui sont dans un même rang se serrent trop en marchant, ceux qui sont trop pressés, sont obligés de se mettre de côté, & pour lors, au lieu de deux pieds, ils n'occupent pas un pied & demi.

A l'égard du cavalier, on estime que le cheval a dans sa longueur trois fois son épaisseur, que ceux dont nous nous servons ont de hauteur quatre pieds huit ou dix pou-

(*a*) *Sans cependant être trop serré.* On se sert pour cela dans nos troupes du terme de *laisser la liberté du coude*, ce qui ne détermine pas non plus l'espace que doit occuper le soldat.

ces, jusqu'à cinq pieds, & sept pieds de longueur, plus ou moins à proportion. Il en faut faire l'estimation sur le pied des plus longs, & évaluer leur épaisseur compris le cavalier qui est dessus, à environ trois pieds; le plus ou le moins n'est pas sensible sur le terrain. Mais pour en faire une estimation fixe sur le papier sans fractions de calcul, il faut donner au cheval neuf pieds de longueur sur trois pieds de largeur ou épaisseur.

Je viens de dire que l'homme de pied, qui est trop serré en marchant, étant obligé de se mettre de côté, occupe plus d'un demi-pied de moins qu'il n'occupoit auparavant. Il n'en est pas de même du cheval; comme il tient dans le rang par toute sa longueur, depuis les jambes de devant jusqu'à celles de derriere, quand les cavaliers se serreroient il occuperoit toujours la même largeur. Cette observation est nécessaire pour entendre ce qui sera expliqué dans la suite.

Suivant ces estimations, la place de chaque soldat dans le même rang étant de deux pieds, trois soldats de front occuperont une toise; la place du cavalier étant de trois pieds, deux cavaliers de front occuperont aussi une toise. Cette supputation est faite pour le moment qu'on va charger, car dans les autres occasions on les met plus au large pour la commodité.

Cela supposé, un bataillon qui est de six cens hommes, & dont les rangs seront à cinq de hauteur, aura cent vingt hommes à chaque rang; & à raison de deux pieds par homme, formera un front de deux cens quarante pieds, qui font quarante toises.

La (*a*) distance d'un rang à l'autre est supposée de douze pieds, y comprise l'épaisseur de l'homme; ainsi du premier rang au cinquiéme inclusivement, il y a quarante-huit pieds pour les mouvemens ordinaires; car on sçait bien que dans le moment que l'on va charger les rangs se

(*a*) *La distance d'un rang à l'autre est supposé de douze pieds.* La raison de cette distance qui n'est point donnée ici, se trouve en plusieurs endroits dans la suite de cet ouvrage.

derriere se serrent contre le premier.

Comme toute la force du bataillon est dans le front, & que ses flancs n'ont point de défense quand on le range pour former l'ordre de bataille, chaque bataillon en a un à sa droite & un à sa gauche, avec une distance de l'un à l'autre bataillon, laquelle on suppose le quart du front, c'est-à-dire soixante pieds. Ainsi le bataillon ci-dessus occupe deux cens quarante pieds, qui font quarante toises pour son front, lesquelles étant jointes à dix toises pour les distances de ce bataillon à un autre, font cinquante toises.

On suppose un escadron de cent quarante-quatre maîtres sur trois rangs. Chaque rang sera de quarante-huit maîtres, chaque cavalier occupe trois pieds, ce qui en fait cent quarante-quatre, c'est-à-dire vingt-quatre toises de front. La distance d'un rang à l'autre, depuis la queue du cheval du premier rang, jusqu'à la tête de celui du second, étant supposée de douze pieds, & de même celle du second au troisiéme rang, cela fera vingt-quatre pieds, ou quatre toises, qui jointes à quatre autres pour la longueur des trois chevaux à raison de huit pieds ou environ chacun, feront en tout pour la profondeur huit toises.

Et comme les flancs d'un escadron n'ont pas plus de défense que ceux d'un bataillon, il est couvert par les escadrons que l'on met à sa droite & à sa gauche, à six toises de distance entre chacun, ce qui étant joint aux vingt-quatre du front, feront pour les distances & le front trente toises.

Ainsi l'on jugera de l'étendue de toute la ligne pour le nombre des bataillons & des escadrons dont elle sera formée. Comme tout le monde n'est pas d'accord sur les distances, telles que je les suppose ici, ceux qui en donnent plus ou moins n'ont qu'à compter sur plus ou moins d'étendue à proportion; la consequence que je veux tirer s'accorde à toutes (a) : cette matiere sera traitée dans la suite.

(a) *Cette matiere sera traitée dans la suite.* Le sentiment de l'auteur est qu'il

Il faut regarder le bataillon & l'escadron de trois manieres *, ou comme des corps solides, ou comme des corps divisibles jusqu'à l'unité, ou comme flexibles dans toute leur étendue, & ce suivant les différens mouvemens qu'on leur fait faire. Ce que je dis d'un bataillon & d'un escadron, je le dis d'une armée entiere. * Principe.

Comme le bataillon forme un quarré long, qui doit agir & se mouvoir comme si ce n'étoit qu'un corps, il faut que tous les hommes qui le composent, puissent tous ensemble faire les mêmes mouvemens que fait un homme seul, & pour cela il faut regarder les cinq rangs d'un bataillon, dont le front est de quarante toises, & la hauteur de huit, comme un corps solide dans toute son étendue, soit pour marcher de front en avant, ou en arriere, soit pour marcher sur la droite par un quart de conversion, le soldat de la droite du premier rang servant de pivot, & le bataillon décrivant un quart de cercle dont le demi diametre est de quarante toises; si on veut tourner sur la gauche, c'est le soldat de la gauche du premier rang qui sert de pivot.

L'escadron formant un quarré long qui doit agir & se mouvoir comme si ce n'étoit qu'un corps, il faut que tous les cavaliers qui le composent puissent tous ensemble faire le même mouvement que feroit un cavalier seul, & pour cela il faut regarder les trois rangs d'un escadron, dont le front est de vingt-quatre toises, & la hauteur de huit, comme un corps solide dans toute son étendue, soit pour marcher de front, en avant, ou sur la droite par un quart de conversion, le cavalier de la droite du premier rang servant de pivot, & l'escadron décrivant un quart de cercle, dont le demi diametre est de vingt-quatre toises. Si on veut tourner sur la gauche, le cavalier de la gauche du premier rang sert de pivot.

Si l'escadron ne peut pas faire le demi tour à droite comme le bataillon, pour faire tête où il avoit la queue,

n'y ait point du tout de distance d'un bataillon à l'autre, c'est-à-dire, qu'il n'y ait que l'espace nécessaire pour les mouvemens, qui est fort peu de chose.

c'eſt parce que le cheval eſt plus long qu'il n'eſt large, & qu'il ne peut pas tourner dans le terrain qu'il occupe par ſa largeur. On fera voir ci-après les moyens d'y ſuppléer. Il faut obſerver que ce qu'on appelle dans l'infanterie un quart de converſion, ſe nomme caracol dans la cavalerie. La différence n'eſt que dans le terme, car tous deux décrivent également un quart de cercle.

Tous les bataillons & eſcadrons d'une armée, dans tous les mouvemens qu'on leur fait faire, ſoit pour marcher devant eux, ou ſur leur droite, ou ſur leur gauche, doivent toujours ſonger à obſerver les diſtances que l'on vient de marquer, autant qu'il ſera poſſible, afin d'être en ordre pour combattre.

Nous appellons ordinairement ordre de bataille d'une armée, un arrangement de troupes ſuivant lequel on campe le plus communément, où l'on place toute l'infanterie ſur deux lignes dans le centre, & la cavalerie que l'on partage en quatre, ſur les aîles des deux lignes d'infanterie.

Si une armée eſt composée de ſoixante bataillons & de cent vingt eſcadrons, on met trente bataillons dans le centre de la premiere ligne, & trente dans celui de la ſeconde; & ſur les droites des deux lignes trente eſcadrons à chacune, & autant à celles de la gauche. Donnez cinquante toiſes de terrain par bataillon, & trente par eſcadron, le front ſera de trois mille trois cens toiſes, & plaçant la ſeconde ligne paralellement à la premiere, à cent cinquante toiſes derriere, cette armée formera un quarré long, dont les deux grands côtés auront trois mille trois cens toiſes, & les deux petits cent ſoixante-ſix toiſes, y compriſe l'épaiſſeur des deux lignes, depuis le premier rang de la premiere, juſqu'au dernier de la ſeconde. Ainſi ſuivant le nombre des bataillons, & des eſcadrons, on doit juger de la longueur du terrain que l'armée occupera.

Cette diſpoſition peut ſervir d'ordre de bataille pour combattre, mais ordinairement elle ne ſert que d'un premier

mier arrangement, pour prendre ensuite tous ceux qui peuvent convenir suivant les différentes occasions & situations où l'on se trouve.

Mais ce que l'on doit appeller ordre de bataille d'une armée * pour combattre, c'est une disposition, & un arrangement de bataillons & escadrons, faite par rapport à la situation du terrain où l'on doit combattre, & à l'ordre de bataille que l'armée qui lui est opposée a pris, ou peut prendre, dans l'ordre le plus avantageux pour la combattre. * Définition.

Ces explications données, pour faciliter l'intelligence de ce que l'on va traiter avant que d'aller plus loin dans les grands mouvemens de guerre, je vais m'arrêter à démontrer tous ceux d'un bataillon, soit par partie ou dans son entier; ensuite à quel nombre d'hommes, & sur combien de rangs il convient le mieux de le former, & je ferai la même chose de l'escadron.

Cela est d'autant plus néceffaire que les armées ne sont autre chose qu'un nombre de bataillons & d'escadrons assemblés dans un même lieu; que les mouvemens qui sont propres à un bataillon ou à un escadron le sont à tous; que dans les mouvemens particuliers d'un bataillon & d'un escadron, tous ceux d'une armée y sont renfermés; que la différence n'est que dans l'étendue du mouvement, & de même que les armées se divisent en bataillons & escadrons, de même aussi les bataillons & escadrons se divisent en parties, que l'on appelle divisions. De sorte que la connoissance parfaite des mouvemens de ces divisions, nous fait comprendre facilement tous ceux d'une armée, si nombreuse qu'elle puisse être.

Ainsi il ne faut pas être surpris si d'abord on est obligé d'entrer dans beaucoup de détails & de choses qui paroîtront petites, pour parvenir au grand, sans cela on ne feroit rien de solide; & même avant tout il faut encore expliquer ce que nous pratiquons aujourd'hui, explication que je ne puis même faire que sur les régles que j'ai à établir, comme j'ai déja commencé, lesquelles donne-

ront à connoître la différence qu'il y a de faire les choses seulement pour les avoir vû faire, ou de les faire par une théorie qui nous en démontre tous les principes, & en même-tems nous rende sensible ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans notre pratique, & si ce que l'on proposera est le mieux.

Le plus grand détail sera dans l'explication du bataillon ; comme il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes, & que son front est bien plus étendu que celui de l'escadron ; qu'un homme à pied tient bien moins de place qu'un cavalier ; que l'escadron, soit en parties, soit en entier, se remue avec bien plus de vitesse ; qu'il ne peut combattre que dans les plaines & dans les lieux ouverts, tandis que le bataillon doit être formé à pouvoir combattre en tous lieux & changer facilement son ordre : celui-ci demande plus d'attention, & on s'y attachera d'autant plus, qu'il s'agit de se faire entendre des personnes mêmes qui n'ont jamais été à la guerre.

Pour expliquer ce que nous avons pratiqué jusqu'aujourd'hui, il suffira de parler de ce qui s'est fait dans la guerre qui a précédé la paix de Nimegue, dans celle qui a fini par la paix de Riswich, & dans celle qui a été terminée par la paix d'Utrecht & de Bade. Car celle qui a commencé à la fin de 1733, n'a pas duré trois ans, & on n'y a rien rectifié, non plus que dans celle qui vient de commencer dans l'Empire.



CHAPITRE VI.

De combien d'hommes, de combien de compagnies les bataillons & escadrons ont été composés dans les trois dernieres guerres avant la paix d'Utrecht, & de quelles armes on s'est servi.

LES troupes en France se distinguent, sçavoir, l'infanterie, en françoise & étrangere; la cavalerie, en gendarmerie, cavalerie legere, & dragons.

Jusqu'en 1678, qui étoit la derniere année de la guerre terminée par la paix de Nimegue, les bataillons de l'infanterie françoise étoient de dix-sept compagnies, dont seize ordinaires, & une de grenadiers, à chacune desquelles il y avoit un capitaine, un lieutenant, & un sous-lieutenant pour officiers à hausse-col; deux sergens, trois caporaux, trois anspessades, pour bas officiers; quarante-un soldats, & de plus un tambour, ce qui, non compris les trois officiers, faisoit cinquante hommes. En outre il y avoit par bataillon un ayde-major, & dans les bataillons colonels un major de plus. Par conséquent les bataillons étoient de huit cens cinquante hommes & de cinquante-deux officiers, ce qui faisoit neuf cens deux hommes.

Les officiers étoient armés de piques de dix pieds, les deux sergens d'hallebardes de six à sept pieds, quatre soldats armés de fusils, douze armés de piques de quatorze pieds de long, & tout le reste de mousquets. La compagnie de grenadiers étoit toute armée de fusils avec des bayonnettes à manche de bois, pour mettre dans le canon après avoir tiré quand on joignoit l'ennemi. Tous les sergens & soldats portoient des baudriers de cuir de vache au lieu de ceinturon, & tous les mousquetaires, des

bandoulieres de même, où pendoient des charges de bois qui contenoient chacune la mesure d'un coup de poudre. Les bataillons se mettoient en bataille sur six rangs, autrement dit, à six de hauteur, & vers la fin des campagnes on les réduisoit à cinq.

Les bataillons du régiment des gardes françoises étoient composés de six compagnies chacun, lesquelles faisoient huit cens hommes. Ils n'avoient pas encore de compagnie de grenadiers, mais bien un nombre de soldats dans les compagnies qui étoient destinés pour faire le service avec les compagnies de grenadiers du reste de l'infanterie.

Quant à l'infanterie étrangere, les bataillons suisses étoient de quatre compagnies de deux cens hommes chacune, compris les officiers, ce qui formoit les bataillons de huit cens.

L'infanterie allemande avoit ses bataillons de huit compagnies, de cent hommes chacune, faisant huit cens, non compris les officiers. Les Suisses & les Allemans n'ont pas de compagnies de grenadiers; mais il y a dans les compagnies un nombre de soldats qui en font le service. Les autres régimens étrangers, soit italiens ou irlandois, étoient de même force, & toute l'infanterie, tant françoises qu'étrangere, armée de même.

Dans la cavalerie légere, les régimens étoient de douze, neuf & six compagnies. Chaque compagnie composée d'un capitaine, un lieutenant, un cornette, un maréchal des logis, & cinquante cavaliers, compris deux brigadiers & un trompette. Chaque escadron étoit de trois compagnies, ce qui faisoit cent cinquante maîtres & douze officiers.

Les régimens de dragons étoient de douze compagnies, composées chacune de pareil nombre d'officiers & de dragons que la cavalerie légere, & formoient leurs escadrons de trois compagnies, ce qui faisoit cent cinquante dragons & douze officiers.

Toute la gendarmerie formoit aussi ses escadrons de

cent cinquante chacun, lesquels aussi-bien que la cavalerie légere & dragons, se mettoient en bataille sur trois rangs. Toute la gendarmerie, cavalerie légere & les dragons portoient des baudriers.

Comme les dragons combattent à pied & à cheval, au lieu de mousquetons, ils portoient des fusils, & avoient des fournimens & des bayonnettes à manche de bois, pour mettre dans le canon, comme les grenadiers. Dans la gendarmerie, les deux compagnies de mousquetaires étant destinées pour combattre à pied & à cheval, portoient des fusils en campagne au lieu de mousquets, & la compagnie de grenadiers à cheval, des fusils.

La derniere année de cette guerre on ôta de chaque bataillon de l'infanterie françoise quatre compagnies, dont on forma d'autres bataillons, & il ne restoit plus que treize compagnies à chaque bataillon, qui ne faisoient que six cens cinquante hommes, sans les officiers, & ne se mettoient en bataille qu'à cinq de hauteur.

A la guerre de 1688 les régimens de l'infanterie françoise, étoient d'abord à seize compagnies de cinquante hommes chacune, non compris les officiers : mais deux ans après on ôta trois compagnies de chaque bataillon, dont on en forma d'autres; & les compagnies qui n'étoient que de cinquante hommes, furent mises à cinquante-cinq, dont dix soldats armés de piques. Les bataillons étoient de sept cens quinze hommes, & quarante officiers, & se mettoient en bataille à cinq de hauteur; vers la fin des campagnes, la plûpart ne se mettoient qu'à quatre. Les gardes françoises furent augmentées de deux compagnies de grenadiers, & formoient six bataillons à peu près de même nombre que les autres bataillons françois.

Les régimens d'infanterie étrangere, comme les Suisses, furent réduits à trois compagnies de deux cens hommes chacune, & formoient leurs bataillons de six cens hommes, compris les officiers; & à proportion les autres étrangers. On quitta au commencement de cette guerre les baudriers, & on prit les ceinturons. On ôta aussi les

bandoulieres de vache, & l'on prit des fournimens à la place.

Les régimens nouveaux de la cavalerie légere, étoient de douze compagnies, chacune de cinquante maîtres & de quatre officiers, & formoient leurs escadrons de trois compagnies, faisant cent cinquante maîtres & douze officiers par escadron. Les régimens de dragons étoient de pareil nombre de compagnies & d'hommes, & formoient de même leurs escadrons.

Les anciens régimens de cavalerie légere avoient leurs compagnies chacune de quarante maîtres, & de quatre officiers, & formoient leurs escadrons de quatre compagnies, faisant cent soixante maîtres & seize officiers. Les escadrons de la gendarmerie étoient tous de cent cinquante ou environ. Tous les escadrons se formoient en bataille sur trois rangs.

Dans la guerre qui a commencé en 1701, les bataillons de l'infanterie françoise ont été de treize compagnies, composées chacune de trois officiers à hausse-col & de cinquante hommes, compris deux sergens & un tambour, faisant six cens cinquante, & quarante officiers. En entrant en campagne, la plus grande partie de l'infanterie se mettoit en bataille sur quatre rangs, le reste sur trois. Vers la fin de la campagne, il en restoit toujours très-peu sur quatre.

Lorsque cette guerre commença, il y avoit déja quelques régimens qui avoient quitté les piques, le reste avoit toujours le cinquiéme des soldats armés de piques; mais l'hyver de 1703 à 1704 elles furent entiérement abandonnées, & les mousquets le furent aussi peu de tems après. Durant cette guerre les officiers ont été armés d'espontons de huit pieds de long; les sergens d'hallebardes de six pieds & demi, & tous les soldats de fusils, avec des bayonnettes à douille, pour pouvoir tirer avec la bayonnette au bout du fusil.

Toute la cavalerie légere & les dragons ont eu leurs compagnies à trente-cinq, non compris les officiers, &

leurs efcadrons étoient de quatre compagnies, faifant cent quarante hommes, & de feize officiers. Les feize compagnies de la gendarmerie formoient auffi leurs huit efcadrons chacun de cent quarante gendarmes, celles de la maifon du Roi de même nombre.

Quand, dans l'infanterie, cavalerie légere & dragons, on parle par régimens, cela ne décide pas du nombre de bataillons; car il y a des régimens d'infanterie depuis un bataillon jufqu'à cinq & fix. Dans (*a*) la cavalerie la même chofe pour les efcadrons, & fouvent dans les dragons de même. Quand on parle par bataillon & efcadron, cela ne marque pas encore le nombre d'hommes, parce que quelquefois il y en a dont le pied eft plus nombreux, d'autres moins.

Dans le corps de la gendarmerie, quoiqu'on ne parle que par compagnie, & non par régiment, cela revient au même. Par exemple, on dit une compagnie des gardes du Roi; cependant elle forme deux efcadrons comme un régiment, attendu qu'une compagnie eft compofée de fix brigades qui font la même chofe que fix compagnies dans la cavalerie légere; mais ce que l'on doit conclure, c'eft que quelque nombreux que foit un efcadron, il fe divife par parties; ce qui eft ordre néceffaire pour tout ce qui eft troupe.

Dans la cavalerie & les dragons, comme le pied complet de cent quarante à un efcadron, eft foible; en entrant en campagne, ils n'étoient pas tous fur trois rangs, parce que tous n'étoient pas complets; vers le milieu beaucoup étoient à deux, & vers la fin, peu à trois rangs.

OBSERVATION.

Par ce détail où je fuis entré fur les bataillons & efcadrons, tels qu'ils ont été dans les trois guerres que j'ai citées ci-deffus, on remarque qu'à la premiere les batail-

(*a*) *Dans la cavalerie, la même chofe pour les efcadrons.* Ceci n'eft plus de même à préfent que depuis 1744 tous les régimens de cavalerie font à quatre efcadrons, & ceux de dragons à cinq.

lons étoient de huit cens cinquante hommes & cinquante-deux officiers, & se mettoient en bataille à six de hauteur; dans la seconde, les bataillons étoient de sept cens quinze, & quarante officiers, & se mettoient en bataille à cinq de hauteur; dans la derniere, les bataillons étoient de six cens cinquante hommes, & quarante officiers, & se mettoient en bataille sur quatre, & même sur trois rangs.

☞ Quand les bataillons sont formés de dix-sept compagnies de cinquante hommes; que l'on en ôte quatre de chacun, pour en former d'autres bataillons, & que par-là on réduit le nombre des compagnies à treize de cinquante hommes, on augmente bien la quantité des bataillons, mais non pas celle des hommes; on augmente bien le front & l'étendue d'une armée, mais on en diminue l'épaisseur, puisque les rangs sont réduits à quatre, même à trois.

Cette observation est nécessaire pour ce que j'expliquerai ci-après. De plus, je ferai remarquer ici, que dans la minorité de Louis XIV. les armées étoient très-petites; néanmoins les bataillons pour la plûpart étoient de mille hommes, & se mettoient en bataille (a) sur huit rangs, & cela dans les armées du prince de Condé & de M. de Turenne, & leurs escadrons n'étoient que sur le pied de cent vingt maîtres.

Il résulte de ce que j'expose, ou que ces grands hommes qui avec de petites armées, au lieu d'étendre le front de leur champ de bataille, aimoient mieux ne pas occuper tant de terrain en longueur & laisser plus d'épaisseur à leur ligne, n'ont pas connu en quoi résidoit la force des ordres de bataille, ou que cela même n'est pas connu de ceux qui depuis eux ont commandé des armées souvent quatre fois plus nombreuses, (lesquelles par conséquent formoient un plus grand front), & qui pour l'augmenter encore ont diminué l'épaisseur de leurs bataillons, & de

(a) Les deux figures de la planche premiere représentent ces bataillons composés, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

six

ere :

20

Marvye del. et sculp.

ſix rangs où ils étoient, les ont réduits à quatre, ce qui leur a donné un tiers de front davantage, & a diminué d'autant leur hauteur; enſorte que ces grandes armées ſur deux lignes forment deux longueurs ſans épaiſſeur. Or comme ces derniers généraux n'ont point encore effacé la mémoire de M. le Prince & de M. de Turenne, il faut examiner lequel des deux uſages oppoſés eſt préferable à l'autre; mais ce que je crois pouvoir avancer de vraiſemblable, c'eſt que depuis les Grecs & les Romains, dont les mouvemens des armées & les ordres de bataille étoient établis ſur des principes de géométrie, & formés ſur une comparaiſon eſſentielle des forces mouvantes, pour agir les unes contre les autres; depuis eux, dis-je, ces principes n'ayant pas été pris pour fondement ni mis en uſage dans tout ce qui eſt guerre de campagne, rien ne s'eſt conduit que par les lumieres naturelles des hommes, ſans art, & conſéquemment par une pratique ſujette à bien des imperfections.

CHAPITRE VII.

En quoi conſiſte encore aujourd'hui l'instruction & l'exercice des troupes.

J'AI dit ci-devant que ce qu'on apprenoit aux troupes dans les exercices, étoit dépourvû de tous principes, & oppoſé à tout ce qui doit être pratiqué dans les combats & batailles; pour le prouver, je me ſers du dernier réglement qui a été fait à ce ſujet en 1703, & qui eſt dans le premier tome des recueils du ſieur Briquet, page 466. Ce livre eſt imprimé en 1728, & a pour titre: *Exercice pour l'infanterie réglé par le feu Roi le 2 Mars 1703, accommodé à l'uſage préſent des troupes;* dans le tems de ce réglement elles avoient encore des piques, qui ſont aujourd'hui totalement ſupprimées.

Dans ce tems-là les bataillons étoient composés de treize compagnies de cinquante hommes chacune, dont douze ordinaires, dans lesquelles il y avoit dix soldats armés de piques, trente-sept qui avoient partie fusils & partie mousquets, deux sergens armés de hallebardes de six pieds & demi, & un tambour. De plus, la compagnie des grenadiers armés tous de fusils, qui faisoit la treiziéme; ainsi ce bataillon sur le pied complet étoit de six cens cinquante hommes, non compris les officiers.

ARTICLE PREMIER.

Extrait du réglement pour l'exercice.

CE que contient ce réglement consiste à faire marcher les compagnies sur le terrain où l'on veut mettre le bataillon en bataille. Il est marqué que les compagnies, sortant du quartier défileront par quatre hommes de front; mais qu'en arrivant proche du terrain où elles vont se mettre en bataille, les sergens ne formeront que cinq rangs. Et comme il y a toujours des soldats surnuméraires, qu'on les mettra à la queue, pour en former des files avec les surnuméraires des autres compagnies.

» Etant arrivées au champ de bataille, les compagnies » dans leurs rangs naturels à cinq de hauteur, les sergens » mesureront avec leurs hallebardes, qui sont de six » pieds & demi, deux longueurs pour la distance du pre- » mier rang au second, & de même au troisiéme, qua- » triéme jusqu'au cinquiéme. Etant dans cette disposi- » tion, le major aura soin d'avertir quatre fusiliers de » chacune des quatre premieres compagnies, & trois » de chacune des huit dernieres, deux sergens & un » tambour, pour qu'au commandement de *formez le* » *bataillon*, ces quarante fusiliers, deux sergens & un » tambour avec un capitaine & un lieutenant, fassent » à-gauche, & aillent, suivant le commandement, for-

» mer un peloton ſur la gauche du bataillon.

» Le major avertira auſſi la compagnie du capitaine qui » doit commander la gauche du bataillon, pour le com- » mandement *formez le bataillon*, qu'elle marche, & » aille ſe mettre à la gauche du bataillon avec ſon ca- » pitaine.

» Les ſergens ſeront auſſi avertis à ce commandement » d'aller ſe poſter, ſçavoir un ſur chaque aîle qui ferme » le bataillon, & les autres ſergens formeront un rang » à la queue du bataillon, trois pas derriere le ſoldat.

» Les tambours iront auſſi par ce commandement ſe » poſter au de-là des grenadiers & du peloton de la » gauche, ſur l'alignement du premier rang, joignant le » rang.

» Enſuite on fera faire le maniment des armes à tout le » bataillon, &c.

J'obſerverai que ce maniement des armes n'eſt autre choſe que d'apprendre aux ſoldats qui compoſent le bataillon, comment ils doivent tous de même tems charger leur fuſil, & tirer; il n'y a rien de plus.

Après que ce bataillon, ou pluſieurs enſemble, ont fait le maniement des armes, on les fait défiler pour paſſer en revûe devant le Roi, ou devant le général, ou bien encore pour ſe mettre en bataille pour combattre.

Sans parler de pluſieurs petits détails qu'on peut lire dans le réglement, voici ce qui eſt porté au ſujet de la maniere de défiler....... » On obſervera auſſi que toutes » les hallebardes ſoient de ſix pieds & demi, & que » quand on ſe mettra en bataille, les ſergens meſureront » toujours deux longueurs de hallebarde, depuis les » ſoldats du premier rang juſqu'au ſecond; de même du » ſecond, au troiſiéme, quatriéme, & cinquiéme, » enſorte qu'il y ait treize pieds de diſtance d'un rang à » l'autre.

» Quand on eſt en bataille, le major avertira comme » il eſt ordonné de défiler; mais ſi l'on ne dit mot, la » maniere la plus aiſée & la plus ordinaire, eſt par demi- » manche.

» Si on défile par la droite, on fera marcher six pas » en avant tout le bataillon, & sans s'arrêter chaque » demi-manche fera son quart de conversion. La com» pagnie des grenadiers marchera la premiere, le colonel » à la tête de la premiere division, suivi du lieutenant» colonel, à la longueur de l'esponton, ensuite les capi» taines derriere le lieutenant-colonel, aussi de la lon» gueur de l'esponton. Les officiers du bataillon seront » partagés, moitié des capitaines à la tête, l'autre moitié » à la queue. Les lieutenans & sous-lieutenans seront » partagés également à toutes les divisions.

» Tous les officiers de la tête des divisions doivent » prendre garde à partager entr'eux le front de la divi» sion, & de n'être jamais qu'à deux pas devant les sol» dats, de maniere que le talon de l'esponton touche le » rang des soldats.

» Chaque division de bataillon doit se régler en mar» chant pour la distance qu'il faut laisser de l'un à l'autre, » sur le front de la division qui mene; par exemple, si » la division qui mene, tient trente pas de front, il faut » qu'elle ne laisse pas quinze pas d'intervalle, parce que » la division qui marche devant, faisant le quart de » conversion pour se mettre en bataille, occupe seize » pas qu'elle quitte en faisant le quart de conversion, & » par conséquent ceux-là joints avec les quinze pas qu'on » laisse en marchant, donneront le terrain suffisant » pour se mettre en bataille; & de même à propor» tion; soit qu'on défile par manche ou par quart de » manche.

» Quand on défilera par demi-manche, les bataillons » feront cinq divisions, & quand on défilera par man» che, ils n'en feront que trois.

» Quand les bataillons défileront par compagnies, & » par quatre files, les drapeaux marcheront après le » cinquiéme rang.

» Quand ils défileront par demi manche, les drapeaux » se mettront à la tête de la troisiéme division.

» Quand ils défileront par manche, ils seront à la tête » de la seconde manche.

» Et s'ils marchent par bataillon entier, les drapeaux » seront au centre, à dix pas l'un de l'autre.

» De quelque maniere qu'on défile, le major aura » toujours soin de mettre des officiers à toutes les têtes » des divisions, & les sergens toujours sur les aîles des » rangs du côté que sera celui devant lequel on défile.

» Quand on défilera par bataillon entier; si c'est de- » vant Sa Majesté ou le général, & que ce ne soit que » pour voir les troupes, il ne faut laisser que qua- » rante pas d'intervalle de l'un à l'autre, afin de ne pas » faire attendre Sa Majesté.

» Si c'étoit un mouvement nécessaire pour gagner du » terrain & se mettre en bataille pour l'ennemi, il faut » après avoir fait le quart de conversion pour se mettre » en marche, laisser cent vingt pas d'intervalle de l'un » à l'autre, parce que le bataillon occupant quatre-vingt » pas de front, il faut l'intervalle de l'un à l'autre, étant » mis en bataille, qui doit être de cinquante à soixante » pas.

» Les compagnies de grenadiers défileront toujours à » la tête des régimens d'infanterie.

» Les officiers observeront en marchant, qu'il ne faut » jamais être éloigné du rang des soldats, que de la lon- » geur de l'esponton qui reste en arriere, de maniere » que le rang du soldat touche presque le talon de l'es- » ponton de l'officier.

ARTICLE II.

Observations sur le réglement (a) ci-dessus.

JE ferai observer sur ce réglement, premiérement quant à la maniere de se mettre en bataille, où il est dit que

(a) Les observations sur le réglement, nommé de 1703, paroîtront plus claires, après qu'on aura lû l'explication de la façon que l'auteur établit pour faire défiler les bataillons.

le major aura soin de faire avertir quatre fusiliers de chacune des quatre premieres compagnies, & trois de chacune des dernieres, pour aller former un peloton à la gauche du bataillon; j'observerai, dis-je, que les uns le pratiquent & les autres n'en font rien, non plus que de faire marcher la compagnie du capitaine qui doit commander la gauche du bataillon, de la droite où elle étoit à la gauche.

Secondement, à l'égard du maniement des armes, que la plûpart ne suivent pas ce qui est porté dans le réglement, parce qu'effectivement les armes de ce tems-là étoient piques, mousquets, & fusils, au lieu qu'aujourd'hui tout est fusils, ce qui change le maniement des armes, & les mouvemens pour s'en servir, & qu'il faut régler le tout suivant les armes que l'on porte.

Troisiémement, pour la maniere de défiler voici ce que j'y ai remarqué, c'est que la distance d'un rang à l'autre y est reglée par la longueur de deux hallebardes; chacune étant de six pieds & demi, cela fait treize pieds d'un rang à l'autre. Ainsi quand on dit que la division en marchant a seize pas, c'est à raison de quatre pas de trois pieds chacun, par chaque distance d'un rang à l'autre, & par le même raisonnement chaque soldat dans les rangs occupe trois pieds.

Quatriémement, sur ce qu'il est dit : » Si l'on défile » par la droite l'on fera marcher le bataillon six pas en » avant sans s'arrêter, & chaque demi-manche fera son » quart de conversion; la compagnie des grenadiers » marchera à la tête..... « J'observerai que cette maniere de faire marcher le bataillon six pas en avant, pour faire par demi-manche son quart de conversion est contre les régles; il se doit faire de pied ferme non seulement par un bataillon seul, mais même par tous ceux qui sont sur la même ligne.

De plus en faisant faire également à un bataillon des quarts de conversion par demi-manche, qui est sur cinq divisions, ou par demi-rang qui est sur dix, le premier

est juste à la vérité, parce que le bataillon en marche n'occupe pas plus de terrain que le front qu'il avoit en bataille; mais sur dix divisions, il faudroit en marche le double du terrain. D'ailleurs il faut compter la compagnie des grenadiers qui marche à la tête pour une autre division, laquelle n'a que dix hommes de front à chaque rang; & quand elle a fait son quart de conversion pour marcher, il lui faut seize pas, non compris la distance entr'elle & la tête du bataillon : ainsi tout ce qui se fait pour le mouvement des troupes, sans être établi sur des principes de géométrie, est rempli de défauts.

Ce qui se pratique aujourd'hui est encore pis, d'autant que pour faire des quarts de conversion, soit de bataillons entiers, ou par divisions, on fait serrer les rangs en avant contre le premier; & quand de là il s'agit de marcher en colonne *(a)*, il faut que les rangs s'ouvrent les uns après les autres en marchant pour reprendre les distances. Quand après avoir marché un tems, on veut que les bataillons se remettent en bataille, il faut que les rangs de chaque division se resserrent contre le premier, pour faire le quart de conversion. Quand il est fait, le premier rang de chaque division arrête pour que le bataillon se mette en droite ligne, pour lors il faut que les derniers rangs fassent le demi-tour à droite, pour marcher en arriere & reprendre leurs distances. Tous ces mouvemens sont dangereux devant l'ennemi, & dans les revues & exercices ne font qu'une confusion, & marquent que ceux qui les font faire sont dépourvûs de tous principes.

J'ai observé ci-devant, que pour tous les mouvemens de guerre, & pour tous les ordres de bataille, le soldat dans les rangs ne doit occuper que deux pieds, & toucher à la file de sa droite & de sa gauche; comme de la ma-

(a) *Il faut que les rangs s'ouvrent en marchant pour reprendre la distance.* Peu de troupes marchent ainsi, car la plus grande partie, dès qu'on a fini le maniement des armes, serrent leurs rangs pour ne les plus r'ouvrir qu'en défilant, pour rentrer ou dans le camp, ou aux cazernes, & sur-tout lorsqu'on a dit, *nous allons faire des manœuvres de guerre*, & ils font toutes ces manœuvres de guerre, les rangs si serrés, que les pieds des soldats se touchent toujours.

niere qu'on lui fait pratiquer le maniement des armes, il ne le pourroit faire, sans que l'on donnât une grande distance entre chaque soldat d'un même rang, ce qui peut aller à deux ou trois pieds, par-là ce bataillon occupe le double du terrain qu'il doit occuper un jour de combat.

Quand le bataillon est formé, le major, & les aydes-major dressent les rangs & les files l'un après l'autre. Quand avec bien du tems & de la peine, on a tâché de rendre les rangs droits comme une régle, & les files de même, tous les officiers & sergens passent derriere le bataillon. On fait faire le maniement des armes au corps des soldats qui forment le bataillon; voici en partie quels sont les mouvemens qui ont pû engager à donner deux pieds de distance ou davantage, entre les soldats qui forment un même rang.

Par exemple, quand on fait le commandement, *présentez vos armes*, pour lors les soldats du premier rang portent la main droite au fusil; du second tems l'ôtant de la même main de dessus l'épaule, & tournant sur le talon gauche, ils font face vers la droite du bataillon, tenant le fusil de la main droite le bras tendu, la crosse à la hauteur de la cravate; du troisiéme tems baissant le fusil, ils joignent la main gauche au fusil, & présentent les armes, les bras toujours éloignés du corps. Ensuite on fait les à-droite & les à-gauche, en présentant les armes, les bras & la jambe droite étendus, puis on fait le commandement, *en joue;* pour lors du premier tems, passant le fusil devant eux, & tournant sur le talon gauche, ils appuyent la crosse contre l'estomac, & plient le genouil gauche, ayant la tête & les coudes hauts, observant de tenir le fusil plat, & d'égale hauteur à tous ceux de leur rang. On fait ensuite le commandement *tirez*, après quoi *retirez les armes;* le soldat alors tournant un peu le talon gauche, tient les armes présentées, faisant face vers la droite comme auparavant.

C'est dans cette posture qu'on fait souffler au bassinet,

&

& amorcer; puis on fait le commandement, *passez le fusil du côté de l'épée;* le soldat passe son fusil devant lui, & tournant sur le talon gauche, il porte le corps en avant, & fait face vers la gauche du bataillon tenant son fusil des deux mains devant lui, les bras éloignés du corps; après quoi, *chargez:* pour cela prenant son fourniment de la main droite, il ne tient plus son fusil que de la main gauche sans le poser à terre, & n'a que la main droite de libre pour pouvoir charger. De plus (*a*) on lui fait tirer la baguette en trois tems; puis *bourrez*, ce qu'il fait en trois tems; *retirez la baguette*, de même en trois tems, &c. tous mouvemens inutiles, & nuisibles dans les combats.

Le maniement des armes tel que nous venons de le dire, est à peu de chose près le même que celui qui se pratiquoit lorsque les soldats étoient armés partie de piques & partie de mousquets, & même du tems qu'ils portoient des fourchettes pour soutenir le mousquet en tirant, parce que le calibre étoit fort grand & pésoit beaucoup, que les soldats portoient des bandoulieres ausquelles pendoient des charges de bois dans chacune desquelles il y avoit de la poudre. Comme dans l'action, ils étoient obligés de porter leur mêche allumée par les deux bouts dans les doigts de la main gauche, il falloit, dans les exercices, les accoutumer à tendre les bras, pour les éloigner du corps, crainte qu'ils ne missent le feu à leurs charges, ce qui arrivoit quelquefois.

Tout l'exercice, tel que j'en parle, est dans le livre du *Maréchal de bataille*, sous le nom de M. de Lostelnau major des gardes françoises, durant la minorité du Roi Louis XIV: il a été imprimé en 1647; toutes les figures

(*a*) *On fait tirer la baguette en trois tems.* Peu de troupes font cette cérémonie. & depuis quelque tems on a même imaginé un moyen un peu moins étrange, en faisant renverser les armes, ce qui, lorsqu'on a soufflé dans le bassinet, se fait en faisant un *à-droite* des bouts des pieds sur les deux talons.

Il y a eu même un réglement qui a paru, mais qui n'a pas été suivi, où il est dit de donner trois coups de crosse à terre, quand on a mis la cartouche pour faire descendre la poudre.

des soldats, dans leurs differens mouvemens pour le maniement des armes, y sont fort bien gravées, & ce sont à peu près les mêmes mouvemens que ceux portés par le réglement de 1703, dont le plus grand nombre se pratique encore aujourd'hui. Or pour lors, il falloit absolument que d'un rang à l'autre, il y eut une grande distance, & entre chaque soldat du même rang deux pieds au moins, d'autant que quand on présentoit les armes, les piquiers le faisoient en trois tems, comme les mousquetaires, & étant haut la pique, ils en tenoient le talon dans le creux de la main droite appuyée contre l'épaule. Du premier tems, ils portoient la main gauche à la pique à hauteur de l'épaule, du second, ils la mettoient devant eux, & du troisiéme, la faisoient tomber avec force, allongeant le bras, & la jambe droite, recevoient la pique couchée sur le bras gauche, le fer à hauteur du poitrail d'un cheval, puis faisoient tous les à-droite & les à-gauche avec les mousquetaires, faisant toujours baisser les piques avec force, afin que toutes tombassent en même tems, ce qui paroissoit plus beau. Tous ces mouvemens demandoient d'un rang à l'autre, & d'une file à l'autre, bien de la distance pour ne se pas blesser; mais quand il falloit combattre, comme alors les soldats doivent être serrés, il falloit faire tout le contraire de ce que l'on enseignoit, & il en est de même encore aujourd'hui.

Quoique tous les mouvemens, comme on vient de les marquer fussent pour la plûpart très inutiles, ils le sont encore plus aujourd'hui que tous les soldats sont armés de fusils, & qu'il n'y a plus à craindre de mettre le feu aux charges de poudre; le soldat n'est plus obligé de tenir les bras éloignés du corps, non plus que de plier le genouil gauche quand il met en joue & de roidir la jambe droite, vû que la facilité de se servir du fusil le dispense de tous les mouvemens ausquels la pésanteur, & le calibre des mousquets, dont la charge étoit plus forte, pouvoient le contraindre.

Quand (*a*) on fait mettre le ſoldat en joue, on lui fait tenir la tête & les coudes hauts, le fuſil plat à égale hauteur de ſon rang, je dirai que par-là on accoutume le ſoldat à tirer ſans regarder où il tire, ce qu'il ne pratique que trop dans l'action. On convient que dans cette poſture, les ſoldats ont plus ce qu'on appelle de la grace que s'ils mettoient en joue comme font les chaſſeurs : mais ce dernier tire pour tuer & l'autre ſeulement pour faire du bruit. Il y a bien quelques régimens qui commencent là-deſſus à ſe corriger.

Lorſqu'on fait préſenter les armes à un bataillon pour marcher aux ennemis, les ſoldats ſont de côté dans les rangs faiſant face vers la droite, tenant leurs armes devant eux, les bras tendus; quelques-uns encore le font marcher de côté & non de front. Si cela a pû ſe tolerer dans le tems des mêches & des bandoulieres à charges, aujourd'hui cela ne doit plus être.

Cet examen nous fait connoître que dans ce tems-là comme aujourd'hui, on s'eſt plutôt attaché à faire paroître une troupe par une cadence & une meſure de mouvemens qui donnât de l'attention aux ſpectateurs, qu'à remplir l'objet capital, qui eſt d'apprendre aux ſoldats comment ils doivent ſe ſervir de leurs armes un jour d'action.

ARTICLE III.

A quoi l'on peut réduire le maniement des armes pour ne rien faire d'inutile.

CHAQUE capitaine, & les officiers de chaque compagnie peuvent apprendre à leurs ſoldats à faire le maniement des armes, ainſi que je vais l'expliquer.

Les compagnies marcheront à l'ordinaire pour ſe ren-

(*a*) *Quand on fait mettre, &c.* Il y a déja quelque tems que l'on s'eſt apperçu qu'il falloit que le ſoldat baiſsât abſolument la tête pour viſer le long du canon du fuſil, & on ne fait plus lever la tête au ſoldat lorſqu'il met en joue.

dre au lieu où l'on voudra faire l'exercice, & former le bataillon. Mais quand elles se formeront, chaque soldat n'occupera que deux pieds dans le rang, & ne laissera entre lui & ceux qui seront à ses côtés aucune distance; on en laissera toujours douze pieds d'un rang à l'autre (*a*), les soldats le fusil sur l'épaule appuyeront sur la crosse, pour en tenir le bout haut, afin qu'en se tournant de tous côtés leurs fusils ne s'entrechoquent pas.

Le premier commandement sera:

Reposez-vous sur vos armes.

Il se fera en trois tems: au premier il joindra la main droite au fusil au-dessus de la platine; du second baissera cette main à hauteur de la ceinture, & joindra la main gauche près du bout du canon, le tenant droit devant lui, près de lui & les bras étendus; du troisiéme il laissera tomber la crosse à terre, en baissant la main gauche & joignant la main droite sur la gauche près du bout du canon.

2e. *Prenez garde à vous, on va faire l'exercice.*

Ce commandement se fait pour que ceux qui ne peuvent pas faire l'exercice sortent du bataillon, & que chacun voye si rien ne l'embarrasse.

3e. *Portez vos armes.*

Du premier tems il pose la main droite en bas du canon près la platine, en levant de la main gauche le fusil droit & près devant lui; du second il baisse la main gauche sous la platine; du troisiéme le porte sur son épaule avec ses deux mains, & du quatriéme laisse pendre son bras.

4e. *A droite*, quatre fois.
5e. *A gauche*, quatre fois.
6e. *Demi-tour à droite.*

(*a*) *Les soldats le fusil sur l'épaule.* S'il y a une façon plus commode de le porter, pourquoi ne la pas prendre? Par exemple celle des Saxons, qui tiennent leur fusil appuyé sur l'épaule gauche, mais le bras tendu sans se fatiguer.

7e. Remettez-vous.

8e. Demi-tour à gauche.

9e. Remettez-vous.

10e. Présentez vos armes.

Du premier tems il joint la main droite au fusil; du second il baisse le fusil droit devant lui, & porte la main gauche près la culasse du canon; il tient alors le fusil droit devant lui sans se gêner, le pouce droit appuyé sur le chien.

11e. En joue.

Cela se fait d'un seul tems, en retirant en même-tems le pied droit en arriere, & armant son fusil.

12e. Retirez vos armes.

D'un tems, & se remettant de front & les armes présentées, & remettant le chien à son repos.

13e. En joue, comme ci-devant.

14e. Feu.

Du premier tems il fait feu, du second il laisse tomber son fusil plat (*a*) devant lui, du troisiéme il met le chien à son repos, & restant toujours de côté dans le rang.

15e. Chargez.

Du premier tems il prend la cartouche, du second il la déchire avec ses dents, du troisiéme il amorce & ferme le baffinet, du quatriéme il fait *à gauche* en mettant la crosse à terre de la main gauche, & de la droite il met la cartouche dans le canon; & du cinquiéme il prend la baguette, ensuite la tire, bourre & remet la baguette à sa place.

Ce détail pour charger doit se montrer dans l'exercice des compagnies en particulier; mais pour le bien faire faire à un bataillon par commandement, on ne peut pas

(*a*) *Plat*. C'est le terme qui est en usage, pour dire horizontalement.

régler des tems si justes pour les mouvemens ; quand on aura fait le commandement pour charger, on donnera un tems suffisant pour que tous les soldats puissent l'avoir fait, & à mesure qu'il y en aura qui auront chargé, ils se tiendront reposés sur leurs armes.

16e. *Prenez la bayonnette.*

Du premier tems il met la main droite sur la bayonnette, du second il la met au bout du canon.

17e. *Présentez vos armes.*

Du premier tems il leve le fusil de la main droite devant lui, & baisse la main gauche près la culasse ; du second il baisse la main droite sous la platine, le pouce appuyé sur le chien.

18e. *A droite*, quatre fois.
19e. *A gauche*, quatre fois.
20e. *Demi-tour à droite.*
21e. *Remettez-vous.*
22e. *Demi-tour à gauche.*
23e. *Remettez-vous.*
24e. *En joue*, comme ci-devant.
25e. *Retirez vos armes*, idem.
26e. *En joue*, idem.
27e. *Feu*, idem.
28e. *Chargez.*
29e. *En joue.*

Du premier tems il leve le fusil de la main droite & baisse la gauche près la culasse du canon ; du second il tient ses armes présentées & arme son fusil ; du troisiéme il met en joue.

30e. *Feu*, comme ci-devant.

31e. *Essuyez le bassinet.*

Il porte avec la main droite ce qu'il a pour essuyer le

baſſinet & la pierre, & referme le baſſinet.

32e. Otez la bayonnette.

Du premier tems il fait *à gauche*, en mettant la croſſe à terre de la main gauche; du ſecond il ôte la bayonnette du canon; du troiſiéme il la met dans ſon fourreau, & du quatriéme il remet ſa main droite au bout du fuſil.

33e. Poſez vos armes à terre.

Du premier tems il porte ſon fuſil de la main droite ſur la droite, la croſſe près la pointe de ſon pied droit, tenant la platine derriere lui; du ſecond, fait une ajambée du pied gauche & couche par terre ſon fuſil; & du troiſiéme il le releve.

34e. Reprenez vos armes.

Du premier tems il fait la même ajambée, du ſecond il ſe releve.

35e. Fuſil ſur le bras gauche.

Du premier tems, ſans remuer le fuſil il laiſſe couler la main droite le long du canon du fuſil de toute l'étendue du bras; du ſecond il porte le fuſil du côté gauche, la main droite près ſon épaule gauche, & il joint la main gauche ſous la batterie; du troiſiéme il met la main droite entre la culaſſe & la batterie.

36e. Préſentez vos armes.

Ceci ſe fait d'un ſeul tems, en tournant ſon fuſil dans ſes mains, le pouce droit appuyé ſur le chien.

37e. Fuſil ſur l'épaule.

Du premier il porte ſon fuſil ſur l'épaule, en poſant la main gauche ſur la croſſe; du ſecond il laiſſe tomber le bras droit & baiſſe le coude gauche.

38e. Fuſil ſur le bras gauche.

En trois tems, les deux premiers pour préſenter les armes.

On fera ensuite border la haye par quatre, cinq ou six, selon que sera le front de chaque compagnie ; & l'on commandera :

A droite par demi-rang de compagnie, bordez la haye.

A droite par demi-compagnies, formez le bataillon.

A droite par demi-rang de compagnies, bordez la haye.

A droite par demi-compagnies, formez le bataillon.

Ensuite on fera les mêmes commandemens à gauche.

Les compagnies étant de quarante-huit hommes sous les armes, & sur quatre rangs éloignés à douze pieds, les soldats en occupant deux de front, six soldats rempliront la distance d'un rang à l'autre. Si le bataillon est à cinq ou six rangs de hauteur, les compagnies n'ayant que sept ou huit hommes de front, ce mouvement se fera par compagnie.

Si les compagnies ne sont que de quarante hommes sur quatre rangs, ce mouvement se fera par cinq ; alors il faut que les soldats soient habitués à s'ouvrir en bordant la haye, pour gagner les deux pieds qu'ils auront de plus, afin d'occuper les douze, qui sont la distance d'un rang à l'autre, & à se resserrer pour n'en occuper plus que dix lorsqu'ils forment le bataillon, à moins qu'ils n'occupent la place d'une compagnie qui ait fait son mouvement par six. Il faut aussi que la compagnie qui a fait son mouvement par six pour border la haye, se resserre en formant le bataillon, lorsqu'il faut qu'elle occupe le terrain d'une compagnie qui a tourné par cinq.

A droite,
ou } *par demi-compagnies, bordez la haye.*
A gauche,

Marche.

Alte.

Demi-tour

Demi-tour à droite.

A droite, ou *A gauche,* } *par demi-compagnies, formez le bataillon.*

Demi-tour à gauche.

Lorſque le bataillon eſt par demi-compagnie qui borde la haye, ſoit par la droite ou par la gauche, il faut le faire marcher ſur ce flanc-là en lui faiſant obſerver les diſtances d'un rang à l'autre.

Il faut auſſi lui faire reformer le bataillon par un demi-tour à droite, & enſuite à gauche le même mouvement qu'il a fait pour border la haye, enſorte que les ſoldats qui auront ſervi de pivots pour border la haye, ſe trouvent (lorſque le bataillon aura marché), ſur le même alignement qu'ils étoient auparavant, mais plus ſur la droite que ſur la gauche, ſuivant qu'on aura fait marcher de pas le bataillon ſur ſon flanc.

Voilà à peu près où l'on peut reduire le maniement des armes, pour ne rien faire faire que d'utile à un bataillon, dans les exercices où l'on veut s'attacher à faire voir de la juſteſſe dans les mouvemens, mais il faut bien ſe garder d'en faire ſon principal objet ; & de ne faire tous les jours que la même choſe ainſi que nous le pratiquons. Il y en a bien d'autres, dont il faut que les ſoldats ſoient inſtruits, & le principal objet du maniement des armes doit être de lui bien montrer comment il doit charger promptement ſon fuſil, ſoit avec la cartouche ou en ſe ſervant de ſon fourniment pour mettre la poudre dans le canon, ſoit que la bayonnette ſoit au bout du fuſil, ou non ; comment il doit mettre en joue, & tirer droit ; comme il doit conduire ſon feu dans les occaſions où il peut ſe trouver ; de l'accoutumer à ne jamais tirer ſans ordre, & ſans regarder où il tire afin de ne pas faire des décharges mal à propos, ainſi que cela arrive tous les jours aux troupes qui n'ont pas été inſtruites de cette

maniere; de le faire tirer au blanc contre une muraille, afin qu'il voye le progrès qu'il fait; cette dépense est fort petite, mais nécessaire; & ce que l'on fait sans cela est peu profitable.

Je ferai observer ici, que depuis que les mousquets ont été reformés, & que l'on se sert de fusil, il y a des nations qui s'en servent avec beaucoup d'adresse & de promptitude, ensorte que dans une minute un homme tire quatre & cinq coups de fusil, quand cela est nécessaire; ce qui fait un grand avantage sur les autres nations qui ont négligé de se servir de cette arme aussi utilement. Il faut tâcher de n'être en rien inférieur à personne; (a) & tandis que nos armées sont à présent dans l'Empire, il faut qu'elles observent chez nos alliés ce qu'ils ont de bon afin d'en profiter comme ils ont fait chez nous. Et comme on est souvent obligé de charger le fusil soit debout, ou un genouil en terre (ce dont je parlerai dans la suite), il faut que les deux manieres de le faire entrent dans ce qui regarde le maniement des armes. Au reste tout ce qui sera trouvé de mieux à faire que ce que je propose de mon côté, il n'y a qu'à le pratiquer; mais * il faut que chaque usage soit mesuré, combiné, & uniforme dans toutes nos troupes.

*Régle.

A l'égard de l'instruction de la cavalerie, il n'y a aucun réglement à ce sujet; chaque régiment fait comme il l'entend; j'en ferai mention dans la suite.

Il y a une autre chose qui n'est pas de la conséquence de celle dont nous venons de parler, de laquelle cependant on fait une occupation dans nos exercices aux officiers d'infanterie françoise, qui est de leur apprendre à saluer, ce qui ne mérite pas l'attention qu'on a pour cela, & que l'on peut abreger en le faisant mieux.

(a) *Et tandis que nos armées, &c.* Ceci a été écrit en 1743.

CHAPITRE IV.

Du ſalut (a) des officiers de l'infanterie.

LES gens de guerre ne ſçauroient donner une plus grande marque de leur reſpect & obéiſſance au Roi, & à ceux qui le repréſentent dans les armées, quand ils ſont à la tête des troupes que de baiſſer les armes devant eux, pour les ſaluer; & le ſalut le plus ſimple eſt le plus noble pour les gens de guerre.

Lorſque le Roi paſſe à la tête de la cavalerie qui eſt en bataille, tous les officiers, & cavaliers mettent l'épée à la main; & les officiers, quand S. M. paſſe devant eux ne font que baiſſer la pointe de l'épée, & la relever. De même les cornettes baiſſent les étendarts & les relevent. Quand le Roi eſt arrêté, & qu'il fait défiler de la cavalerie, les officiers ne font encore que baiſſer la pointe de l'épée, pour le ſaluer; & comme ils tiennent le bride du cheval de la main gauche, ils n'ôtent jamais leur chapeau. Ce ſalut eſt ſimple, noble, & convient à des gens de guerre.

Il n'en eſt pas de même du ſalut de l'officier d'infanterie françoiſe, lequel eſt long, & compoſé de beaucoup de mouvemens inutiles & difficiles.

Lorſque le Roi paſſe à la tête de l'infanterie qui eſt en bataille, les officiers ſont répartis dans tout le front du bataillon, tenant l'eſponton de la main droite à côté d'eux, la main à hauteur de l'œil. Quand S. M. approche, l'officier du premier tems tourne ſur le talon gauche, porte le pied droit en arriere, & fait face vers la droite en joignant la main gauche à l'eſponton, le mettant de biais; du ſecond tems, il renverſe l'eſponton de la main

(a) *Du ſalut des officiers de l'infanterie.* Il eſt prouvé dans la ſuite qu'il ſeroit convenable que les officiers & ſergens fuſſent armés ainſi que les ſoldats, alors ils ſalueroient avec leurs fuſils, comme font les officiers des grenadiers qui ne portent que des fuſils.

droite, pour faire tomber le fer du côté de la tête du bataillon, à demi-pied de terre, ſoutenant l'eſponton de la main gauche. Du troiſiéme tems, il appuye de la main droite ſur le talon de l'eſponton pour le relever & le mettre de biais; & pour lors il le tient des deux mains. Du quatriéme tems, il ôte ſa main gauche, & ſe remet droit de front, remet l'eſponton de la main droite à côté de lui, comme il étoit auparavant; & du cinquiéme, il ôte ſon chapeau de la main gauche.

Lorſque le Roi eſt arrêté & qu'il fait défiler de l'infanterie devant lui, les officiers ſont dans leurs diviſions. Dès qu'ils ſont à quinze pas ou environ de S. M. ils s'avertiſſent pour le ſaluer de concert, & au lieu de continuer à marcher l'eſponton à la main, de la main droite ils l'élevent, & le mettent ſur l'épaule, le tenant plat, le talon devant eux.

Quand ils approchent du Roi, un officier de la diviſion dit *Partons*. Pors lors, du premier tems, tournant tous ſur le talon droit, ils font face vers la droite, en ôtant l'eſponton de deſſus l'épaule, & y joignant la main gauche, ils le mettent plat devant eux à hauteur de l'épaule. Du ſecond tems, en paſſant le pied droit devant le gauche, ils renverſent l'eſponton de la main droite; le fer à demi-pied de terre, le ſoutenant de la main gauche, & continuant à marcher de côté. Du troiſiéme tems, ils appuyent de la main droite ſur le talon de l'eſponton pour le relever, & le mettre plat, le tenant des deux mains. Du quatriéme, ils remettent l'eſponton plat ſur l'épaule, en ſe mettant droits dans le rang; & du cinquiéme tems, ils ôtent leur chapeau, & marchent l'eſponton plat ſur l'épaule, juſqu'à ce qu'ils ſoient à quinze pas du Roi; ils ſe remettent alors à marcher l'eſponton à la main comme auparavant.

Suivant cette maniere de ſaluer, ſoit que le Roi paſſe à la tête des troupes, ou qu'elles défilent devant lui; il faut que S. M. vienne toujours par la droite; car quand elle arrive par la gauche du champ de bataille, l'officier

en le saluant lui tourneroit le dos, & les soldats aussi, quand ils ont presenté les armes, ce qui feroit que le Roi ne pourroit pas bien examiner les troupes.

Si l'on ne cherche dans tous ces mouvemens, que la justesse, il n'y en a jamais. Les officiers des divisions étant de differente taille, les uns jeunes, les autres vieux, d'autres estropiés. Si on y cherche de l'utilité, il n'y en a pas non plus, & c'est tems perdu que se faire une occupation de ce salut.

Le salut de la cavalerie est tout ce qu'il y a de plus simple & de mieux, il faut sur ce modéle régler celui de l'infanterie. Pour cela lorsque le Roi passera à la tête d'un bataillon, les officiers qui ont l'esponton à la main, comme il est marqué ci-dessus, sans bouger de leur place, du premier tems baisseront le fer de leur esponton de la main droite devant eux, jusqu'à ce qu'il soit à demi-pied de terre ou environ. Du second, de la même main ils le remettront comme il étoit; & du troisiéme, ils ôteront leur chapeau de la main gauche. Ce salut imiteroit fort celui de la cavalerie, & l'officier resteroit toujours de front, aussi-bien que le soldat, soit qu'on lui fit présenter les armes, ainsi que je l'établis, ou qu'il ait le fusil sur l'épaule, ou sur le bras gauche.

Quand le Roi sera arrêté & que les bataillons défileront devant lui, les officiers des divisions marcheront toujours l'esponton à la main, jusqu'à six pas du Roi. Pour lors, sans s'arrêter, du premier tems, ils leveront leurs espontons de la main droite, ensorte qu'il soit droit à côté d'eux de l'étendue du bras. Du second, ils baisseront le fer jusqu'à demi-pied de terre. Du troisiéme, ils ôteront leur chapeau de la main gauche, & se mettront à marcher, l'esponton à la main comme auparavant. Ce salut est à peu de choses près celui des officiers d'infanterie allemande, avec encore moins de mouvemens. Quant au salut du drapeau, il faut seulement baisser le drapeau, & le relever de même, ces saluts conviennent mieux à des gens de guerre, & ne demandent pas une

grande instruction. Il y a des choses plus utiles & plus sérieuses à enseigner aux officiers.

A l'égard des soldats, quoique les officiers saluent quand les troupes défilent devant le Roi, les soldats défilent toujours devant S. M. fusil sur l'épaule, & ne présentent pas les armes. Je crois qu'il en doit être de même quand le Roi passe à la tête des bataillons, & que les soldats sont mieux fusil sur l'épaule ou le tenant devant eux appuyé sur le bras gauche. Le Roi en verroit mieux l'homme & sa contenance; ainsi ce prétendu salut du soldat est inutile.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir (a) si l'infanterie armée toute de fusil avec des bayonnettes à douille, est mieux armée que quand elle avoit des piques & des mousquets.

PREMIEREMENT, pour donner à connoître si l'on a bien ou mal fait de supprimer les piques dont on se servoit dans les deux premieres guerres dont j'ai parlé ci-devant, il faut examiner si l'usage que l'on en faisoit étoit utile, si l'on ne pouvoit pas le rendre meilleur; & quand cela se seroit pû faire, s'il n'est pas encore plus avantageux de les avoir supprimées.

Comme le principal objet de la pique, & presque l'unique, étoit de s'en servir contre la cavalerie, on suppose ici un nombre de bataillons sans distance de l'un à l'autre, afin de rendre leur ordre plus fort, que la droite & la gauche de ceux qui sont aux extrémités soient couver-

(a) *Sçavoir si l'infanterie armée toute de fusils, &c.* Cette digression est faite en partie pour prouver que du tems des piques, comme à present, on n'a pas reglé l'ordre de bataille sur des principes connus, & qu'on auroit pû tirer plus d'utilité des piques, en les rangeant autrement.

tes, enforte qu'on ne les puiffe attaquer que dans leur front, & que chaque bataillon foit en bataille fur cinq de hauteur, ayant vingt-quatre files de piques dans le centre du front, & quarante-huit files de moufquets à chaque manche, outre les dix de la compagnie des grenadiers qui eft à la droite, ce qui fait cent trente hommes de front; enforte que la cavalerie foit obligée d'attaquer cette infanterie dans tout fon front.

Quand les efcadrons s'approchent pour enfoncer cette infanterie, les rangs & les files fe ferrent, & les bataillons préfentent les armes. Pour lors, les efcadrons rempliffent tout le front de l'infanterie; fi les piquiers font fermes, ce qui eft vis-à-vis peut s'arrêter quand il en eft près, & les autres efcadrons vont droit aux manches des moufquets, fans que les piques puiffent les proteger en rien; & fi les manches font renverfées, les piquiers alors étant tournés, pris par derriere & en flanc, ne peuvent plus fe défendre: ainfi par cet ordre de bataille les piques n'étoient d'aucune utilité contre la cavalerie. Dans toutes les guerres de Louis XIV. on ne s'en eft jamais fervi autrement, ce qui fe prouve par ce qui étoit ordonné à l'égard des ordres de bataille, où il eft feulement marqué d'envoyer trois files de piques au flanc de chaque bataillon: fi on en avoit voulu faire un ufage plus utile contre la cavalerie, voici ce que l'on auroit pû faire.

Chaque compagnie (fuppofé) eft de quarante moufquetaires & de dix piquiers; que chacun fe mette en bataille fur cinq rangs, que les deux premiers foient de moufquetaires, le troifiéme formé par les dix piquiers, & les deux derniers de moufquetaires; les compagnies étant jointes, le bataillon fe trouve formé, & tous les foldats d'une même compagnie, enfemble les piquiers, font tous au centre de la hauteur du bataillon. Quand la cavalerie ennemie approche, les rangs & les files fe ferrent bien & préfentent les armes. La pique qui a quatorze pieds de long paffe de plus de fept pieds le premier rang des moufquetaires, les deux premiers rangs mêlés

d'officiers se tiennent debout ou mettent genouil à terre pour faire feu, si on leur ordonne; & comme ils sont couverts par les piques, ils tirent avec plus d'assurance, & les piquiers couverts par les deux premiers rangs présentent leurs piques avec bien plus de fermeté, c'est ce qu'on appelle *fraiser le bataillon*. Mais nous ne voyons pas que dans les deux premieres guerres dont nous avons fait mention, ni même long-tems auparavant, on s'en soit servi comme cela, ni qu'il en soit parlé dans tous les réglemens pour les exercices.

Quoique cette maniere de placer des piques au centre de la hauteur, & non pas au centre du front, eût été plus utile contre la cavalerie, puisqu'elles couvrent tout le front du bataillon, & que de l'autre façon elles n'en occupent que la cinquiéme partie; néanmoins les occasions d'être obligé de s'en servir sont si rares, en comparaison de celles où elles sont non-seulement inutiles mais embarrassantes, comme dans tout ce qui est pays coupé de hayes, d'arbres, fossés, watragans (autrement dit fossés pleins d'eau) pays de montagnes, où tous les hommes armés de piques sont inutiles & difficiles à mettre en ordre, que ce n'est pas sans raison que l'usage en a été proscrit.

Si cette arme a eu quelque réputation, il faut remonter plus haut & considerer le tems où il y avoit peu d'armes à feu, de sorte que les bataillons avoient encore les trois quarts ou les deux tiers de soldats armés de piques, & se mettoient en bataille à dix ou douze de hauteur; pour lors on est persuadé que si les premiers rangs avoient été mêlés de piques & de mousquets, il eût été difficile à la cavalerie de les forcer; mais à mesure qu'on a augmenté le nombre des armes à feu, & diminué les piques, elles n'ont plus eu la même force: d'ailleurs, durant la guerre de 1701 qu'il n'y a plus eu de piques, cela n'a rien ôté de la force des bataillons; & s'il y en a eu qui ayent été renversés par de la cavalerie, ils l'auroient été de même du tems des piques.

Ce n'est pas la pique (*a*) seule qui empêche la cavalerie d'enfoncer de l'infanterie, mais bien l'ordre de bataille qu'elle tient; car quand la cavalerie se présente & que les rangs & les files sont bien serrés, (*b*) deux soldats pour lors n'occupent pas trois pieds de front. Si les bataillons sont sur cinq rangs, chaque cavalier occupant trois pieds aura deux files, & par conséquent dix hommes armés de fusils avec des bayonnettes contre lui. Le fusil a cinq pieds de long & la bayonnette un pied & demi, sur quoi il faut diminuer quatre doigts pour passer le bout du canon dans la douille de la bayonnette, ce qui fait six pieds deux pouces de long pour le fusil avec la bayonnette. Le cavalier n'a que son sabre de trois pieds trois pouces de long, ce qui fait que ceux du second rang ne peuvent combattre. La cavalerie ne fera pas feu contre cette infanterie, au lieu que les dix hommes, soit que les deux premiers rangs soient genouil à terre ou debout, peuvent se servir de leur feu, le cavalier étant beaucoup élevé. Si cette infanterie est instruite, si elle sçait ménager son feu & tirer à propos, en un moment e llese sera fait un rampart d'hommes & de chevaux, qui empêcheront ceux de derriere d'approcher; car il faut encore que le cheval le veuille aussi-bien que l'homme; & l'un ou l'autre de tué ou de bien blessé ne fait qu'embarrasser les autres.

Cette cavalerie ne peut se servir d'aucune arme pour attaquer cette infanterie, il faut auparavant que par le choc & la force des chevaux elle soit entrée dans le ba-

(*a*) *Ce n'est pas la pique seule qui empêche, &c.* Une des raisons qui peut faire dire que l'infanterie résistoit mieux anciennement à la cavalerie qu'elle ne peut faire à présent, c'est qu'elle se mettoit en bataille sur plus de rangs.

(*b*) *Deux soldats pour lors.* Il se peut que quelquefois les soldats soient si serrés qu'ils n'occupent pas trois demi-pieds chacun; mais il n'est point nécessaire dans ces supputations-ci de changer rien au premier systême qu'on s'est formé, qui est qu'un soldat occupe deux pieds pour charger, & trois soldats une toise, & deux cavaliers une toise; alors la supputation n'est plus que de 15 hommes contre deux cavaliers; mais ce nombre assurément est suffisant, si les soldats sont bien dressés, pour se faire promptement par un feu vif un rampart d'hommes & de chevaux.

taillon, & c'eſt à quoi elle n'eſt pas ſûre de réuſſir contre une troupe ferme. Le ſecond rang des chevaux, ni les autres de derriere, ne pouſſent pas facilement le premier, mais en le ſerrant de près ils l'empêchent ſeulement de reculer & de tourner tête; l'infanterie au contraire qui pour lors ſerre bien ſes rangs & ſes files, ſe pouſſe & les rangs ſe ſoutiennent l'un l'autre; ainſi pour la renverſer il faut des hommes bien fermes & des chevaux qui veuillent avancer, ayant dans le nez un ſi grand feu. Voilà la raiſon qui a toujours fait dire que ſi l'infanterie connoiſſoit ſa force, la cavalerie ne la romproit point, & non pas que ſa force ait conſiſté autrefois en ce qu'elle étoit armée de piques, qui eſt une arme très-fragile, laquelle une fois baiſſée eſt difficile à remuer, & n'a d'autre mérite que ſa longueur.

Si les ſoldats qui marchent en campagne étoient comme ceux qui ſont employés à la défenſe des places, lorſqu'ils ſont dans un chemin couvert ou dans quelques ouvrages pour les défendre, ils auroient à leur diſpoſition des armes de rechange de tout uſage, armes à feu, piques, hallebardes, grenades, & autres, & s'en ſerviroient pour toutes les differentes attaques qu'on pourroit leur faire; mais comme ils ne peuvent porter chacun qu'un certain poids en campagne, il faut leur choiſir une ſorte d'arme qui puiſſe leur être utile pour toute ſorte d'occaſions, & qui dans un beſoin puiſſe ſuppléer à toutes les autres: or le fuſil avec la bayonnette étant en même tems arme à feu & hallebarde, ſupplée par le feu à l'éloignement, & par ſa bayonnette à tous les coups de main. Il ſeroit inutile de leur en donner d'autres, dont ils ne pourroient faire uſage que dans une ſeule occaſion, & qui les rendroient eux-mêmes inutiles pour toutes les autres actions, ſur-tout encore étant facile de s'en paſſer: ainſi je ſuis perſuadé qu'on a eu grande raiſon de ſupprimer les piques. Ces raiſonnemens que j'avois faits avant que d'avoir lû Polybe ſont conformes à celui qu'il fait, quand il compare l'ordre de bataille des Grecs avec celui des Romains.

On a trouvé encore de différens ſentimens, lorſqu'il a été queſtion d'ôter les mouſquets. On diſoit qu'avec cette arme on faiſoit plus long-tems feu qu'avec un fuſil, que le mouſquet manquoit beaucoup moins de tirer, au lieu que la batterie d'un fuſil étoit ſujette à ne pas faire de feu & ne pouvoit pas durer long-tems. Il eſt vrai que l'on peut tirer plus long-tems avec un mouſquet qu'avec un fuſil dont la batterie s'uſe & ne fait pas toujours prendre l'amorce; mais quand la batterie n'a pas fait feu, dans l'inſtant même le fuſil eſt remis en état de tirer; & il n'en étoit pas de même du mouſquet, car outre le tems qu'il falloit pour remettre la mêche ſur le ſerpentin, pour la bien faire tenir, la compaſſer, la ſouffler, puis ſouffler ſur le baſſinet, enſuite l'ouvrir; s'il faiſoit du vent, la poudre n'y reſtoit pas; s'il pleuvoit, elle étoit mouillée dans l'inſtant; & même quand ces inconvéniens n'y étoient pas, ſi la mêche n'étoit pas bien ſerrée & bien allumée, on donnoit pluſieurs coups de clef ſans que la poudre prît; & comme il reſtoit de la cendre de cette mêche dans le baſſinet, il falloit attendre qu'elle fût bien éteinte avant que de remettre le mouſquet en état de tirer, crainte que l'amorce ne prît. Il eſt vrai qu'il tirera plus long-tems qu'un fuſil, mais comme toutes les actions de campagne demandent plutôt un feu vif & promptement redoublé, qu'un feu lent & de plus de durée; qu'il falloit des ſoldats bien adroits pour s'en ſervir utilement; que l'on tire quatre coups de fuſil contre deux de mouſquet; que les grenadiers des bataillons étoient tous armés de fuſils, & plus ſouvent dans l'action que les autres ſoldats, il n'y avoit nulle bonne raiſon de ne les pas armer de même.

De plus, quand on ſe ſervoit de mouſquets & que les bataillons chargeoient l'épée à la main, les ſoldats étoient obligés de tenir le mouſquet de la main gauche, car pour lors il n'y avoit pas de bretelles aux mouſquets, comme on en a mis depuis aux fuſils pour les porter en bandouliere. Dans la guerre qui a précedé la paix de

Nimegue, les soldats portoient des baudriers de vache avec des bandoulieres de même, où il y avoit des charges de bois qui pendoient avec des cordons, & une écharpe de toile à la ceinture.

Durant la guerre de 1688 on avoit proposé au feu Roi de supprimer les piques & les mousquets; il fit même faire une épreuve de bayonnettes à douille à peu près comme celles d'aujourd'hui sur les mousquets de son régiment; mais comme les bayonnettes n'avoient pas été faites sur les canons qui étoient de différentes grosseurs, elles ne tenoient pas bien ferme, de sorte que dans cette épreuve qui fut faite en présence de S. M. plusieurs bayonnettes en tirant tomboient, à d'autres la balle en sortant cassoit le bout, cela fit qu'elles furent rejettées.

Mais peu de tems après des Nations contre lesquelles nous avons été en guerre, quitterent les piques pour les fusils avec des bayonnettes à douille, ausquelles nous avons été obligés de revenir.

Comme c'est la sorte d'arme dont les soldats sont armés qui regle en partie la maniere de former les bataillons, que celui qui est armé partie de piques, partie de mousquets, se forme différemment de celui qui est tout armé de fusils avec des bayonnettes, on a cru devoir expliquer l'usage que l'on faisoit de toutes les armes dont on s'est servi dans toutes ces trois dernieres guerres, afin d'en bien faire connoître le mérite & le désavantage, & que l'on puisse juger si l'on a raison de conclure que de toutes les armes dont on s'est servi jusqu'à présent, les fusils avec la bayonnette à douille, dont tout le bataillon est armé, sont celles qui doivent être préferées à toutes les autres; que l'on doit s'y arrêter & former les bataillons sur ce pied-là, jusqu'à ce qu'on en ait inventé d'autres que l'on prouve être plus avantageuses: car il ne faut pas croire que l'on soit arrivé au point de perfection ni sur cet article, ni sur bien d'autres, ainsi qu'on en pourra juger dans la suite.

Ce choix fait d'armer le bataillon de fusils avec la

bayonnette à douille, il faut s'arrêter à former les bataillons sur ce pied-là.

CHAPITRE IX.

Quel a été l'arrangement des compagnies & des officiers dans le bataillon dans les trois guerres avant la paix d'Utrecht, le défaut de cet arrangement aussi-bien que de la division par files d'un homme à chaque rang.

DANS les deux premieres guerres qu'il y avoit des piques, les compagnies dans le bataillon étoient placées comme aujourd'hui quant aux mousquets, car les dix piquiers de chaque compagnie alloient au centre du front former le corps de piques.

L'ordre des compagnies dans le bataillon pendant les trois guerres dont il s'agit, a toujours été tel qu'il est encore aujourd'hui, sçavoir la compagnie des grenadiers à la droite de toutes, puis la colonelle (si c'est un bataillon colonel) sinon celle du premier capitaine, ensuite celle du second capitaine, & toutes les autres de suite jusqu'à celle du dernier capitaine qui ferme la gauche du bataillon. Le commandant va se mettre à la tête du centre & les trois drapeaux derriere lui dans le front du centre. Tous les capitaines présens forment un rang derriere le commandant, partageant entr'eux tout le front du bataillon, soit du tems des piques, ou depuis qu'elles ont été supprimées. Les lieutenans ou sous-lieutenans forment un rang derriere celui des capitaines, tous indifféremment sans observer d'être vis-à-vis de leurs compagnies ou de celles des autres. Par cet arrangement tous les anciens se trouvent à la droite, & les moins anciens à la gauche : afin que les files des soldats soient complettes, quand il y a des compagnies qui ont quelques hom-

mes de trop, les sergens de celles qui en manquent les vont prendre pour remplir les leurs.

Cet arrangement a toujours été de même, soit en paix, soit en guerre ; voici seulement ce qui se pratique dans quelques régimens. Lorsque les bataillons vont combattre, comme suivant l'arrangement des compagnies tous les anciens capitaines se trouvoient à la droite du bataillon, & les derniers à la gauche, & qu'il faut aussi placer des capitaines & des lieutenans à la queue, voici l'arrangement des officiers.

Le commandant du bataillon se place à la tête du centre, le premier capitaine à la tête de la droite, le second à la gauche, quelquefois avec sa compagnie, seulement comme poste d'honneur, n'ayant aucune autre compagnie ni aucun nombre de files déterminé à leurs ordres ; car dès que le bataillon est formé on ne distingue plus rien par compagnies, mais seulement par nombre de files. Le troisiéme va à la queue du bataillon derriere le centre ; un des moins anciens derriere la droite, & un autre de même derriere la gauche, chacun avec un lieutenant & un sous-lieutenant ; le reste des officiers présens est partagé dans tout le front à la tête du premier rang à égale distance, sans aucun nombre de de files déterminé à leurs ordres. Quant aux sergens, on en met un sur chaque flanc des rangs, quelques-uns dans les rangs, d'autres derriere. Depuis 1703 quelques régimens détachent par compagnie un nombre de soldats, pour faire cinquante hommes, avec un capitaine, un lieutenant, & un sous-lieutenant que l'on met à la gauche du bataillon, pour tenir lieu d'une seconde compagnie de grenadiers, & qui s'y place de même. Voilà l'ordre le plus généralement reçu, car il n'y a aucune uniformité d'arrangement dans les troupes.

Pour connoître si cette disposition des officiers & la division par files est bonne, il faut représenter des bataillons dans l'action. Les combats se donnent en plaines, ou en pays coupés de hayes, jardinages, fossés, montagnes & autres,

Lorſque c'eſt dans une plaine, & que les bataillons s'approchent pour ſe charger, les rangs ſe ſerrent à trois pieds ou environ, & les officiers qui ſont à la tête ſe joignent au premier rang des ſoldats. On bat, ou l'on eſt battu; ſi l'on bat, & qu'il y ait de la réſiſtance, le bataillon ſe rompt plus ou moins; s'il y a peu de réſiſtance, & qu'une partie des officiers & ſoldats s'emportent à la pourſuite, cela met encore le bataillon en confuſion: enſorte que ſi ceux qu'il a pouſſés ſont ſoutenus, vous troûvant en déſordre, vous êtes facilement renverſé. Si d'un autre côté du premier choc vous avez été pouſſé, il faut à une certaine diſtance tâcher de ſe reformer.

Si des bataillons en attaquent d'autres dans des pays coupés de hayes ou de jardinages, pour les y forcer, il faut qu'ils cherchent des paſſages, & en les forçant qu'ils ſe mettent en déſordre. Dès que l'on a forcé, il faut ſonger à ſe rallier promptement; ſi on a été forcé, il faut pareillement tâcher à une certaine diſtance de ſe reformer, parce que ſi des troupes viennent en ordre ſur d'autres qui n'y ſont pas, ces derniers ne peuvent ſoutenir leur choc, quelque valeur qu'il y ait parmi elles; car un bataillon dont les rangs & les files ſont ſerrés, qui en charge un autre, la bayonnette au bout du fuſil, dont les parties ne ſont pas liées & ne choquent que les unes après les autres, lequel par conſéquent n'a ni le poids ni la force du bataillon, dont toutes les parties pouſſent & choquent en même-tems, le renverſe facilement. Il eſt donc certain que le bataillon qui conſerve le mieux ſon ordre, & qui quand il ne peut s'empêcher de ſe rompre, ſçait ſe reformer le plus promptement, a un grand avantage ſur ceux qu'il a à combattre. Il faut voir ſi la diſpoſition ci-deſſus, telle qu'on l'a expliquée, procure ces avantages.

Par l'arrangement que je viens de marquer des officiers & ſergens, ils ſont tous en dehors du bataillon aux quatre côtés du quarré long. Il eſt vrai que dans le tems qu'on va charger, les officiers qui ſont à la tête ſont pro-

che le premier rang des soldats, mais le second, le troisiéme, le quatriéme & le cinquiéme n'ont aucun officier ni sergent qui les dirigent & les aident à garder leur ordre, soit en marchant ou en combattant, non plus qu'à tirer à propos quand on le commande, ensorte qu'ils sont abandonnés à leur propre conduite. Le rang d'officiers & de sergens qui est derriere le bataillon ne pourroit être utile que quand les rangs sont rompus, pour les empêcher de fuir; ☞ mais il n'empêche pas que les rangs ne se rompent, ce qui est le capital, puisque quand ils le sont une fois, on ne les rétablit pas dans l'action. Comme ce sont les cinq rangs de soldats qui conduisent tous les mouvemens, que personne ne les aide & ne fait corps avec eux; quand le premier rang attaqueroit vivement le bataillon ennemi, si le second, le troisiéme & tous les autres rangs ne l'appuyent, il ne résistera pas. Par cette disposition il n'y a pas de nerf dans le corps du bataillon où doit être la force; si ces officiers & sergens qui sont derriere étoient mêlés dans les rangs, ils empêcheroient qu'ils ne se rompissent, d'autant que l'on n'est maître d'une troupe qu'autant qu'elle conserve son ordre; car dès qu'il n'y est plus, l'officier n'y a pas grande autorité. De plus, par l'arrangement des officiers, tel qu'il est porté ci-dessus, il y en a très-peu que le hasard place au droit des files de leurs compagnies, lesquelles même dès que le bataillon est en mouvement, sur-tout dès que l'action est commencée, se trouvent mêlées avec celles des autres compagnies; & comme les officiers n'ont aucun nombre de soldats déterminé à leurs ordres, ni les soldats aucun officier fixé qu'ils doivent suivre, & qu'ils ne se connoissent point, quand une fois les bataillons sont rompus, il faut bien du tems & être bien sûr de l'avoir pour les remettre en ordre. Voilà ce qui regarde l'arrangement des officiers, ce qui même se pratique differemment dans plusieurs régimens. Il faut parler encore plus particuliérement de celui des files.

Cette division par files d'un homme à chaque rang a été

été en uſage de tout tems chez les Nations qui ont eu le plus d'ordre dans la guerre ; ç'a été la baſe de tous leurs ordres de bataille, même avec des diſtances entr'elles, à quoi elles étoient contraintes par les armes dont elles ſe ſervoient.

La comparaiſon que fait Polybe de l'ordre de bataille des Grecs avec celui des Romains que j'ai rapporté ci-deſſus, en eſt la preuve. Il marque que la phalange doublée avoit ſeize rangs l'un derriere l'autre ; que quand ceux de derriere ſe ſerroient contre le premier, les cinq premiers rangs baiſſoient leurs piques, les couchant l'une ſur l'autre, ſoutenues ſur le bras gauche du ſoldat, & qu'elles paſſoient au-delà du premier rang. Pour lors il étoit de toute néceſſité que les files fuſſent diſtinguées, & que les piques d'une même file fuſſent couchées l'une ſur l'autre, autrement les ſoldats ſe ſeroient bleſſés. D'un autre côté chez les Romains, à cauſe des armes dont ils ſe ſervoient, chaque homme occupoit trois pieds, il en falloit encore trois autres entre lui & ceux qu'il avoit à ſes côtés, & ſix d'un rang à l'autre ; ainſi les Romains étoient contraints non-ſeulement de diſtinguer les files, mais même avec de grandes diſtances entr'elles. Or il faut à préſent examiner ſi cette diviſion de parties convient aujourd'hui aux armes dont nous nous ſervons, aux ordres de bataille que nous devons prendre, & aux mouvemens que nous ne pouvons nous diſpenſer de faire.

On ſuppoſe un bataillon de cent vingt hommes de front ſur cinq rangs, & par conſéquent cent vingt files. Le front de ce bataillon, à raiſon de deux pieds par homme, aura quarante toiſes d'étendue, qui ſe trouveront diviſées en cent vingt parties de deux pieds à chaque rang, toutes contigues, dont l'une ne fait pas mouvoir l'autre ; mais il faut que chaque homme en particulier, & tous enſemble (ſuivant ce qu'on doit leur avoir enſeigné & le grand uſage qu'ils doivent avoir fait des mouvemens) tâchent à ſe régler les uns ſur les autres,

pour former, autant qu'il est possible, la ligne droite, de même que si elle étoit composée de parties solides & continues, & que les soldats des rangs de derriere se dressent sur leurs chefs de files : pour cela il faut observer que les cinq rangs d'un bataillon forment cinq lignes paralleles. Comme dans chaque rang il y a cent vingt hommes qui occupent chacun deux pieds, si depuis la droite jusqu'à la gauche l'on tire des lignes perpendiculaires du premier rang jusqu'au dernier, à deux pieds de distance l'une de l'autre, cela donnera cent vingt lignes paralleles, entre lesquelles vos cent vingt files seront enfermées, & il faut que, soit en marchant en avant ou en tournant, cet ordre ne se dérange pas. Si au lieu de deux pieds par chaque homme ou chaque file, vous en donniez cinq, ces cent vingt files au lieu de quarante toises, à raison de deux pieds, en occuperoient cent, & il faudroit que chaque file laissât toujours trois pieds de distance, de soi à celle qui est à droite, & de même à sa gauche, depuis le chef de file jusqu'au serre-file, afin, comme dit Végece, que chaque soldat soit éloigné de son camarade de la distance qui lui est nécessaire. Comme il est entiérement impossible d'exécuter cela en marchant & en tournant, & même que cela est nuisible à la force de notre ordre de bataille par rapport aux armes dont nous nous servons, c'est ce qui fait que je n'établis que deux pieds par homme; encore cette justesse ne peut-elle pas subsister en marchant & en tournant. De plus, quand ce bataillon marche pour combattre, comme il n'a d'autres divisions que celles des files, qui ont une égale liaison entr'elles depuis celle de la droite jusqu'à celle de la gauche, il se dérange encore bien plus facilement, surtout depuis la suppression des piques; car auparavant, le bataillon étoit au moins divisé en trois parties, le corps des piques au centre du front, ayant une manche de mousquets à sa droite, & une à sa gauche; mais dès que ceux dont il s'agit se mettent en mouvement, ces petites parties perdent leur arrangement, les unes se

ſerrent plus, d'autres s'ouvrent davantage, l'inégalité du terrain les dérangeant à chaque inſtant, à plus forte raiſon dans l'action; car dès qu'il y a des hommes tués ou bleſſés, ou qui quittent les rangs, il n'eſt plus queſtion d'arrangement de files. Si ce bataillon au lieu de marcher de front eſt contraint par le terrain de défiler par parties de plus ou de moins de front, il n'y a nulle diviſion de marquée, enſorte que pour les faire juſtes, ſuivant le terrain, il faudroit compter les files depuis celle de la droite juſqu'à celle de la gauche, comme il ſe pratique à des revûes & à des exercices, pour les diviſer en plus ou moins de parties, ſuivant la largeur du terrain par où il faut défiler, ou autrement tout paſſe en confuſion tant ſoldats qu'officiers, leſquels ont bien de la peine à reprendre leur rang.

Cette diviſion, qui n'eſt que d'une file, eſt donc trop petite pour l'étendue d'un bataillon, ce qui, joint au mauvais arrangement des officiers dont je viens de parler, fait que l'ordre dans les bataillons ne peut ſe garder; & dès qu'ils ſont une fois rompus, ſoit en combattant ou en paſſant des défilés, l'officier pour lors ne ſonge pas à rallier ſes ſoldats: & comment le pourroit-il faire? tout eſt mêlé; ſi l'on a battu, l'officier court à la tête, laiſſe les ſoldats derriere; perſonne ne veut reſter ou retourner en arriere pour les faire joindre, croyant qu'il iroit de ſon honneur; nombre de ſoldats, ſoit par envie de piller ou par mauvaiſe volonté, demeurent derriere: le commandant ne ſçait à qui s'en prendre, la faute eſt également celle de tout le monde, perſonne n'ayant à ſes ordres aucune partie déterminée, & le bataillon faiſant un tout ſans parties diſtinctes, auſſi tout ne s'ordonne qu'avec confuſion. Durant ce tems l'ennemi vient en ordre, les officiers avec un nombre de ſoldats de bonne volonté qui ſe ſont ralliés aux drapeaux, ſans pouvoir prendre un bon ordre, font fermes, mais n'étant pas aſſez en force, ils ſe font tuer & l'ennemi reprend l'avantage.

☞ Voilà ce qui fait que dans tous les combats les François perdent un bien plus grand nombre d'officiers que de soldats; & c'est ce qui a fait dire de tout tems que la premiere charge des François étoit difficile à soutenir; mais comme ils s'emportent dès qu'ils ont poussés & qu'ils ne conservent plus d'ordre, ils sont exposés à être ramenés : or comme ce défaut n'est pas dans la Nation, & qu'il n'est que dans la disposition où l'on se met pour combattre, il sera facile d'y remedier.

Il s'agit à présent de décrire & expliquer tout ce qui regarde les motions militaires, c'est une partie difficile à apprendre, mais dont il faut que les officiers soient instruits par principes, afin qu'ils sçachent faire mouvoir les troupes dans les régles les plus parfaites des mouvemens.

CHAPITRE X.

Des (a) motions militaires.

APRÈS avoir long-tems, comme major, exercé des bataillons suivant nos anciens usages, & celui qui subsiste encore aujourd'hui, j'ai souvent été surpris de voir que quelquefois des troupes marchoient assez bien, & que d'autres jours les mêmes troupes marchoient fort mal; ☞ que quoique l'on continuât de les bien exercer, elles ne profitoient pas davantage : mais comme je n'avois, ainsi que je l'ai déja dit, aucuns principes de géométrie, j'ignorois entiérement les raisons de ces défauts, & ce n'est qu'à force d'avoir réflechi & examiné d'où ils provenoient, que j'ai enfin trouvé que bien souvent ce n'étoit pas la faute des troupes, mais le défaut de régles & de principes dans notre façon de les instruire &

(a) *Motions.* Ce terme renferme la même idée que celui d'*évolutions*; mais ce dernier ne satisfaisant pas l'auteur, il a voulu donner un nom nouveau à des mouvemens de troupes qu'il établit sur des principes nouveaux.

de les faire mouvoir ; & lorſque dans la ſuite j'ai été chargé de faire des diſpoſitions d'armées, pour nous approcher avec ordre de celle des ennemis, & enſuite nous déployer pour prendre un champ de bataille, j'ai connu que ce défaut de principes & de régles dans tous les mouvemens particuliers d'un bataillon & d'un eſcadron s'étendoit ſur tous ceux d'une armée, puiſqu'elle n'eſt autre choſe qu'un nombre de bataillons & eſcadrons mis les uns près des autres, pour faire uniformément enſemble les mêmes mouvemens qu'on leur a appris à chacun en particulier ; enſorte que cette irrégularité dans les mouvemens d'un bataillon & d'un eſcadron répetée dans tous ceux d'une armée, cauſoit de grandes difficultés pour former un bon ordre de bataille ; c'eſt ce qui me fait dire que l'on ne parviendra pas à une connoiſſance parfaite des mouvemens d'une armée & de tous leurs differens ordres de bataille, qu'on ne ſoit inſtruit à fond de tous ceux d'un bataillon & d'un eſcadron en particulier.

Par tout ce que l'on verra (*a*) dans l'explication des motions & dans la ſuite des mes écrits, l'on ſentira la néceſſité qu'il y a pour tout officier qui veut parvenir, d'apprendre la géométrie, les fortifications, le deſſein, & à lever ſoi-même la carte d'un pays, connoiſſances qui ne ſont pas moins eſſentielles pour la guerre de campagne que pour l'attaque & la défenſe des places, & ſans laquelle on aura une peine infinie à démêler le bon & le mauvais de ce qu'on verra pratiquer, comme je ne l'ai que trop experimenté.

Ce que j'ai dit ci-devant des différentes manieres de former des bataillons du tems des piques, & de celle dont nous les formons à préſent, ſe comprendra facilement par le moyen des planches ci-après repréſentées.

Je vais donc faire voir toutes les motions particulieres

(*a*) L'auteur a été ſouvent étonné que des perſonnes qui ſçavoient la géométrie, lorſqu'il leur parloit de quelque uſage défectueux, trouvaſſent ſans beaucoup de peine le défaut & le moyen d'y remedier, lorſqu'il avoit lui-même paſſé beaucoup de tems à le chercher, & qu'il n'avoit trouvé le remede qu'après un travail pénible.

d'un bataillon & d'un escadron en détail, sur le pied que nous le formons encore aujourd'hui, en distinguant les files dans le bataillon & l'escadron, & plaçant les officiers comme on le pratique actuellement; & comme cette distinction de files rend les motions difficiles à exécuter, mais plus justes sur le papier, je m'en servirai avant que de les décrire sans que les files soient distinguées; on en comprendra mieux la justesse des mouvemens, & l'on conclura que la maniere usitée n'est pas pratiquable devant l'ennemi, au lieu que celle que je propose est le seul moyen de conserver toujours l'ordre dans tous ses mouvemens.

ARTICLE PREMIER.

Régles qu'il faut observer pour faire marcher un bataillon ou un escadron, par parties ou en entier.

UN bataillon marche tout entier comme un corps solide, ou se divise en plus ou moins de parties pour marcher. Ces parties, autrement dit, divisions, se mettent en marche de deux manieres, ou en les faisant partir les unes après les autres du bataillon pour se suivre, ou toutes ensemble, ensorte que toutes les divisions, chacune dans le terrain qu'elle occupe en bataille, fassent en même tems un quart de conversion soit pour marcher sur la droite ou sur la gauche.

Toutes ces differentes manieres de mettre un bataillon en marche ont des régles différentes qu'il n'est pas possible de connoître ni d'établir, lorsqu'il n'y a aucune distance de réglée que celle des rangs en bataille, encore celle-ci ne l'est-elle que depuis que par une Ordonnance, on a réglé la longueur des hallebardes à six pieds & demi, & que l'on a commencé à s'en servir pour mesurer la distance d'un rang à l'autre, mais celle d'une file à l'autre en bataille ne l'est pas; celles des files des rangs, & de

la queue d'une division à la tête de l'autre, en marche, ne le font pas. Chaque régiment fait sur cela comme il l'entend, & parmi les régimens les uns ont un usage & les autres un autre, ce qui arrive toujours quand il n'y a aucun Réglement, ni rien par écrit qui puisse fixer toutes les différentes opinions.

Il faut donc commencer par régler toutes les distances, soit en bataille, soit en marchant, telles que je les ai reconnues devoir procurer le plus de justesse pour les mouvemens; l'essentiel est qu'elles soient uniformes pour tous les bataillons & escadrons. Les régles que je vais donner conviennent à toutes les distances.

La distance d'un rang à l'autre en bataille étant de treize pieds, on la suppose seulement de douze. Ce nombre étant plus facile à diviser, & un pied de plus ou de moins sur cette longueur n'étant d'aucune conséquence sur le terrain, cette distance est celle qui convient le mieux pour toutes les marches & pour tous les mouvemens, ainsi que je le ferai toujours remarquer en tems & lieu.

Chacune des files en bataille n'occupe que deux pieds, attendu que dans les combats il faut que les files se touchent pour être plus en force, & que quant aux mouvemens s'il y avoit de la distance d'une file à l'autre, ils ne se feroient pas bien; c'est ce que l'on connoîtra aisément lorsqu'il en sera question.

Dès que les distances des rangs & des files en bataille sont réglées *, il faut que celle des files & des rangs en marchant, aussi-bien que pour tous les mouvemens, soient les mêmes qu'en bataille; car dès que ces distances sont réglées pour un bataillon en bataille, si on le fait marcher tout entier, il ne doit en marchant ni les étendre, ni les resserrer, afin que par-tout où l'on peut l'arrêter dans sa marche il soit toujours en bataille, ce qui ne seroit pas, s'il les changeoit. De plus, quand on sépare ce bataillon en plusieurs parties pour le mettre en marche, si on change les distances dans les divisions, il

* Régl.

faut qu'elles s'ouvrent ou se resserrent en partant du bataillon ; & quand elles se remettront en bataille, qu'elles reprennent celles qu'elles y doivent avoir, ainsi ce seroit un changement continuel de distances inutiles qui ne pourroit apporter que de l'embarras, & il faut simplifier les choses autant qu'on le peut.

Ces distances établies, on suppose donc un bataillon de cent vingt hommes de front sur cinq de hauteur, non compris les grenadiers ; que la distance d'un rang à l'autre soit de douze pieds ou six petits pas, le front de ce bataillon sera de deux cens quarante pieds, ou autrement cent vingt petits pas, & la hauteur des cinq rangs, de vingt-quatre petits pas. Cela supposé, lorsque le bataillon marchera par division, outre les vingt-quatre pas que les cinq rangs occupent en bataille, il faudra une distance d'une division à l'autre, dans laquelle se placent les officiers. On fixe cette distance à douze pas, attendu que les officiers tiennent la place d'un rang, soit qu'ils marchent à pied l'esponton à la main, ou qu'ils soient à cheval ; ainsi chaque division en marchant occupera trente-six petits pas, ou autrement soixante-douze pieds, qui font vingt-quatre grands pas à raison de trois pieds chacun, (a) & par conséquent douze toises.

Régle. Comme le bataillon se met en marche par divisions de deux manieres, il faut se servir de l'une plutôt que de l'autre, suivant la régle ci-après. Chaque division lorsqu'elle sera en marche doit occuper trente-six petits pas ; si par le nombre de divisions qu'il sera ordonné de mettre en marche, elles doivent occuper toutes plus de terrain

(a) *Et par conséquent douze toises.* Toute cette supputation est faite pour cinq rangs de soldats, & le sixiéme d'officiers. Il faudroit en faire une autre si le bataillon étoit sur six rangs, ou seulement sur quatre, avec les officiers en-dehors ; la différence qu'il y a, c'est que tout ce qui est possible sur cinq rangs, l'est aussi lorsqu'il n'y en a que quatre ; au lieu que s'il y en a six, plusieurs de ces mouvemens ne peuvent plus se faire sur le même calcul, à moins que pour quelques-uns on ne comprenne les officiers dans les rangs des soldats ; mais cet ordre pour défiler étant celui ordinaire des marches, il faut que les officiers ne soient pas compris dans les rangs des soldats, parce qu'ils sont à cheval dans ces marches.

en marchant que le bataillon n'en occupe de front en bataille, il faut les faire partir les unes après les autres du bataillon.

Mais si par le nombre des divisions sur lequel il est ordonné de le mettre en marche, il se trouve par-tout dans le terrain que chacune occupe en bataille trente-six petits pas, qui sont l'espace qu'elles doivent occuper en marchant, ou plus même que les trente-six petits pas, pour lors sans les faire partir les unes après les autres du bataillon, il faut les mettre en marche toutes en même-tems par un quart de conversion dans le terrain que chacune occupe en bataille. Régle

Lorsque l'on met un bataillon en marche, en faisant partir les divisions les unes après les autres pour se suivre, on peut le diviser en si petites parties que l'on voudra. Régle.

Pour que les divisions d'un bataillon marchent bien, il faut qu'elles partent à propos du bataillon, pour aller droit devant elles à l'endroit où l'on veut les faire tourner, soit sur la droite, soit sur la gauche; que l'une n'attende pas l'autre; que lorsqu'elles sont en marche, elles aillent toutes d'un pas égal; que la premiere division venant à s'arrêter, toutes s'arrêtent; que quand elle se remet en marche, toutes le fassent en même-tems; que la distance des rangs & des files soit la même en marchant qu'en bataille; que les files de la droite & de la gauche des divisions soient droites sur celles qui sont devant elles; que les officiers qui menent les divisions soient dans le milieu de la distance du dernier rang de la division qui est devant eux au premier de celle qu'ils menent. Régle.

Que le rang qui tourne fasse son tour dans le tems que celui qui est devant lui aura fait six petits pas, & que celui qui est derriere se sera approché de lui d'une pareille distance, ensorte que le rang qui a tourné, avec celui qui va tourner, forme un angle droit, attendu que s'il ne tourne pas avec cette précision, il arrête tous ceux de derriere & s'éloigne trop de celui qui est devant lui; de maniere que quand il a tourné il est obligé d'aller plus Régle.

vîte pour reprendre la diſtance qu'il doit avoir, les autres rangs après étant obligés à la même choſe ; c'eſt ce qui cauſe un mouvement inégal, comme nous le voyons dans les diviſions qui ſont en marche.

Le rang qui tourne ne doit ni étendre ni reſſerrer ſon étendue en tournant, & il doit faire ſon tour plus ou moins vîte, ſuivant l'étendue de ſon front ; s'il eſt de douze hommes, & par conſéquent de douze petits pas, & que l'on tourne ſur la droite, ſuppoſé, le ſoldat de la droite du rang ſert de pivot, & le rang qui eſt le demi-diamétre décrit (*a*) un quart de cercle qui eſt de dix-huit petits pas pour le ſoldat de la gauche, & qu'il faut qu'il faſſe dans le tems que le rang qui eſt devant lui n'en fait que ſix, & celui de derriere la même choſe ; enſorte que le dernier forme un angle droit & commence à tourner dès que celui de devant a fini ſon tour. Si le rang au lieu de douze hommes étoit de quinze ou vingt, le quart de cercle ſeroit d'autant plus grand ; ce qui doit nous faire connoître que la diſtance des rangs en bataille doit être la même en marchant, puiſque s'ils avoient moins de ſix petits pas, le rang qui tourne ne pourroit pas avoir fait ſon tour, & arrêteroit tous ceux de derriere ; c'eſt auſſi ce qui oblige les troupes à aller fort doucement.

Régle.

☞ On ne ſçauroit trop marquer la préciſion avec laquelle on doit tâcher de faire tous les mouvemens des troupes, les démontrer aux officiers ſur le papier avec la régle & le compas, & enſuite les faire exécuter à chaque bataillon & eſcadron en particulier ſur le terrain avec des cordeaux & des alignemens tracés (*b*) : quand ils ſeront inſtruits, en joindre pluſieurs enſemble, & lorſqu'on aſſemblera des armées en tems de paix, obſerver les mêmes régles pour tous les mouvemens qu'elles

(*a*) *Un quart de cercle qui eſt de dix-huit petits pas.* C'eſt ſur la proportion apparente que la meſure du cercle eſt trois fois ſon diamétre, & pour ce dont il s'agit il eſt inutile d'entrer dans des fractions qui n'augmentent que de fort peu la meſure du cercle ſur trois fois ſon diamétre.

(*b*) Ces lignes marquées ſur les planches ci-après peuvent ſe tracer de même ſur le terrain.

peuvent faire au moyen des alignemens & des cordeaux; mais quand une fois les officiers seront instruits, & les soldats & cavaliers habitués à ces mouvemens, il faut quitter les cordeaux & les alignemens & n'en avoir d'autres que les yeux & le jugement, pour approcher le plus qu'il sera possible de la perfection des mouvemens, parce que quand il s'agit de joindre un ennemi pour le combattre & de donner des batailles, il n'est plus question de se servir de cordeaux, ni de tracer des alignemens. Ainsi comme tous nos exercices ne doivent avoir d'autre but que de rendre les troupes disciplinées & dressées à sçavoir se mouvoir & combattre en tous lieux; c'est à quoi il faut uniquement s'attacher, & laisser tout ce qui est superflu; c'est cette instruction & cette habitude de mouvemens qui distingue de vieilles troupes d'avec des milices, & c'est à quoi l'on ne sçauroit trop les exercer & les occuper en tems de paix, afin que s'il survenoit une guerre, l'on eût des troupes formées & par conséquent supérieures à celles qu'on peut leur opposer, ce qui est un grand avantage; au lieu que si pendant la paix on cesse de les maintenir dans l'habitude des mouvemens & de tout ce qu'elles doivent pratiquer dans les armées & dans les combats, comme successivement tous les hommes se renouvellent, c'est bien toujours un vieux pied de troupes, mais il n'a plus la même vertu, & conserve peu de superiorité pour agir contre de nouvelles qu'on lui opposeroit.

Il faut que tous les bataillons & escadrons d'une armée fassent tous leurs mouvemens uniformément, sans quoi il ne peut jamais y avoir d'ordre, & les distances & les régles que j'établis sont celles que j'ai reconnu le mieux convenir, & sur lesquelles je dirigerai tous les mouvemens que je décrirai; mais comme il y aura des occasions où il faudra changer les distances, les mêmes régles y serviront également.

C'est pour l'intelligence facile de ce que je viens de dire que j'ai fait dessiner tous les mouvemens particuliers

d'un bataillon & d'un escadron, & ensuite de plusieurs ensemble, puis de toute une armée. Quoique je sois persuadé que sans cordeau & sans alignement donné les troupes ne peuvent pas faire sur le terrain tous les mouvemens avec la même précision qu'ils y sont marqués, néanmoins quand les officiers connoîtront le point de perfection où il faut tâcher de parvenir autant qu'il est possible, par la théorie & l'habitude des mouvemens, ils en approcheront de si près que ce qui s'en manquera ne sera plus un défaut; au lieu que ceux qui n'ont pour se conduire ni principes, ni instructions, sont sujets à s'en éloigner beaucoup, sans même connoître quelle en est la cause, ni s'ils font bien ou mal.

ARTICLE II.

Régle qu'on doit observer pour faire défiler un bataillon, en faisant partir les divisions les unes après les autres.

PLANCHES II, III, IV, V & VI.

PLANCHE II. LA planche II. représente un bataillon que l'on met en marche sur la droite en dix divisions, ce qui fait leur front de douze hommes, & par conséquent de douze petits pas. De plus, la compagnie des grenadiers quoiqu'elle n'ait que dix hommes de front, tiendra en marchant la même étendue d'une division, ce qui en fera onze.

Le front des divisions, qui n'est que de douze hommes, n'est que de douze petits pas; ainsi en marchant, la profondeur de chaque division excédant de vingt-quatre petits pas le front qu'elle a en bataille, les onze divisions au lieu de cent trente petits pas que le bataillon, comprise la compagnie des grenadiers, occupe en bataille, en marchant en tiendront trois cens quatre-vingt-seize, ce qui fait deux cens soixante-six de plus qu'en bataille. Toutes ces observations d'étendue de ter-

rain, en bataille ou en marchant, comparées l'une à l'autre, ſont néceſſaires pour comprendre toutes les marches & mouvemens des armées, & pour pouvoir juger du tems qu'il faut pour les faire.

La premiere diviſion du bataillon pour tourner ſur la droite, commence par marcher droit devant elle juſqu'à l'endroit où on lui a marqué de tourner ; pour lors les rangs tournent les uns après les autres au point où le premier a tourné.

La ſeconde diviſion, par rapport au front de la diviſion qui eſt de douze petits pas, doit partir quand le dernier rang de la premiere eſt au droit du premier rang du bataillon; quand elle eſt arrivée à l'endroit où elle doit tourner, elle tourne en même-tems que le dernier de la diviſion qui eſt devant elle, & quand leur tour eſt fait, ce premier rang ſe trouve à douze petits pas du dernier de la premiere diviſion, parce qu'il a tourné douze petits pas au-deſſus, & par conſéquent à la juſte diſtance que doivent avoir les diviſions entr'elles ; après quoi cette ſeconde eſt à la ſuite de la premiere, marchant toutes deux d'un pas égal, & tournant aux endroits qu'on doit le faire, ſans autres régles que celles qui ſont ci-deſſus preſcrites. Les diviſions qui ſuivent la ſeconde font la même choſe qu'elle a fait. La planche II. repréſente la préciſion avec laquelle on doit marcher.

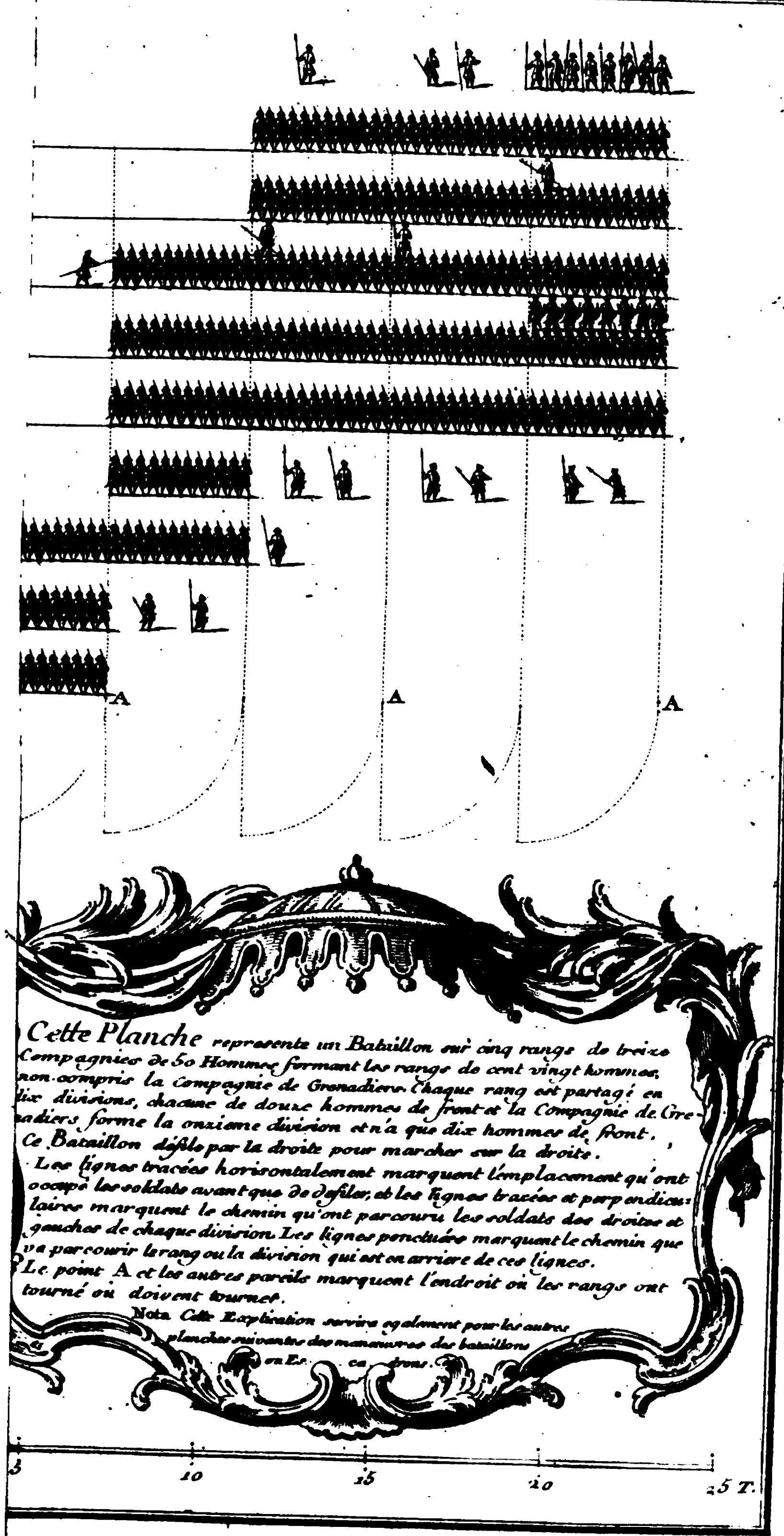
Si ce bataillon au lieu de dix diviſions ſe mettoit en marche ſeulement ſur huit, le front ſeroit de quinze hommes. Pour lors ſi le premier rang de la ſeconde diviſion ne tournoit qu'en même-tems que le dernier de la premiere, quand leur tour ſeroit fait le premier rang de la ſeconde diviſion ſe trouveroit à quinze petits pas du dernier de la premiere. Pour y remedier, il faudroit faire partir la ſeconde diviſion après que le quatriéme rang de la premiere diviſion auroit paſſé le front du bataillon de trois petits pas, & que le premier rang de la ſeconde diviſion commençât à tourner avant le dernier de la premiere ; & comme ce dernier rang tourne au-deſſus

de lui, lorsqu'il commencera à tourner, le premier rang de la seconde division aura parcouru le quart du cercle, ensorte que ce premier rang gagnera les trois petits pas qu'il y auroit de trop d'une division à l'autre.

Si le front de la division étoit de vingt hommes, comme la seconde division tourneroit vingt petits pas au-dessous de la premiere, il faut la faire partir du bataillon quand le quatriéme rang de la premiere est au droit du premier rang du bataillon; & quand elle sera arrivée où elle doit tourner, son premier rang tournera quand le pénultiéme de la premiere tournera : dès qu'ils auront fait leur tour, le dernier de la premiere commencera le sien, & dans le tems qu'il le fera, la seconde division fera six petits pas, & par conséquent la distance de l'une à l'autre n'excedera plus ce qu'elle doit avoir que de deux petits pas, ce qui n'est pas une conséquence.

PLANCHE III. La planche III. représente un bataillon de cent vingt hommes de front, comme le précédent, sur cinq rangs, partagé en cinq divisions de vingt-quatre hommes de front, non comprise la division des grenadiers qui n'a que dix hommes de front.

S'il est difficile à un rang qui a vingt hommes de front de décrire un quart de cercle de trente petits pas, dans le tems que celui qui le précede n'en fait que six, & que celui qui est derriere n'en fait pas davantage, la chose n'est pas pratiquable quand il y a vingt-quatre hommes de front; ainsi un bataillon de cent vingt hommes de front étant séparé en cinq divisions de vingt-quatre hommes chacune de front, lorsque la premiere division part du bataillon pour marcher sur la droite, & tourner au point qu'on lui a marqué, la division qui la doit suivre doit partir quand le troisiéme rang de la premiere est au droit du premier rang du bataillon; lorsque cette premiere division est arrivée au point où elle doit tourner, au lieu de le faire par rangs l'une après l'autre, les cinq tournent ensemble par un quart de conversion de toute la division; & comme il lui faut le double du tems qu'il



Marvye del. et sculp.

faudroit à un rang seul pour tourner, pendant qu'elle fait son tour la seconde division fait douze petits pas & arrive sur l'alignement où la premiere tourne. Quand elle a achevé son tour & qu'elle se remet en marche, pour lors cette seconde tourne aussi par un quart de conversion, & son tour étant achevé elle se trouve à douze petits pas de la premiere division, qui est la distance qu'il doit y avoir entre les deux. Ce que fait la seconde, celles de derriere le font de même, en suivant les mêmes régles, & chaque fois que dans la marche il faut tourner, ce doit être par quart de conversion de division, & non par rang l'un après l'autre. Toutes ces précisions sont requises dans les exercices, & en présence des ennemis, on en connoîtra les conséquences par ce qui sera dit ci-après; mais dans les marches ordinaires les officiers doivent seulement tâcher de ne s'en pas trop écarter.

Quand je marque trente-six petits pas à ces divisions en marchant, c'est que le bataillon est supposé en bataille sur cinq rangs, car s'il étoit sur six, la division auroit quarante-deux petits pas; s'il n'étoit que sur quatre rangs, la division n'en auroit que trente; & pareillement si au lieu de six petits pas d'intervalle d'un rang à l'autre, on n'en donnoit que quatre, cela diminueroit d'autant l'étendue du terrain qu'occupe la division en marchant: mais par les raisons que j'ai dites & l'expérience que j'en ai, celle de six petits pas d'un rang à l'autre en bataille & en marche, est ce qui convient le mieux, & elle ne doit être changée que dans les occasions que je marquerai.

C'est pourquoi je ne fais pas serrer les rangs de ce bataillon pour lui faire faire le quart de conversion par division, quoiqu'alors l'inconvénient qui est dans ce mouvement seroit moindre, car on peut voir par la planche III. où la quatriéme division est marquée faire son quart de conversion, que les gauches de ses deux derniers rangs ne peuvent l'exécuter, parce que la division qui est sur sa gauche les gêne, ensorte que tous les soldats qui sont à ces gauches, sont obligés de se jetter

ſur le rang qui eſt en avant, ou de ſe doubler pour pouvoir paſſer. Les trois prémiers rangs peuvent marcher ſans que rien les gêne, mais au quatriéme rang les ſix ſoldats de la gauche ne peuvent paſſer non plus que tout le dernier rang. Pour leur faire exécuter ce quart de converſion, il faut donc qu'au quatriéme rang les ſix ſoldats de la gauche ne bougent dans le premier moment, mais il faut que le ſeptiéme ſoldat à compter par la gauche & tout le reſte de ce quatriéme rang, ſe mette en mouvement & ſuive les trois premiers rangs. Lorſque la huitiéme partie du quart de converſion eſt faite, ce ſeptiéme ſoldat ſe trouve au-devant du troiſiéme qui n'a pas bougé, alors tous ces ſix ſoldats qui ont arrêté un moment ſe mettent en mouvement & marchent légerement en avant; en ſorte que lorſque le quart du quart de converſion eſt fait, ces ſix ſoldats doivent ſe trouver doubler les 7, 8, 9, 10, 11 & 12e ſoldats du quatriéme rang & ſans conſerver plus de deux pieds de diſtance; lorſque les trois huitiémes du quart de converſion ſont parcourus, ces ſix ſoldats ſe dédoublent & marchent légerement ſur leur gauche pour reprendre l'alignement de leur rang, parce qu'alors ils ont débordé le pivot de la diviſion qui étoit ſur la gauche.

A l'égard du cinquiéme rang il n'y auroit qu'un ou deux ſoldats de ſa droite qui pourroient paſſer ſans ſe rapprocher de ſon pivot, ainſi il faut que tout le rang ſe rapproche; pour cela, un peu avant que la diviſion commence à tourner, tout le cinquiéme rang marche plus légerement & s'approche contre le quatriéme ne laiſſant que deux pieds de diſtance: les douze ſoldats de la droite de ce dernier rang ſuivent le quatriéme rang tout auſſitôt que la diviſion commence ſon quart de converſion, & les douze ſoldats de la gauche arrêtent un moment, juſqu'à ce que la diviſion ait fait environ un huitiéme de ſon quart de converſion, alors ils commencent à marcher légerement droit devant eux. Lorſque la diviſion a fait le quart ou un peu plus de ſon quart de converſion,

ces

ces douze ſoldats vont former un ſixiéme rang derriere les douze autres pour paſſer au-delà du pivot de la diviſion qui eſt ſur leur gauche; mais lorſque la moitié du quart de converſion eſt preſque faite, ces douze ſoldats qui formoient un ſixiéme rang vont ſur leur droite le plus légerement qu'ils peuvent pour ſe dédoubler & ſe placer à côté des douze autres derriere la gauche du quatriéme rang; alors tout ce cinquiéme rang pendant que la diviſion acheve le quart de converſion, s'écarte toujours du quatriéme rang pour reprendre ſa diſtance & ſe trouver lorſque le quart de converſion ſera fini, ſur l'alignement de la file de la droite de la diviſion qui ſuit & qu'il avoit ſur ſa gauche. On peut auſſi faire ſerrer les deux derniers rangs en avant ſur le troiſiéme, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé le pivot de la diviſion ſuivante, & alors ils reprennent leur diſtance en achevant le quart de converſion. Je crois bien que le mouvement doit être difficile à exécuter, puiſqu'il eſt preſque impoſſible d'y conſerver entiérement l'ordre dans le moment qu'il s'exécute; mais comme dès qu'il eſt achevé tout ſe trouve en ordre, il ne faut pas laiſſer de s'en ſervir lorſqu'il eſt néceſſaire, pour éviter un inconvénient plus conſidérable, que j'expliquerai ci-après. D'ailleurs le même inconvénient ne ſe trouve plus dans le reſte de la marche, parce que les diviſions ne ſe trouvent plus à côté l'une de l'autre, comme elles ſont en partant du bataillon.

Pour rendre ſenſible la néceſſité qu'il y a de faire partir les diviſions les unes après les autres du bataillon avec la préciſion marquée, ſuppoſé que ce ſoit pour faire marcher ſur la droite, ſi au lieu d'un bataillon il y en avoit trente en bataille pour défiler les uns après les autres ſur la droite, & former une colonne, que chaque bataillon fût ſur onze diviſions, compris les grenadiers : lorſque la premiere diviſion du bataillon de la droite aura commencé à marcher devant elle pour aller tourner ſur la droite, ſi la ſeconde diviſion ne part du bataillon que quand la premiere aura paſſé le premier rang du batail-

lon de huit ou dix pas, comme cela arrive tous les jours, le tout faute de principes; comme cette premiere tourne douze petits pas au-dessus de la seconde, quand son dernier rang aura tourné, le premier de la seconde n'aura pas encore commencé à tourner; cependant le dernier rang de la premiere marche toujours, & quand le premier rang de la seconde division aura tourné, au lieu de douze petits pas de distance entre lui & le dernier rang de la premiere division, il s'en trouvera plus de vingt; & alors pour s'en approcher il faudra qu'il aille plus vite. Il en sera de même des autres rangs de cette seconde division. La troisiéme ne partant non plus du bataillon que quand le dernier rang de la seconde a passé le premier rang du bataillon de huit à dix pas, est obligée de faire la même chose que la seconde, & les rangs d'aller vîte dès qu'ils ont tourné, pour reprendre leurs distances, de sorte que le dernier rang de la troisiéme division, quand il a tourné, a près de vingt petits pas à faire pour se retrouver à la sienne. Comme cela se répete dans les divisions du bataillon les unes après les autres, quand la onziéme du premier bataillon a commencé à tourner, elle a environ quatre-vingt pas à regagner, pour se mettre à la distance où elle doit être de la premiere division.

Le second bataillon ne faisant partir sa premiere division que quand la derniere du premier a marché, & n'observant pas plus la précision marquée que le premier, le même allongement se fera dans ses divisions comme dans celles du premier bataillon; ensorte que quand sa derniere division aura tourné, elle se trouvera de quatre-vingt petits pas plus éloignée qu'elle ne doit être de sa premiere, & de cent soixante petits pas de la derniere division du premier bataillon: & comme les divisions qui sont devant elles ont toutes marché plus vîte à proportion qu'elles étoient éloignées de la premiere division de la tête de la colonne pour reprendre leur distance réglée, c'est ce qui oblige cette derniere division du second batailon, laquelle a plus d'étendue à regagner à

proportion, d'aller plus vîte que les premieres.

Cet allongement répété dans les trente bataillons, quand la derniere division du dernier des trente bataillons commencera à se mettre en marche, elle aura plus de deux mille petits pas à regagner pour se mettre à la distance où elle doit être de la premiere division du premier bataillon de la tête de la colonne, & comme toutes ces divisions, à proportion de leur éloignement des premieres, sont obligées d'aller plus ou moins vîte, les derniers bataillons ne peuvent suivre ceux qui sont devant eux ; ils les avertissent d'aller plus doucement, mais ceux-ci répondent qu'ils sont obligés de suivre ceux qui sont devant ; on avertit plus loin, même réponse ; enfin l'avertissement parvient jusqu'à la tête, on représente à celui qui la conduit, que les soldats des derniers bataillons sont hors d'état de pouvoir suivre, parce qu'on va trop vîte, il répond que cela le surprend, vû qu'il a toujours été fort lentement ; de sorte qu'il n'y a d'autre parti à prendre que d'arrêter la colonne (*a*) jusqu'à ce que toutes les divisions ayent joint.

(*a*) *Jusqu'à ce que toutes les divisions ayent joint.* Cet allongement arrive toujours quand on défile, ainsi qu'il est marqué ci-dessus, sans précision ; mais ce qui l'occasionne encore journellement, c'est que l'on ne fait point attention à faire observer aux soldats la même distance en marchant qu'ils avoient en bataille : ils conservent bien cette distance lorsqu'ils défilent jusqu'à ce qu'ils ayent passé devant celui qui les voit défiler ; mais à quatre pas de-là, au lieu de conserver (supposé) douze pieds d'un rang à l'autre, ils n'en mettent pas dix, ou moins même, cela fait que le second rang de cette premiere division s'éloigne de trois ou quatre pieds plus qu'il ne devroit de la seconde division. Le troisiéme rang de la premiere division s'éloigne de six, le quatriéme de huit, & le cinquiéme de dix. Celui qui conduit la seconde division qui a marché le même pas jusques devant celui qui le voit défiler, cherche à conserver sa distance, & pour cela marche plus vîte ; indépendemment de cela comme il n'a pas plus de soin que celui qui mene la premiere division d'empêcher les rangs de se serrer, outre les dix pieds ou plus qu'il regagne, son dernier rang en gagne dix, ce qui fait qu'il est à vingt pieds plus qu'il ne doit du premier rang de la troisiéme division, & cet inconvénient redouble à chaque division ; & lorsqu'il est encore joint à celui d'avoir fait partir les divisions trop tard, il augmente beaucoup le défaut. Mais supposons que la tête a été avertie, & qu'elle a arrêté jusqu'à ce que celui qui la conduit ait pû voir que la queue a joint, & que chacun a bien ses distances, alors celui qui est à la tête ordonne de marcher ; mais le premier rang fait un pas avant que le second rang s'ébranle, & le troisiéme ne s'ébranle point non plus que lorsqu'il voit marcher le deuxiéme,

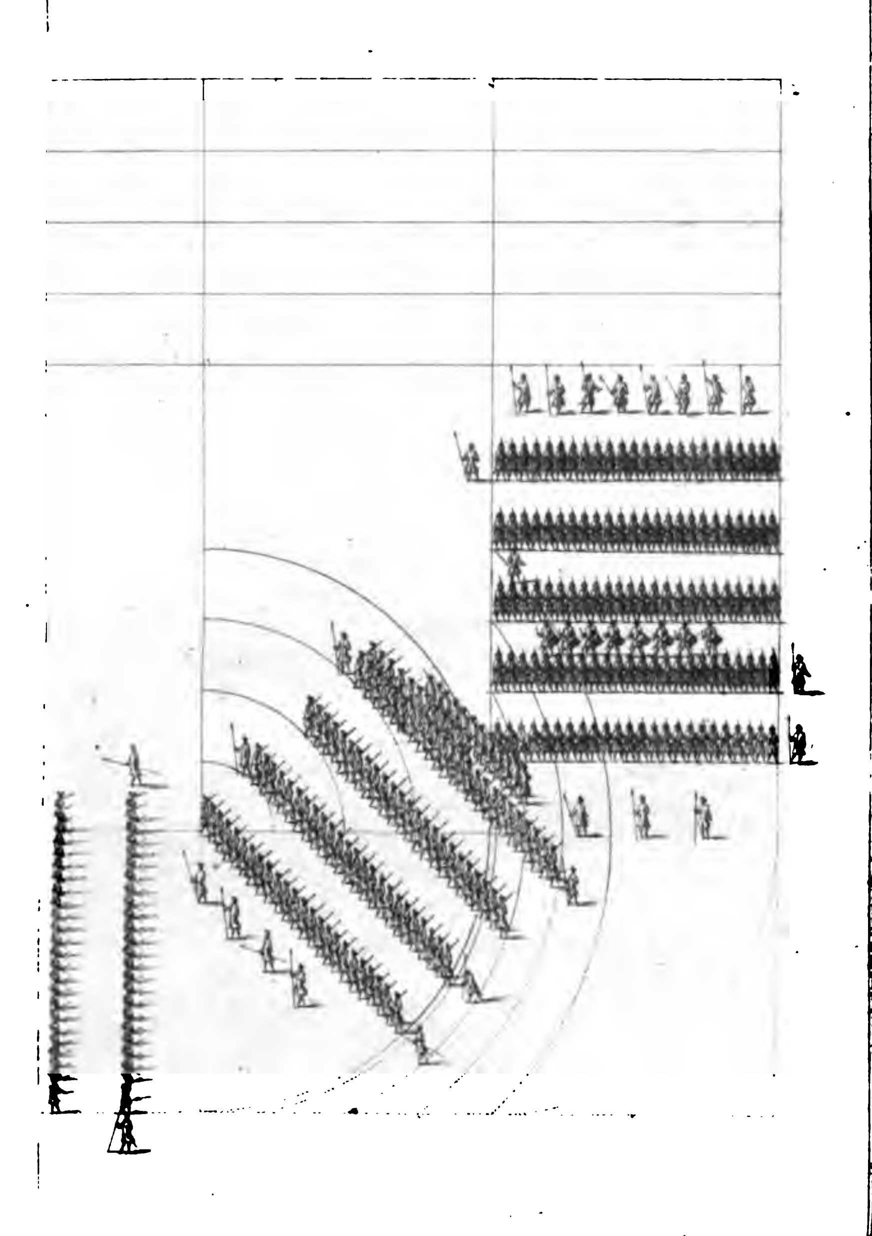
Quoique cela arrive toutes les fois que l'on défile par la droite, en faisant partir les divisions les unes après les autres, cependant on n'en a jamais cherché la cause; & si l'on n'observe pas ce que je marque à cet égard, la même chose arrivera toujours. Ainsi il n'y a rien de si dangereux dans la guerre que de faire les choses seulement pour les avoir vû faire, & de s'y abandonner entiérement, sans chercher à connoître pourquoi on les fait.

Ce que je viens de marquer à l'égard des bataillons que l'on met en colonne pour marcher sur la droite, en commençant par la premiere division du bataillon de la droite, doit se faire par les mêmes régles, quand on commence par la derniere division du premier bataillon de la gauche, pour marcher sur la gauche, ainsi qu'il se pratique quand cela convient.

Mais pour n'être pas toujours contraint par une précision de mouvemens qui demande une grande attention, toutes les fois que des armées décampent & que les lignes sont en bataille, pour marcher sur la droite quand on défile par la droite, ou marcher sur la gauche quand Régle. on défile par la gauche; si (supposé) il est ordonné de faire dix divisions du bataillon pour marcher sur la droite, chaque bataillon fera dans son terrain un quart de conversion par demi-bataillon, & la compagnie des grenadiers fera une division séparée; quand le quart de

de même du quatriéme, du cinquiéme; il est de même de la deuxiéme division, ainsi chaque rang perd un pas, les derniers rangs de la premiere division s'apperçoivent qu'ils sont un peu trop allongés, & ils vont plus vîte. Cette seconde division qui ne veut pas perdre sa distance, double aussi le pas, ensorte que l'on voit souvent l'allongement recommencer, & sur soixante divisions la quinziéme ira déja beaucoup trop vîte que la trentiéme ne commencera qu'à s'ébranler; mais si lorsque l'on a fait alte & que chacun avoit repris sa distance, tout le monde étoit parti en même-tems, ce second allongement ne seroit pas arrivé *. Comme la voix ne sçauroit se faire entendre dans toute la longueur d'une colonne, & que chaque rang des divisions ne peut voir que le rang qui est devant lui, il faut lorsque l'on veut repartir de l'endroit où l'on a fait alte que les tambours par un roulement fort court, ou autre batterie, avertissent qu'on va marcher, & que lorsqu'ils battent au champ ensuite, toute la colonne parte en même-tems,

* Régle.



Toises.

1. 20 25

Maroye del. et sculp.

3

converſion eſt fait, chaque bataillon n'occupe pas plus de terrain qu'il n'en avoit en bataille : pour lors on fera poſer les armes à terre, & le ſoldat ſe couchera ſur ſes armes & attendra en repos que les bataillons de la tête ſe ſoient allongés ; & d'abord que le bataillon qui eſt devant le ſien commencera à marcher, il prendra les armes ſucceſſivement, les grenadiers ſuivront la derniere diviſion du bataillon qui marche devant eux ; puis de la premiere diviſion, qui en contient cinq, la partie de la droite ſe met en marche & la ſeconde partie ſuit, les autres ſucceſſivement feront de même ; de ſorte que quand toutes ces diviſions ſont en marche, elles tiennent preſque les deux tiers plus de terrain qu'elles avoient étant en bataille. Si on défile par la gauche, on obſervera la même choſe qui vient d'être marquée pour la droite.

Il eſt bon de faire obſerver que ces trente bataillons étant en bataille n'occupent chacun que cinquante toiſes de terrain, y compris le front de la compagnie des grenadiers, & la diſtance d'un bataillon à l'autre ; mais qu'en marchant ſur onze diviſions, chaque bataillon en colonne occupera cent quarante toiſes, compriſe la diſtance d'un bataillon à l'autre, & par conſéquent quatre-vingt-dix toiſes plus de terrain qu'en bataille. Sur ce pied-là, les trente bataillons en colonnes occuperont quatre mille deux cens toiſes, ce qui fait deux mille ſept cens de plus. Enſorte que quand la derniere diviſion des trente bataillons commencera à marcher, la premiere du premier bataillon doit avoir marché deux mille ſept cens toiſes.

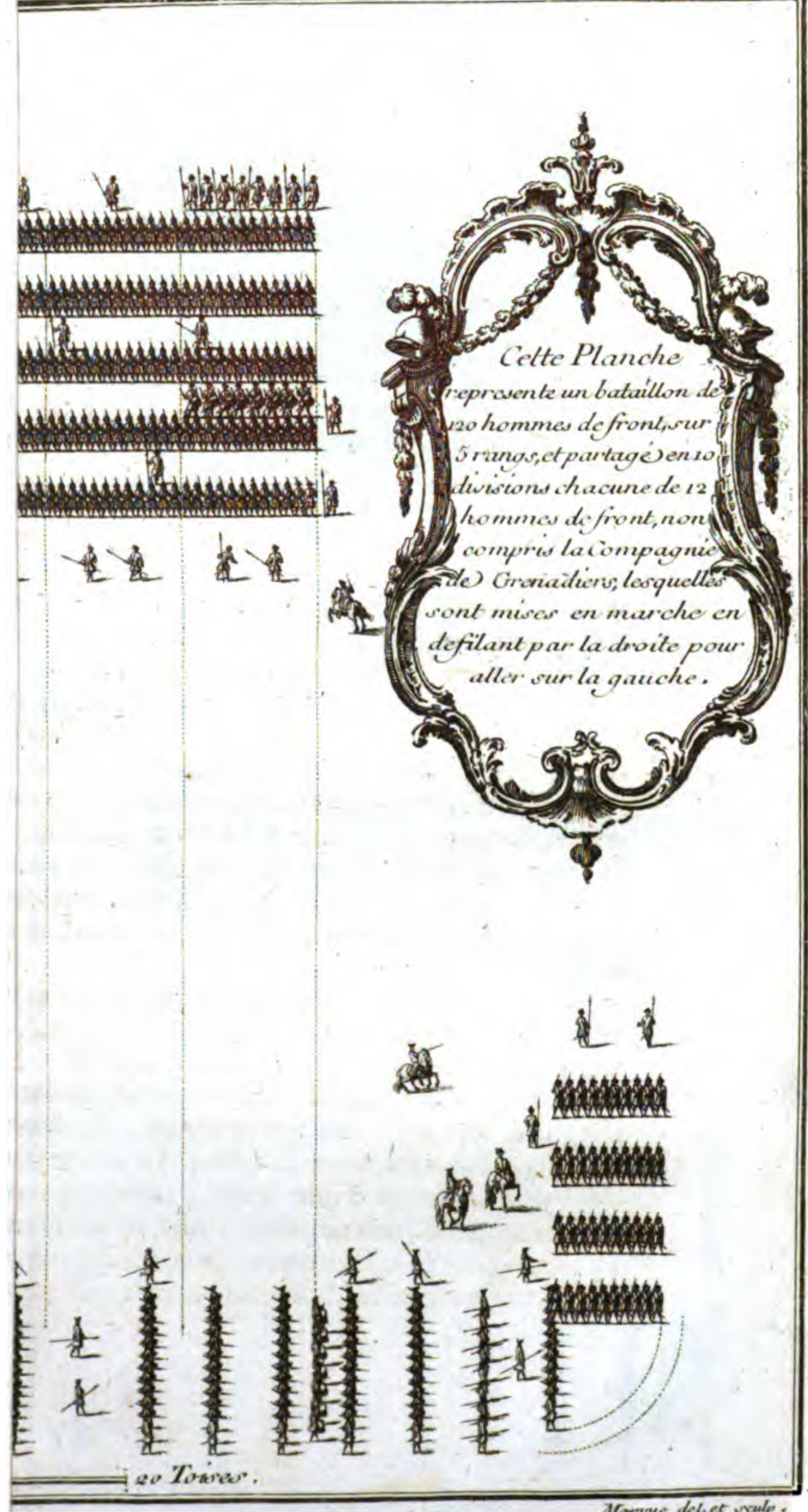
Si au lieu d'onze diviſions, il n'y en avoit que huit, le bataillon en marche n'excédera les cinquante toiſes qu'il occupe en bataille, que de cinquante-quatre toiſes, & les trente bataillons de mille ſix cens vingt toiſes ; c'eſt le plus ou le moins de diviſions, qui régle l'étendue des bataillons en colonnes lorſqu'elles occupent en marchant plus de terrain qu'elles n'en ont en bataille, comme il ſera expliqué ci-après. Ces obſervations ſont néceſſai-

res, pour se mettre au fait des grands mouvemens.

PLANCHE IV. La planche IV. représente un bataillon de cent vingt hommes de front sur cinq rangs, & partagé en dix divisions, chacune de douze hommes de front, non comprise celle des grenadiers, lesquelles sont mises en marche partant de la droite pour aller sur la gauche.

J'ai montré qu'il falloit que la seconde division serrât de près la premiere, lorsque l'on marchoit sur la droite, parce que la premiere en tournant s'éloignoit toujours de la seconde, & la seconde de la troisiéme; mais comme dans la marche sur la gauche, ces divisions viennent au contraire passer devant le front de celles qui les doivent suivre, lorsque la premiere division a marché droit devant elle à trente pas, supposé, la seconde division, pour partir, doit attendre que le dernier rang de la premiere soit à vingt-quatre petits pas du premier rang du bataillon, qui font les douze petits pas pour la distance d'une division à l'autre, & les douze autres, parce que la premiere va venir passer devant le front de la seconde, laquelle ne partant que dans cette proportion, & marchant d'un pas égal à la premiere, arrivera juste à l'endroit où elle devra commencer à tourner, pour ne laisser que la distance qu'il doit y avoir du dernier rang de la premiere division qui est devant elle, au premier de la sienne, ainsi qu'il est marqué sur la planche; ce que doit faire cette seconde division, toutes celles qui suivent doivent le faire de même.

Si la seconde division, au lieu de ne partir que quand le dernier rang de la premiere est à vingt-quatre pas du front du bataillon, partoit quand elle n'en est qu'à dix pas plus ou moins, quand cette seconde seroit arrivée où elle doit tourner, elle seroit obligée d'attendre que la premiere eût passé pour la suivre. La troisiéme, & celles qui doivent suivre l'une après l'autre, étant de même parties trop tôt, attendroient aussi; & quoique ce défaut ne soit pas de la conséquence de celui de partir trop tard, quand on marche sur la droite, néanmoins s'il s'agit d'un


Cette Planche represente un bataillon de 120 hommes de front, sur 5 rangs, et partagé en 10 divisions chacune de 12 hommes de front, non compris la Compagnie de Grenadiers, lesquelles sont mises en marche en defilant par la droite pour aller sur la gauche.
20 Toises.
Marvye del. et sculp.

exercice de mouvemens de précision, ce sera une marque qu'on ne s'y entend pas; si ce sont plusieurs bataillons en colonnes dans une marche ordinaire, c'est les fatiguer que de les mettre en marche trop tôt, de façon qu'ils soient obligés d'arrêter peut-être long-tems avant de pouvoir prendre leur rang dans la colonne.

Je viens de faire observer ci-devant, page 173, que lorsqu'il y a trente bataillons que l'on met en marche par divisions, commençant par la premiere de la droite, pour aller sur la droite; il falloit que la premiere division de ce bataillon eût marché deux mille sept cens toises, lorsque la derniere division du dernier bataillon commenceroit à marcher, & que l'étendue des trente bataillons en colonne sur onze divisions chacun, étoit de quatre mille deux cens toises.

Dans la planche IV. dont il s'agit, où l'on met un bataillon en marche, en commençant par la premiere division du bataillon de la droite, pour aller sur la gauche, s'il y a trente bataillons en bataille, il faudra que cette premiere division ait fait cinq mille sept cens toises, quand la derniere division du bataillon qui est à la gauche, commencera à marcher, lesquelles cinq mille sept cens toises ne sont autre chose que tout le front des trente bataillons en bataille, le long duquel il faut que la tête de la colonne passe, lequel front est de mille cinq cens toises, & de plus les quatre mille deux cens que les trente bataillons en colonne occupent, qui est la distance qu'il doit y avoir de la derniere division du dernier bataillon de la colonne, à la premiere division de celui qui en a la tête.

Si au lieu d'onze divisions à chaque bataillon, il n'y en avoit que sept, chaque division occupant trente-six petits pas, qui sont douze toises, ce bataillon en colonne, au lieu de cent quarante toises, n'en occuperoit plus que quatre-vingt-onze, & les trente bataillons, que deux mille sept cens trente toises d'étendue.

Il faut observer suivant le raisonnement ci-dessus,

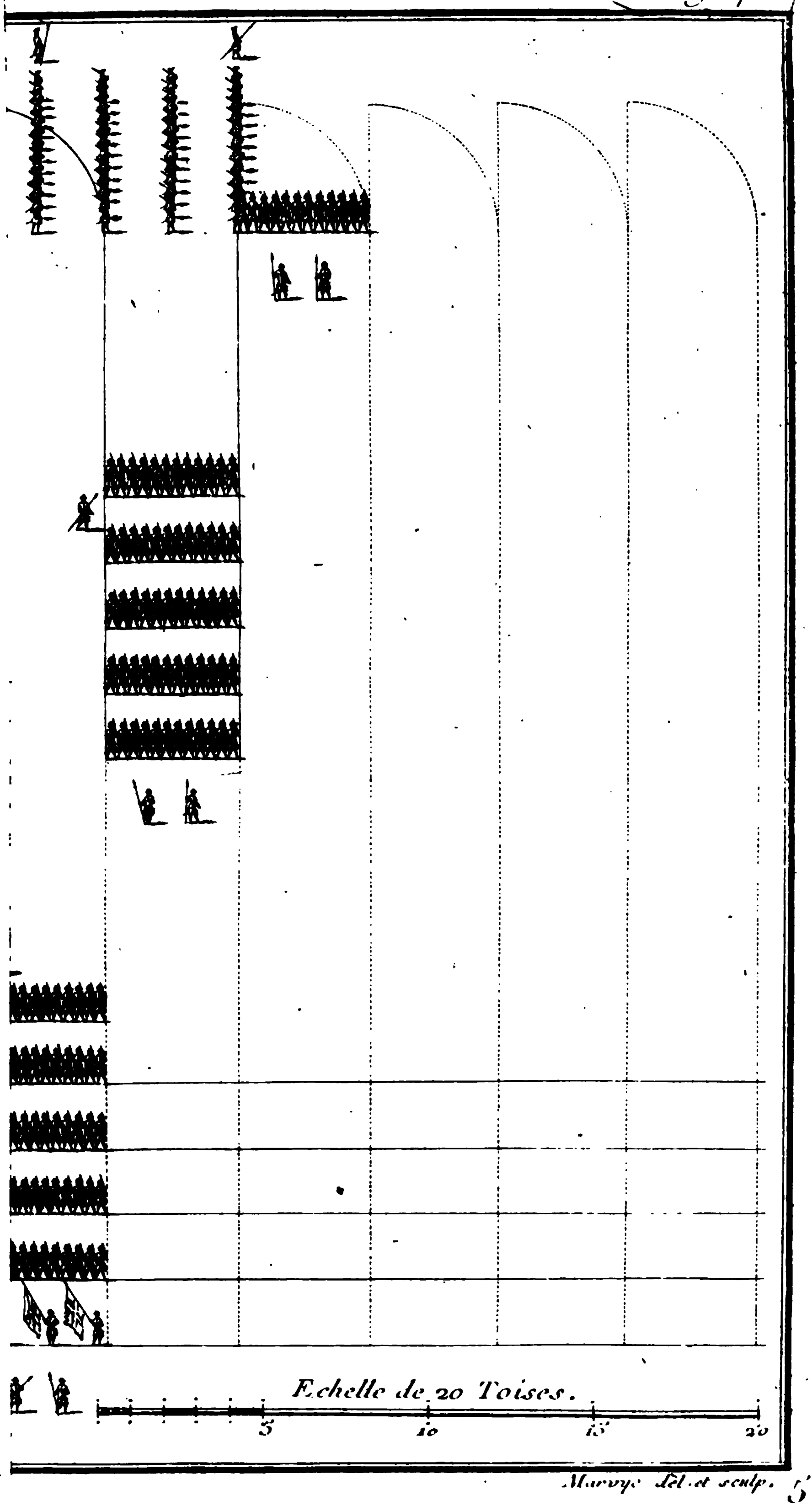
qu'il y auroit plus de proportion dans la marche des troupes, si au lieu de donner à celles de la droite, la tête de la colonne, quand c'est pour marcher sur la gauche, on la donnoit à celles de la gauche, & c'est en effet ce qu'il faut faire quand il n'y a pas d'autres raisons qui en empêchent, que l'usage.

PLANCHE V. La planche V. représente un bataillon en colonne, qui vient par derriere la droite au champ de bataille qu'il doit prendre.

La premiere division arrivant à la hauteur du terrain qui lui est marqué pour se mettre en bataille, le soldat de la droite du premier rang arrête, & sert de pivot au rang qui tourne; les quatre autres font la même chose les unes après les autres, & marchent pour se mettre en bataille. La seconde division qui suit marche toujours devant elle, & lorsque son premier rang est à hauteur de la file de la gauche de la premiere division qui est en bataille, il tourne, & successivement les quatre autres rangs font la même chose, & viennent se mettre en bataille à la gauche de la premiere division.

Lorsque le premier rang de la seconde division tourne pour se mettre en bataille, il doit être à vingt-quatre petits pas du dernier rang de la premiere, qui sont les douze de la distance d'une division à l'autre, & les douze qu'il fait de plus lorsqu'il passe derriere pour aller se mettre en bataille à sa gauche; ce que fait la seconde division, celles qui la suivent le font de même, & vont toujours droit devant elles jusqu'à l'endroit où chacune doit tourner pour se mettre en bataille.

Il faut encore observer que si cette colonne est composée de trente bataillons, quand la premiere division qui est à la tête de la colonne commencera à tourner, la derniere division du dernier bataillon en sera éloignée de quatre mille deux cens toises : & comme il faudra pour aller prendre son champ de bataille ou bien son camp, qu'elle passe derriere celui des trente bataillons qui est de mille cinq cens toises, quand la premiere se mettra en bataille,


Echelle de 20 Toises.
5
10
15
20
Marvye del. et sculp.

bataille, la derniere division du dernier bataillon aura encore cinq mille sept cens toises de terrain à marcher avant d'arriver sur celui qu'elle doit occuper. Cela doit faire connoître qu'il y auroit une plus juste proportion dans la marche, si c'étoit le bataillon qui doit être à la gauche du champ de bataille, qui eut la tête de la colonne lorsqu'on arrive par la droite, à moins que des raisons particulieres ne s'y opposent.

La planche VI. fait voir le même bataillon qui arrive par la gauche, pour se mettre en bataille. PLANCHE VI.

Lorsque la premiere division est arrivée à hauteur du terrain qu'elle doit occuper en bataille, le soldat de la gauche du premier rang arrête, & sert de pivot au rang qui tourne. Les quatre autres suivent & tournent l'un après l'autre au même endroit sans arrêter les divisions de derriere.

La seconde division, dont le front est de douze petits pas, & la distance de son premier rang au dernier de la premiere de douze pas aussi, doit commencer à tourner par son premier rang lorsque le dernier de la premiere commence à tourner; ce qui étant fait, le soldat de la droite du premier rang de la seconde division se trouve toucher à celui de la gauche du dernier de la premiere; & ils marchent à côté l'un de l'autre pour s'aller mettre en bataille. Les quatre derniers rangs de la seconde division vont tourner l'un après l'autre à la hauteur où le premier rang a tourné pour se mettre en bataille. Ce que fait cette seconde division toutes les autres le font de même, sans qu'aucune soit obligée d'arrêter pour attendre que les premieres divisions se soient mises en bataille.

Mais si le front de la division étoit de dix-huit hommes, & par conséquent de dix-huit petits pas, il faudroit commencer à faire tourner le premier rang de la seconde division, en même tems que le pénultiéme de la premiere division, & comme il tourneroit dix-huit petits pas au-dessous de la premiere division, dans le tems qu'il feroit

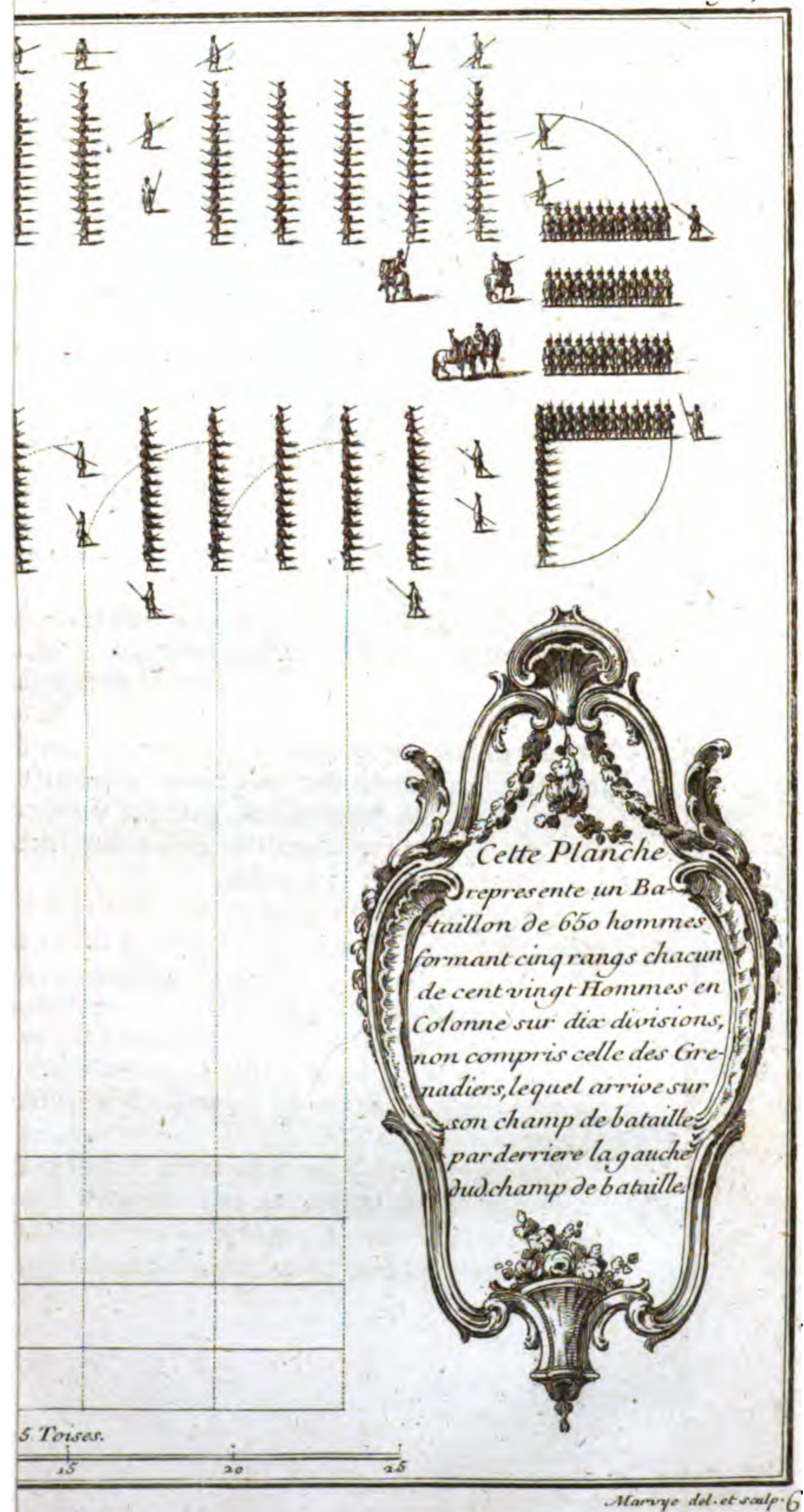
son tour, le cinquiéme rang de celle-ci s'éloigneroit & iroit tourner au-dessus, ce qui peut arrêter un moment son premier rang sans que cela arrête ceux de derriere, & pour lors le premier rang de la seconde division marcheroit à la gauche du quatriéme de la premiere, & le second à côté du cinquiéme, de sorte qu'ils iroient se mettre en bataille sans que les divisions de derriere fussent obligées de s'arrêter.

Mais si le front de la division étoit de vingt hommes ou plus, il faudroit alors tourner par quart de conversion des cinq rangs de la division en même-tems.

L'inconvénient le plus considérable qui puisse arriver, est, si les officiers qui conduisent ces divisions, suivent toujours celles qui sont devant eux, sans avoir attention à ne pas trop s'en approcher quand elles sont à portée de tourner; car s'ils marchent toujours, & s'approchent trop de la division qui tourne, ils sont obligés pour tourner de se rejetter un peu sur leur gauche pour se mettre en bataille; & comme ce défaut se répete dans les divisions de derriere, cela peut les obliger de retourner en arriere; desorte que s'il y a plusieurs bataillons en colonnes, l'inconvénient en devient quelquefois considérable. Il y en a bien moins à ne pas suivre d'assez près, que de trop, pour se mettre en bataille lorsqu'on arrive dans son camp par la gauche.

Comme dans cette planche on voit la colonne arriver par la gauche, & que les bataillons de la droite ont la tête de la colonne, la marche est plus proportionnée, & la derniere division des trente bataillons fera mille cinq cens toises de moins qu'on ne les lui voit faire dans la planche précédente, où la colonne arrivant sur la droite, les bataillons de la droite ont la tête de la colonne.

On vient de voir les différentes régles pour mettre un bataillon en marche, en faisant partir les divisions les unes après les autres, soit pour aller sur la droite ou sur la gauche; ensuite ce qu'il faut observer quand ce même


Cette Planche represente un Bataillon de 650 hommes formant cinq rangs chacun de cent vingt Hommes en Colonne sur dix divisions, non compris celle des Grenadiers, lequel arrive sur son champ de bataille par derriere la gauche du champ de bataille.
5. Toises.
15
20
25
Marvye del. et sculp.

bataillon qui eſt en colonne vient pour ſe mettre en bataille, ſoit par la droite ou par la gauche, & tout ce qui regarde l'ordre qu'il doit tenir lorſqu'il eſt en marche en colonnes. J'ai dit de plus, qu'on ne devoit ſe ſervir de cette façon de mettre en marche un bataillon, que lorſque les diviſions en marchant occupoient plus de terrain qu'en bataille. Il faut à préſent expoſer la façon de mettre un ou pluſieurs bataillons en marche, lorſque chacun n'occupe pas plus de terrain en marchant qu'en bataille.

ARTICLE III.

Régle à obſerver pour faire marcher un ou pluſieurs bataillons & eſcadrons de front.

UN bataillon n'occupe pas plus de terrain en marchant qu'en bataille, lorſqu'on le fait marcher tout entier ſans le ſéparer en parties, ou ſi en le ſéparant en parties, chacune des diviſions trouve dans le terrain qu'elle occupe en marchant l'étendue de trente-ſix petits pas, qui eſt celle qu'elles doivent occuper, ou même un peu plus & non moins.

Dans les mouvemens & marches où l'on ſépare le bataillon en petites parties, on peut, ſi l'on veut, faire une diviſion particuliere de la compagnie des grenadiers. Mais dans les mouvemens & marches, où le front des diviſions eſt grand & où le bataillon marche tout entier, il faut que les dix files de la compagnie des grenadiers ſoient jointes aux cent vingt files du bataillon pour tous les mouvemens, n'y ayant d'autres raiſons pour l'en ſéparer, quand on le fait, que parce qu'elle peut être détachée ; ce qui peut également ſe faire quand elle y eſt jointe, au lieu qu'en étant ſéparée pour les mouvemens, ceux du bataillon s'en trouveroient dérangés.

Il faut commencer par la marche & les mouvemens

d'un bataillon en entier, avant ceux qui se feront par division.

Un bataillon sur le pied de cent trente files, avec la distance qu'il doit avoir d'un bataillon à l'autre, on ne lui donnera pas plus de cinquante toises d'étendue, dont quarante-quatre toises moins quatre pieds pour son front, & le reste pour la distance d'un bataillon à l'autre. J'ai dit que le plus ou le moins de distance ne faisoit rien. En effet les conséquences que je veux tirer conviennent à toutes, en attendant qu'on ait réglé celle qu'on doit donner.

Supposé que ce bataillon en ait d'autres à sa droite & à sa gauche, si on les fait marcher de front devant eux; pour le faire dans la perfection, comme ils forment une ligne droite étant en bataille, il faut qu'ils partent tous en même-tems d'un pas égal, comme s'il n'y en avoit qu'un, marchant droit devant eux, observant les distances d'un bataillon à l'autre, & celles des rangs & des files, ensorte qu'à l'endroit où on leur fait signe d'arrêter, ils arrêtent tous en même-tems & forment une ligne droite parallele à celle d'où ils sont partis, autant que cela se peut.

Pour cela, il faut sçavoir quelle régle ont ces bataillons pour maintenir leur distance de l'un à l'autre, & pouvoir marcher toujours en ligne droite. On a pris certaine habitude, quand les troupes marchent, de leur dire : *regardez à votre droite*. Je ne vois pas sur quoi cela peut être fondé, (*a*) & pourquoi regarder plutôt la droite que la gauche. Il y a des occasions où il faut se régler sur l'une, & d'autres sur l'autre. Pourquoi le centre ne les régleroit-il pas toutes les deux? mais le plus souvent, c'est le centre. Dans la marche dont il est question, il

(*a*) *Et pourquoi regarder plutôt la droite que la gauche.* L'origine de cela est fort ancienne, elle est du tems des boucliers que l'on portoit sur le bras gauche, & qui faisoit apparemment qu'on pouvoit voir plus aisément sur la droite que sur la gauche, & sans doute cela vient des Grecs; en tout cas ce ne seroit pas la seule chose inutile pour nous qu'on auroit pris d'eux, pour négliger ce qui peut nous être très-avantageux.

faut que la droite & la gauche se réglent sur le centre & qu'il tienne entr'elles un juste milieu; ensorte que si la gauche (supposé) étoit trop en arriere, pour lui donner le tems de reprendre l'alignement, il iroit plus doucement ou même arrêteroit, ce qui obligeroit la droite d'arrêter aussi, & de ne se pas mettre en marche que quand le centre auroit marché; au lieu que si c'étoit la droite qui dût régler la marche, pour le peu qu'elle allât trop vîte & qu'elle fût plus avancée que la gauche, cela formeroit une ligne oblique (a) que la gauche en marchant très-vîte auroit peine à redresser, sur-tout si la droite n'arrêtoit pas. Des lignes si étendues ne peuvent marcher bien & sans se rompre, qu'en allant doucement.

Plus une ligne de bataillons & d'escadrons qui marche de front a d'étendue, plus les troupes trouvent de difficulté à bien marcher; mais la moitié de la difficulté est ôtée, quand c'est le centre qui régle la droite & la gauche, il n'est plus nécessaire alors que la gauche se régle sur la droite, c'est au centre à régler leurs mouvemens de part & d'autre. D'ailleurs comme tous les terrains ne sont pas toujours plats ni découverts, la droite & la gauche sont plus à portée de voir le centre qu'elles n'y sont de s'entrevoir.

Ainsi * toutes les fois qu'une ligne de troupes, grande ou petite, marche de front, c'est le centre qui le premier doit s'ébranler & s'arrêter quand on l'ordonne, à moins qu'il n'y ait quelques raisons qui obligent quelquefois à faire autrement. * Régle.

Comme il est difficile qu'une ligne qui a de l'étendue, & qui part toute entiere d'un même tems, puisse marcher sans que quelque partie devance les autres, de sorte qu'en arrivant sur l'alignement où l'on veut s'arrêter, il n'y en ait aucune qui l'ait outrepassé, & qui soit par conséquent obligée de rétrograder pour se mettre droit sur le reste de la ligne; quand le cas arrive, il y a deux manieres de faire retirer en arriere ce qui sera trop avan-

(a) *Oblique.* Sur celle d'où ces troupes seroient parties.

cé; si c'est de fort peu, cette partie peut reculer, faisant toujours tête à l'ennemi; si c'est de beaucoup, il faut qu'elle fasse demi-tour à droite pour s'aller remettre sur l'alignement, ce qui cause dans le mouvement un défaut notable, qui néanmoins faute de régles n'est que trop ordinaire.

Pour l'éviter, lorsqu'on fait un commandement ou un signal à la ligne de marcher en avant, c'est le bataillon du centre qui doit s'ébranler le premier, ensuite ceux qui sont les plus près de sa droite & de sa gauche, & successivement, mais promptement les uns après les autres jusqu'au plus éloigné, de sorte que cette ligne au lieu d'être droite en marchant, soit un peu convexe, afin que lorsque le signal est donné pour arrêter, le bataillon du centre arrête; dans le moment ceux qui sont les plus proches de sa droite & de sa gauche, en s'avançant observent l'alignement qu'il a pris & se dressent sur lui. Il en sera de même des autres successivement jusqu'aux extrémités. Voilà la régle qu'il faut suivre le plus exactement qu'il sera possible, pour éviter de tomber dans des inconvéniens pareils à ceux dont je viens de parler.

Pour donner les moyens de parvenir à connoître la perfection de ces mouvemens, afin que les troupes puissent en approcher autant qu'il est possible, voici la régle que j'établis.

On suppose trente bataillons en bataille sur une ligne droite occupant chacun cinquante toises, tant pour le front que pour la distance d'un bataillon à l'autre, l'étendue sera de mille cinq cens toises, & je suppose aussi qu'on les fasse marcher cinq cens toises en avant pour y former une ligne parallele à celle d'où ils seront partis. Il s'agit de montrer à ces bataillons la justesse avec laquelle il faudroit tâcher de marcher.

Il faut au centre de chaque bataillon tirer une perpendiculaire sur la ligne droite sur laquelle il sera en bataille, & avec des jalons ou hallebardes prolonger à volonté cette perpendiculaire; au bout de la perpendiculaire du

bataillon du centre il faudra tirer une autre perpendiculaire ſur celle qui aura été pouſſée, cela donnera la ſeconde ligne parallele à la premiere. Il faut faire cet alignement avec des jalons ou des hallebardes. Ceux qui ſont à la droite prolongeront vers la droite, & ceux de la gauche vers la gauche; & avant que les bataillons ſoient arrivés à cette ſeconde parallele, elle ſera achevée d'être prolongée juſqu'à l'extrémité de la droite & de la gauche.

Lorſque cette ligne de bataillons partira pour aller ſe mettre en bataille ſur la ſeconde parallele, le centre commencera à s'ébranler, & la droite & la gauche régleront leur marche ſur la ſienne, allant doucement, le centre de chaque bataillon le long de l'alignement de la premiere perpendiculaire, ce qui l'empêchera dans la marche de ſe jetter ſur la droite ou ſur la gauche; de cette façon ils pourront bien manquer, par aller trop vîte ou trop doucement, mais ils ne pourront pas aller les uns ſur le terrain autres, ce qui ſeroit un grand inconvénient; & il eſt sûr qu'en arrivant à la ſeconde parallele chaque bataillon trouvera le centre où il doit être, & au moyen de cette parallele ils ſe mettront droit dans l'alignement.

Après avoir montré les régles pour faire marcher un ou pluſieurs bataillons de front, leſquelles régles ſont les mêmes pour les eſcadrons, je vais expliquer celle qu'il faut obſerver, pour faire marcher un ou pluſieurs bataillons & eſcadrons ſur la droite ou ſur la gauche par un quart de converſion du bataillon en entier.



ARTICLE IV.

Régle pour faire marcher sur la droite & sur la gauche par quart de conversion des bataillons ou des escadrons en entier. PLANCHE VII.

PLAN. VII. CETTE planche répréſente un bataillon en entier de cent vingt files, & par conſéquent le front de cent vingt petits pas à cinq de hauteur, avec les mêmes diſtances de rangs & de files que celles marquées ci-deſſus, lequel a fait à droite un quart de converſion à moitié, afin qu'on voye ſur la planche les lignes qu'il a déja décrit, & celles qu'il décrira.

Pour qu'un bataillon faſſe bien un quart de converſion, il en faut conſiderer les cinq rangs comme un corps ſolide, enſorte qu'en quelque point du mouvement qu'on l'arrête, les diſtances des rangs & des files ſoient les mêmes qu'ils avoient avant de tourner. Pour cela il faut que chaque ſoldat aille plus vîte ou plus doucement, ſuivant qu'il eſt plus ou moins éloigné de celui qui ſoutient. Par exemple lorſqu'un bataillon, tel que nous le ſuppoſons, fait ſon quart de converſion, tandis que le ſoldat de la gauche du premier rang ſert de pivot & ne fait que tourner ſur le talon gauche, le ſoldat de la droite de ce premier rang, dont le front eſt de cent vingt petits pas, décrit un quart de cercle & fait cent quatre-vingt petits pas; le ſoldat qui eſt au milieu du rang n'en fait que moitié, & les autres à proportion.

Le ſoldat qui eſt à la droite du dernier rang décrit un quart de cercle encore plus grand que le ſoldat qui eſt à la droite du premier, & cela à proportion qu'il eſt plus éloigné du ſoldat qui ſert de pivot, & que la diagonale eſt plus grande que le côté du quarré.

Il faut que les ſoldats des derniers rangs tâchent de ſe régler ſur les chefs des files & ſe jettent en marchant ſur leur

leur gauche, les derniers rangs plus que les premiers, pour être toujours précisément derriere le chef de file, mais le premier rang doit toujours garder sa même étendue, sans l'augmenter ni la resserrer. Pour cela il ne faut pas aller droit au lieu où l'on doit arriver, mais en tournant & maintenant toujours la même distance du centre à la circonférence.

Il faut (a) si les officiers forment un rang à la tête à six petits pas du premier rang des soldats, qu'ils tournent bien pour ne pas nuire aux mouvemens des soldats, d'autant que le mouvement que fait ce rang est different de celui des bataillons, dont les rangs de derriere sont obligés de se jetter sur la gauche pour se régler sur leurs chefs de file, tandis que le rang des officiers est obligé de se jetter sur la droite, étant en avant du soldat qui sert de pivot.

On doit juger quand le quart de conversion se fait à droite, que comme la gauche fait un bien plus grand chemin, c'est sur elle que le centre doit régler sa marche, & la droite, la sienne sur le centre & la gauche, & en suivre les mouvemens. Si le quart de conversion se faisoit à gauche, ce seroit la droite qui régleroit le centre & la gauche. Il faut encore faire attention à ce que quand les bataillons font l'exercice, & qu'on leur fait faire les à-droite & les à-gauche pour tourner de tous les côtés où l'on veut qu'ils fassent tête, l'usage est qu'ils tournent toujours sur le talon gauche; mais il n'en doit pas être de même dans les à-droite & à gauche par demi-compagnies & lorsque les rangs tournent les uns après

(a) *Il faut si les officiers forment un rang à la tête à six petits pas du premier rang des soldats, &c.* Ces différens mouvemens ou motions ont été décrits & imaginés bien avant le reste de l'ouvrage, & ont été dressés le plus en conformité de l'usage où l'on étoit alors & qu'on ne vouloit pas changer, & avant le projet de la formation du bataillon sur six rangs & des officiers dans les rangs; & en plaçant ces motions dans cet ouvrage l'auteur n'a pas voulu changer ce qu'il avoit fait, à cause du détail considérable qu'il y auroit eu, & de la peine que cela lui auroit coûté à rédiger sur le papier, & qu'elles peuvent servir également pour six rangs en presque toutes les occasions, ainsi qu'on l'a expliqué ci-devant, note (a) page 160.

les autres, ou que l'on fait des quarts de conversion, le soldat qui sert de pivot doit tourner sur le talon gauche quand le quart de conversion se fait à gauche, & sur le talon droit quand le quart de conversion se fait à droite, son pied droit étant alors l'extrémité du rang; & s'il faisoit le contraire, il n'en suivroit plus les mouvemens.

Régle.

Ce que je dis pour le quart de conversion d'un bataillon doit être le même pour le quart de conversion d'un escadron, autrement dit caracol. Il faut que les cavaliers du second & du troisiéme rang en marchant tournent la tête de leurs chevaux à droite, lorsque le quart de conversion se fait à gauche, pour se maintenir toujours à égale distance du rang qui est devant eux.

Lorsqu'un bataillon marche de front devant lui, tous les soldats doivent marcher en ligne droite d'un pas égal, l'un ne fait pas plus de chemin que l'autre; mais lorsque ce bataillon fait un quart de conversion, il n'y a pas deux soldats qui fassent un égal chemin; ils en font plus ou moins à proportion qu'ils sont éloignés du soldat qui sert de pivot, & tous décrivent des lignes circulaires.

On a fait observer que pour tous les mouvemens il ne falloit pas qu'il y eût aucune distance d'une file à l'autre; si dans celui-ci les soldats ne se touchent pas, il est facile de juger qu'il se fera très-mal.

S'il y avoit plusieurs bataillons sur une ligne droite (le nombre n'y fait rien, on en suppose trente) que l'on trouvât la gauche bien placée, mais que l'on voulût avancer la droite de mille toises (supposé) & faire une ligne oblique, par rapport à celle sur laquelle ils sont en bataille: supposant les bataillons de cent trente files, occupant avec leurs intervalles cinquante toises, le diamétre sera de quinze cens toises; les mille toises à soixante-quinze pas près, font un huitiéme de la circonférence. Ces trente bataillons, pour décrire cette portion de cercle, doivent observer tout ce qui vient d'être dit pour un seul bataillon, & maintenir la

même étendue & la ligne toujours droite, avec la même distance d'un bataillon à l'autre, ceux du centre devant ſuivre les mouvemens de ceux de la droite enſorte qu'en quelque endroit de la marche qu'on fût obligé d'arrêter, la ligne fût toujours droite, de la même étendue., & en état de combattre en ordre. Ce que je marque ici pour un ou pluſieurs bataillons, je le dis de même pour un ou pluſieurs eſcadrons, il n'y a nulle différence de l'un à l'autre dans ces régles de mouvemens.

Le quart de converſion de trente bataillons ſur une ligne, n'a pas d'autres régles ni principes que ce qui regarde celui d'un bataillon ſeul, & celui d'un bataillon que celui d'une diviſion : la différence n'eſt que dans l'étendue du mouvement, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus; mais ſi ceux qui commandent les bataillons & eſcadrons ne ſont pas inſtruits des régles qu'il faut obſerver, ce mouvement ſe fera toujours mal; s'ils le ſçavent & que leurs troupes n'y ſoient pas habituées, elles ne le feront pas mieux. ☞ La théorie eſt abſolument néceſſaire, mais ſans la pratique elle ne ſuffit pas pour exécuter les mouvemens.

Ces trente bataillons étant en bataille ſur une ligne droite, ſi on vouloit les mettre en colonne pour marcher (ſuppoſé) vers la droite par bataillon en entier, chacun de ces bataillons feroit à droite un quart de converſion, le ſoldat de la droite de chaque premier rang ſervant de pivot & tournant ſur le talon droit, & lorſqu'il ſeroit fait, chaque bataillon formeroit une perpendiculaire ſur la ligne droite ſur laquelle ils étoient en bataille, le premier rang de chaque bataillon étant à cinquante toiſes du premier rang de celui qui ſeroit derriere lui, parce que la même diſtance qui étoit au flanc d'un bataillon à l'autre en bataille ſe trouve pour lors dans le front, & ſe retrouvera au flanc quand ils ſe remettront en bataille.

Ces trente bataillons en colonne forment trente lignes paralleles entre deux autres paralleles, dont l'une eſt la

ligne ſur laquelle ils étoient en bataille, & où la file droite de chaque bataillon touche; & l'autre eſt formée par la file gauche de ces bataillons, laquelle doit être diſtante de quarante-quatre toiſes moins quatre pieds de la premiere, ce qui eſt l'étendue du front de chacun des bataillons; & lorſque cette colonne aura été formée, & qu'elle ſe remettra tout de ſuite en bataille par un quart de converſion à gauche de chaque bataillon, pour lors le champ de bataille de ces trente bataillons ſera plus en avant de quarante-quatre toiſes moins quatre pieds que le premier, & plus ſur la droite de l'étendue du front d'un bataillon, parce que chacun d'eux ſe trouve dans le terrain du bataillon qui étoit à ſa droite; & autant de fois qu'on les mettra en colonne, & qu'enſuite on les remettra en bataille de la même façon que je viens de dire, le champ de bataille avancera toujours du côté de l'ennemi, & ſur la droite. Cette obſervation eſt néceſſaire pour ce qui ſera expliqué dans la ſuite.

Si au lieu de trente bataillons il y en avoit quinze, & quinze eſcadrons à leur droite, qu'on les mît tous en marche par un quart de converſion à droite (ſuppoſé), quand le quart de converſion ſeroit fait, la gauche de chaque eſcadron, ſuppoſant quarante-huit maîtres à chaque rang, ne ſeroit qu'à vingt-quatre toiſes de la ligne ſur laquelle ils étoient en bataille, tandis que la gauche des bataillons en ſeroit à quarante-quatre toiſes moins quatre pieds, à cauſe que le front de ceux-ci eſt plus grand que le front de ceux-là. Pour y remedier, ces eſcadrons en marchant ſe jetteront un peu ſur leur gauche, afin que la file gauche de l'eſcadron ſe trouve droite ſur la file gauche du bataillon; ce qui fera que lorſqu'ils ſe remettront en bataille par un quart de converſion à gauche, les bataillons & eſcadrons formeront enſemble une ligne droite. Il faut encore obſerver que quand cette ligne ſe remettra en bataille par un quart de converſion, le bataillon qui aura la tête de la colonne prendra en avant le terrain de l'eſcadron qui le précede; & comme

l'escadron n'occupe que vingt-quatre toises, le bataillon doit en marchant laisser la distance de son front entre l'escadron & lui pour se mettre en bataille.

Lorsque des troupes étant en bataille, on veut les faire mettre en colonne pour marcher, ou sur la droite, ou sur la gauche; il faut que chaque bataillon & escadron, en marchant se réglent sur ceux qui sont devant eux, & s'attachent à suivre la file droite plutôt que la gauche quand on doit se remettre en bataille par un quart de conversion à droite, & à suivre la file gauche quand on doit se remettre par la gauche. Comme il arrive souvent que quelques bataillons & escadrons de ceux qui sont devant, se dérangent des autres, en ce cas il faut suivre l'alignement du plus grand nombre; car si un bataillon qu'on a devant soi se jettoit trop sur la droite, supposé, & que l'on voulût régler son mouvement entierement sur lui; que les autres successivement fissent la même chose, vers la queue de la colonne ce défaut seroit difficile à réparer & ne pourroit l'être qu'avec beaucoup de tems, ce que l'on n'est pas sûr d'avoir toujours, surtout lorsque des armées se mettent en bataille l'une devant l'autre. ☞ Toutes ces observations ne nous paroissent pas considérables dans les mouvemens ordinaires qui ne tirent à aucune conséquence, & on n'y fait pas grande attention; mais ceux qui sont chargés de mettre une armée en bataille devant un ennemi, pour lors ne voyent que trop le défaut dont nous parlons; mais s'ils n'ont pas les connoissances que je donne ici, ils n'éviteront pas d'y tomber, & quand l'armée sera mal en bataille, ils n'en connoîtront pas la cause.

Régle.

Régle.

Après avoir montré comment il faut mettre un bataillon & un escadron en marche tout de front sans les partager, & comment ils doivent faire leur quart de conversion, il faut à present parler des régles, pour mettre un bataillon & un escadron en marche par quart de conversion de division.

ARTICLE V.

Régles à observer pour mettre un ou plusieurs bataillons & escadrons en marche par quart de conversion de division. PLANCHES VII. & VIII.

ON suppose ce même bataillon de cent trente files de front sur cinq de hauteur que l'on veut mettre en marche, par un quart de conversion, en deux divisions. Le front de chacune sera de soixante-cinq hommes ; à raison de deux pieds chacun, il occupera vingt-deux toises moins deux pieds, & quand le quart de conversion sera fait, il y aura du premier rang de la premiere division à la seconde, vingt-deux toises moins deux pieds, qui font soixante-cinq petits pas ; de sorte qu'au lieu de trente-six que les divisions occupent en marchant, celles-ci excéderont de vingt-neuf petits pas, & qu'elles trouveront en même-tems dans le terrain qu'elles occupoient en bataille, plus qu'il ne leur en faut dans leur marche, & tout ce qui leur est nécessaire pour se mettre en bataille. C'est pourquoi ce bataillon étant mis en marche par quart de conversion de division, & supposant toujours qu'on ne mette pas les officiers dans les rangs, au lieu de se mettre au milieu de la distance d'une division à l'autre ; comme cette distance est trop grande, quand le bataillon ne forme que deux divisions, les officiers se tiendront à six petits pas de la division qu'ils menent.

S'il y avoit trente bataillons en bataille, & qu'on les mît en marche en deux divisions par un quart de conversion à droite ou à gauche, ces trente bataillons en colonnes formeroient soixante divisions, qui occuperoient les mêmes quinze cens toises qu'ils avoient en bataille.

Si au lieu de trente bataillons il y en avoit quinze & quinze escadrons, il ne feroit pas nécessaire de séparer l'escadron en deux divisions, parce que son front n'étant que de vingt-quatre toises, & celui de chacune des

deux divisions du bataillon de vingt-deux toises ou environ, le front seroit à peu près égal.

Si on mettoit le bataillon en marche par trois divisions, le front de chacune seroit de quarante-trois hommes, & par conséquent de quarante-trois petits pas, ce qui feroit environ quatorze toises; alors séparant l'escadron en deux divisions, celles-ci auroient chacune douze toises de front, ce qui approcheroit du front des divisions du bataillon; le premier rang de la premiere division de l'escadron, seroit à douze toises du premier rang de la seconde, laquelle par conséquent auroit du terrain pour marcher & se mettre en bataille par un quart de conversion de division.

Si on séparoit le bataillon en quatre divisions, le front des deux premieres seroit de trente-trois hommes, & les deux dernieres de trente-deux chacune. Pour lors comme la division en marchant sur cinq rangs doit occuper trente-six petits pas, il y auroit trois petits pas de moins dans l'étendue des deux premieres, & quatre dans celle des deux dernieres; mais cette différence n'est pas sensible sur le terrain, & le mouvement peut se faire également; comme le front des divisions seroit d'onze toises, l'escadron marchant sur deux divisions feroit presque le même front.

Il faut conclure de ces observations, que toutes les fois qu'on voudra mettre un bataillon ou plusieurs en marche par quart de conversion de division, & qu'on voudra être certain qu'ils n'occuperont pas plus de terrain en marchant qu'en bataille, ensorte que s'il y en a plusieurs sur une même colonne, on puisse être assuré que partout où l'on voudra les arrêter, & les mettre en bataille par un quart de conversion de division, toutes celles de chaque bataillon puissent le faire en même-tems, & former une ligne droite avec toutes les distances ordonnées d'un bataillon; on peut conclure, dis-je, que sur le pied du bataillon dont il est question, il faudra le séparer en deux, trois ou quatre divisions,

& ne pas passer ce nombre.

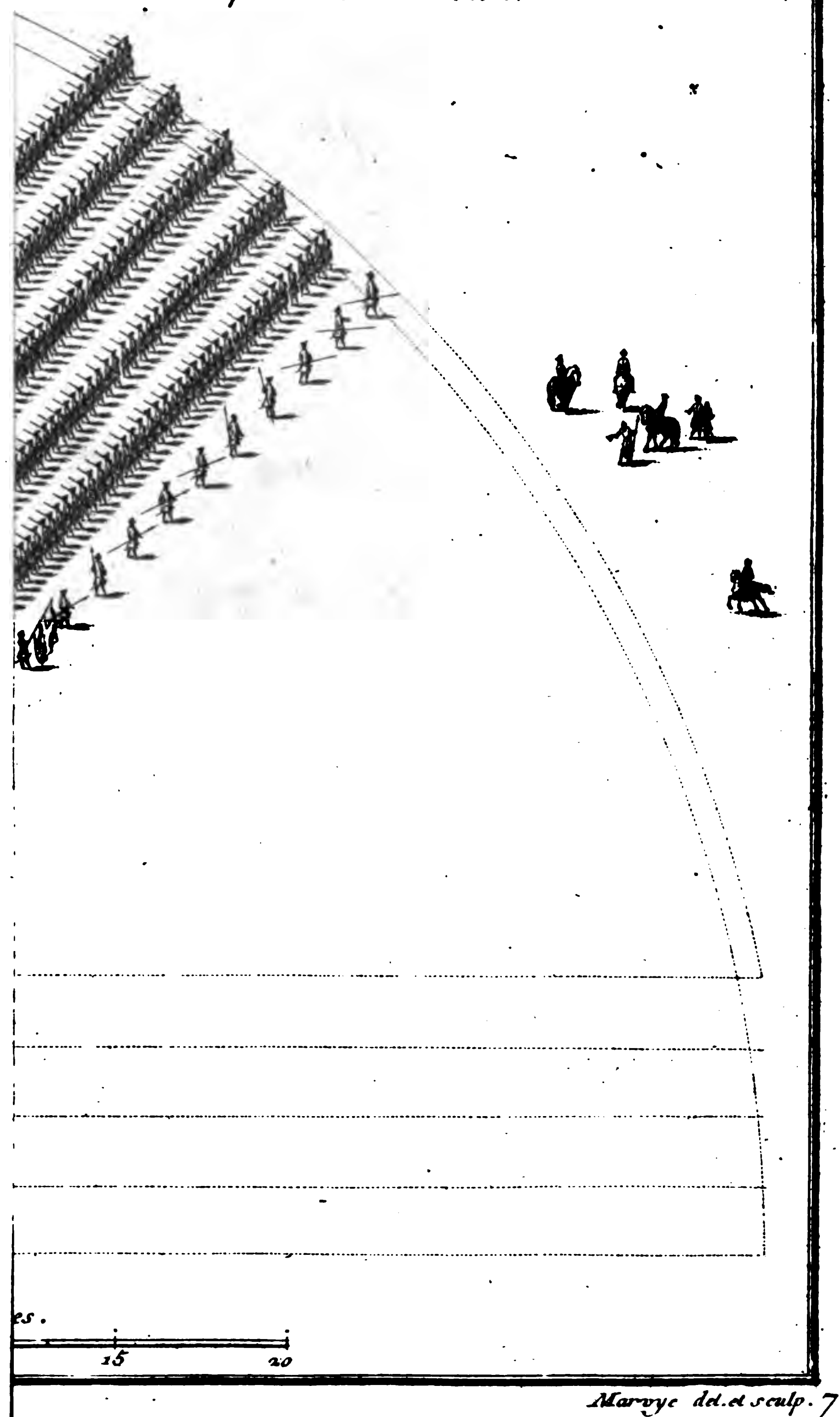
Pour faire comprendre facilement les mouvemens d'un bataillon qui fait un quart de conversion en entier, on l'a représenté dans la planche VII. faisant à droite un quart de conversion. Il est arrêté au milieu de son mouvement, afin que l'on voye les lignes qu'il a déja décrites, & celles qu'il décrira pour achever son tour; surquoi on fera attention que ce bataillon qui fait un quart de conversion, n'est gêné ni par la droite ni par la gauche, & que s'ils sont plusieurs, comme il y a une distance petite ou grande de l'un à l'autre, ils ne le sont pas non plus : il n'en est pas de même du quart de conversion par divisions, ainsi qu'on le connoîtra par la planche suivante.

PLANCHE VII.

PLANCHE VIII.

La premiere figure de cette planche VIII. représente un bataillon que l'on met en marche en quatre divisions par un quart de conversion à droite. Comme sur le papier il faut observer une grande justesse, (ce que l'on ne peut exiger sur le terrain,) au lieu que le bataillon, tel que nous venons de le partager, n'auroit que trente-trois hommes à chacune des deux premieres divisions, & trente-deux à chacune des deux dernieres; on les suppose toutes quatre de trente-six hommes, ce qui fera le front de cent quarante-quatre hommes, & par conséquent de cent quarante-quatre petits pas.

Ce bataillon est marqué s'arrêtant au milieu de son mouvement, & on a tracé le chemin que le soldat de la gauche du premier & du dernier rang de chaque division fait, afin que l'on voye que celui du premier rang de la premiere division n'est nullement gêné dans son mouvement, non plus que les premiers des autres divisions. Mais toutes les parties gauches des quatre derniers rangs qui se trouvent éloignés du soldat qui sert de pivot, plus que de trente-six petits pas, ne peuvent passer sans se rompre, de sorte que pour faire ce mouvement, loin de se jetter sur la gauche pour se tenir toujours derriere le chef de file, il faut que les soldats de ces gauches aillent


Cette Planche represente un Bataillon de cent vingt files lequel a fait à droite la moitié d'un quart de conversion.
es.
15
20
Marvye del. et sculp. 7

aillent droit devant eux, & se resserrent contre la gauche du premier rang, jusqu'à ce qu'ils ayent passé le soldat qui sert de pivot à la division qui est à leur gauche. Pour lors ils peuvent se jetter sur la gauche & se redresser sur les droites de leurs divisions, qui doivent avoir fait leur mouvement sans s'ouvrir ni se resserrer. PLAN. VIII.

Sur la même planche VIII, il y a un second mouvement marqué par la figure seconde : c'est ce même bataillon, qui étant en bataille, vient de faire à droite un quart de conversion pour se mettre en colonne, & après avoir marché, se remet en bataille par un quart de conversion à gauche, & où l'on voit que les gauches des derniers rangs des divisions arrêtent les droites de celles qui les suivent, & les obligent d'attendre qu'elles soient passées, pour achever leur tour, & se remettre en bataille.

Quoique le défaut soit également dans tous les bataillons d'une colonne, néanmoins comme cela se fait sur le terrain de chacun, & ne prend pas sur le terrain les uns des autres, & que s'il y a de l'imperfection dans le mouvement, ce n'est que dans le tems qu'il se fait, & que dès qu'il est fini les troupes sont en bataille en droite ligne ; il faut se servir de ce mouvement comme le plus utile & le plus nécessaire de tous ceux qui se pratiquent aujourd'hui, & reconnoître que quand on le fait, s'il y paroît un peu de confusion, ce n'est pas la faute des troupes, mais qu'elle se trouve dans le mouvement même.

Si au lieu de quatre divisions, on vouloit partager ce bataillon en huit, pour lors il faudroit, au lieu de six petits pas qui font douze pieds lesquels font la distance d'un rang à l'autre, & de douze petits pas, ou vingt-quatre pieds qui font la distance d'une division à l'autre, & où se placent les officiers, il faudroit, dis-je, ne donner que trois pas de distance, qui font six pieds entre chaque rang, & six pas qui font douze pieds d'une division à l'autre : au moyen de quoi ce bataillon n'occuperoit pas plus de terrain en marche, que s'il marchoit seule-

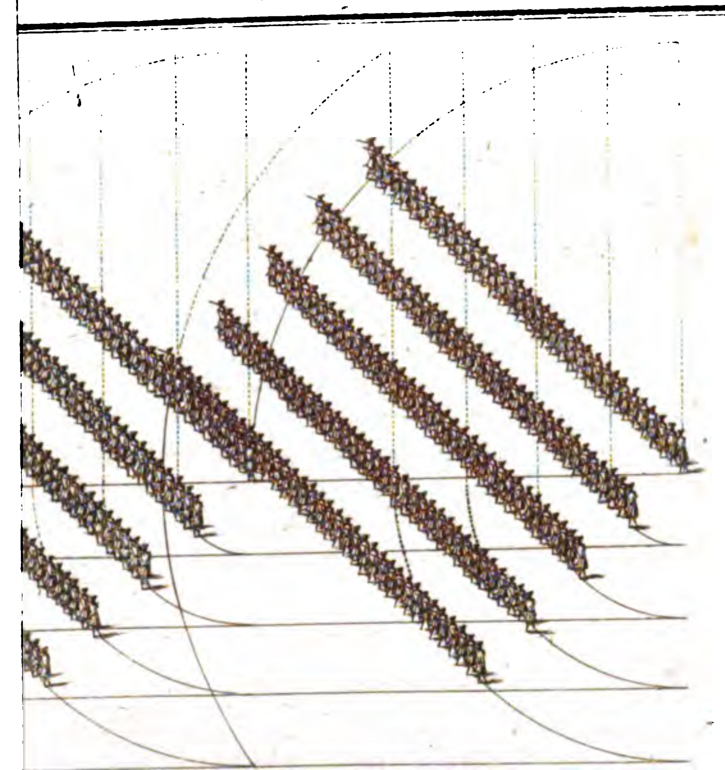
ment sur quatre divisions à douze pieds de distance d'un rang à l'autre.

(*a*) Mais il est bien difficile que des bataillons puissent marcher long-tems, avec de si petites distances d'un rang à l'autre sans se brouiller, d'autant plus que les terrains sont inégaux & que souvent les rangs, même avec de plus grandes distances, sont obligés de se confondre. De plus, quand ils marchent si près l'un de l'autre, & qu'on veut examiner dans un rang la qualité des hommes qui le composent, dans le tems qu'on le parcourt des yeux,

(*a*) *Mais il est bien difficile*, &c. Il y a bien des officiers qui auroient de la peine à se persuader de la nécessité de cette distance de douze pieds d'un rang à l'autre, j'en ai peu trouvé qui en conçussent la nécessité, & ceux qui ont le plus étudié les mouvemens des troupes sont là-dessus les plus fermes dans leur sentiment. Je crois que la raison de cela est plausible, car cette distance de douze pieds étant établie nécessaire, elle détruit absolument toute l'école & les mouvemens du bataillon tels qu'ils sont pratiqués aujourd'hui par les plus appliqués à leur métier, qui suivent les instructions des plus experimentés Inspecteurs; mais que l'on lise cet article sans esprit de prévention, & qu'ainsi que je l'ai pratiqué, on fasse marcher & manœuvrer ensuite un bataillon sur ces principes, on verra bien que lorsqu'il sera accoutumé à ces motions à rangs ouverts, il se conserve toujours en ordre. Si un soldat alors se dérange, on s'en apperçoit aussi-tôt; s'il parle, de même; ensorte qu'un seul homme à cheval auprès de ce bataillon, voyant le moindre mouvement fait mal-à-propos par un soldat, y peut apporter remede & empêcher le dérangement total; alors sûrement les rangs ne se doubleront pas sur le côté, comme il arrive lorsqu'un bataillon est exposé au feu & qu'il a ses rangs serrés, car pendant qu'on travaille à un bout du bataillon à les mettre à quatre ou cinq de hauteur, & qu'on suit pour aller à l'autre bout, à peine est-on au centre que le bout par où l'on a commencé est déja remis au double de hauteur, sur-tout pour peu qu'en même-tems l'on marche en avant. ☞ Je ne * sçai d'où est venu le mouvement de serrer les rangs, car dans aucuns auteurs anciens & modernes il n'en est dit autre chose sinon qu'il faut qu'ils soient serrés lorsque les troupes chargent, ce qui doit par conséquent se mesurer par la différence qu'il y a de l'éloignement où est l'ennemi du premier rang du bataillon à celui où ce même premier rang est de son dernier rang. A cinq rangs il y a huit toises du premier au dernier rang, ainsi si votre ennemi est à quinze ou seize toises, il n'est pas encore nécessaire d'être serré, & à plus forte raison s'il est à vingt ou trente & plus. Il y a une attention cependant à faire, c'est que s'il y avoit de la cavalerie à portée de vous, comme elle peut marcher fort vîte, il faut se serrer plutôt; mais il n'y a que les hussards ou pareille cavalerie qui puissent parcourir cent pas, qui font cinquante toises, avant que votre bataillon ait serré ses rangs, le dernier n'ayant que huit toises à parcourir.

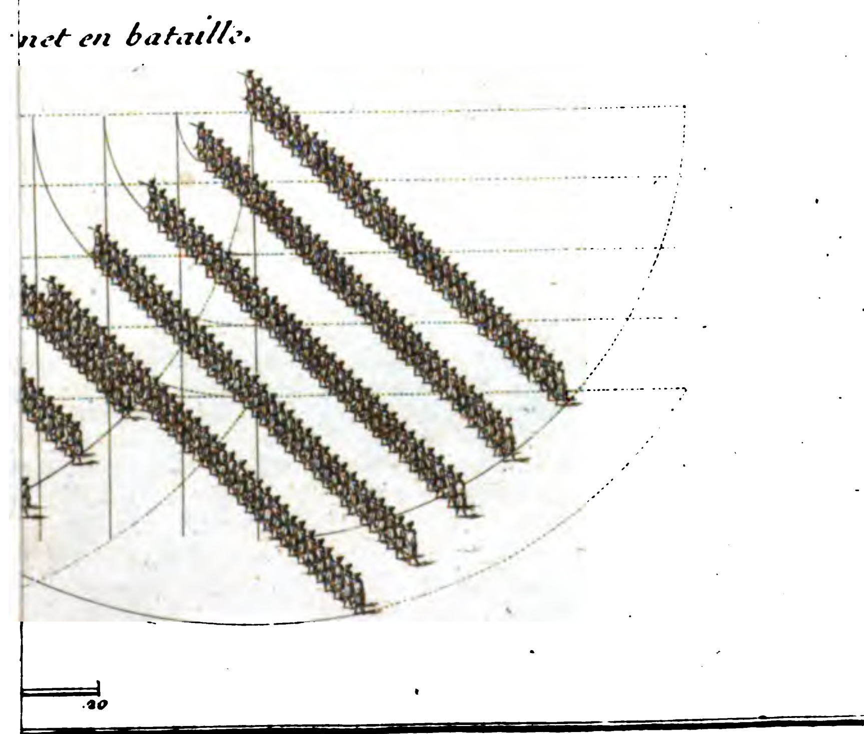
* Régle.

Dans le livre de Lostelnau major de bataille, où est le modéle de l'exercice cité ci-devant page 129 on voit à l'endroit des motions, qu'il fait faire tous les quarts de conversion de bataillons à rangs ouverts, ainsi ce n'est pas une nouveauté de le proposer.



· cent quarante quatre hommes
quart de conversion pour se
nt.

net en bataille.



Marvye del. et sculp. 8

le rang qui suit, est passé. Indépendemment de ces considérations, comme j'ai souvent examiné des troupes dans leur marche, j'ai reconnu qu'il n'y avoit qu'une distance assez grande d'un rang à l'autre qui facilitât la marche, & que c'étoit le seul moyen d'en éviter la confusion, vû que pour marcher en ordre, quand les rangs sont si serrés, cela demande, au soldat même, une grande attention, qu'on ne peut pas long-tems exiger de lui. Ainsi il faut s'arrêter à la distance qui a été réglée depuis long-tems, qui est en usage encore aujourd'hui & à laquelle je me conforme, de douze à treize pieds d'un rang à l'autre, & par conséquent faire les quarts de conversion par division sur le même pied de distance d'un rang à l'autre, excepté en certains cas où l'on peut se trouver, & où l'on seroit obligé de se réduire à moins.

Toutes les différentes manieres que je viens de traiter pour faire marcher des bataillons, soit en faisant partir les divisions les unes après les autres, soit en leur faisant faire des quarts de conversion sur le terrain que chacune occupe en bataille, ou bien par bataillons & escadrons en entier, je les ai toujours mis en usage dans les revûes devant le Roi, devant les Généraux, ou autres, dans les marches ordinaires ou devant les ennemis. Cependant comme ceux qui exécutoient les mouvemens en ignoroient les principes, rarement approchoient-ils de la précision nécessaire.

Mais aujourd'hui on s'en éloigne bien davantage, la plûpart des troupes ont mis en usage, que lorsqu'un bataillon est en bataille, & qu'on veut le faire marcher par un quart de conversion du bataillon en entier, on fait serrer les rangs en avant à la pointe de l'épée; ensuite on partage le front du bataillon en autant de divisions que l'on en veut former, pour marcher sur huit, dix, douze, ou quinze hommes de front, plus ou moins; alors on leur fait faire, supposé, à droite un quart de conversion par division; ensorte que quand ce quart de conversion est fait, les rangs n'ont nulle distance entr'eux,

mais une étendue de terrain vuide entre deux divisions ; & quand le premier rang qui a la tête de la premiere division, marche, (*a*) il faut que le second rang ne fasse que semblant de marcher, & ne marche réellement que quand celui qui le précéde est à trois ou quatre pas. Ce que fait le second rang, ceux de derriere le font de même. S'il y a un nombre de bataillons sur une même ligne, ce défaut est dans tous. Quand enfin tout est en marche avec les distances ordonnées, & qu'après avoir marché un tems, (*b*) on leur fait faire alte, & qu'ensuite on leur dit de se remettre en bataille par un quart de conversion à gauche, pour lors il faut que tous les rangs viennent se serrer contre le premier de la division, & ensuite qu'ils fassent leur quart de conversion ; & quand il est fait, les rangs de derriere se trouvent collés contre le premier, & les bataillons étant mal en bataille, (*c*) il faut que les rangs de derriere fassent demi-tour à droite, pour reprendre leurs distances ; quand elles sont reprises, il faut encore leur faire faire demi-tour à gauche, pour faire tête au front. Si ces mouvemens se font dans des revûes, ou-

(*a*) *Il faut que le second ne fasse que semblant de marcher.* J'ajouterai à cela que bien des officiers majors obligent même tout le reste de la colonne à faire le même semblant, & qu'ils le commandent en disant : *allons, tout le monde en mouvement.* Les soldats doivent lever alors tous ensemble le pied gauche, puis le baisser & lever le droit, & toujours de même jusqu'à ce qu'ils puissent effectivement marcher.

(*b*) *On leur fait faire alte.* Quand on fait arrêter cette colonne les majors ont soin de recommander le même mouvement à la tête que celui qu'ils ont commandé à la queue, & la tête alors fait le même pictinement jusqu'à ce que tous les rangs des divisions se soient serrés contre leur premier rang & que chacun soit sur son terrain ; alors on fait faire par division un quart de conversion pour se mettre en bataille, qui s'exécute avec la plus grande vitesse. Ce bataillon reste là, & on le trouve bien en bataille pour tout ce qui n'est pas le maniement des armes, ou la parade sur une place de ville, ou pour une revûe ; mais si c'est pour une de ces trois choses, les tambours battent le drapeau, & alors les quatre rangs se mettent en mouvement & vont prendre des distances d'un rang à l'autre, qui le plus souvent sont tracées sur le terrain, sur-tout dans une place de guerre. Quand ils sont arrivés les tambours cessent de battre, tous les officiers alors ôtent leur chapeau, & tous ceux qui ont vû ce mouvement, disent : *voilà qui est beau !*

(*c*) *Il faut que les rangs de derriere fassent demi-tour à droite.* L'usage le plus suivi n'est pas de prendre ces distances en arriere, mais en avant, & seulement dans les trois cas marqués dans la note précédente.

tre que rien ne dépare plus des troupes, & qu'on ne peut pas distinguer la qualité des hommes, cela marque qu'on n'est point au fait des mouvemens; s'ils se font ainsi quand on est devant l'ennemi, ils sont dangereux, & une troupe ne sçauroit ni marcher ni paroître.

De plus, quand des bataillons s'approchent pour charger, l'ordre de bataille de votre ennemi n'est pas toujours semblable au vôtre, & dans le tems que vous croyez charger (ceux qui sont à votre droite & à votre gauche, sont quelquefois obligés de marcher par les flancs, pour se régler sur le mouvement de l'ennemi,) & vous êtes obligé de le suivre comme eux. Alors quand vos rangs sont serrés, comment pouvez-vous marcher par les flancs sans confusion, & sans vous ouvrir. Quand plusieurs bataillons sont en ligne, ils ne doivent plus se regarder que comme un seul corps dont toutes les parties sont liées & subordonnées aux mêmes mouvemens. Voilà ce que l'on ne sçait pas, & ce dont on ne connoîtra toutes les conséquences que quand on sera instruit à fond de la force des ordres de bataille, faute de quoi tout n'est que desordre, l'on se fait battre sans en pénétrer les raisons, & par conséquent sans qu'il soit possible de s'en corriger. Régle.

ARTICLE VI.

Application de toutes les différentes manieres de marcher, soit par des quarts de conversion de bataillons en entier, ou par des quarts de conversion de divisions, soit aussi en les faisant partir du bataillon les unes après les autres.

METTRE des bataillons en marche, en faisant partir les divisions du bataillon les unes après les autres, c'est la maniere dont on fait le plus d'usage, attendu que l'on partage le bataillon en autant de parties que l'on veut, & que l'on tient en marchant le front & l'étendue

à proportion : au lieu que celle par quart de converſion de diviſion oblige néceſſairement à donner un grand front aux diviſions, & qu'un bataillon, tel que nous venons de le ſuppoſer, ne peut être partagé au plus qu'en quatre diviſions, pour n'occuper en marchant que la même étendue qu'il a en bataille.

On ſe ſert de la maniere de faire partir du bataillon les diviſions l'une après l'autre, pour tout ce qui eſt de ſervice ordinaire, pour les marches en route dans les Provinces, pour toutes les marches d'armée ; où l'on n'a rien à craindre d'une armée ennemie, d'autant qu'on marche plus commodément ſur un petit front que ſur un plus grand. De plus, on ne trouve pas toujours des pays qui permettent de marcher ſur un grand front.

Le front des diviſions pour les marches ordinaires d'armée doit être environ de dix-huit, vingt, à vingt-quatre hommes de front. Par exemple, le bataillon tel que je le ſuppoſe marchera ſur ſix diviſions, & la compagnie des grenadiers ſera la ſeptiéme.

Comme l'on trouve des chemins qui n'ont pas par-tout une largeur ſuffiſante pour y faire paſſer vingt hommes de front ni même dix, auſſi les ſoldats de chaque rang ne ſont-ils pas toujours ſur une ligne droite. Quand le chemin ſe rétrécit, ceux qui ne peuvent pas marcher dans le rang marchent derriere dans les diſtances qu'ils ont de l'un à l'autre, & ſi elles étoient moindres de ſix petits pas ils ne pourroient pas le faire. Une diviſion en marchant a trente-ſix petits pas d'étendue : pourvû que les ſoldats de chaque diviſion puiſſent marcher dans cet eſpace ſans prendre ſur le terrain de la diviſion qui eſt derriere, cela ſuffit & la colonne ne s'allonge pas plus qu'elle ne doit ; mais ſi le chemin devenoit ſi étroit, que les ſoldats des diviſions, au lieu de marcher dans l'étendue de trente-ſix petits pas, fuſſent obligés d'en occuper cinquante ou plus, (ſuppoſé) pour lors toutes les diviſions de la colonne s'allongeroient d'autant.

Si la maniere de marcher dont je viens de parler, con-

vient à tout ce qui eſt le plus d'uſage, elle ne convient guére, lorſqu'il s'agit d'approcher d'une armée ennemie; mais comme on eſt aſſujetti au terrain où l'on fait la guerre, lorſqu'il n'eſt pas poſſible de faire autrement, du moins s'il faut s'en ſervir, on doit le faire avec meſure & précaution ainſi que je l'expliquerai.

Soit que des armées ſe côtoyent dans leur marche, ou qu'elles aillent l'une au-devant de l'autre, ou bien qu'une des deux marche à l'autre qui eſt en bataille, il n'y a de marche qui convienne, que celle où les bataillons & les eſcadrons n'occupent pas plus de terrain en marchant qu'en bataille. Enſorte que ſi l'armée ennemie vous côtoye marchant par ſa droite, & vous par votre gauche, & que vous ſoyez obligé de tourner pour l'attaquer: chaque bataillon & chaque eſcadron faiſant un quart de converſion ſoit par bataillon & eſcadron en entier, ſoit par diviſion, l'armée ſe trouvera en bataille. Régle.

Si ces armées marchent l'une au-devant de l'autre; on en ſuppoſe une en deux colonnes près l'une de l'autre. Lorſque la tête de ces deux colonnes arrive, ſuppoſé, par le milieu du terrain où l'on veut ſe mettre en bataille, le bataillon ou eſcadron qui eſt à la tête de la colonne droite, fait un quart de converſion à droite, & celui qui eſt à la tête de la gauche, le fait à gauche pour s'étendre; & comme chaque bataillon, ſoit qu'on l'ait partagé par diviſions ou autrement, n'occupe pas plus de terrain en marchant qu'en bataille, lorſque ces deux bataillons ou eſcadrons qui auront la tête des colonnes, arriveront ſur leur terrain pour ſe mettre en bataille, les deux derniers arriveront au centre, enſorte que tous arriveront en même-tems ſur le terrain, l'un n'étant pas arrêté par l'autre, & quand ils y ſont, la droite fait tête à l'ennemi par un quart de converſion à gauche, & la gauche par un quart de converſion à droite.

Lorſqu'une armée eſt en bataille, ſoit ſur une ligne, ſoit ſur deux, comme nous venons de le marquer: ſi de-là elle marche en avant, cela s'appelle marcher de Définition.

front en bataille. Si cette armée au lieu de marcher de front se mettoit en colonne sur la droite, ou sur la gauche, par un quart de conversion de bataillons ou d'escadrons en entier, ou par divisions, & qu'une autre armée la côtoyât, soit qu'une des deux voulût défendre quelque passage, ou par d'autres raisons, on diroit ces armées marchent en bataille en colonne par lignes.

Définition. Lorsqu'on met une armée en marche, & que les bataillons & escadrons qui forment les colonnes n'occupent pas plus de terrain en marchant qu'en bataille, soit qu'ils marchent par bataillons & escadrons de front, ou par divisions comme on vient de l'expliquer, cela doit s'exprimer par dire, l'armée marchera en ordre de bataille sur tant de colonnes, les bataillons (supposé) en trois ou quatre divisions & les escadrons en deux.

Définition. Mais lorsque les bataillons & escadrons occupent plus de terrain en marchant, qu'en bataille, cela doit s'appeller défiler. Par exemple on dira, l'armée marchera sur tant de colonnes, les bataillons défileront sur six ou sept divisions (supposé) & les escadrons sur trois ou quatre divisions.

La premiere maniere de marcher demande une grande attention de la part des officiers, pour que les bataillons & escadrons conservent leurs distances sans s'approcher, ni s'éloigner trop les uns des autres. La seconde & troisiéme ne peuvent être réglées que par le plus ou le moins de largeur du chemin où passent les colonnes. Les officiers doivent seulement tenir la main, à ce que les cavaliers & soldats remplissent le chemin & ne s'allongent pas trop en marchant, afin que la colonne ne tienne d'étendue que celle qui lui est nécessaire pour marcher.

Il est donc facile de juger, que si deux armées marchoient l'une au-devant de l'autre pour combattre avec un égal nombre de colonnes, & que les têtes des colonnes arrivassent en même-tems sur le champ de bataille, celle dont les colonnes seroient formées de bataillons & d'escadrons en ordre de bataille, auroit toutes ses troupes bien

bien plus ramaſſées, & plus près du champ de bataille, que celle dont les bataillons & eſcadrons défileroient ſur un plus grand nombre de diviſions. Enſorte que les deux armées s'étendant l'une devant l'autre pour prendre leur champ de bataille, la premiere ſeroit bien plutôt formée, & marcheroit à l'autre pour l'attaquer avant que toutes ſes troupes pûſſent être ſorties des défilés, & par conſéquent qu'elles pûſſent être en ordre pour combattre.

Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai fait obſerver, que ſi cette derniere maniere de marcher eſt celle dont on fait le plus d'uſage, elle ne convient gueres lorſqu'il s'agit de s'approcher d'une armée ennemie, & que quand on y eſt contraint, on doit le faire avec meſure & précaution, comme il ſera plus particuliérement démontré dans la ſuite.

J'ai traité ci-devant de la maniere dont on formoit les bataillons dans le tems qu'il y avoit encore le tiers ou le quart de ſoldats armés de piques, & le reſte de mouſquets, les ſergens d'hallebardes & les officiers de piques. J'ai rapporté quel étoit alors l'arrangement des compagnies dans le bataillon, & ſur combien de rangs on le formoit. Enſuite, depuis la ſuppreſſion des piques, & que les ſoldats ſont armés de fuſils avec des bayonnettes, & d'une épée, les ſergens d'hallebardes, & les officiers d'eſpontons, j'ai marqué ſur combien de rangs on formoit les bataillons, & quel étoit l'arrangement des compagnies, & celui des officiers dans le bataillon. De plus, j'ai fait voir que ſoit du tems des piques, ſoit aujourd'hui que le ſoldat eſt armé de fuſils, le bataillon n'avoit eû, & n'avoit encore d'autres diviſions que celles des files : enſorte que s'il y a (ſuppoſé) cent vingt hommes à chaque rang, on ne peut partager le bataillon par diviſions, qu'on ne compte les files depuis la droite juſqu'à la gauche; que les officiers ſont preſque toujours ſéparés de leurs compagnies; que le bataillon faiſoit un tout ſans parties diſtinctes, & que perſonne n'y ayant

aucun nombre d'hommes déterminé à ses ordres, il falloit peu de chose pour le mettre en desordre.

J'ai ensuite traité les motions militaires, & toutes les sortes de mouvemens qui sont aujourd'hui en usage, j'en ai fait voir les défauts, & en même-tems démontré la perfection avec laquelle on doit les faire.

Je vais à present arranger & armer les bataillons en la maniere que je crois la plus parfaite; je montrerai encore plusieurs mouvemens qui ne sont point en usage, & qui seront non-seulement plus utiles, mais encore plus faciles à exécuter devant les ennemis, tant pour les bataillons que pour les escadrons.

Quand j'aurai fait voir en quoi consiste la force, & la facilité des mouvemens d'un bataillon & d'un escadron en particulier, on comprendra plus facilement en quoi consiste la véritable force des ordres de bataille d'une armée entiere tels que je les établirai.

CHAPITRE XI.

Quel doit être l'arrangement des compagnies & des officiers dans le bataillon, & comment on doit le diviser par parties.

ARTICLE PREMIER.

De la maniere d'arranger les soldats & les officiers d'un bataillon en ordre de bataille.

PAR l'arrangement que je propose, un soldat ne peut manquer un instant qu'on ne s'en apperçoive. Quelque pays de défilés que ce soit où se passe une action, il retrouvera aisément sa place. Aucun officier ne pourra quitter les soldats qu'il commandera. Le commandant sçaura toujours à qui donner ses ordres, & à qui s'en

prendre, si quelqu'un manque à quelque chose, au lieu que la division par files & la disposition des officiers, telles que je viens d'en parler, sont tout ce qui fait le désordre dans les combats & dans tout ce qui est mouvement de guerre.

L'ordre que j'établis est fort simple, & c'est notre ordre naturel qu'on a laissé sans aucune bonne raison. Un bataillon est composé de compagnies, il n'importe en quel nombre, on en suppose treize à raison de cinquante hommes chacune; qu'on les mette en bataille sur cinq rangs. Dans chacune de ces compagnies il doit y avoir un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, deux sergens, trois caporaux, trois anspessades qui ont le commandement sur les soldats, qui est le même nombre d'avant la paix d'Utrecht.

Faites-leur faire leurs fonctions, & qu'ils combattent tous avec les compagnies qu'ils commandent. Si elles ont dix hommes à chaque rang, composez une file d'un caporal au premier rang, d'un anspessade au second; d'un caporal au troisiéme, d'un anspessade au quatriéme, & d'un caporal au cinquiéme: de l'anspessade qui reste & de quelques soldats choisis formez-en votre premier rang.

Les caporaux alors & les anspessades répondront des neuf soldats qui seront à leur rang. Ceux-ci se conformeront à ce que feront les caporaux & anspessades.

Pour officiers superieurs, il y a dans chaque compagnie les deux sergens, le sous-lieutenant, le lieutenant & le capitaine, qui commanderont & combattront encore avec la compagnie dans la disposition qui sera ci-après marquée.

Je regarde un bataillon que je suppose de treize compagnies de cinquante hommes chacune sur cinq rangs (le plus ou moins de compagnies & de rangs n'y fait rien), comme si chaque compagnie n'étoit qu'une file, sans m'arrêter à distinguer les files par chaque homme. S'il y a des rangs qui ayent dix hommes & d'autres neuf,

cela eſt indifférent pour l'action. Il ne faut pas s'amuſer à prendre des ſurnuméraires à d'autres compagnies pour rendre celles-là complettes, ce qui n'eſt tolerable que dans les revûes. Quand des compagnies dans l'action perdent des ſoldats, s'il y a des rangs qui reſtent beaucoup plus forts que d'autres, dans l'action même chaque officier en peut ôter des rangs où il y en a trop, pour les faire paſſer dans ceux où il en manque. Ces treize files qui ſont autant de compagnies, ne peuvent ſe détruire & font toujours corps tant que le bataillon ſubſiſte. Tous les officiers connoiſſent les ſoldats de leur compagnie qui ont de la valeur & ceux qui ont beſoin d'être animés. Quand les officiers & ſoldats d'une même compagnie combattent enſemble, le ſoldat n'oſeroit quitter, l'officier s'en appercevroit dans le moment, les autres ſoldats le lui reprocheroient, & il n'oſeroit retourner à la chambrée, (*a*) car il y a un point d'honneur entre les ſoldats d'une même compagnie. De plus, quand les capitaines combattront dans le bataillon à la tête de leurs compagnies, & qu'ils pourront être détachés avec elles à ſa portée, leurs compagnies marcheront plus nombreuſes au combat; un capitaine ne laiſſera pas aller ſes ſoldats aux bagages, & aura plus d'attention à avoir de bons ſoldats. Chaque compagnie ſera un détachement tout formé pour envoyer où l'on voudra, ſans être obligé de faire par avance des détachemens d'hommes pris dans chaque compagnie juſqu'au nombre de cinquante, comme il ſe pratique mal-à-propos. Tous les capitaines dans le bataillon feront autant de majors pour faire exécuter ſur le champ les ordres de celui qui commande le bataillon à la premiere parole ou ſignal qu'il en fera.

Sans un pareil arrangement les officiers ne combat-

(*a*) *Car il y a un point d'honneur entre les ſoldats d'une même compagnie.* C'eſt ce que Homere dit, livre V. Le grand Atride ranimant ſes ſoldats : » Mes » amis, leur dit-il, montrez-vous des » hommes, armez-vous d'un courage » intrépide, & que le reſpect que vous » vous devez les uns aux autres dans » la ſanglante mêlée vous oblige à faire » votre devoir «. Cela a été cité dans les remarques ſur Homere au commencement de l'ouvrage, page 7.

tent jamais à la tête de leurs compagnies, tous les officiers & soldats sont mêlés dans le bataillon; à le voir il paroît en ordre comme les autres, mais entrez dans l'examen des parties, elles sont toutes dérangées : ceux qui font bien ne peuvent être distingués, il n'y a nulle émulation & beaucoup de confusion. Voilà à peu près ce qui regarde l'arrangement dans les compagnies, où je ne distingue plus les files par homme, mais par compagnie, pourvû qu'elle ne passe pas cinquante hommes, car à cent j'en formerois deux files, & à proportion si elles étoient plus nombreuses.

Il n'y a aucune raison de donner aux compagnies dans les bataillons un rang différent de celui qu'on donne à leurs officiers, sans même leur donner aucun nombre de files déterminé à leurs ordres, ce qui ne peut faire que de la confusion. Si le capitaine a un poste d'honneur dans le bataillon, sa compagnie doit l'avoir aussi; l'un ne doit pas être séparé de l'autre, & ces usages sont mal fondés.

J'établis donc que dès que le bataillon sera formé, les capitaines, les subalternes & les sergens ne doivent jamais être séparés de leurs compagnies quand il faudra combattre, ce moyen étant le seul pour conserver l'ordre; & pour cela comme le colonel ou le commandant d'un bataillon doit être à la tête du centre, sa compagnie au lieu d'être à la droite, comme elle y a toujours été mise, sera placée au centre; & comme le front est de quarante toises, qui est une grande étendue (*a*), il aura les cinq compagnies du centre plus particuliérement à ses ordres, en étant plus à portée, quoiqu'il commande tout le bataillon. Les quatre compagnies de la droite seront aux ordres du premier capitaine après le commandant, lequel capitaine se placera avec sa compagnie le troisiéme de la droite; le second capitaine avec sa compagnie se placera le troisiéme de la gauche : la raison est que les deux compagnies de la droite & de la gauche peuvent être détachées pour agir hors du bataillon, & qu'il faut

(*a*) Cet arrangement est fait pour le bataillon de treize compagnies.

que ces commandans restent au bataillon, à moins qu'on n'en détache un plus grand nombre. Le troisiéme avec sa compagnie se placera à la gauche de celle du commandant dans le centre, & lui à la queue au cinquiéme rang. Le quatriéme capitaine avec sa compagnie, seconde à la droite. Le cinquiéme avec sa compagnie, seconde à la gauche, le reste des compagnies à peu près dans le même ordre.

Du nombre des capitaines, officiers subalternes & sergens présens, il y en aura une partie au premier rang, un capitaine à chacun des autres placé toujours dans sa compagnie. Si celui du second rang est auprès du centre, celui du troisiéme sera vers la droite, celui du quatriéme vers la gauche, & celui du cinquiéme au centre. Les lieutenans & sous-lieutenans, aussi-bien que les sergens, placés dans le même ordre de leurs compagnies.

Par cet arrangement de compagnies dans le bataillon, & d'officiers & sergens mêlés dans les rangs, on établit un ordre qu'il est difficile de rompre; on fortifie tous les rangs, chacun est à sa place, & chacun sçait à qui il est subordonné.

Comme les trois drapeaux sont inutiles dans le centre, & qu'un seul y suffit, le drapeau du colonel ou du commandant sera au centre au premier rang de sa compagnie; celui du premier capitaine présent à la droite au premier rang de sa compagnie; le troisiéme drapeau, de même à la compagnie du commandant de la gauche, & lorsqu'il s'agit de combattre, ces drapeaux passeront dans le centre de la hauteur du bataillon, c'est-à-dire, au troisiéme rang, si le bataillon est sur cinq rangs.

Plusieurs raisons engagent à cette séparation de drapeaux; mais celle dont il s'agit actuellement, c'est que si les trois drapeaux sont ensemble au centre, comme c'est l'usage, & que le bataillon ait été rompu, soit pour avoir été poussé ou pour avoir passé des défilés, tous se rejoignent aux drapeaux, mais avec confusion, n'ayant nulle étendue de front marquée; au lieu que lorsque le com-

mandant fait arrêter ſon drapeau dans le centre, les commandans des compagnies de la droite & de la gauche ſe placent avec leurs drapeaux à la même hauteur & à la diſtance qu'il faut de celui du centre, pour que les compagnies puiſſent ſe reformer, ce qu'elles font facilement, quand dans tout le front il y a trois points qui en marquent l'étendue.

Lorſque les bataillons ſe diviſent par compagnies, s'il faut paſſer des défilés, les compagnies qui en ſont les plus près, paſſent les premieres avec leurs officiers; enſuite celles qui ſont à leur droite, puis celles qui ſont à la gauche; non pas qu'il importe que ce ſoit celles de la droite plutôt que de la gauche, mais parce que ne les déterminant pas, cela feroit de la confuſion.

Si c'eſt un endroit où il y ait pluſieurs paſſages, chaque compagnie cherchera à paſſer par celui qui eſt devant ſoi. Le commandant qui aura paſſé fera arrêter ſon drapeau à l'endroit où il voudra ſe reformer, les deux autres ſe placeront ſur ſon alignement & à la diſtance qu'il convient pour reformer le bataillon, où chaque capitaine ſe place avec ſa compagnie.

De cette maniere un commandant de bataillon voit ceux qui font bien & qui ont le plus de ſoin de faire reprendre aux ſoldats de leur compagnie les rangs qu'ils ont quittés. Le capitaine voit ſi les officiers de la ſienne font leur devoir, & s'il ne manque pas quelques ſoldats; chaque officier, ſergent, caporal & anſpeſſade a un petit nombre de ſoldats à ſes ordres qu'il connoît tous, c'eſt pourquoi pas un ne peut quitter ſans qu'on s'en apperçoive; il ne peut pas même ſe placer ailleurs qu'à ſa compagnie, car s'il va ſe mettre à une autre les ſoldats le renverront à la ſienne.

Mais quand un bataillon n'a d'autre diviſion que celle des files, qui eſt d'un homme ſeul à chaque rang, & que tous les officiers ſont diſperſés indifféremment dans le front & à la queue du bataillon; dès qu'il eſt rompu ou qu'il paſſe des défilés, quand il faut ſe reformer, les

ſoldats ne reconnoiſſent plus leurs files & ſe placent en confuſion trop dans un endroit & trop peu dans un autre, pluſieurs même ne ſuivent pas toujours ; enſorte que ce n'eſt qu'avec beaucoup de tems que les officiers peuvent venir à bout de les remettre en ordre, encore en eſt-il peu qui y travaillent ; mais par l'arrangement que je propoſe les officiers ne peuvent pas avoir d'excuſe de ne pas reſter à leurs compagnies, n'étant pas officiers pour combattre ſeulement de leurs perſonnes.

Voilà une gradation continuelle de commandans depuis l'anſpeſſade & le caporal, qui chaçun ont charge d'un très-petit nombre de ſoldats ; au-deſſus d'eux il y a deux ſergens, au-deſſus des ſergens un ſous-lieutenant, puis le lieutenant, un capitaine par chaque compagnie, enſuite deux autres capitaines qui en commandent chacun quatre ſous le commandant de tout le bataillon.

Cette gradation continuelle de commandans, depuis le plus petit en remontant juſqu'au plus grand, & de gens qui ſe connoiſſent tous, leſquels commandans ont tous des fonctions relatives aux grades plus élevés, fait la ſolidité de cet ordre qui a été le même chez les Nations qui ont eu le plus d'art dans la guerre, & qui le regardoient comme le fondement de tous les ordres de bataille, ainſi que je l'ai fait voir en parlant des Grecs & des Romains. Nous avons comme eux cette gradation, car tous les officiers que je viens de nommer ſont dans les compagnies, & commandent chacun ſa petite troupe par-tout ailleurs que dans les combats.

Dans les places de guerre la garde doit s'y monter par eſcouades avec les anſpeſſades, caporaux & ſergens. Les caporaux & anſpeſſades commandent encore les ſoldats de leur eſcouade pour tout ce qui eſt du ſervice ; mais dès que le bataillon eſt formé ils ſont comme ſimples ſoldats. Tel eſt votre uſage, par lequel vous n'imitez pas les Grecs & les Romains en ce qui peut vous être utile pour bien former vos ordres de bataille & conſerver l'ordre de vos bataillons ; mais ce que vous prenez d'eux

d'eux c'eſt l'uſage de ſéparer par files le front de votre bataillon, ce qui vous eſt inutile & nuiſible, même par les armes dont vous vous ſervez, & cauſe beaucoup de déſordre dans les combats, parce que vous êtes obligés de vous mouvoir; au lieu que chez les Romains, hors les gens armés à la légere & la cavalerie, ceux qui étoient péſamment armés demeuroient en place; c'eſt ce que nous dit Végece, liv. II. chap. 17. » Alors les pé-
» ſamment armés, qui étoient comme un mur de fer,
» reprenoient le combat & combattoient d'abord avec
» les armes de jet, enſuite de près & l'épée à la main;
» & ſi l'ennemi étoit repouſſé & fuyoit, ils ne les pour-
» ſuivoient pas, de crainte de déranger & de rompre
» leur ordre, & que l'ennemi revenant tout-à-coup ſur
» eux, ne profitât de leur déſordre «.

ARTICLE II.

De quel nombre de compagnies, d'officiers & de ſoldats il convient le mieux de compoſer le bataillon, & ſur combien de rangs il faudroit le former.

COMME il ne s'agit pas ici de faire un établiſſement nouveau, je vais d'abord expliquer mon ſentiment, pour perfectionner ce qui eſt établi, & dont l'uſage a varié dans toutes les guerres que l'on a faites juſqu'aujourd'hui; pour cela je vais choiſir dans tout ce qui s'eſt pratiqué ce qu'il y a eu de mieux, & l'appuyer par des raiſons.

J'ai dit pluſieurs fois qu'avant la paix de Nimegue les bataillons François étoient de dix-ſept compagnies compoſées de cinquante hommes chacune & cinquante-deux officiers, & ſe mettoient en bataille ſur ſix rangs; les bataillons Suiſſes de quatre compagnies de deux cens hommes chacune, compris les officiers, & ſe mettoient

en bataille fur fix rangs ; les autres troupes à proportion.

Qu'à la guerre de 1688 les bataillons François furent réduits à treize compagnies de cinquante-cinq hommes chacune, faifant fept cens quinze hommes ; les bataillons Suiffes réduits à trois compagnies de deux cens hommes chacune, compris les officiers ; les Allemands, à fix compagnies de cent hommes, & tous fe mettoient en bataille fur cinq rangs.

Qu'à la guerre de 1701 les bataillons François n'étoient que de treize compagnies de cinquante hommes, & fe mettoient en bataille fur quatre rangs, & que vers la fin des campagnes la plupart ne formoient que trois rangs, & les bataillons Suiffes & Allemands de même.

Par ce que je rapporte ici il eft facile de juger que la façon de former les bataillons, avant la paix de Nimegue, eft la meilleure ; les François à dix-fept compagnies, les Suiffes à quatre, les Allemands à huit, c'eft ce que j'appuyerai par de bonnes raifons, quand j'expoferai ci-après en quoi confifte la force des ordres de bataille. Ce même nombre de compagnies eft celui fur lequel les bataillons font aujourd'hui, fuivant qu'il a été réglé par la réforme de 1735. Le pied de toutes les troupes que l'on a confervé à cette paix a eu deux objets, l'un de conferver en paix le nombre abfolument néceffaire pour la garde de toutes les places & des frontieres du royaume, par rapport à la fituation & aux forces des autres Puiffances de l'Europe. L'autre objet a été de conferver un pied de troupes fufceptible de recevoir toutes les augmentations d'hommes, fuivant que feroit plus ou moins grande la guerre qui pourroit furvenir, fans être obligé de faire non-feulement un feul nouveau régiment, mais même aucune nouvelle compagnie, mais feulement en augmentant les hommes dans les compagnies qui ont été confervées, ainfi que je vais le faire voir.

Les compagnies des bataillons françois, par la réforme de 1735, ont été confervées à trente hommes chacune. Les dix-fept compagnies faifoient cinq cens dix hommes.

On a ordonné en 1741 une augmentation de dix hommes, ce qui les met à quarante hommes & celle des grenadiers est à quarante-cinq. Par-là les bataillons seront de six cens quatre-vingt-cinq hommes. Si par la suite on est obligé de pousser les compagnies à cinquante, ils seront de huit cens cinquante, & cinquante-deux officiers comme avant la Paix de Nimegue; si à soixante, pour lors il faudroit ôter trois compagnies des dix-sept. Les quatorze restantes formeront les bataillons de huit cens quarante, les trois compagnies que l'on en auroit ôté seroient jointes à d'autres jusqu'au nombre de quatorze dont on formeroit un bataillon. Si on étoit obligé d'augmenter les compagnies jusqu'à cent hommes, les bataillons seroient de huit compagnies ordinaires, & celle des grenadiers de cinquante, ce qui feroit les bataillons de huit cens cinquante hommes, non compris les officiers; mais pour avoir dans ces bataillons environ cinquante officiers, on doubleroit les subalternes & basofficiers dans les compagnies, ce qui conserveroit dans les bataillons la même force, mais cette supposition de pousser les compagnies jusqu'à cent, quelque guerre qui puisse survenir, ne peut jamais avoir lieu, surtout depuis qu'en 1726 on a établi dans le Royaume un corps de milice qui suppléoit à tous les besoins de l'état, ce qui est une force intérieure qui ne coute rien, que dans le moment qu'on veut les faire agir. Si ce corps de milice eut été établi durant la Régence, on eut été dispensé de faire plusieurs fois des augmentations de troupes, quand on a eû lieu de craindre d'entrer en guerre, puis de les réformer: ce qui a causé de grandes dépenses dont l'établissement des milices nous a dispensés depuis jusqu'à une guerre certaine.

Comme les troupes ne cherchent qu'à paroître nombreuses, & pour cela à tenir un grand front, c'est ce qui fait qu'elles tâchent le plus qu'elles peuvent de diminuer le nombre des rangs, pour cacher leur foiblesse; mais comme cela est contraire à la force de l'ordre, voici

comment il convient de régler le nombre des rangs dans tous les bataillons.

Régle. Tous les bataillons qui seront sur le pied complet, & composés de cinq cens hommes, ne se mettront en bataille que sur quatre rangs, en ne comprenant pas les sergens & tambours qui font cinquante-un hommes; si le bataillon est de dix-sept compagnies, il restera quatre cens quarante-neuf soldats qui formeront les rangs de cent onze files. Ainsi à moins qu'il n'y en ait beaucoup de malades, ou de détachés, il y aura cent hommes à chaque rang, ce qui est un bon nombre. Quand les bataillons seront à six cens, ils formeront cinq rangs; à sept cens ou environ comme aujourd'hui que les bataillons François font à six cens quatre-vingt-cinq, on peut les mettre en bataille sur six rangs. Si on les augmente à huit cens, huit cens cinquante, ou neuf cens, toujours sur six. Mais dans les lieux où le terrain seroit trop étroit pour les étendre sur six rangs, on les mettroit sur sept ou huit suivant que le lieu le permettroit. Cette régle doit être générale dans toutes les armées & dans les places. Mais comme dans les armées, les maladies, les déserteurs, & les gens détachés affoiblissent les compagnies; le général sera le maître de diminuer & d'augmenter le nombre des rangs suivant la qualité du pays où il fait la guerre, & selon la force, où la foiblesse des bataillons. Mais seulement pour le tems qu'ils seront à ses ordres: car la campagne finie les bataillons forts ou foibles exécuteront l'ordonnance à la lettre jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autrement.

La régle pour les bataillons François sera la même pour les bataillons étrangers, & le nombre d'hommes de leurs bataillons doit être à peu près le même.

Les bataillons Suisses doivent toujours être de quatre compagnies, & ne jamais les augmenter au-delà de deux cens hommes chacune.

Les Allemands de huit compagnies qui ne soient jamais poussées au-delà de cent, non compris les officiers.

Il ne convient pas même d'avoir un plus grand nombre de bataillons Allemands que le pied sur lequel on vient de les mettre par l'augmentation ordonnée. La raison est que ces régimens ne recrutent que dans les pays du Royaume, comme l'Alsace, la Lorraine Allemande, & sur les frontieres : ce que les capitaines françois pourroient faire comme eux.

Je n'appelle troupes étrangeres que celles que l'on fait venir des pays qui ne sont pas de la domination du Roi, & qui recrutent chez elles, comme les Suisses quand ils font venir des recrues de leur nation, ou des Allemands d'au-delà du Rhin. Car quoique les régimens Allemands soient de bonnes troupes & qui servent bien, néanmoins quand on en a un trop grand nombre, comme ils ne recrutent que dans les Pays de la domination du Roi, où la langue allemande est en usage, ces pays-là n'étant pas suffisans pour fournir à leurs recrues, ils les font de déserteurs Allemands, ou de prisonniers faits sur les ennemis, lesquels leur désertent bien-tôt après, ensorte que très-souvent ils sont contraints vers le milieu de la campagne de ne faire qu'un bataillon de deux. C'est aussi la raison pourquoi il ne faut pas augmenter le nombre des bataillons, ni les compagnies Allemandes qui sont aujourd'hui sur pied, au-delà de cent hommes.

Lorsque par la guerre on aura été contraint d'augmenter le nombre d'hommes dans les compagnies Françoises & qu'ensuite la paix se fera, on diminuera le nombre des hommes dans les compagnies du plus au moins, suivant la circonstance des tems, mais jamais au-dessous du nombre de trente, telles qu'elles ont été conservées en 1735, pour la sûreté du Royaume. Et supposé qu'on ait augmenté les bataillons de la maniere que je l'ai expliqué ci-devant, on renvoyera les compagnies dont ils auroient été formées, dans ceux d'où elles auroient été tirées. Ainsi dans un régiment de trois bataillons, supposé, qui auroit été augmenté d'un quatriéme, on ôteroit les quatorze compagnies de la queue des trois bataillons

pour être renvoyées dans leurs premiers régimens. Par-là les bataillons François seront remis comme ils étoient avant l'augmentation.

Les bataillons Allemands, après la guerre, quand on fera la réforme, seroit remis comme ils étoient à la paix de 1735; & ainsi de toutes les troupes qui auront été augmentées à l'occasion de la guerre, & des officiers subalternes qui auroient aussi été augmentés, on ne conserveroit que les anciens, & même ceux-ci comme surnuméraires, pour remplacer les officiers en pied, à mesure qu'il vaqueroit des emplois.

Je viens de parler de la maniere dont on pourroit ranger les compagnies & les officiers dans le bataillon, suivant l'état où ils sont aujourd'hui. Mais comme je ne trouve pas encore cet ordre assez parfait, voici comme je crois qu'un bataillon doit être ordonné & armé pour bien combattre. On en jugera par l'exposé que je vais en faire.

ARTICLE III.

Maniere qui paroît la plus parfaite de former un bataillon.

PLANCHES IX. & X.

CHAQUE bataillon sera formé de douze compagnies, dont onze ordinaires, & une de grenadiers.

Chaque compagnie ordinaire sera formée ainsi qu'il suit, sçavoir, pour officiers à haussecol, d'un capitaine, un lieutenant & un sous-lieutenant; pour officiers inferieurs, un aide-major de compagnie tiré du corps des sergens, ou des soldats de distinction & lequel pourra parvenir à devenir officier à haussecol; au-dessous de lui il y aura trois sergens, trois caporaux, & trois anspessades, deux fouriers, un tambour & soixante-quatre soldats; ce qui fait soixante & dix-sept hommes, & avec les officiers superieurs quatre-vingt; pour les

onze compagnies c'est huit cens quatre-vingt.

La compagnie des grenadiers sera composée de même pour les officiers, sçavoir, capitaine, lieutenant & sous-lieutenant pour officiers superieurs; & pour officiers inferieurs, un aide-major de compagnie, trois sergens, trois caporaux, trois anspessades, deux fouriers, quatre ouvriers, un tambour, & quarante-sept grenadiers, ce qui fait en tout soixante-quatre hommes, & avec les officiers à hausse-col, soixante-sept; de plus, il y aura par second bataillon un commandant de bataillon & deux aides-majors, & par bataillon colonel, il y aura un colonel, un lieutenant colonel, un major & deux aides majors, ce qui fait en tout pour le bataillon colonel neuf cens onze hommes, & quarante-un officiers, en tout neuf cens cinquante-deux, & neuf cens cinquante par second bataillon.

Ce bataillon se mettra toujours en bataille sur six rangs de cent cinquante-six hommes, les tambours n'étant point compris dans les rangs: comme il n'est gueres possible que sur ce nombre d'hommes, il n'y en ait environ trente-cinq à quarante hors d'état d'être sous les armes, ce qui fait environ le vingt-cinquiéme, il sera réglé que ce bataillon occupera en bataille cinquante toises de front, à raison de deux pieds par homme.

Les officiers armés comme les soldats, seront tous placés dans les rangs à l'exception des commandans, majors & aides-majors des bataillons.

Ce bataillon campera dans cinquante toises de terrain de tous sens, sur laquelle étendue il sera pris la distance nécessaire d'un bataillon à l'autre dans le camp, plusieurs bataillons étant en bataille à la tête de leur camp, il ne se trouveroit plus alors de distance entr'eux, ou ce qui se trouveroit seroit causé par le plus ou le moins d'hommes effectifs sous les armes; s'il manquoit par exemple cent cinquante à cent soixante hommes à ces bataillons, ils se trouveroient n'occuper plus que quarante-quatre à quarante-cinq toises en bataille, & il y auroit cinq à six

toises de distance entr'eux ; s'il manquoit près d'un quart du complet du bataillon, comme il arrive quelquefois vers la fin de la campagne, alors ils se mettroient en bataille sur cinq rangs, & occuperoient toujours environ quarante-quatre ou quarante-cinq toises.

Il (a) seroit réglé la façon dont camperoit ce bataillon, & les officiers seroient obligés de suivre (b) la même uniformité & exactitude pour leurs camps, & pour leurs tentes que celles qui s'observent pour les soldats ; (c) tous bataillons françois ou étrangers occuperoient toujours cinquante toises de front en bataille tant pour lui que pour la distance, & de même cinquante toises pour camper, compris la distance, & cinquante toises pour la profondeur du camp depuis le premier rang des tentes de soldats jusqu'aux dernieres tentes des officiers inclusivement, à l'exception de l'état-major.

J'observerai que le trop grand nombre de compagnies dans le bataillon & le trop petit ont leurs défauts. Dans celui de dix-sept compagnies, quand elles seroient de cinquante hommes chacune ; voilà trop de commandans d'égal caractere pour le front d'un bataillon lesquels ont chacun un bien petit nombre de soldats à leurs ordres. Car quand les compagnies seroient sur le pied de cinquante hommes, il y en a plusieurs vers la fin des campagnes qui se trouvent réduites à trente-cinq ou trente ;

(a) La planche IX. représente le camp d'un bataillon tel qu'il est supposé ici.

(b) L'uniformité des tentes pour tous les officiers, & l'emplacement réglé pour leur camp, de façon qu'ils ne puissent pas y faire tenir plus d'équipages que ce qui seroit réglé, est le moyen le plus sûr pour réduire les équipages ; & chez plusieurs Nations cet usage est suivi. Ce moyen met une égalité entre ceux du même grade, qui ne peut être que fort avantageuse par elle-même, & par rapport à la subordination envers les grades superieurs.

(c) La planche X. représente la façon dont neuf soldats sont couchés sous une tente de huit pieds en quarré, non compris le cul-de-lampe. Ces tentes peuvent être d'une toile huilée qui ne perce point à l'eau & qui ne s'en imbibe point, il suffit qu'elle ait sept pieds de haut. Il est vrai que la toile d'une tente ainsi huilée pése davantage que quand elle est séche, mais aussi elle pése beaucoup moins étant huilée, que lorsqu'elle est imbibée d'eau. Il seroit fort utile de faire porter les tentes par un cheval de bât par compagnie, qui marcheroit toujours avec elle ; ce cheval ayant toujours plus de soixante hommes qui s'intéresseroient pour lui, ne peut manquer de rien en campagne.

il

Faisceaux d'Armes.

Drapeaux.

B

Cuisines.

Vivandiers.

et Sous Lieutenans.

Capitaines

C

Major

de 50 Toises

30 40 50 Toises.



PLAN
Pour faire voir la maniere dont neuf soldats sont couchés sous une tente.

10.



PLAN
Pour faire voir la maniere dont neuf soldats sont couchés sous une tente.

10.

il eſt vrai que par l'arrangement que j'ai fait ci-deſſus des compagnies, en établiſſant des commandans à la droite & à la gauche d'un bataillon, j'y ai en quelque maniere remedié, mais pour ne rien changer d'eſſentiel au pied où ſont à préſent les troupes & rendre cependant leur forme plus parfaite, je vais me conformer à ce que j'ai trouvé de bon chez les anciens.

Par exemple, les Grecs, ainſi que je l'ai remarqué dans Thucidide à l'endroit où il parle de la bataille de Mantinée, compoſoient leurs régimens de quatre compagnies, chacune deſquelles étoit formée de quatre eſcouades de trente-deux hommes chacune, ce qui faiſoit cent vingt-ſix. Les Romains compoſoient leurs cohortes de cinq compagnies de cent hommes chacune, dont le chef s'appelloit Centurion. Ces cent hommes ſe diviſoient par cinquantaines & enſuite par dixaines, chacune de ces petites parties avoit ſon commandant.

Suppoſé que les bataillons ſoient de treize compagnies, je propoſe que celle des grenadiers en reſte ſéparée, vû que ce nombre eſt impair; mais que les douze autres ſoient doublées, ſçavoir les ſix dernieres dans les ſix premieres, afin que la droite & la gauche des bataillons ſoient également compoſées d'anciens capitaines, ce qui n'eſt pas: car l'uſage eſt que la colonelle ſoit à la droite; celle du premier capitaine, & les autres de ſuite, juſqu'à la compagnie du dernier capitaine qui ferme la gauche.

Comme les bataillons ſont aujourd'hui compoſés de dix-ſept compagnies, celle des grenadiers reſtera ſéparée, & les huit dernieres doubleront dans les huit premieres, comme je viens de le dire pour le bataillon à treize compagnies.

La compagnie colonelle ſera toujours au centre du bataillon avec ſon drapeau, & ſera jointe par la neuviéme. Celle du lieutenant colonel ſera jointe par la dixiéme, & ſera placée la troiſiéme de la droite compris celle des grenadiers. Le premier capitaine avec ſa compagnie

jointe par la onziéme, & faisant la troisiéme de la gauche. Le second capitaine avec sa compagnie jointe par la douziéme fermera la gauche du bataillon, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles soient toutes placées, observant que tous les officiers soient à leurs compagnies à peu près dans l'arrangement marqué ci-devant. Mais s'il arrivoit que de deux compagnies qui seroient jointes ensemble, les deux capitaines se trouvassent absens, pour lors le commandant changeroit une de ces compagnies avec une autre qui auroit son capitaine present.

Chaque compagnie sera séparée en deux escouades, & pas davantage, quand même les compagnies seroient de quarante, cinquante, ou soixante hommes. Chaque escouade toujours commandée, la premiere par le lieutenant, la seconde par le sous-lieutenant, ayant sous eux chacun un sergent, un caporal, & un anspessade, & à leur défaut le plus ancien soldat, & toutes les fois qu'on détachera une escouade seule, les officiers qui y sont attachés marcheront avec elle. Les officiers ayant tous leur fusil sur leurs bras, seront repartis dans les rangs des soldats ainsi que les sergens, & par-là maintiendront mieux la distance d'un rang à l'autre, parce que tous les soldats se régleront sur eux. Le major & les aides-major se placeront sur les flancs pour prendre garde si tout marche bien, & pour être à porté de se porter où besoin sera. Ils auront attention si le commandant n'a rien à leur ordonner.

Quand il faudra charger la bayonnette au bout du fusil, & que les rangs se serreront, les officiers & sergens feront les mêmes mouvemens que les soldats.

Lorsque des bataillons sont formés comme il est marqué, soit que les officiers soient dans les rangs, ou seulement entre deux rangs, ce sont eux qui dirigent tous les mouvemens, & qui font mouvoir les soldats, lesquels ne doivent jamais tirer que leurs officiers ne le leur ordonnent, ni les officiers le faire faire, qu'il ne leur soit ordonné par le commandant, ou par la parole ou par des signaux.

Les officiers ſont pour lors les nerfs du bataillon, ce qui n'étoit pas quand ils étoient au-dehors. Mais il faut entrer encore dans un autre détail.

ARTICLE IV.

Comment les officiers & ſoldats d'un bataillon doivent être armés.

NOUS ſommes convenus que la bayonnette au bout du fuſil étoit la meilleure arme dont on ſe ſerve aujourd'hui, parce qu'elle eſt en même-tems arme de main, comme ſeroit une hallebarde, & en même-tems arme de jet. Ainſi l'épée & le ſabre que portent les ſoldats leur deviennent inutiles & incommodes. Car comme on les porte en travers, dès que les ſoldats touchent à ceux qui ſont à leur droite & à leur gauche, en ſe remuant & en ſe tournant, ils s'accrochent toujours. Un homme ſeul même ne peut aller un peu vîte, qu'il ne porte la main à la poignée de ſon épée, de peur qu'elle ne paſſe dans ſes jambes & ne le faſſe tomber; à plus forte raiſon dans les combats, ſur-tout dans des bois, hayes, ou retranchemens, les ſoldats pour tirer étant obligés de tenir leur fuſils des deux mains.

Au reſte, le fuſil étant en même-tems arme à feu & hallebarde, pourquoi les ſergens n'en portent-ils pas? Pourquoi n'en pas armer les officiers, comme le ſont les officiers & les ſergens des grenadiers? Quelle raiſon peut empêcher qu'il n'en ſoit de même de ceux des autres compagnies au lieu d'avoir des eſpontons, excepté ceux qui ſont eſtropiés, & qui ont peine à marcher? Vous privez par-là chaque compagnie de cinq armes à feu qui ſeroient portées par ce qu'il y a de meilleur, & qui ne leur ſerviroient pas moins d'eſpontons.

Par les raiſons ci-deſſus, & celles que je dirai ci-après, il convient que tous les ſoldats, ſergens & officiers au

lieu d'épée portent des couteaux de chasse, dont la lame aura vingt-un pouces de long, & sera large & taillante des deux côtés jusqu'à moitié de sa longueur, la poignée d'environ cinq pouces de long, forte, legere, & d'un bon bois.

On pourroit même en accommoder la poignée de maniere à en mettre le bout dans le canon du fusil, ainsi que les grenadiers avoient leurs bayonnettes avant l'usage de celles qui sont à douille. Je dirai qu'avant la paix de Nimegue, j'ai vû un régiment qui portoit des épées qui n'avoient que la poignée, & au lieu de garde il y avoit un anneau de cuivre & un autre auprès du pommeau, dans lesquels on passoit le bout du canon du fusil; ce qui tenoit ferme & faisoit le même effet que font aujourd'hui nos bayonnettes à douille.

Les couteaux de chasse seroient beaucoup plus utiles dans les combats que l'épée, & j'ai observé dans l'action que quand on se joint, le soldat allonge avec le fusil son coup de bayonnette & qu'en le poussant il releve ses armes; ensorte que souvent la bayonnette se rompt ou tombe. De plus, quand on est joint, souvent la longueur des armes fait que l'on ne peut plus s'en servir. Aussi le soldat en pareil cas ôte-t'il sa bayonnette du fusil quand elle y est encore, & s'en sert de la main, ce qu'il ne peut plus faire quand elle est rompue ou tombée. S'il avoit un couteau de chasse, cela remedieroit à tout, & il ne seroit pas obligé d'ôter sa bayonnette du bout de son fusil, de sorte qu'il auroit en même-tems une arme longue & une courte, ressource qu'il n'a pas avec l'épée vû sa longueur & le tems qu'il lui faut pour la tirer. Mais de quelque maniere que l'on accommode la poignée du couteau de chasse, cette arme sera plus utile à porter que l'épée. Cela est si vrai, que dans tous les détachemens que l'on fait à l'armée pour aller à la guerre, & pour faire des attaques, soit grenadiers ou autres soldats, ne portent point leurs épées, & ils sont persuadés qu'elle ne leur est d'aucune utilité, très-incommode à porter & qu'elle

les empêche de se mouvoir dans les actions. Ainsi ma proposition est également appuyée par les raisons & par l'expérience.

On peut donc conclure de-là que les soldats & sergens ne doivent plus porter d'épée à l'avenir, mais à la place des couteaux de chasse accommodés suivant qu'on les aura reconnus leur être plus utile, & qu'au moins les officiers du moment qu'ils seront commandés, soit pour aller en détachement ou monter la garde, ou quand le bataillon prendra les armes, soit pour revûe, exercice ou action, quitteront leurs épées alors, & prendront le couteau de chasse avec le fusil, de même qu'ils font aujourd'hui l'esponton & le haussecol.

Il n'y a aucune bonne raison d'armer les officiers différemment des soldats, quand on prouve que l'armement du fusil avec la bayonnette à douille est l'arme la meilleure & la plus utile pour toutes sortes d'actions. Cela se prouve encore par le plus grand nombre d'officiers qui dans les combats au lieu d'esponton, portent des fusils avec des bayonnettes à douille, & par tous ceux qui sont détachés pour aller à la guerre dont aucun ne porte d'esponton.

Il faut prévenir toutes les objections que l'on pourroit faire à ma proposition. Par exemple, si l'officier, me dira-t'on, est occupé à tirer, il n'aura plus d'attention à ce que fait sa compagnie. Je réponds que l'arme que porte l'officier n'est que pour attaquer & se défendre. Je viens de prouver que pour cela le fusil avec la bayonnette à douille lui convenoit mieux que l'esponton. De plus, je ne vois pas pourquoi l'arme dont il s'agit l'empêcheroit d'avoir attention à ce que fait sa compagnie. J'ajouterai que cette compagnie n'étant que de quarante à cinquante hommes sur le pied complet, si vous allez encore la priver du feu que peuvent faire cinq hommes tels que les officiers & sergens, dont l'effet seroit plus utile que celui de dix soldats, pour lors vous priverez le bataillon d'un grand avantage. De plus, ou les compagnies

sont placées dans le bataillon, auquel cas elles ne changent pas de place, ou on les fait avancer dans quelque poste d'où l'on fait faire feu ; en toutes ces situations, les officiers & sergens peuvent tirer eux-mêmes sans que cela dérange la compagnie, au lieu qu'avec l'esponton, ils sont de peu de secours. D'ailleurs, l'officier est le maître de tirer quand il le juge à propos, ou de ne le pas faire. C'est pourquoi, comme le plus grand nombre des actions de guerre se passe à coups de feu, & souvent sans en venir aux mains, il faut que tout (officiers & soldats) soit armé pour combattre & agir en tous lieux.

Régle.

Voici une autre remarque que j'ai faite. C'est que dans toutes les actions, il ne faut charger le soldat que des choses qui lui sont utiles, & que les grenadieres ou gibernes que l'on fait porter aux grenadiers, aussi-bien que leurs petites haches, ne leur sont d'aucune utilité.

L'origine de cet usage est, comme on le voit dans toutes les histoires de la minorité de Louis XIV, que dans toutes les actions périlleuses, on demandoit des gens de bonne volonté pour aller à la tête, & on les appelloit *Enfans perdus.* Depuis, comme Louis XIV a fait bien des siéges, dans les commencemens on demandoit des gens de bonne volonté pour jetter des grenades, & même on leur donnoit quelqu'argent. C'est ce qui a occasionné au feu Roi de former des compagnies pour les employer à cela ; on commença en 1670 par faire une compagnie de grenadiers dans le régiment du Roi, qu'il avoit luimême formée, ainsi que le rapporte le Pere Daniel. Dans la suite il en fit plusieurs : j'ai commencé peu d'années après à servir dans ce régiment, & je trouve ce qu'en rapporte le Pere Daniel conforme à ce que j'ai appris. Voilà ce qui a donné lieu à ces compagnies, qui ont pris le nom de grenadiers, & on leur a fait faire des bandoulieres où il y a une grenadiere pour mettre les grenades. De plus, on leur a fait porter de petites haches pour s'en servir à des attaques de chemin couvert, ou autres, pour couper des palissades & enfoncer des portes.

J'ai observé depuis long-tems à différens siéges que les assiégeans jettent rarement des grenades, & que quand, dans des postes avancés, on en donne aux grenadiers, ils les mettent auprès d'eux, ou dans des abresacs, sans se servir de leurs grenadieres. Ainsi il est très-inutile de les en charger toute l'année. Quand à leurs petites haches, il leur faudroit bien du tems pour couper une palissade. Deux ou trois grandes haches dans une compagnie feroient plus d'effet. C'est pour ces raisons que je crois que cela devroit être supprimé : si on veut distinguer les compagnies des autres, on peut leur donner une marque sur leurs habits, ou chapeaux, comme une grenade, & distinguer aussi par quelque marque sur l'habit ou au chapeau, les soldats qui ont commandement comme sont les anspessades & caporaux. C'est ainsi qu'en usoient les Romains, & il seroit nécessaire de les imiter en cela pour se reconnoître dans les actions.

Il faudroit aussi dans les grenadiers faire quitter les bonnets que quelques régimens leur font porter seulement à des revues, ou dans des combats. C'est les charger inutilement de hardes, d'autant plus qu'il faut qu'ils portent encore leurs chapeaux, parce qu'ils leur sont plus utiles contre le soleil, le chaud, le vent & la pluye, que le bonnet. Je ne comprends pas encore quand un grenadier porte un fusil avec une bayonnette au bout, quel usage il peut faire d'un gros sabre qu'on leur fait porter à la ceinture. Comment passer dans des hayes, sauter des fossés, ou dans un chemin couvert avec une pareille arme. Il faut pour sçavoir comment on doit armer un soldat, se le représenter combattant dans toutes sortes d'actions, sans quoi on est sujet à les charger d'armes incommodes & de nulle utilité. C'est par toutes les raisons apportées ci-dessus, que mon sentiment est que tous les officiers, sergens, grenadiers, & généralement tous les soldats feront également armés d'un fusil avec une bayonnette à douille, d'une bandouliere où il y aura un étui à porter quarante coups à tirer, & la bayonnette

y sera aussi attachée ; un couteau de chasse attaché à un ceinturon passé en bandouliere, pour qu'il n'embarrasse pas à marcher ; on pourra aussi y attacher le bayonnette à douille, quand cela conviendra.

On ne doit pas négliger d'armer toujours par compagnie deux (a) soldats de carabines, qui chassent la balle pour le moins aussi loin qu'aucune autre arme dont l'ennemi puisse se servir, sans quoi, comme quelquefois les troupes se tiennent éloignées les unes des autres hors la portée du fusil dont on se sert, celles qui ont des armes qui portent plus loin, incommodent fort les troupes qui n'en ont pas de semblables. De plus, dans des pays de montagnes, les paysans, comme sont les Miquelets & autres, se servent d'une espece de fusils qui portent plus loin que ceux dont nous faisons usage. Ces paysans s'aprochent des troupes hors de la portée de vos armes, mais comme leurs fusils portent plus loin, les troupes se trouvent soumises à leur feu, tandis qu'ils ne le sont pas à celui des troupes. Si on envoye contr'eux un détachement, ils se retirent dans leurs montagnes, & quand vos gens se retirent, ils les suivent toujours avec l'avantage de leurs fusils, & vous tuent du monde. Cette manœuvre n'est pas moderne. Lisez la retraite des dix mille dans Xenophon, liv. 3. section 2. vous verrez que quand les Grecs eurent pris le parti de se retirer, & de retourner en Grece, ils furent suivis par les Perses qui la premiere journée leur tuerent bien du monde, parce que les fléches des archers de Candie que les Grecs avoient à leur arriere-garde n'alloient pas si loin que celles des Perses ; ce qui commençoit à les décourager, mais ils trouverent des expédiens pour y remédier dans la suite.

On pourroit me demander pourquoi j'ai dit ci-dessus

(a) *Soldats armés de carabines.* Il n'est pas nécessaire que ce soit des carabines, mais seulement des armes qui chassent la balle plus loin que les fusils ordinaires ; & même si ces armes-là n'étoient pas plus pésantes ni plus longues à charger que les fusils ordinaires, il faudroit alors que tous les soldats en fussent armés : car on ne doit pas croire que les armes à feu soient poussées à leur perfection.

qu'il

qu'il falloit donner au ſoldat quarante coups à tirer. A cela je répondrai, ☞ qu'il faut regarder les armes à feu comme bien différentes de ce qu'elles étoient autrefois, quand on portoit des mouſquets ou de gros fuſils qui peſoient beaucoup, ce qui demandoit bien du tems pour tirer & recharger; au lieu qu'aujourd'hui les fuſils ſont plus legers & plus faciles à manier & qu'on ſe ſert de cartouches où la poudre & la balle tiennent enſemble. Le calibre du canon eſt fait pour recevoir une balle des dix-huit à la livre. Mais comme à force de tirer il ſe craſſe en dedans, on fait les balles plus petites, de ſorte qu'elles ne ſont que de vingt-un à la livre; d'une livre de poudre, on en fait quarante cartouches; & comme il faut deux livres de plomb pour une livre de poudre, les quarante cartouches ne peſent que trois livres, poids que le ſoldat peut fort bien porter.

J'ai déja dit ci-devant qu'il y avoit des Nations dont les ſoldats étoient exercés à tirer juſqu'à (a) cinq coups de fuſils dans une minute. Il eſt donc néceſſaire d'augmenter aux nôtres le nombre de cartouches, afin que dans l'occaſion où l'action demande un feu redoublé & prompt, ils ne puiſſent point en manquer, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ſur-tout à nous autres François, C'eſt aux officiers à avoir ſoin que les ſoldats ne diſſipent point la poudre mal-à-propos.

☞ C'eſt un fait connu de tout le monde à la guerre, que le plus grand feu fait taire l'autre. Il eſt conſtant que ſi huit mille hommes ſont feu contre ſix mille, qu'ils tirent auſſi vîte les uns que les autres, & qu'ils ſoient à bonne portée, & également à découvert, les huit mille en peu de tems détruiront les ſix mille. Mais ſi les huit mille ſont plus long-tems à charger leurs armes, qu'ils ne ſoient pas exercés à tirer bien juſte, comme on voit des bataillons faire des décharges de toutes leurs armes contre d'autres, ſans cependant voir tomber perſonne, je ju-

(a) *Cinq coups de fuſil dans une minute.* Ils en peuvent tirer juſqu'à ſix par minute, même en ſuivant les tems de leur exercice.

gerai pour lors que les six mille pourroient l'emporter sur les huit mille.

Je suppose que ces deux corps soient vis-à-vis l'un de l'autre sur le bord d'une riviere, tous les deux à découvert, & que l'un des deux voulût y jetter un pont; en ce cas il ne peut l'entreprendre qu'il n'ait par son feu obligé l'autre de s'éloigner de la riviere, afin de jetter son pont, & que ses ouvriers puissent y travailler. Quelque parti que prenne celui qui est supérieur en nombre, si l'autre est plus prompt à charger ses armes, s'il sçait mieux tirer, & qu'il y joigne encore plus de fermeté, il pourra se rendre le maître des deux bords.

Mais non-seulement, en de semblables lieux, les actions ne peuvent se passer qu'à coups de feu, mais dans tous les postes que l'on défend, où celui qui attaque souvent ne peut aller à l'autre que par un petit front, ainsi il faut qu'il lui fasse quitter son poste par la supériorité de son feu; & quand il aura réussi, pour lors il peut chercher à en venir aux coups de main. Ainsi mal-à-propos néglige-t'on dans nos troupes à bien apprendre à se servir utilement des armes à feu. Cependant il est facile de s'en corriger, & de sçavoir faire un bon usage de toutes les sortes d'armes dont nous devons nous servir dans les différentes actions de guerre; mais parce qu'on ne sçait pas bien instruire le soldat, on croit pouvoir s'en exempter en se servant d'un prétexte avantageux, qui est de dire qu'il ne faut pas accoutumer le soldat François à tirer, & qu'il faut le faire charger (*a*) l'épée à la main. Un pareil discours n'est pas reçu par les personnes qui étudient la guerre par principes, & cela ne peut surprendre que ceux qui n'en sont pas instruits. Je sçai bien que tant que la situation des lieux où vous combattez peut vous permet-

(*a*) *L'épée à la main.* Ce terme vient encore du tems qu'on chargeoit effectivement l'épée à la main, parce qu'on n'avoit pas l'usage des bayonnettes, alors, comme il est dit plus haut, le soldat prenoit son mousquet avec sa fourchette de la main gauche, n'ayant pas des courroyes pour le passer en bandouliere: au reste, apparemment on éteignoit la mèche, car qu'en faire, sans risquer de se brûler?

tre d'en venir aux mains, vous devez le préférer.

Mais comme vous avez un ennemi devant vous qui vous contrarie, & qui est toujours opposé à vous laisser faire ce qui pourroit vous être profitable : si de son côté il se croit supérieur à vous combattre avec les armes à feu, il cherchera les moyens d'éviter les combats en plaine; & si vous voulez l'attaquer, vous serez souvent contraint de le faire dans des postes, à l'effet de quoi il s'étudiera à profiter de la situation des lieux, ou s'en procurera les avantages par le travail, & pour lors il en faut revenir aux coups de feu, avant d'en pouvoir venir aux coups de main. Aussi l'arme à feu est celle qui détruit le plus l'homme, & surtout aujourd'hui. Pour en être bien persuadé, il n'y a qu'à aller aux hôpitaux, vous verrez combien peu il s'en trouve de blessés par les armes blanches, en comparaison du nombre qui le sera par les armes à feu. Ma proposition n'est pas avancée légerement, mais avec connoissance. Ainsi il faut tâcher de se rendre supérieur en tout aux ennemis que l'on peut avoir, & ne rien négliger pour cela, s'informant chez les Nations étrangeres comment ils instruisent leurs troupes, pour prendre d'eux ce qui aura été reconnu meilleur que ce que nous pratiquons. Régle.

Je ferai ici une question. Quand on fait faire le maniement des armes aux soldats devant le Roi, le Général, ou tout autre, pourquoi, par un signal fait-on passer les officiers & sergens derriere le bataillon? Par-là on laisse les soldats seuls; & quoique l'exercice ne doive être autre chose que la copie de ce qui se doit pratiquer dans les combats, cela est directement opposé.

On me répondra, les soldats sont armés de fusils, les officiers & sergens sont armés d'espontons & de hallebardes. Il est nécessaire pour voir la justesse des mouvemens des soldats de les séparer & de les en éloigner.

C'est un inconvénient; pour qu'il n'arrive plus, & que les officiers puissent eux-mêmes faire l'exercice, tirer, & faire toutes les motions militaires avec leurs soldats,

il n'y a qu'à se conformer à la proposition que je viens de faire, d'armer les officiers & les sergens de fusils comme les soldats.

On copiera par-là le vrai des combats, & de tous les mouvemens que l'on sera obligé de faire avant de combattre, ou en combattant. Il n'y aura plus de décharge faite mal-à-propos de la part des soldats, comme cela est arrivé souvent, puisque ce seront les officiers qui conduiront toutes les actions & les mouvemens; au lieu que jusqu'à présent, étant armés différemment & placés en dehors du bataillon, cela a toujours été cause de bien des fautes.

Les fusils que les officiers porteront seront du même calibre que ceux des soldats, mais plus fins & plus legers. Quand il s'agira de faire le maniement des armes avec les soldats, les officiers mettront le fusil sur l'épaule, la crosse devant comme les soldats; mais excepté en cette occasion, ils le porteront devant eux appuyé sur le bras gauche.

Notre maniere ordinaire de porter le fusil sur l'épaule la crosse devant, est la plus gênante de toutes. Cela est si vrai, qu'il n'y a qu'à regarder une colonne d'infanterie en marche, vous ne verrez peut-être pas quatre soldats porter le fusil sur l'épaule la crosse devant; mais le plus grand nombre sur l'épaule la crosse derriere, & tenir la main sur le bout du canon changeant de tems en tems d'une épaule à l'autre, pour leur soulagement. Quelques-uns le portent devant eux appuyé sur le bras, d'autres, derriere eux passé en bandouliere, au moyen d'une bretelle de cuir qui y est attachée, comme l'ont toujours eu les grenadiers.

Il est constant que de toutes ces différentes manieres, la plus gênante est de porter le fusil sur l'épaule, la crosse devant; mais celle de le porter devant soi appuyé sur le bras, comme font les chasseurs, est la plus naturelle. Celle encore de le passer en bandouliere, est bien commode au soldat, parce que pour lors il a les deux mains

libres, ce qu'il n'a pas de quelqu'autre façon que ce ſoit.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez d'accoutumer le ſoldat à porter le fuſil ſur le bras quand on va combattre, il faut être bien ſûr qu'il ne tirera pas ſans ordre. J'ai vû quand j'étois dans l'infanterie qu'en approchant de l'action, ou dans l'action même, ſurtout dans les combats de poſtes, où il y a toujours quelque intervalle où il ne convient pas de tirer, pour empêcher les ſoldats de le faire, on étoit contraint de leur faire mettre le fuſil ſur l'épaule; combien voyons-nous de décharges d'un ou de pluſieurs bataillons à la fois ſe faire ſans ordre, & même la nuit quand on eſt près de l'ennemi, & par-là ſouvent tuer de leurs propres gens?

Vous ne remédierez à tous ces inconvéniens, que quand vous mêlerez les officiers avec les ſoldats, & quand ce ſeront eux qui dirigeront leurs compagnies, & que le ſoldat ſera habitué à ne rien faire de ſon chef, mais de ſe conformer à ce que ſes officiers lui ordonneront. Et pour cela, je le répéte, il faut que tous les officiers ſoient dans les rangs des ſoldats dès que le bataillon eſt en bataille, ſoit qu'il s'agiſſe de faire des quarts de converſion, & autres mouvemens, ſoit qu'on le faſſe tirer ou faire l'exercice. Régle.

ARTICLE V.

Comment un bataillon doit ſe mouvoir & agir.

JE ne ſors pas des principes que je me ſuis formés. J'ai dit qu'un bataillon devoit être regardé de trois façons, ou comme un corps ſolide, ou diviſible, ou flexible. Il eſt corps ſolide, quand par toute l'étendue de ſon front il en va attaquer un autre la bayonnette au bout du fuſil, & que dans le moment qu'il va charger, les rangs de derriere ſe ſerrent contre le premier & l'appuyent pour renverſer celui qu'il attaque. Voilà

en pareil cas l'opération la plus parfaite.

Il est corps divisible, quand il est obligé de se séparer en parties : par exemple, quand il attaque un ennemi dans des hayes, jardinages, bois, fossés ou autres lieux coupés. Il faut en pareille occasion que les parties du bataillon se séparent pour s'ouvrir des passages. Comme ce bataillon est divisé par une & par deux compagnies, chaque capitaine a sa troupe distinguée & séparée par files ; chacun charge donc devant soi ce qui se présente, pour faire abandonner le poste à l'ennemi ; si on réussit, chaque capitaine regarde aussi-tôt vers sa droite & vers sa gauche, pour voir comme tout se passe, afin de ne pas trop avancer ni demeurer trop en arriere, mais de chercher à se rejoindre aux autres parties.

Si le commandant de ce bataillon, après avoir poussé l'ennemi, ne veut que conserver son poste, en attendant un ordre supérieur, il cherche à se bien placer. Si le lieu où il est ne peut pas contenir toute l'étendue de son front que nous avons supposé être de cent vingt files, qui font quarante toises, & que ce terrain n'en ait que vingt, que le bataillon soit de treize compagnies, il ordonnera aux six de la gauche de se mettre en seconde ligne derriere ; s'il y a dix-sept compagnies, il ordonnera de même des huit de la gauche. Mais comme pour former une seconde ligne, il faut qu'il y ait une profondeur de huit à dix toises ou environ, & que sans cette profondeur ces deux parties ne formeroient plus qu'une ligne, en ce cas le bataillon au lieu d'être en bataille à cinq de hauteur, sur cent vingt files de front, n'y seroit que sur soixante-six files à dix de hauteur. Si malgré cet arrangement, la profondeur manquoit encore, au lieu de douze pieds de distance entre les rangs, on réduiroit la distance à six pieds.

Supposé que le bataillon fût obligé d'occuper une autre verger ou autre lieu près du sien, au lieu de mettre, comme je viens de le dire, les compagnies derriere, on les enverroit occuper ce poste, Et si l'une & l'autre par-

tie, ou ſeulement l'une des deux, pour mieux aſſurer leur ſituation, étoient obligées de s'étendre, pour tenir plus de front, pour lors au lieu de cinq rangs, étant contraint de n'en faire plus que quatre, & même trois, le commandant diroit aux capitaines : *Meſſieurs, au lieu que vos compagnies forment cinq rangs; n'en faites plus que trois, & ouvrez-vous, ſur la gauche*, (ſuppoſé). Dans le moment, toutes les compagnies font à-gauche, mais celle de la droite ne bouge pas. Nous avons ſuppoſé que chaque compagnie ait dix hommes à chaque rang; en prenant les hommes des deux derniers rangs, pour augmenter les files des trois premiers, les deux premiers rangs de chaque compagnie auront dix-ſept hommes, au lieu de dix, & le dernier ſera de ſeize : ces ſept hommes d'augmentation à chaque rang, à raiſon de deux pieds, allongent le front de chaque compagnie de deux toiſes deux pieds, & le dernier rang de deux toiſes ſeulement. ☞ Comme chaque capitaine doit être inſtruit, celui qui ferme la gauche, & qui ſe met en marche le premier, doit juger qu'ayant derriere lui ſept compagnies à chacune deſquelles il faut deux toiſes (ſuppoſé) de plus d'étendue qu'elles n'avoient, c'eſt de quinze à ſeize toiſes qu'il faut qu'il s'éloigne avant de s'arrêter. Le capitaine qui le ſuit ne commence à marcher que quand il y a deux toiſes ou environ entre le dernier ſoldat de la compagnie qui marche devant lui & le premier de la ſienne. Il ſuit auſſi-tôt & les autres à proportion. Quand toutes les compagnies ſont arrêtées, elles font à-droite pour ſe remettre de front, & enſuite chaque capitaine forme des files des hommes des deux derniers rangs, ce qui donne aux trois premiers un plus grand front.

Ce que je dis ici, pour s'ouvrir ſur la gauche, ſe fait de même pour s'ouvrir ſur la droite; mais ſi c'étoit par la droite & par la gauche qu'il fallût prendre du terrain, en ce cas la compagnie du centre ne bougeroit, mais celles de la droite & de la gauche s'ouvriroient par la droite & par la gauche.

Si ce bataillon étoit dans des jardinages, bois & autres pays coupés, & qu'il fût néceſſaire d'envoyer un détachement ſoit ſur la droite ou ſur la gauche, pour occuper un poſte, comme une égliſe, un cimetiere, une maiſon, un château, ou quelque défilé, que ce fût ſur la gauche, (ſuppoſé) ſuivant le nombre d'hommes qu'il conviendroit de détacher, le commandant ordonneroit à la compagnie de la gauche d'y envoyer une eſcouade; s'il en falloit davantage, d'y marcher avec ſa compagnie; ſi cela ne ſuffiſoit pas, les deux compagnies jointes enſemble y marcheroient.

Si ce commandant étoit dans des bois, brouſſailles, jardinages, pays coupés, ou autre lieu, où il ſeroit obligé de reſter avec ſon bataillon, & que de ce lieu il ne pût faire feu ſur l'ennemi, de ſorte que pour cela il fallût faire avancer des détachemens, pour lors il ordonneroit à une, deux, trois, ou plus de compagnies de ſa droite & de ſa gauche, de marcher en avant, pour tirer ſur les ennemis. Quand après avoir tiré il les fera revenir, ſi elles étoient détachées de la droite, elles reviendroient par le flanc droit reprendre leurs places; ſi de la gauche, ce ſeroit par le flanc gauche, & non par le front du bataillon, du moins autant qu'il ſeroit poſſible, afin de ne le pas embarraſſer.

J'ai déja dit, que, lorſqu'un bataillon eſt obligé de paſſer dans des pays coupés de hayes, ou par des foſſés, chaque compagnie devoit paſſer devant ſoi comme elle pouvoit; mais que dès que le pays s'ouvre, le commandant doit faire arrêter ſon drapeau, afin que chacun s'arrête. Les drapeaux de la compagnie de la droite & de la gauche ſe placent alors à la diſtance néceſſaire du drapeau du centre, pour faciliter à chaque compagnie de reconnoître ſa place & de l'aller prendre.

J'ai dit auſſi que s'il n'y avoit qu'un ſeul défilé, & qu'il fût au centre, la compagnie du centre paſſeroit la premiere; enſuite celles de la droite, puis celles de la gauche; non pas qu'il importe que celles de la droite paſſent les

les premieres, mais parce que ne le déterminant pas, cela pourroit faire de la confusion. Si le défilé est sur la droite, les compagnies de la droite passeront les premieres ; si sur la gauche, celles de la gauche.

Supposé que le défilé fût si étroit qu'il n'y pût passer qu'un homme à la fois, la compagnie qui se trouveroit la plus près des deux qui seroient jointes ensemble, feroit défiler un à un, une escouade avec ses officiers, & l'autre escouade ensuite. Après cette compagnie, celle qui y seroit jointe passeroit, & ainsi de suite, toutes les autres. Le défilé passé, la compagnie qui aura passé la premiere s'avanceroit assez pour laisser libre le débouché, puis s'ouvriroit sur la droite ou sur la gauche, suivant la situation du terrain, afin que les autres compagnies qui la suivent pussent prendre leur terrain ; car si cette premiere passée est du centre, elle doit laisser le terrain tant sur la droite que sur la gauche; si elle est de la droite ou de la gauche, elle va se placer où elle croit que sera son terrain, quand le bataillon sera formé.

Dans la plûpart des combats de postes, le général place les troupes successivement. Il ordonne par exemple, de faire avancer telles & telles brigades. On les va chercher. Chaque bataillon se met en marche, & se partage par divisions ; & comme il n'y a aucune régle, & même que cela dépend un peu du terrain, les uns partagent leurs bataillons en six, d'autres en sept, & d'autres en huit divisions. La moitié des capitaines se mettent à la tête de la premiere, & l'autre moitié à la queue du dernier rang de la derniere. Quant aux lieutenans, on les partage à chaque division. La tête de ce bataillon arrive à l'endroit où le général l'a demandé. Si c'est un pays coupé, il leur ordonne de passer (supposé) par tel chemin, ou telle ouverture, pour aller charger les ennemis. Cette ouverture (supposé) a deux, trois, quatre toises au plus de largeur; ce bataillon entre dans ce défilé en colonne de la même maniere qu'il s'est mis en marche. Si le terrain ne lui permet pas de se former, il

attaque l'ennemi en colonne; ce bataillon qui vous paroît en ordre, vû le terrain, est dans un mauvais arrangement pour combattre avec ordre. Je demande pourquoi mettre la moitié des capitaines à la tête d'un si petit front, & les autres à la queue du dernier rang, n'y ayant aucun capitaine depuis le premier rang jusqu'au dernier, non plus qu'aucun subalterne à son véritable poste? Le front qui attaque (supposé) n'a que quatre à cinq toises au plus d'étendue; la colonne du bataillon en tiendra peut-être cinquante ou davantage. Pourquoi les capitaines ne sont-ils pas avec chaque division, soit qu'on attaque en colonne ou de front, ou que le bataillon se forme? Ce que je représente là n'a rien que de très-ordinaire dans ces sortes de combats, cependant jamais on n'y fait attention. A quoi bon tout ce que vous appellez exercice, quand on n'y enseigne aucune chose de toutes celles qui sont si essentielles & que je traite ici?

Mais si vos bataillons étoient divisés, comme je le propose, par compagnies avec leurs officiers, lorsque le général enverroit chercher une brigade pour une pareille attaque, ce bataillon se mettroit en colonne par quatre compagnies, qui formeroient une division. En arrivant, si le terrain ne permettoit pas de marcher par le front de quatre compagnies, il n'y auroit que les trois de la droite suivies des autres divisions de trois en trois compagnies; si le terrain s'élargit, la premiere compagnie de la seconde division doubleroit dans la premiere, & ces quatre compagnies avec leurs officiers attaqueroient soutenues des autres divisions dans le même ordre. Si l'on gagne du terrain où le bataillon puisse s'étendre sur un plus grand front, la premiere division s'ouvriroit à droite, & laisseroit du terrain pour en former une autre à même hauteur qu'elle. Si le terrain permet d'y former tout le bataillon, toutes les divisions avec leurs officiers formeront le bataillon; à des troupes bien exercées & disciplinées il n'y a aucun ordre à donner pour tout cela, chacun sçait ce qu'il a à faire en quelque situation que l'on

puiſſe ſe trouver. Voilà ce qu'on doit enſeigner dans les exercices, & faire faire aux troupes.

Il n'y a rien dans ma propoſition qui ſoit bien éloigné de notre uſage ; il s'agit que quand on forme le bataillon, tous les officiers ſe trouvent fixés à leurs poſtes, & qu'une compagnie ne ſoit regardée que comme une file ; de ſorte que quand on diviſe le bataillon, chaque diviſion ſoit formée d'une compagnie entiere avec ſes officiers. Par exemple, quand dans une armée on détache un grand nombre de compagnies de grenadiers, ſuppoſons-les au nombre de trente ou quarante, pour aller attaquer quelque corps de l'armée ennemie, que l'on ſçait être hors de ſon camp ; lorſqu'il s'agit de combattre, celui qui commande ordonne de former des bataillons d'un certain nombre, comme de dix à douze compagnies de grenadiers chacun. Quand ces compagnies ſe mettent en bataille, chacune fait une diviſion ſur cinq ou ſix de hauteur, ainſi qu'on l'a ordonné, & c'eſt ainſi qu'elles forment le bataillon. Tous les officiers ſont alors à leurs compagnies, chaque compagnie eſt une file, & ne mêle point ſes ſoldats avec ceux de la compagnie qui la touche. Si le commandant fait un détachement, il ordonne à une telle compagnie de marcher, elle marche avec tous ſes officiers, & de même les autres qui pourroient y être jointes. C'eſt le modéle que je vous donne pour former vos bataillons. Puiſque vous en agiſſez ainſi pour vos compagnies de grenadiers, qui ſont l'élite de vos troupes, quelles bonnes raiſons pouvez-vous donner de ne pas pratiquer la même choſe pour les compagnies ordinaires ? Quand on voudra entrer dans ces détails, on conviendra que l'ordre que je propoſe eſt le plus parfait, & que l'autre n'eſt que confuſion.

J'ai dit ci-deſſus, qu'avant de traiter des grandes parties de la guerre, il falloit commencer par établir la baſe & le fondement des ordres de bataille, ſans quoi on ne feroit rien de ſolide ; mais que pour cela il falloit, comme je le fais, entrer dans bien des détails très-petits

en apparence ; mais comme ils sont absolument nécessaires, pour parvenir à détruire des usages établis de tout tems, sans principes, & qui sont cause de tous les désordres dans notre maniere de combattre, j'ai été obligé de ne rien obmettre, & d'expliquer tous ces détails, où je ne sçache pas que personne soit entré avant moi.

Tout ce qu'on enseigne dans nos exercices aux troupes, soit le maniement des armes, ou les évolutions & motions militaires, se fait dans des terrains unis & choisis exprès pour cela, où tout est tranquille, où rien ne vous trouble & ne vous dérange, où vous donnez tout le tems à vos soldats que vous voulez pour faire ce que vous leur ordonnez, ayant de leur part une grande attention à écouter le commandement qu'ils peuvent facilement entendre ; mais outre que ce que vous leur enseignez ne leur est d'aucune utilité, quand cela seroit, peut-on croire qu'indifféremment dans quelque terrain que ce soit ils puissent faire les mêmes choses, qu'ils puissent entendre le commandement, & que dans le feu ils ayent la même présence d'esprit ?

Comme j'ai reconnu par toutes les observations que j'ai faites, soit comme capitaine, major, major de brigade, maréchal général des logis des armées, & officier général, que soit dans l'action, ou dans le mouvement pour en venir à l'action, la plus grande partie de ce que l'on enseigne dans les exercices étoit pour lors impratiquable, j'ai appris à distinguer ce qu'il falloit retrancher ; ainsi ce que j'enseigne ici n'est autre chose que ce que j'ai reconnu être pratiquable dans l'action : de sorte que tout ce que l'on apprend aux troupes en s'écartant des mêmes principes, je le regarde comme frivole & inutile pour la guerre.

Du moment qu'il est démontré que la division par files d'un homme à chaque rang dans les bataillons, quand il s'agit de faire mouvoir des troupes pour combattre, aussi-bien que dans le moment même du combat, n'est ni utile ni pratiquable aujourd'hui, par rapport aux armes dont

nous nous servons, au terrain où nous sommes le plus souvent obligés de combattre, & aux grands mouvemens que nous sommes contraints de faire; il faut conclure que toutes les évolutions & motions militaires qui sont dans *Ælian*, & toutes celles dont il est parlé dans le Maréchal de bataille *Laustelnau*, sont inutiles, d'autant plus qu'elles n'ont pour fondement que la division par file d'un homme à chaque rang (*a*), ce que plusieurs copient encore dans leurs exercices, sans considerer que si les Grecs & les Romains étoient obligés de distinguer les files d'un homme à chaque rang, ce n'étoit qu'à cause des armes dont ils se servoient; ainsi que je l'ai déja fait voir ci-dessus; au lieu qu'aujourd'hui, par les armes dont nous faisons usage, la division dans les bataillons par compagnies nous suffit, & l'autre nous est nuisible.

CHAPITRE XII.

De l'escadron, & de la maniere de le former.
PLANCHE XI.

LES régles que je viens de donner pour le bataillon seront les mêmes pour l'escadron, mais bien plus aisées à mettre en pratique, vû le peu d'étendue de l'escadron en comparaison du bataillon, & le peu d'hommes qui le composent, le cavalier d'ailleurs tenant bien plus de place qu'un homme à pied.

J'ai dit qu'un escadron étoit un nombre d'hommes que l'on mettoit ensemble sur plusieurs rangs qui formoient un quarré long, pour combattre à cheval, agir & se mouvoir comme si ce n'étoit qu'un corps; qu'il faisoit tous les mêmes mouvemens que le bataillon, excepté que les cavaliers ne peuvent pas faire demi-tour à droite ni

(*a*) J'ai retranché ce qui étoit dit contre le traité de la colonne de M. le Chevalier de Follard, son systême étant fondé entierement sur la division par file.

à gauche pour faire tête à la queue comme l'infanterie, parce que le cheval étoit plus long que large, & que dans le rang de l'efcadron il ne tient de place que par fon épaiffeur. J'expliquerai l'expédient qu'on a trouvé depuis quelque tems pour faire faire à l'efcadron demi-tour à droite, & quels font ceux que je propoferai à la place.

Le bataillon, ainfi que nous le formons, me paroît avoir toujours été formé de même, excepté qu'il y a eu des tems où on l'a formé plus ou moins nombreux, fur plus ou moins de front, ou fur plus ou moins de hauteur.

La forme de l'efcadron n'eft pas ancienne, car avant l'ufage des armes à feu, quand la cavalerie étoit armée de lances, elle ne fe mettoit en bataille que fur un fimple rang, & ce n'a été que vers le regne d'Henri II. que quelques-uns ont commencé à former l'efcadron, ainfi qu'on peut le voir dans le traité de la milice Françoife par le P. Daniel.

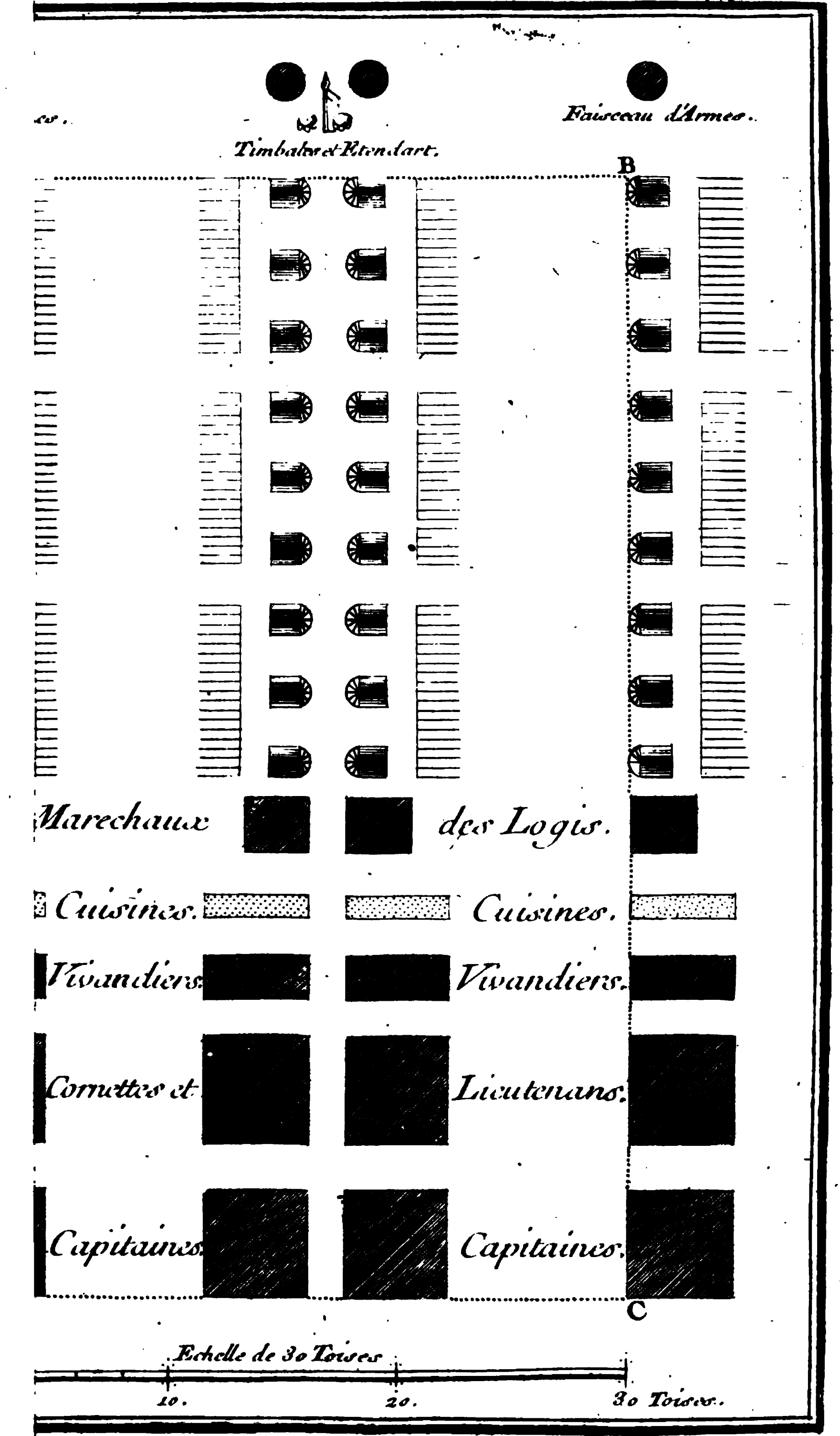
Je vais parler du nombre de compagnies, du nombre de cavaliers & d'officiers dont il conviendroit pour le mieux que l'efcadron fût compofé; comment les compagnies & les officiers doivent être placés dans l'efcadron, comme ils doivent être armés, & comment l'efcadron doit fe mouvoir & agir.

ARTICLE PREMIER.

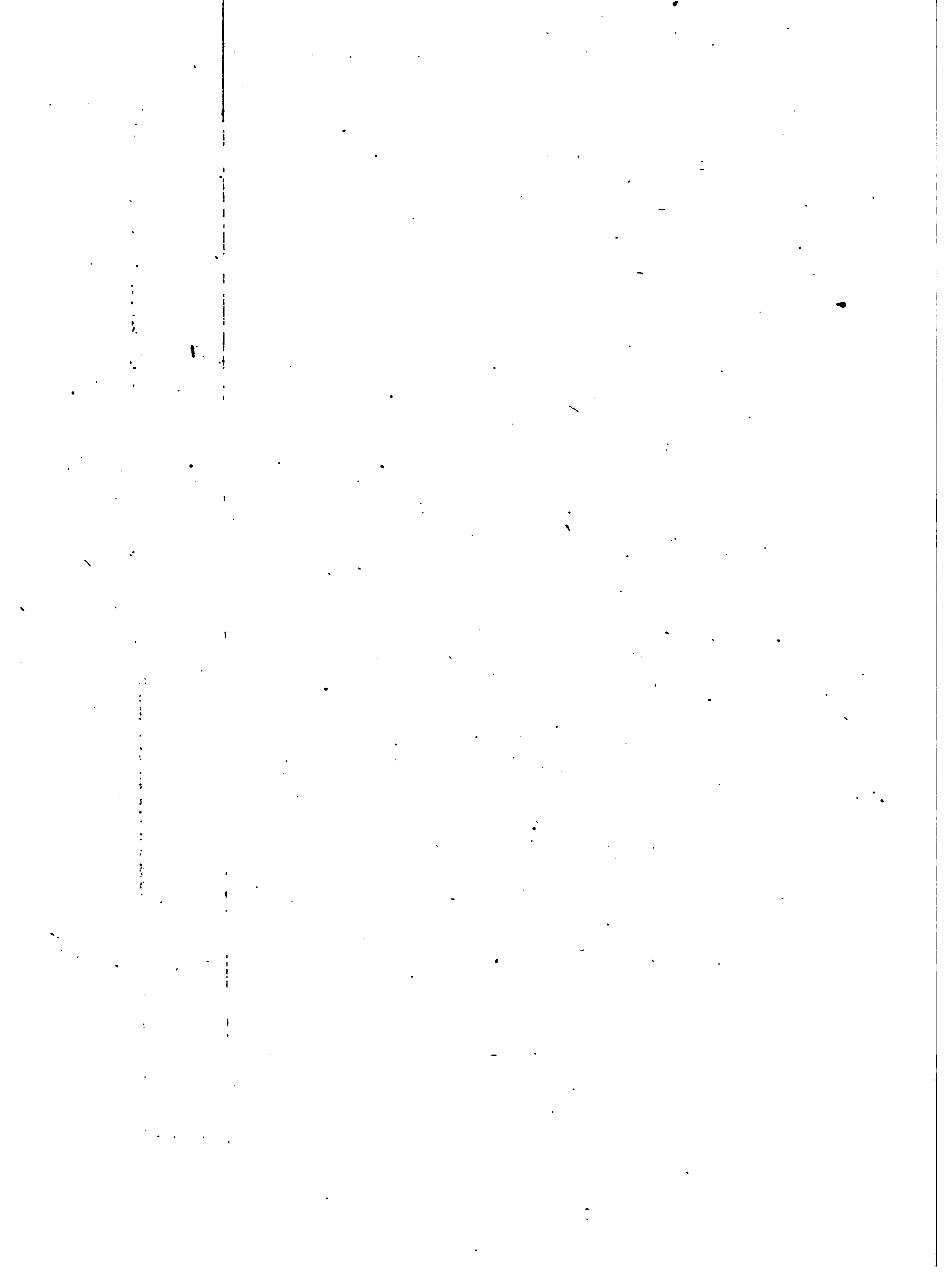
Du nombre de compagnies, d'officiers & de cavaliers dont un efcadron devroit être compofé.

POUR le nombre de compagnies de l'efcadron, je répéte ce que j'ai dit à l'égard du bataillon, qu'il faut fe conformer à l'ufage des Nations, qu'il y en a qui les font de deux compagnies nombreufes en cavaliers & en officiers fubalternes.

Qu'en France, ainfi que je l'ai rapporté ci-deffus, on les a toujours formés de trois ou quatre compagnies;



es.
Timbales et Etendart.
Faisceau d'Armes.
B
Marechaux des Logis.
Cuisines.
Cuisines.
Vivandiers.
Vivandiers.
Cornettes et Lieutenans.
Capitaines.
Capitaines.
C
Echelle de 30 Toises
10.
20.
30 Toises.



qu'avant la paix de Nimegue tout étoit à trois compagnies de cinquante maîtres & quatre officiers ; qu'à la guerre de 1688 partie des régimens avoient leurs escadrons de trois compagnies de cinquante maîtres, & partie de quatre compagnies de quarante, faisant cent soixante maîtres & seize officiers par escadron. Qu'à la guerre de 1701, qui a fini par la paix d'Utrecht & de Bade, ils étoient de quatre compagnies de trente-cinq maîtres chacun, & quatre officiers, faisant cent quarante maîtres par escadron; que durant toutes ces guerres les escadrons s'étoient toujours mis en bataille sur trois rangs : néanmoins dans cette derniere, comme le pied étoit plus foible, plusieurs étoient obligés de se mettre sur deux rangs, pour peu qu'ils perdissent de chevaux.

Comme dans cette guerre on a formé les bataillons & les escadrons d'un trop petit nombre d'hommes, & que mal-à-propos pour tenir un plus grand front, on a mieux aimé faire de nouveaux régimens que d'augmenter le nombre des hommes dans les compagnies d'infanterie & de cavalerie ; outre que la qualité n'en a jamais été bonne ; c'est que la dépense en a été bien plus grande, ainsi qu'il est facile de le prouver.

Pour cela il faut examiner deux choses, l'une est la dépense, l'autre le pied sur lequel il convient le mieux que les bataillons & les escadrons soient formés pour le service, & pour les combats & batailles ; d'autant plus que dans la maniere de former le bataillon & l'escadron, on le peut faire d'une façon qui coûtera beaucoup plus qu'une autre, & cependant ne fera pas la troupe si bonne pour la guerre ; les calculs pour en juger sont fort aisés à faire.

On trouvera un avantage considérable à faire l'augmentation de la cavalerie par tant de cavaliers dans chaque compagnie, non-seulement par rapport à la dépense, mais encore par rapport à la bonté de l'escadron. Quand dans une compagnie de trente-cinq maîtres on y en augmente quinze, ces nouveaux cavaliers sont dispersés

dans les chambrées avec les vieux, les jeunes chevaux mis avec les vieux ; s'il faut aller au fourage, on ménage les jeunes chevaux ; s'il s'agit de faire le ſervice, les anciens cavaliers l'apprennent aux nouveaux ; dans le moment même qu'ils ſont incorporés, ce n'eſt plus qu'une vieille troupe : au contraire de nouveaux régimens compoſés de cavaliers ſans expérience, beaucoup de nouveaux officiers, de jeunes chevaux, en deux mois de campagne tout cela dépérit ; il ſe perd beaucoup de chevaux, nombre de cavaliers tombent malades ; s'il y a des combats, on ne peut s'aſſurer ſur eux, & il faut bien des campagnes pour les former. Ce n'eſt pas encore là tout le mal, il ne finit pas avec la guerre ; car pour avoir formé les compagnies trop foibles, cela a engagé à faire un grand nombre de régimens d'infanterie & de cavalerie qu'il faut caſſer à la paix. Pour lors tous les officiers de ces régimens (au lieu d'avancer comme on l'eſpere quand on prend le parti de la guerre) ſe voyent réformés, & l'Etat ſe trouve chargé de ſommes conſidérables pour les entretenir, non-ſeulement avec la réforme en entier à la ſuite des Régimens, comme on a fait dans les guerres qui ont précedé celle de 1701, mais ſeulement avec la demie-paye, comme à la fin de la guerre en 1712 & en 1713, en les laiſſant chez eux, & de même qu'il y en a encore aujourd'hui quelques-uns, ce qui a monté à une ſomme fort conſidérable.

Suppoſé qu'une augmentation de ſix mille chevaux ſur quatre cens compagnies ne fût pas ſuffiſante par rapport à l'état des affaires, & qu'il fallût paſſer l'augmentation juſqu'à douze mille ; en ce cas, plutôt que de faire encore de nouvelles compagnies, il faudroit au lieu de cinquante maîtres dont elles ſeroient compoſées, les augmenter de quinze pour les mettre à ſoixante-cinq, & ne former encore les eſcadrons que de trois compagnies, ce qui les feroit de cent quatre-vingt-quinze. Chaque compagnie auroit un capitaine, un lieutenant, un cornette, un maréchal des logis ; & pour bas-officiers, un brigadier

brigadier & un ſous-brigadier, comme elles ont toujours eû ; mais dans chacun on augmenteroit un ou deux fouriers & autre grade que l'on voudroit, en leur donnant deux ou trois ſols de plus par jour qu'aux brigadiers, & en les comprenant dans la compagnie comme les brigadiers qui ſont à l'entretien du capitaine. Ces ſortes d'officiers ſont communément bons, & fort en uſage chez bien des princes qui ne forment leurs eſcadrons que de deux compagnies, par conſéquent deux capitaines, mais pluſieurs bas-officiers, vû que la dépenſe en eſt moindre & leur laiſſe par conſéquent plus de moyens d'avoir leurs compagnies plus nombreuſes.

On pourra m'objecter ici : lorſque de trente-cinq maîtres dont les compagnies étoient compoſées durant la guerre de 1701, qu'il en falloit quatre pour former un eſcadron, vous mettez les compagnies à cinquante maîtres, il n'en faut plus que trois pour former un eſcadron, ce qui produit cent trente-trois eſcadrons au lieu de cent; mais lorſque vous pouſſez vos compagnies juſqu'à ſoixante-cinq, & que vous laiſſez toujours vos eſcadrons à trois compagnies, voilà une ſeconde augmentation de ſix mille chevaux ſur quatre cens compagnies qui ne vous donnent pas un eſcadron de plus. Il en eſt de même quand de ſix cens cinquante hommes dont étoient les bataillons durant la guerre de 1701, vous les mettez à huit cens cinquante, ce ſont vingt mille hommes d'augmentation ſur cent bataillons, qui n'en augmentent pas le nombre ; mais à ſix cens cinquante hommes, au lieu de cent on en auroit cent trente-un, & par conſéquent une plus grande étendue de front pour une armée. Je vais faire voir les défauts qu'il y a dans les conſéquences que l'on veut tirer de cette objection.

Je dis d'abord que c'eſt mal faire le dénombrement d'une armée quand on le fait par le nombre de bataillons & d'eſcadrons, puiſqu'il y a des bataillons depuis cinq cens juſqu'à neuf cens, & des eſcadrons depuis cent vingt juſqu'à deux cens ; mais que le dénombrement ſe

doit faire par milliers d'hommes de pied & de cheval ; que dans tous les traités avec les princes on ſtipule qu'il ſera fourni (ſuppoſé) douze mille hommes de pied & ſix mille chevaux. Il en eſt de même quand on en achete ; qu'ils ſoient repartis en plus ou moins de bataillons & d'eſcadrons, cela ne fait rien. Si le genéral qui commande l'armée les trouve trop forts ou trop foibles, c'eſt à lui de les diſpoſer pour combattre, de façon qu'ils ſoient plus ou moins nombreux, ſur plus ou moins de front, ſur plus ou moins de hauteur, comme il le juge à propos, ainſi que quelques-uns l'ont pratiqués dans les combats, ſuivant les différentes ſituations.

Pour prouver qu'il vaut mieux former les bataillons & eſcadrons plus nombreux, quand on le peut, je dis qu'aujourd'hui ſur-tout que nos armées ſont plus nombreuſes qu'elles n'ont été avant la guerre de 1688, & qu'elles ſont compoſées d'un plus grand nombre de bataillons & d'eſcadrons, les lignes par-là ſont bien plus étendues, & par conſéquent il leur faut plus d'épaiſſeur ; car ſoit que vous alliez attaquer, ou qu'on marche à vous, pour lors au lieu de ſe conformer à votre étendue, on vient vous attaquer en force ſur une droite ou ſur une gauche, formant ligne ſur ligne l'une derriere l'autre, & ſe ſerrant pour enfoncer, ce qui eſt à peu près le *cuneus* (*a*) dont parle Végece ; enſorte que cette partie dénuée de force eſt renverſée, avant que les troupes qui ſont ſi éloignées ſe ſoient rapprochées pour la ſecourir. Quoique ce que je dis ſoit démontré, & qu'il ne ſoit pas néceſſaire de l'autoriſer par des exemples, j'ai vû pareille choſe arriver, & d'autres que moi peuvent l'avoir remarqué dans des batailles où ils ſe ſont trouvés.

Si d'un autre côté on combat dans des lieux où l'on ne puiſſe faire agir qu'une partie des troupes à la fois, ce

(*a*) *Le cuneus*, qui veut dire coin : il n'eſt pas décidé comment les Romains formoient leur *cuneus*, & s'il avoit la figure que ce mot exprime ; mais c'étoit un arrangement d'une partie de l'armée, ou même de toute l'armée, pour attaquer une partie du front de l'ennemi, & l'enfoncer par une force ſuperieure, formant à peu près ce qui eſt dit ci-deſſus.

qui eſt très - ordinaire, ſur-tout depuis que les armées ſont ſi nombreuſes (car difficilement trouve-t'on des plaines où elles puiſſent combattre dans tout leur front) pour lors plus les bataillons & eſcadrons ont de hauteur, ſans diſtance entre ceux qui ſont à leur droite & à leur gauche, plus ils ſont en force contre ceux qui auront moins de hauteur & plus de diſtance entr'eux, d'autant plus que par-là vous les combattez avec un plus grand nombre d'hommes à la fois; mais pour former pluſieurs lignes l'une derriere l'autre, il faut qu'il y ait de la profondeur, afin de pouvoir mettre des diſtances entre les lignes, pour pouvoir ſe mouvoir & n'être pas ſous le feu de la ligne qui combat, autant qu'il eſt poſſible, & aſſez éloigné auſſi pour n'être pas renverſé, ſi la ligne qui combat eſt contrainte de plier. Si (ſuppoſé) ce terrain ne peut contenir qu'une partie de votre armée ſur deux lignes l'une derriere l'autre, le terrain n'ayant pas de profondeur pour en pouvoir former davantage; vous dont l'infanterie ſera ſur ſept ou huit de hauteur, & la cavalerie à quatre & plus, vous auriez dans chaque ligne plus de bataillons & d'eſcadrons que n'auroit celui qui donneroit plus de front & moins d'épaiſſeur, par conſéquent vous auriez ſur votre ennemi qui auroit négligé ces avantages, une grande ſupériorité en nombre; car quoique vos bataillons & eſcadrons euſſent plus de rangs, il ne leur faudroit pas plus d'eſpace pour ſe tourner & ſe mouvoir qu'à ceux qui en auroient moins, parce que c'eſt le front & non la hauteur qui demande plus d'eſpace pour tourner & agir, & qu'en ces ſortes d'occaſions vous pouvez diminuer la diſtance d'un rang à l'autre, pour tenir moins de terrain en profondeur.

ARTICLE II.

De la maniere dont les compagnies & les officiers doivent être placés dans l'escadron.

IL faut examiner à présent comment se doivent placer les compagnies & officiers dans l'escadron, comme nous avons fait en parlant du bataillon, d'autant que c'est le même principe; avec cette différence que l'escadron n'étant composé que de trois ou quatre compagnies, il n'est pas d'un grand détail. Il faut pour cela commencer par montrer comment on le forme aujourd'hui.

Le colonel ou capitaine qui commande a sa compagnie à la droite, le plus ancien capitaine après lui se place avec sa compagnie à la gauche de l'escadron, le troisiéme avec sa compagnie seconde à la droite, & le quatriéme avec sa compagnie seconde à la gauche; s'il n'y avoit que trois compagnies à l'escadron, la compagnie du premier capitaine prendroit la droite, le second avec la sienne prendroit la gauche, & le moins ancien seroit au centre: mais quoique la compagnie du commandant de l'escadron soit à la droite, il ne combat pas avec elle & à sa tête, mais il va se placer au centre, parce que c'est le véritable poste de celui qui commande, d'autant que de-là il est plus à portée de voir & donner ses ordres. Il n'y avoit anciennement qu'un étendart par escadron, soit de cavalerie ou de dragons; mais à present la cavalerie en a deux par chaque escadron, ce qui n'est utile à rien, au contraire cela ne donne que de l'embarras, un suffit pour se conduire dans l'action, vû le peu de front qu'a l'escadron; au lieu que dans le bataillon il est nécessaire d'avoir trois drapeaux, à cause de son étendue, & afin de se reformer facilement quand il a été rompu, ce dont l'escadron n'a que faire.

Quand il s'agit de combattre, voici comment se placent les officiers. Les capitaines, lieutenans & cornettes sont à la tête & s'étendent dans tout le front, la croupe de leurs chevaux se met entre les épaules des deux chevaux des deux cavaliers qui sont derriere eux, les deux cornettes qui portent les étendarts sont dans les premiers rangs des cavaliers de leurs compagnies, quelques-uns les mettent dans le second rang, les timbales dans le second rang, & derriere le troisiéme rang sont les marêchaux des logis. Il y a tels régimens qui détachent quelques cavaliers du flanc des escadrons avec quelques officiers, pour prendre en flanc l'escadron contre lequel on combat; mais dans plusieurs choses que je rapporte ici il n'y a aucune uniformité, chaque régiment fait comme il l'entend, le major même combat à la tête de l'escadron, aussi-bien que l'aide-major; ainsi il n'y a personne qui examine si un régiment de deux ou trois escadrons en approchant des ennemis, marche bien, & si tous suivent en ordre, d'autant que ceux qui sont à la tête d'un escadron ne regardent que celui qu'ils vont charger, & souvent se jettent trop à droite ou trop à gauche en marchant, par rapport à la ligne, n'ayant pas attention à ce qui peut agir contre eux d'ailleurs : ainsi il faut quelqu'un qui veille à ce qui se passe, pour avertir & remédier; & voilà la fonction des majors & aide-majors, qui est une des principales dans l'action.

Or comme les principes sur lesquels on a formé les bataillons sont les mêmes qu'il est nécessaire de suivre pour l'escadron, il faut que tous les officiers combattent avec leurs compagnies; & si le colonel, ou capitaine a un poste d'honneur, sa compagnie doit l'avoir aussi. La place du colonel ou commandant de l'escadron est au centre, sa compagnie s'y mettra s'il n'y en a que trois; s'il y en a quatre, elle sera la seconde de la droite. Ensuite le premier capitaine à la droite avec sa compagnie, le second capitaine à la gauche, & le troisiéme capitaine se placera le deuxiéme de la gauche.

Soit que chaque escadron soit composé de trois où de quatre compagnies, chacune sera divisée (supposé) en deux brigades. Alors les trois compagnies donneront six brigades, & les quatre en donneront huit. Le nombre de quatre compagnies est le plus parfait pour tous les mouvemens, les divisions pouvant être d'une ou deux compagnies; s'il n'étoit que de trois compagnies de cinquante maîtres, le centre de l'escadron seroit le milieu de la compagnie du centre. On partageroit également l'escadron en deux parties de trois brigades chacune.

Il faut à present placer les officiers dans leurs compagnies; il est constant que le premier rang est celui qui reçoit tout le choc, ainsi il le faut pourvoir d'officiers & d'hommes choisis. Mais comme on a remarqué dans les actions, que quand un escadron en voit d'autres marcher, pour l'attaquer, l'inquiétude commence par les cavaliers qui sont aux flancs des rangs, qui ne se tiennent pas fermes, mais vont & viennent au lieu de rester collés contre le rang; que de plus, les derniers rangs sont souvent ceux qui plient les premiers: de sorte que le premier rang n'étant pas serré & appuyé par le second, & le second par le troisiéme, il faut qu'ils succombent, quelque valeur qu'ils ayent; je conclus qu'il faut quelques officiers dans le second & le troisiéme rang. ☞ A la queue, ils sont inutiles, car dès que les rangs ont pliés, on ne peut plus les arrêter. Le capital est donc de les empêcher de se rompre, & à cet effet il faut que les officiers soient dans le rang à côté d'eux.

Chaque compagnie est composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un cornette: & pour bas officiers, d'un marêchal des logis, d'un brigadier & d'un sous-brigadier; ce qui fait six officiers. Comme l'escadron n'a que trois rangs, tous les capitaines même le commandant de l'escadron, combattront dans le premier rang de leurs compagnies. Les lieutenans des deux compagnies du centre seront placés, un au second rang de sa compagnie, & l'autre au troisiéme de la sienne. Les deux autres

fermeront le dernier rang. Des quatre cornettes, les deux des deux compagnies du centre, au premier rang de leurs compagnies, & les cornettes qui portent les étendarts, au second rang de leurs compagnies, dont les cavaliers seront particuliérement chargés de veiller à la sûreté de ces étendarts. Des quatre marêchaux des logis, ceux des deux compagnies qui ferment l'escadron seront au premier rang, les deux autres seront, l'un dans le second rang, & l'autre dans le troisiéme, chacun à sa compagnie; les brigadiers & sous-brigadiers seront repartis chacun à sa compagnie, & les cavaliers aussi, suivant que les capitaines qui les connoissent, le jugeront à propos : le timbalier dans le dernier rang.

Quant au major & à l'aide-major, ils auront attention à bien faire marcher les escadrons de leurs régimens, afin qu'ils avancent d'un pas égal avec les autres de la ligne; ils observeront si entr'eux ils gardent leurs distances quand ils en ont, ou si étant serrés, ils ne se jettent pas plus sur leur droite ou sur leur gauche, qu'il ne conviendroit; si l'ennemi ne fait pas quelque mouvement que ceux qui commandent l'escadron ne verroient peut-être pas, pour, en ce cas, les en avertir, parce que dans ce moment chacun n'a d'autre attention qu'à ce qui est devant lui.

Il faut observer que le second rang d'un escadron ne peut combattre, parce que le premier le couvre. Il s'ensuit de cette raison, que quand les officiers se mettent à la tête du premier rang, ainsi qu'il est d'usage, n'ayant que la croupe du cheval entre les épaules des chevaux des deux cavaliers qui sont derriere eux, ils empêchent pareillement ces deux cavaliers de combattre; & s'il y a douze officiers à la tête, voilà vingt-quatre cavaliers du premier rang qui ne peuvent combattre avec leurs épées ou sabres, étant hors de portée de pouvoir frapper, & par-là ces officiers font de leur premier rang, le second. Mais lorsque dans le moment qu'on s'approche pour charger, tous ces officiers qui sont à la tête, entreront

dans le premier rang, ainsi que je propose de le faire; ils augmenteront par-là le front & la force de l'escadron, parce que tous les hommes qui forment le premier rang choqueront en même-tems. De plus, ces officiers feront agir les cavaliers qui seront à leur droite & à leur gauche, les animeront, & verront s'ils font leur devoir, ce qu'ils ne peuvent pas voir quand ils sont en avant du premier rang, lequel même peut plier, sans que les officiers le voyent, & y puissent remédier; ce qui n'est pas à craindre en suivant la régle que je donne. J'ajoûterai à cela, que comme par cette augmentation d'hommes dans les rangs, ils excéderont par leur front celui que l'escadron ennemi pourra opposer, cet excédent embrassera les flancs de l'ennemi.

On m'objectera peut-être qu'il se trouve quelquefois plusieurs capitaines ou lieutenans détachés, mais alors il faut approcher le plus qu'il est possible de l'arrangement établi pour le complet.

Il ne faut pas compter l'escadron par files d'un cavalier à chaque rang depuis la droite jusqu'à la gauche, pour le mettre en marche par parties égales, ou pour toute autre raison, ainsi qu'il se pratique mal-à-propos, ce qui est trop long, vû qu'on n'a pas ce tems-là dans l'action; mais il faut regarder un escadron de quatre compagnies comme quatre files, & dans chaque compagnie, chaque brigade comme une file, quand cette division est nécessaire. Chaque capitaine est le major de sa compagnie, & ses subalternes ses aides-majors. Ce sont eux qui font tout mouvoir, faisant les mouvemens avec eux. Si l'escadron ne marche pas tout de front, on peut le partager en deux divisions, deux compagnies à chaque. Si c'est en quatre, une compagnie formera une division; si le terrain ne permet pas de passer plus de la moitié d'une compagnie de front, on marchera par brigades. S'il faut défiler par moins encore, un ou deux cavaliers de la brigade de la droite ou de la gauche, suivant le côté où l'on défile, marcheront avec leurs officiers,

ficiers, le reſte de cette brigade enſuite ; puis l'autre brigade, & cette compagnie ſera ſuivie des autres dans la même diſpoſition ; on ſe reformera de même dès que le terrain le permettra.

Lorſque tous les officiers combattent avec leurs compagnies, quelque mouvement que le commandant juge à propos de faire, au moindre ſignal, chaque capitaine le fait exécuter à ſa compagnie, je les ſuppoſe de quarante-deux cavaliers chacune, ſur trois rangs, ce ſera quatorze à chaque rang. Si l'eſcadron eſt dans un terrain ſerré, & que le commandant veuille faire quatre rangs, au lieu de trois, le nombre de quarante-deux partagé en quatre, donnera onze cavaliers aux deux premiers rangs, & dix aux deux derniers. Des quatorze de front il y en aura trois de la gauche, (ſuppoſé,) des deux premiers rangs & quatre du troiſiéme qui tourneront pour former un quatriéme rang, & les compagnies enſuite ſe reſſerreront pour remplir le vuide. De même, ſi de trois rangs on vouloit n'en faire que deux, le troiſiéme qui eſt de quatorze ſe ſépareroit en deux. Sept doubleroient ſur la droite ou ſur la gauche du premier rang chacun à ſa compagnie, ſuivant qu'il ſeroit ordonné, & les ſept autres ſur le ſecond, & les compagnies s'ouvriroient à droite & à gauche, pour leur faire place.

Comme il y a des régimens qui tirent des cavaliers de chaque compagnie de l'eſcadron, avec des officiers, pour former une troupe au flanc des eſcadrons afin de ſe porter où il eſt beſoin, je demande pourquoi vouloir par-là augmenter toujours la confuſion, & ne ſe pas ſervir d'une compagnie ou d'une partie de compagnie, puiſqu'elles ſont diſpoſées pour cela, ayant toutes leurs officiers ? Ce défaut porte un préjudice notable dans toutes les actions de guerre, tant dans l'infanterie que dans la cavalerie. Il faut ſçavoir diſtinguer quel eſt le ſervice qui demande des cavaliers ou ſoldats, avec des officiers tirés de toutes les compagnies du bataillon & de l'eſcadron, auſſi-bien que les occaſions où il faut que ce

ſoit les compagnies en entier ou parties d'icelles avec leurs officiers.

ARTICLE III.

Maniere qui paroît la plus parfaite de former les eſcadrons, & d'armer les cavaliers & officiers de cavalerie.

C'EST le même principe que pour le bataillon. Pour cela, chaque eſcadron ſera compoſé de trois compagnies, & chaque compagnie d'un capitaine, un lieutenant, un cornette, pour officiers ſupérieurs, d'un marêchal des logis, trois brigadiers, trois ſous-brigadiers ou fouriers, ſix carabiniers, un trompette & quarante cavaliers, ce qui formera la compagnie de cinquante-ſept hommes, compris les officiers; & l'eſcadron, par conſéquent, de cent ſoixante-onze: chaque compagnie ſera diviſée en trois brigades; il y aura de plus par régiment un colonel, un lieutenant-colonel, un major, & autant d'aide-majors que d'eſcadrons; il n'y aura qu'un étendart par eſcadron placé au centre du ſecond rang. Cet eſcadron ſe mettra en bataille ſur trois rangs qui ſeront de cinquante-ſept chacun, & le premier rang des premiers & ſeconds eſcadrons de chaque régiment ſeront de cinquante-huit, à cauſe du colonel & lieutenant-colonel; les officiers ſeront répartis également dans tous les rangs ſur le même principe qui a été établi ci-devant. Comme un eſcadron n'eſt jamais complet ſous les armes non plus qu'un bataillon, il ſera eſtimé ſur le pied de cent cinquante hommes, qui fait cinquante à chaque rang, leſquels occuperont vingt-cinq toiſes, & cinq pour la diſtance d'un eſcadron à l'autre, ce qui fera trente toiſes; il campera ſur la même étendue, & dans un quarré long, ou parallelogramme rectangle de trente toiſes de face & cinquante de profondeur, & la même uniformité qui eſt établie pour les of-

ficiers de l'infanterie, le sera pour la cavalerie. La planche XI. represente le plan d'un escadron tel que je le propose. PLANCHE XI.

Depuis la paix de Nimegue, il s'est fait bien du changement dans la cavalerie. Il n'y avoit point pour lors ni de major ni de lieutenant colonel comme dans l'infanterie & les dragons. Il n'y avoit dans les régimens de grade supérieur en commission que le colonel. L'ancien capitaine s'appelloit le major, & par ce titre, il avoit bien la supériorité pour le commandement, comme auroit pû avoir un lieutenant-colonel, mais en sa qualité de major, il ne se mêloit point des fonctions que font aujourd'hui les majors dans les régimens, elles n'étoient faites que par un aide-major.

Toutes les troupes dans ce tems-là, soit cavalerie, infanterie ou dragons, portoient des baudriers d'où pendoient les épées, au lieu qu'aujourd'hui toutes les troupes portent des ceinturons. Les armes à feu dans la cavalerie étoient comme aujourd'hui une paire de pistolets, un mousqueton qui pendoit toujours à la bandouliere, comme l'ont aujourd'hui les hussarts; mais depuis ce tems-là on a allongé les mousquetons, de sorte qu'ils ont au moins quatre pieds de long; s'ils étoient attachés à la bandouliere, ils pendroient bien bas, & incommoderoient à marcher. On a attaché à la selle un bout d'étui de cuir où l'on met le bout du canon, & avec une autre courroye on attache la crosse; rarement dans l'action même, le fait-on pendre à la bandouliere. Les carabines étoient fort peu en usage dans ce tems-là, au lieu que depuis on en a mis un nombre dans chaque compagnie.

(*a*) La cavalerie porte à présent des plastrons qui devroient être à l'épreuve du fusil, attendu qu'aujourd'hui c'est l'arme qui détruit le plus la cavalerie. Ce plastron est donc très-nécessaire, & anciennement on faisoit usage de cuirasses entieres. Les cavaliers devroient aussi porter des calotes de fer, ainsi que quelques régimens

(*a*) Cette partie de l'ouvrage a été faite dans les années 1736 & 1737.

en ont pour s'en servir dans les actions, & même des casques.

ARTICLE IV.

De la maniere dont l'escadron doit se mouvoir & agir.

AU commencement de la guerre de 1670, quand les escadrons se chargeoient, le plus souvent c'étoit encore à coups de mousqueton; puis ils faisoient un caracol, & après avoir tourné revenoient à la charge, soit pour tirer de nouveau, ou pour charger l'épée à la main; mais depuis ce tems-là, ce qui s'est le plus pratiqué, c'est que quand des troupes de cavalerie marchent l'une contre l'autre, les escadrons se choquent de front, & à coups d'épée cherchent à se renverser, & il y en a fort peu qui tirent, sur-tout les nôtres. C'est sur ce fait que je vais expliquer ce que je pense, fondé sur ce que j'ai vû & examiné dans l'action avec attention.

Je ne suis pas d'avis que des escadrons se chargent à coups de mousqueton, & fassent ensuite un caracol, pour revenir ensuite tirer encore ou charger l'épée à la main; mais mon opinion est que des escadrons qui marchent l'un à l'autre, pour charger l'épée à la main, peuvent avant de se servir de l'épée, tirer de fort près, & ce au moindre signal ou parole du commandant de l'escadron, & charger aussi-tôt l'épée à la main; voici ce que j'ai vû de semblable & que j'ai reconnu être très-facile à pratiquer.

La ligne des escadrons de l'ennemi voyoit notre ligne de cavalerie marcher au pas, pour la charger l'épée à la main, sans se servir d'aucune arme à feu, soit officiers ou cavaliers. Quand notre ligne fut environ à huit toises de distance, (cette cavalerie avoit son épée pendue au poignet; officiers & cavaliers avoient leurs mousquetons pendants à la bandouliere,) les officiers & cava-

liers prirent le mousqueton de la main droite, & de cette seule main coucherent en joue, chacun choisissant celui qu'il vouloit tirer : dès que le coup fut parti, ils laisserent tomber le mousqueton qui étoit attaché à la bandouliere, & empoignant leurs épées ils reçûrent notre cavalerie l'épée à la main, & combattirent très-bien. Par ce feu tiré de près il tomba bien de nos gens ; néanmoins, malgré cela, comme notre corps de cavalerie étoit tout ce que nous avions de meilleur, celle de l'ennemi, quoiqu'elle fût encore plus nombreuse que la nôtre, fut battue. Mais ce ne fut pas les armes à feu dont ils se servirent qui en furent cause, car s'ils n'avoient pas tiré, & tué des hommes de notre premier rang, ils en auroient été plutôt renversés : j'ai reconnu même que si notre cavalerie qui renversa cette ligne des ennemis avoit tiré, celle-ci n'auroit pas tiré avec la même assurance qu'elle a pû faire ; & comme nos troupes étoient un corps distingué, il auroit commencé par mettre bien des hommes hors de combat. Ainsi quand on dit que des escadrons pour avoir tiré ont été battus, je réponds que quand ils n'auroient pas tiré, ils ne l'eussent pas été moins; de pareilles raisons sont souvent un prétexte pour ne pas avouer qu'on a mal combattu. Cela peut encore venir de ce que les officiers & les cavaliers ne sont ni instruits ni exercés. Or l'on doit avoir pour principe de ne jamais rien demander à des troupes dans l'action, à quoi elles n'auront pas été exercées d'avance. Régle.

C'est pourquoi toutes les troupes dont on est sûr, ainsi que de celles dont je parle, il n'y a pas à balancer de les faire tirer, & même les autres quand on les aura instruites. Tous les partis extrêmes que l'on prend si vite, c'est manque d'art; malgré cette opinion contre l'usage de faire tirer la cavalerie, on n'a pas laissé depuis d'obliger même par les ordonnances, tous les lieutenans & subalternes de la cavalerie de porter des mousquetons, & tous les officiers réformés à la suite, même les capitaines réformés ; mais cela a été mal exécuté, parce que l'officier

cherche sa commodité, & que chacun en fait à sa tête.

J'observerai que comme les mousquetons dont la cavalerie se servoit, quand elle étoit en usage de tirer, ont parus depuis trop courts & de mauvaise grace, sur-tout quand le cavalier est à pied, & qu'il est de garde, on les a allongés, & on en a augmenté le calibre; de sorte qu'étant trop longs & trop pésants, on ne les suspend plus à la bandouliere, mais à la selle, comme ils sont aujourd'hui, & on en fait d'autant moins d'usage en chargeant l'ennemi, qu'on seroit alors contraint de les tenir des deux mains.

Ainsi, mon sentiment est que tous les officiers, capitaines, lieutenans, cornettes, maréchaux des logis, brigadiers & cavaliers, portent tous des mousquetons aussi legers qu'on les portoit précédemment, ou bien des petites carabines pendues à la bandouliere (comme en portent les hussards), pour s'en servir dans l'action; mais hors de ces occasions, qu'ils les portent attachées à des porte-mousquetons. D'ailleurs, pourquoi faire une marque de distinction à un capitaine, de ne point porter de mousqueton dans un escadron, puisque c'est une arme très-utile, & dont il seroit le maître de se servir quand l'occasion le demanderoit?

On dira peut-être que quand on tire, des chevaux quelquefois s'épouvantent, & plusieurs croyent même que ceux de l'escadron qui tire s'éfarouchent plus que ceux de l'ennemi sur lequel vous tirez; mais précédemment que les escadrons tiroient toujours cette raison n'avoit pas lieu; d'ailleurs il n'est pas prouvé que si votre ennemi tire sur vous, & que vous ne tiriez pas, vos chevaux ayent moins de peur que les siens, puisque le feu va droit aux yeux des vôtres, & qu'ils entendent aussi le sifflement de la balle qui leur fait peur; au contraire je suis persuadé que si l'on en faisoit l'expérience, se dépouillant de toute prévention, on seroit convaincu de ce que je dis fondé sur ce que j'ai vû.

L'on ne peut qu'approuver l'usage des bottes molles

pour la cavalerie. On a été long-tems à en venir là, & même ce n'a été qu'après que la plûpart des Princes de l'Europe en ont fait usage & ont abandonné les bottes fortes. J'ai vû plusieurs fois cinq ou six cens chevaux arrêtés dans des défilés par trente ou quarante hommes de pied, sans pouvoir aller à eux. C'est ce qui faisoit que dans tous les ordres que l'on expédioit, pour envoyer des détachemens de cavalerie, il falloit nécessairement mettre quelques troupes de dragons. De plus, dès que le cheval est tué, un cavalier en bottes fortes ne peut s'aider; si le cheval s'abat il ne peut remonter à cheval, sur-tout quand ils portent leurs hardes en croupe; dans des marches ils se trouvent embarrassés. Outre qu'ils le sont moins avec des bottes molles, ils n'en sont que plus fermes à cheval, & peuvent plus facilement s'élever sur leurs étriers, sur-tout en les tenant un peu courts, pour alonger le coup d'épée. Quand on apprend à monter à cheval, on se sert de bottes molles pour y être ferme. On trouve encore beaucoup d'officiers de cavalerie qui croyent qu'on a eu tort de quitter les bottes fortes; ils disent que l'escadron est plus ferme avec des bottes fortes & qu'il se rompt moins qu'avec des bottes molles; que les cavaliers ont les genoux si serrés qu'ils s'en plaignent quelquefois; qu'alors ils arrêtent ou avancent pour sortir du rang: cet accident peut arriver quelquefois, mais c'est une marque que l'escadron est serré autant qu'il peut l'être; ainsi cette raison prouve contre les bottes fortes. D'ailleurs, voyons l'intérêt pécuniaire, il ne fait que trop souvent parler. La botte molle est d'un grand entretien & coûte plus de dépense au capitaine. A examiner bien des usages faux, on voit qu'ils viennent d'un intérêt sordide; mais ceux qui le sentent déguisent les bonnes raisons, & en donnent d'autres à la place qui prennent souvent. Encore une fois, gardez-vous bien dans la guerre de toutes les préventions & réfléchissez sur ce que vous voyez pratiquer, afin d'en prendre le bon & de quitter ce que vous trouverez mauvais.

Je viens d'établir la néceſſité qu'il y a pour former un bon ordre de bataille, ſoit dans la cavalerie ou dans l'infanterie, que tous les officiers combattent & agiſſent avec leurs compagnies. J'ai fait voir preſque tous les défauts des mouvemens de bataillons & eſcadrons, qui ont été en uſage juſqu'aujourd'hui, & en même-tems montré le point de perfection dont il faut approcher pour les pratiquer. Or comme les bataillons & eſcadrons ſont les parties dont les armées ſont compoſées, & que la maniere de les faire mouvoir & agir ſert & a toujours ſervi de régle pour former un ordre de bataille, que j'ai reconnu par l'attention que j'y ai apportée, que ſi on s'étoit reſtraint à ces mouvemens, c'étoit faute d'art; qu'il y en avoit d'autres plus courts, plus faciles, moins dangereux à exécuter, & plus utiles pour former de bons ordres de bataille : je vais les expliquer & en faire connoître la bonté & l'utilité, ce qui rendra plus ſenſibles les défauts de nos ordres de bataille, & donnera à juger ſi la maniere dont je propoſe de les faire eſt la meilleure.

CHAPITRE XIII.

Mouvemens (a) *plus faciles, plus prompts & plus ſurs que ceux qui ſont actuellement en uſage, ſur-tout en préſence des ennemis.*

J'AI dit ci-deſſus que les bataillons & eſcadrons formoient des quarrés longs, dont les deux grands côtés étoient l'un le front, qui eſt la partie que l'on préſente à l'ennemi, & l'autre la queue; que les deux petits étoient les flancs, leſquels étant ſans défenſe quand on les met en bataille ſur des lignes, ſe couvroient par d'autres bataillons

(a) Cette partie a été faite avant que pluſieurs des mouvemens qui y ſont expliqués fuſſent en uſage, car ce n'eſt que depuis la guerre préſente, ou au plutôt depuis celle de 1733, qu'on les a pratiqués.

lons que l'on mettoit à leur droite & à leur gauche. Pour lors, il est constant que les bataillons & les escadrons formés de cette maniere sont dans leur force. Mais comme cet arrangement ne subsiste que dans le premier moment que les lignes se chargent, que pour peu que l'affaire soit disputée, un nombre de bataillons & d'escadrons renverse ceux qui sont devant eux, tandis que de leur côté il y en a aussi de renversés, de sorte que ceux qui menent battans peuvent être battus à leur tour par d'autres troupes qui étant supérieures & trouvant les flancs de ces bataillons & escadrons découverts, ne manquent pas de les tourner de tous côtés pour les charger; il faut conclure que la figure du bataillon en quarré long, comme on vient de la décrire, ne peut pas suffire pour toutes les occasions de guerre. Il est vrai que cette figure est la plus usitée, mais il en faut d'autres qui n'ayent point de côtés plus foibles les uns que les autres, lorsque l'on peut y être attaqué, & quelquefois sans être contraint d'en changer, sçavoir se garantir d'être attaqué par la partie foible du quarré long.

De plus, comme tous les mouvemens qui nous sont en usage, pour faire mouvoir des bataillons & escadrons, demandent une grande étendue de terrain, que le tems qu'il faut pour faire les mouvemens quand on est près de l'ennemi, les expose à être attaqués dans le tems qu'ils les font, & avant d'être mis en ordre de bataille; voici les mouvemens que je crois les meilleurs.

Tant que le terrain le permet, tous les mouvemens que l'on fait faire aux parties d'une armée quand on est en présence de l'ennemi, & prêt à combattre, doivent l'être tous du bataillon en entier dans l'étendue de leur front, sans les séparer par divisions; si lorsqu'on est en ligne, il faut tourner sur la droite ou sur la gauche, ou si dans un combat, après avoir poussé ce qui étoit devant soi, d'autres troupes viennent pour tomber sur les flancs qui peuvent être découverts, celles qui les couvroient ayant été renversées; alors les bataillons & les escadrons

ſont obligés de faire des quarts de converſion pour faire tête ſur leur droite ou ſur leur gauche.

Pour faire le quart de converſion, comme nous le pratiquons, & comme j'en ai parlé ci-devant, c'eſt ou le ſoldat de l'extrêmité de la droite ou celui de l'extrêmité ſur la gauche du premier rang, qui ſert de pivot; pour lors toute l'étendue du bataillon en fait le demi-diamétre. S'il y a cent trente-deux hommes, qui ſont cent trente-deux files de front (ſuppoſé), à raiſon de deux pieds par homme, le front ſera de quarante-quatre toiſes; s'il y a cent quarante-quatre files, il ſera de quarante-huit toiſes; enſorte que le quart du cercle qu'il décrira ſera de ſoixante-douze toiſes: pour faire un mouvement ſi long, il faut être éloigné de l'ennemi & avoir bien du terrain libre devant ſoi, ce que l'on ne trouve pas toujours.

De plus, l'ennemi marchant pour tomber ſur le flanc qui eſt toujours le plus proche de lui, & qui eſt celui ſur lequel il faut que le bataillon tourne pour lui faire front, ce flanc demeure long-tems expoſé, & le bataillon court riſque d'être attaqué avant qu'il ait achevé ſon tour; auquel cas il ne peut ſoutenir le choc.

Pour remédier à la longueur de ce mouvement, qui provient de ce que c'eſt le ſoldat qui eſt tout à la gauche ou celui qui eſt tout à la droite du premier rang, qui ſert de pivot; le mouvement que je propoſe, eſt que le ſoldat qui eſt au centre du premier rang, ſoit celui qui ſerve de pivot, de ſorte que ce bataillon tournera ſur ſon centre.



ARTICLE PREMIER,

Mouvement d'un bataillon qui tourne sur son centre par quart de conversion. PLANCHE XII.

PAR exemple, on suppose qu'il soit composé de dix compagnies, chacune de douze hommes de front à chaque rang (le nombre de compagnies ni de files n'y fait rien), ce bataillon aura cent vingt files. Que l'on veuille tourner sur la gauche, les soixante files de la gauche feront demi-tour à droite, & pour lors la moitié du bataillon fait tête d'un côté, & l'autre de l'autre; ensuite on dit *à-gauche sur le centre, faites un quart de conversion.* Le soldat qui est au centre du premier rang & à la gauche des soixante files de la droite, sert de pivot, non-seulement à toute la droite, mais même aux soixante files qui ont fait demi-tour à droite. Toute la partie droite fait son quart de conversion à l'ordinaire, mais les soixante files qui font tête à la queue suivent le mouvement de la droite en se jettant sur la gauche, chaque rang cherchant à se maintenir toujours droit avec la partie de la droite. Comme la droite & la gauche de ce bataillon décrivent également chacune un quart de cercle de trente toises, & qu'elles font plus de chemin que les parties du centre, c'est au centre à régler son mouvement sur le leur; & quand le quart de conversion est achevé, les soixante files qui ont fait demi-tour à droite se remettent par le demi-tour à gauche & font tête à l'ennemi. J'ai fait faire à des troupes ce mouvement; pour peu qu'elles y soient habituées, elles le feront plus facilement que l'autre, puisqu'il a la moitié moins d'étendue. On voit ce mouvement représenté sur la planche XII. PLAN. XII.

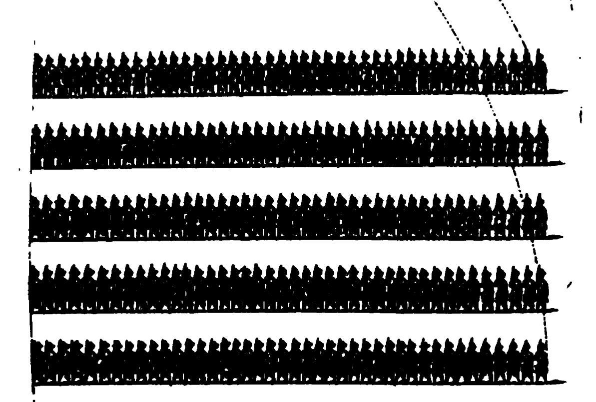
Ce qu'il y a de différence dans ce quart de conversion, c'est que lorsque les soixante files ont fait demi-tour à droite, celui qui leur sert de pivot se trouve alors au

rang de derriere, au lieu d'être au premier, ce qui n'eſt pas un inconvénient qui doive les empêcher de bien tourner, parce qu'elles doivent ſe régler ſur les rangs de la partie de la droite du bataillon. Cette maniere de converſion eſt fort utile pour les mouvemens que les troupes ſont obligées de faire dans les différentes occaſions & ſituations où elles ſe trouvent, & pour former les ordres de bataille en la maniere que je vais propoſer, ainſi qu'on le connoîtra dans la ſuite, non-ſeulement pour un bataillon & eſcadron en particulier, mais même pour un plus grand nombre enſemble.

Mais ſans être obligés de compter les files, comme nous ſommes en habitude de le faire dans nos exercices, ce qui devient impratiquable quand on eſt près de l'ennemi à cauſe du tems qu'il faut pour cela; outre que cet arrangement de files ne peut pas durer, & que dans ces momens il faudroit que le mouvement pût être exécuté auſſi promptement qu'il eſt ordonné, je dis que dans ces occaſions, & même dans toutes celles de la guerre, tous les mouvemens doivent toujours être faits par compagnies au lieu de files, & ſi je m'en ſers ici ce n'eſt que pour faire connoître ſur le papier la préciſion des mouvemens.

Par exemple, nous venons de ſuppoſer ce bataillon compoſé de dix compagnies, chacune de douze hommes à chaque rang ſur cinq de hauteur; quand des troupes auront été exercées, on dira ſeulement *à gauche ſur le centre, faites un quart de converſion*, pour lors les cinq compagnies de la gauche feront demi-tour à droite, marcheront en même-tems que celles de la droite, & feront le tourniquet. Quand il ſera fait, ſans attendre d'autre commandement, elles feront demi-tour à gauche pour faire tête à l'ennemi. S'il y avoit onze compagnies, le ſoldat du milieu de celle qui ſeroit au centre, feroit le pivot; la moitié ſuivroit le mouvement de la droite, & l'autre celui de la gauche.

Par ce mouvement, le bataillon peut faire des quarts



Cette Planche represente un Bataillon de cent-vingt files à chaque rang, lequel fait un quart de conversion sur le centre. La partie de la droite de ce Bataillon est arrêtée au milieu de son mouvement et la partie gauche qui a fait demi tour à droite n'a pas encore recommencé le Sien.

Echelle de 25 Toises.

4 5 10 15 20 25

Marvye del. et sculp.

de converſion, pour marcher, ſoit ſur ſa droite ou ſur ſa gauche, autant de fois que cela peut être néceſſaire, ſans qu'il ſorte pour cela de ſon alignement, & ce mouvement demande moitié moins de terrain & moitié moins de tems que celui qui eſt en uſage. Si dans un combat on eſt obligé de faire un quart de converſion lorſque l'ennemi paroît venir pour tomber ſur l'un des flancs; ſi c'eſt ſur la droite, (ſuppoſé) par le quart de converſion qui eſt en uſage, dans le tems que le bataillon décrit ſon quart de cercle de ſoixante toiſes, cette droite demeure toujours expoſée : au lieu que tournant ſur le centre, & faiſant comme un tourniquet, cette droite s'en éloigne toujours & donne à parcourir à l'ennemi tout le terrain qu'elle quitte, & ſa gauche qui en étoit trop éloignée s'en rapproche; le quart de converſion ſur le centre étant de moitié plutôt fait que l'autre, aſſure le mouvement.

Lorſque l'on eſt en ligne & qu'il s'agit de s'ouvrir ſur la droite ou ſur la gauche, pour ne pas marcher ſur un ſi grand front, on peut diviſer ce même bataillon en deux parties. Les ſoixante files de la droite, & les ſoixante de la gauche tourneront chacune ſur leur centre, de même que ſi c'étoit deux bataillons ſéparés. Si c'eſt à droite, les trente files de la droite de chacune de ces deux moitiés feront le demi-tour à droite, & chacune tournera ſur ſon centre, faiſant le tourniquet; quand il ſera fait & qu'elles marcheront, elles obſerveront de garder toujours la même diſtance entr'elles, que celle où elles ſe ſont trouvées quand elles ont eu fait le quart de converſion, afin que quand on les fera remettre par un tourniquet à gauche, pour faire tête à l'ennemi, ces deux parties ſoient rejointes parfaitement & ne forment plus qu'un bataillon; les deux quarts de cercle que décriront ces deux parties du bataillon ne ſont que de quinze toiſes au lieu de ſoixante, quand c'eſt le ſoldat de l'extrêmité du premier rang de tout un bataillon qui ſert de pivot. La figure premiere de la planche XIII. où eſt marqué ce mouvement en fera connoître aiſément la juſteſſe & la PLAN. XIII. figure 1.

bonté, aussi-bien que la vitesse avec laquelle il peut se faire.

Je vais parler ci-après d'un mouvement plus court, quand les armées sont en ligne prêtes à se charger. L'ordre de bataille de notre ennemi est rarement semblable au nôtre, soit par le nombre des escadrons & des bataillons, soit par l'étendue de leur front ou par la distance qui est entr'eux, d'ailleurs en s'approchant on ne sçait pas toujours si on trouvera vis-à-vis de soi de l'infanterie ou de la cavalerie; souvent aussi quand on se croit bien en ordre pour charger ce qui est devant soi, dans ce même tems ceux qui sont à vos côtés, soit pour empêcher que l'ennemi ne tombe sur leurs flancs, ou même pour tomber sur les siens, soit encore parce que d'autres troupes marchent mal, ce qui n'arrive que trop, enfin par quelque raison que ce puisse être, souvent, dis-je, les troupes qui sont à vos côtés marchent & s'ouvrent sur la droite ou sur la gauche; on est contraint dans tous ces cas de suivre ce mouvement malgré soi, d'autant plus que si on ne le faisoit pas, on laisseroit un vuide dans la ligne par où l'ennemi pénétreroit, & vous prendroit en flanc, & par derriere. Cependant près de l'ennemi, il n'y a pas moyen de se hazarder à faire des quarts de conversion du bataillon, crainte d'être attaqué en marchant ou avant que d'être remis de front pour être en ordre pour combattre, parce que quelquefois même notre ligne ne sera pas à vingt toises de celle des ennemis, qu'on sera obligé de s'ouvrir sur la droite ou sur la gauche, à quoi notre ennemi sera sujet de son côté, & contraint peut-être en même-tems que nous. Il résulte de-là que celui qui n'aura pas ouvert ses files en marchant, qui aura le plutôt fait son mouvement & qui voyant les files de son ennemi ouvertes, tournera brusquement & l'attaquera avant qu'il soit remis en ordre, aura l'avantage.

Je vais faire connoître les défauts qu'il y a dans les mouvemens dont nous faisons usage en ces sortes d'occasions, & ensuite expliquer ceux qui sont plus parfaits.

Lorsque des troupes en ligne marchent de front l'une à l'autre pour se charger, pour lors, si on veut qu'elles se jettent plus sur la droite (supposé) on a coutume de dire à la cavalerie, *tournez la tête de vos chevaux à droite*, & à l'infanterie, *jettez-vous sur votre droite en marchant.* Pour lors ces troupes en marchant décrivent un ligne oblique, par rapport à l'alignement d'où elles partent; quand des lignes sont encore éloignées & que l'on peut juger qu'avant d'être à tems de charger, on aura gagné sur sa droite ou sur sa gauche le terrain nécessaire pour être en ordre, ce mouvement peut se faire; mais si l'espace qu'il faut gagner sur la droite ou sur la gauche est considérable, il vaut mieux que la ligne s'arrête & tourne par des quarts de conversion, pour prendre sur la droite ou sur la gauche le terrain nécessaire pour être en ordre, & quand cela est fait, tourner ensuite par des quarts de conversion, pour se remettre de front à l'ennemi, & marcher en droite ligne à lui.

Mais lorsque l'on est bien près de l'ennemi, ainsi que nous venons de le supposer, qu'on en est à trente ou seulement à vingt toises, dans le moment que l'on croit charger, si pour lors on s'apperçoit que ceux qui nous touchent, marchent sur leur droite ou sur leur gauche, le soldat qui tient son fusil sur le bras gauche & qui est de front dans le rang, marche de côté pour suivre le mouvement; si c'est sur la droite (supposé) il passe le pied gauche devant le droit & dégage ensuite le droit pour marcher, afin de se maintenir de front & de ne pas ouvrir ses files, encore faut-il qu'on lui ait appris à le faire.

Mais pour que cette maniere de marcher puisse suffire, il faut que le terrain que l'on a à gagner sur la droite, soit court, parce qu'on ne peut pas marcher long-tems d'une façon si gênante. De plus, comme dans ces occasions ce mouvement ne se fait pas toujours par commandement, mais seulement quand on s'apperçoit du vuide qui se fait sur un des flancs, il en arrive toujours un al-

longement dans les bataillons, parce que le mouvement ne ſe fait pas de toute la ligne en même-tems, mais ſucceſſivement.

L'autre mouvement en de pareils cas, pour gagner du terrain ſur la droite ou ſur la gauche, ſe fait de cette maniere : ſi c'eſt ſur la droite, (ſuppoſé) tout le bataillon fait à droite & marche par le flanc; & comme nous avons ſuppoſé que chaque ſoldat dans chaque rang n'occupe que deux pieds, pour lors ils n'ont tous qu'un pied de diſtance de l'un à l'autre, ce qui ne peut pas ſuffire pour qu'ils puiſſent marcher, enſorte que le ſecond ne peut marcher que le premier ne lui ait laiſſé au moins deux ou trois pieds de diſtance pour le ſuivre; le troiſiéme ne peut auſſi ſuivre le ſecond, qu'il ne lui ait laiſſé pareille diſtance, & encore faut-il des troupes dreſſées & bien attentives *(a)*, pour ne pas s'ouvrir davantage, ce qui fait qu'avant que le dernier ſoldat de chaque rang de ce bataillon puiſſe commencer à marcher, il ſe trouvera éloigné de celui qui a la tête & qui eſt à la droite, de quatre-vingt toiſes ou environ au lieu de quarante-huit qu'il l'étoit étant en bataille de front; cela répété dans les bataillons qui ſont obligés de ſuivre ce mouvement, les met tous hors de leur terrain & hors d'état de pouvoir reprendre leur ordre pour faire tête à l'ennemi, à moins d'un tems bien long; & ſi pour lors il profite de l'occaſion, pas un bataillon n'eſt ſur ſon terrain, & toutes les files ſe trouvent ſi ouvertes qu'aucun n'eſt en ſituation de pouvoir réſiſter. Cependant cela arrive très-ſouvent tant à nous qu'à nos ennemis, & il y en a toujours un des deux qui profite de cette faute pour attaquer.

Ce que je fais voir être ſi difficile pour des bataillons, eſt impratiquable pour des eſcadrons. Par exemple, nous avons ſuppoſé un eſcadron ſur trois rangs chacun de

(a) *Pour ne pas s'ouvrir davantage.* C'eſt ce dont beaucoup d'officiers d'infanterie ne ſont pas perſuadés; mais s'ils en faiſoient l'expérience ſur pluſieurs bataillons, ils en verroient bien le défaut.

quarante-

quarante-six maîtres, chaque cavalier occupant trois pieds, le front de cet escadron n'est que de vingt-trois toises; si on veut faire ouvrir cet escadron par la droite (supposé), en commençant par le cavalier de chaque rang qui est à la droite, le second ne peut marcher que le premier n'ait marché, & le troisiéme ensuite, & ainsi des autres; ensorte que si on les mettoit à chaque rang à la queue l'un de l'autre, sans aucune distance entr'eux (au lieu de vingt-trois toises) en marchant, il en occupera soixante-neuf, puisque le cheval pour lors est de toute sa longueur, au lieu qu'en bataille il n'occupe que trois pieds, qui font son épaisseur, comme on le peut voir ci-après sur la figure 2. de la planche XIV.

ARTICLE II.

Mouvement d'un bataillon pour marcher sur sa droite ou sur sa gauche sur le même allignement sans s'allonger. PLANCHE XIII. figure 2.

CETTE figure représente le mouvement d'un bataillon de cent vingt files, pour se mettre en colonne par demi-rang de compagnie. Ce mouvement est plus court que les quarts de conversion que j'ai expliqués, & il faut s'en servir quand on est fort proche de l'ennemi & prêt à charger. PLAN. XIII. figure 2.

Supposant un bataillon de dix compagnies sur six rangs de douze hommes chacun, la distance du rang à l'autre de douze pieds, il n'y a qu'à dire *à gauche par demi-rang de compagnies* (qui est par six hommes, ou plutôt par escouade) *faites un quart de conversion;* pour lors chaque compagnie formera deux rangs, faisant tête au flanc gauche, & tout le bataillon se trouvera sur vingt rangs, chaque rang de trente-six hommes & à douze pieds de distance l'un de l'autre, (a) ce qui formera une colonne

(a) *Ce qui formera une colonne de quarante toises,* Cette colonne sera formée

de quarante toiſes, qui eſt la même étendue qu'il avoit en bataille. Ce mouvement ſe fait dans le tems que les ſix hommes décrivent un quart de converſion dont la circonference n'eſt que de dix-huit pieds. Avec ce ſimple mouvement toute une ligne d'infanterie ſi nombreuſe qu'elle ſoit, peut marcher en même tems, ayant toutes les diſtances néceſſaires pour le faire facilement & auſſi vîte que le cas où l'on ſe trouve peut l'exiger; & quand on a marché & qu'on vient pour ſe remettre & faire tête à l'ennemi, les mêmes ſix ſoldats qui ont fait à-gauche par ſix, font à-droite par ſix le quart de converſion, & c'eſt le ſoldat de la droite des ſix qui devient le pivot, ce bataillon ſe trouve ſeulement plus en avant du côté de l'ennemi de douze pieds, (*a*) & de douze pieds auſſi plus ſur la gauche; mais ſi on vouloit les mettre ſur le même terrain, ce qui eſt indifférent, comme ils ont fait à-gauche par ſix pour faire tête au flanc, (*b*) ils n'ont pour ſe remettre qu'à achever le cercle, & chacun ſera à ſa même place.

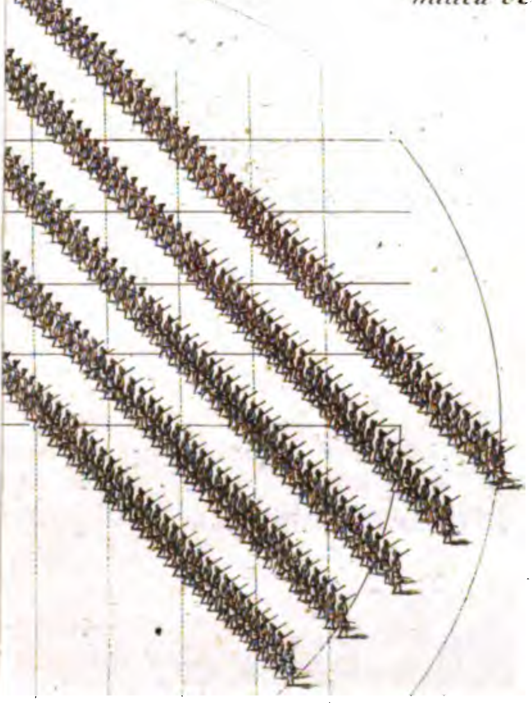
Si des compagnies au lieu de douze hommes à chaque rang, n'en avoient que dix, ces compagnies tourneroient par cinq, & quand elles auroient tourné, leurs files ſeroient plus ouvertes que celles qui auroient tourné par ſix de deux pieds; & quand elles ſe remettroient en bataille, la moitié qui eſt à la droite, comme elle ſe remettroit ſur le terrain de celle qui ſeroit devant elle, & qui auroit tourné par ſix, auroit encore deux pieds de plus, & le premier rang de la compagnie qui ſeroit derriere elle, auroit deux pieds moins de terrain, parce que pour ſe remettre en bataille elle occuperoit le terrain

de vingt rangs par conſéquent de dix-neuf intervalles qui font trente-huit toiſes, mais il faut compter deux toiſes qui ſont la place de la moitié du front d'une compagnie, & cet eſpace ſe trouvera occupé lorſque le bataillon ſe remettra en bataille.

(*a*) *Et de douze pieds auſſi plus ſur la droite.* Oui, s'il ne faiſoit que le mouvement de ſe mettre en colonne & enſuite ſe remettre en bataille.

(*b*) *Ils n'ont pour ſe remettre qu'à achever le cercle*, ou bien faire demi-tour-à-droite, & faire le quart de converſion, & en arrivant ſur le terrain ſe mettre de front par un demi-tour-à-gauche, ainſi qu'il eſt dit dans l'exercice.

Cette Figure représente un Bataillon de cent vingt files qui fait a droite par demi bataillon un quart de conversion sur le centre. Il est marqué arrêté au milieu de son mouvement.



Cette Figure represente le mouvement d'un Bataillon de cent vingt files pour se mettre en Colonne par demi rang de Compagnies. Les neuf premieres Compagnies ont achevé le mouvement. La droite de la dixieme est arrêtée au milieu, et la gauche de cette derniere ne l'a pas encore commencé.



15 20

Marcye del. et sculp.

de la compagnie qui n'auroit tourné que par cinq. Pour que cela n'arrive pas, quand une compagnie a tourné par cinq, en marchant, elle n'a qu'à s'approcher de deux pieds de celle qui marche devant elle, & comme elle laissera cette même distance à celle qui sera derriere, le mouvement sera parfait. Ce que j'explique là n'est que pour la justesse sur le papier, car sur le terrain ce n'est rien.

Si le bataillon étant en bataille, au lieu de douze pieds de distance d'un rang à l'autre, il n'y en avoit que huit; chaque compagnie, au lieu de tourner par six hommes, tourneroit seulement par quatre pour faire tête au flanc; le bataillon feroit pour lors sur trente-six rangs de vingt-quatre hommes chacun, attendu que c'est la distance d'un rang à l'autre qui régle le nombre d'hommes qui peuvent tourner ensemble; mais quand bien même dans une ligne, des bataillons feroient ce mouvement, l'un par demi-compagnies, & l'autre par tiers, comme ils occuperoient tous également le même front en marchant qu'en bataille, cela ne dérangeroit en rien le bataillon ni la ligne.

ARTICLE III.

Des mouvemens de l'escadron. PLANCHE. XIV.

QUANT aux mouvemens que j'ai à proposer pour la cavalerie, avant que de les démontrer, je vais parler de celui qui est actuellement en usage, pour faire faire le demi-tour à droite à l'escadron comme aux bataillons.

Ce mouvement représenté sur la planche XIV. figure premiere, s'appelle *wider zourouk* *, nous l'avons appris des Allemands vers l'année 1670. A ce que j'ai pû en sçavoir, avant ce tems-là l'escadron ne pouvoit faire tête à la queue que par un double caracol, en décrivant un demi-cercle, dont l'étendue du front étoit le demi- PLAN. XIV.

* Ce mot s'écrit ainsi en Allemand *wie-der-zuruck*.

diamétre, & c'étoit une des raisons pour former l'ordre de bataille tant plein que vuide.

Pour que l'escadron puisse faire demi-tour à-droite, il est obligé de marcher un peu en avant, afin de pouvoir ouvrir ses files en marchant, & que chaque cavalier en particulier ait plus de facilité pour tourner, les uns s'avancent dans la distance du rang qui est devant eux, d'autres restent dans le rang; ils tournent alors à droite ou à gauche, comme ils peuvent, tant ceux qui se sont avancés hors du rang que ceux qui y sont restés; & quand ils ont tous tourné pour faire tête où ils avoient la queue, & que chacun est rentré dans le rang comme il a pû, l'escadron alors marche où il fait tête. Durant que les cavaliers tournent, les officiers galopent par les côtés de l'escadron pour s'aller mettre à la tête. On ne sçauroit se figurer ce mouvement sans concevoir la confusion qui doit y être en le faisant, & le danger qu'il y a quand on est bien près d'un ennemi; aussi quand des troupes ne sont pas bien fermes il en arrive des accidens; il est vrai qu'il convient encore mieux dans ces momens que de tourner par caracol, qui est décrire un demi-cercle; mais ce mouvement ne peut se faire sans que l'escadron ne sorte de son terrain, & il ne peut servir pour marcher sur la droite & sur la gauche, au lieu que celui que je vais proposer servira également pour marcher sur la droite, sur la gauche, & pour faire demi-tour à droite, & même pour que l'escadron puisse tourner sur son centre comme le bataillon, & que son premier rang ait toujours la tête de la marche, ce qui n'est pas par le *wider zourouk*, puisqu'alors c'est le dernier qui devient le premier; c'est ce qu'on comprendra aisément en jettant la vûe sur la planche XIV. où le mouvement du *wider zourouk* est représenté à la figure premiere.

Pour démontrer que l'escadron peut faire tous les mouvemens que j'ai dit ci-dessus, de même que l'infanterie, on suppose une compagnie de cavalerie en haye, ou autrement, sur un seul rang de trente-six cavaliers, les-

quels sont serrés l'un contre l'autre, n'occupant que trois pieds chacun, & les trente-six, dix-huit toises, & que la longueur du cheval soit évaluée à neuf pieds; on ne peut pas commander à ces cavaliers de faire à-droite par un ni par deux, mais on peut le faire par trois, attendu que la largeur de trois chevaux est égale à la longueur d'un cheval, qui est de neuf pieds, ainsi que nous l'avons supposée; & en faisant à-droite par trois, le cheval pourra tenir avec sa longueur dans le terrain que les trois occupoient avec leur largeur. Mais tout un rang ne peut pas tourner par trois en même tems, vû la longueur du cheval, & il faut que les cavaliers tournent trois à trois successivement.

Mais quand on auroit pû en former des rangs, il ne se trouveroit alors aucune distance de l'un à l'autre, & la tête des chevaux toucheroit presque à la queue de ceux qui seroient devant eux, de sorte qu'ils ne pourroient marcher en avant sans que les chevaux se donnassent des atteintes, c'est pourquoi il en faut faire tourner un plus grand nombre ensemble; par exemple faire faire à-droite par quatre, pour lors il se trouve trois pieds de distance d'un rang à l'autre, laquelle seroit encore bien petite pour marcher aisément; & si sans les faire marcher, on vouloit leur faire faire une seconde fois à-droite par quatre, pour se remettre en haye & faire tête où ils avoient la queue, ils le feroient mais difficilement tous ensemble; si on fait faire à-droite par cinq, il y aura six pieds de distance d'un rang à l'autre; si c'est par six, il y aura neuf pieds; si par sept, il y en aura douze, & ainsi plus ou moins à proportion du nombre qui tournera ensemble. *Voyez la figure 3. de la planche XIV.* Voilà le principe sur lequel nous allons établir les mouvemens de la cavalerie, tous mouvemens nécessaires pour régler les ordres de bataille, & dont il faut faire usage quand on est prêt de combattre aussi-bien que dans l'action, de même que tous ceux que j'ai marqués pour l'infanterie. Ce sont les vûes que l'on doit avoir quand on veut

instruire des troupes, le reste est peu de chose.

Quoique le front de l'escadron soit moins étendu que celui du bataillon, & que ses files tiennent bien plus de terrain & soient plus faciles à distinguer, néanmoins pour n'être pas obligé de les compter quand on veut les faire mouvoir, sur-tout dans le moment qu'on va charger, il faut les diviser aussi par compagnies & les compagnies par brigades, qui sont la même chose que les escouades dans l'infanterie, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

Si l'escadron est de quatre compagnies de douze maîtres à chaque rang, le front sera de quarante-huit, suivant les distances que nous avons établies. Pour le faire marcher sur la droite (supposé) on dit aux quatre compagnies, *à droite par six ou par demi-compagnie.* Pour lors les cavaliers de la file de la droite de chaque compagnie, & ceux de la septiéme servent de pivot; & le quart de tour étant fait, chaque compagnie forme deux rangs de dix-huit maîtres chacun, faisant tête au flanc, & tout l'escadron sur huit rangs dont la colonne en marchant n'occupe que vingt-quatre toises, qui sont la même étendue que celle qu'il a en bataille : en faisant à-gauche par six, il n'aura que la même étendue de terrain qu'il avoit, mais il se trouvera de trois toises plus en avant du côté de l'ennemi, & plus sur la droite aussi de trois toises; mais pour n'être ni plus en avant, ni plus sur la droite, il n'a qu'à tourner & achever le cercle, ce qui est bientôt fait.

Ce mouvement seroit plus parfait s'il avoit tourné par sept au lieu de six. Par exemple, on suppose que chacune de ces compagnies ait quatorze maîtres à chaque rang, le front sera de cinquante-six chaque compagnies, faisant pour lors à-droite par sept, chaque premier rang en tournant porte la longueur & l'épaisseur des chevaux en avant du rang, d'autant que les cavaliers qui servent de pivot doivent tourner sur le pied droit du devant de leurs chevaux, autrement dit sur le pied hors montoir, de même que tourneroit un homme à

pied ; ainſi outre les douze pieds de diſtance d'un rang à l'autre, il y a le terrain que le cheval du premier rang occupoit depuis les jambes de devant juſqu'à la queue, & le terrain que le cheval du ſecond rang occupoit auſſi depuis la tête juſqu'aux jambes de devant, ce qui fait enſemble une longueur de cheval, laquelle jointe aux douze pieds de diſtance d'un rang à l'autre, produit vingt-un pieds ; ainſi quand les ſept cavaliers du ſecond rang tournent, ils trouvent tout le terrain néceſſaire, le troiſiéme rang trouve la même choſe ; & quand l'eſcadron marche, s'il a bien gardé ſes diſtances d'un rang à l'autre en marchant, quand on lui ordonnera de faire tête à l'ennemi, après avoir tourné, il ſe reformera très-juſte.

La différence qu'il y a, c'eſt que quand on fait à-droite par ſix, le mouvement fait, la diſtance d'un rang à l'autre n'eſt que de neuf pieds au lieu de douze, & que les ſix chevaux occupant le terrain de ſept en marchant, ſont plus au large, ce qui eſt indifférent ; mais quand ils ſe remettront en bataille ils retrouveront juſte le terrain qu'ils avoient. Ce mouvement que je viens de décrire pour la droite, ſe fait également pour la gauche ; mais pour lors le cavalier qui ſert de pivot tourne ſur le pied de devant du montoir, qui eſt le gauche.

Par ce ſimple mouvement une ligne de cavalerie ſi nombreuſe qu'elle puiſſe être, peut tourner pour marcher ſur ſa droite ou ſur ſa gauche dans le tems qu'il faut à ſix ou ſept cavaliers pour décrire un quart de cercle dont la circonférence eſt de quatre toiſes & demie ; ainſi quand on eſt près de l'ennemi, & qu'on eſt obligé de s'ouvrir ſur ſa droite ou ſur ſa gauche, ce mouvement eſt le plus juſte, le plus prompt & le plus sûr à faire.

Pour faire le demi-tour à droite, qui eſt le *wider zourouk*, il n'y a qu'à faire par demi-rang de chaque compagnie, ou autrement par brigade, à droite un double caracol, qui eſt un demi-cercle, & pour lors l'eſcadron fera tête à la queue ; & quand il a marché, ſi l'on veut le remettre ou lui faire faire encore par demi-rang de com-

pagnie à droite un double caracol, au moyen de quoi ces parties ont décrit un cercle qui les remet dans les mêmes places qu'elles avoient avant d'avoir commencé à tourner. Ce qu'il faut ſeulement obſerver, c'eſt qu'en faiſant le commandement, *par demi-rang de compagnie demi-tour à droite*, quand le premier quart de cercle eſt fait, au lieu d'aller tout de ſuite pour faire le demi-cercle, il faut s'arrêter un moment pour que les officiers qui étoient à la tête paſſent à travers les diſtances que les compagnies ont faites, plutôt que d'aller tourner par les flancs, comme ils font au *wider zourouk*; & dès qu'ils ſont paſſés, on acheve le demi-cercle.

Comme par le demi-tour à droite de l'infanterie, par le *wider zourouk* de la cavalerie, & même en faiſant tourner par demi-rang de chaque compagnie de cavalerie, pour faire tête à la queue, ce ſont toujours les derniers rangs qui deviennent les premiers, & qu'en pluſieurs occaſions il convient mieux que ce ſoit la tête des bataillons & des eſcadrons; pour cela il n'y a qu'à faire tourner les bataillons & eſcadrons ſur le centre, & au lieu que pour faire tête ſeulement ſur la droite ou ſur la gauche ils ne décrivent qu'un quart de cercle, faites-leur décrire le demi-cercle, & pour lors les premiers rangs feront tête à la queue. Si dans la ſuite vous voulez qu'ils faſſent tête où ils la faiſoient auparavant, faites-leur décrire ſur le centre une ſeconde fois à droite un demi-cercle, chaque eſcadron & chaque cavalier, chaque bataillon & chaque ſoldat ſera remis dans la place qu'il avoit. Pour expliquer ce mouvement par rapport à la cavalerie, je vais commencer par faire faire à l'eſcadron le quart de converſion ſur le centre, avant que de lui faire faire la demie converſion.



ARTICLE IV.

face.

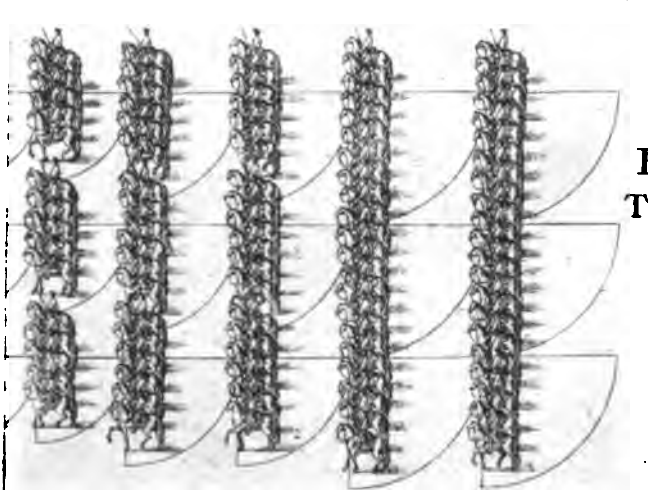
Figure Premiere.



dron faisoit face.

Figure Seconde.

Figure Troisieme.



dessiné et gravé par marvye.

ARTICLE IV.

Maniere de faire faire à un escadron un quart de conversion sur le centre. PLANCHE XV.

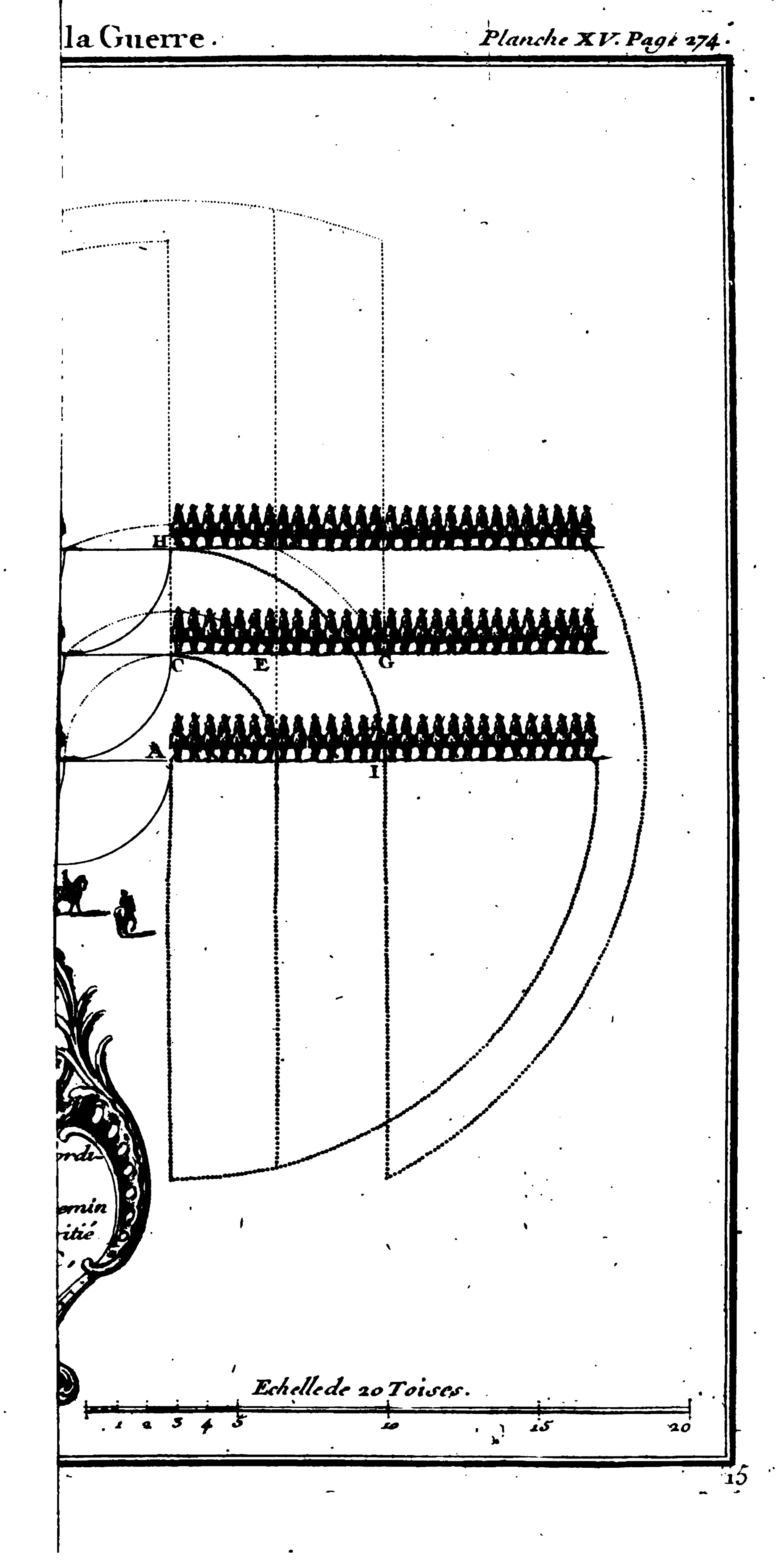
CETTE planche représente un escadron faisant un quart de conversion sur le centre; si c'est par la droite qu'on veuille que l'escadron fasse le quart de conversion, on dit aux deux compagnies de la droite, *par demi-rang de compagnies, faites demi-tour à droite*, ce qui étant fait la moitié de l'escadron fait tête d'un côté, & l'autre de l'autre; & comme elles ont tourné par six, elles se sont jettées de trois toises plus sur la droite, & il s'en faut cette distance qu'elles ne touchent à celles qui n'ont pas bougé. Mais pour marquer sur le papier la justesse avec laquelle ce mouvement peut s'exécuter, la planche représente l'escadron de cinquante six maîtres de front; & alors le mouvement se faisant par sept cavaliers, il se trouve vingt-un pieds de distance entre les deux demi-escadrons. Ensuite on fait le commandement, *à droite sur le centre, faites un quart de conversion;* le cavalier qui est à la droite du premier rang des deux compagnies qui n'ont pas tourné, sert de pivot, & ces deux compagnies font leur quart de conversion à l'ordinaire; mais les deux qui ont fait demi-tour à droite tournent en même-tems sans s'approcher des autres, & chaque rang régle son mouvement sur celui des deux compagnies qui n'ont pas tourné, se servant du même pivot; & quand le quart de conversion est fait, pour se remettre de front aux deux autres, elles font encore par demi-rang de compagnie à droite un double caracol, qui est un demi-cercle; quand elles l'ont fait, la distance qui les séparoit d'avec les autres compagnies, se trouve remplie, & l'escadron fait front sur le flanc droit. Lorsqu'après avoir marché sur la droite on veut faire front où on l'avoit, pour lors les deux com- PLAN. XV.

pagnies de la gauche par demi-rang de chaque compagnie font à gauche un double caracol, pour faire tête à la queue, après quoi on dit, *à gauche ſur le centre, faites un quart de converſion;* le cavalier qui a la gauche du premier rang des deux compagnies qui n'ont pas bougé, ſert de pivot, & cette converſion ſe fait par la gauche par les mêmes régles qu'on l'a montré par la droite.

Pour faire faire à l'eſcadron la demie-converſion ſur le centre, enſorte que le premier rang faſſe tête où il avoit la queue, il n'y a pas autre choſe à faire que ce que je viens de décrire, pour faire ſur le centre un quart de converſion à droite; car au lieu d'arrêter l'eſcadron, quand le quart eſt fait, il n'a qu'à achever le demi-cercle; après quoi les deux compagnies qui ont fait à-droite par demi-compagnies, font encore une ſeconde fois à-droite par demi-compagnies pour ſe remettre; alors la diſtance qui étoit entre les deux compagnies qui ont tourné, & celles qui n'ont pas bougé, ſe trouvera remplie, & chacun ſera placé comme il l'étoit dans l'eſcadron.

J'obſerverai que ſuppoſé que le front de l'eſcadron fût de vingt-quatre toiſes, dans le tems qu'il décrit un quart de converſion ſur le centre, ou une demie-converſion, pour lors l'éloignement de la droite à la gauche eſt de vingt-ſept toiſes, à cauſe des trois, qui eſt la diſtance qui ſe trouve entre les deux compagnies qui ont tourné & celles qui n'ont pas bougé; mais quand l'eſcadron eſt reformé de front, il n'a plus que ſes vingt-quatre toiſes d'étendue.

Outre que les demi-cercles que décrivent ces bataillons & eſcadrons, en tournant ſur le centre, ſont de moitié plus petits que ceux qu'ils décriroient ſi tout le front ſervoit de diamétre, c'eſt que ſur le centre ils ne ſortent pas de leur terrain; au lieu que l'autre, pour tourner facilement de tous les côtés, ſoit en ligne ou ſéparément, demande ſur la droite ou ſur la gauche une diſtance égale à ſon front, & par conſéquent un ordre de bataille tant plein que vuide.


H
C
E
G
A
I
ordi-
emin
itié
Echelle de 20 Toises.
1 2 3 4 5
10
15
20

Ces mouvemens démontrés, ſuppoſons une armée en bataille ſur deux lignes diſtantes l'une de l'autre de cent ou 150 toiſes. Que chaque ligne ſoit pleine, c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait pas plus de deux ou trois toiſes de diſtance entre chaque bataillon & chaque eſcadron, & que par un ſignal on veuille les mettre en colonne, pour marcher ſur la droite ou ſur la gauche (il n'importe), nous ſuppoſons la droite; ſi on eſt bien près de l'ennemi, on fera ce mouvement par demi-rang de compagnie; après quoi cette armée marchera par le flanc avec les mêmes diſtances entre les rangs que celles qu'ils avoient quand ils étoient en bataille; & quand ces lignes auront marché l'eſpace qui convient, par un autre ſignal on les fera arrêter, & auſſi-tôt en faiſant à-gauche par demi-rang de compagnie, elles ſeront remiſes de front à l'ennemi.

Si on eſt aſſez éloigné de l'ennemi, on peut faire ce mouvement par bataillon & eſcadron de front, en faiſant à-droite ſur le centre un quart de converſion; pour lors les parties de cette ligne pleine, qui ſont les bataillons & eſcadrons tourneront ſur le centre dans le terrain qu'ils occupent en bataille, & enſuite pour ſe remettre ils le font par un quart de converſion à gauche ſur le centre, & par-là ils ſe trouvent dans le même allignement ſans s'être avancés plus près de l'ennemi, les pivots n'ayant pas ſorti de la ligne.

Pour que les bataillons & eſcadrons de ces lignes mettent leur tête où ils ont la queue, chaque bataillon & eſcadron n'a qu'à décrire à droite ſur le centre un demi-cercle, pour lors ces deux lignes auront leur tête où elles avoient la queue. Suppoſons ces deux lignes pleines, s'il convenoit de faire avancer la ſeconde à la tête de la premiere, ou de faire retirer la premiere derriere la ſeconde, comment pourroit-elle le faire ſans ſe rompre, n'ayant nulle diſtance entre les bataillons & eſcadrons pour pouvoir traverſer l'une dans l'autre? en voici les moyens.

Si (ſuppoſé) c'eſt la ſeconde ligne qui marche, pour

paſſer & traverſer la premiere, afin de prendre ſon champ de bataille en avant, lorſque cette ſeconde ligne pleine approche de la premiere qui l'eſt auſſi, pour lui donner paſſage, chaque bataillon & eſcadron de la premiere fera à-droite ſur le centre un quart de converſion; après quoi cette ſeconde ligne traverſera cette premiere par les diſtances qui ſe trouveront d'un bataillon à l'autre, & d'un eſcadron à l'autre; & quand bien même des bataillons & eſcadrons n'auroient pas abſolument, en traverſant, toute l'étendue de leur front, les extrêmités de leur droite & de leur gauche ſe ſerreroient ſur leur centre en paſſant & marchant dans les diſtances d'un rang à l'autre: & dès que cette ſeconde ligne aura traverſé, la premiere ſe remettra de front, en faiſant à gauche ſur le centre un quart de converſion. C'eſt la même choſe qu'une barriere double qui eſt aux portes d'une ville où ailleurs portée ſur un pivot, ce qui ferme deux paſſages; on la fait tourner ſur le pivot ce qui laiſſe les deux paſſages libres, de ſorte que la barriere ne preſente plus que ſon épaiſſeur, après quoi étant refermée elle preſente toute ſa longueur.

Si c'eſt la premiere ligne qui vient pour paſſer & traverſer la ſeconde, après qu'elle aura fait tête à la queue, ſoit en faiſant une demie-converſion par demi-rang de compagnie, ou par bataillon & eſcadron ſur le centre; lorſque cette premiere ligne approchera de la ſeconde, cette ſeconde fera les mêmes mouvemens que je viens de faire faire à la premiere.

Si (ſuppoſé) la premiere ligne étoit battue, comment la ſeconde qui ſeroit pleine feroit-elle paſſer la premiere derriere elle, ſans riſquer d'être par elle rompue en paſſant, & d'être attaquée avant que d'être remiſe en ordre?

Je commence par dire que rien n'eſt plus facile que d'une ligne pleine d'en faire deux tant pleines que vuides, & de même deux lignes pleines en faire quatre, tant pleines que vuides. Par exemple, je ſuppoſe chaque brigade de cavalerie de huit eſcadrons & chaque brigade

d'infanterie de pareil nombre de bataillons; il sera réglé dans chaque brigade que toutes les fois qu'il sera fait un signal, pour faire d'une ligne pleine deux lignes tant pleines que vuides, le second, le quatriéme, le sixiéme & le huitiéme, tant bataillons qu'escadrons, sortiront de la ligne, & marcheront en avant cinquante toises, ou plus, ou moins, ce qui ouvrira par-tout des passages aux troupes qui auront été battues. Mais comme cela ne peut être nécessaire qu'à quelqu'endroit de la ligne, voici ce qu'il y a à faire lorsqu'une premiere ligne est battue & qu'elle veut se retirer derriere la seconde.

Une premiere ligne est battue, mais n'est pas emportée en même-tems dans toute son étendue; il y a des parties qui sont plutôt rompues que d'autres, & la déroute ne vient que successivement. Les troupes qui fuient & qui ont un espace à parcourir, s'allongent & ne viennent pas de front. De plus, la ligne des ennemis en battant notre premiere ne peut s'empêcher de se rompre plus ou moins, suivant la résistance qu'elle a trouvée, & selon qu'elle a sçu plus ou moins conserver son ordre; ainsi comme elle voit une seconde ligne en bataille, il faut qu'elle s'arrête pour se reformer & marcher ensuite doucement, afin d'arriver en ordre pour l'attaquer; & comme il y a toujours quelque corps de troupes qui s'emporte à la poursuite, il faut que ceux qui sont vis-à-vis ces endroits, fassent avancer des bataillons & des escadrons, ce qui les arrête, & donne le tems aux troupes qui fuient de passer derriere eux par le vuide qu'ils ont fait dans la ligne en s'avançant; ensorte que cette ligne pleine en ces endroits devient tant pleine que vuide; & quand tout a passé, la seconde s'ébranle & marche pour attaquer celle des ennemis. Les bataillons & escadrons qui s'étoient avancés reprennent leur place dans la ligne: quoique les mouvemens ci-dessus soient bons pour ces sortes d'occasions, celui-ci, outre qu'il donne un terrain libre pour passer, c'est qu'en même-tems il arrête l'ennemi; les lignes quoique pleines ne fixent pas pour cela les bataillons

& eſcadrons qui les compoſent, & ne les arrêtent pas de maniere qu'on ne puiſſe les en déplacer ſuivant le beſoin, ſoit en les faiſant avancer ou les faiſant paſſer de deux en deux bataillons ou eſcadrons l'un devant l'autre, ce qui feroit alors les eſcadrons de ſix rangs, & les bataillons de douze, juſqu'à ce qu'on leur fît reprendre leurs places.

Toutes les fois qu'on travaillera ſur des principes, on ne ſe propoſera pas de mouvemens qui ne ſoient utiles, & l'on ne manquera pas d'expédiens pour les différentes occaſions où l'on ſe rencontrera; c'eſt pourquoi on doit refléchir ſur toutes les ſituations où l'on peut ſe trouver & les faire exécuter dans les exercices. ☞ Car il faut abſolument que les troupes ſoient habituées à tous les mouvemens qu'on peut leur demander un jour d'action.

En voyant marcher en lignes deux armées l'une devant l'autre pour ſe charger, il eſt aiſé de juger ſuivant l'ordre & l'exactitude avec laquelle l'une ou l'autre marche, quelle eſt celle qui battra l'autre; car lorſque deux armées s'approchent en bataille pour ſe charger, des bataillons & eſcadrons qui n'auront pas été auparavant bien inſtruits & exercés dans tous les mouvemens qu'ils doivent pratiquer un jour d'action, vont les uns plus vîte, les autres plus lentement, ſe jettant trop les uns ſur leur droite, d'autres ſur leur gauche, de ſorte que marchant hors de ligne ils découvrent tous leurs flancs; tandis qu'une armée bien inſtruite & habituée à ces mouvemens marche lentement, toutes ſes parties ſe réglent l'une ſur l'autre, de maniere que celle qui ſe trouve trop avancée s'arrête & attend les autres, & la ligne fait de tems en tems alte pour ſe redreſſer & maintenir ſon ordre.

Mais quand ces deux armées ſeroient encore également bien inſtruites & habituées à ces grands mouvemens, du moment qu'elles ſe chargent, cette diſpoſition eſt bien-tôt rompue. Ceux qui menent battant en rencontrent d'autres qui prennent leurs avantages pour les attaquer en cherchant à leur tomber ſur les flancs ou ſur

le dos. Pour lors, il est constant que le bataillon quarré long est très-désavantageux, & ne peut se défendre se trouvant attaqué par ses parties foibles. C'est pourquoi en pareil cas, il faut tâcher de rendre tous les côtés par où l'on peut être attaqué, également forts, & se réduire à la défensive jusqu'à ce qu'on puisse être secouru par d'autres qui auront battu; & s'il n'y a pas d'espérance, il faut prendre une situation dans laquelle si l'ennemi entreprend de vous forcer, la perte qu'il fera lui soit plus sensible que l'avantage qu'il pourra retirer de la vôtre. Examinons les différens moyens de parvenir à ce que je veux établir. Régle.

ARTICLE V.

Moyens pour faire prendre à un bataillon & à un escadron toutes les figures qui peuvent leur convenir suivant les différentes situations où ils se trouvent.

L'On a défini que ce qu'on appelle communément un bataillon est un nombre d'hommes depuis cinq cens jusqu'à neuf cens, que l'on met ensemble sur plusieurs rangs qui forment un quarré long pour combattre à pied, agir & se mouvoir comme si ce n'étoit qu'un corps; que les deux grands côtés de ce bataillon étoient, l'un le front que l'on presente à l'ennemi, l'autre la queue; les deux petits côtés, les flancs: mais que comme ceux-ci sont les parties foibles du quarré long, quand ils sont en ligne, ils se trouvoient couverts par les bataillons que l'on mettoit à leur droite & à leur gauche, pour donner une étendue à la ligne; que pour lors les bataillons étoient dans leur force ne pouvant être attaqués par le flanc, ni tournés pour être pris par derriere.

Si étant en ligne & combattant ce qui est devant soi, les ennemis avoient percé la ligne en quelqu'endroit, & se présentoient pour vous charger à dos, soit cavalerie Régle.

ou infanterie, pour lors si le nombre qu'on a en tête ou en queue, est considérable, il faut que le bataillon ou les bataillons arrêtent, que les trois derniers rangs (supposé qu'il y en ait six) & s'il n'y en avoit que quatre, les deux derniers, fassent demi-tour à-droite pour faire tête à la queue; & si les flancs ne sont pas couverts, que les soldats de la compagnie de la droite & de la gauche du bataillon se tournent un peu de façon à en arrondir les flancs, pour faire tête & résister à l'ennemi.

Si de la cavalerie se trouvoit en pareil cas, & que l'escadron fût sur quatre rangs, les deux derniers feroient demi-tour à-droite, pour faire tête à la queue; s'ils étoient seulement sur trois, le dernier seul tourneroit, où les deux derniers si ce qui se présente en queue étoit plus considérable ou plus près que ceux qu'on auroit en tête; mais si on avoit le tems, l'escadron au lieu de trois rangs se formeroit sur deux, & ensuite se partageroit en deux escadrons, dont l'un feroit tête au front & l'autre à la queue: ou bien si les bataillons & escadrons étoient en bataille sans distance, ou qu'elle fût fort petite, un feroit tête au front, & l'autre à la queue.

Régle. Si un bataillon poussant ce qui est devant soi, un autre venoit pour tomber sur un de ses flancs (supposons le gauche), les six compagnies de la droite marcheroient au bataillon qui seroit en tête, & les six compagnies de la gauche feroient un quart de conversion à gauche, pour marcher à celui qui voudroit lui tomber sur le flanc. Quoiqu'il soit constant que ces deux demi-bataillons combattroient avec un grand desavantage tant par le nombre, que parce qu'en attaquant ils peuvent être embrassés par les flancs; néanmoins lorsqu'on se trouve en pareille circonstance, si ces demi-bataillons marchant serrés & bien résolus, peuvent une fois enfoncer seulement l'étendue qu'ils tiennent par leur front, & aussitôt faire à-droite & à-gauche pour attaquer ce qui en resisteroit, ils en viendroient à bout. L'escadron en pareil cas doit prendre le même parti; ce n'est qu'avec du courage

courage & de la présence d'esprit qu'on peut se tirer de ces fâcheuses situations.

Enfin, toute espérance perdue de pouvoir forcer le nombre de troupes qui vient vous environner, il faut absolument se réduire à la défensive & changer la figure du quarré long, pour faire un front égal de tous côtés autant que cela est possible. Par exemple, quand un homme seul se voit attaqué par deux ou trois, s'il trouve un arbre ou une muraille, il s'y adosse, pour qu'on ne le prenne pas par derriere; s'ils sont deux ou trois & qu'ils ayent affaire à un plus grand nombre, ils se mettent dos à dos, afin de faire tête de tous côtés. S'ils étoient plusieurs, mais fort inférieurs par le nombre, ils tâcheroient de se mettre en rond pour n'avoir aucun endroit plus foible que l'autre. Ce que font là les hommes, la nature apprend aux bêtes mêmes à le pratiquer; elles s'attroupent & cherchent à faire face de tous côtés pour la défense commune, cachant & mettant à couvert le mieux qu'il est possible les parties les plus foibles qu'elles ayent. Principes.

Le principe qui fait agir ce petit nombre d'hommes pour faire front par-tout, est le même pour un plus grand; il s'agit de mettre de la promptitude & de l'ordre dans ces mouvemens. C'est dans cet esprit que des régimens s'exercent à former des bataillons quarrés pour faire tête des quatre côtés, ce qui est l'unique forme à laquelle ils s'étudient; mais pour y parvenir ils sont obligés de compter toutes les files de la droite à la gauche, pour les séparer en quatre parties égales, ce qui demande du tems. De plus, comme le bataillon est composé de plusieurs rangs, le quarré en dedans est à la vérité bien fermé, mais les angles des rangs en dehors sont ouverts; & pour remplir ces vuides, les officiers font plusieurs pelotons de leurs compagnies de grenadiers, ou même détachent à cet effet quelques soldats.

Comme il n'y a nul ordre fixe dans la maniere de former leur bataillon quarré, & encore moins pour pouvoir le faire agir; & que quand bien même il y en auroit, sui-

vant l'exposé que j'ai fait des cas où l'on peut faire usage de ces sortes de bataillons, il faudroit qu'ils pussent être aussi-tôt formés que l'on se seroit apperçû de la nécessité de le faire, de sorte que le tems qu'il faut pour cela le rend impratiquable : voici comment je propose de s'y prendre, pour former ces sortes de figures de bataillons, dont néanmoins je ne connois que deux qui puissent être d'usage, le rond & le quarré, en le rendant octogone; car le triangle dont parle César dans ses commentaires n'a pas la force des autres figures.

J'ai dit que les bataillons & escadrons devoient être regardés en trois manieres : comme des corps solides, divisibles & flexibles, & qu'il en étoit de même des armées. J'ai expliqué les deux premieres de ces propriétés, je vais parler de la troisiéme.

ARTICLE VI.

Des propriétés d'un bataillon ou d'un escadron considerés comme des corps flexibles.

SOIT supposé un bataillon quarré long de cent vingt hommes de front sur six rangs composés de douze compagnies, chacune de dix hommes de front à chaque rang, à raison de deux pieds par homme, ils auront quarante toises de front : pour pouvoir faire de ce quarré long un bataillon rond, triangulaire, quarré, ou telle autre figure que l'on voudra, il faut regarder les rangs de ce bataillon en quarré long comme si c'étoit des cordons. S'il y avoit un cordon sur une table, & que vous voulussiez en faire unrond (supposé), vous le prendriez par les deux bouts, & en tournant un peu vous les joindriez vis-à-vis le milieu de l'étendue du cordon. Si ensuite vous vouliez leremettre droit, vous prendriez les mêmes deux bouts du cordon, & vous les étendriez par le dehors du cercle pour le remettre droit.

Si du même cordon vous vouliez faire un triangle, ou un quarré, vous commenceriez par arrêter la partie qui ne doit pas bouger, & étendriez ensuite les autres parties pour en former la figure que vous souhaiteriez ; après quoi si vous vouliez les remettre dans leur premiere étendue, vous reprendriez ce cordon par les deux bouts pour l'étendre en long. De la même maniere qu'on peut former avec ce cordon un triangle, un rond, ou un quarré ; on peut faire les mêmes figures avec un bataillon soit du côté qu'il fait front, ou du côté qu'il a la queue, cela est indifférent. Par la même comparaison, regardant toutes les parties d'un rang comme continues & flexibles, on peut juger qu'aucun homme n'est dérangé de la place qu'il doit tenir dans le mouvement que fait le rang pour former les figures dont il s'agit.

Voici la maniere dont je fais former ces sortes de bataillons. Si c'est en avant, le premier rang forme le cercle en dedans ; si on fait demi-tour à droite pour le former où le bataillon avoit la queue, pour lors le premier rang formera le cercle en dehors ; mais de quelque maniere que ce soit, soit en avant, soit en arriere, ce seront toujours les mêmes régles. *Voyez la planche XVI.*

Ces mouvemens se feront par un seul commandement qui sera de dire, *faites le bataillon rond en avant, ou en arriere ;* nous le supposons en arriere. Alors les rangs commencent par se serrer fort près l'un de l'autre, & aussi-tôt le bataillon fait demi-tour à-droite ; les droites & les gauches commencent à marcher en circulant & regardant le centre pour aller se joindre vis-à-vis ; & quand ces parties sont jointes & se touchent, pour lors tous les rangs se serrent encore en dedans pour n'occuper chacun que trois pieds, comprise l'épaisseur de l'homme avec sa distance, & aussi-tôt ayant fait demi-tour à droite, ils font tête où ils avoient la queue.

Ce mouvement se fait facilement ainsi que je vais l'expliquer. Le front du bataillon quarré long étant supposé de quarante toises le diametre du cercle qu'il formera

ſera de treize toiſes deux pieds. Faites partir du centre de la ligne un homme qui aille droit en avant l'eſpace de treize toiſes deux pieds ; le point où il s'arrêtera ſera celui où les deux extrêmités de chaque rang doivent ſe joindre pour former le bataillon rond. Le moyen eſt infaillible & les ſoldats l'exécuteront même ſans y avoir été exercés, comme j'en ai fait l'expérience.

On m'objectera, lorſque le bataillon eſt formé ſur ſix rangs à raiſon de deux pieds par homme de front, le cercle à la vérité eſt fermé en dedans & a quarante toiſes d'étendue, & ſon diamétre eſt de treize toiſes deux pieds ; mais comme le ſecond cercle doit être diſtant de (a) trois pieds du cercle en dedans, cela augmente ſon diamétre d'une toiſe & les autres enſuite à proportion, en ſorte que le ſixiéme en dehors aura ſon diamétre de dix-huit toiſes deux pieds au lieu de treize toiſes deux pieds qu'a le cercle en dedans, & que par conſéquent ſa circonférence ſera plus grande de quinze toiſes que celle du cercle en dedans qui n'eſt que de quarante. Voici comme je réponds à cette objection.

Le ſoldat dans les rangs occupe par ſon front deux pieds, mais quand on les fait ſerrer, pour lors il n'occupe plus qu'un pied & demi, comme je l'ai déja dit : réduiſez les ſoldats du premier cercle en dedans à ne tenir qu'un pied & demi au lieu de deux pieds, par-là le cercle en dedans n'aura plus que trente toiſes de circonférence au lieu de quarante, & ſon diamétre n'aura que dix toiſes, au lieu de treize toiſes deux pieds. Cette diminution eſt d'un quart. Que les ſoldats du ſecond cercle ſe ſerrent à proportion & ainſi des autres ; mais comme le ſecond cercle aura toujours une toiſe de plus de diamétre & ainſi des autres, à meſure qu'ils ſont plus éloignés du cercle en dedans, enſorte que le ſixiéme cercle en dehors qui eſt le plus grand, aura quinze toiſes, ce qui fait une toiſe quatre pieds de plus que s'il étoit de treize toiſes deux

(a) Au lieu de trois pieds, chaque rang peut encore n'occuper que deux pieds, & alors le calcul ſuivant doit être diminué d'un tiers.

pieds; cette augmentation de diamétre donnera cinq toises de plus pour la circonférence; ainsi au lieu de quarante, elle en auroit quarante-cinq. Que l'on partage ces cinq toises sur douze compagnies qui ont chacune dix hommes de front, ce seroit deux pieds & demi par compagnie, & par homme trois pouces de plus que les deux pieds; l'homme qui auroit la vûe la plus juste ne distingueroit pas sur le terrain la différence qu'il y a entre deux pieds ou deux pieds trois pouces que chacun occupe, d'autant que les uns s'ouvrent, les autres se serrent davantage, outre qu'il faut faire ces sortes de bataillons comme le terrain se rencontre, au lieu que les endroits pour faire les exercices sont choisis.

Si le cercle au lieu de se faire en arriere s'est fait en avant, comme le dernier rang devient le premier cercle en dehors, les officiers qui étoient au premier rang de leurs compagnies passent au rang qui est en dehors. Quand il sera question de tirer, tous les rangs excepté le dernier, mettront le genouil droit en terre, & appuyeront le coude sur le genouil gauche pour mieux tenir leurs armes presentées, & s'en servir, comme il est dit ci-après.

Je suppose que dans un combat une partie d'une armée ait été enfoncée & mise en fuite, & qu'il ne soit resté qu'un seul bataillon, qui se voyant abandonné dans une plaine, voit en même-tems un corps considérable de cavalerie venir au grand trot pour l'enfoncer & qu'aussitôt il prend le parti de former un bataillon rond, tel que je viens de l'expliquer.

Pour démontrer la force de ce bataillon, sur-tout contre de la cavalerie, je dirai que quand elle s'ébranle pour attaquer, dès qu'elle est environ à cent toises elle est soumise au feu de ce bataillon; pour lors les rangs du bataillon en quelque nombre qu'ils soient, se tenant fort serrés les uns contre les autres, mettent le genouil droit en terre, & se relevant successivement, font un feu continuel. Quand la cavalerie est à portée de choquer, tous

les rangs qui étoient genouil en terre se relevent & présentent la bayonnette au bout du fusil, lequel outre cela aura été rechargé. Cette bayonnette compris le fusil a six pieds, & le soldat porte les bras en avant pour allonger son coup : ceux du second rang sont encore à portée d'en allonger, mais outre cela tous les six rangs sont herissés de bayonnettes qui se présentent aux premiers rangs de cavalerie qui voudroient forcer. Chaque cavalier occupe trois pieds de front, & ne peut se servir que de son sabre qui n'a que trois pieds quatre pouces ; & quand il veut frapper, il ne le peut guéres au-delà de la tête de son cheval. Le second rang ni les autres dans la cavalerie ne poussent pas le premier rang comme dans l'infanterie ; ils ne peuvent que l'empêcher de tourner quand ils le serrent de près. Ainsi les cavaliers qui sont au premier rang ont chacun en tête deux files de soldats qui font douze hommes, serrés comme on le suppose, (*a*) les deux files n'occupant que trois pieds de front ; tous les six rangs peuvent agir comme le premier, car outre la bayonnette dont les premiers rangs peuvent se servir, comme le cavalier est plus élevé, les derniers rangs des bataillons peuvent tirer dessus. De plus, avant que le cavalier puisse se servir de ses armes, il faut que par le choc & la force des chevaux, le premier rang ait enfoncé quelque partie de ce bataillon. Mais pour y réussir, il faut bien de la résolution dans les hommes, & des chevaux bien intrépides pour ne pas se renverser ayant un si grand feu dans le nez. Il faut de plus que l'homme & le cheval veuillent l'un & l'autre avancer, sans quoi rien n'avance. Des hommes & des chevaux tués dans le premier rang, ce qui ne se peut autrement, empêcheront ceux de derriere d'approcher autrement qu'en désordre ; c'est par toutes ces raisons que l'on a toujours dit que si

(*a*) *Les deux files n'occupant que trois pieds de front.* Cela est vrai pour le rang qui est en dedans du cercle, mais au dernier en-dehors les deux soldats occupent quatre pieds & demi. *Voyez la note (b) page 145.*

l'infanterie connoiſſoit ſa force, la cavalerie ne l'enfonceroit jamais.

ARTICLE VII.

De la force d'un bataillon rond attaqué par de la cavalerie ou de l'infanterie qui lui eſt ſuperieure en nombre. PLANCHE XVI.

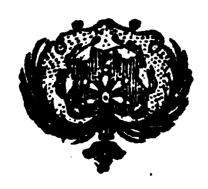
LA force de ce bataillon ſe trouve encore fondée ſur les mêmes raiſonnemens que fait Polybe, quand il compare la Phalange Macédonienne avec les légions Romaines, & qu'il dit que la Phalange par ſon ordre ſerré, avoit deux files contre une des Romains qui mettoient de la diſtance entr'elles. De plus, comme la Phalange formoit ſeize rangs l'un derriere l'autre, & que par la longueur des piques, quand les rangs étoient ſerrés, il y avoit cinq piques qui paſſoient au-delà du premier rang; il ſe trouvoit que les Romains n'avoient qu'un ſoldat contre deux files des Grecs. Mais ſi le fuſil avec la bayonnette au bout n'a pas la longueur de la pique des Grecs, qui étoit un grand avantage en pareille occaſion, il en a d'autres, car il a également deux files contre un cavalier, & de plus ces deux files peuvent tirer douze coups. PLAN. XVI.

Je ferai encore obſerver ſur l'attaque que peut faire ce corps de cavalerie, contre le bataillon rond ou approchant de cette figure, qu'il faut pour le charger qu'il ſe réduiſe à la longueur de ſon diamétre. Une plus longue étendue à cette cavalerie lui eſt inutile. Dix eſcadrons l'un derriere l'autre n'en augmenteroient la force en rien; ils ne peuvent pas même tenter de le choquer par différens endroits, car ils ſe chargeroient l'un l'autre à cauſe du peu de terrain que tient ce bataillon. De plus, ſa figure circulaire empêche l'eſcadron de charger de front, car il faudroit que l'eſcadron formât un demi cer-

cle pour le charger de toute son étendue qui est de vingt-cinq toises. Supposons à present que ce soit de l'infanterie qui entreprenne de charger ce bataillon.

Lorsqu'un corps d'infanterie veut entourer un pareil bataillon pour l'enfoncer, dès qu'elle en est à cent toises, & même plutôt, elle est soumise à son feu, elle ne peut faire feu elle-même que bien difficilement en marchant, outre qu'en tirant au bataillon rond sur toute sa circonférence les attaquans s'entreblesseront, étant vis-à-vis les uns des autres, & à mesure qu'ils s'approcheront il faut que leur étendue se réduise à celle du bataillon rond, ensorte qu'ils ne peuvent le charger que dans le front qu'il presente, qui est égal par-tout. Les rangs & les files de ce bataillon sont bien plus serrés & & plus unis que ceux des bataillons qui marchent pour l'attaquer, & comme le diamétre du cercle qu'il forme est petit, quand les troupes qui attaqueront ne tireroient pas, enfonçant ce bataillon dans l'action, ils pourroient bien se charger entr'eux.

Il faut regarder ces différentes figures de bataillon en défensive, comme des fortifications mouvantes, qui ont un avantage considérable sur-tout ce qui peut les approcher pour les enfoncer de vive force, & s'ils le font, il faut que ceux qui les attaquent, perdent deux fois autant d'hommes que le nombre qu'ils peuvent détruire. C'est ce qui oblige le plus souvent les attaquans de prendre d'autres moyens pour les empêcher de se retirer.



ARTICLE VIII.

Cette Planche represente un bataillon de sept cent vingt hommes sur six rangs, lequel vient de se former en rond. Les lignes fines marquent la position des six rangs avec leurs distances. Les lignes plus grosses marquent où les rangs se sont serrés à trois pieds de distance. La ligne ponctuée qui part de la droite et gauche de ce bataillon marque le chemin qu'a parcouru l'extremité de la droite et de la gauche pour former le rond. les autres lignes ponctuées marquent la partie de l'Escadron qui peut charger le bataillon laquelle est de 20. Cavaliers.

20

Marye del. et sculp.

ARTICLE VIII.

Maniere de donner à un bataillon la forme triangulaire ou quarrée.

MAIS, dira-t'on, comment ces figures de bataillon peuvent-elles marcher & tenter de se retirer, sur-tout ayant les rangs & les files si serrés ? Je sçai bien que quand l'ennemi après s'être soumis à leur feu, marche pour les attaquer, pour lors ces bataillons ne doivent pas marcher, mais attendre le choc de pied ferme. L'ennemi attaque de force, ou ne le fait pas ; s'il n'attaque pas, ou qu'après avoir attaqué, il n'ait pas réussi, il faut qu'il s'éloigne pour ne pas être soumis au feu, & ne pas perdre inutilement du monde. Mais c'est cet éloignement-là qui donne le tems de mettre ces bataillons en disposition de marcher & de le faire néanmoins de maniere que si l'ennemi croit profiter de cette marche pour les attaquer, ils puissent être reformés, & avoir repris soit la figure ronde, quarrée, ou octogone, avant qu'ils puissent être joints une seconde fois ; & c'est celui qui commande qui peut juger par l'éloignement qui sera entre lui & l'ennemi, du tems qu'il lui faudroit pour venir l'attaquer, &de celui qui lui seroit nécessaire pour être remis en ordre. Ce sont-là des principes sur lesquels roulent la plus grande partie des actions de guerre ; mais avant d'expliquer la maniere dont on doit les faire marcher, je vais expliquer comment on doit former le bataillon triangulaire & le bataillon quarré.

Du même bataillon quarré long dont nous avons fait un rond, si on veut faire un triangulaire ; comme nous l'avons composé de six-vingt files ou cent-vingt hommes de front sur six rangs, les quarante files du centre ne bougeront, mais les quarante files de la droite & de la gauche, feront à droite & à gauche un quart & demi de

conversion. Par ce mouvement les deux extremités viendront se joindre vis-à-vis le milieu des quarante qui n'auront pas bougé : les soldats des rangs qui forment le triangle en dedans se serreront, ensorte que par leur front ils n'occuperont qu'un pied & demi chacun, au lieu de deux, & ainsi des autres à proportion qu'ils seront éloignés du triangle en dedans ; ce sont les mêmes régles que pour le rond. Par-là les soldats du triangle en dehors, n'auront pas plus de deux pieds, trois ou quatre pouces de front.

Si au lieu de faire le triangle par files on le veut faire par compagnies, les quatre compagnies du centre ne bougeront, mais les quatre de la droite & de la gauche feront à droite & à gauche un quart & demi de conversion. Au reste, je ne trouve pas cette figure du bataillon approchante de celle du rond ; les angles sont trop aigus & je ne suis pas d'avis que l'on s'en serve.

Pour faire un bataillon quarré, si c'est par files, chaque côté du quarré sera de trente files. Si c'est par compagnies chacun sera de trois compagnies. Mais pour en faire connoître la plus grande justesse, je suppose que ce soit par files & qu'on le forme en avant, on commandera que les trente files du centre ne bougent pas, mais que les quarante-cinq files de la droite & celles de la gauche fassent un quart de conversion ; quand il sera fini on dira que les quinze files de la droite & de la gauche des quarante-cinq qui ont marché, fassent encore un quart de conversion, pour former le quatriéme côté. Quand ils l'auront fait, les quatre côtés se serreront bien en dedans, en sorte que les soldats du premier quarré en dedans n'occupent plus qu'un pied & demi de front au lieu de deux. La distance d'un quarré à l'autre est de trois pieds, comprise l'épaisseur de l'homme, & les quarrés en dehors se serrent à proportion de leur éloignement de celui du dedans ; ensorte que les soldats du sixiéme quarré en dehors n'occupent pas chacun plus de deux pieds trois ou quatre pouces de front. Ainsi avec cette diminution

qui eſt du quart du front, les ſoldats du quarré en dehors pourront être aſſez ſerrés, mais les angles n'auront pas aſſez de force ; c'eſt pourquoi ce quarré aura des parties foibles, au lieu que le cercle n'en a aucunes. Pour y remédier & approcher de la figure ronde le plus qu'il ſera poſſible comme la plus parfaite, pour en faire uſage dans les cas rapportés ci-deſſus, il faut du quarré en faire un octogone, en émouſſant les angles du quarré ; ce qui peut ſe faire en la maniere qu'on va l'expliquer.

Chaque côté du quarré eſt composé de trois compagnies ou trente files : que les quatre compagnies qui ont la droite des angles faſſent marcher huit hommes de ceux qui ſont aux angles en dedans du quarré, & que quand ils auront marché, les quatre compagnies de la gauche de ces angles en faſſent marcher ſept qui croiſeront plus ou moins ſur les huit, ſuivant qu'ils ſeront éloignés du quarré en dedans. Ces rangs s'aligneront ſur les deux angles du quarré qu'ils auront formé en ſe pliant. Par-là l'octogone ſera formé, chaque côté ayant quinze files ; ceci eſt la même choſe que ce que fait un homme quand il tient ſes deux mains devant lui les doigts ouverts, & que les deux petits viennent à ſe toucher de maniere à former un angle droit ; s'il croiſe ſes deux petits doigts l'un ſur l'autre, les autres ſe croiſeront auſſi plus ou moins. Voilà comme les rangs entrent l'un dans l'autre ; ſi après avoir formé l'octogone, vous vouliez vous remettre en quarré ; comme les huit côtés feront face en dehors qui eſt vers l'ennemi, les ſoldats du premier rang en dehors & ceux des autres rangs qui auront marché pour former l'octogone, marcheront en avant les uns après les autres, pour ſe remettre droit ſur les rangs qui n'auront pas bougé. Voilà la figure la plus parfaite après le rond, parce qu'elle en approche le plus, mais elle ne ſe fait juſte que ſur le papier.

On peut auſſi former un bataillon quarré dont les angles ſeront pleins en la maniere ſuivante. Le bataillon à quarré long étant ſuppoſé de cent vingt files ſur ſix rangs,

on dira que les trente-ſix files du centre ne bougent, que les quarante-deux de la droite & celles de la gauche faſſent à droite & à gauche un quart de converſion, & quand il ſera fait, qu'elles s'avancent juſqu'à ce que leur premier rang ſoit au droit de la ſixiéme file des trente-ſix qui n'ont pas bougé. Enſuite les douze files de la droite & celles de la gauche de ces parties, feront encore chacune à droite & à gauche un quart de converſion, pour former le quatriéme côté; quand il ſera fait, elles marcheront en dedans juſqu'à ce que leur premier rang ſoit au droit de la ſixiéme file des parties dont elles étoient avant que de faire le ſecond quart de converſion, & après que les rangs ſe ſeront encore ſerrés, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus, tout le bataillon fera demi-tour à-droite, pour faire tête des quatre côtés, chacun deſquels preſente trente-quatre hommes de front au premier rang du quarré qui eſt en dehors, non compriſe la file qui eſt ſur la diagonale de chaque côté du quarré, que l'on ſuppoſe faire tête à l'angle & faire la ſéparation des quatre côtés du quarré.

Le ſecond rang en dehors aura trente-deux hommes, le troiſiéme trente, le quatriéme vingt-huit, le cinquiéme vingt-cinq, & le ſixiéme qui eſt en dedans vingt-quatre; chaque rang ayant le nombre néceſſaire de ſoldats pour remplir ſon étendue juſqu'à l'angle formé par la diagonale.

Toutes ces ſortes de figures ne ſont bonnes qu'à être repreſentées ſur le papier. Le rond ſeul ou la figure qui en approchera le plus, (puiſqu'on ne peut jamais être sûr de le faire juſte) eſt la ſeule figure facile & bonne à apprendre.

ARTICLE IX.

Methode pour faire quitter ou reprendre la figure du rond à un bataillon, suivant le besoin. PLANCHE XVII.

JE suppose ce même bataillon rond composé du même nombre de files, de compagnies & de rangs, dont les soldats du cercle en dedans n'occupent qu'un pied & demi de front, & ceux du cercle en dehors, deux pieds trois pouces, que le diamétre du cercle en dehors est de quinze toises, & celui du cercle en dedans seulement de dix; les rangs serrés & faisant tête en dehors, ainsi qu'on l'a formé pour attendre le choc; si l'ennemi après l'avoir entouré ne marche pas pour l'attaquer, & qu'il se tienne un peu éloigné pour ne pas rester sous son feu, quand celui qui commande ce bataillon rond ne se voit plus serré de près, il doit prendre le parti de se mettre en marche pour se retirer, & le faire de maniere que si l'ennemi croit profiter de sa marche pour l'attaquer, elle soit disposée de façon qu'il ait plutôt reformé la figure ronde que l'ennemi puisse être assez près pour l'attaquer. PLAN. XVII.

A cet effet il faut que le bataillon pour marcher change le rond en quarré dont les angles soient ouverts; chaque côté aura trente files ou trois compagnies.

Le commandement se fera en disant, *rompez le rond & formez le quarré.* Comme ce bataillon fait tête en dehors, la compagnie du centre des trois qui formeront chaque côté du quarré ne bougera, mais les compagnies qui sont à leur droite & à leur gauche commenceront à marcher en avant & à s'étendre, comme le cordon dont j'ai parlé ci-dessus; & quand celle du milieu des trois voit qu'il est tems qu'elle se remette en droite ligne avec celles qui ont marché, elle se conforme à leur mouvement. Le rang qui étoit en-dedans qui n'avoit que sept toises trois pieds, en marchant en avant s'étend pour rendre à chaque sol-

PLAN. XVII dat ses deux pieds de front, & prendre dix toises de longueur. Les soldats du sixiéme cercle en dehors se resserrent un peu, pour n'occuper de leur côté que dix toises; dès que cela est exécuté, le quarré en dedans se trouve fermé, & les quarrés en dehors ont les angles ouverts & le vuide du quarré en dedans a dix toises d'un côté à l'autre. *Voyez la planche XVII.*

On suppose que ce premier mouvement fait, avant de rien disposer davantage pour la marche, on s'apperçoive que les ennemis marchent pour attaquer ce bataillon; pour lors le commandant voulant former le rond ordonnera à tous les côtés du quarré de faire demi-tour à-droite pour faire tête en-dedans, & fera le commandement *formez le rond :* à ce commandement les compagnies de la droite & de la gauche de celle qui est au milieu de chaque côté du quarré marchent en dedans tournant un peu, les soldats qui doivent former le cercle en-dedans se serrant beaucoup, & à proportion ceux qui en sont les plus près. Quand les compagnies qui sont au milieu de chaque côté du quarré voyent par le mouvement que font celles de leur droite & de leur gauche pour former le cercle, qu'elles doivent se mettre en mouvement; pour s'y conformer elles marchent & se réglent sur elles, afin de perfectionner le cercle. Quand il est fait, tous les rangs se serrent le plus qu'ils peuvent en dedans, après quoi par un commandement, tout fait demi-tour à-droite pour faire tête en dehors; aussi-tôt après tous les rangs mettent le genouil droit en terre, excepté le dernier qui se tient debout. Ce cercle se reforme par les mêmes voyes qu'on l'avoit rompu pour le mettre en quarré à angles ouverts & le faire marcher.

Par l'explication que je viens de faire on voit les deux façons qu'il y a de former le bataillon rond, suivant les circonstances où l'on peut se trouver. La premiere maniere dont j'ai parlé étoit celle de faire d'un bataillon en quarré long un bataillon rond, tels que sont obligés de se former ceux qui dans des plaines sont abandonnés de

leur cavalerie, quand un corps fort supérieur marche pour les enfoncer; pour lors le quarré long ne fait que s'arrondir. Une autre maniere est celle dont il est ici question, qui est de remettre en quarré dont les angles soient ouverts un bataillon qu'on avoit formé en rond, afin qu'il puisse remarcher, & de le remettre en rond facilement & par les voyes les plus courtes, quand dans sa marche l'ennemi s'avance pour l'attaquer.

On suppose ce bataillon, qui de rond qu'il étoit vient de prendre la figure de quarré à angles ouverts, rangs & files serrés, sans avoir encore rien fait pour marcher: voici comme se doivent faire les dispositions pour la marche.

Aussi-tôt qu'on lui commandera de marcher de tel côté, la division qui aura la tête de la marche, & les deux divisions de la droite & de la gauche, se mettront en mouvement en faisant partir les rangs l'un après l'autre pour prendre leurs distances; lorsqu'elles seront prises, les divisions de la droite & de la gauche feront à-droite & à-gauche par demi-rang de compagnies pour former des rangs sur le côté de la marche, & alors tout ce bataillon marchera dans cet ordre jusqu'à ce qu'on lui commande d'arrêter. La planche XVII. où ce mouvement est représenté en fera comprendre aisément toute la manœuvre; un bataillon marche de cette façon aussi juste qu'il le peut & tâche de ne pas trop s'allonger, afin de reprendre sa figure en défensive le plus promptement qu'il sera possible.

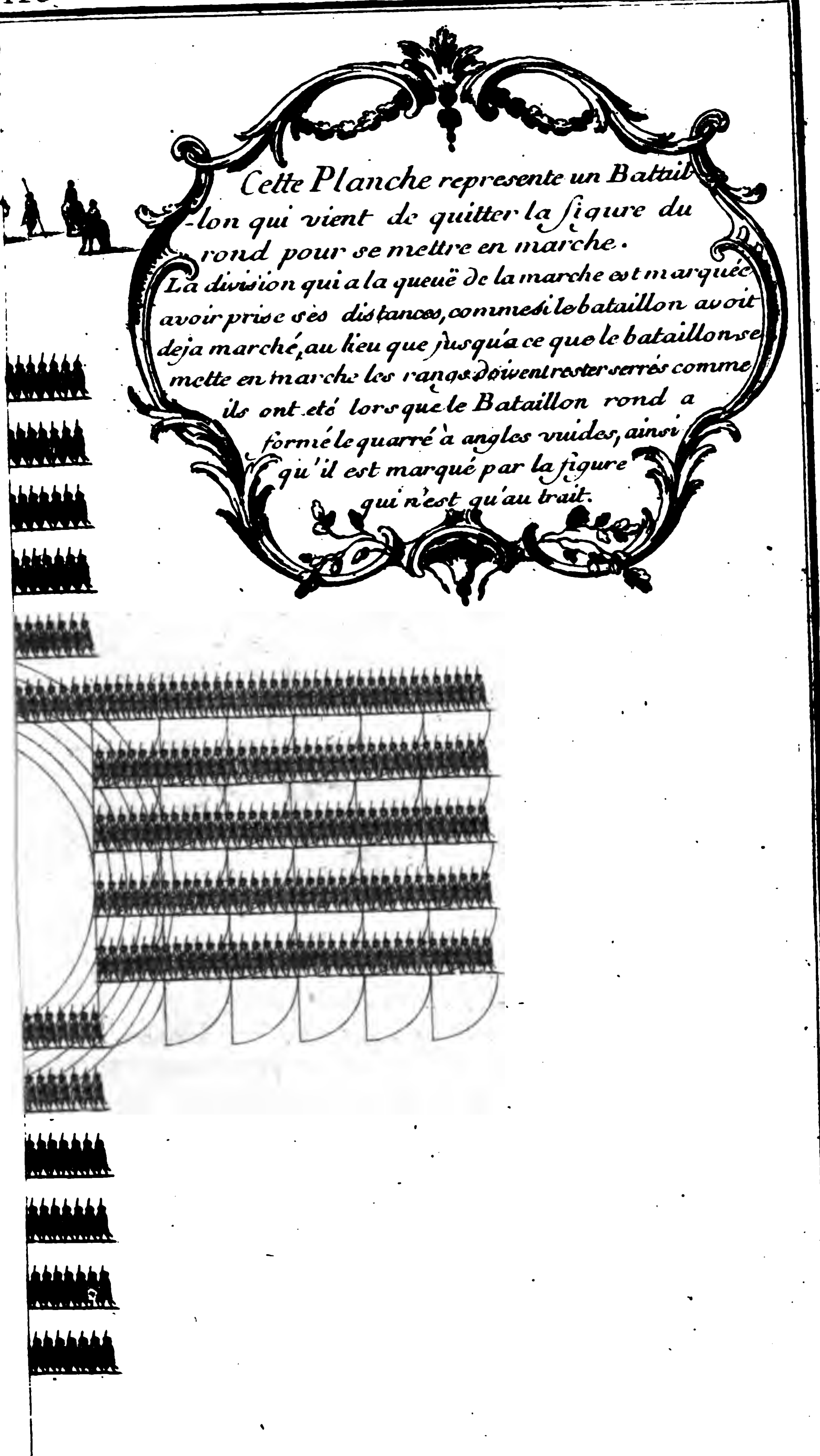
Pendant que ce bataillon est en marche, si l'on vient pour l'attaquer, aussi-tôt on lui commandera d'arrêter & de former le rond, alors le premier rang de la division qui a la tête de la marche arrêtera, & les rangs qui le suivent se serreront contre ce premier rang; pendant ce tems-là les deux divisions qui marchent par leurs flancs continueront de marcher, le soldat du rang du dedans du bataillon rond qui est le dernier rang de ces divisions qui étoit à l'angle près de la premiere division, & qui a

ſervi de pivot, reſtant toujours à hauteur & touchant le dernier ſoldat du dernier rang de cette premiere diviſion qui a la tête de la marche, ces deux diviſions marchent juſqu'à ce que les cinq rangs de la premiere diviſion ſoient ſerrés l'un contre l'autre; alors ces deux diviſions de droite & de gauche feront demi-tour à droite, & enſuite l'une un à-droite, & l'autre un à-gauche par demi-compagnies pour ſe remettre en bataille, la diviſion qui a la queue aura continué de marcher juſqu'à ce que les diviſions de la droite & de la gauche ſe ſoient arrêtées & ayent fait leur demi-tour à-droite & à-gauche par demi-compagnies; alors tous les rangs de ces trois diviſions ſe ſerreront en même-têms en avant, & la diviſion qui a eu la tête de la marche fera demi-tour à droite; ce bataillon alors quittant la figure du quarré prendra celle du rond, en faiſant rentrer les angles en dedans, comme il eſt dit ci-deſſus.

☞ Tout bataillon au-deſſous de mille hommes étant en quarré, doit être en ordre de marche dans le tems qu'il faut pour faire vingt-cinq pas, & il peut être remis en quarré en autant de tems. Le bataillon tel que nous l'avons ſuppoſé ſur ſix rangs de cent vingt hommes chacun, ayant trente hommes de front à chaque diviſion, les droites & les gauches auront environ dix pas à parcourir lorſqu'ils ſeront en quarré, & qu'on leur ordonnera de former le cercle, enſorte que ce même bataillon à compter du moment qu'il eſt formé en rond, ſe met en quarré, de-là en marche, ſe reforme en quarré, enſuite en rond, & cela dans le tems que l'on peut parcourir ſoixante-cinq ou ſoixante-dix pas.

Il faut obſerver que le bataillon rond qui, pour faire tous ces mouvemens, a ſoixante-dix pas au plus à faire, peut les faire extrêmement vîte, parce que ſitôt qu'ils ſont finis, il eſt parfaitement en ordre, & il peut en moins d'une demie-minute de tems les exécuter tous; mais le bataillon qui va pour l'attaquer ne peut guéres à moins du double de tems parcourir ſoixante-dix pas & arriver

bien


Cette Planche represente un Batail
-lon qui vient de quitter la figure du
rond pour se mettre en marche.
La division qui a la queuë de la marche est marquée
avoir prise ses distances, comme si le bataillon avoit
deja marché, au lieu que jusqu'à ce que le bataillon se
mette en marche les rangs doivent rester serrés comme
ils ont eté lors que le Bataillon rond a
formé le quarré à angles vuides, ainsi
qu'il est marqué par la figure
qui n'est qu'au trait.
rs.
15
20

bien en ordre ; on peut juger par-là qu'un bataillon quarré ou bien rond qui a été attaqué par de l'infanterie peut commencer à se mettre en marche pour se retirer dès que l'ennemi est éloigné de plus de soixante-dix pas. Régle.

On ne peut établir aucun calcul bien juste pour un bataillon attaqué par de la cavalerie, parce qu'on ne peut calculer juste le plus où le moins de vîtesse avec laquelle la cavalerie peut se porter pour l'attaquer.

ARTICLE X.

Moyens pour faire prendre les mêmes figures à plusieurs bataillons.

CE que je viens d'expliquer pour un bataillon quarré long qui a cent vingt files, peut se faire également & sur les mêmes principes avec plusieurs autres, pour les former soit en figure ronde, triangulaire ou quarrée. Je suppose deux bataillons de cent vingt files chacun à côté l'un de l'autre, & qui se touchent par les flancs, & qu'on en veuille faire un rond : regardant toujours ces rangs comme des cordons, il faut faire marcher les droites & les gauches en circulant pour se joindre vis-à-vis le centre, chaque bataillon formera un demi-cercle, & le diamétre du total sera de vingt-six toises quatre pieds.

Si deux bataillons pareils étoient abandonnés dans une plaine, & qu'ils vissent que des corps de cavalerie ou d'infanterie marchassent à eux pour les attaquer, & qu'étant séparés ils voulussent se joindre afin d'être plus en force pour résister, ils marcheroient de front l'un à l'autre ; & quand ils seroient à vingt-six ou vingt-sept toises de distance l'un de l'autre, ils feroient arrêter la partie chacun de leur centre, & feroient marcher leurs droites & leurs gauches en circulant pour se joindre : quand ils le feroient, tous les rangs se serreroient comme il est dit ci-dessus, & ensuite feroient tête en dehors ; s'il fal-

loit marcher ils ſuivroient les mêmes régles que j'ai données, & tout cela par un ſeul commandement ou ſignal.

S'il y avoit pluſieurs bataillons ſur une ligne, j'en ſuppoſe quatre, pour faire de ces quatre un bataillon quarré, ſi l'ennemi venoit par la droite, le ſecond bataillon de la droite ne bougeroit, celui qui ſeroit le premier à la droite au lieu de reſter en ligne, feroit demi-tour à droite & enſuite un quart de converſion à droite, les deux bataillons de la gauche feroient auſſi demi-tour à droite, & enſuite enſemble un quart de converſion à gauche; mais lorſque ce quart de converſion ſeroit fini, le bataillon qui étoit à la gauche feroit encore à gauche un quart de converſion, pour former le quatriéme côté.

Avant que ces quatre bataillons formés en quarré ſe mettent enſemble en marche, ceux qui ſont aux flancs font à-droite & à-gauche par demi-rang de compagnies, & font tête à la marche, gardant tous la diſtance qu'il faut pour bien marcher. S'il vient un corps conſidérable pour les attaquer, le premier rang du bataillon qui a la tête, arrête, & les rangs qui ſont derriere, s'approchent de lui, juſqu'à ce que chacun d'eux n'ait plus que trois pieds de diſtance : les bataillons qui ont les flancs arrêtent enſuite & font par demi-rang de compagnies un quart de converſion, pour faire tête en dedans; les rangs ſe ſerrent, après quoi ces deux bataillons & celui qui avoit la queue qui ſont face en-dedans, font demi-tour à droite, ou bien ſi on veut prendre une figure ronde ou approchante, les compagnies des droites & des gauches qui ſont aux angles vuides marchent en-dedans en circulant, & ſerrent leurs rangs en dedans, enſorte que les ſoldats du cercle en dedans occupent moins de deux pieds de front; tous enſuite font demi-tour à droite, & le bataillon rond eſt formé. Quelque nombre de bataillons qu'on veuille faire en quarré ou en rond, c'eſt toujours la même régle.

Dans l'action, comme je l'ai déja dit, on ne peut pas ſe ſervir de la diviſion par file, & elle ne convient que

ſur le papier pour faire voir la juſteſſe des mouvemens. Pour exécuter ſur le terrain de pareilles figures, il faut regarder le bataillon comme flexible dans toute ſon étendue, & chaque rang comme un cordon : quand tous les rangs, à quelques hommes près, ne ſeroient pas égaux, cela n'eſt d'aucune conſéquence. Quand même le nombre de compagnies ſeroit impair, cela eſt indifférent, le rond & le quarré ſeroient toujours auſſi juſtes qu'il le faut pour l'action ; d'ailleurs dans tous les bataillons, ſoit ronds ou quarrés, il y a toujours un vuide où l'on peut mettre quelque troupe en réſerve, ſoit que le cercle ou le quarré ſoit composé d'un ſeul bataillon ou de pluſieurs.

Mais s'il y avoit un gros d'infanterie, comme huit, dix, douze & plus de bataillons, ce qui eſt aſſez ordinaire dans des batailles, ſur-tout quand la cavalerie a été battue, pour lors il n'eſt pas néceſſaire de former ſi exactement le quarré ou le rond, mais bien d'en approcher autant qu'il eſt poſſible, ſans que cela puiſſe nuire à la marche. Il eſt conſtant qu'un corps auſſi conſidérable que celui-là ne doit pas être attaqué de vive force, & un général après une bataille gagnée évite autant qu'il peut de perdre des hommes mal-à-propos ; c'eſt pourquoi il cherchera d'autres moyens, qui ſont de faire avancer ſa cavalerie & ſon canon ; s'il y a des défilés, de s'en emparer : mais ſuppoſons qu'il veuille attaquer de vive force.

Lorſqu'un corps d'infanterie ſe voit attaqué & abandonné par ſa cavalerie, il ne doit pas perdre de tems à diminuer d'abord ſon étendue, à doubler ſes bataillons, pour rendre tous ſes côtés également forts ; & avant que l'ennemi ait pû ramaſſer une partie aſſez conſidérable de ſes troupes pour l'attaquer ou lui couper le chemin, il faut qu'il ſe mette en diſpoſition de marcher, & de combattre s'il eſt attaqué dans ſa marche.

Le plus ſouvent dans les batailles perdues, quand l'infanterie eſt abandonnée de ſa cavalerie, pour lors elle

eſt en ligne & étendue ; c'eſt pourquoi il faut que ſur le champ elle commence par prendre une figure plus forte pour ſe défendre, & en même-tems ſonger à ſa retraite, & par où il convient qu'elle ſe retire : nous ſuppoſons que ce ſoit ſur la droite ; pour lors ces bataillons ſe formeront ſur huit rangs, pour avoir plus d'épaiſſeur & moins d'étendue, enſuite ils feront tous à droite un quart de converſion. Le bataillon qui a la tête, arrête, tous les autres marchent & s'approchent de lui. Quand celui qui le ſuit en eſt à quarante toiſes, il fait à gauche un quart de converſion pour faire tête au flanc gauche ; celui d'après, par le quart de converſion à droite, fait tête au flanc droit. Le quatriéme & le cinquiéme en approchant des bataillons qui ſont aux flancs, quand ils en ſont à quarante toiſes ou environ, font à droite & à gauche des quarts de converſion, pour faire tête en dehors chacun de ſon côté, & pour ſe joindre aux autres. Par cet ordre voilà trois côtés d'un quarré long de formés. Le quatriéme ſera fermé par le dernier bataillon. Quand tout aura joint, le bataillon qui a la tête, marchera de front, ceux qui ſont aux flancs, ſe mettront en marche par le flanc, en faiſant à droite & à gauche par demi-rang de compagnies un quart de converſion, & le dernier qui ferme la queue marchera de front. Si l'ennemi s'approche pour attaquer, le premier bataillon arrête, ceux des flancs font demi-tour à droite, & enſuite à droite, & à gauche par demi-rang de compagnie, & font tête en dedans ; le bataillon qui a la queue, couvre leurs flancs ; le bataillon qui a la tête, fait demi-tour à droite pour faire tête en dedans, après quoi tous ſe trouvant faire tête en dedans, ils ſerrent leurs rangs : le bataillon qui a la tête & celui qui a la queue, auſſi-bien que les droites & les gauches des autres bataillons qui ſont aux angles, ſe ſerrent & rentrent un peu en dedans pour arrondir les angles de ce bataillon, de ſorte que (quoiqu'en quarré long) il n'ait aucune partie plus foible que l'autre.

Ce corps de troupes marchant dans l'ordre que nous supposons, ne doit craindre aucun corps de cavalerie tel qu'il puisse être, pas même le canon, qui à la vérité lui tuera du monde, mais ne l'empêchera pas de marcher. Il n'y a qu'une chose qui puisse l'arrêter dans la plaine, c'est s'il a pris son parti trop tard pour se retirer & qu'il ait donné le tems à l'armée ennemie de rassembler un corps considérable d'infanterie & de cavalerie qui se place sur son chemin, & qu'il soit obligé de les renverser pour passer. (a) Pour lors il est constant que cette figure de bataillon perdra beaucoup de sa force ; car au lieu d'être serré & uni comme quand il est arrêté, & que l'on vient l'attaquer ; ici c'est le contraire, c'est cette masse de bataillons qui marche pour attaquer l'ennemi lequel veut lui fermer le passage. Dès qu'elle en approche, elle se soumet au feu de toute l'infanterie ennemie ; en marchant elle ne doit pas tirer, & le feroit difficilement & dans le tems qu'elle se presente pour enfoncer un front égal au sien, les bataillons des ennemis qui ne sont pas de la partie attaquée, font à droite & à gauche des quarts de conversion par bataillons de front, ou par demi-bataillons, suivant que le terrain le permet, & lui tombent sur les côtés la bayonnette au bout du fusil, & presentent des rangs de front contre des flancs ; car les rangs de ce bataillon quarré dont les premiers poussent ce qui est devant eux, ne peuvent pas être suivis des autres, que d'un rang à l'autre il n'y ait un espace d'environ trois pieds. Il ne faut pas encore que durant ce tems-là il soit obligé de combattre de côté, ce qui le contraint d'arrêter, & par-là ce corps se désunit, s'allonge, & laisse des vuides entre ses parties, ce qui fait sa perte.

C'est pourquoi, pour qu'un pareil corps puisse se retirer, il faut qu'il ait pris son parti assez à tems, de sorte

(a) *Pour lors.* Les raisons qui sont ici données pour montrer que le corps de troupes dont il est question, n'est pas en force dans l'ordre où il est, faisoient partie de celles qui étoient rapportées contre la colonne de M. le Chevalier de Follard, & ses piques ou hallebardes.

qu'on n'ait pas eu celui d'oppoſer à ſa retraite de ſi grandes forces, & de lui couper le chemin.

Un autre cas encore dangereux, c'eſt qu'en ſortant de la plaine il vienne à trouver des défilés, comme des foſſés, des hayes, des villages, où il ſoit obligé de paſſer & par conſéquent de ſe tenir allongé, tandis qu'avec de l'infanterie & de la cavalerie, on prend les devants pour l'arrêter à quelque défilé & l'attaquer en flanc, en tête & en queue; d'autant plus que dans une retraite, il faut combattre en marchant & tâcher de n'être pas obligé de retourner & de s'arrêter, parce que plus on perd de tems, plus il ſe raſſemble d'ennemis contre vous. Il faut obſerver que quand vous êtes ſuivi dans certains défilés, vous pouvez être attaqué en tête, en flanc & en queue; c'eſt pourquoi, à meſure que vous avez paſſé un défilé, il faut que ce qui a la tête, prenne une figure égale en force de tous côtés en s'arrondiſſant (ſuppoſé) à meſure que les troupes ſortent du défilé; & quand enſuite vous croyez pouvoir continuer votre marche, vous le faites.

Régle.

Régle.

Il en doit être de même des bataillons qui font l'arriere-garde de ce corps; à meſure que les troupes entrent dans le défilé, celles qui reſtent à paſſer doivent toujours garder la figure ronde, ou approchante, qui diminue ſon étendue à proportion que celles qui marchent devant, ſe retirent. Par cet ordre que je viens de détailler, la tête & la queue de la marche conſervent toutes leurs forces, & ce, ſuivant que la ſituation des terrains en donne plus ou moins de facilité.

Voyons à preſent quel profit il en peut revenir à attaquer ces ſortes de bataillons. Nous avons ſuppoſé un bataillon ſe trouvant dans une action abandonné de la cavalerie. Par exemple, que dans les aîles de cavalerie il y en ait eu de placés, ainſi que quelques généraux l'ont pratiqué, & que cette aîle ſoit renverſée, que par conſequent ces bataillons dans une plaine n'ayent plus de reſſource que dans leurs propres forces; que de ce nombre il y en ait un plus éloigné des autres, & d'autres plus à

portée de se joindre. Un corps de cavalerie marche à celui qui est seul, & un autre à ceux qui sont à portée de se joindre avant de pouvoir être attaqués. Les deux ou trois bataillons s'approchent entr'eux, forment le bataillon rond; celui qui est seul & plus éloigné est obligé de se mettre seul en rond. Durant ce tems l'on combat ailleurs; on demande quel parti doit prendre la cavalerie qui a battu; ira-t'elle au secours des autres parties de son armée qui combattent, & les renforcer? Suivra-t'elle la cavalerie qu'elle a battue, ou attaquera-t'elle ces bataillons ronds? Si elle attaque ces bataillons qui sont des bastions mouvans; quand elle y réussiroit, elle perdra plus de monde qu'elle n'en détruira, au lieu que si elle va renforcer les parties de son armée qui combat encore, elle aide au gain de la bataille & même peut empêcher que cette partie qu'elle secourt ne soit battue; & quand même durant ce tems-là ces bataillons seroient à portée de quelque bois où ils pûssent se sauver, cela n'empêche pas que la bataille ne se gagne, peut-être même par le prompt secours de cette cavalerie.

De plus, quand la bataille seroit gagnée, on ne doit pas pour le seul plaisir de tuer, aller perdre inutilement de braves gens. Il faut donc chercher les moyens de les empêcher de se retirer & tâcher de les avoir prisonniers de guerre. Si c'est-là le meilleur parti que l'on juge devoir prendre à l'égard d'un ou de deux bataillons, quand il y en a un nombre considérable, tel que celui que nous avons supposé, il faut tâcher de leur barrer le chemin dans la retraite, par un moyen qui coute peu de monde; & même supposé que la nuit ou le pays leur fût favorable pour leur retraite, ne pas perdre deux ou trois mille hommes après une bataille gagnée, pour en tuer six mille à son ennemi, ou même pour les avoir prisonniers de guerre. Car comme il est d'usage d'échanger les Prisonniers, ou de les racheter pour de l'argent suivant le cartel qui se fait souvent avec des armées, à raison de dix à douze livres par homme, il vaut mieux conserver les siens, & Régle.

il me paroît que ceux qui mettent leur honneur à faire tuer du monde en pareil cas, pourroient le mieux plácer. Et même ce que je conseille à l'égard de ces circonstances je l'ai assez vû pratiquer dans les différentes armées où je me suis trouvé, de part & d'autre, après les batailles.

J'ai ci-devant dit que des bataillons & des escadrons devoient être regardés en trois manieres, ou comme des corps solides, ou divisibles, ou flexibles, & les armées entieres de même. J'ai expliqué ces trois propriétés, & par la derniere je viens de representer de quelle façon il faut s'y prendre pour former un bataillon rond, triangulaire, ou quarré, soit seul ou plusieurs ensemble. En voici, par rapport à une armée entiere, un exemple dans les commentaires de César, où il est parlé de la guerre d'Afrique (section 3.) & d'un combat entre lui & Labienus. Il est dit : » Cependant la cavalerie ennemie se fiant » à sa multitude, environne celle de César qui avoit de » la peine à la soutenir avec des chevaux las & blessés, » si bien que l'armée se trouvant en un instant investie » de toutes parts, fut contrainte de combattre en rond, » &c. «.

Je vois bien dans les auteurs Grecs & Latins que j'ai cités ci-devant, différens ordres de batailles; plusieurs même marquent les différentes occasions où il faut se servir de l'un plutôt que de l'autre. Végece, par exemple dans son troisiéme Livre, au Chapitre où il parle des différentes façons de combattre, indique l'ordre de bataille qu'il faut choisir en telle & telle occasion, il est facile de les comprendre par la description qu'il en fait, & de les tracer sur le papier. Mais comme ces ordres de bataille doivent être formés par une multitude d'hommes à pied & à cheval, il faudroit qu'il enseignât en même-tems les régles pour les ranger & les faire mouvoir en détail & en ligne, & former la figure qu'il marque, la conserver en marchant & en attaquant *(a)*, & c'est ce qu'il

(a) Végece est un abréviateur qui a fait son livre par ordre de son Empereur, pour

qu'il ne marque pas, & en quoi cependant consiste la plus grande difficulté de l'exécution, surtout pour nous aujourd'hui. Car les Grecs & les Romains agissoient sur des principes de mouvemens, & leurs troupes étoient accoutumées à prendre toutes les différentes figures qui leur étoient ordonnées, au lieu que depuis eux je n'ai vû aucuns mouvemens ni arrangemens d'ordre de bataillons & escadrons & par conséquent d'armées, fondés sur aucuns principes; de sorte que quand j'ai eu en vûe d'y en établir, ce n'a été que par un grand usage à faire mouvoir des troupes d'abord en détail & des armées ensuite, joint à une grande attention à chercher ces principes, que j'ai pû y parvenir.

Il ne faut pas se prévenir sur les difficultés apparentes qu'on peut trouver à faire former par des troupes, toutes ces différentes figures & mouvemens de bataillons & escadrons, & toutes les autres motions militaires dont j'ai parlé. Il n'y en a aucun que je ne fasse faire à un bataillon & à un escadron quand ils ne l'auroient jamais fait. Il est vrai qu'il y en a quelques-unes qu'ils ne pourroient pas bien exécuter la premiere fois, mais en peu de tems ils y seroient formés, & quand on aura lû tout ce que j'ai été obligé de mettre par écrit sur ces détails, si on voyoit faire les mouvemens dont il s'agit aux troupes, on jugeroit que la description en est plus difficile que l'exécution.

rassembler un précis de ce qui se faisoit à la guerre, & il parloit à des gens qui avoient sous la main beaucoup de livres qui renfermoient les premieres régles des manœuvres & motions militaires, & il y avoit même des écoles où des maîtres enseignoient la pratique de ces motions.



CHAPITRE XIV.

Des ordres de bataille.

Définition. J'AI défini l'ordre de bataille d'une armée pour combattre, une disposition, un arrangement de bataillons & d'escadrons formé par rapport à la situation du lieu où l'on doit combattre & à l'ordre & arrangement que l'armée opposée aura pris ou peut prendre, & ce dans l'ordre le plus avantageux pour la combattre.

Cette définition ne peut pas être plus précise vû la diversité des situations où l'on peut combattre, comme sont des Pays coupés de bois, ravins, fossés, ruisseaux, hayes, villages, Pays de montagnes, de plaines unies; d'autres, partie coupés, & partie plaines. Ainsi on ne peut faire aucune disposition juste de cavalerie & d'infanterie, qu'on ne connoisse la nature du lieu où l'on va combattre. Néanmoins cette diversité de situation peut se réduire à de certaines maximes générales, & en suivant la méthode dont on se sert pour enseigner les fortifications, nous pourrons parvenir à établir nos principes. Principes. D'autant plus qu'une armée rangée en ordre de bataille est une fortification mouvante, dont il faut que toutes les parties se flanquent, se soutiennent & se communiquent aisément, Axiome. que la cavalerie soit placée dans des lieux où elle puisse agir, de sorte que l'irrégularité du terrain ne nous prive pas de ses avantages.

Pour enseigner les fortifications, on commence par la réguliere; on trace (supposé) sur le papier, un exagone un ou octogone. On attache à cette figure toutes les pieces les plus parfaites de l'art. On suppose encore une place dans une plaine rase, sans aucun avantage ni desavantage par sa situation; après que l'on a donné des régles pour la fortifier, on en donne d'autres pour l'at-

taquer & la défendre. Quand on a bien démontré ces parties, on enſeigne la fortification irréguliere qui eſt celle où il s'agit du contour irrégulier d'une Ville ſituée dans des lieux, les uns hauts, les autres bas, dans des rochers, marais, &c. Pour fortifier ces endroits on ſe ſert des mêmes régles & principes, que pour la fortification réguliere ; & comme le contour que vous aurez à fortifier ne vous permettra pas de les ſuivre exactement, vous chercherez au moins à en approcher autant qu'il ſera poſſible.

Suivant cette méthode nous commençons par les différens ordres de bataille que l'on peut former dans les plaines unies, où rien ne nous gêne, & comparer l'un avec l'autre, afin que l'on puiſſe juger de celui qui doit être le plus fort. Nous ferons faire à ces armées tous les mouvemens néceſſaires, & je montrerai les différentes manieres dont on peut les faire combattre en plaine. Les principes dont nous nous ſervirons pour cela, joints à l'application qui en ſera faite à un certain nombre d'exemples de différentes ſituations où des armées peuvent ſe rencontrer, conduiront à pouvoir comprendre la maniere la plus parfaite d'ordonner une armée pour combattre dans tous les terrains irréguliers; enſorte qu'un général ayant reconnu celui où il va combattre, à la ſeule vûe de telle ou telle ſituation, puiſſe dire, c'eſt un tel ordre de bataille qu'il faut que je prenne.

ARTICLE PREMIER.

Des différens ordres de bataille qu'une armée peut former en plaine unie, & où l'on ne rencontre aucun obſtacle de la part du terrain.

DANS le chapitre où nous avons parlé de la maniere la plus ordinaire de mettre les armées en bataille du tems de Louis XIII, dans la minorité de Louis XIV,

& obſervée même par pluſieurs juſqu'aujourd'hui ; j'ai dit que c'étoit de les mettre en bataille ſur deux lignes, & de donner autant de diſtance entre deux bataillons & deux eſcadrons que chacun en occupoit par ſon front, afin qu'ils puſſent facilement faire des quarts & des demi-converſions, pour tourner de tous les côtés qui pouvoient leur convenir, ſans pouvoir ſe choquer ni ſe rompre en faiſant leurs mouvemens ; & de plus, pour que les troupes de la ſeconde ligne puſſent traverſer la premiere, ſi cela étoit néceſſaire ſans la rompre ; que la premiere de même après avoir fait une demie converſion, eut la facilité de paſſer dans les intervalles de la ſeconde ; un autre objet étoit encore de tenir un plus grand front.

Ces raiſons qu'on a données juſqu'à ce tems ne pouvoient avoir lieu, que parce qu'on ne connoiſſoit pas tous les mouvemens que l'on peut faire faire à un bataillon & à un eſcadron tels que je les ai décrits. Autrefois même il n'étoit pas queſtion du *wider-zourouk* dont j'ai parlé. On regardoit ces corps comme ſolides uniquement ſans aucune autre propriété ; cette grande étendue qu'on donnoit au front n'étoit que pour éviter d'être embraſſé de l'ennemi par les flancs de la ligne, mais de la diſtance qu'on mettoit pour cela entre les bataillons & eſcadrons, il s'enſuivoit qu'ils étoient tous en particulier expoſés à être pris en flanc par une armée qui auroit moins de diſtance entre les ſiens.

Dans le réglement de l'année 1703, dont j'ai ci-devant parlé, il eſt dit que chaque bataillon occupera cent vingt pas, dont environ quatre-vingt pour le bataillon, cinquante à ſoixante pour la diſtance de lui à un autre. J'ai obſervé que le pas y étoit évalué à raiſon de trois pieds, ainſi s'il n'y avoit que les cent vingt pas juſtes, ce ſeroit ſoixante toiſes, mais comme il y eſt marqué quatre-vingt pas pour le bataillon, & cinquante à ſoixante pour la diſtance, ce calcul n'eſt pas juſte. Ce que je puis juger c'eſt qu'il falloit que ce fût vingt-cinq à trente toiſes de diſtance entre les bataillons. Quant à celle des eſcadrons

entr'eux, il n'en eſt pas parlé, & la plûpart ſe mettent en bataille tant plein que vuide, ainſi qu'on en pourra juger par les exemples que je citerai. Les raiſonnemens que je ferai ici vont approfondir le tout.

Nous avons ſuppoſé ci-devant une armée en bataille ſur deux lignes, chacune de trente bataillons dans le centre, & les trente eſcadrons ſur les aîles de chacune de ces lignes, le tout faiſant cent vingt eſcadrons & ſoixante bataillons. Je ſuppoſe encore chacun de ces bataillons de cent vingt hommes de front à raiſon de deux pieds par homme; ce ſont quarante toiſes, & l'eſcadron de quarante-ſix maîtres à chaque rang, à raiſon de trois pieds par cavalier, ce ſont vingt-trois toiſes par eſcadron; ſur ce pied, ſi cette armée étoit en bataille ſans aucune diſtance d'un bataillon à l'autre, & d'un eſcadron à l'autre, ces lignes ſeroient pleines, & occuperoient de front deux mille cinq cens quatre-vingt toiſes. La premiere choſe que l'on doit faire quand on entre en campagne, eſt de régler ſur combien de rangs ſe formeront les bataillons & eſcadrons (quoique je ne l'aye jamais vû ordonner) de ſçavoir quelle eſt leur force, & combien à peu près ils auront d'hommes & de cavaliers à chaque rang. Car un bataillon qui a cent vingt hommes à chaque rang, n'occupe par ſon front que quarante toiſes; celui de cent cinquante, occuperoit cinquante toiſes. L'eſcadron qui n'a que quarante-ſix maîtres n'occupe que vingt-trois toiſes, s'il en avoit ſoixante, il en occuperoit trente; & comme cela n'eſt jamais égal, qu'il y en a de plus forts & de plus foibles les uns que les autres, il faut régler le front par le plus grand nombre à peu près d'égale force. Mais s'il y en avoit dont le front fût beaucoup plus grand, il faudroit en diminuer l'étendue en leur donnant un rang de plus, & un rang de moins à ceux dont l'étendue ſeroit moindre pour en étendre le front à proportion des autres. La régle qu'on donne pour le front d'un bataillon à raiſon de deux pieds par homme, & pour l'eſcadron à raiſon de Régle.

trois pieds par cavalier, ne peut pas être estimée plus juste, on ne peut le contester, mais bien la distance qui doit être entre deux bataillons, aussi-bien qu'entre deux escadrons. C'est ce que nous allons agiter.

Une armée telle que nous venons de la supposer sur deux lignes, si elle étoit en bataille sans aucun intervalle d'un bataillon à l'autre ni d'un escadron à l'autre, à raison de quarante toises par bataillon & de vingt-trois par escadron, auroit deux mille cinq cens quatre-vingt toises de front, ainsi que je l'ai dit. Si on donnoit dix toises de distance d'un bataillon à l'autre, & sept entre les escadrons, l'étendue seroit de trois mille trois cens toises. Si la distance entre les bataillons étoit de vingt toises, & celle des escadrons de douze, l'étendue seroit de trois mille neuf cens toises; si enfin les distances étoient égales au front pour être tant plein que vuide, l'étendue de ces lignes seroit de cinq mille cent soixante toises.

Une armée de cinquante bataillons & de cent escadrons à chaque ligne telle que j'en ai vû, (& même de plus nombreuses) que nous supposons en bataille en ligne pleine, sans distance entre les bataillons & escadrons, occuperoit quatre mille trois cens toises. Si la distance étoit réduite à moitié, c'est-à-dire, à vingt toises entre les bataillons & douze entre les escadrons, l'étendue seroit de six mille quatre cens cinquante; si tous les bataillons & escadrons étoient en bataille tant plein que vuide, ce seroit huit mille six cens toises d'étendue.

Comme les armées d'aujourd'hui sont bien plus grandes que celles du tems de Louis XIII, & du commencement du régne de Louis XIV, le terrain à moins de le choisir exprès, ne permet pas de donner tant de distance entre tous les bataillons & escadrons. Néanmoins comme il y a des exemples que des troupes se soient mises en bataille avec ces grandes distances, pouvant faire autrement, de quoi elles se sont mal trouvées, puisque cette disposition a été cause de la perte de plusieurs grandes batailles, il est bon d'en faire connoître les dé-

fauts afin de faire abandonner ces anciens préjugés qui ſont contre les bons principes, en voici la preuve.

Je ſuppoſe vingt bataillons de cent vingt hommes de front à chaque rang ſur ſix de hauteur, ſans aucune diſtance entr'eux; chaque bataillon aura quarante toiſes de front, ce qui fera huit cens toiſes d'étendue. Je ſuppoſe encore vis-à-vis d'eux, dix bataillons de pareil nombre d'hommes & de rangs en bataille tant pleine que vuide; il ne ſera pas difficile de juger que les vingt doivent battre les dix. Ce que l'on dit de vingt bataillons contre dix doit s'entendre de même de vingt eſcadrons oppoſés à dix.

Si contre les vingt bataillons dans la même étendue de terrain, il y en avoit quinze, comme ils auront encore vingt toiſes d'intervalle entr'eux, outre l'avantage du nombre, l'ordre de bataille des vingt ſeroit encore plus fort que celui des quinze; s'il y avoit dix-huit bataillons contre vingt, leſquels dix-huit pour ne pas laiſſer d'intervalle entr'eux auroient même leurs files plus ouvertes; pour lors leur ligne ſeroit pleine auſſi; mais quoiqu'elle fût également pleine, comme les files des vingt bataillons ſeroient plus ſerrées, outre l'avantage du nombre, leur ordre ſeroit toujours plus fort que celui dont les files ſeroient plus ouvertes.

On objectera, mais comment ſe pourroit-il que l'avantage de la ligne pleine fût ſi grand, puiſque l'on a vû des troupes en bataille tant pleine que vuide dans un pays ouvert, en battre d'autres qui étoient en ligne pleine? Je conviens de ce fait, & même dans la ſuite, j'en rapporterai des exemples. Mais je répondrai à cette objection, que pluſieurs parties contribuent au gain d'une bataille, comme 1°. ſçavoir profiter de la ſituation des lieux. 2°. Plus de force dans la diſpoſition des troupes qui forment l'ordre de bataille. 3°. Sçavoir en faire combattre à la fois plus que ſon ennemi. 4°. Plus de courage dans les troupes. 5°. Plus d'art pour combattre. Ces avantages étant joints enſemble, on doit être sûr de la victoire.

Dans la queſtion dont il s'agit, voyons quelles ſont celles de ces parties qui ont manqué, & dont le défaut aura occaſionné que la ligne tant pleine que vuide, ait battu la ligne pleine.

Quand ces lignes marchent l'une contre l'autre dans un pays ouvert, les troupes de la ligne tant pleine que vuide ne peuvent charger chacune en particulier, que celle qui ſe trouve vis-à-vis de l'étendue de leur front; & dès qu'elles ſont jointes, ſi elles pouſſent & renverſent celles qu'elles ont chargées, elles gagnent du terrain: car un inſtant ſeul détermine ſouvent l'action. Les troupes de la ligne pleine qui ſe ſeront trouvées vis-à-vis les intervalles de la ligne tant pleine que vuide, voyant leur ligne rompue & pourſuivie, & n'ayant pas ſçu prendre un parti, & ſe retourner, pour charger de l'un & de l'autre côté les flancs des bataillons & eſcadrons ennemis, pour lors ſe trouvant ſéparées de ce qui eſt déja pouſſé & renverſé, & ſéparées même encore entr'elles, chacune ne ſonge plus qu'à voir comment ſe retirer. Voilà ce que j'ai vû arriver & que d'autres ont pû voir comme moi.

Quoiqu'il ſemble naturel que des troupes qui dans l'action ſe trouvent vis-à-vis des intervalles de la ligne oppoſée doivent entrer dedans, pour tomber ſur les flancs des bataillons & eſcadrons ennemis, néanmoins il y a bien des troupes qui ne s'en aviſent pas, parce que les choſes les plus claires & les plus naturelles doivent leur avoir été montrées & qu'elles doivent les avoir pratiquées dans les exercices (ce qui ne s'eſt pas fait). C'eſt ce qui fait ſentir la néceſſité qu'il y a de faire former aux troupes, dans les exercices, ces différens ordres de bataille, de faire marcher l'une contre l'autre des lignes comme celles dont il s'agit, & de leur montrer qu'en cette occaſion quand elles ſçauront d'elles-mêmes en chargeant entrer dans les intervalles & tomber ſur les flancs des bataillons & des eſcadrons, ſe ſéparer en deux ſi l'intervalle eſt grand, la moitié faiſant à droite, l'autre moitié

Régle.

moitié à gauche un quart de converſion pour charger non-ſeulement les flancs, mais encore embraſſer en même-tems la queue des bataillons & eſcadrons ennemis, dont le front eſt attaqué, il s'enſuivra que la ligne tant pleine que vuide ne pouvant réſiſter, après avoir tiré, pliera ſans attendre le premier coup d'épée, ſurtout ſi elle n'eſt pas de la derniere valeur, ou ſi elle attendoit le choc de pied ferme, ſon ordre a trop de déſavantage pour qu'elle puiſſe éviter d'être battue, même quand le courage feroit moindre dans les troupes de la ligne pleine. ☞ Car ſi elles ont une fois connu dans les exercices, les avantages de leur ordre, elles marcheront aſſurées que ce qui leur ſera oppoſé, ne peut tenir.

Ainſi quand il eſt arrivé que la ligne tant pleine que vuide ou même ayant des diſtances beaucoup moins grandes, a battu la ligne pleine, ce n'a été ni la force de l'ordre, ni la ſupériorité du nombre qui ont manqué à celle-ci, mais bien l'art & le courage.

On m'objectera encore : Mais il eſt arrivé dans des batailles que des troupes pour s'être trop ſerrées, & n'avoir pas eu la liberté de ſe ſervir de leurs armes, ont été battues. Je veux bien admettre cette raiſon, quoiqu'il ne ſoit pas sûr que ce ſoit la véritable, & qu'on ne s'en ſerve le plus ſouvent, que pour ne pas avouer que la troupe n'a pas fait ſon devoir. De plus, me dira-t'on, comment une ligne pleine peut-elle marcher ſi le terrain ſe rétrecit ? Elle ne pourra ſe maintenir droite. Je répondrai à ces deux queſtions, que quand des troupes ſe ſont trouvées trop ſerrées pour combattre, ou pour marcher, c'eſt faute d'art ; d'autant que quand des lignes dans un lieu ouvert marchent l'une à l'autre, la trop grande étendue eſt bien à craindre, mais non la petite pour celle qui la garde. Lorſqu'une ligne pleine entre dans un terrain qui s'élargit, pour lors elle eſt contrainte en marchant, de s'ouvrir par la droite, ou par la gauche, ou par les deux en même-tems, afin de n'être pas priſe par les flancs, & par conſéquent elle eſt obligée de donner des

intervalles entre les bataillons & escadrons, & c'est ce qui affoiblit son ordre. Tout au contraire quand cette ligne pleine, en marchant, trouve un terrain qui se resserre, pour lors aux endroits de la ligne où les bataillons & escadrons sont trop serrés, l'officier général qui commande cette division, ou le brigadier sa brigade, doit ordonner à tel & tel bataillon, ou tels escadrons de se mettre en interlignes. Ces bataillons & escadrons arrêtent, les autres en marchant s'élargissent dans le vuide que ceux-là leur ont donné, tandis qu'eux forment une interligne derriere les troupes qui occupent le terrain qu'ils occupoient, & si en marchant le terrain s'élargit, les troupes de la ligne s'ouvrent en marchant pour laisser reprendre aux bataillons & escadrons de l'interligne leur premier poste. Par ce moyen le manque de terrain, loin de nuire, rend l'ordre plus fort, puisqu'il produit une réserve pour renforcer la ligne dans le besoin.

Régle.

On a fait voir ci-dessus qu'une ligne pleine, quelqu'étendue qu'elle ait, au moyen du quart de conversion sur le centre que font chaque bataillon & chaque escadron, toutes ses parties tournent plus vîte que par le quart de conversion qui se fait, quand c'est l'extrêmité de la droite ou de la gauche du bataillon ou de l'escadron qui sert de pivot; ce qui pour tourner de tous côtés, demande entr'eux une distance égale à leur front, au lieu qu'étant même en ligne pleine, & chacun tournant sur son centre, cela fait le même mouvement que celui d'un nombre de barrieres qui tourneroient chacune sur un pivot, pour former un espace de terrain, à l'effet de quoi elles presentent toute leur longueur, au lieu que pour en ouvrir le passage, les côtés de ces barrieres étant poussés tournent & décrivent chacun un quart de cercle, & alors la barriere ne presente plus que son épaisseur, & quand on les a passées, en les poussant, elles se referment & se présentent comme elles étoient. Tel est, dis-je, le mouvement de cette ligne pleine laquelle est un quarré long qui ne forme plus qu'un grand bataillon & un

grand escadron, puisque toutes ses parties se touchent comme celles d'un seul bataillon ou d'un seul escadron. Or, si un bataillon & un escadron, quand ils vont charger, laissoient un vuide dans l'étendue de leur front, l'ennemi les perceroit par-là : la ligne qui a des intervales, a les mêmes défauts contre celle qui n'en a pas. C'est-pourquoi il n'y a aucune raison de mouvemens de bataillons & d'escadrons qui puisse obliger à donner des distances entr'eux quand ils sont en ligne, surtout dans le moment que l'on va charger; car pour lors il n'y a d'autres mouvemens à faire que de marcher de front en avant pour attaquer. Par tout ailleurs, on sçait bien qu'il y a toujours quelques distances entre les bataillons & les escadrons, d'autant que comme nous fixons l'étendue sur le pied complet & qu'ils ne le sont pas un jour d'action, il y a toujours trois ou quatre toises entr'eux, afin de marcher facilement; mais quand on charge, si on peut ne point laisser d'intervalle & être bien serré, c'est le mieux.

Or, puisque les armes dont nous nous servons aujourd'hui, ne demandent aucune distance entre les files, ainsi que je l'ai prouvé ci-devant, & qu'en exécutant les différens mouvemens de bataillons & d'escadrons que je viens de décrire, & que j'ai reconnu pouvoir sûrement se faire dans l'action, la ligne n'exige plus aucune distance entre ses parties, pour se tourner de tous côtés quand il est nécessaire; il n'y a donc plus aucune raison qui puisse empêcher de conclure que les forces mouvantes d'un nombre de troupes mises en ligne pleine, & dont les files sont serrés, sont plus grandes non-seulement que celles de la ligne tant pleine que vuide qui auroit pareil nombre de rangs, mais encore que toutes celles d'un ordre de bataille qui laisseroit quelque distance entre les bataillons & escadrons, ou qui étant aussi en ligne pleine auroit les files plus ouvertes.

C'est-pourquoi toutes les fois que près de combattre, on sera maître de prendre un ordre de bataille en ligne

pleine, soit cavalerie ou infanterie, il ne faut pas manquer de le faire; si cela ne se peut pas par rapport à l'étendue du terrain que l'on a à remplir, il faut au moins donner les intervalles les plus petits qu'il sera possible, & éviter toujours d'être obligé d'en donner de grands. Quand on s'y trouvera contraint vis-à-vis d'un ennemi qui n'en aura point, ou peu, on doit être persuadé qu'il n'y a que le plus d'art & le plus de courage pour combattre qui puisse donner sur lui la victoire, son ordre de bataille étant plus fort, outre la supériorité du nombre.

Régle.

Il est aisé de comprendre que lorsque des armées en ligne s'approchent pour combattre, souvent les difficultés qui se rencontrent sur le terrain ne leur permettent pas de pouvoir se charger dans tout leur front, mais seulement dans une partie; en ce cas celui qui remplit l'étendue de cette partie par des lignes pleines contre des lignes tant pleines que vuides, a plus de force dans son ordre de bataille, fait combattre un plus grand nombre de troupes à la fois, placées avantageusement & d'une épaisseur convenable, & par conséquent a tout l'avantage de son côté. Mais supposons, dira-t'on, deux armées qui ayent également chacune trente bataillons & soixante escadrons, dont le front supposé de cent vingt hommes chacun, occupera quarante toises par bataillon & vingt-trois toises par escadron sur le pied de quarante-six maîtres. Que l'une des deux soit en bataille sur une seule ligne pleine ayant les trente bataillons dans le centre, & trente escadrons sur sa droite & autant sur sa gauche, ce qui fera une étendue de deux mille cinq cens quatre-vingt toises; que l'autre soit vis-à-vis en bataille tant pleine que vuide sur deux lignes ayant quinze bataillons dans le centre de chacune, & quinze escadrons sur les droites & les gauches de chacune de ces lignes, cette armée occupera le même front que l'autre, quoique sur deux lignes; on demandera, dis-je, quelle est celle des deux dont l'ordre de bataille est le plus fort.

Cette question est plus difficile à décider que la pre-

miere, & avant que de la résoudre, il faut que je rapporte les différentes manieres que pratiquent les vieilles troupes bien instruites, quand elles sont en lignes pour marcher l'une contre l'autre, & comment elles peuvent s'y prendre pour charger ; ainsi ce sera dans l'article suivant que je répondrai à l'objection.

ARTICLE II.

Description des différentes manieres dont des armées combattent en plaine.

JE suppose deux armées en bataille, en lignes tant pleines que vuides dans une plaine unie, marchant de front l'une à l'autre, ou l'une des deux arrêtée attendant l'autre, ou bien encore (après lui avoir laissé faire presque tout le chemin, pour lui donner occasion de rompre son ordre dans sa marche) s'ébranlant pour l'aller charger, quand elle la voit proche.

De vieilles troupes bien instruites qui marchent de front à un ennemi, ont une grande attention à marcher en ligne droite, & à garder les distances qu'elles ont entr'elles ; à cet effet elles doivent aller à petits pas, de tems en tems se redresser, observant un grand silence pour entendre les commandemens, point de bruit de tambour ni de trompettes, ce qui n'est utile ici que pour donner quelque signal. L'infanterie doit marcher la bayonnette au bout du fusil, chargé & appuyé sur le bras gauche ; la cavalerie doit avoir une demi-cuirasse que l'on appelle plastron & qui se met seulement par devant, & marcher l'épée à la main, & quand on est précisément au moment de charger, les rangs & les files de l'infanterie & de la cavalerie doivent se serrer. Le premier rang de la cavalerie soutenu des derniers, tâche à coups d'épée d'ouvrir l'escadron qu'il combat, & de le rompre. Dans l'infanterie les rangs de derriere étant près des pre-

miers les poussent & les soutiennent tandis que ceux-ci par leur poids, & à coups de bayonnettes tâchent de renverser le front qui leur est opposé; si l'affaire a été disputée, l'armée qui a battu est plus ou moins rompue, & doit tâcher de se reformer promptement pour être en état de soutenir la seconde ligne des ennemis au cas qu'elle se soit avancée, & de marcher à elle en ordre pour l'attaquer; & dans le tems que cette premiere ligne qui a battu, s'avance, sa seconde doit s'approcher d'elle à proportion, & même faire avancer devant soi quelques bataillons & escadrons à portée de la premiere, pour prendre la place de quelques-uns des escadrons ou de quelques bataillons qui auroient été maltraités. On peut même faire passer cette seconde ligne dans la premiere si celle-ci s'étoit fort rompue en battant la premiere des ennemis, ce qui lui donneroit le tems de se reformer, pour venir ensuite appuyer celle qui lui servoit de seconde ligne quand elle viendroit à charger; & supposé que la seconde ligne des ennemis fût encore battue, pour lors n'ayant plus d'ennemis en ligne qui puissent revenir sur vous, vous devez détacher des droites & des gauches de chaque bataillon & chaque escadron, des compagnies entieres qui aillent en avant, tandis que les lignes les suivront: ces compagnies détacheront elles-mêmes des escouades qui se débanderont pour aller plus en avant charger les fuyards afin d'empêcher que rien ne puisse se reformer, & ce jusqu'à une certaine distance, que ces détachemens seront toujours appuyés par la ligne qui les suivra.

Voici encore des manieres différentes de faire combattre des armées l'une contre l'autre en plaine, car cela n'est pas uniforme chez toutes les nations: assez souvent celle qui se trouve en bataille attend l'autre de pied ferme, & quand celle-ci est bien près, l'infanterie genouil en terre lui tire tout son feu & se releve pour la recevoir la bayonnette au bout du fusil. La cavalerie tire aussi, & laisse tomber le mousqueton; la décharge de l'infan-

terie fait tomber beaucoup de monde quand elle est faite à propos, de près, & par des gens fermes; ce qui fait quelquefois tourner le dos à quelque partie de la ligne, mais le plus souvent, quand cette ligne qui marche est composée de bonnes troupes, elle se presse d'entrer dans la ligne qui a tiré, comptant le plus grand danger passé, & celle-ci a peine à soutenir cette impétuosité.

D'autres fois, quand celle qui attend voit la ligne des ennemis à quatre-vingt toises ou environ, elle fait par rang ou par division un feu continuel, ce qui oblige la ligne des ennemis de se presser de marcher, & dans un si long espace de se rompre en marchant; quand elle est près, celle qui étoit arrêtée, s'ébranle pour la charger, & la trouvant un peu en confusion parce que les bataillons & escadrons sont dérangés, que les files sont les unes trop ouvertes, les autres trop serrées, elle a l'avantage sur elle que les siennes au contraire n'étant point ouvertes & étant restées en droite ligne, tout peut charger en même-tems.

Il y a encore des troupes qui ne se défendent qu'à coups de feu; si on le soutient & que l'on avance sur elles la bayonnette au bout du fusil, elles se défendent mal aux coups de main. Pour ce qui est des troupes nouvelles ou médiocres, elles marchent toujours mal en ligne, & si elles sont arrêtées, les unes tirent de loin, & les autres de plus près, après quoi le plus grand nombre tourne le dos pour n'être pas joint. Dans la cavalerie quand la ligne qui attend voit celle de l'ennemi s'approcher, si les escadrons de cette ligne arrêtée ne sont pas bien fermes, pour lors l'inquiétude prend à ceux qui sont aux flancs; on voit les cavaliers s'ébranler & dès qu'ils sont sur le point d'être joints la troupe tire quelquefois, & plie.

Quand une affaire a été disputée, ceux qui ont le plutôt battu ce qui leur étoit opposé, au lieu de suivre les fuyards, doivent aller au secours de ceux qui se battent encore, & s'ils avoient été renversés, attaquer ceux qui les auroient poussés, ce qui pourroit leur donner le tems

de se rallier & de se reformer. Voilà à peu près les différentes manieres dont les armées se battent dans les lieux ouverts, où elles peuvent le faire dans tout leur front. Ainsi nous pouvons à present agiter, laquelle des deux armées égales en nombre telles que nous les avons supposées ci-dessus, a formé un ordre de bataille plus fort, ou celle qui est sur une seule ligne pleine, ou celle qui est sur deux lignes tant pleines que vuides.

ARTICLE III.

Sçavoir quel est l'ordre de bataille le plus fort de deux armées égales en nombre, dont l'une est en bataille sur une seule ligne pleine, & l'autre sur deux lignes, tant pleines que vuides.

POUR donner plus de jour à la solution de cette question, & que tout homme, soit de guerre ou autre, en puisse juger, je vais commencer ici par comparer un petit nombre contre un pareil, & ensuite en venir à de plus grands. Supposons seulement cent chevaux formant un escadron sur trois rangs & qui entrant dans une plaine, apperçoivent cent chevaux des ennemis en deux troupes, dont l'une ne sera qu'à quarante toises & l'autre à cent cinquante : ou bien cent hommes de pied sur cinq rangs qui en apperçoivent cent des ennemis, mais en deux détachemens à pareille distance ; (ce que nous disons pour la cavalerie est égal pour l'infanterie.) Il paroît en cette occasion que le bon sens nous dit, dépêchons-nous de charger cette premiere troupe, avant que celle de derriere l'ait jointe ; comme nous sommes le double en nombre, nous l'aurons battue avant ce tems-là. Si cette seconde n'avance pas, la premiere étant battue, nous aurons sur elle le même avantage quand nous l'attaquerons, à quelques hommes près que nous aurons hors de combat.

Si

Si dix escadrons ou dix bataillons entrant dans une plaine trouvoient pareil nombre des ennemis dont cinq bataillons ou escadrons ne seroient qu'à quarante toises d'eux, & les cinq autres à cent cinquante, n'attaquerez-vous les cinq premiers qu'avec cinq des vôtres pour garder les autres à ne rien faire, en attendant que les cinq des ennemis se soient approchés pour les combattre ? ou bien si vous chargerez promptement les cinq avec vos dix avant qu'ils puissent être joints. D'autant plus que dans des plaines dès que l'on est joint, un moment décide l'action ; assurément vous vous déterminerez à attaquer les cinq premieres troupes avec vos dix, pour avoir ensuite le même avantage sur les cinq autres de votre ennemi.

Revenons maintenant à la ligne pleine telle que nous l'avons supposée ci-dessus, de trente bataillons dans le centre, & de trente escadrons sur la droite, & autant sur la gauche, occupant en tout deux mille cinq cens quatre-vingt toises d'étendue, contre deux lignes tant pleines que vuides composées en tout d'un pareil nombre de troupes en bataille occupant le même front, la seconde à cent cinquante toises de sa premiere. On demande, quand la ligne pleine s'avance pour charger la premiere ligne de l'armée, tant pleine que vuide, ou que l'armée tant pleine que vuide s'avance pour attaquer l'autre, laquelle des deux armées a formé l'ordre le plus fort ?

Pour en juger, commençons par la marche. Quand la ligne pleine marche de front pour charger la premiere ligne des ennemis qui est en bataille tant pleine que vuide, les commandans des bataillons & escadrons qui se trouvent vis-à-vis les intervalles, doivent avertir dans l'infanterie les deux compagnies qui sont à la droite & à la gauche de chaque bataillon, & les commandans des escadrons, les compagnies qui en sont aux droites & aux gauches, que dans le moment que la troupe sera prête d'entrer dans les intervalles, ils ayent à avancer & à tourner à-droite & à-gauche, pour tomber sur les Régle.

flancs des bataillons & escadrons dans l'intervalle desquels ils entreront, tandis qu'on les attaque encore dans leur front; que le centre de ces troupes entre de front dans le milieu de l'intervalle, & marche en avant sans se rompre; que le fort de l'action étant passé, les compagnies détachées se remettent à leurs postes. Que ces bataillons & escadrons qui ont passé dans les intervalles, après s'être un peu avancés donnent le tems à ceux qui ont combattu de se reformer, pour soutenir tous ensemble la seconde ligne des ennemis, si elle s'étoit avancée pour secourir la premiere, ou si elle restoit dans son premier poste, marcher en ligne pleine pour l'attaquer. Si la seconde ligne des ennemis l'attend, suivant toutes les régles, ils seront encore battus, & il est à croire qu'elle n'attendra pas, surtout encore s'ils ont mis dans la premiere la plus grande partie de leurs meilleures troupes; ce qui affoiblit d'autant la vertu de la seconde, laquelle néanmoins si on veut la regarder comme un soutien, doit être composée de ce qu'il y a de plus aguerri & de plus capable de résolution sans s'étonner de voir la premiere ligne battue, autrement une seconde ligne devient inutile; cette vérité n'auroit pas besoin d'exemple, je ne laisserai pas cependant d'en rapporter dans la suite.

Principes.

On me demandera; mais quelle doit être la distance entre les deux lignes d'une armée qui va combattre, & quand la premiere combat, la seconde doit-elle garder cette distance, ou s'approcher de la premiere?

Lorsque l'on met des armées en bataille sur deux lignes, la bonne distance entre les deux lignes doit être d'environ cent cinquante toises, ou autrement dit trois cens pas que nous avons évalué à trois pieds chacun. Cette distance sur le terrain ne se mesure pas à la toise, elle se donne à vûe & par estimation; elle convient pour faire facilement mouvoir plusieurs bataillons & escadrons, marchant de front d'une droite à une gauche entre les deux lignes; mais pour cela il faut que le terrain

le permette, car quelquefois elle ne pourra pas être de cent toiſes : mais quand on en eſt le maître, celle de cent cinquante toiſes eſt plus convenable, d'autant que quand il eſt néceſſaire d'approcher la ſeconde ligne de la premiere, on eſt toujours à tems de le faire avant que l'ennemi ait attaqué la premiere. De plus, outre que cette diſtance convient pour une premiere diſpoſition, c'eſt qu'elle eſt hors du feu de la premiere ligne des ennemis, ſous lequel on ne ſe ſoumet qu'autant que l'exige l'action qui ſe paſſe; je parle ſur-tout du feu de l'infanterie, car pour celui de la cavalerie le mouſqueton ne porte pas ſi loin, & le nombre de ceux qui peuvent tirer eſt peu de choſe. Par celui de l'infanterie on perd du monde à cent toiſes, mais on n'y regarde pas de ſi près quand il eſt néceſſaire de ne pas être plus éloigné; plus on approche, plus on en perd, à cinquante toiſes beaucoup, à vingt-cinq encore davantage.

Les diſtances ainſi réglées entre les deux lignes, quelque parti que prenne la ſeconde ligne de l'armée qui eſt en bataille ſur deux lignes tant pleines que vuides, l'ordre de bataille n'en devient pas plus fort. Si elle demeure à cent cinquante toiſes ou à cent vingt, elle laiſſe battre ſa premiere ligne, ſans ſe mettre à portée de lui être d'aucun ſecours. Si d'ailleurs elle s'avance à cinquante ou vingt-cinq toiſes, elle ſe met ſous le feu, & perd du monde inutilement. On ſuppoſe que la ligne pleine attaque la premiere ligne, tant pleine que vuide, de front, & que par les intervalles elle embraſſe les flancs de chaque bataillon & eſcadron ennemi. Par-là cette ligne pleine a de grands avantages, car outre le grand nombre d'hommes qu'elle détruit, c'eſt que des bataillons & eſcadrons étant rompus ne peuvent ſe reformer que fort loin & avec beaucoup de tems. D'ailleurs comme les bataillons & eſcadrons de la ligne pleine qui ſe ſont trouvés dans les intervalles, ſont entiers, & les autres fort peu rompus, vû la grande ſupériorité en tout avec laquelle ils ont combattu; cette ſeconde ligne tant pleine

que vuide, soit qu'elle attaque ensuite, ou qu'elle attende qu'on la charge, combat toujours avec les mêmes desavantages qui ont fait battre la premiere. Mais si au contraire, la ligne pleine approchant, elle eut entré & rempli les intervalles de sa premiere, pour lors étant pleine aussi, la force de l'ordre de bataille eut été égale, & les troupes qui auroient eu le plus d'art & de courage auroient seules remporté la victoire.

On dira: mais quand vous ne faites qu'une ligne, si elle vient à être battue, vous n'avez plus aucune ressource; au lieu que celui qui met son armée en deux lignes, si la premiere est battue, peut rétablir l'affaire avec la seconde. Je répondrai que si la ligne pleine (qui a le double de troupes & qui n'a nulle partie foible), quand elle charge la premiere ligne ennemie, tant pleine que vuide, dont chaque bataillon & escadron a les flancs découverts, est battue avec ces avantages, elle l'eût été bien plutôt si elle eut été tant pleine que vuide; & la ressource dans une seconde ligne seroit bien foible, dès que les deux lignes n'en formant qu'une n'auroient pû résister à une seule, tant pleine que vuide.

Supposant que l'armée ennemie au lieu d'être en bataille sur deux lignes tant pleines que vuides, ne donnât que vingt toises de distance entre les bataillons, & douze entre les escadrons, ce qui ne fait que moitié de l'étendue du front des bataillons & escadrons; en ce cas il faudroit toujours former la ligne pleine contre ces deux lignes qui seroient formées sur vingt-deux bataillons dans le centre, & vingt-deux escadrons sur chaque aîle: les huit bataillons restans formant une réserve derriere l'infanterie, & les huit escadrons à chaque aîle faisant la même chose.

L'on doit par préférence rendre la premiere ligne pleine, plutôt que de donner des distances, en vûe d'avoir de quoi former une seconde ligne, laquelle (à proprement parler) ne doit être regardée que comme une grosse réserve. Quand même les lignes des ennemis n'auroient

que de très-petites diſtances, il ſeroit toujours avantageux de former ſa premiere ligne pleine & ſans aucune diſtance; d'ailleurs il faut être toujours prêt à faire avancer des troupes de la ſeconde dans la premiere, ſuivant le beſoin qu'on peut en avoir.

Si une armée qui ſeroit ſur deux lignes tant pleines que vuides contre une autre en ligne pleine, pour ne lui pas laiſſer l'avantage d'attaquer en flanc chaque bataillon & chaque eſcadron, d'un bataillon ſur ſix rangs en formoit deux ſur trois, ce qui rendroit ſa ligne pleine quant à l'infanterie; & pour ce qui eſt de la cavalerie, au lieu de former les eſcadrons de trois rangs, ſi elle les mettoit ſur deux: cet arrangement, à peu de choſe près, lui donneroit une ligne pleine auſſi-bien qu'à ſon ennemi. Dans ce cas, quel ſeroit l'ordre le plus fort?

Ce que je viens d'exprimer ci-deſſus de la maniere dont les armées ſe chargent en plaine, doit décider la queſtion. Il eſt conſtant que la ſeule ligne pleine a toujours le double de combattans à la fois en infanterie, & un tiers de plus en cavalerie. De plus, en voulant remédier à l'inconvénient de pouvoir être pris en flanc, & rempliſſant à cet effet les diſtances aux dépens de l'épaiſſeur néceſſaire qu'il faut qu'ait une ligne ainſi que chaque bataillon & eſcadron en particulier pour former un corps dont l'épaiſſeur réponde à ſa longueur, on rend par-là toute la ligne ſans force. Car il eſt certain que des bataillons ſur ſix rangs, quand ils chargent des bataillons qui n'en ont que trois, par leur poids les renverſent dans le moment; & quand ils ne feroient que tirer, le feu étant ſi ſuperieur, l'armée ſur trois rangs perdroit beaucoup de monde, ce qui éclairciroit ces rangs qui n'auroient pas aſſez d'épaiſſeur pour remplir ceux qui ſeroient tués ou bleſſés. La cavalerie avec trois rangs contre deux auroit un avantage proportionné; une ligne pleine ſi mince réſiſte encore bien moins que ſi elle avoit des diſtances & plus d'épaiſſeur.

ARTICLE IV.

Sçavoir si dans les ordres de bataille en plaine on doit toujours mettre toute l'infanterie dans le centre des lignes, & toute la cavalerie ensemble sur les aîles, sans y mêler de l'infanterie.

POUR bien examiner cette question, je vais commencer par supposer deux armées égales en infanterie & cavalerie en bataille sur deux lignes, ayant chacune trente bataillons dans le centre, & trente escadrons sur chaque aîle, un bataillon occupant quarante toises, & un escadron vingt-trois. Ces lignes seront pleines & auront deux mille cinq cens quatre-vingt toises de longueur, dont l'infanterie en occupera douze cens, & chaque aîle six cens quatre-vingt-dix. Ceux qui voudront donner des distances entre les bataillons & escadrons, rendront la ligne plus longue; mais la régle que je vais donner servira à toute sorte d'étendue.

Celui qui connoît sa cavalerie meilleure que celle de son ennemi, n'a pas besoin de mêler de l'infanterie dans ses aîles, & d'affoiblir par-là le corps de son infanterie qui est au centre; mais celui qui connoît celle de son ennemi pour être plus aguerrie & d'une vigueur au-dessus de la sienne, doit la fortifier par de l'infanterie. Régle.

Le nombre & la disposition de l'infanterie dans les aîles se sont réglés différemment au gré des généraux. Nous voyons que quelques-uns dans les tems passés se sont contentés de mettre aux flancs des escadrons des pelotons d'infanterie de vingt-cinq, trente à quarante-hommes, quelquefois davantage; il y en a cependant peu d'exemples pour les actions dans les plaines unies. Ces pelotons ne pouvoient faire qu'une seule décharge, qui même ne se faisoit de leur part que dans un esprit de crainte, parce qu'ils n'avoient aucun moyen de se défendre dès qu'ils pouvoient être abandonnés de leur cavalerie,

ce qu'ils n'ont pas à craindre dans les pays mêlés, c'est-à-dire, partie coupés, partie ouverts, où cela se pratique plus communément ; d'ailleurs les armées alors n'étoient pas si nombreuses, & il y avoit peu ou point de dragons. Aujourd'hui si on avoit besoin d'un pareil secours en plaine unie, les dragons pourroient servir à cela, parce qu'étant à cheval, dès qu'ils auroient tiré ils mettroient leur fusil en bandouliere & combattroient l'épée à la main contre la cavalerie ; ou s'il s'agissoit de forcer quelques passages, bois ou hayes garnis d'infanterie, ils mettroient pied à terre, attaqueroient cette infanterie, & après l'avoir forcée iroient remonter à cheval.

C'est-pourquoi quand on juge à propos de placer de l'infanterie dans les aîles, il faut des corps plus nombreux & en état de faire un feu continuel & de se défendre s'ils étoient abandonnés de leur cavalerie ; aussi depuis assez long-tems y place-t'on des bataillons entiers, quelquefois deux, trois & quatre à côté l'un de l'autre, seulement à un endroit de la ligne. Quelques généraux en ont placé en deux ou trois endroits de la ligne, tous dans le même alignement de la cavalerie, & formés à l'ordinaire en quarré long.

Mais comme ces bataillons sont placés dans la ligne à l'ordinaire, ils ne peuvent tirer facilement que devant eux, fort peu obliquement, & point du tout sur le flanc ; c'est pourquoi quand une ligne de cavalerie marche pour attaquer celle qu'elle croit être protegée du feu de l'infanterie les escadrons qui se trouvent vis-à-vis de cette infanterie s'arrêtent un peu éloignés pour ne pas essuyer son feu de trop près, tandis que le reste de la ligne marche toujours pour attaquer la cavalerie qui est vis-à-vis d'elle. Si l'infanterie fait feu sur la cavalerie qui avance, dans le moment les escadrons qui étoient arrêtés vont au grand trot pour l'enfoncer ; alors sûrement elle ne songe plus à proteger la cavalerie qui est à sa droite & à sa gauche. Si elle ne tire pas & qu'elle conserve son feu, elle devient inutile, & dès que la ligne est percée en

quelque endroit, ces bataillons sont tournés de tous côtés, & étant en quarré long ont peine à se défendre. De plus, trois ou quatre bataillons ensemble tiennent trop d'étendue pour que ceux du centre soient à portée de proteger par leur feu la cavalerie qui est sur leur droite & sur leur gauche.

Il faut encore examiner quand on met de l'infanterie dans les aîles, s'il en faut dans les deux lignes, ou seulement dans la premiere. Commençons par supposer que ce soit seulement dans la premiere, & en ce cas voyons de quelle ligne il faut la tirer. Celui qui est obligé de fortifier ses aîles avec de l'infanterie ne peut le faire qu'en affoiblissant le corps de son infanterie qui est au centre, (comme nous les avons supposés égaux en nombre), celui de son ennemi qui n'en tire point devient supérieur au sien, c'est pourquoi il faut tâcher que la diminution qui se fait au corps d'une infanterie soit moins nuisible par comparaison à l'avantage qu'on en retirera d'en fortifier la cavalerie. Dans le cas dont il est question on doit préférer de fortifier les aîles; la raison est qu'en une bataille qui se donne dans une plaine unie hors de portée de terrains qui puissent être favorables à l'infanterie, si la cavalerie est battue, quand même l'infanterie de la même armée seroit victorieuse, elle ne pourroit poursuivre sa victoire, & que le mieux qu'il pût lui arriver, seroit de pouvoir se retirer en bon ordre; mais quoiqu'il en soit, il faut tâcher de n'employer dans vos aîles que le nombre d'infanterie nécessaire, & il faut la tirer des parties qui ne sont pas les premieres exposées à l'action.

Axiome.

Régle.

Nous avons dit ci-dessus qu'une armée en bataille étoit une fortification mouvante, dont il faut que toutes les parties se flanquent & se donnent un secours mutuel; c'est en conséquence de ce principe que quand on croira nécessaire de mêler de l'infanterie dans les aîles, on doit la disposer en la maniere ci-après.

Les aîles de cette armée sont supposées avoir trente escadrons à chaque ligne, qui occupent six cens quatre-vingt-

vingt-dix toiſes ; c'eſt l'étendue du terrain qui doit régler le plus ou le moins d'infanterie qu'il faut mettre dans les aîles. Suivant cette régle, de huit en huit eſcadrons il y aura un bataillon, ils ſeront par conſéquent à cent-ſoixante toiſes ou environ l'un de l'autre ; ainſi ſur une pareille longueur quatre bataillons à chaque aîle de la premiere ligne ſeront ſuffiſans. Par exemple, depuis l'infanterie on comptera huit eſcadrons ; à la tête du huitiéme on placera un bataillon, un autre à la tête du ſeiziéme, un à la tête du vingt-quatriéme, & le quatriéme bataillon à la tête du trentiéme eſcadron. Régle.

L'armée qui mettra quatre bataillons dans ſa premiere ligne de l'aîle droite, & autant dans ſa premiere de la gauche, les tirera de la ſeconde ligne, & les placera d'abord comme des réſerves derriere les ſecondes lignes de leur aîle. Les vingt-deux bataillons qui reſteront dans le centre de la ſeconde ligne, au lieu de quarante toiſes de terrain, en occuperont cinquante-deux ou environ, & auront par-là douze toiſes de diſtance de l'un à l'autre, ce qui rendra leur front égal aux trente de la premiere ligne.

Lorſque l'ennemi approchera pour attaquer, ou que l'on voudra marcher à lui, les quatre bataillons qui ſont en réſerve derriere chaque aîle, traverſeront la ſeconde ligne pour aller ſe placer en interligne derriere les eſcadrons de la premiere, à la tête deſquels ils devront combattre. Voici la conduite que ces bataillons obſerveront.

Avant que de traverſer la premiere ligne, ces bataillons ſerreront leurs rangs à ſix pieds, & enſuite feront demi-tour à droite, & formeront le quarré à angles ouverts. Pour avoir le dernier rang en dedans du quarré, le côté du quarré qui aura la tête fera demi-tour à droite ; les côtés qui ſeront aux flancs & qui feront tête en dedans, feront à droite & à gauche un quart de converſion par quart de compagnies ; pour lors ils feront tête à la marche, & leurs rangs auront ſix pieds de diſtance comme les autres. Le côté du quarré qui aura la queue & qui fait tête au

front, marchera de front auſſi-bien que le premier, ce bataillon demeurera où il ſe trouvera alors placé, ſuivant ce que j'ai dit, juſqu'à ce qu'on lui ordonne de marcher. Lorſqu'il en aura ordre, les deux eſcadrons qui feront ſur ſon paſſage feront l'un à droite l'autre à gauche un quart de converſion ſur leur centre, & pour lors ces bataillons traverſeront la ligne & s'avanceront à vingt-cinq ou trente toiſes du front de cette ligne. Durant ce tems les eſcadrons qui auront fait un quart de converſion ſur le centre pour les laiſſer paſſer, ſe remettront comme ils étoient, & ſur le même alignement.

Lorſque ces bataillons ſeront en avant de vingt-cinq à trente toiſes de la ligne, ils reſteront comme ils ſeront, juſqu'à ce qu'ils reçoivent ordre d'avancer ou de tirer; s'ils reçoivent ordre de tirer, pour lors chaque bataillon formera le rond de la maniere que je l'ai enſeigné, & tirera de même que je l'ai dit.

Comme dans ce tems-là le côté du rond qui regarde notre ligne n'a rien à craindre de l'ennemi, il ſe partagera à cet effet par la moitié de ſon front, fera un quart & demi de converſion pour faire tête à l'ennemi, & pouvoir tirer tant que l'ennemi ne ſera pas proche de notre cavalerie. Si l'ennemi s'avançoit ſur notre cavalerie, ce quatriéme côté feroit demi-tour à droite, enſuite un quart de converſion pour reformer le rond.

Ces bataillons placés à vingt-cinq ou trente toiſes en avant de notre ligne de cavalerie forment une fortification réguliere, en ce qu'ils doivent être conſiderés comme des baſtions de place, & la cavalerie comme les courtines dont la ligne de cavalerie des ennemis ne pourra approcher ſans être ſoumiſe au feu continuel de ces baſtions, qui étant à cent ſoixante toiſes ou environ l'un de l'autre, ne pourront pas ſe faire grand mal en croiſant leur feu ſur la cavalerie ennemie.

Si cette diſpoſition des bataillons empêchoit la ligne des ennemis d'avancer, & l'obligeoit de ſe donner le tems de faire venir de l'infanterie pour la lui oppoſer, ces

bataillons (*a*) marcheroient dans le même ordre, aussi-bien que les lignes de cavalerie, & quand ils feroient à cinquante toises ou environ de celle des ennemis, ils s'arrêteroient & feroient un feu continuel sur leur cavalerie, de la maniere que je l'ai enseigné. Pour lors, ou la ligne restera en place sans bouger, auquel cas elle perdra bien du monde inutilement (car notre cavalerie doit toujours laisser agir son infanterie, la laissant devant elle, sans quoi elle perdroit son avantage), ou enfin la cavalerie des ennemis marchera à la nôtre, & alors le feu croisé des bastions lui détruira beaucoup de monde & la mettra bien en désordre avant qu'elle la puisse joindre. Si celle qui se trouve vis-à-vis de ces bastions veut les enfoncer, c'est une grande opération pour elle que d'entreprendre de passer sur le ventre à des bataillons formés de la sorte, pour trouver ensuite des escadrons qui l'attendent en bon ordre. Cependant c'est le parti qu'elle est forcée de prendre, ou celui de se retirer. Régle.

Voilà quelle est la proportion du nombre de bataillons nécessaire pour flanquer & appuyer les aîles de cavalerie & la maniere la plus parfaite de le faire; car ceux qui jusqu'à présent ont mis des bataillons dans les aîles, les ont mal placés faute de principes, les ayant toujours disposés dans le même alignement de la cavalerie, où ils ne flanquoient pas & ne pouvoient tirer qu'une fois. De plus, ils ont mis trop de bataillons dans un même endroit & point aux autres, les formant toujours d'ailleurs en quarré long.

Mais pour rendre ces bataillons encore plus forts, & leur ôter toute crainte de la cavalerie ennemie, j'observerai qu'il seroit bon qu'ils eussent des chevaux de frise, comme en avoient des Nations contre lesquelles nous avons fait la guerre; & au lieu de les faire porter dans les marches, comme elles le faisoient, par des soldats des bataillons qu'elles destinoient à cela, il faudroit les faire

(*a*) Ces bataillons marcheroient comme il a été dit qu'ils devoient marcher, c'est-à-dire, en reprenant la figure de quarré à angles ouverts.

voiturer ſur des charettes d'artillerie, ce qui n'en demanderoit que fort peu, & un jour d'affaire on les diſtribueroit aux bataillons qui ſeroient deſtinés pour être placés dans les aîles.

Pour faire voir qu'il vaut mieux prendre des bataillons de la ſeconde ligne que de la premiere, c'eſt que s'ils étoient tirés de celle-ci, ſon front en ſeroit d'autant moins étendu, & par conſéquent plus court que celui de l'ennemi, ou pour l'étendre également au ſien il faudroit donner des diſtances entre chacun des bataillons & des eſcadrons, ce qui affoibliroit l'ordre de bataille. Notre infanterie de premiere ligne n'ayant plus la même étendue de front, les eſcadrons placés à ſa droite & à ſa gauche ſe trouveroient vis-à-vis des bataillons ennemis qu'ils ne pourroient attaquer que dans leur front, au lieu que laiſſant le nombre complet d'infanterie à la premiere ligne, elle demeure pleine & a le même front que celle de l'ennemi. La cavalerie a auſſi la même étendue que la ſienne, & de plus huit bataillons en avant qui donnent une grande ſupériorité aux aîles de cavalerie, non-ſeulement par le nombre de troupes qui y combattent en même-tems, mais encore par leur emplacement; ainſi cette premiere eſt conſidérablement ſupérieure à celle de l'ennemi. Il eſt à préſumer qu'une ligne fortifiée comme celle que je viens de décrire, doit battre celle qui lui eſt oppoſée, & que ſi elle étoit elle-même battue avec une ſi bonne diſpoſition, elle l'eût été bien plutôt ſi elle n'avoit pas été fortifiée par les huit bataillons de la ſeconde ligne, de ſorte que ſa perte auroit enſuite entraîné celle de l'autre, quand bien même on n'auroit pas tiré de celle-ci les huit bataillons.

Mais ſi on jugeoit à propos de fortifier les ſecondes lignes des aîles, d'où faudroit-il prendre les bataillons? Je répondrai que ſi la cavalerie de l'ennemi eſt ſi conſidérablement ſupérieure à la vôtre que vous fuſſiez obligé de mettre de l'infanterie aux aîles de la ſeconde ligne auſſi-bien qu'à celles de la premiere, il faudroit prendre

également des bataillons de cette ſeconde ligne pour les placer dans ſes aîles, comme on a fait pour la premiere. Ainſi au lieu de trente dans le centre, il n'en reſtera plus que quatorze qui feront en bataille, tant plein que vuide, pour occuper le même front que les trente de la premiere.

On doit regarder une ſeconde ligne comme une groſſe réſerve pour en fortifier ſa premiere, & en remplacer les troupes qui auront été battues; & comme les bonnes troupes ne ſont pas toutes emportées en même tems, la ſeconde ligne ſuppléera par d'autres à celles qui auront été obligées de plier, & on fera avancer en leur place ce qui en ſera tiré de cette ſeconde ligne pour ſe joindre à ce qui combat encore; & remettre ainſi la premiere en force.

Si l'ennemi, dont nous ſuppoſons la cavalerie ſupérieure à la nôtre, ſe ſervoit des ſecondes lignes de ſes aîles, pour tourner les vôtres ſur les flancs, & que pour y oppoſer, & aller la combattre, vous vous ſerviſſiez auſſi de la ſeconde ligne de votre aîle, pour lors votre cavalerie ne pourroit pas être ſoutenue de votre infanterie, parce que l'infanterie ne va pas ſi vîte que la cavalerie; le meilleur parti à prendre eſt de ſe laiſſer tourner & faire avancer l'extrêmité de vos deux lignes de cavalerie pour les joindre par quelques eſcadrons tirés de la ſeconde, leſquels feroient face au flanc. Alors ſi la cavalerie ennemie ſe préſente au flanc ou derriere la ſeconde ligne, il faut l'attendre avec l'infanterie que vous aurez placée dans vos aîles; ſi cette cavalerie ſe preſente en queue, les bataillons qui étoient en avant de la ſeconde ligne de l'aîle iront derriere, & la cavalerie fera demi-tour-à-droite en faiſant ſur le centre une demie-converſion, afin de preſenter toujours à l'ennemi ſon premier rang. Outre que la cavalerie ennemie ne tentera peut-être pas d'attaquer votre ſeconde ligne flanquée comme elle eſt, c'eſt que durant ce tems, le ſort de la premiere ſera décidé; c'eſt-pourquoi tout le mieux que l'on puiſſe faire,

quand un ennemi a une cavalerie supérieure, soit en bonté, ou en nombre, il faut pour renforcer son ordre, se servir de l'infanterie de la seconde ligne, afin de fortifier les flancs & l'étendue des aîles de la premiere & seconde ligne, & placer toujours cette infanterie de maniere qu'elle puisse flanquer tout ce qui veut approcher
PLAN. XVIII. de la cavalerie & du flanc des lignes. La planche XVIII. represente l'armée telle que je la suppose ayant les deux aîles fortifiées d'infanterie.

Quoique les raisons que j'apporte soient suffisantes pour prouver qu'il ne faut tirer que des lignes qui ne sont pas les premieres exposées à l'action, les troupes nécessaires pour fortifier quelques endroits de l'ordre de bataille qui en auroient besoin; néanmoins, pour appuyer mon raisonnement, en voici un exemple. César à la bataille de Pharsale, tira de sa troisiéme ligne une cohorte par légion, dont il fit une quatriéme qu'il plaça (a) en ligne oblique sur le flanc de sa droite pour la mettre à couvert contre la cavalerie de Pompée; ainsi qu'il est representé sur la planche XII, seconde Partie.

Mais, me dira-t'on, si votre ennemi voyant que vous mettez de l'infanterie dans vos aîles, en mettoit aussi dans les siennes, quoique même sa cavalerie fût supérieure? En ce cas voici ce qu'il y auroit à faire. Lorsque l'on place de l'infanterie en réserve derriere les secondes lignes, & qu'on ne la met pas d'abord dans la premiere, c'est pour cacher à l'ennemi notre dessein, & si on le peut faire de maniere qu'il ne s'en apperçoive que dans le moment que l'on va charger, en ce cas il n'est plus tems pour lui d'y remédier; mais supposons qu'il ait le tems de le faire, pour lors, au lieu d'un bataillon seul, pour former un rond, ou un quarré, on en joindra deux ensemble, afin d'être supérieur en infanterie aux aîles, & ces bataillons au lieu de se former à six de hauteur, se formeront à huit, ce qui rendra cet ordre encore plus

(a) La façon dont César a formé sa ligne oblique sera expliquée dans la seconde Partie, Chapitre IV. Art. VI. & suivans.

fort; ainſi au lieu de quatre bataillons, il y en aura huit qui ne formeront néanmoins que quatre baſtions. Car ſi l'on en formoit en plus grand nombre, ils ne pourroient pas croiſer leur feu ſans tirer l'un ſur l'autre.

On me dira encore, ſi votre ennemi faiſoit de même ſes baſtions de deux bataillons, il vous ſeroit égal? Oui, mais pour lors ce ſeroit l'infanterie qui décideroit le plus du gain de la bataille; mais ajoutera-t'on, ſi malgré cette diſpoſition votre cavalerie eſt battue, que deviendront ces bataillons? J'ai dit ci-devant que la cavalerie qui aura battu feroit mal de s'arrêter à les charger, qu'elle doit plutôt s'attacher alors à tourner les lignes de ſon ennemi, les prenant en flanc & par derriere, pour aider par-là à ſa ligne qui combat, (ſoit qu'elle ait déja l'avantage ſur l'autre, ſoit qu'elle ait du deſſous) à pouvoir renverſer celle qui lui eſt oppoſée, ce qui lui eſt bien plus néceſſaire pour le gain de la bataille, que de s'amuſer à vouloir enfoncer des bataillons ronds, ce qui couteroit bien du tems & beaucoup de monde. Mais enfin, m'objectera-t'on, s'il les attaquoit & les enfonçoit? S'il y réuſſit, & que cependant ces bataillons ayent bien fait leur devoir, ce ne pourra être qu'après avoir perdu beaucoup plus d'hommes qu'il n'en aura détruit, & il n'arrivera à ces bataillons mouvans que ce qui arrive aux baſtions ſolides de maçonnerie, deſquels avec le tems & la perte de bien du monde, on ſe rend à la fin le maître.

Si les deux armées, que nous ſuppoſons égales en nombre d'infanterie & de cavalerie étoient égales auſſi en bonté de cavalerie & d'infanterie, faudroit-il mettre de l'infanterie aux aîles? On eſt perſuadé que des bataillons placés, comme ci-deſſus, à la tête de la premiere ligne des aîles, doivent donner un grand avantage ſur celle qui n'en a pas & que comme on les tire de la ſeconde ligne, on fait combattre à la fois par ce moyen un plus grand nombre d'hommes, puiſque ces bataillons ronds loin de nuire à la ligne devant laquelle ils ſont placés, la rendent ſupérieure à celle de l'ennemi, & même la met-

tent en état de s'ébranler & de marcher droit à lui dans la disposition ci-dessus marquée, au lieu d'attendre qu'il vienne l'attaquer.

Si dans le vuide des bastions, ou un peu en arriere à côté d'eux, on mettoit de petites pieces de canon trainés par des hommes; cela ne feroit-il pas un bon effet? Je répondrai qu'oui, si les lignes demeuroient long-tems éloignées sans se joindre; mais dès qu'elles s'approchent pour charger, le feu qui sort de ces bastions est suffisant, & celui du canon ne procure pas pour lors un grand avantage.

Puisque l'on trouve utile de fortifier les aîles de cavalerie avec de l'infanterie, si on mettoit de la cavalerie dans les lignes d'infanterie pour la fortifier, cela donneroit-il encore un avantage? Je répondrai, que lorsque des lignes d'infanterie s'approchent pour se charger, si elles tirent, la cavalerie ne peut rester sous un si grand feu, & que si elle y restoit, sa perte seroit trop grande pour lui laisser des forces suffisantes pour pouvoir battre ce qui lui sera opposée; mais on peut la mettre en interligne, afin qu'elle ne soit pas sous le feu, c'est-à-dire la poster à la tête de la seconde ligne, d'où elle se porteroit brusquement sur la partie de la premiere qui auroit besoin de son secours.

Régle.

Quoique l'on puisse par une bonne disposition de son infanterie mêlée avec de la cavalerie, prendre en plaine un ordre de bataille qui fasse perdre à son ennemi l'avantage de sa supériorité en cavalerie pour un combat général; néanmoins si nous le supposons si fort supérieur, il a bien d'autres avantages dans les plaines unies telles qu'il en est question. Car sans hazarder de bataille il peut se servir de sa supériorité en cavalerie pour resserrer son ennemi dans ses subsistances, tandis qu'il lui est facile de s'en procurer abondamment étant le maître de la campagne, parce qu'il n'est pas pratiquable dans les plaines, d'envoyer de l'infanterie avec de la cavalerie loin du camp, soit pour faire la guerre & incommoder son ennemi,



a 200. toises l'une de l'autre, mais pour pou-
tés des ailes, il convient mieux que les lignes
llons de l'extremité de chaque aile ne forment
en lignes ponctuées

oises
600 800 toises

nemi, soit aussi pour faire des fourages & autres opérations, pour tout le service d'une armée. On est donc obligé d'y suppléer, en faisant des détachemens plus nombreux en cavalerie que lui, & si la vôtre péche par la qualité, ou qu'elle soit inférieure en nombre, cette fatigue fait perdre journellement beaucoup de chevaux, ce qui rend celle de l'ennemi si considérablement supérieure, & le met tellement en état de vous resserrer dans vos subsistances, qu'il vous oblige enfin de lui abandonner la campagne (*a*).

C'est-pourquoi il a toujours été vrai de dire que celui qui a une armée supérieure en cavalerie à celle de son ennemi, soit par le nombre, ou par la qualité, doit tâcher d'attirer la guerre dans des pays de plaines & chercher à y combattre. Au contraire, celui qui est inférieur en cavalerie ou par la qualité, ou par le nombre, doit faire son possible pour l'attirer dans des pays coupés; mais quand il n'a pû éviter la plaine, il faut qu'il prenne l'ordre de bataille que j'ai décrit ci-dessus, il est formé sur de bons principes & doit être préféré à tout autre.

ARTICLE V.

Combien on peut former de différens ordres de batailles dans des plaines où il n'y a aucune protection à prendre du terrain; & si les armées dès qu'elles approchent doivent toujours marcher l'une contre l'autre en ligne droite & parallele, pour se charger en même tems dans tout leur front.

De toutes les figures que les armées peuvent prendre pour former des ordres de bataille, il n'y en a pas qui n'ait quelque côté plus foible que l'autre; le rond seul a toutes ses parties égales, mais il ne convient que

(*a*) Quand ceci a été écrit nous n'avions pas à beaucoup près tant de troupes légéres qu'à présent.

dans une défensive très-forcée, & à de petits corps de troupes. L'ennemi, pour combattre, nous présente toujours sa partie la plus forte qui est le front (ou du moins doit le faire). Mais ceux qui sont habiles tâchent de l'éviter & de le prendre par ses parties foibles, qui sont les flancs & le derriere, ou de tomber sur une portion de son front, avec beaucoup plus de troupes qu'il ne peut y en opposer dans le moment, parce qu'il est constant que toutes les fois que par un mouvement court, & qui n'aura pas été prévu de l'ennemi, vous pourrez porter sur une partie de son ordre, un plus grand corps que celui qui y sera pour vous résister, en vain l'ennemi veut-il faire venir des troupes des parties éloignées qui ne sont point attaquées, cette partie que vous attaquerez sera renversée avant qu'elle puisse être secourue, sur-tout dans des plaines, où bien peu de tems suffit pour décider une action. Voilà le principe général sur lequel on doit former les ordres de bataille pour attaquer les ennemis, non-seulement dans les plaines, mais dans des terrains irréguliers, où l'on trouve bien plus d'occasions de prendre ses avantages que dans les plaines; car l'ennemi voyant tous vos mouvemens, s'ils ne sont pas courts & promts, peut facilement juger de votre dessein, & parer l'attaque que vous voudriez lui faire avec avantage, & par-là vous obliger à l'attaquer dans tout son front. C'est pourquoi, pour tous ces mouvemens de précision, celui dont les troupes y sont le mieux exercées, & qui sçait approcher son ennemi avec une armée dont toutes les parties soient disposées à pouvoir promptement prendre tel ordre de bataille que le terrain, & la disposition de l'armée ennemie, lui feront juger être le meilleur pour l'attaquer avec avantage, celui-là, dis-je, doit réussir dans son entreprise.

Axiome.

Mais quoique l'on ne puisse pas déterminer tous les différens ordres de bataille que l'on peut former pour attaquer son ennemi, puisque cela dépend de tant de circonstances, néanmoins en réduisant à un certain nombre

les ordres qu'il faut former en plaine, cela sera suffisant pour donner à connoître tous les différens partis qui seront à prendre ; & comme je me suis trouvé penser à peu de chose près comme Végece, pour ce qui regarde les ordres de bataille en plaine, je vais rapporter ce qu'il en dit dans son troisiéme Livre de l'*Art Militaire*, Chapitre XX, où il compte sept façons de mettre les armées en bataille pour combattre. Nous y distinguerons ceux qui peuvent être aujourd'hui à notre usage, d'avec ce qui ne peut plus se pratiquer par rapport aux armes dont nous nous servons ; ce qui donnera une idée générale de ce qu'il faut faire dans les différentes occasions, non-seulement en plaine, mais dans tous les terrains irréguliers, comme pays coupés de bois, fossés, hayes, & autres semblables.

Ce XX[e] Chapitre de Végece commence par ces mots : *Depugnationum septem sunt genera vel modi*. On peut voir le texte latin pour la force des expressions, mais en voici la traduction françoise tirée de ce que j'en ai compris, tant par le latin, que par une ancienne version que j'en ai trouvée.

ARTICLE VI.

Premier ordre de bataille.

LE premier ordre, dit Végece, est de combattre avec un front fort étendu, qui forme un quarré long, tel que nous le pratiquons encore ; il n'est pas estimé des personnes habiles, parce que des troupes sur un grand front ont bien de la peine à marcher sans s'ouvrir en plusieurs endroits, & si l'ennemi s'en apperçoit il perce par les ouvertures. De plus, s'il est supérieur en nombre il vous déborde, & vous prend par les flancs, en quoi il vous met en très-grand danger, si vous n'avez des réserves qui se portent au flanc pour l'empêcher, de sorte que nul ne

doit combattre de cette maniere, s'il n'est supérieur en nombre & en qualité de troupes, pour embrasser & tourner les flancs de l'ennemi.

REFLEXIONS.

Tout ce que dit Végece de ce premier ordre, est vrai, & les personnes habiles & qui ont conduit des armées pensent aujourd'hui comme on pensoit de son tems. J'ajouterai que dans un ordre étendu en plaine, comme peu de tems décide du gain, ou de la perte d'une bataille; un général qui combat de cette maniere ne contribue en rien à donner, dans l'action, de la force à son ordre & le rendre supérieur à celui de son ennemi; il abandonne aux troupes toute la conduite & la réussite du combat, ce qui n'est que trop ordinaire.

ARTICLE VII.

Deuxiéme & troisiéme ordres de bataille.

LE second est oblique, & est estimé meilleur que bien d'autres, car si on dispose de bonnes troupes en lieu convenable, quoique pressé par un ennemi supérieur en nombre, & même aguerri, on peut par le moyen de cet ordre remporter la victoire. Voici la maniere de le former. Quand les deux armées viennent à marcher l'une contre l'autre, alors tenez votre gauche assez éloignée de la droite de votre ennemi, ensorte qu'elle soit hors de la portée des dards & des fléches, tandis que votre droite marchera toujours, & s'approchera de la gauche de l'ennemi pour l'attaquer avec ce que vous aurez de meilleur en cavalerie, & en infanterie, faisant ensorte de le prendre par le flanc & par derriere; que si une fois vous commencez à le faire plier, appuyé que vous serez d'une partie de vos troupes, vous remporterez infailliblement la victoire, sans avoir rien perdu des troupes que vous

aurez tenues éloignées de l'ennemi. Pour combattre de la ſorte, il faut former votre ordre de bataille (*a*) comme la lettre A, ou comme le niveau d'un maçon; mais ſi l'ennemi vous prévenoit par cette même diſpoſition qu'il auroit priſe avant vous, il faudroit promptement renforcer votre gauche de toutes vos réſerves tant d'infanterie que de cavalerie; & oppoſer à cet Art les plus grandes forces que vous pourriez pour empêcher que vous ne fuſſiez pris en flanc ou par derriere.

Le troiſiéme ordre eſt ſemblable au ſecond qui eſt de faire par votre gauche ce qui vient d'être marqué par la droite, mais il n'a pas la même force (dit Végece) parce que, quand de ſa gauche on attaque la droite de l'ennemi, on a beaucoup plus de peine ne pouvant le faire qu'à découvert; au reſte (ajoute-t'il, après avoir enſeigné la maniere de s'y prendre), il faut prendre garde que l'ennemi ne vous perce par le moyen des coins qu'il formera à cet effet.

REFLEXIONS.

Ce ſecond & ce troiſiéme ordre ſont également bons pour nous, vû les armes dont nous nous ſervons. Un

(*a*) Le latin dit *ad ſimilitudinem A littera, vel libella fabrilis. Fabrilis* dit également tout ouvrier; & l'outil à quoi cet ordre reſſemble plus qu'à la lettre A, c'eſt le compas ou équierre briſée d'un maçon, ouvert de 45 à 60 degrés, ce qui donne la même ouverture que la lettre A, & n'a point la traverſe qui joint les deux jambages de cette lettre. Le terme latin *libella* veut dire niveau, & Végece ne s'eſt point ſervi de celui de *circinus*, qui veut dire compas; il me paroît cependant qu'il n'a pas dû ſe ſervir pour exprimer ſon ordre *oblique*, de la comparaiſon d'un niveau qui eſt fait à angle droit; & quand Végece parle de la ſixiéme façon de ranger une armée, il ne ſe contente pas de dire, *éloignez votre gauche*, comme à la ſeconde, mais il dit, *éloignez extrêmement loin votre gauche*, longiſſimè, *& qu'elle forme comme une broche ou un javelot qui ſe preſente directement*, ce qui repréſente une ouverture d'un angle droit, & par conſéquent reſſemble plus à un niveau que la ſeconde façon. Les deux commentateurs de Végece, Modius & Stéocchius, qui n'entendoient rien à la guerre, ne diſent rien ſur cela, non plus que le traducteur moderne qui avoit peu d'expérience de la guerre dans le tems qu'il a rendu le ſervice aux militaires de donner ſa traduction. Il ſemble dans ſa préface demander un ouvrage qui ait le même objet que celui-ci.

général par la disposition qu'il fait pour attaquer la partie foible de l'ennemi, donne aux troupes un grand avantage & contribue beaucoup au gain de la bataille.

La raison pour laquelle le troisiéme ordre dont parle Végece étoit plus difficile aux Grecs & aux Romains, c'est que comme ils portoient leurs boucliers sur le bras gauche, ils s'en servoient pour parer les dards & les fléches en marchant par leur droite pour prendre le flanc gauche de l'ennemi; il n'en étoit pas de même quand ils marchoient par leur gauche pour attaquer le flanc droit, parce que pour lors ils presentoient le côté droit en marchant lequel étoit à découvert.

Thucidide, liv. V. section 19, nous l'explique dans le recit qu'il fait de la premiere bataille de Mantinée entre les Lacédemoniens & leurs alliés commandés par le roi Agis, contre les Mantinéens & les Athéniens avec leurs alliés. J'ai rapporté ce passage dans mes remarques sur les auteurs Grecs & Latins, page 36 & suivantes.

ARTICLE VIII.

Quatriéme & cinquiéme ordres de bataille.

LE quatriéme ordre est quand deux armées marchent de front l'une à l'autre, & qu'étant à quatre ou cinq cens pas de distance entr'elles, une des deux fait marcher ses aîles pour aller brusquement à celles de l'ennemi & les renverser; mais comme il faut pour cela diminuer les forces du centre, si l'ennemi n'est bientôt rompu il trouve le moyen de l'attaquer & de le prendre par ses flancs, & par-là de séparer votre armée en plusieurs parties.

Le cinquiéme est pareil au quatriéme, il n'y a que cette différence qu'on met l'armure légere & les archers devant le centre pour qu'il ne soit pas facilement enfoncé, &c.

REFLEXIONS.

Ce quatriéme & cinquiéme ordres n'en font qu'un pour nous aujourd'hui, qui ne distinguons plus d'armure légere ni d'armure pesante ; nos troupes, armées comme elles sont, faisant la fonction de ces deux différens corps. Mais outre cette raison nos aîles aujourd'hui sont ordinairement composées d'un corps bien plus nombreux de cavalerie que n'avoient les Romains ; & si dès ce tems-là, quand les aîles étoient renversées, cela produisoit un si grand avantage, à plus forte raison à present ; mais pour réussir sans avoir lieu de craindre pour notre infanterie, voici ce qu'il faut faire.

Quand les armées sont à cinq ou six cens pas au plus l'une de l'autre, il faut que celle qui est supérieure en cavalerie, fasse doubler le pas à ses aîles pour aller attaquer celles de l'ennemi, & qu'en marchant son aîle droite se jette un peu sur sa droite, & celle de la gauche sur sa gauche, pour déborder par les flancs celles qu'elles vont attaquer, en se tenant un peu obliques, pour ne pas trop approcher les escadrons qui joignent l'infanterie, afin de les obliger par-là de se déplacer, s'ils veulent vous venir attaquer. Alors s'ils le font, il s'ensuivra qu'ils ne seront plus protégés de l'infanterie (*a*) ; dans ce cas il est constant que tout l'avantage est pour l'armée dont les aîles iront attaquer, & comme ces charges de cavalerie sont bientôt décidées, avant que les lignes de l'infanterie en soient venues aux mains, le combat aux aîles sera fini.

Il y a plusieurs exemples que des aîles de cavalerie se sont chargées avant leur infanterie rarement avec dessein, souvent parce que ce corps pouvant aller plus vîte

(*a*) Quand c'est par hasard qu'il arrive que les aîles se choquent avant le centre, les aîles peuvent se jetter en marchant trop sur le centre, & alors elles seroient enveloppées, & les escadrons qui appuyent l'infanterie se trouveroient aller charger de l'infanterie, ensorte qu'il arriveroit un effet tout différent de celui qui est expliqué ci-dessus.

que l'infanterie, si ceux qui le conduisent ne le contiennent dans sa marche, cette cavalerie est plutôt aux mains que l'infanterie; si elle a battu, souvent elle s'emporte toute entiere à la poursuite, & compte le combat fini pour elle; mais ceux qui sont habiles & qui ont des troupes dressées, n'en laissent aller qu'une partie pour empêcher l'ennemi de se rallier, & avec le surplus vont aider leur infanterie à battre celle de l'ennemi, en la prenant par les flancs & par derriere.

Mais pour se garantir de pareilles attaques, ceux qui ont à craindre pour les aîles, n'ont qu'à y placer des bataillons ainsi qu'il est expliqué ci-dessus.

ARTICLE IX.

Sixiéme ordre de bataille.

LE sixiéme ordre est le meilleur de tous & presque semblable au second, il doit être pratiqué de ceux qui sont inférieurs en nombre, & en qualité de troupes, le voici. Quand deux armées marchent l'une contre l'autre, joignez votre aîle droite à l'aîle gauche de l'ennemi, & commencez par l'y attaquer, tenant le reste de la ligne fort éloignée, l'étendant (*a*) en forme de broche. Si par ce moyen on peut tomber sur le flanc de l'ennemi & le prendre par derriere, il faut nécessairement qu'il soit mis en fuite, il ne peut secourir les siens ni de sa droite ni de son centre; il craint la partie de la ligne qui est étendue en forme de la lettre I. C'est assez souvent l'ordre qu'il convient de prendre quand il s'agit de combattre dans une marche.

(*a*) Le mot latin veut dire également broche, dard ou javelot; ce qui est le plus ressemblant à la description de Végece, par rapport à l'attaque qu'il dit qu'il faut faire en même tems par le flanc & par derriere, c'est la broche se présentant par le manche, lequel est courbé & forme deux angles droits, dont celui qui est le plus près de l'extrémité enveloppe le flanc de l'ennemi.

REFLEXIONS.

REFLEXIONS.

De cette façon de combattre, indépendemment des exemples d'aujourd'hui, nous en avons un dans la suite de l'histoire de Thucidide par Xenophon en la deuxiéme bataille de Mantinée (liv. VII. sect. 16.) entre les Thebains & leurs alliés commandés par Epaminondas, contre les Athéniens & leurs alliés.

Il est à propos, dit l'auteur, de décrire la marche d'Epaminondas. Après avoir rangé son armée, pour montrer qu'il vouloit donner bataille, il ne la mena pas droit aux ennemis; mais la conduisant vers les montagnes qui étoient vis-à-vis de lui à l'occident de Tégée, il leur fit croire qu'il ne vouloit pas combattre ce jour-là; ce qui les fit relâcher & quitter leurs rangs, d'autant plus encore qu'étant arrivés au pied du mont, il fit poser les armes comme s'il eut voulu camper; mais tout à coup les ayant fait reprendre & renforcer l'endroit où il étoit, au lieu de marcher de front, il marcha par le flanc droit, pour attaquer de la pointe comme fait une galere, assuré qu'avec ses meilleures troupes il enfonceroit l'ennemi, & qu'après avoir fait jour à la ligne, il donneroit l'épouvante au reste, & le mettroit en desordre. L'ennemi surpris d'une attaque si imprévue, se prépare à lui résister; il range sa cavalerie avec beaucoup de hauteur, comme si c'eut été de l'infanterie pésamment armée, sans l'entremêler de gens de pied, au lieu qu'Epaminondas resserrant aussi la sienne pour en redoubler l'effort, la fortifia de part & d'autre d'infanterie légere pour tirer en flanc: sçachant bien que si la cavalerie ennemie étoit une fois renversée, l'infanterie prendroit la fuite & qu'il y en auroit peu qui voulussent demeurer, quand ils verroient fuir leurs compagnons. Mais pour empêcher les Athéniens qui étoient à l'autre aîle, d'accourir au secours, il leur opposa quelque cavalerie & infanterie sur des collines pour les tenir en bride, & leur faire craindre d'être pris en flanc & en queue s'ils marchoient. Son des-

sein réussit comme il l'avoit prémédité, car après avoir enfoncé de la pointe de son aîle, l'ennemi, il mit le reste en suite, mais ayant été blessé & étant tombé du coup, ses gens ne sçurent profiter de sa victoire.

Par le récit que nous fait Xenophon, l'armée d'Epaminondas formoit une perpendiculaire sur le front de la gauche de l'armée ennemie; en profitant de la confusion qui arrive toujours, quand on est pressé de se mettre en bataille, il tombe avec toutes ses forces sur la partie la plus proche de lui, & l'enfonce avant qu'elle puisse être secourue par celles qui en sont les plus éloignées.

ARTICLE X.

Septiéme ordre de bataille.

» LE septiéme ordre est quand celui qui est inférieur » se trouve protégé par la situation du terrain, & » sçait en profiter. Par exemple, si la gauche (supposé) » est appuyée à une riviere, un marais, ou autre empê- » chement qui la couvre, il peut porter à sa droite ses » plus grandes forces «. (Ainsi qu'il est amplement expliqué dans Végece.)

Il dit ensuite qu'il faut choisir les meilleures troupes pour former le coin; je vais rapporter la maniere dont il se sert pour le former. Dans tous ses différens ordres il nous décrit bien les figures que les troupes doivent prendre pour attaquer, mais il ne nous explique pas comment elles doivent marcher pour les former, ni même quels sont les mouvemens qu'il faut qu'elles fassent pour se retourner de tous côtés dans l'action, ce qui est une opération qui mérite une grande explication & instruction, ainsi qu'on en peut juger par-tout ce que j'ai dit à ce sujet.

Le Chapitre XIX du troisiéme Livre de Végece a pour titre, *des Manœuvres qu'on peut opposer à l'ennemi dans*

une bataille. On peut lire tout le Chapitre, j'en vais seulement rapporter un extrait. » Ce qu'on appelle le coin » eſt une certaine diſpoſition de ſoldats qui ſe termine en » pointe par le front, & qui s'élargit à ſa baſe, & rompt » la ligne des ennemis en faiſant qu'un grand nombre » d'hommes lancent leurs traits vers un même endroit; » les ſoldats l'appellent Tête de porc : à cette diſpoſition » on en oppoſe une autre, qu'on appelle la Tenaille, » parce que ſa figure reſſemble à la lettre V, elle ſe » forme de ſoldats d'élite bien ſerrés qui reçoivent le » coin & l'enferment des deux côtés, ce qui fait qu'alors » il ne peut rompre le corps d'armée.

REFLEXIONS.

Les armes dont les Grecs ſe ſervoient leur donnoient un avantage que nous n'avons pas par la façon dont nous nous ſervons des nôtres, parce qu'un grand nombre d'hommes pouvoient en même-tems lancer leurs traits en un même endroit; en pareille occaſion, les fléches qu'ils tiroient en l'air pour retomber toutes enſemble au même endroit, décrivoient une ligne parabolique, mais nos coups de fuſil ſe tirent droit par la ligne de mire, & en marchant il n'y a que le premier rang qui puiſſe tirer, parce que ſi ceux de derriere tiroient en même-tems, faute de ſçavoir tirer autrement que par la ligne de mire, ils tueroient ceux qui marchent devant eux.

Au reſte, il n'eſt pas néceſſaire que le coin ſoit ſi exactement formé, qu'il commence par être fort aigu pour s'élargir enſuite. Il y auroit bien de la difficulté à faire marcher un corps diſpoſé de cette façon & à le faire mouvoir & retourner comme on y eſt preſque toujours obligé dans l'action.

Quand Végece oppoſe au coin, un ordre en forme de la lettre V, c'eſt qu'il ſuppoſe qu'on fait ce coin aigu. Cependant, ſans le faire de cette ſorte, on peut former un ordre avec un front plus ou moins grand, qui fera le même effet pour attaquer; mais l'ennemi en lui pré-

ſentant un front plus étendu à proportion, au moyen duquel il embraſſera les flancs, aura le même avantage, ce qui fera l'effet d'un grand quarré qui en enferme un plus petit par trois côtés.

C'eſt le même ordre que celui que Xenophon, en vue d'inſtruire ſur les différens ordres de bataille, rapporte, lorſqu'il décrit celle que donna Cyrus contre Crœſus. Comme l'armée de Cyrus étoit bien inférieure en nombre à celle de Crœſus, & que la bataille ſe donna dans une grande plaine; Crœſus embraſſa le front & les flancs de celle de Cyrus, de même qu'un grand quarré en embraſſe un petit: en liſant la deſcription de cette bataille on voit bien que l'ordre de Crœſus étoit le plus fort, mais qu'il y avoit plus d'art & de courage dans celle de Cyrus.

Ce qui me reſte à dire ſur les différens ordres de batailles, ſe trouve lié avec les principes des marches d'armées dont je traite ci-après.

CHAPITRE XV.

Des différentes façons dont on peut rompre une armée; principes & régles pour en diriger la marche.

POUR bien juger de la diſpoſition néceſſaire à la ſureté des marches des armées, il y a bien des conſidérations à avoir: il faut ſçavoir d'abord la force & la nature de l'armée ennemie, dans quel endroit elle eſt placée, quelles ſont les places de guerre qui en ſont à portée, quelle eſt la nature des pays qui vous en ſéparent; & pour pouvoir en diriger la marche, il faut autant qu'on le peut, avoir une connoiſſance locale du pays.

Pour parvenir à donner des exemples de toutes les

différentes façons dont on peut faire marcher une armée, il faut ſuppoſer d'abord faire tous ces mouvemens dans un pays aiſé & uni, & enſuite y ſuppoſer quelque obſtacle, ſoit bois, marais, ruiſſeaux, montagnes, &c; après cela il faut encore en faire l'application ſur un pays dont on ait une carte extrêmement juſte : c'eſt ſuivant cette idée que je vais donner l'explication des planches qui repréſentent les différentes manieres dont on peut rompre une armée par parties pour la mettre en marche.

Je ſuppoſe une armée compoſée de quarante-huit bataillons, & de quatre-vingt eſcadrons en bataille ſur deux lignes pleines, l'infanterie dans le centre, la cavalerie partagée également ſur les deux aîles, & les deux lignes éloignées de cent ou deux cens toiſes; les bataillons & eſcadrons occupant autant de terrain, que pour tous les mouvemens que j'ai décrits ci-devant, & n'en occupant pas plus pour le camp qu'en bataille, cette armée occupera environ deux mille toiſes de la droite à la gauche.

Pour l'exécution des marches telles qu'elles ſont repreſentées ſur les planches ſuivantes, on ſuppoſe les troupes inſtruites & exercées ſur toutes les matieres expliquées ci-devant.

Une armée telle que je la ſuppoſe ici, ne peut preſque jamais trouver des terrains où elle puiſſe marcher longtems de front, & il faut alors qu'elle marche par parties; aſſez rarement trouve-t'on plus de huit chemins pour aller d'un camp à l'autre, à moins que ce ne ſoit dans un pays fort ouvert.

Les marches qui ſont expliquées ci-après ſont faites ſur huit colonnes, ce qui forme une diviſion naturelle de l'armée, laquelle je diviſe ainſi : la cavalerie qui eſt placée ſur la droite, s'appelle l'aîle droite, celle qui eſt ſur la gauche s'appelle aîle gauche; l'infanterie qui eſt au centre ſe partage auſſi, la moitié qui eſt à la droite, s'appelle la droite d'infânterie, & l'autre la gauche d'infanterie, chacune de ces quatre parties ſe diviſe en premiere & deuxiéme lignes.

Lorſqu'une armée marche de front, elle part toute entiere en même-tems, & arrive de même, aucune partie alors ne fait plus de chemin que l'autre, & l'ordre ne conſiſte qu'en un ſeul mot; c'eſt-là le but dont il faut tâcher d'approcher lorſqu'on ne peut pas la faire marcher de front, & pour cela il faut autant qu'il eſt poſſible partager l'armée en diviſions égales, & leur donner à chacune le chemin le plus court qu'on peut; il faut auſſi que toutes ces diviſions partent en même-tems, & que toutes les parties de ces diviſions ſe mettent en marche dans le moment.

Il faut enfin leur marquer le moyen le plus aiſé pour exécuter le mouvement qu'elles doivent faire, & leur donner l'ordre le plus clair & le plus précis qu'il eſt poſſible.

Lorſqu'une ligne partira (ſuppoſé) par la droite pour former une colonne, & marcher en avant, s'il n'eſt pas néceſſaire de défiler, le bataillon ou l'eſcadron de la droite ſe mettra en marche en avant, (*a*) & dans le même-tems tous les bataillons ou eſcadrons qui ſont ſur ſa gauche & qui doivent ſuivre, feront un quart de converſion à droite, enſuite tous marcheront en avant; lorſque le ſecond ſera arrivé d'où celui de la droite ſera parti, il fera à gauche un quart de converſion pour ſuivre le premier; le troiſiéme, & les autres ſucceſſivement feront auſſi le même mouvement.

Cette partie de ligne partant par ſa droite, entrera par la gauche du camp qu'elle va occuper, enſorte que lorſque le premier bataillon ou eſcadron ſera à la gauche de l'alignement que doit occuper toute cette diviſion, il tournera par un quart de converſion à droite, pour aller juſqu'à la gauche du terrain qu'il doit occuper, d'où faiſant à gauche un quart de converſion, il ſera ſur ſon terrain; le ſecond bataillon ou eſcadron arrivant égale-

(*a*) La raiſon pour marcher par la droite quand on va ſur la droite, & par la gauche, lorſque c'eſt ſur la gauche, ſont les mêmes que celles rapportées ci-devant page 175, pour l'explication des régles pour faire partir les diviſions du bataillon.

ment à la gauche de ſon terrain l'occupera par un quart de converſion à gauche, & tous ceux qui ſuivent feront les mêmes mouvemens.

Dès qu'on n'eſt point obligé de défiler, & que les bataillons ou eſcadrons peuvent marcher en bataille, ſoit de front, ſoit par diviſion du bataillon, auſſi-tôt que le premier commence à marcher, tous les autres doivent auſſi ſe mettre en marche, & ſi ce nombre de bataillons étant en colonne a conſervé ſes diſtances, auſſi-tôt que celui de la tête arrive ſur ſon terrain, le dernier doit être ſur le ſien; c'eſt la même régle lorſqu'une colonne partira par ſa gauche, elle entrera par la droite du terrain qu'elle va occuper.

Si l'on faiſoit partir une colonne par ſa droite, pour aller entrer par la droite du camp qu'elle va occuper, le bataillon ou eſcadron de la droite de la colonne, & qui en auroit la tête, arriveroit ſur ſon terrain, avant que le ſecond y fût arrivé; il faudroit alors que le ſecond paſſât en avant de lui, ou en arriere, pour aller occuper ſon terrain; le troiſiéme paſſeroit de même en avant des deux premiers, & ainſi des autres : la ligne ne ſeroit pas plutôt formée, & la confuſion s'y mettroit facilement.

De même ſi l'on faiſoit partir une colonne par ſa droite pour aller prendre un chemin qui ſeroit à gauche, il faudroit que le bataillon ou eſcadron de la droite paſſât devant le front de tout le reſte de la colonne juſqu'à la gauche; s'il y avoit quinze bataillons (ſuppoſé), il faudroit que celui de la droite paſſât devant les quatorze, le ſecond devant les treize, le troiſiéme devant les douze, & ainſi des autres, ce qui allonge le mouvement & fait tenir les troupes en bataille inutilement. On peut calculer aiſément combien de tems après à la droite, cette gauche partiroit, c'eſt le tems qu'un bataillon met à parcourir ſept cens toiſes, qui eſt ſeize ou dix-huit minutes environ, ſuivant le calcul que j'expliquerai ci-après; mais ſi ces bataillons étoient obligés de défiler, & qu'ils occupaſſent en défilant le double, le triple ou le quadruple de

plus de terrain en marchant qu'en bataille, le bataillon de la gauche seroit une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure ou plus sans se mettre en mouvement.

Il faut autant qu'on peut éviter une pareille manœuvre, qui devient plus mauvaise à proportion que le nombre des troupes est plus grand; mais quand on est contraint de s'en servir, il faut avoir soin d'empêcher que les bataillons de la queue d'une semblable division chargent (*a*) pour se mettre en marche avant le tems qu'on a calculé qu'ils doivent partir. Si c'est de la cavalerie, il faut aussi l'empêcher de monter à cheval, même de charger; la justesse avec laquelle ces troupes doivent marcher, soit en bataille, soit en défilant, a été expliquée dans l'article des différentes motions militaires.

Il a été dit ci-devant qu'il falloit donner à chaque division le chemin le plus court qu'on peut; cependant il faut avoir attention à donner toujours de préférence à l'infanterie les chemins les plus courts, ce corps étant le plus pésant & ne marchant pas aussi vîte que la cavalerie.

Il a été d'usage de tous tems dans les armées que les plus anciens régimens eussent la tête de la colonne dans la marche, à moins qu'on ne fît une retraite; plusieurs raisons ont occasionné cet usage, la premiere sans doute c'est l'honneur d'arriver le premier à l'ennemi quand on marche pour l'attaquer: cette raison a pû être bien fondée anciennement, & peut avoir lieu à present quand une armée marche sur une seule colonne, ou dans un pays où il faut absolument combattre en colonne.

Il paroît par quelques relations dans les historiens, qu'il y avoit en France anciennement un arrangement différent pour la marche que pour l'ordre de bataille. Dans la marche les premieres troupes avoient la tête de la colonne, suivies des secondes, des troisiémes, &c. & les dernieres avoient la queue; au lieu qu'en bataille les premieres avoient la droite, les seconds la gauche, les troisiémes étoient placées secondes de la droite, &

(*a*) Mettent leurs avresacs, &c.

ainsi

ainsi successivement. On conçoit aisément à présent la confusion qui arriveroit si l'on mettoit une armée en marche de cette façon ; cette confusion étoit sans doute bien moindre dans les armées où il y avoit peu d'infanterie, & où les corps étoient nombreux ; dix mille hommes d'infanterie ne formoient que dix bataillons, & peut-être sept ou huit régimens. L'usage de former des brigades de plusieurs bataillons est venu ensuite, dans le tems que les armées ont commencé à devenir plus nombreuses ; mais dans les dernieres guerres du siécle précédent & jusqu'à présent les armées ont été fort nombreuses, & les brigades plus foibles : au lieu de marcher toujours sur une colonne ou deux au plus, on a fait marcher les armées sur quatre, six, huit, ou même plus de colonnes ; l'usage que le plus ancien régiment ait la tête de la colonne a subsisté ; & quoiqu'il fût plus aisé pour les manœuvres de les placer différemment, il a souvent été difficile de le faire, ces régimens représentant que c'est leur droit d'être à la tête de la marche quand on va aux ennemis, ce qui peut souvent causer du retard & même des événemens fâcheux. Il y en a un exemple cité dans la seconde Partie.

Ce qui a encore occasionné souvent ces représentations de préférence dans les marches, c'est la façon dont on met l'armée en marche ; quelquefois on fait marcher quarante bataillons sur une colonne, on fait charger tous les bataillons, & ils ont ordre de marcher pour suivre celui qui en a la droite ; tous ces quarante bataillons sont ou reposés sur leurs armes, ou couchés par terre : aussi-tôt que l'ordre vient à la droite, les tambours battent au champ & le bataillon part. Je suppose qu'il traverse une plaine d'un quart de lieue, ensuite il entre dans un chemin, le suit pendant trois lieues & arrive à la droite de son camp. L'officier général se poste à l'endroit d'où est parti le premier bataillon, pour faire défiler toute la colonne ; aussi-tôt que le premier bataillon bat au champ tous les autres successivement battent de même :

l'usage est aussi qu'alors tous les bataillons serrent leurs rangs en avant, & se rompent ensuite par des quarts de conversion en plus ou moins de divisions. Comme il y a quelque distance d'un bataillon à l'autre, tous se mettent en mouvement en même-tems; le premier marche d'abord avec des distances d'un rang à l'autre, & toujours la tête va fort doucement : au bout d'un demi-quart de lieue les rangs de ce premier bataillon se confondent, la tête va toujours également doucement, mais la queue du bataillon marche plus vîte & regagne la distance qui étoit entre les rangs & les divisions. Le second bataillon qui a fait précisément les mêmes mouvemens que le premier, a commencé à confondre les rangs un demi-quart d'heure après être parti du camp, & la queue a marché plus vîte pour regager les distances : ce second bataillon regagne encore l'intervalle que la queue du premier a occasionné en marchant trop vîte, ensorte que la tête & la queue de ce second bataillon marchent également vîte au bout d'un demi-quart de lieue. Le troisiéme ne marche pas plus réguliérement, & a de plus que le second l'intervalle causé par le second qu'il s'efforce de ratrapper; mais laissons-là la tête de cette colonne pour voir ce que font pendant tout ce tems les bataillons de la queue.

Les différentes distances qui sont entre les bataillons font, que pendant quelques instans toute la colonne paroît en marche, jusqu'à ce que la tête d'un bataillon ayant regagné la queue de celui qui est devant, elle arrête, mais tous les rangs de ce bataillon n'arrêtent que successivement & lorsqu'ils ne peuvent plus marcher; à la fin dans une colonne de quarante bataillons, il se trouve que les deux ou trois premiers bataillons sont en colonne en pleine marche. Le quatriéme commence à défiler en reprenant ces distances d'un rang à l'autre, & les trente-six autres sont arrêtés, la moitié des soldats couchés à terre: de ces trente-six bataillons les premiers n'ont parcouru que le front des trois bataillons qui sont en colonne, &

de plus la distance qui étoit de l'un à l'autre, que je suppose du tiers du front d'un bataillon; ainsi il se trouve que le cinquiéme bataillon a parcouru la longueur du front de cinq bataillons, le dixiéme a parcouru le front de six & plus, le vingtiéme a parcouru le front de huit, le quarantiéme a parcouru le front de dix ou onze; ensorte qu'alors la colonne est plus courte environ du front de cinq bataillons.

A chaque fois qu'un bataillon se met en marche il s'y met tout entier, & les rangs ne prennent leur distance qu'en marchant, de façon qu'il se trouve une distance de ce bataillon à celui qui le suit, lequel toujours croit qu'il seroit obligé de courir s'il laissoit cette distance trop grande, ce qui fait qu'il marche pour regagner ce terrain. A peine la tête de ce bataillon a-t'elle fait vingt pas, qu'elle est contrainte d'arrêter, parce que la queue du bataillon qui la précede est arrêtée pour laisser reprendre les distances aux premiers rangs; les autres rangs de ce bataillon-ci voyant leur tête arrêtée, arrêtent successivement lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, ensorte qu'il se fait encore un intervalle entre ce bataillon & celui qui le suit, qui se met de même en mouvement, ce qui fait qu'à chaque bataillon de la tête qui se met en marche tous ceux qui sont après font un petit mouvement, marchant environ vingt pas, & ensuite alte. S'il y a quarante bataillons, le quarantiéme avant d'être arrivé à l'endroit d'où est parti le premier, aura marché quarante fois & fait alte quarante fois, ou plus ou moins selon ceux qui les menent; car quelquefois on empêche de faire alte, mais on commande de marcher toujours, & alors les soldats ne font que piétiner; ce qu'ils appellent *piler du poivre*.

De cette colonne de quarante bataillons ceux qui sont des premiers ont moins de altes à faire, & moins à courir pour regagner la tête quand une fois ils sont en colonne; mais à mesure qu'ils sont plus éloignés du premier, ils ont plus de altes à faire, & ensuite plus de chemin à cou-

rir. Ces quarante bataillons dans un chemin, marchant avec le dérangement assez ordinaire, occuperoient environ trois mille ou trois mille cinq cens toises, ou plus si le chemin est étroit.

Dans la supposition de la marche de quarante bataillons que j'ai faite ci-dessus, le premier bataillon qui a toujours marché extrémement doucement, est à trois mille ou trois mille cinq cens toises de l'endroit d'où il est parti ; il a mis deux heures à les parcourir, & cependant il n'y a pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons qui le suivent en colonne, dont les derniers font plus d'une demie-lieue en courant ; & avant que le dernier des quarante bataillons soit parti de l'endroit d'où est parti le premier, le premier en est déja éloigné de 5500 ou six mille toises, ensorte que ce dernier qui pendant deux heures n'a parcouru que le front des quarante bataillons, estimé avec leurs distances deux mille ou deux mille cinq cens toises, a à parcourir en courant deux mille ou deux mille cinq cens toises, qu'il regagne en une demie-heure, pendant laquelle le premier a encore fait un quart de lieue ; ainsi avant que la tête & la queue de cette colonne marchent également doucement, la tête est éloignée au moins de 6500 toises de l'endroit d'où elle est partie. Cette colonne marche ainsi l'espace d'une demie-lieue, & la tête arrive dans le camp par la droite du camp. Chaque bataillon étant près d'arriver dans son camp, fait une petite alte, & les soldats reprennent leurs rangs ; chaque alte se succede bataillon par bataillon à toute la colonne, ensorte que lorsque le dernier arrive, où le premier a commencé à faire alte, il a fait quarante altes.

Cette colonne marchant par sa droite, & arrivant par la droite au camp, il faut que tous les bataillons passent l'un après l'autre pardevant le premier qui est arrivé. A calculer le tems de parcourir trois mille cinq cens toises, qui est la longueur dont j'estime cette colonne, & le tems de quarante altes, & de plus le front des trente-neuf premiers bataillons, il faut que le quarantiéme n'ar-

rive à son camp que trois heures & demie ou quatre heures après que le premier est arrivé au sien.

S'il y a eu dans la marche quelques mauvais pas où il ait fallu défiler, cela a encore retardé la marche, aussi-bien que les altes qu'on peut avoir fait, car il arrive toujours que les troupes de la queue des colonnes envoyent dire à celui qui mene la tête qu'elles ne peuvent rejoindre, parce qu'on marche trop vîte, & il est obligé de faire alte : de tout cela il résulte enfin que le dernier des quarante bataillons aura fait près de deux cens fois alte, plus ou moins, qu'il aura fait près de deux lieues en courant, & deux autres doucement, qu'il aura été huit heures à faire ces quatre lieues, & qu'il ne sera pas à plus de trois lieues de l'endroit d'où il sera parti.

Ce résultat doit sembler problématique à tout homme qui n'a jamais vû d'armée; mais tous ceux qui ont servi ne peuvent s'empêcher de convenir que cela leur est arrivé presque tous les jours qu'ils ont marché, & il est facile de faire voir combien il s'ensuit d'autres inconvéniens. Premiérement, les régimens qui ont la queue d'une semblable colonne sont beaucoup plus fatigués que les autres, & inutilement; ils ne peuvent tendre leur camp que trois ou quatre heures après celui qui avoit la tête. Si le pain, la viande, la paille, le bois & le fourage, &c. se donnent par distribution, ils sont toujours les derniers à l'avoir; s'il ne se fait aucune distribution, lorsqu'ils arrivent dans leur camp, tous les autres se sont déja pourvûs, & ces derniers ne trouvent plus ni paille, ni fourage; la crainte de manquer de ces choses fait que les officiers de ces régimens envoyent plus de monde qu'il n'est nécessaire au campement, afin qu'ils aillent en arrivant ou aux distributions, ou chercher où ils pourront le bois, la paille & le fourage, choses absolument nécessaires.

Si l'on n'y tient la main bien exactement, les régimens qui ont toujours la queue d'une colonne, au bout de deux ou trois marches, n'ont pas avec leurs drapeaux la moi-

tié des soldats qu'il pourroit y avoir, tous ces soldats & la plupart des valets sont allés en avant, non dans le dessein de marauder ni de piller, mais pour faire la soupe & chercher les pailles & fourage nécessaires, & qu'ils n'auroient pas sans cela. Tous ces gens-là ne marchent point en régle, & n'ayant aucun officier avec eux, ne peuvent sçavoir si l'on doit faire des distributions ou non, ni où il faut aller chercher ce dont ils ont besoin; ils vont au hasard, souvent dans des lieux défendus, même sous peine de la vie, où quelquefois ils sont arrêtés & punis : enfin, soit par les exécutions, la désertion ou les maraudes, & la fatigue, ou par ceux qui se font prendre prisonniers, il se perd plus de soldats dans ces régimens que dans les autres, étant impossible de les contenir avec autant de facilité; & lorsqu'on les contient, ils ne trouvent plus à l'arrivée dans leur camp ce qui leur est nécessaire, & dont ils ont plus besoin que les autres, étant plus fatigués; il n'est donc pas étonnant que les régimens qui croyent avoir un droit d'avoir la tête d'une colonne, disputent pour le conserver.

Tout ce que je viens de dire ici d'une colonne d'infanterie arrive de même pour une colonne de cavalerie, qui outre la perte des hommes, a encore celle des chevaux.

Par cette façon que j'explique avec laquelle doit marcher une armée, tous les bataillons ou escadrons marchent en même tems & arrivent en même tems, ensorte que cela remédie tout d'un coup à tous les inconvéniens, & aux désordres des marches, qui viennent presque tous de la maniere dont on fait marcher les troupes.

Pour pouvoir combiner toutes sortes de marches de troupes, il faut se fixer un calcul de la vîtesse avec laquelle un corps de troupes peut se porter d'un endroit à un autre; j'ai reconnu que toutes les troupes qui seroient bien exercées & instruites sur les principes que j'ai établis, doivent parcourir une lieue en une heure de tems.

Le nom de lieue se donne à une distance plus ou moins

grande & arbitraire, entre deux mille & trois mille cinq cens, même quatre mille toises. Ce qu'on appelle une lieue dans beaucoup de pays, c'est une heure de chemin, ces lieues-là ont bien près de trois mille toises; un homme en effet voyageant en bon chemin, sans se presser, peut parcourir cet espace dans une heure de tems, mais il n'est guéres possible à une troupe à pied marchant en ordre dans un chemin uni, de parcourir en une heure plus de deux mille toises, sur-tout si cette infanterie est un peu chargée : la qualité du chemin y fait aussi beaucoup, il y a tel chemin où l'infanterie ne peut pas faire plus de treize ou quatorze cens toises en une heure.

Mais la cavalerie fait fort aisément une lieue de deux mille quatre cens toises en une heure dans un bon chemin, ce qui fait un quart en sus de vîtesse plus que l'infanterie; partant la cavalerie parcourra en une minute quarante toises, & dans le même-tems l'infanterie n'en parcourra que trente-trois ou trente-quatre.

C'est sur ce pied-là qu'il faut supputer tous les mouvemens qu'il faut faire faire à des armées, tant par rapport aux distances dont l'ennemi peut être éloigné qu'à la qualité du pays où il est, & à celle des troupes; car il est certain qu'une troupe choisie de gens alertes, marchera plus vîte & plus long-tems qu'une autre; le plus grand nombre de troupes en retarde aussi la marche dans les pays difficiles & couverts, & où l'on est contraint de prendre des mesures pour écarter l'ennemi.

Entre plusieurs maximes générales qui sont en vogue dans les troupes & dont plusieurs sont totalement fausses, on dit entr'autres, (il ne faut jamais séparer ses colonnes); si c'est une marche en plaine, sur plusieurs colonnes, on dit, (il faut que toutes les colonnes conservent une distance égale entr'elles); l'une & l'autre sont justes en certaines occasions, mais en beaucoup d'autres elles sont impratiquables : si après avoir séparé une armée en huit parties en partant d'un camp, pour former huit colonnes, on les rapprochoit toutes, elles feroient beau-

coup de chemin inutile, tant pour se rapprocher que pour s'éloigner ensuite, pour entrer dans le nouveau camp.

De même si une armée marchoit suivant les différens ordres ci-après, & qu'on voulût que toutes les colonnes fussent également éloignées les unes des autres, elles auroient plus de chemin à faire, & plus de difficulté pour se remettre promptement en bataille.

On dit encore quelquefois, (il faut toujours que toutes les colonnes marchent à même hauteur), cette maxime, ainsi qu'il est aisé de le voir par les planches suivantes, ne doit être reçûe que lorsque toutes les têtes des colonnes sont composées de la premiere ligne, ainsi qu'à la marche de la planche XXII. mais pour toutes celles où il y a quatre colonnes formées par la premiere ligne, & quatre par la seconde, il faut que les têtes des quatre colonnes formées de la seconde ligne soient en arriere des autres de cent cinquante ou deux cens toises, afin que dans la marche, par-tout où l'on ordonnera d'arrêter, ou de se mettre en bataille, il n'y ait qu'un mouvement uniforme dans toutes les colonnes pour se mettre en bataille.

On trouveroit peut-être fort extraordinaire de séparer une brigade pour en mettre moitié dans une colonne, & moitié dans l'autre, je crois même que cela n'a jamais été proposé; mais il n'y a que fort peu d'inconvénient quand ces deux parties se rejoignent aisément & indispensablement lorsque l'armée se remet en bataille; le brigadier, dira-t'on, ne peut être qu'avec une partie, & par conséquent ne peut répondre de l'autre, & c'est dans les marches où il arrive le plus de désordres? Cela est certain; mais j'ai fait voir ci-devant d'où vient le désordre, & qu'il doit cesser en ôtant la cause; d'ailleurs, le brigadier ou tel autre, ne peut rien faire qu'il ne soit secondé; il a beau commander, si les commandans des régimens ou des bataillons, & tous les officiers enfin, ne font pas tous ce qu'ils doivent faire, le désordre & la confusion

ſion viennent aiſément, ſur-tout quand l'arrangement général d'une marche n'eſt qu'un beau déſordre, inconcevable même quelquefois à celui qui l'a fait.

ARTICLE PREMIER.

Mouvement d'une armée qui ſe porte en avant, la tête des colonnes étant formée par les droites. PLANCHE XIX.

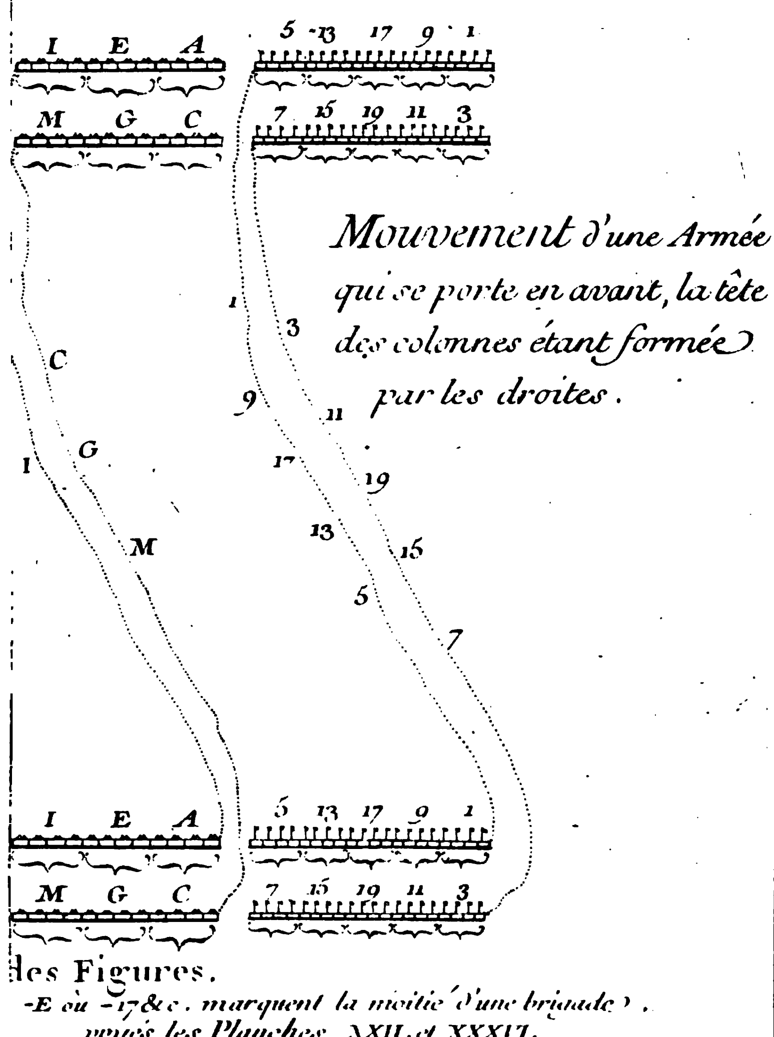
CETTE planche repréſente la marche d'une armée qui va faire face au nouveau camp, du même côté où elle faiſoit face au vieil. La marche ſe fait ſur huit colonnes, chaque colonne part de la droite du camp qu'elle quitte, & va droit à la gauche de celui qu'elle va occuper. PLAN. XIX.

Cette marche peut s'exécuter dans une plaine où rien ne l'arrête ; s'il ſe trouvoit quelque petit ruiſſeau au milieu, & qu'il fut aiſé d'y faire des ponts, ou qu"il y eut des gués, cela n'y doit rien changer ; ſi ce ruiſſeau étoit difficile à paſſer, qu'il n'y eût que quatre ponts dans le terrain qu'embraſſe le front de l'armée, on peut ne faire la marche que ſur quatre colonnes, en faiſant prendre aux ſecondes lignes la queue des premieres lignes. Si ſuppoſé, l'ennemi étoit à portée d'empêcher le paſſage du ruiſſeau, en ſorte que s'il étoit arrivé de l'autre côté, on ne pourroit pas tenter de le paſſer devant lui, on peut marcher ſur les huit colonnes juſqu'à portée dudit ruiſſeau, & lorſqu'on y eſt, ſi l'ennemi eſt arrivé, alors on ſe met en bataille; ſi-non, il faut ſupputer le tems qu'il faut pour paſſer ſur quatre ponts, celui qu'il faut pour conſtruire quatre autres ponts, ou plus même, avec celui que l'ennemi ſera obligé d'employer avant que d'arriver & de pouvoir vous attaquer. Suppoſé par exemple que l'ennemi ſoit encore à une heure de chemin, qu'il faille une heure pour paſſer toutes vos colonnes, & une demie

heure pour conſtruire quatre autres ponts, le moyen le meilleur alors eſt, de faire paſſer la premiere ligne par quatre colonnes, ſur les quatre ponts, d'en faire conſtruire en même-tems quatre autres ſur la gauche de ceux qui ſont faits, & de faire paſſer moitié de chaque colonne de ſeconde ligne ſur chacun des huit ponts, alors il ſe trouvera que l'armée aura paſſé un quart-d'heure plutôt que ſi elle n'avoit paſſé que ſur quatre ponts, ou bien ſi elle eût attendu pour paſſer que les quatre autres euſſent été conſtruits. Ce qui donne un grand avantage, & qui peut quelquefois faire un effet conſidérable, ſoit qu'on veuille engager un combat, ou le refuſer, ou devancer l'ennemi, pour occuper un poſte; s'il y a deux ruiſſeaux dans deux lieues de pays, on gagne une demie-heure, s'il y en a trois, trois quarts d'heure, &c.

Si l'on ne peut abſolument paſſer que ſur quatre ponts, & que l'ennemi ne ſoit pas à portée d'arriver ſur vous, avant que vous ayez occupé votre nouveau camp, il n'eſt pas néceſſaire après avoir paſſé le ruiſſeau de former huit colonnes, & l'on peut continuer la marche ſur quatre.

Si (ſuppoſé) l'ennemi a paſſé ſur votre droite ou votre gauche, enſorte qu'il ſe trouve toujours ayant entre lui & vous le même ruiſſeau que vous venez de paſſer, alors au lieu de faire face où vous comptiez, il faut faire face à l'endroit d'où vous êtes parti. Pour cela le moyen le plus court, c'eſt de faire mettre également l'armée en bataille, enſuite la premiere ligne iroit en avant de ſon front de bandiere, & feroit une demie-converſion par bataillon & eſcadron; la ſeconde, pendant ce tems-là s'avanceroit pour occuper le même terrain qu'occupoit la premiere; y étant arrivé, elle feroit par bataillon & eſcadron, un quart de converſion; alors la premiere ligne marcheroit par les intervalles de cette ſeconde, pour aller occuper ſon front de bandiere; & lorſqu'elle auroit traverſé cette ſeconde ligne, celle-ci feroit encore un quart de converſion pour achever la demie-conver-



des Figures.

-E ou -17&c. marquent la moitié d'une brigade.
voyés les Planches XXII. et XXXII.

Les lettres et chiffres qui sont au dessous des premiere et seconde lignes, marquent le côté où les troupes faisoient face avant que d'avoir quitté leur premiere position.
voyes les Planches XXIV. XXV. &c.

Cette explication servira egalement pour toutes les planches suivantes de marches et mouvement d'armées

ſion, & ſe trouveroit en bataille. Dans cette poſition, les troupes de la droite ſe trouveroient à la gauche, mais cet inconvénient ne feroit pas conſidérable : j'en parlerai ci-après.

Toutes les hypotèſes que je viens de faire pour cette premiere marche, peuvent s'appliquer également aux ſuivantes.

ARTICLE II.

Mouvement pareil à celui de l'article précédent, avec cette différence que ce ſont les gauches qui ont la tête des colonnes. PLANCHE XX.

CETTE planche repréſente le même mouvement que la premiere, avec cette différence, que ce ſont les gauches qui partent du vieux camp, & qui arrivent par la droite au nouveau. PLAN. XX.

ARTICLE III.

Marche d'une armée dont quatre colonnes partent par leur droite, & quatre par leur gauche. PLANCHE XXI.

CETTE planche repréſente une marche dont quatre colonnes partent par leurs droites, comme à la planche XIX, & quatre par leurs gauches, comme à la planche XX ; on peut de même en faire partir trois d'une façon ou de l'autre, & dans ces trois planches, c'eſt proprement le même mouvement. Ce qui doit décider, ſi ce doit être par la droite ou par la gauche, c'eſt la commodité des débouchés du vieux ou du nouveau camp ; & tout étant égal, on peut donner la préférence à cette troiſiéme maniere, parce qu'alors les premieres troupes ont la tête des colonnes. PLAN. XXI.

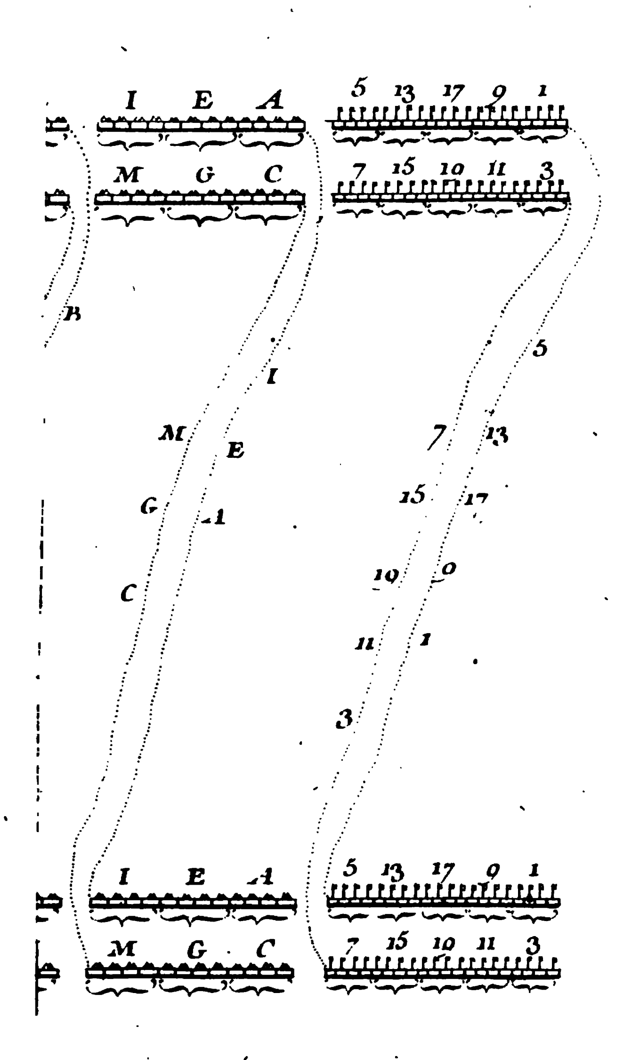
ARTICLE IV.

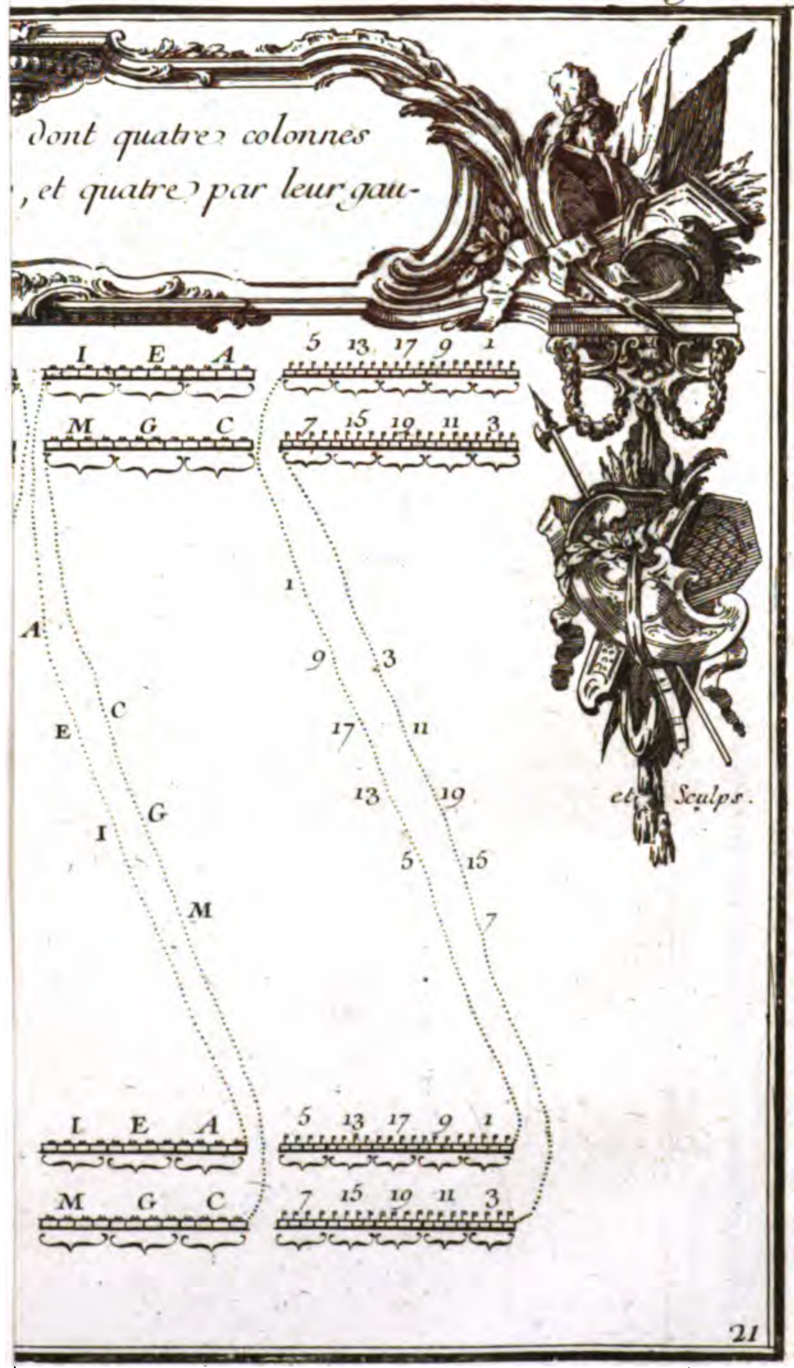
Marche en avant pour aller occuper un nouveau camp, où toutes les têtes des colonnes sont composées de la premiere ligne. PLANCHE XXII.

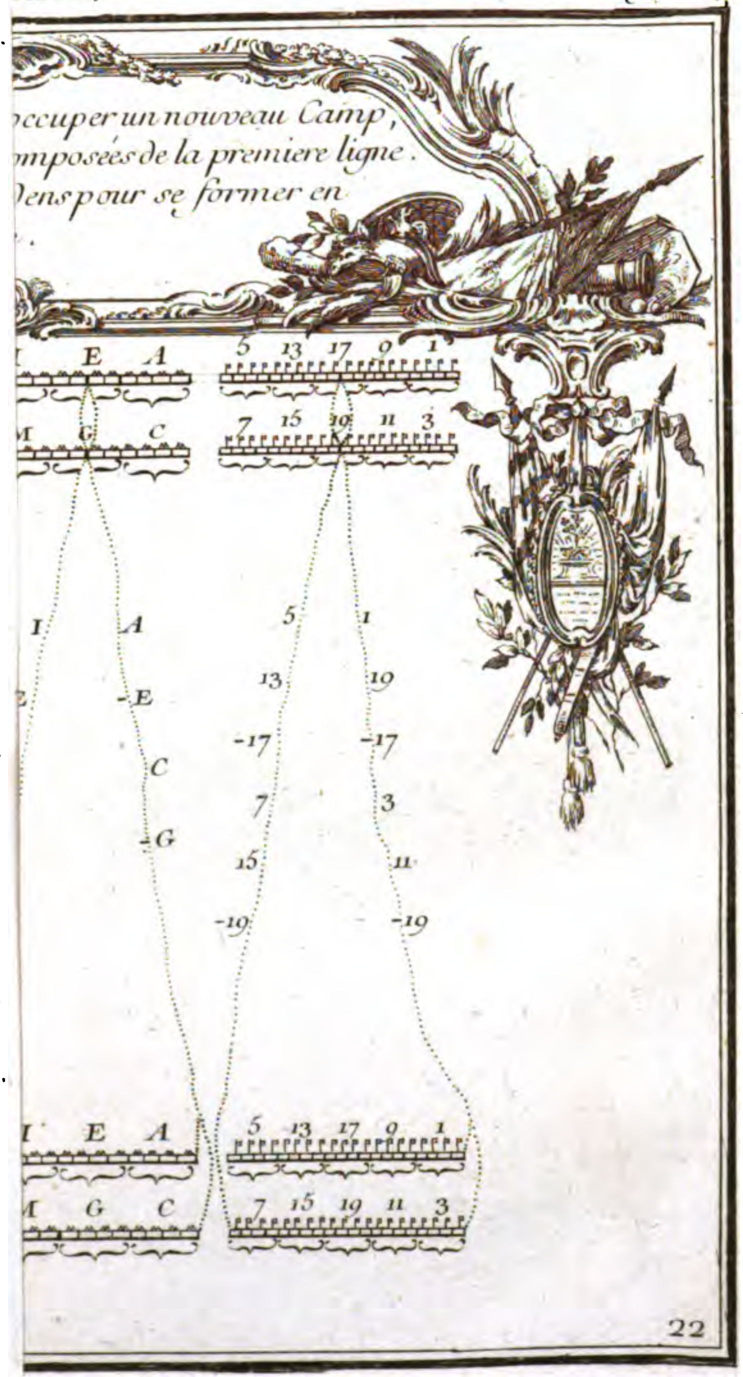
PLAN. XXII. CETTE planche représente une marche faite en avant, pour aller occuper un nouveau camp sur huit colonnes, chacune formée par un huitiéme de chaque ligne; par cette façon de mettre en bataille l'armée, il faut un tiers moins de tems que par les précédentes, & deux tiers moins que si les précédentes étoient sur quatre colonnes; en voici la supputation.

Dans l'article précedent, lorsque le premier escadron de la brigade marquée par le chiffre 1 arrive au nouveau camp, à la gauche de la brigade 5 près de l'infanterie; le premier de la brigade 3 arrive de même à la gauche de la brigade 7 près de l'infanterie, & il faut alors que chacun de ces escadrons parcoure le front de 19 escadrons pour arriver sur son terrain; & dans celui-ci lorsque le premier escadron de la brigade 1. arrive au centre de la brigade 17 il faut qu'il parcoure seulement le front de 9 escadrons, ensorte que cette premiere ligne est un peu plus de la moitié plutôt formée que celle de l'article III. mais comme la seconde ligne ne peut pas commencer à se former en même-tems que la premiere, & que le premier escadron de la droite de la brigade 3 ne peut arriver au centre de la brigade 19 que lorsque le premier escadron de la brigade 1 aura déja parcouru le front de trois ou quatre escadrons, il ne faut, pour que les deux lignes soient en bataille, que le tems de parcourir douze ou treize escadrons, ce qui fait le tiers moins de tems pour cette façon de se mettre en bataille que par celle des figures précédentes; par conséquent il faut la préférer lorsque les débouchés du pays le permettent. On peut même dire

a planche precedente, avec cette difference
et la tête des colonnes.




dont quatre colonnes
, et quatre par leur gau-
I E A
5 13 17 9 1
M G C
7 15 19 11 3
1
A
9
3
C
E
17
11
13
19
G
I
5
15
M
7
I E A
5 13 17 9 1
M G C
7 15 19 11 3
et Sculps.
21


ccuper un nouveau Camp,
mposées de la premiere ligne.
Dens pour se former en
E A
5 13 17 9 1
M G C
7 15 19 11 3
I A
5 1
E
13 19
-E
-17 -17
C
7 3
-G
15 11
-19 -19
I E A
5 13 17 9 1
M G C
7 15 19 11 3
22

qu'il faut la moitié moins de tems pour se mettre en bataille que par les autres, puisque la premiere ligne est moitié plutôt en bataille, & par conséquent moitié plutôt en état de recevoir le combat; car comme une premiere ligne n'est point emportée tout d'un coup, la seconde a le tems d'être formée.

ARTICLE V.

Marche sur huit colonnes partant d'un camp sur deux lignes, pour en aller occuper un autre sur quatre lignes.
PLANCHE XXIII.

CETTE planche représente une marche sur huit colonnes partant d'un camp sur deux lignes, pour en aller occuper un sur quatre lignes. PLAN. XXIII.

La colonne de la droite est formée de la premiere ligne de l'aîle droite; les brigades 1 & 9 & la moitié de celle 17 forment la premiere ligne en entrant dans leur camp par sa gauche, la moitié de la brigade 17, celles de 13 & 5 forment la seconde ligne, & ainsi des autres; cette marche peut se faire aussi comme celles qui sont marquées sur les planches XIX & XX.

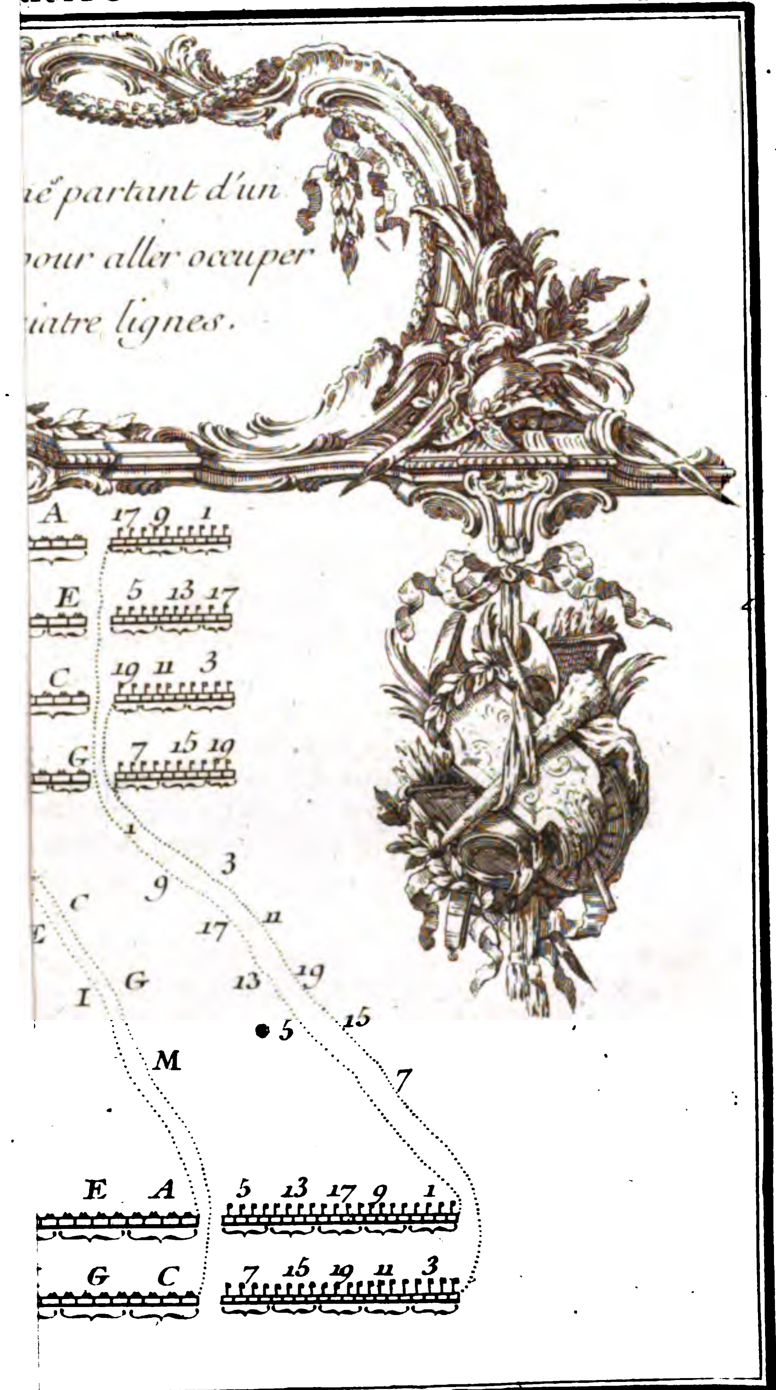
ARTICLE VI.

Marche d'une armée qui va occuper un camp en arriere, & faire front du côté opposé à celui où elle faisoit tête.
PLANCHE XXIV.

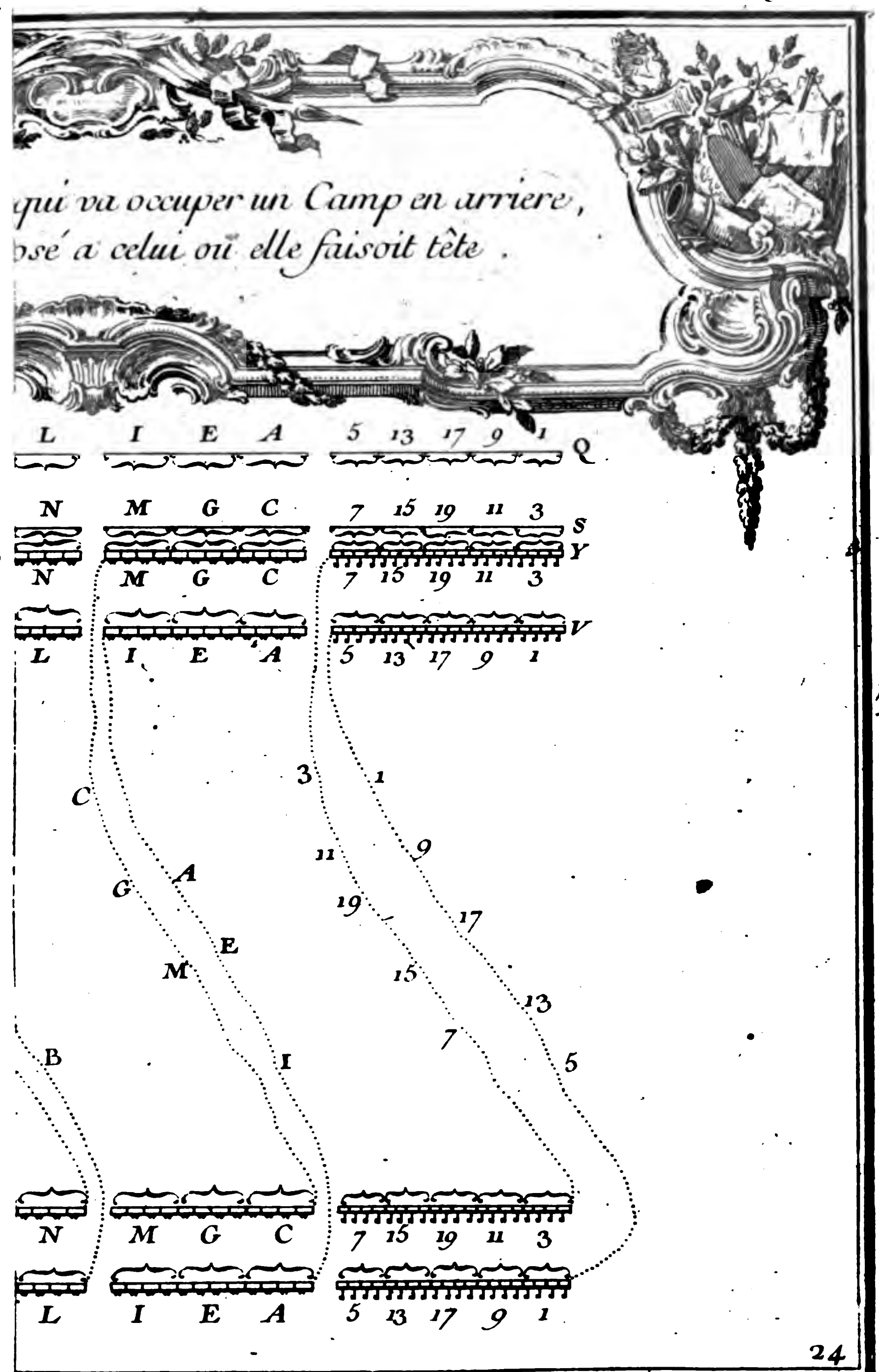
CETTE planche représente une armée qui marche sur huit colonnes, pour aller en arriere occuper un camp qui fasse front du côté opposé à celui où elle faisoit tête, sans qu'aucune colonne fasse plus de chemin qu'une autre. Le moyen le plus court pour exécuter une marche PLAN. XXIV.

Pl. XXIV. semblable, est de faire faire une demie-conversion à chaque bataillon & escadron des deux lignes P Q, & R S, & marcher ensuite, ainsi qu'il est marqué sur les planches précédentes; mais alors la seconde ligne se trouveroit à la place de la premiere, & la premiere à celle de la seconde; de plus, les troupes qui étoient aux droites, se trouveroient être aux gauches. Par le mouvement marqué sur cette planche XXIV, on fait faire la demi-conversion à chaque bataillon & escadron de ces deux lignes, ensuite la premiere ligne P Q passe au travers des intervalles de la seconde ligne R S & va se placer sur la ligne T V, & la seconde ligne va se placer derriere, ainsi qu'il est marqué par les lettres X Y; le reste de cette marche est semblable à celle de la planche XIX, & peut s'executer de la même maniere que celles qui sont representées sur les trois planches suivantes. Par cette façon de faire passer la premiere ligne au travers de la seconde, les deux lignes se trouvent à leurs places au nouveau camp; mais les troupes des droites se trouvent aux gauches, & celles-ci aux droites; cet inconvénient n'est pas considérable, mais pour l'éviter, il faut suivre l'ordre qu'on trouvera marqué ci-après sur les planches XXV & XXVI. Sur cette planche XXIV, il y a un second mouvement de marqué par les lignes ponctuées en gros poincts. Lorsque les deux lignes ont fait une demie-conversion, au lieu d'aller se placer, comme il est dit ci-dessus, en passant l'une au travers de l'autre, l'aîle gauche de la seconde ligne forme la premiere colonne partant de son camp, l'escadron de la gauche de la brigade 4 devenu alors celui de la droite, prend la tête de la colonne, & suivi de cette seconde ligne de cavalerie, va entrer dans son nouveau camp par la gauche.

La seconde colonne est composée de la premiere ligne de l'aîle gauche, l'escadron de la gauche de la brigade 2 en ayant la tête, cette colonne passe entre les deux lignes pour aller passer entre la brigade 8 de cavalerie, & la brigade B d'infanterie; ensuite elle va gagner son


ié partant d'un
pour aller occuper
uatre lignes.
A
17 9 1
E
5 13 17
C
19 11 3
G
7 15 19
1
3
9
C
17
11
E
G
13
19
I
15
5
M
7
E A
5 13 17 9 1
G C
7 15 19 11 3

23.


qui va occuper un Camp en arriere,
osé a celui où elle faisoit tête.
L I E A 5 13 17 9 1 Q
N M G C 7 15 19 11 3 S
Y
N M G C 7 15 19 11 3
V
L I E A 5 13 17 9 1
3 1
C
11 9
A
G
19
17
E
M
15
13
7
B
I
5
N M G C 7 15 19 11 3
L I E A 5 13 17 9 1
24

camp, où elle entre par ſa gauche, laiſſant à droite la premiere colonne. Par cet ordre de marche la premiere & la ſeconde lignes ſe trouvent placées à leurs rangs, mais les troupes des droites ſont encore aux gauches. Des deux mouvemens marqués ſur cette planche, il faut préférer celui où l'on fait paſſer la premiere ligne au travers de la ſeconde, à moins qu'il ne ſe trouvât quelques foſſés ou marais entre les deux lignes qui mettroient obſtacle, & pourroient embrouiller le paſſage d'une ligne au travers de l'autre, parce que ce mouvement eſt plus court, que dès qu'il eſt fait, l'armée eſt en bataille, & que dans l'ordre de marche par-tout où l'on peut arrêter les colonnes, elles peuvent ſe mettre aiſément en bataille; au lieu que dans le ſecond mouvement, quand les colonnes ſont en marche, il faut qu'elles ſe ſoient rapprochées pour pouvoir ſe mettre en bataille.

ARTICLE VII.

Marche d'une armée dans le cas précédent, exécutée par d'autres moyens. PLANCHE XXV.

CETTE planche, ainſi que la précédente, repréſente la marche d'une armée qui va occuper un camp en arriere, & faire front du côté oppoſé à celui où elle faiſoit tête. PLAN. XXV.

Pour exécuter cette marche & faire trouver au nouveau camp toutes les troupes dans le même arrangement où elles étoient au vieux, on fait paſſer autour de la droite du vieux camp toutes les colonnes, & après avoir paſſé au-delà de cette droite, elles ſe replient plus ou moins à droite, ſuivant la ſituation du nouveau camp: ſi le chemin étoit plus court ſur la gauche pour gagner le nouveau camp, toutes les colonnes iroient de même tourner autour de la gauche. On peut ſuppoſer auſſi que le camp O eſt le nouveau camp, & que le camp P eſt le

vieil, & que les colonnes partent par les derrieres de leurs gauches pour aller tourner autour de la droite du nouveau, & entrer chacun par la droite du camp de chaque colonne.

Comme par le mouvement marqué ſur cette planche, il y a des colonnes qui font beaucoup plus de chemin que d'autres, il eſt moins bon que le précédent lorſque l'on eſt preſſé de faire tête à l'ennemi.

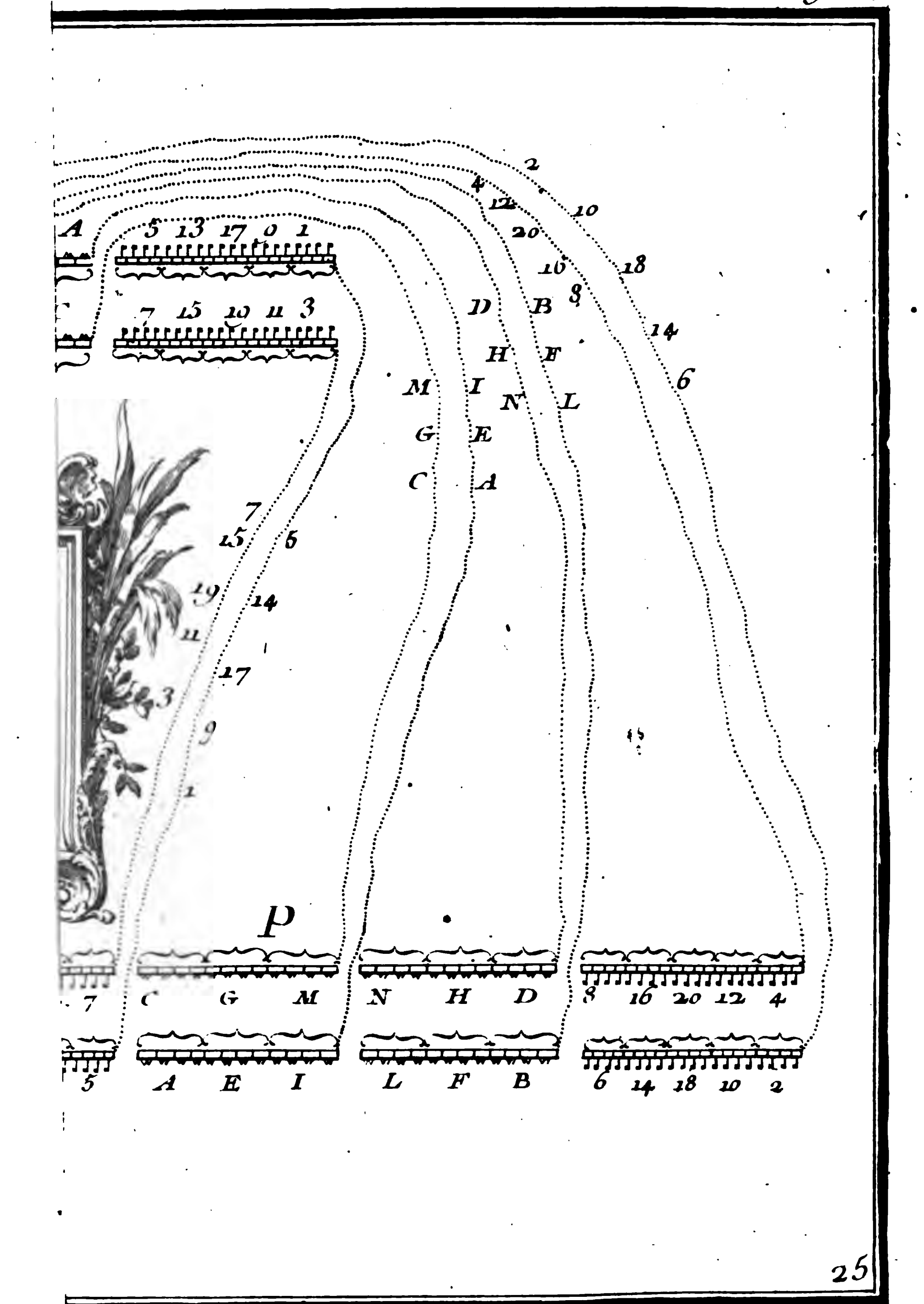
ARTICLE VIII.

Autre marche ſemblable aux deux précédentes où il y a deux mouvemens différens marqués. PLAN. XXVI.

PLAN. XXVI. LA marche que l'on voit ſur cette planche a le même objet que les deux précédentes : il y a deux mouvemens repréſentés ; dans le 1er, marqué en petits points, on trouve moyen de racourcir le chemin de 2 colonnes d'infanterie, en changeant auſſi la marche des deux colonnes de l'aîle droite de cavalerie, leſquelles au lieu d'aller droit pour entrer par les derrieres de leur camp, vont paſſer dans le centre de l'infanterie, & ſuivent devant le front du camp de la droite d'infanterie, pour entrer par les devants dans leur camp ; elles laiſſent libre par-là le derriere du camp des deux lignes de la droite d'infanterie. La droite de la premiere ligne d'infanterie partant du nouveau camp, marche par ſa gauche & forme la premiere colonne ; elle va paſſer entre la droite & la gauche d'infanterie de ſeconde ligne, & de-là entrer dans ſon camp par la droite, laiſſant ſur ſa droite le camp de l'aîle droite.

Dans le mouvement marqué par les gros points, la colonne de la droite eſt compoſée de la premiere ligne de l'aîle gauche, marchant par ſa gauche, & la ſeconde colonne eſt compoſée de la ſeconde ligne, marchant de même.

Ces deux colonnes vont par le derriere de leur camp paſſer


A
5 13 17 0 1
7 15 10 11 3
2
4
12
10
20
16
18
8
D
B
14
H
F
6
M
I
N
L
G
E
C
A
7
15
6
19
14
11
17
3
9
1
P
7
C
G
M
N
H
D
8 16 20 12 4
5
A
E
I
L
F
B
6 14 18 10 2

passer à la droite du nouveau, & parcourent tout le front du nouveau camp pour entrer par la droite & en avant de leur nouveau camp. La troisiéme & quatriéme colonne sont composées de l'aîle droite marchant par sa gauche, la troisiéme pour la premiere ligne, & la quatriéme pour la seconde. Ces deux colonnes partant du vieux camp, vont passer en avant du front du camp de la premiere ligne de la droite d'infanterie, & passant entre les brigades I & L de premiere ligne, & M & N de seconde, vont entrer par la gauche de leur nouveau camp. Pl. XXVI.

La cinquiéme & sixiéme colonnes sont pour les deux droites d'infanterie, celle de seconde ligne formant la cinquiéme colonne; ces deux colonnes partent du vieux camp par leur droite & entrent par la gauche du nouveau.

La septiéme & huitiéme colonnes sont les mêmes qui sont marquées dans l'autre mouvement, pour la gauche d'infanterie de premiere & seconde ligne.

Par cet arrangement toute la cavalerie se trouve sur la droite de la marche, & l'infanterie sur la gauche; ainsi dans un pays où il y auroit de grandes plaines, sur la droite de cette marche & en avant du nouveau camp, ce second mouvement est préférable au premier; mais tous les deux sont plus composés que celui de l'article VII, & c'est la qualité du terrain & les débouchés qui engagent à se servir de l'un plutôt que de l'autre.

On peut aussi dans cette figure supposer le nouveau camp être le vieil, & le vieil être le nouveau; on peut encore combiner autrement cette marche, soit en donnant à l'aîle gauche les deux colonnes marquées en gros points, ou les deux marquées en petits. Les deux colonnes de l'aîle droite au lieu de passer au centre de l'infanterie, continueroient d'aller en avant du front de la gauche de l'infanterie, & tourneroient entre cette infanterie & l'aîle gauche, pour aller de-là entrer par la gauche de leur camp; les deux lignes de la gauche d'infanterie par-

Pl. XXVI. tant de leur camp par leur gauche, passeroient en arriere entre la brigade D & la cavalerie, & iroient passer au nouveau camp entre l'aîle droite & la droite d'infanterie, d'où parcourant le front du camp de la premiere ligne, ils iroient entrer dans leur camp en avant & par le centre de l'infanterie; les deux lignes de la gauche d'infanterie suivroient alors le mouvement marqué en gros points. Les colonnes formées des deux gauches d'infanterie peuvent aussi alors sortir du vieux camp par le front du camp entre les brigades I & L de premiere ligne, ensuite tournant à droite, laisser à leur droite le front du camp de la premiere ligne de la droite d'infanterie, & à gauche les deux colonnes de l'aîle droite, & tourner ensuite entre le vieux camp de l'aîle droite & celui de la droite d'infanterie, pour aller entrer au nouveau camp par le derriere & le centre de l'infanterie, qui est la gauche de leur camp.

ARTICLE IX.

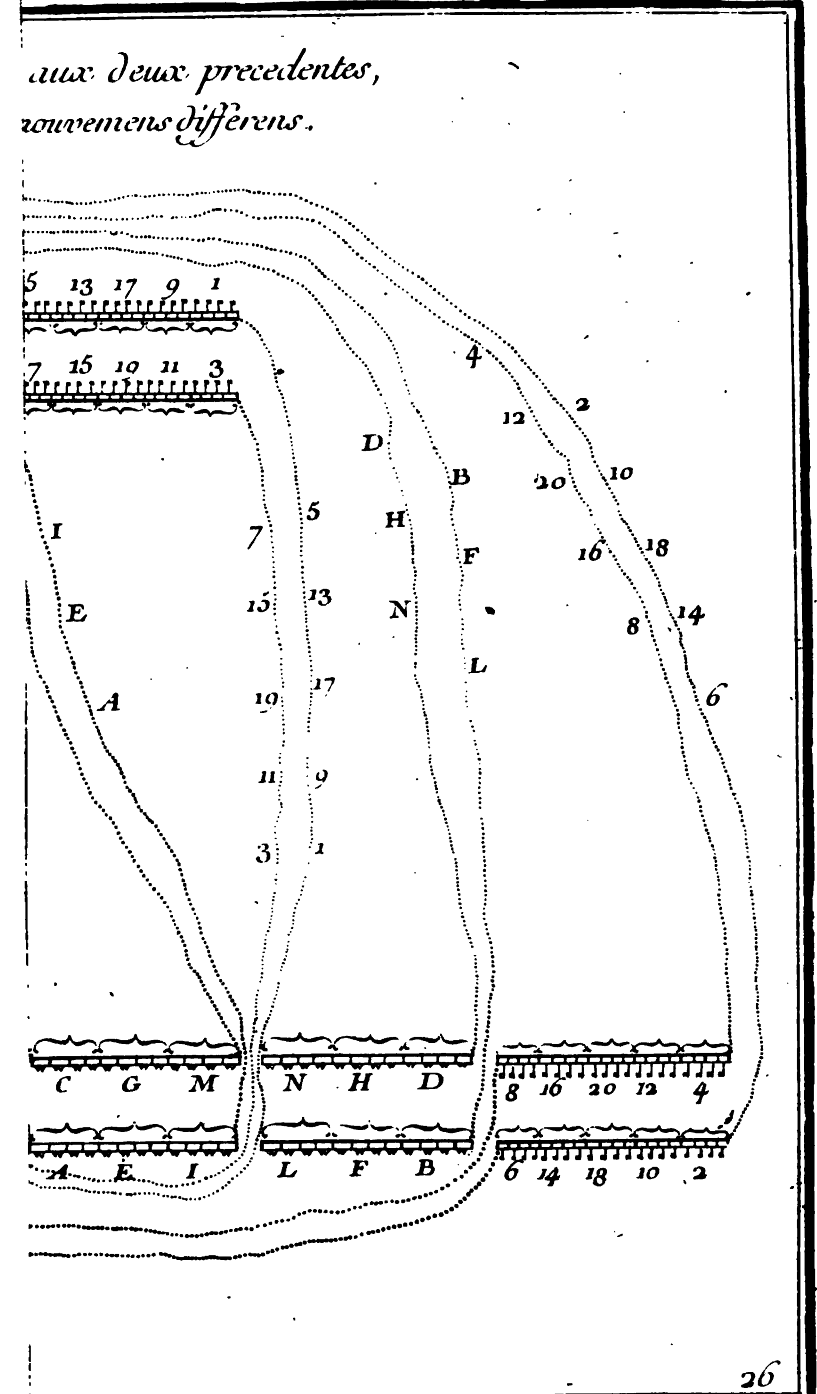
Marche d'une armée pour aller occuper un poste sur sa droite, & qui fait front sur la droite du vieux camp.
PLANCHE XXVII.

Pl. XXVII. CETTE planche représente une armée qui marche pour aller occuper un camp sur sa droite, & qui fasse front sur la droite du vieux camp.

Le moyen le plus court pour exécuter ce mouvement, est celui qui est marqué sur cette planche où l'on se sert de l'aîle droite, & de la droite d'infanterie de premiere & seconde lignes pour former toute la premiere ligne, & l'autre moitié de l'armée forme la seconde ligne.

Pour exécuter ce mouvement, toute l'armée fait à droite un quart de conversion par bataillon & escadron, les deux colonnes du centre sont pour l'aîle droite, la seconde ligne forme celle de la droite des deux, & la

aux deux precedentes,
mouvemens differens.



premiere ligne celle de la gauche ; ces deux colonnes vont passer au centre du nouveau camp, traversent les deux lignes, & vont le long & en avant du front de l'infanterie former les premieres lignes des deux aîles. Pl. XXVII.

Si le terrain n'oblige pas les escadrons à défiler, les deux lignes d'infanterie suivent les deux colonnes de cavalerie, & vont entrer au nouveau camp par le centre, la seconde ligne de la droite d'infanterie forme au nouveau camp la premiere ligne de la droite.

La premiere ligne de la droite d'infanterie partant du vieux camp, va former la premiere ligne de la gauche d'infanterie du nouveau.

Si le terrain oblige la cavalerie à s'allonger dans sa marche, les droites d'infanterie forment deux colonnes qui enferment les deux premieres du centre, & elles vont de même former la premiere ligne, les deux gauches d'infanterie suivent les deux droites, & vont former la seconde ligne du nouveau camp.

Les deux lignes de l'aîle gauche forment deux colonnes, celle de la droite est pour la seconde ligne qui va former la seconde ligne de l'aîle droite du nouveau camp, & la premiere ligne de l'aîle gauche partant de son vieux camp, va former au nouveau la seconde ligne de l'aîle gauche.

Le mouvement peut se faire aussi ainsi qu'il est marqué par les gros points, l'aîle droite partant du vieux camp va droit au terrain qu'elle doit occuper au nouveau, & les deux lignes d'infanterie forment les deux colonnes du centre.

Par ces arrangemens la premiere ligne est formée au nouveau camp beaucoup plus vîte que si chaque troupe étoit à son rang, & ce mouvement peut être fort utile lorsque l'ennemi débouche sur le flanc, tandis qu'on l'attend en tête ; mais lorsque l'on n'est pas si pressé, & que l'on veut que chaque troupe soit dans l'ordre où elle doit être, il faut suivre l'ordre marqué dans la planche suivante.

ARTICLE X.

Marche d'une armée qui va prendre un poste à la gauche de celui qu'elle occupoit, & faire front au côté où répondoit son flanc gauche. PLANCHE XXVIII.

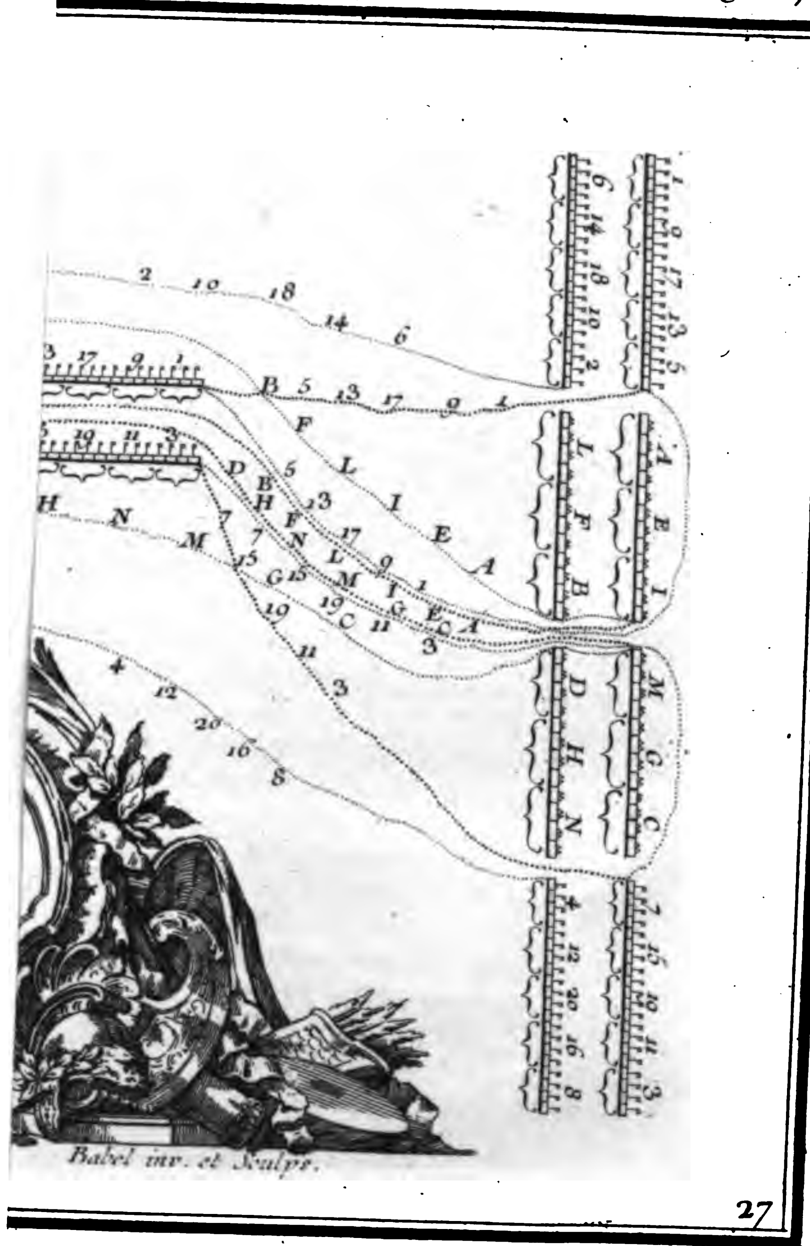
PL. XXVIII. ON voit sur cette planche une armée qui va prendre un poste à la gauche de celui qu'elle occupoit, & faire face au côté où répondoit son flanc gauche.

En supposant cette marche en un terrain uni, elle est la même que celle qui est représentée sur la planche XX. à cette différence près que toutes les colonnes se replient sur la gauche pour aller au nouveau camp.

On suppose ensuite qu'il y ait un obstacle entre la gauche du vieux & du nouveau camp, qui empêche la cavalerie d'y passer, ou même l'infanterie, soit montagne exhaussée, soit bois épais, marais, &c.

Les quatre premieres colonnes sont les mêmes que celles qu'on voit sur la planche XIX. mais la 5[e] & 6[e] colonnes sont formées par l'aîle gauche ; ces colonnes partent par leur droite & vont passer au centre de l'infanterie dans le nouveau camp, & parcourant le front de la premiere ligne de la gauche d'infanterie, elles vont entrer par la droite de leur nouveau camp. La 7[e] & 8[e] colonnes sont composées de la gauche de l'infanterie, elles partent du vieux camp par les derrieres ; parcourant & laissant à leurs droites le vieux camp de la seconde ligne de cavalerie, elles vont entrer par la droite de leur camp.

Cette figure fait connoître les mêmes mouvemens sur la droite.


Babel inv. et Sculps.


Marche d'une Armée qui va
ndre un poste à la gauche de celui
u'elle occupoit, et faire front au coté
où repondoit son flanc gauche.
L
I
E
A
5
13
17
9
1
N
M
G
C
7
15
19
11
3
28

ARTICLE XI.

Marche semblable aux deux précédentes avec un ruisseau marécageux derriere la gauche du vieux camp.
PLANCHE XXIX.

CETTE planche représente une marche d'armée qui a le même objet que les deux précédentes, mais il est marqué ici un ruisseau marécageux derriere la gauche du vieux camp, & auquel il étoit appuyé; on suppose de plus ou impossibilité de faire passer plus de quatre colonnes en avant de la gauche du vieux camp, ou que le chemin seroit beaucoup trop long pour les troupes de la gauche. PL. XXIX.

Les quatre premieres colonnes de la droite sont comme dans la marche précédente, & vont passer sur les ponts le petit ruisseau dans l'endroit où il est le plus étroit; la 5e colonne est pour la seconde ligne de la gauche d'infanterie, qui partant de son camp par sa droite, va le long du marais passer le petit ruisseau sur le pont le plus près du marais, & de-là entrer par la gauche de son camp. La 6e colonne est pour la premiere ligne de la gauche d'infanterie, marchant de même que la 5e qu'elle laisse à droite.

La 7e & 8e colonnes sont pour l'aîle gauche, ces deux colonnes passent en avant du front du vieux camp de la gauche d'infanterie, & repassent ensuite au centre de l'infanterie, laissant à gauche la droite d'infanterie, & à droite les deux colonnes de la gauche d'infanterie; de-là ces deux colonnes de cavalerie vont passer le petit ruisseau à un pont & un gué, & entrer dans leur nouveau camp par la gauche dudit camp. Cette marche peut se faire de même sur la droite, & aussi en supposant partir du camp qui est ici supposé être le nouveau.

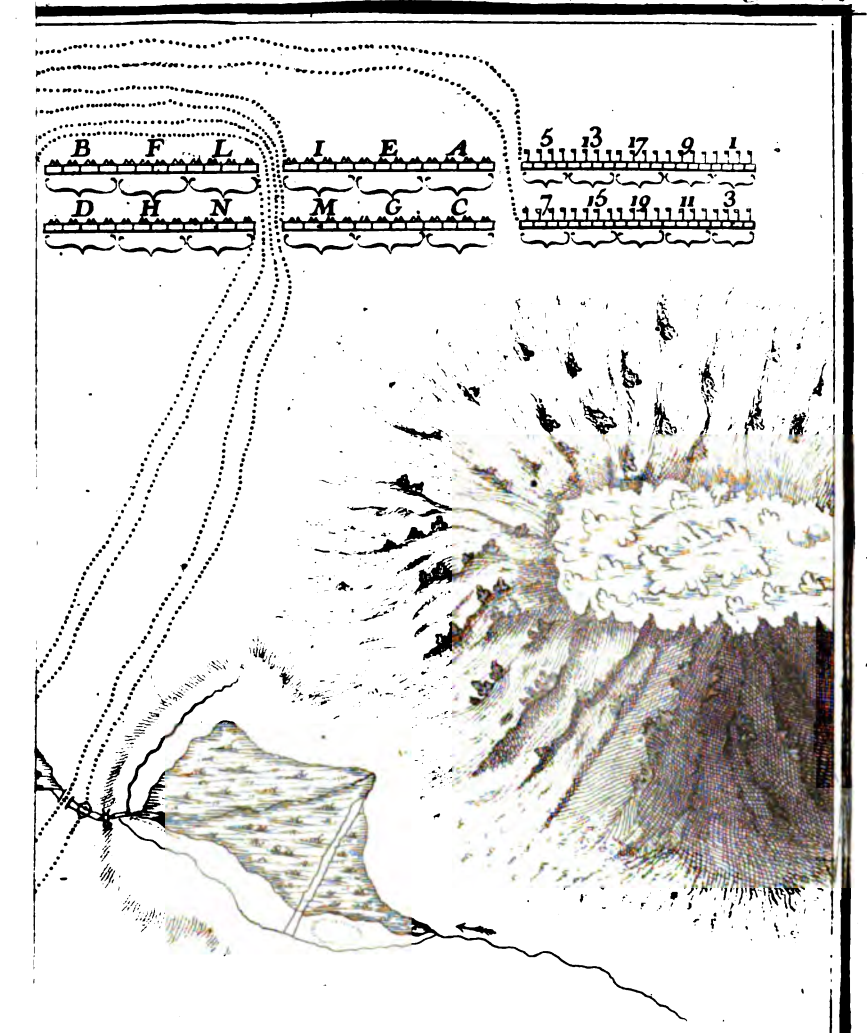
ARTICLE XII.

Marche d'une armée qui part du vieux camp pour aller en arriere occuper un nouveau camp. PLANCHE XXX.

PL. XXX. CETTE planche repréſente la marche d'une armée qui part du vieux camp O pour aller occuper en arriere le nouveau camp P. Les colonnes formées par l'aîle droite & la droite d'infanterie ſortent par les derrieres & les droites de leur camp, & vont arriver par la gauche du nouveau; toutes les colonnes pourroient marcher dans le même ordre s'il n'y avoit point d'obſtacle au terrain, mais la cavalerie qui formeroit la colonne le long du bois ne ſeroit pas en ſûreté, & pour cela on peut y faire paſſer l'infanterie, en arrangeant la marche ainſi qu'il eſt marqué, alors la cavalerie de l'aîle gauche forme les 5e & 6e colonnes, la premiere ligne forme la 5e & la ſeconde ligne la 6e, ces colonnes ſortent du vieux camp par le front du camp qu'elles parcourent, laiſſant à leur gauche le camp de la gauche d'infanterie, & vont paſſer au centre de l'infanterie des deux lignes, pour aller gagner la gauche de leur nouveau camp. La 7e & 8e colonnes ſont compoſées de la premiere & ſeconde lignes de la gauche d'infanterie, leſquelles partant de leur camp vont le long du bois marqué ſur cette planche tourner autour du nouveau camp de l'aîle gauche, pour aller entrer par les derrieres & la gauche du nouveau camp.

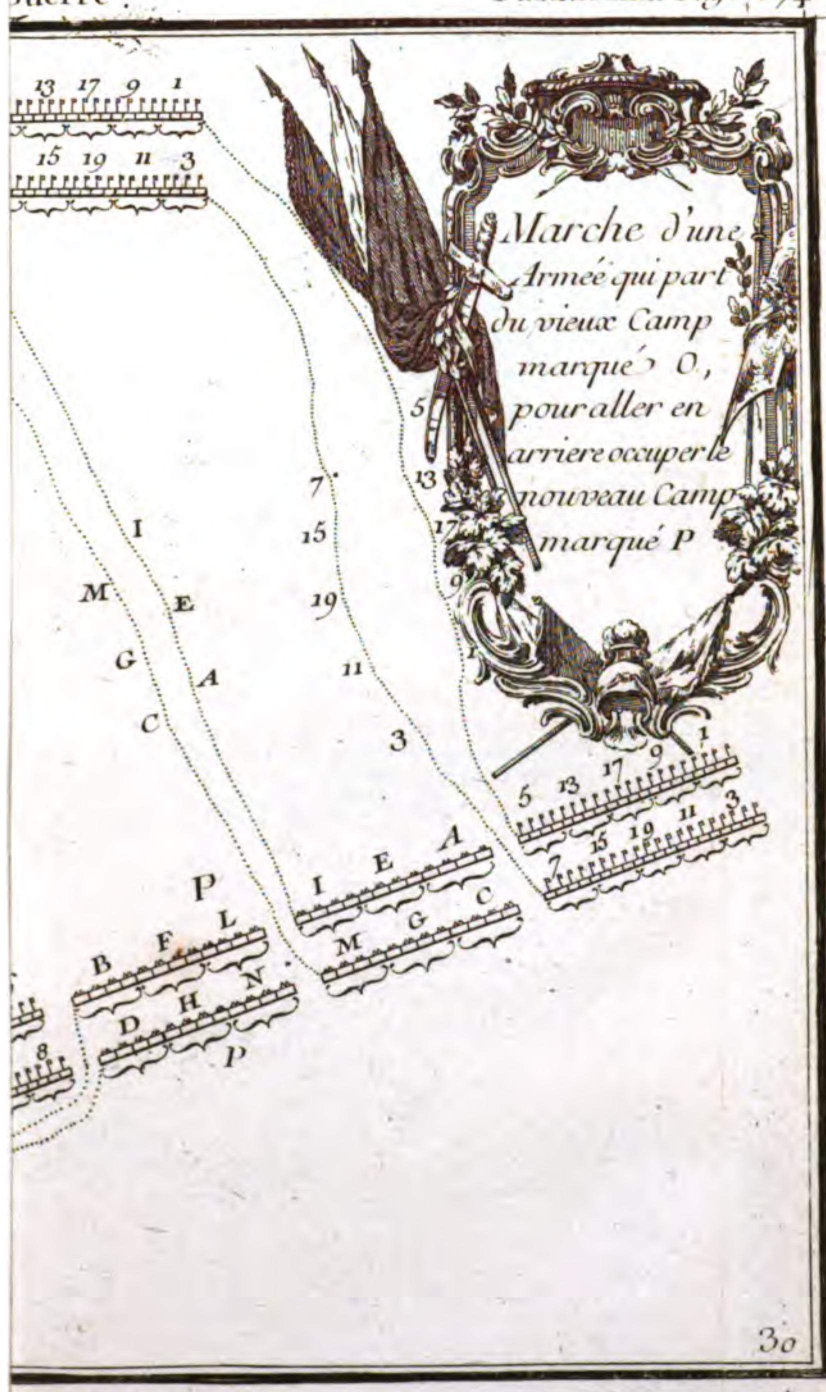
On peut ſuppoſer de même que P ſoit le vieux camp, & O le nouveau.

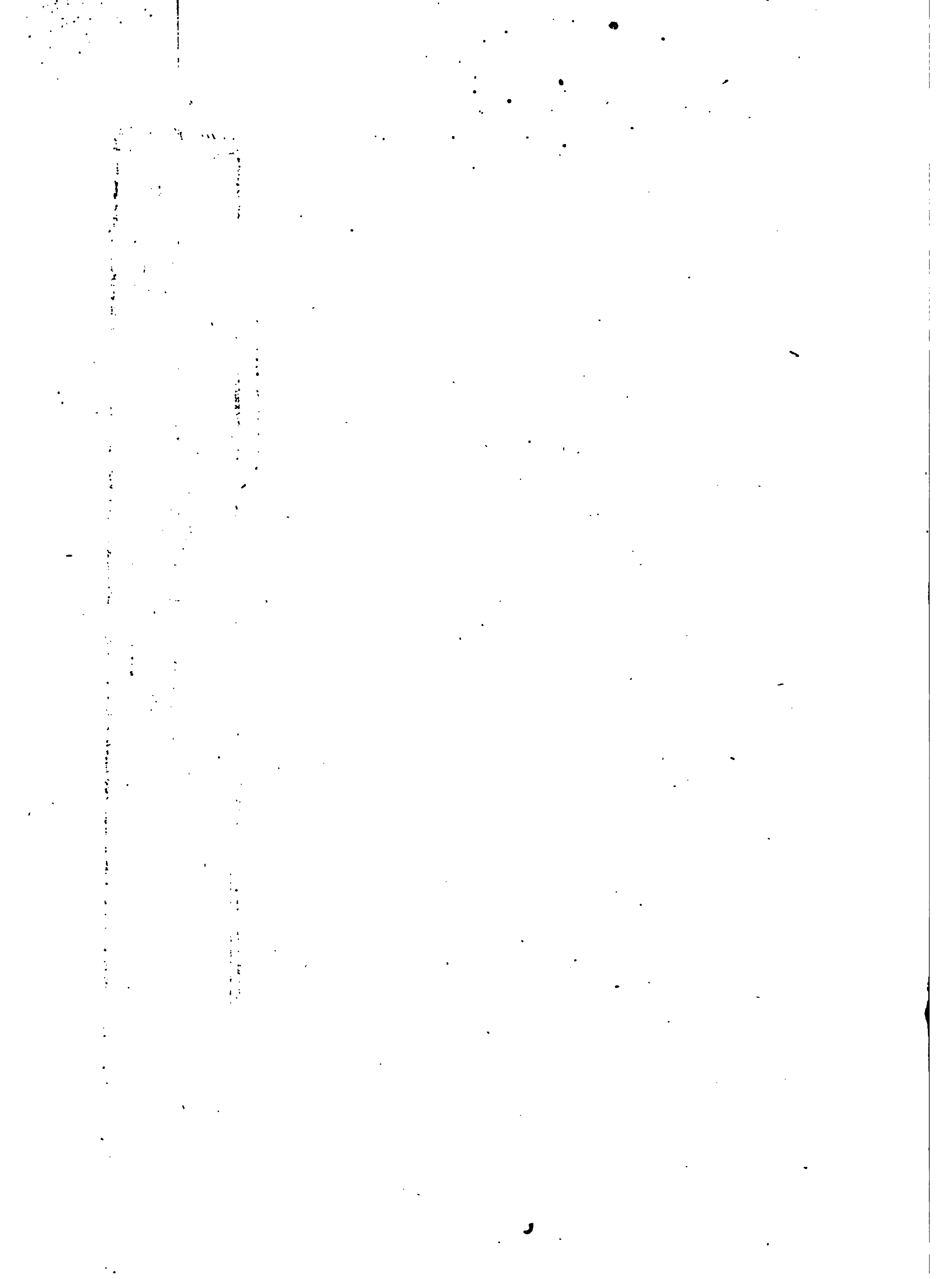




Marche semblable aux deux precedentes avec un ruisseau marecageux derriere la gauche du vieux Camp.

29


Marche d'une Armée qui part du vieux Camp marqué O, pour aller en arriere occuper le nouveau Camp marqué P
P
I E A
M G C
B F L
D H N
P
30



ARTICLE XIII.

Marche dans un pays fort couvert d'un camp à l'autre, mais qui a un grand chemin fort large qui conduit de l'un à l'autre. PLANCHE XXXI.

ON suppose dans cette marche un pays fort couvert d'un camp à l'autre, mais qu'il y ait un grand chemin extrémement large qui conduit de la droite du vieux camp à la gauche du nouveau, cette marche peut s'exécuter ainsi. Si l'on peut trouver un chemin pour l'aîle droite, même en s'écartant un peu, il faut s'en servir, sinon toute l'armée faisant à-gauche par escadron ou bataillon, remplit le grand chemin sur deux colonnes & va jusqu'à son nouveau camp, où elle entre par la gauche. PL. XXXI.

Si l'on a trouvé une ou deux colonnes pour l'aîle droite, l'infanterie sur deux colonnes partant de son camp ira passer en avant du camp de l'aîle droite & gagner le grand chemin, les troupes de seconde ligne gardant la colonne de la droite & entrant dans le nouveau camp entre les deux lignes.

L'aîle gauche partant du vieux camp suivra l'infanterie, si elle ne peut trouver d'autre chemin, sinon la seconde ligne partant de son camp par le derriere, peut venir passer entre l'aîle droite & l'infanterie, & laissant le camp des deux lignes de l'aîle droite à sa droite, aller gagner le grand chemin & le cotoyer, ou même passer en troisiéme, laissant toute l'infanterie à droite, cette colonne entreroit aisément par la gauche de son camp.

Au lieu de passer à la tête de l'aîle droite, cette colonne étant arrivée au point O peut continuer son chemin, ainsi qu'il est marqué en gros points, parce qu'il est à croire qu'alors les deux lignes de l'aîle droite sont hors du terrain du vieux camp.

La premiere ligne de cette aîle partant de son camp par la droite, va par un chemin particulier trouver la gauche de son nouveau camp.

ARTICLE XIV.

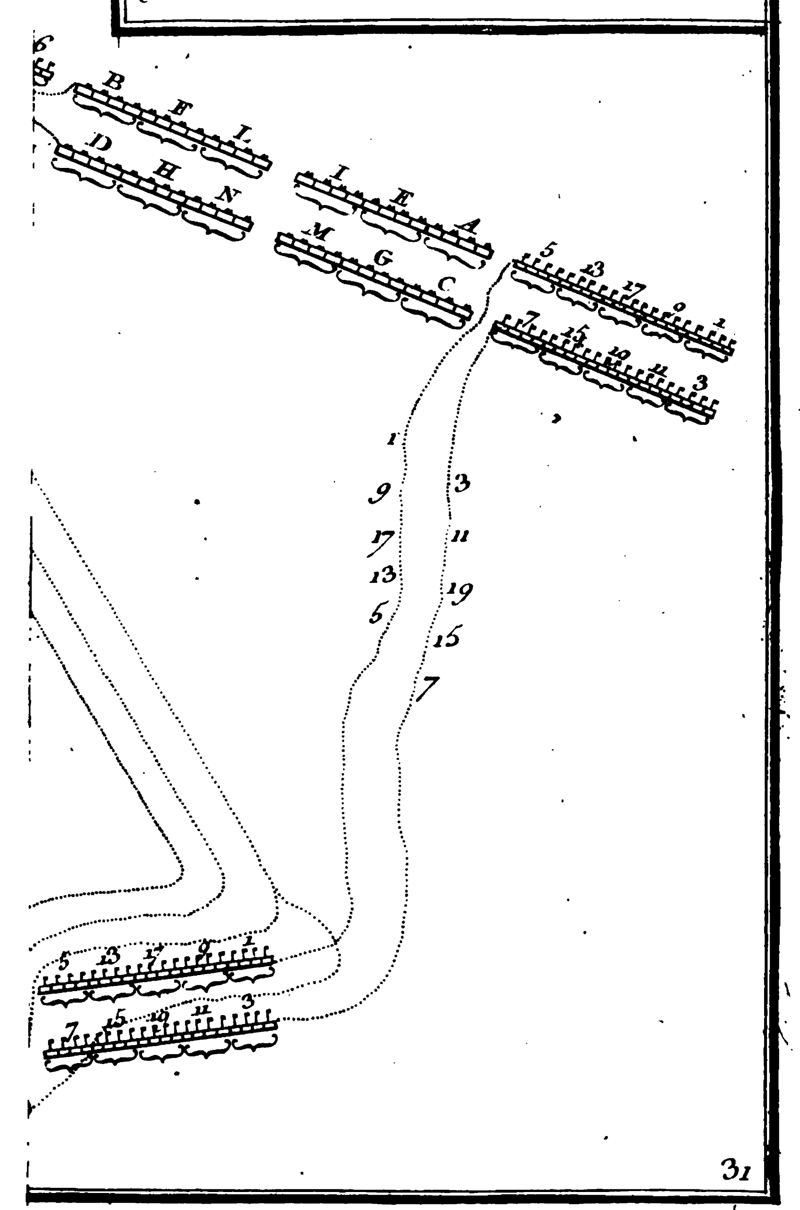
Marche d'une armée dans les mêmes circonstances par rapport au terrain, mais dont le nouveau camp fait face au côté opposé à celui où l'ancien faisoit front. PL. XXXII.

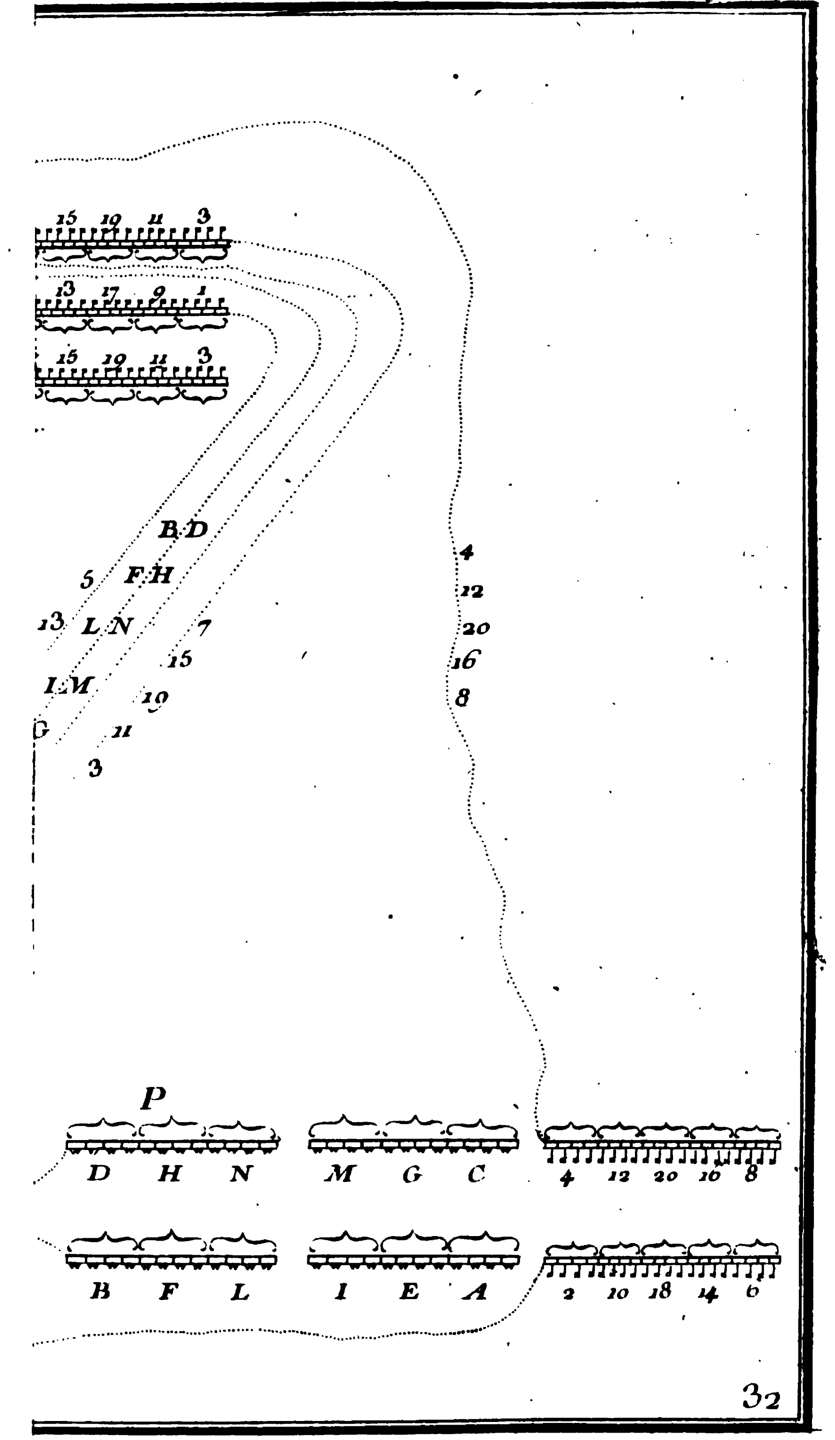
PL. XXXII. CETTE planche représente une marche d'armée dans les mêmes circonstances que la précédente par rapport au terrain, mais le nouveau camp fait face au côté opposé à celui où le vieil faisoit front.

Si la marche s'exécutoit sans avoir fait passer une ligne l'une devant l'autre, les troupes de premiere ligne se trouveroient en seconde; pour placer les troupes sur la ligne où elles doivent être, il faut faire passer la premiere en arriere, ou bien faire passer la seconde à travers & en avant de la premiere, ce qui est le cas marqué dans cette planche.

La marche peut alors s'exécuter aisément, ainsi qu'elle est marquée; mais les troupes partant de la droite de leur vieux camp, & arrivant au nouveau par la droite, se trouveroient dépostées, & celles de la droite se trouveroient à la gauche, à moins que chaque bataillon ou escadron n'arrêtât en arrivant sur son terrain, & que ceux qui les suivent, ne passassent au-delà, en redoublant l'un sur l'autre. Ce mouvement demande beaucoup de tems, sur-tout pour l'infanterie, chaque ligne étant sur une seule colonne; ainsi si la position que l'on prend à ce nouveau camp n'est que pour un passage, ou si l'on est obligé d'être promptement en bataille, il n'est pas nécessaire de faire le mouvement de passer chaque bataillon l'un pardevant l'autre; il est fort aisé dans la marche qu'on feroit ensuite de remettre au nouveau camp

Marche dans un païs fort couvert d'un Camp à l'autre, mais qui a un grand chemin extrêmemēt large qui conduit de la droite du vieux Camp à la gauche du nouveau.




15 19 11 3
13 17 9 1
15 19 11 3
B D
5 F H
13 L N 7
15
I M
19
G 11
3
4
12
20
16
8
P
D H N
M G C
4 12 20 16 8
B F L
I E A
2 10 18 14 6
32

camp chaque troupe en sa place, en faisant partir les colonnes encore une fois par leurs droites ou gauches, & les faisant rentrer au nouveau par le même côté d'où elles seroient parties.

ARTICLE XV.

Marche pour aller occuper un camp placé comme ci-dessus ; mais où l'on n'est point gêné par le terrain. PL. XXXIII.

CETTE planche représente une marche d'armée pour aller occuper un camp placé comme celui de la planche précédente, mais ici l'on n'est point gêné par le terrain. PL. XXXIII.

On peut faire passer la premiere ligne à travers & en arriere de la seconde, ainsi qu'il est marqué, & alors toutes les colonnes de cette premiere ligne partent par leurs gauches & vont tourner autour de la droite de leur nouveau camp, pour y entrer par le front du camp, & les colonnes formées par la seconde ligne partent aussi par leurs gauches & arrivent par la droite & en arriere du nouveau camp. Ces colonnes de seconde ligne peuvent également partir par la droite du vieux camp & arriver par la gauche du nouveau ; la premiere ligne au lieu de passer à travers la seconde, peut aussi se mettre tout de suite en colonne, ainsi qu'il est marqué par les gros points.

Le défaut de cette marche est le tems qu'il faut pour se mettre en bataille, & la difficulté de s'y mettre avant que les colonnes de premiere ligne qui ont la droite de la marche soient rassemblées à la droite du nouveau camp ou champ de bataille.

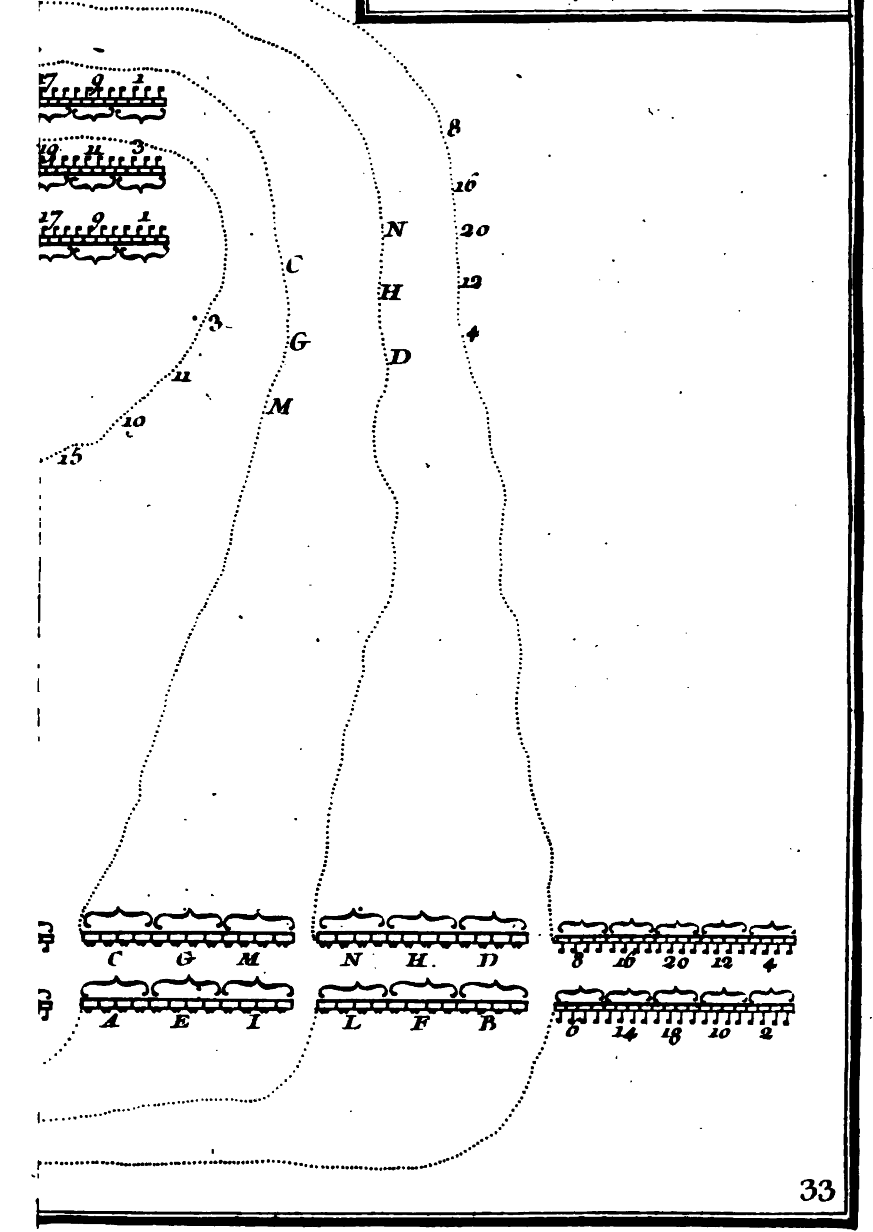
ARTICLE XVI.

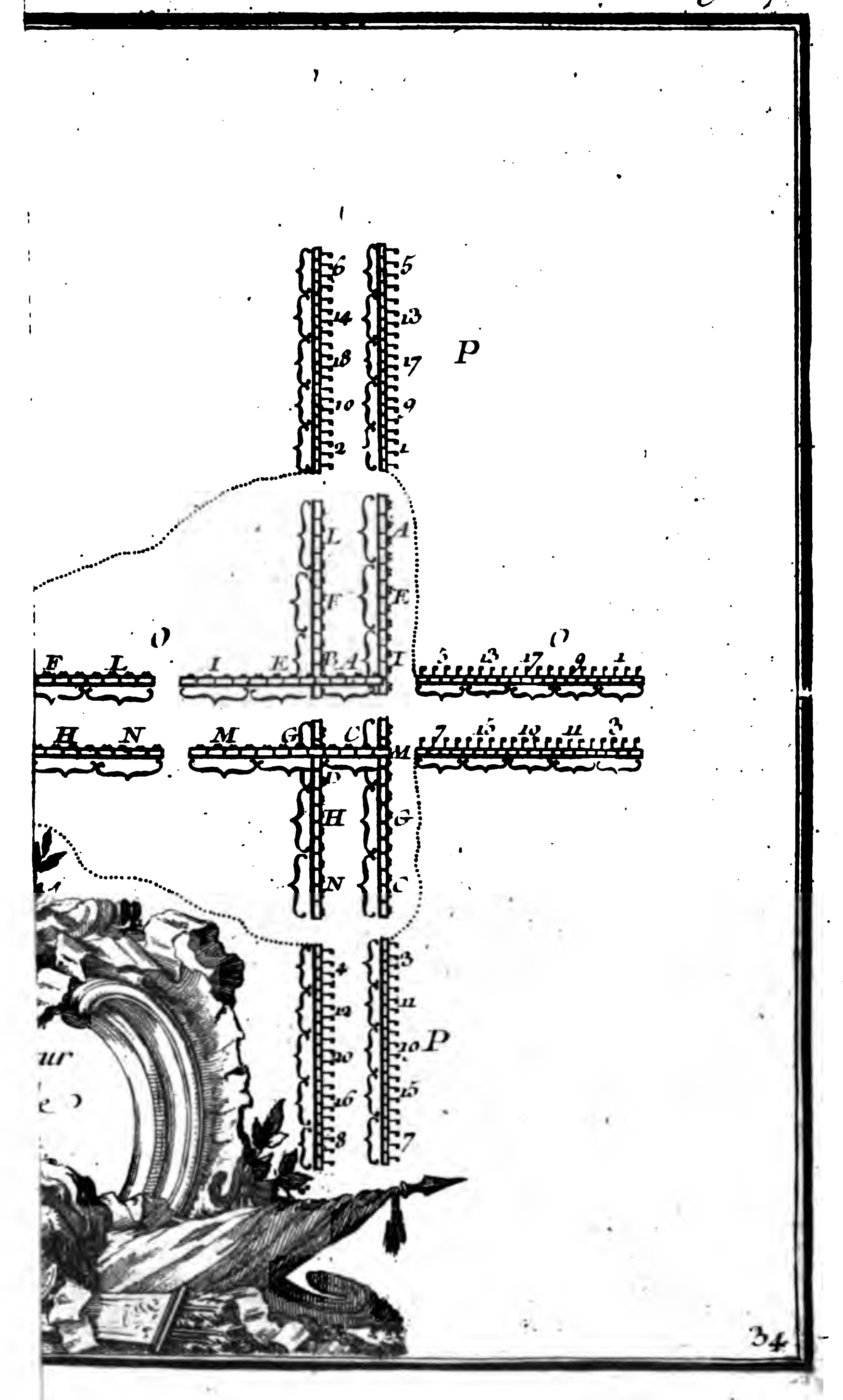
Mouvement d'une armée pour faire face sur la droite dans le même terrain qu'elle occupe. PLANCHE XXXIV.

Pl. XXIXV. CETTE planche représente le mouvement d'une armée pour faire face sur la droite. On suppose qu'étant en bataille dans l'ordre marqué O, l'ennemi se présente sur la droite, & qu'on choisit l'alignement P pour faire face à l'ennemi : le moyen le plus court pour mettre l'armée en bataille est de faire de toute la droite la premiere ligne, & faire la seconde ligne avec toute la gauche. Pour cela la premiere ligne de l'aîle droite O partant par la gauche, va former la premiere ligne de l'aîle gauche P, & la seconde ligne O va former la premiere ligne de l'aîle droite P. Tout le reste de l'armée fait à droite un quart de conversion par bataillon & escadron, ensuite l'infanterie de la seconde ligne tourne sur sa droite pour aller former la droite de premiere ligne du nouveau poste : les derniers bataillons au lieu de tourner à droite, restent, sçavoir l'avant-dernier à l'endroit ou les autres ont tourné, & le dernier sur la gauche de celui-là ; la premiere ligne du vieux camp fait le même mouvement à gauche, & les gauches du vieux camp qui doivent avoir suivi les droites font le même mouvement lorsqu'elles sont arrivées à la distance nécessaire entre les deux lignes.

Les deux lignes de l'aîle gauche du vieux camp vont entrer, sçavoir : la seconde ligne par la gauche au nouveau poste, pour y former la seconde ligne de l'aîle droite, & la premiere par la droite du nouveau poste, pour y former la seconde ligne de l'aîle gauche.

Par ce mouvement les troupes se trouvent hors de leurs rangs, mais aussi le mouvement est très-prompt. Voici le calcul du tems nécessaire pour l'exécuter.


Marche pour aller occuper un Camp placé comme cy dessus, mais où l'on n'est point gêné par le terrein .
C G M
N H. D
8 16 20 12 4
A E I
L F B
6 14 18 10 2
33


P
O
O
P
34

L'escadron de la gauche de la brigage 5 dans la position O a à parcourir le front de douze bataillons & vingt escadrons, pour être arrivé à son poste dans la position P; & lorsqu'il est arrivé, le premier escadron de la brigade I doit être aussi arrivé à son poste: ainsi suivant le calcul fait ci-devant du tems que la cavalerie met à parcourir un certain espace, il lui faut pour parcourir ces douze cens toises, environ 24 ou 25 minutes.

L'infanterie qui va former la premiere ligne n'a que le front de douze bataillons, ce qui fait six cens toises qu'elle doit parcourir en 15 minutes.

Toute la gauche du vieux camp a de plus que la droite le front de dix ou douze bataillons à parcourir, ce qui fait qu'elle ne peut être en bataille que 12 ou 15 minutes après l'autre; enfin il faut pour former l'infanterie de la premiere ligne 15 minutes, & pour la cavalerie dix de plus, ce qui fait 25 minutes pour que la premiere ligne soit en bataille; il en faut 15 de plus à la seconde, par conséquent en 40 minutes tout le mouvement sera achevé.

ARTICLE XVII.

Mouvement d'une armée dans le même cas que la précédente, avec cette différence que chaque troupe se trouve placée dans le même terrain qu'elle doit occuper. PLANCHE XXXV.

CETTE planche représente un mouvement d'armée dans le même cas que la précédente, mais ici le mouvement s'exécute de façon que chaque troupe se trouve placée dans le terrain qu'elle doit occuper. Pour que les troupes parcourent moins de chemin, chaque colonne est composée de partie de chaque ligne, la premiere colonne est composée des brigades 11, 3, 17, 9 & 1, marchant dans cet ordre, ensorte que la brigade 17 va prendre la queue de la brigade 3, lorsque celle-ci passe PL. XXXV.

PL. XXXV. à l'endroit où étoit la gauche de la brigade 11, laquelle marchant ainsi qu'elle est marquée, va tourner autour de la droite de la premiere ligne de la nouvelle position, pour entrer par la droite dans son camp ou champ de bataille; & lorsque la brigade 17 est arrivée à la droite de l'emplacement que doit occuper la brigade 1, elle va le long du front de bandiere occuper son champ de bataille.

La seconde colonne est pour les brigades 19, 15, 7, 13 & 5, marchant dans l'ordre qu'elles sont ici nommées, & qui font par la gauche le même mouvement que celles de la premiere colonne ont fait par la droite.

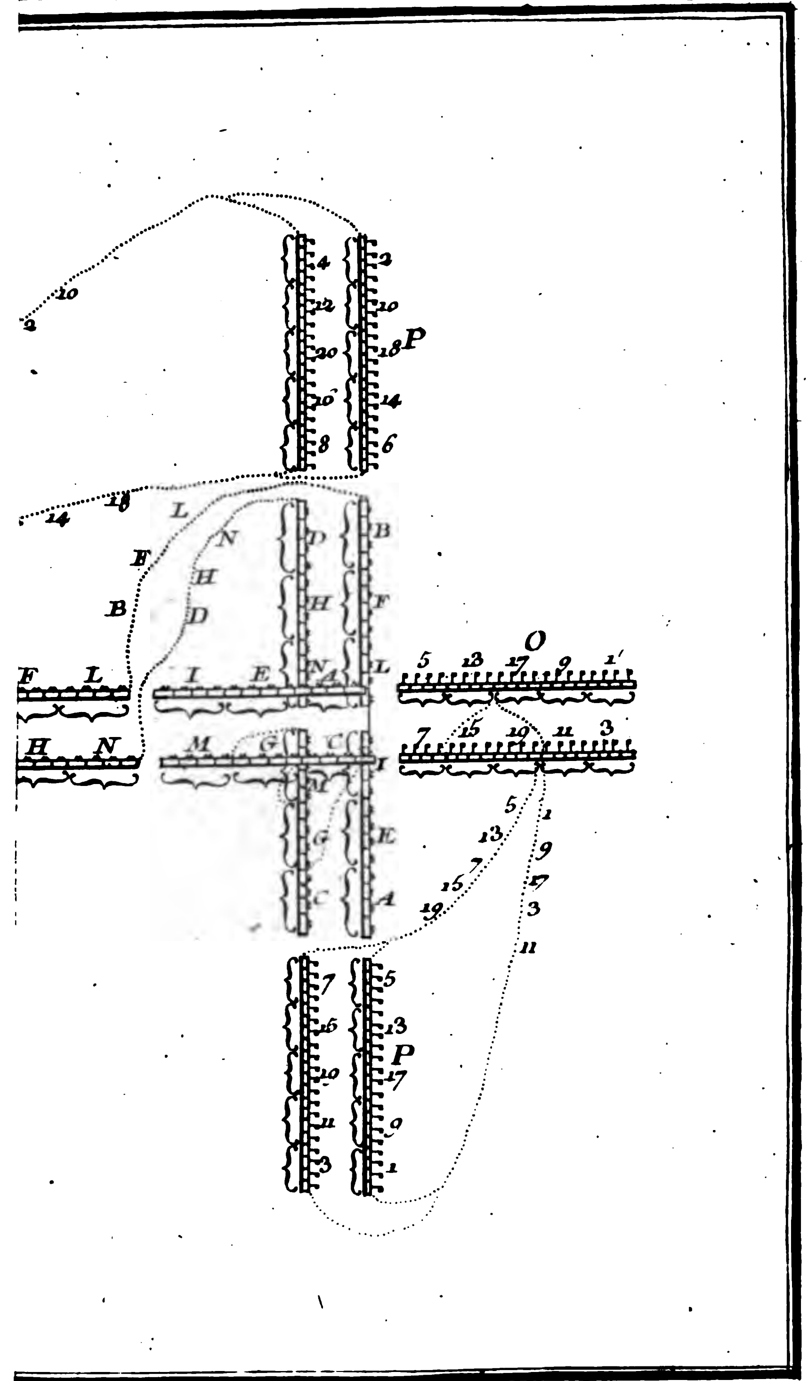
La troisiéme colonne est pour les trois brigades de la droite de la premiere ligne d'infanterie, marchant par leur droite ainsi qu'il est marqué par les lignes ponctuées, entre A & M.

La quatriéme colonne est pour la seconde ligne de la droite, la brigade C tournant à droite & en arriere, va gagner son camp où elle entre par la gauche; la brigade G sans aller suivre la queue de la brigade C, va par sa droite entrer par la gauche de son nouveau poste, & la brigade M marchant par sa droite, se porte en avant pour aller gagner la gauche de son nouveau poste.

La cinquiéme colonne est pour la seconde ligne de la gauche d'infanterie, laquelle marchant par sa droite, va passer au centre de sa premiere ligne, & de-là gagner la gauche de son nouveau poste.

La sixiéme colonne est pour la premiere ligne de la gauche d'infanterie, laquelle partant de son camp par sa droite, va passer entre la gauche de l'infanterie & la cavalerie de la seconde ligne du vieux camp, pour aller gagner la gauche de son camp.

La septiéme colonne est pour les brigades 18, 14 & 6 de premiere ligne, 16 & 8 de seconde, marchant dans l'ordre qu'elles sont nommées; cette colonne va au nouveau poste passer entre la gauche de la seconde ligne d'infanterie & la cavalerie, d'où alors les trois brigades de premiere ligne vont jusqu'à leur camp par la droite


P
O
P
B
F
L
D
H
N
A
I
E
M
G
C
K

duquel elles entrent, & les deux de ſeconde ligne, lorſqu'elles ſont à hauteur de la ſeconde ligne, tournant à gauche elles entrent dans leur camp. Pl. XXXV.

La huitiéme colonne eſt pour les brigades 10, 2 de premiere ligne, ſuivies de 20, 12 & 4 de ſeconde, marchant dans l'ordre qu'elles ſont nommées; cette colonne va tourner à la gauche du nouveau poſte pour entrer dans ſon camp.

Ce mouvement en total n'eſt pas plus long à exécuter que le précédent, mais la gauche de la premiere ligne eſt près d'un quart-d'heure plus tard formée; ainſi lorſque l'on eſt preſſé, il faut exécuter l'autre mouvement.

ARTICLE XVIII.

Différens mouvemens d'armée ſur huit colonnes, partant de camps où les troupes ſont reparties & mêlées cavalerie & infanterie, ſuivant les différentes qualités ſuppoſées du terrain. PLANCHE XXXVI.

SUR cette planche ſont marquées ſept différentes poſitions des troupes, & leur marche ſur huit colonnes. Le camp O eſt dans l'ordre ordinaire, toute l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les aîles. Au ſecond marqué P toute la cavalerie eſt au centre & l'infanterie ſur les aîles. Au troiſiéme marqué Q preſque toute l'infanterie eſt ſur deux lignes à la droite, la cavalerie ſur deux lignes à la gauche, leſquelles ſont fermées chacune par une brigade d'infanterie. Au quatriéme R l'armée eſt ſur trois lignes, une partie de l'infanterie au centre de la premiere, quelque cavalerie ſur la droite & ſur la gauche, au-delà de laquelle eſt encore quelque infanterie; la ſeconde ligne eſt preſque toute formée du reſte de l'infanterie, elle a quelque cavalerie ſur ſa gauche : la troiſiéme ligne eſt entiérement de cavalerie. Au cinquiéme marqué S l'armée eſt ſur quatre lignes, l'infanterie au centre, Pl. XXXVI.

Pl. XXXVI. la cavalerie ſur les flancs. Au ſixiéme toute l'infanterie compoſe la premiere ligne, & la ſeconde eſt formée par toute la cavalerie. Au ſeptiéme preſque toute la cavalerie forme la premiere ligne, & l'infanterie la ſeconde, excepté au centre de la ligne où une partie de l'infanterie eſt à la premiere, & une partie de la cavalerie à la ſeconde.

Toutes les fois que l'on a établi une régle & un arrangement de troupes qu'on appelle l'ordre de bataille, ſur lequel ſont repartis tous les officiers généraux, & qui indique les troupes qui ſont à leurs ordres, il faut tâcher de ne pas les ſéparer lorſqu'il eſt poſſible; mais cela ne doit rien faire à la répartition des troupes ſuivant les différentes qualités du terrain; par exemple au camp P quand les brigades C, F, L ſeroient ſous les ordres du même officier général, ſi l'on veut camper comme il eſt marqué en Q, s'il ſuffit de deux brigades ſur le flanc gauche, il ne faut pas en envoyer trois, ſous prétexte qu'elles ſont aux mêmes ordres, & l'officier général ſuit alors la partie la plus nombreuſe de ſa diviſion, ou celle qui s'éloigne le plus du corps dont elle eſt. Ici il eſt ſuppoſé qu'on a choiſi pour mettre ſur le flanc gauche du camp Q les brigades F & L par préférence, ou pour conſerver à la brigade B ſon poſte premier, qui eſt de fermer la gauche de la ligne d'infanterie. En ſuppoſant toutes les troupes égales en bonté, & tous les bataillons auſſi forts, & les brigades auſſi nombreuſes, il faut n'avoir aucune prédilection & choiſir celles qui ſont le plus à portée par rapport à l'ordre de la marche & aux débouchés du vieux ou du nouveau camp: dans la ſuppoſition de cette marche j'ai pris par préférence les brigades F & L, toutes deux de la premiere ligne, pour les faire paſſer au flanc gauche, afin d'avoir à tirer une brigade de la ſeconde ligne pour rendre égales les deux lignes d'infanterie au camp Q, & mettre par-là quelque dérangement dans l'ordre des troupes entre elles, pour faire voir enſuite les moyens de les débrouiller.

Ces ſept marches d'armées ſont repréſentées ſur une même planche pour éviter la répétition, & les colonnes ſont tracées, ainſi qu'aux autres planches, en lignes ponctuées; mais pour faire diſtinguer plus facilement le chemin des colonnes, lorſqu'elles partent d'un camp, de celles qui y arrivent, elles ſont marquées les unes par de gros points, les autres par des points plus fins, alternativement d'un camp à l'autre, depuis le camp O juſqu'au camp V; mais à ce dernier les colonnes en partant ſuivent des traces en gros points & arrivent au camp O, en ſuivant la continuation des mêmes traces en petits points. PL. XXXVI.

Quoique ces armées ſemblent par la repréſentation de la planche faire à chaque mouvement un demi-quart de converſion ſur la droite, cela n'eſt pas néceſſaire pour la combinaiſon des colonnes, laquelle eſt faite pour aller dans toutes les poſitions & différens éloignemens que ces armées pourroient prendre de front en front.

Partant du camp O pour aller au camp P, la premiere colonne de la droite eſt pour la droite d'infanterie de ſeconde ligne, marchant par ſa droite, ainſi qu'elle eſt campée; cette colonne en partant de la droite de la brigade C va paſſer entre l'aîle droite & la droite d'infanterie de premiere ligne, d'où elle ſuit ſon chemin pour entrer dans ſon camp par ſa gauche.

La ſeconde colonne eſt pour la droite d'infanterie de premiere ligne, marchant par ſa droite, ainſi qu'elle eſt campée; cette colonne ſuit ſon chemin en côtoyant la premiere colonne pour aller paſſer à la droite du nouveau camp de la brigade de cavalerie 3, & aller entrer par la gauche de ſon camp.

La troiſiéme colonne eſt pour la premiere ligne de l'aîle droite, marchant par ſa gauche ainſi qu'elle eſt campée; cette colonne en partant va paſſer entre le camp de ſa ſeconde ligne & la droite d'infanterie de ſeconde ligne, elle ſuit par les derrieres du camp juſqu'au centre de l'infanterie, d'où tournant à droite elle traverſe les deux li-

Pl. XXXVI. gnes, laiſſant le vieux camp des droites d'infanterie à ſa droite, pour aller côtoyer la ſeconde colonne & traverſer la ſeconde ligne du nouveau camp, pour entrer dans ſon camp par la droite.

La quatriéme, &c.

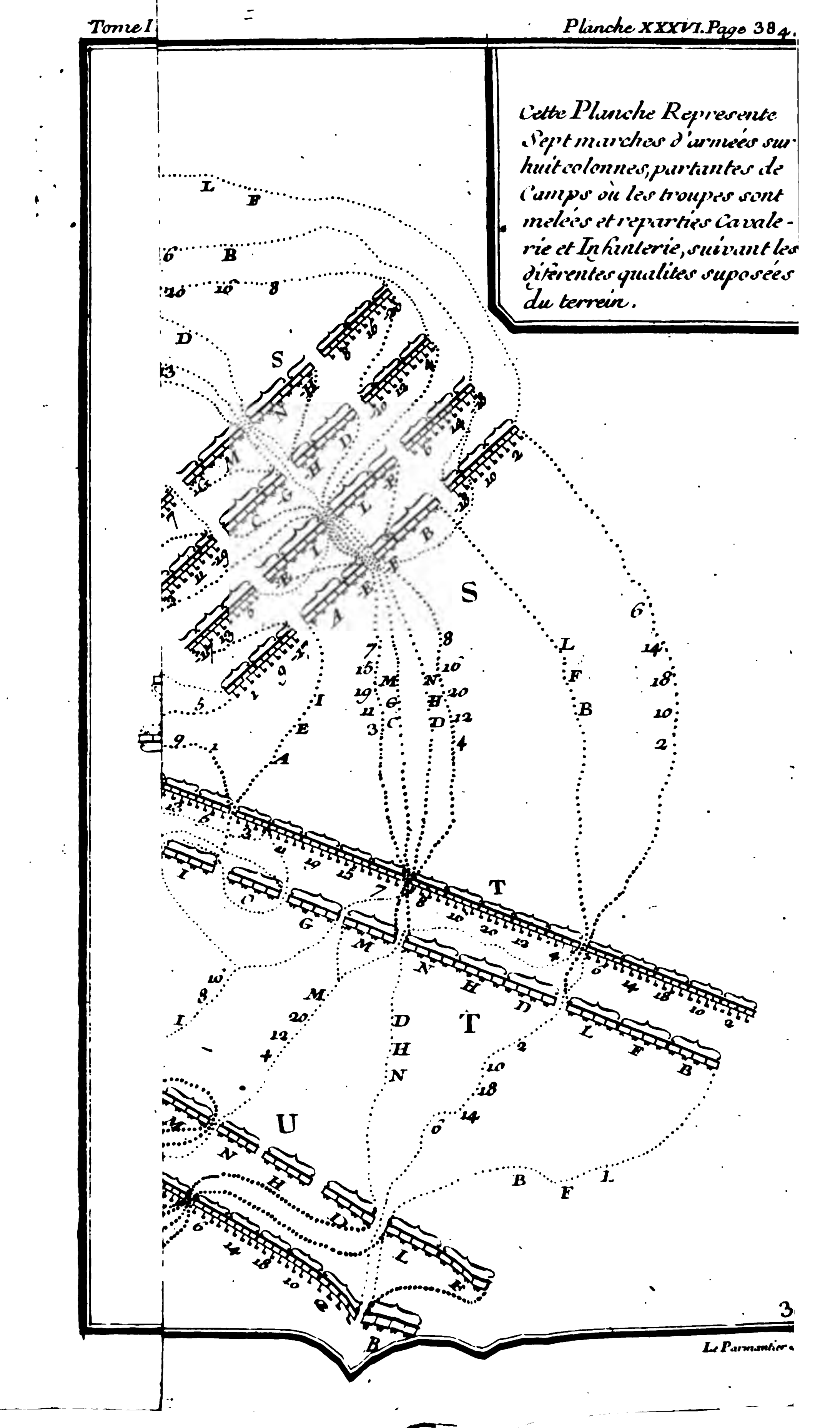
On ſuppoſe ceux qui auront étudié les marches précédentes avec application aſſez au fait pour entendre aiſément la compoſition & le déployement des colonnes au moyen des traces qui y ſont marquées, pour éviter l'ennui du récit de ces différentes traces. Il faut faire attention que lorſqu'une des huit diviſions naturelles de l'armée, telles que je l'ai expliqué ci-devant page 349, ne marche pas toute entiere pour former une colonne, il faut nommer par leurs noms les brigades qui compoſent cette colonne. Exemples.

Partant du camp P la troiſiéme colonne eſt pour les brigades B, N, D, H, marchant par leur droite ainſi qu'elles ſont nommées, la brigade B de premiere ligne va par les derrieres de ſon camp paſſer à la droite de la brigade N de ſeconde ligne, d'où ſuivie des brigades N, D & H, la colonne va paſſer derriere le camp de la ſeconde ligne de cavalerie qu'elle ſuit juſqu'au camp de l'infanterie, d'où tournant à gauche elle traverſe les deux lignes, laiſſant l'infanterie à droite & la cavalerie à gauche pour aller entrer par la gauche de ſon nouveau camp.

Au même, la huitiéme colonne eſt pour les brigades d'infanterie F & L, ſuivies de celles 4 & 12 de cavalerie, marchant toutes par leur gauche, ainſi qu'elles ſont nommées, cette colonne en partant de la gauche de la brigade F ſuit ſon chemin, d'où elle va pour entrer par la droite de ſon camp.

Ces exemples ſuffiſent pour l'intelligence des autres colonnes & de toute la planche.

ARTICLE XX.


Cette Planche Represente Sept marches d'armées sur huit colonnes, partantes de Camps où les troupes sont melées et reparties Cavalerie et Infanterie, suivant les diferentes qualites suposées du terrein.
S
S
T
T
U
Le Parmantier.

ARTICLE XIX.

Mouvement de deux armées marchant l'une contre l'autre, copié d'après un plan d'idée en relief. Pl. XXXVII.

CETTE planche repréſente d'un côté le camp d'une armée campée entre des lignes de circonvallation & de contrevallation autour d'une place dont elle forme les attaques. Pl. XXXVII.

On voit le camp de l'armée d'obſervation qui couvre celle qui fait le ſiege, & cette armée paroît en bataille à la tête de ſon camp; enſuite eſt tracée la marche de cette armée ſur neuf colonnes pour aller occuper un champ de bataille ſur la hauteur au-deſſus de la riviere, de l'autre côté de laquelle on voit une armée ſuppoſée ennemie, dont toute la premiere ligne commence à paſſer la riviere ſur quatre colonnes, & dont la ſeconde ligne eſt encore en bataille; on voit en arriere de cette armée le tracé de cinq colonnes par où elle s'eſt portée dans la poſition où elle eſt.

Le relief dont cette planche eſt la repréſentation a été conſtruit pour faire comprendre aiſément & d'un coup d'œil tout le déploiement d'une armée, il a douze pieds de long ſur quatre de large.

L'armée d'obſervation A eſt marquée en bataille à la tête de ſon camp; cette poſition n'eſt point un poſte par elle-même, mais il met à portée de ſe porter au-devant de l'ennemi qu'on ſuppoſe à une diſtance de ſix à ſept lieues, & maître de choiſir entre pluſieurs moyens de marcher au ſecours de la place aſſiegée; les chemins de l'armée d'obſervation, pour ſe porter du côté où peut venir l'ennemi, ſont cenſés également ouverts.

On ſuppoſe que ſur des avis certains de la marche de l'armée ennemie vers la tête d'un ruiſſeau qui eſt à trois

Pl. XXXVII. lieues du camp, l'armée d'observation veuille se porter pour occuper les hauteurs marquées BB qui sont en-deçà.

La marche se fait sur neuf colonnes, sçavoir les deux lignes de l'aîle droite marchant par leur gauche, forment la premiere & seconde colonnes de la droite de la marche.

Les deux droites d'infanterie de premiere & seconde ligne, marchant par leurs gauches, forment les troisiéme & quatriéme colonnes.

L'artillerie parquée au centre de la premiere ligne, forme la cinquiéme.

Les gauches d'infanterie de premiere & seconde lignes marchant par leur gauche, forment la sixiéme & septiéme.

Les deux lignes de l'aîle gauche marchant par leurs gauches, forment la huitiéme & neuviéme colonnes.

Lorsque la tête de ces colonnes est encore à demie-lieue du champ de bataille que l'armée va occuper; on suppose que les partis qu'on a sur les ennemis donnent avis, qu'ils voyent la tête de leur armée venir droit au ruisseau, qu'elle marche sur cinq colonnes, qu'elle arrive au terrain qu'il paroît qu'elle veut occuper sur le ruisseau par les derrieres de la droite, à quoi elle est forcée par la situation du pays, que la colonne de la droite est toute de cavalerie, la seconde d'infanterie, la troisiéme d'artillerie, la quatriéme d'infanterie, & la cinquiéme de cavalerie, ainsi qu'il est marqué C C.

Quelque tems après on apprend que la colonne de la gauche composée de cavalerie marche beaucoup plus vîte que l'infanterie, & se sépare en deux colonnes, qu'apparemment c'est toute l'aîle gauche qui gagne le devant pour prendre son terrain sur la gauche de celui de l'infanterie, ou qui se presse pour venir occuper les passages du ruisseau. Sur cette nouvelle, lorsque l'armée d'observation est prête à monter sur la hauteur de son champ de bataille, elle fait alte aux endroits marqués D D, pour ne se pas faire voir & laisser l'ennemi s'en-

gager au paſſage du ruiſſeau en colonnes, ayant calculé qu'elle peut être encore en bataille avant que l'ennemi puiſſe avoir fait paſſer un nombre de troupes aſſez conſidérable pour lui diſputer la victoire lorſqu'elle deſcendra de la hauteur pour l'attaquer. Pl. LXXXVII.

L'aîle de cavalerie de la gauche des ennemis arrive la premiere & occupe la gauche du champ de bataille, les autres colonnes arrivent enſuite & toute l'armée ſe met en bataille; l'armée d'obſervation ſe remet alors en marche pour monter ſur la hauteur de ſon champ de bataille; pendant ce tems l'ennemi qui ne la voit pas, prend le parti de paſſer le ruiſſeau, & toute ſa premiere ligne ſe met en marche ſur quatre colonnes E E, pour le paſſer à deux gués & deux ponts qui ſont les ſeuls paſſages qu'il y a deſſus, & ſa ſeconde ligne F F reſte en bataille ſur la hauteur.

Comme les colonnes ennemies commencent à paſſer le ruiſſeau, leurs troupes F F qui ſont reſtées ſur la hauteur apperçoivent la tête des colonnes de l'armée d'obſervation, & les voyent peu de tems après s'étendre pour prendre leur champ de bataille B B.

Les ennemis voyant notre armée formée envoyent ordre à leurs colonnes d'arrêter, & à ce qui peut avoir paſſé le ruiſſeau de rétrograder. Après avoir examiné le terrain, & ne croyant pas pouvoir forcer le paſſage, les quatre colonnes qui étoient deſcendues reviennent reprendre le terrain G G qu'elles occupoient auparavant, reconduites par le canon que lui tire l'armée d'obſervation de la crête de la hauteur; l'ennemi enſuite ſe met en marche ſur neuf colonnes juſqu'au terrain où le pays ſe retrécit, alors il n'en forme plus que cinq, & retourne par où il étoit venu.

L'armée d'obſervation dès qu'elle voit les ennemis ſe retirer les fait ſuivre par un détachement H qui part de ſa droite, & lorſqu'ils ſont éloignés & le détachement qu'elle a envoyé rentré, elle retourne à ſon camp dans le

PL. XXXVII. même ordre & par les mêmes chemins qu'elle est venue *.

Ce relief est sur une échelle proportionnée à l'étendue du front de l'armée, à raison de cinquante toises par bataillon & trente par escadron; mais au lieu d'avoir la proportion (supposé) de cinq à six mille toises du camp de l'armée d'observation à son champ de bataille sur la hauteur du ruisseau, il n'y a que moitié de cette distance, ce qui est suffisant pour représenter le déployement des colonnes qui est l'objet de cette méchanique.

La partie de la gauche du relief représente une ville assiegée par une armée enfermée dans des lignes de circonvallation & contrevallation. Les lignes de circonvallation sont supposées avoir environ douze à quatorze mille toises d'étendue, le long desquelles cinquante bataillons & cinquante escadrons sont partagés, occupant l'un portant l'autre avec leur distance deux cens toises par bataillon, & cent par escadron, ce qui avec les intervalles causées par les maisons, bois ou villages, remplit la circonvallation qui dans des endroits paroît éloignée des ouvrages de la place de seize à dix-huit cens toises, & dans d'autres seulement à douze cens ou mille, & même moins, suivant la forme & les inégalités du terrain, & l'effet qu'on peut craindre du canon.

* Tous les mouvemens expliqués ci-dessus s'exécutent par le moyen de plusieurs cordons sur lesquels sont attachées des figures représentant les bataillons ou escadrons; les cordons passent dans des tuyaux enfermés dans l'épaisseur de la machine, sur la superficie de laquelle glissent les petits corps représentant les troupes. L'échelle est presque d'un pouce pour cent toises.



PLAN

Pour faire voir la marche d'une armée d'Observation qui va au devant d'une armée ennemie pour l'empêcher de secourir une place assiegée

Echelle de douze cens toises

1 2 3 4 5 600 1200

CHAPITRE XVI.

Quels sont les principes & les régles des mouvemens des armées à l'occasion des siéges.

ARTICLE PREMIER.

Combien il y a de sortes de circonvallations.

ON peut distinguer cinq sortes de circonvallations devant une place.

La premiere, lorsque l'ennemi ne peut assembler une armée assez forte pour tenter de jetter du secours dans la place.

La seconde, lorsqu'indépendamment de l'armée qui fait le siége, on a une armée qu'on appelle d'observation, dont l'objet est d'empêcher l'armée ennemie de s'approcher de la place.

La troisiéme, lorsque n'ayant point assez de troupes pour former une armée d'observation, on est obligé de les employer toutes au siége de la place, & qu'on prend le parti d'attendre l'ennemi dans la circonvallation en cas qu'il marche au secours de la place.

La quatriéme, lorsque l'ennemi est assez en force dans la place assiégée pour pouvoir tenter d'attaquer l'armée assiégeante, ce qui demande des forces beaucoup plus considérables que pour faire des sorties ordinaires sur les tranchées, parce que toutes les fois que des troupes d'une ville assiegée font une sortie, le nombre en doit être proportionné à l'éloignement où l'on veut attaquer & pousser l'ennemi, en combinant les moyens qu'il a de rassembler le nombre de troupes suffisant pour la repousser, & plus Régle.

la sortie fait son attaque éloignée de la place, plus elle doit être nombreuse.

La cinquiéme est ce qu'on appelle blocus.

ARTICLE II.

Principes de chacune des différentes sortes de circonvallation.

LORSQU'ON a pris la résolution de faire le siége d'une place, ce qui n'arrive ordinairement que lorsqu'on se sent supérieur à son ennemi, il faut employer les moyens nécessaires pour pouvoir l'exécuter. Ces moyens sont ou d'entrer en campagne le premier, ou d'attendre à la fin de la campagne que l'ennemi ait séparé une partie de ses troupes; ou bien si au commencement d'une campagne l'armée ennemie est assemblée, il faut faire ensorte par les marches & manœuvres que l'on fait, de l'éloigner de la place que l'on veut assieger, soit en cherchant à le combattre, soit en lui donnant jalousie sur plusieurs places qu'il ait un interêt égal à conserver.

Enfin, lorsque par une combinaison qu'il faut faire, vous voyez que vous pouvez être établi autour d'une place avec ce qui vous est nécessaire pour en former le siége avant que d'y être attaqué par l'ennemi, (ce qu'il faut tâcher d'éviter dans ces premiers tems) vous devez faire investir la place, soit par des détachemens partis de votre armée, soit par des troupes d'un autre corps, ou tirées de vos places de guerre, ensorte qu'il n'en puisse sortir personne sans que vous soyez en-état de le repousser.

Alors l'armée marche pour s'étendre tout autour de la ville & y camper, ce qu'on appelle en circonvallation.

Ier. Dans le premier cas des circonvallations expliqué ci-dessus, lorsqu'on n'a point à redouter une armée de secours, & que ce qu'on peut craindre des détachemens

des troupes ennemies est peu considérable en comparaison du nombre de troupes qui est dans la place assiegée, on peut également placer les troupes assiegeantes, toutes faisant face à la ville ou à la campagne, ou partie d'un côté & partie de l'autre. Alors il n'est point nécessaire non plus de faire un retranchement pour enfermer les troupes, les postes & gardes que l'on met ordinairement pour la sûreté de chaque troupe peuvent suffire pour assurer la tranquillité de toute l'armée ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il faut toujours bien moins de monde de garde pour la tranquillité d'une armée derriere des retranchemens que lorsqu'il n'y en a pas.

Pour la position des camps de chaque troupe dans cette circonvallation, il n'est pas nécessaire d'avoir d'autres considérations que de les placer commodément autour de la ville, le plus resserrés qu'il se peut, & de façon qu'ils se communiquent, ensorte que rien ne puisse s'échapper de la place, & qu'ils ne souffrent pas du canon ni des bombes que les assiegés pourroient tirer sur eux. Pour cela on profite des hauteurs du terrain qui peuvent être autour & près d'une place, & qui empêchent que l'assiegé ne découvre le camp que l'on place sur le revers, ce qui peut souvent contribuer à resserrer beaucoup une circonvallation, car le défaut principal de cette position est toujours d'avoir une trop grande étendue de terrain à garder. Le canon incommode beaucoup les camps à découverts lorsqu'ils sont éloignés de moins de quinze cens toises, & supposant dans une plaine unie une forteresse dont le diamétre intérieur seroit seulement de six cens toises, & autour de laquelle un camp seroit placé à quinze cens toises d'éloignement, le diamétre du cercle que formeroit le camp se trouvant de trois mille six cens, cela donneroit environ onze mille toises de circuit à la circonvallation.

Si indépendamment de l'armée qui forme la circonvallation d'une ville on a une autre armée à opposer à l'ennemi, & que l'on soit assez supérieur en nombre de IIme.

troupes pour que cette armée d'obſervation, ſeule ou protegée par celle du ſiége, ſoit en état d'empêcher l'ennemi de vous incommoder, il n'y a point de néceſſité encore de faire des lignes de circonvallation : cependant des retranchemens contribuent toujours à donner plus de force à un poſte qu'on veut défendre, & plus de difficulté à l'ennemi qui veut vous y attaquer. Ainſi il eſt bon d'en faire lorſqu'on en a le tems; par-là, dans la ſuppoſition faite ci-deſſus lorſqu'on a une armée d'obſervation, on peut trouver des occaſions de lui faire entreprendre quelque choſe offenſivement, en riſquant même de laiſſer approcher l'ennemi de la circonvallation, ce qu'on ne pourroit peut-être pas tenter ſi l'on n'avoit pas fait des lignes. Lorſqu'on prend le parti de faire des lignes de circonvallation qui enferment les troupes entre ces lignes & la ville, l'utilité qu'on en tire eſt au moins de donner plus de tranquillité à l'armée qui fait le ſiege, & plus de facilité à empêcher les partis que l'ennemi voudroit faire entrer dans la place.

IIIme. Mais ſi celui qui entreprend le ſiége d'une place ne ſe croit pas aſſez fort pour former deux armées, afin d'en avoir toujours une qui n'ait que l'objet de s'oppoſer à l'ennemi, alors, dis-je, l'on eſt obligé de s'enfermer dans des lignes; mais il faut obſerver que votre projet étant alors de vous défendre derriere vos retranchemens, il faut par vos lignes occuper les hauteurs & les endroits d'où l'ennemi pourroit vous incommoder & ſe réſoudre à augmenter la circonvallation autant qu'il eſt néceſſaire pour que vos troupes ſoient placées avantageuſement pour combattre. Cette néceſſité d'occuper les hauteurs peut donner dans certains pays une bien grande étendue à la circonvallation; de telle ſorte même qu'avec les mêmes forces contre le même ennemi, dans telle place en pays uni, il conviendra de ſe mettre dans des lignes; & dans tel autre pays montagneux & ſéparé par des ruiſſeaux, marais, rivieres, bois, &c. il ſera plus à propos de n'emploïer qu'une partie de vos forces à la circonvallation,

tion, qui sera plus foible à la vérité, & former du reste une armée d'observation qui n'aura d'autre objet que de s'opposer au secours. Mais supposant qu'on ne puisse point former cette armée, il faut encore faire attention que vos retranchemens soient assez éloignés de la place pour que l'on puisse faire manœuvrer en arriere deux lignes de troupes, sans que cela les approche trop du canon de la place. Il n'y a guéres de situation plus fâcheuse que de se trouver dans des lignes dont on ne peut déboucher, derriere lesquelles on ne peut manœuvrer, où l'on n'a point de communication, & où l'on essuye en même-tems & le feu de la place & celui de l'armée de secours : il s'est vû de ces positions fâcheuses où l'on s'est engagé inconsidérément, & l'on n'en a bien senti les conséquences que quand on n'y pouvoit plus porter remede.

La quatriéme façon dont j'ai dit qu'on pouvoit considerer une circonvallation, c'est lorsque l'ennemi est assez en force dans la place pour pouvoir tenter d'attaquer l'armée assiegeante; dans ce cas on fait des retranchemens entre le camp & la ville, qui se nomment lignes de contrevallation, & qui doivent être faits dans les mêmes régles que les autres, c'est-à-dire, occupant les hauteurs hors la portée du canon de la place, & de moindre étendue qu'il est possible. IVme.

Le blocus est une circonvallation plus ou moins forte d'une ville, selon qu'on a à craindre des secours qu'on pourroit tenter d'y faire entrer, ou des forces qui sont enfermées dans la ville, dont alors on ne forme point l'attaque de vive force, se contentant de n'y rien laisser entrer & de n'en rien laisser sortir. On forme cette attaque lorsqu'on veut avoir une ville par famine, ou quand on n'a pas assez de troupes dans un tems pour en former le siége, & qu'on en attend; ou encore quand après avoir entrepris un siége, quelque diversion éloignée de l'ennemi vous obligeant de retirer une grande partie de vos troupes, vous vous trouvez encore en état d'en laisser assez pour garder vos munitions & pour empêcher les assiegés Vme.

de fortir. Dans cette efpece de circonvallation les lignes de circonvallation & de contrevallation peuvent être employées felon les circonftances rapportées plus haut pour les autres.

On pourroit compter une fixiéme forte de circonvallation, c'eft lorfque faifant un fiége vous n'avez point d'armée d'obfervation, & vous avez en même-tems à craindre d'être attaqué par une armée de fecours & par la garnifon. Cette pofition ne peut être que très défagréable, mais elle doit être fort rare & feulement lorfqu'il arrive des évenemens qu'on n'a pas dû prévoir qui vous rendent plus foible que votre ennemi (comme pourroit être, par exemple, la défection d'un allié qui retireroit fes troupes). Car on ne doit pas s'engager au fiége d'une place qu'on n'ait une fuperiorité fur l'ennemi, foit pour s'être mis en campagne avant lui affez tôt pour avoir le tems Régle. de finir le fiége avant qu'il foit affemblé, foit en ne l'entreprenant que lorfqu'il eft féparé & ne peut raffembler affez promptement fon armée pour le faire lever, ou foit enfin qu'on ne lui foit fuperieur par le nombre de troupes.

ARTICLE III.

Régles générales pour toutes les circonvallations.

INDEPENDEMMENT de ce que j'ai dit ci-deffus pour les différentes fortes de circonvallations que j'ai diftinguées; il y a des régles qui leurs conviennent à toutes également.

Quand la place affiegée eft fur une riviere, il faut des ponts de communication au-deffus & au-deffous de la place; que ces ponts foient hors la portée du canon de l'ennemi, pour ne point courir rifque d'en être rompus & pour que les troupes puiffent s'en fervir fans rifque, pour fe communiquer d'un côté à l'autre de la riviere.

Plus on peut faire de ponts & de communications, plus

on remedie à l'inconvénient d'avoir une partie de sa circonvallation séparée de l'autre, & plus les deux partis peuvent se secourir aisément; ainsi on ne doit point négliger d'en construire autant qu'il est possible.

S'il y a quelque autre ruisseau à passer, sans ponts & chemins de communication, il faut aussi y établir des passages en plus grand nombre qu'on le peut, & également hors la portée du canon.

On remarquera que s'il se trouve quelque hauteur qui ôte à la place la vûe des ponts, alors on les peut mettre plus près que la portée du canon.

S'il y a des marais dans l'enceinte de la circonvallation, il faut y établir des communications sûres, & si dans quelque endroit on a à redouter une inondation qui pourroit couper la communication d'un quartier à un autre, ce dont on doit s'informer avec soin, on y fera construire une chaussée avec les matériaux les plus à portée, qui sont ordinairement des fascines. On observera en la construisant d'y former plusieurs ponts, pour que les eaux étant lâchés ne la culbutent pas, & l'on aura soin de piqueter les fascines & de les poser par lits croisés l'un sur l'autre, pour que l'ouvrage soit solide.

On doit choisir l'emplacement du grand parc d'artillerie, & tâcher de le mettre le plus à portée de la tranchée, sans qu'il soit incommodé du feu que l'ennemi peut y faire, ayant attention de le placer dans un terrain le plus ferme qu'il est possible, & sur-tout qui ne puisse pas être inondé.

On doit de même choisir l'emplacement pour les vivres & celui pour les fourages.

Il faut, si l'on peut, sur-tout quand on n'a pas d'armée d'observation, amener avec soi tout ce qui est nécessaire pour tout le siége, sinon on conservera une communication avec les places dont on doit faire venir des convois, de guerre, de bouche, & même de fourage, si l'on est dans un pays où l'on n'en puisse pas trouver; sinon il faut s'assurer que l'ennemi ne pourra vous empêcher d'envoyer au fourage d'un côté ou d'autre.

ARTICLE IV.

Principes pour les mouvemens des armées d'observation & de secours.

LA place assiegée est comme un centre autour duquel se doivent faire tous les mouvemens de l'armée d'observation & de celle du secours. L'armée d'observation étant la plus proche de la place, a l'avantage de faire ses mouvemens sur un plus petit cercle que l'armée du secours : d'autre part, l'avantage de l'armée du secours consiste en ce que ses mouvemens réglent toujours ceux de l'armée d'observation qui n'a pour objet, que de s'opposer à ceux de l'armée du secours, qui par conséquent doit sçavoir quels ils sont avant d'entreprendre de se mouvoir. L'armée du secours peut commencer ses mouvemens quand il lui plaît ; l'habileté de son général consiste à cacher ses véritables desseins, à faire croire à son ennemi qu'il se détermine à se porter d'un côté, tandis que son véritable dessein est de se porter d'un autre : il peut commencer à se mettre en marche d'un côté avant l'entrée de la nuit, & ensuite par une contre-marche se porter ailleurs, ou seulement envoyer quelques-unes de ses troupes d'un côté tandis qu'avec le gros il se porte de l'autre, & sur-tout prendre toutes les précautions possibles pour cacher à l'ennemi sa véritable marche, afin de le devancer pour s'emparer de quelque endroit important qui le mette à portée de son but. Enfin il doit tâcher, même par des marches forcées, de se porter sur le côté de la circonvallation où il est le moins attendu.

Le général de l'armée d'observation doit être de son côté très-attentif à tout ce que fait son ennemi; il doit employer tous les moyens possibles pour avoir une connoissance exacte de tous ses mouvemens, & ne doit rien épargner pour cela : il est bien avantageux que celui qui

dirige les mouvemens d'une telle armée autour d'une place en ait bien reconnu d'avance tous les environs, & qu'il ait déterminé auparavant les différens postes qu'il veut occuper dans toutes les diverses situations que peut prendre l'ennemi ; qu'il ait fait accommoder toutes les communications qui lui peuvent être utiles, qu'elles soient aussi ouvertes qu'il est possible, afin qu'il puisse marcher sur un grand front, & qu'il puisse toujours prévenir l'armée du secours & se trouver plutôt qu'elle à l'endroit par où elle vient pour l'attaquer, ce qui ne peut manquer d'arriver s'il se sert utilement de son avantage d'avoir moins de chemin à faire que son ennemi.

Suivant les différentes situations des pays qui entourent les places de guerre, une armée d'observation peut & doit s'éloigner plus ou moins de la place assiégée ; mais de quelque façon que ce soit, elle doit toujours regarder comme une régle dont elle ne se doit point départir, de conserver des chemins plus courts, ou lignes plus droites pour se rapprocher de la place que n'en peut avoir l'ennemi, & qu'elle puisse toujours se porter entre la place & l'ennemi avant que celui-ci en puisse approcher de quelque côté que ce soit. Que si le pays étoit tel qu'elle ne pût pas y trouver de postes avantageux pour couvrir la place, alors si elle est assez forte pour attaquer l'ennemi, il faut qu'elle marche à lui ; mais comme à la guerre il faut avoir pour principes certains de tâcher d'attaquer son ennemi avec de plus grandes forces qu'il ne peut vous opposer, il faut dans le cas dont il s'agit que l'armée du siége détache toutes les troupes qui ne lui sont pas absolument nécessaires, pour en renforcer l'armée d'observation & aller attaquer l'armée du secours.



ARTICLE V.

Principes suivant lesquels on peut régler l'étendue des fourages que l'on veut faire.

AVANT que d'aller reconnoître un fourage, on doit non-seulement sçavoir le nombre de chevaux des cavaliers qu'il y a dans l'armée, mais aussi le nombre des chevaux d'équipages des officiers, celui des chevaux d'artillerie & des vivres; il faut sçavoir le nombre total de ce qu'il y a à nourrir, & en détail ce qu'il en faut à chaque troupe, ce calcul est nécessaire pour pouvoir en faire une répartition proportionnée.

Quand on sçait la quantité de rations de fourage dont on aura besoin, on doit supputer ceux qui peuvent aller le chercher au jour projetté. Supposons, par exemple, qu'on puisse envoyer vingt mille chevaux, on cherchera à reconnoître un terrain qui puisse fournir ces vingt mille trousses; pour cela il faut sçavoir la quantité de toises quarrées du terrain nécessaires pour produire une trousse, soit que le terrain soit semé en froment, en seigle, en avoine, ou autre grain. On doit encore s'être habitué à reconnoître la différence que peut causer la diverse qualité du terrain & combien dans les meilleurs on a besoin de moins d'étendue pour faire une trousse que dans les plus médiocres; connoître si le terrain où l'on est, est du meilleur, du médiocre, ou du mauvais, & se dire ensuite: en un terrain comme celui-là, il me faut (supposé) vingt toises quarrées de froment pour faire une trousse, je vois ici une plaine de froment presque quarrée, & qui a à peu près sept à huit cens toises sur chaque face, je calcule ces nombres l'un par l'autre & je trouve 560000 toises quarrées, lesquelles partagées en vingt, qui est la quantité de toises quarrées qui est nécessaire à une trousse, je dis il y a 28000 trousses dans cette plaine, partant il

y en a pour plus de vingt mille chevaux que j'ai à faire fourager ; mais comme nos troupes fouragent ſans aucun ordre, que l'on ne *veut* point obliger les officiers à ſe faire obéir lorſqu'il s'agit de fourage, on doit compter qu'il s'en gâte plus qu'il ne s'en enleve, ſoit par celui que les chevaux gâtent en traverſant le fourage, ſoit par celui qu'ils mangent, ou par celui que les fourageurs ne veulent point emporter ; ainſi après cette ſupputation il faut conclure qu'il n'y a là de fourage que pour dix à douze mille chevaux, & en aller chercher encore autant ailleurs. Il réſulte de la façon dont nos troupes fouragent, 1°. Qu'elles conſomment le double & par conſéquent on eſt obligé de demeurer la moitié moins dans un camp qu'on ne voudroit. 2°. Il faut plus d'eſcorte pour un fourage à proportion de ſon étendue, partant les troupes en ſont plus fatiguées.

Pour ſçavoir combien une piece de terre ou telle plaine a de toiſes quarrées, il n'y a qu'à ſe promener le long de ſes côtés à pied ou à cheval pour les meſurer, & en même-tems examiner ſi dans la plaine il n'y a point d'endroit de moindre produit, s'il n'y en a pas même qui ne rapporte rien, comme endroits marécageux, & compter toujours la quantité de fourage plutôt un peu au-deſſous qu'au-deſſus pour plus de ſureté, afin de n'être pas obligé, lorſqu'on a établi la chaîne du fourage, de l'avancer : ſi l'on ne trouve pas en un endroit ce qu'on cherche, il faut aller plus loin examiner ſéparément les différentes pieces. Avec ces principes, l'habitude donnera aiſément une connoiſſance par approximation qui ſera ſuffiſante.

On peut encore faire cette eſtime ſur la diſtance des lieux : on dit depuis l'endroit où je ſuis juſqu'à un tel village, on compte une lieue du pays, cette lieue peut être eſtimée (ſuppoſé) à 2500 toiſes, je donnerai autant de large à mon enceinte, il n'y a point de bois dans cette étendue ni de marais ; dans ce pays le tiers des terres eſt en bled, le tiers en mauvais grain, & le tiers des terres ſe repoſe, le menu grain produit moins, ainſi j'eſtime ce

qu'il y a de fourage dans cette lieue quarrée cent mille trousses, sur quoi, suivant le calcul ci-dessus, ôtant la moitié qui sera gaspillée, il y aura de quoi faire fourager cinquante mille chevaux.

Si le fourage se fait au sec & que l'on ait le tems d'entrer dans les granges, on mesurera les différentes dimensions des fourages qui y sont contenus pour connoître le nombre de toises cubes qu'il y en a, & par une estimation dont on doit avoir fait l'épreuve, on sçaura combien on peut faire de trousses dans une toise cube ou dans un certain nombre.

Si l'on étoit fort pressé & qu'on ne pût faire la visite des granges, on peut tirer des lumieres des gens du pays, en s'informant combien tel village nourrit de bêtes à cornes ou de chevaux pendant l'hiver, si le village se nourrit de ses récoltes, où si l'on tire d'ailleurs de quoi faire subsister les bestiaux. Si l'on dit qu'il s'y nourrit cent bêtes à cornes (supposé) ou cent chevaux, selon le pays, les bêtes vont pâturer plus ou moins long-tems & une partie de l'hiver; ainsi il faut estimer dans tel pays à combien de journées entieres peut être évalué ce que chaque bête en consomme pour sa nourriture. Supposons que cela soit évalué à cent journées, où elles n'auront point d'autre nourriture que ce qui est renfermé dans les granges; on dira cent bêtes pour cent jours, cela fait dix mille rations de fourage qu'il y aura dans ce village, plus ou moins, suivant les circonstances qui pourront apporter des changemens à ces calculs. Ce qu'on fait pour un village se fait pour un autre; on est obligé quelquefois de faire un fourage sur ces simples connoissances.

Il s'agit ensuite de pourvoir à l'escorte qui doit enfermer le terrain que l'on veut fourager. Pour cela on examinera le pays pour sçavoir les lieux où les escortes doivent être placées pour en faire l'enceinte avec sûreté; il ne faut occuper que le moins de terrain qu'il est possible sur-tout au sec, & envoyer des sauve-gardes aux villages que l'on doit conserver; mais si c'est au verd, on doit

doit prendre garde de n'enfermer pas aſſez de terrain, parce que ſi vous n'avez pas aſſez de fourage, vous ſerez obligé d'étendre vos eſcortes, en marchant elles en gâteront beaucoup, & ſans un déplacement total elles ne ſeront plus ſi bien placées, ſi elles l'ont bien été d'abord.

ARTICLE VI.

De la quantité d'eſcortes qu'il convient de donner aux fourages & aux convois.

JE n'entrerai pas ici dans un détail bien étendu, je ne ferai qu'indiquer les principales régles qu'il faut obſerver. J'ai déja établi que pour toute manœuvre il faut ſupputer la diſtance où l'on eſt de l'ennemi, le tems qu'il lui faut pour venir, le tems néceſſaire pour pouvoir être averti, pour donner l'ordre à vos troupes; celui qu'il faut pour aſſembler des détachemens qui puiſſent s'oppoſer à l'ennemi & faciliter la retraite de vos gens.

Si l'on voit qu'on n'a rien à craindre que de quelques petits partis ennemis, il ſuffit de former une chaîne de ſentinelles & vedettes pour empêcher vos fourageurs de paſſer du côté de l'ennemi, & de placer quelque poſte de trente ou cinquante hommes aux endroits où l'on croit qu'il pourroit plus aiſément ſe gliſſer quelque choſe. C'eſt là le même principe que pour les enceintes des camps. Si l'ennemi a quelque corps ſéparé, ce qui s'appelle aſſez volontiers camp volant, & qu'on ſçache que le corps ſoit à portée d'une marche même forcée de votre fourage, ou bien ſi vous fouragez près d'une place ennemie, alors il faut être informé de la force du corps de troupes détaché ou du nombre de troupes qu'il y a dans cette place, & oppoſer à ce qui pourroit ſortir un corps ſuffiſant pour le repouſſer. S'il y a quelques places qui puiſſent ſe communiquer, il faut compter pouvoir ſe trouver dans l'obligation de combattre leurs garniſons réunies,

excepté ce qui est obligé de rester dans les places pour les garder. On doit tâcher d'avoir un nombre de troupes plus considérable que celui qu'on estime pouvoir vous attaquer, parce que l'ennemi étant maître de choisir l'endroit où il veut faire son attaque, vous avez besoin d'être prêt à le recevoir en plus d'un endroit, cependant il faut placer vos troupes sur les endroits par où peut naturellement venir le corps de troupes que vous avez à craindre. Placer des troupes près d'un endroit où l'ennemi est obligé de passer, c'est ce qui s'appelle *masquer* un passage; & suivant la situation des lieux, il faut plus ou moins de monde pour cette opération : il se trouve même très-souvent qu'il y faut moins de monde que pour se défendre ailleurs, comme, par exemple, lorsque vous occupez un terrain où l'ennemi est obligé de passer & que l'endroit où vous êtes en bataille présente un front plus grand que celui avec lequel il peut déboucher sur vous.

Ce sont les mêmes attentions qui doivent aussi servir pour sçavoir ce qu'il faut donner d'escortes aux convois qui viennent à votre armée; ordinairement les convois viennent des places qui sont sur les derrieres, à l'armée qui est en avant. Les ennemis qui sont supposé en avant de vous, ne peuvent que par un long circuit envoyer des troupes pour attaquer les convois; s'ils en envoyent vous devez en être averti, & prendre des mesures conformément à ce que vous apprenez. Ainsi ce n'est pas communément aux troupes détachées de leur armée que vous devez compter que l'escorte de votre convoi pourra avoir affaire, mais aux troupes qui peuvent sortir de leurs places, si vous en laissez en arriere. Il faut donc connoître ce qui y est & ce qui peut en sortir, & y proportionner vos escortes, faisant attention qu'un convoi est presque toujours une chose très-importante, & que souvent il ne peut manquer à arriver, sans vous obliger alors à abandonner une position dont dépend tout le succès de vos armes.

CHAPITRE XVII.

Des Camps.

ARTICLE PREMIER.

Régles à observer pour camper les armées.

POUR camper une armée en lignes, ou autrement dit en front de bandiere (il n'importe du nombre de troupes), la premiere régle à observer pour asseoir un camp est de lui donner au moins la même étendue que les troupes occupoient en bataille, parce qu'il faut qu'elles puissent être mises promptement & en tout tems en ordre pour combattre. Le front d'un bataillon & d'un escadron dépend du nombre d'hommes qu'il y a dans les rangs. On suppose que chaque bataillon occupe 50 toises, & l'escadron 30, tant pour leur front que pour les distances : suivant cette régle une armée de 60 bataillons & de 120 escadrons en bataille sur deux lignes aura d'étendue 3300 toises, tant pour son camp que pour son champ de bataille. Mais pour que le camp occupe juste les 3300 toises, il faut qu'il soit assis dans une plaine unie où tout le terrain soit bon pour y tendre des tentes ; & comme le plus souvent les pays sont mêlés de bois, ravins, terrains marécageux, escarpés, & autres lieux où on ne peut les placer, on est obligé de laisser ces endroits en intervalle, ce qui allonge d'autant l'étendue du camp.

Tant que l'on peut on doit camper les armées près des rivieres ou ruisseaux, par la nécessité d'avoir de l'eau. Il faut que le champ de bataille des deux lignes soit, autant qu'il est possible, en avant du camp de la premiere, & que dans tout son front & dans les flancs le camp, ainsi

que le champ de bataille, ne puiſſe être commandé par aucune hauteur dont l'ennemi puiſſe ſe rendre maître, & d'où il puiſſe le canonner, ou en s'approchant empêcher de vous ſervir du ruiſſeau ou de la riviere qui ſert à faire boire les hommes & les chevaux. Si le camp & le champ de bataille ſont traverſés par des ravins, il faut en faire rabattre les bords pour les paſſer facilement. S'il y a quelque petit ruiſſeau qui ne ſoit pas guéable en bien des endroits, il faut y faire beaucoup de ponts; s'il y a des bois les faire abattre, ou y faire faire des ouvertures aſſez larges pour les traverſer facilement.

Le village ou bourg que l'on choiſit pour loger le Roi, & en ſon abſence le Général, donne le nom au camp; il doit toujours être derriere le champ de bataille, & autant que faire ſe peut derriere le camp vers le centre des lignes. Il faut qu'il ne puiſſe être ni canonné, ni attaqué ſi l'ennemi s'approchoit du camp; on doit n'avoir égard qu'à cette raiſon quand on en fait le choix, & non au logement qui ſeroit meilleur, mais où l'on n'y trouveroit pas les ſûretés ci-deſſus requiſes.

Il faut tâcher que les autres villages deſtinés pour loger les officiers généraux qui ſont aux aîles, ayent les mêmes ſûretés; mais ſi on appréhendoit que des partis ennemis ne vinſſent tomber deſſus pendant la nuit, on doit y camper des dragons, ou de l'infanterie que l'on tire des lignes, ou bien même y envoyer ſeulement la nuit quelque détachement pour les mettre en ſûreté. On doit éviter de marquer pour logement aucun bourg ou village qui ſoit à la tête du camp; ſi néanmoins il y avoit à la tête du champ de bataille un village, que l'armée voulût ſoutenir, pour lors on pourroit y camper des troupes pour le garder, ſauf à en faire plier le camp en cas d'attaque. On doit avoir attention de marquer le parc d'artillerie dans un endroit où il ne puiſſe pas embarraſſer quand il faut que l'armée ſe mette en bataille; il faut choiſir l'emplacement du parc des vivres & de l'hôpital le plus à portée du quartier général qu'il ſe peut pour la facilité du ſervice.

ARTICLE II.

Quelques principes pour le choix des camps.

IL y a plusieurs especes de camps qui ont chacune leur bonté, mais c'est suivant les vûes que l'on a : on est assez dans l'usage de les confondre tous ensemble.

Dès qu'il n'y a rien à craindre de l'ennemi, tout camp est bon lorsque les troupes y sont à leur aise pour l'aisance & la commodité de la vie des hommes & des chevaux ; ce qui est un des principes qu'il faut tâcher de ne jamais perdre de vûe, & dont on ne doit s'éloigner que lorsqu'on ne peut pas l'accorder avec ce qu'on a à craindre de l'ennemi.

Si vous avez plusieurs marches à faire pour vous porter sur un ennemi que vous voulez attaquer, il faut dans la route camper vos troupes au-delà des ruisseaux ou rivieres, ou autres défilés que vous avez à passer ; au contraire si vous vous retirez de devant lui, vous devez toujours mettre le défilé entre deux. Si vous êtes supérieur ou égal à peu près à votre ennemi, il faut chercher à occuper un camp d'où vous puissiez vous porter dans le pays qu'il a le plus d'intérêt & d'envie de conserver, de façon que s'il abandonne ce pays il ait plus à perdre qu'à gagner. Arrivé dans ce pays, vous y prendrez un poste qui soit tel que s'il veut vous y attaquer vous puissiez livrer un combat avantageux, soit en allant au-devant de lui, soit en l'attendant ; si vous voulez l'attendre, il faut que votre poste ne soit pas trop étendu, & que vos flancs soient appuyés de maniere qu'il ne puisse pas vous tourner avec avantage pour lui. Il faut nécessairement que vous ayez prévû toutes les différentes attaques ou manœuvres qu'il peut faire, & que vous ayez aussi résolu celles que vous ferez suivant les différens partis qu'il pourra prendre.

Si vous êtes inférieur, il faut que votre poste couvre le pays qu'il vous importe de conserver, & que vous ayez moyen de vous rapprocher de vos places les plus importantes par des chemins plus courts que ceux dont se peut servir l'ennemi pour y arriver.

Dans tous les cas, votre camp doit être situé de façon que vous communiquiez avec les places dont vous tirez vos subsistances, & autant qu'il est possible vous devez vous placer de maniere que l'ennemi ne puisse pas vous ôter votre communication sans être obligé lui-même de quitter celle qu'il a avec les lieux d'où il tire ses subsistances.

Il faut avoir prévû les autres postes que vous pourrez prendre en cas des différens mouvemens des ennemis; être sûr des chemins pour y aller, & si votre ennemi fait un mouvement, n'avoir jamais à se reprocher de ne l'avoir pas prévû.

Quelquefois un poste bien pris d'abord décide du sort de la campagne, & peut-être de toute une guerre.



CHAPITRE XVIII.

Que sans faire la guerre & sans troupes, on peut apprendre toutes les parties de l'art militaire & en faire l'application sur le terrain.

J'AI marqué ci-devant que l'hiver de 1694 à 1695, le feu Roi m'avoit envoyé en Flandres reconnoître le pays aux environs de ses places de premiere ligne, avec ordre de bien examiner comment les ennemis formeroient leur circonvallation, supposé qu'ils en fissent le siége; & s'ils avoient une armée d'observation, quels seroient les postes qu'elle prendroit pour s'opposer à la sienne si elle vouloit les secourir.

Aujourd'hui (*a*) le Roi peut me dire, ou à tel autre, je veux vous envoyer visiter ma frontiere de Flandres, j'ai lieu de croire que je pourrai y avoir la guerre, je ne sçai pas encore quelles seront les forces de mes ennemis; mais pour sçavoir quel parti j'aurai à prendre pour m'y défendre ou pour attaquer, allez-vous-en examiner toute son étendue depuis la Meuse à Givet, jusqu'à la mer à Dunkerque; faites vos observations dans tous les cas ci-après.

Si je suis supérieur, quelles sont les places de mes ennemis qu'il me seroit plus avantageux d'attaquer; si c'est eux qui sont les plus forts, quelles sont celles que je dois couvrir par mes armées, par préférence aux autres; si les forces sont égales, & qu'il ne me convienne pas d'exposer mon armée à donner bataille, voyez les postes qu'il faudroit que mon armée occupât pour empêcher l'ennemi d'entrer dans mon pays, & me tenir sur la défensive; si au contraire il me convient de chercher à

(*a*) Ceci a été écrit après la guerre qui a fini en 1735.

combattre, voyez par où il faudra que je tâche de pénétrer dans son pays pour l'y engager, & même qu'il soit obligé de le faire avec désavantage si cela se peut.

De plus, comme cette frontiere a plus de cinquante lieues depuis la Meuse jusqu'à la mer, que les places que l'on a cédées par la paix d'Utrecht donnent des facilités à à nos ennemis pour pousser des partis en avant dans mon pays, voyez à examiner les endroits de la frontiere où ils auront plus de facilité à percer, ceux que l'on peut couvrir avec quelques lignes ou par des postes, & enfin le pays que l'on seroit obligé de laisser contribuer. Vous reconnoîtrez encore (ainsi que vous fites en 1694) toutes les circonvallations que les ennemis peuvent faire aux environs des places qu'ils pourront assieger, quels seront les postes qu'ils occuperont pour couvrir leurs sieges, & l'endroit par où il me sera plus facile de les attaquer & de secourir la place. Vous me rapporterez des cartes où seront marquées toutes les observations que vous aurez faites, accompagnées d'un mémoire qui expliquera le tout.

Ce que je marque pour la frontiere du pays-bas peut se faire également pour toutes les autres frontieres; il seroit même utile de le faire & d'en garder les mémoires & les cartes, quand ils seront faits par des personnes bien entendues & capables: on peut faire pour un autre pays tout ce que je dis là pour les frontieres du royaume. Par exemple, on suppose que la Flandre est aux ennemis, qu'ils ont pris Arras, Bapaume, & sont les maîtres de tout l'Artois, en ce cas on seroit obligé de garder la Somme pour empêcher qu'ils ne percent plus avant dans le royaume. Pour sçavoir les mesures qui seroient à prendre pour y réussir, le Roi peut envoyer un officier général examiner le cours de la Somme depuis S. Quentin jusqu'à la mer, remarquer tous les passages qui y sont établis, voir ceux qu'on y peut défendre en faisant quelques ouvrages, ceux que l'on doit rompre afin d'avoir moins de postes à garder; examiner quels sont les endroits

endroits où l'ennemi auroit des hauteurs pour lui, afin d'y faire par avance les retranchemens de notre côté pour mettre à couvert les troupes qui s'y opposeroient.

De plus, si par hasard il nous avoit forcé, comme il pourroit bien assieger quelqu'une de nos places, aller examiner en commençant par S. Quentin, comment ils pourroient y établir leurs lignes de circonvallation; & s'ils avoient une armée d'observation, quels seroient les postes qu'elle prendroit pour couvrir leur siége, tâcher en même-tems de juger de l'endroit par où nous aurions plus d'avantage pour l'attaquer, si nous voulions secourir la place; faire ensuite les mêmes observations à l'égard de Ham, Peronne, Corbie, Amiens & Abbeville.

Sur le rapport que me feroit cette personne, & sur ses réponses aux objections que je lui ferois, je jugerois sans me transporter sur les lieux si elle auroit bien exécuté ce qui lui auroit été ordonné.

Je suppose encore que le pays en-deçà de la riviere d'Oyse soit aux ennemis, que les villes de Pont Saint-Maixance, Beaumont, Pontoise soient à eux, que nous soyons maîtres de celles qui sont sur la Marne, & qu'ils soient assez en force pour assieger S. Denis dès que les armées pourront entrer en campagne.

Pour les en empêcher & n'être pas contraints à donner bataille quand il ne conviendroit pas, & empêcher leurs partis de s'approcher de trop près de Paris durant l'hiver, je chargerois un officier général d'exécuter la commission ci-après, & je lui dirois:

Mon dessein est d'empêcher les ennemis d'assiéger Saint Denis & de pouvoir s'approcher de Paris, & pour cela je veux fermer le pays depuis la Seine près de S. Denis jusqu'à la Marne. Il y a plusieurs partis à prendre pour former cette ligne; l'un seroit de Saint Denis s'étendre par Creve-cœur qu'on laisseroit devant soi aussi-bien que le ruisseau, laissant pareillement Baubigny devant soi, aller vers Noisi-le-sec, monter sur la hauteur où est Romainville, la suivre en gagnant Fontenay & Nogent sur

Marne, pour avoir toujours les hauteurs pour soi. Cette étendue peut être environ de six mille toises, mais comme cette ligne paroît nous resserrer un peu trop près de Paris, examinez encore le pays depuis S. Denis jusqu'à la forêt de Bondy : on peut former cette ligne de deux manieres, dont l'une seroit derriere le ruisseau de la Merci qui me paroît prendre sa source de la forêt de Bondy, passe au pont Yblon & va tomber dans le Roüillon à Dugny, lequel tombe au-dessous de Saint-Denis dans la Seine. Si vous trouvez que cette situation convienne, vous ferez votre disposition pour placer la ligne en-deçà de ce ruisseau, le laissant vingt toises devant vous pour servir d'avant-fossé, & qu'il soit sous le feu de la ligne, vous traverserez la forêt de Bondy en plusieurs endroits pour connoître tous les chemins qui viennent de Meaux & autres lieux sur Paris, vous verrez ceux que l'on peut rompre par des abbatis, d'autres où il faudra faire quelques retranchemens & des redoutes pour les garder. A l'égard du pays depuis la forêt de Bondy jusqu'à la Marne, l'armée des ennemis dans le tems qu'elle se presentera à nous entre S. Denis & la forêt de Bondy, ne hasardera pas de faire une attaque de ce côté-là. On donnera au fossé de cette ligne quinze pieds d'ouverture par le haut revenant en bas à neuf pieds de large sur sept à huit de profondeur, & le parapet qui sera formé de la terre que l'on en tirera, aura sept pieds de haut avec double banquette.

Pour ce qui est du camp que l'armée prendra derriere cette ligne, il faut l'en éloigner hors la portée du canon, on sera toujours maître d'avancer les troupes sur la ligne si l'ennemi vouloit l'attaquer ; si ce ruisseau ne convenoit pas, voyez si celui qui passe à Baubigny, & qui va tomber à S. Denis, conviendroit mieux : mais si le poste en avant peut être accommodé, il le faut préférer à celui-ci, & laisser le village de Bondy derriere ; ces deux derniers postes sont beaucoup moins étendus que le premier, à en juger seulement par la carte. . . . .

Comme je ne fais cette ligne que pour en faire usage quand cela me conviendra, si je puis assembler mon armée au printems plutôt que les ennemis ne pourront faire, je marcherai droit vis-à-vis de Pontoise, je camperai hors la portée du canon de la riviere, & pour lors ils n'oseront entreprendre de la passer devant moi; si leur armée remontoit la riviere jusqu'à Beaumont pour avoir plus de facilité pour la passer, je remonterois pareillement toujours la riviere en même-tems qu'eux, & s'ils entreprenoient de passer, je les combattrois.

Par ce moyen je les empêcherois de s'approcher de Paris & je consommerois tous les fourages, & lorsque je commencerois à en manquer, & que je serois par conséquent obligé à me retirer en arriere vers Ecouan, ou même derriere le ruisseau de Gonesse, pour lors l'ennemi seroit obligé aussi de s'éloigner des environs de Paris pour chercher à subsister, & j'en ferois de même.

C'est par des projets semblables & des études sur toutes les parties qu'ils renferment que l'on peut s'instruire en tems de paix, & cela beaucoup plus aisément que dans les armées en se communiquant plusieurs ensemble, après qu'on a été sur le terrain, les idées & les moyens qu'on a trouvés, en discutant les raisons pour & contre, & les rapprochant toujours des principes certains que j'établis, & que je place dans ces écrits à mesure qu'ils se presentent.

Voyons dans la seconde Partie de cet Ouvrage à en faire application dans une guerre où j'entrerai dans tous les détails, de même qu'on seroit obligé de le faire si c'étoit une guerre véritable.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
contenus dans ce premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS, Pag. 1

CHAPITRE I. *Observations sur les auteurs Grecs & Romains, pour connoître comment l'Art de la guerre s'enseignoit chez ces nations*, 6

ARTICLE I. *Remarques & réflexions sur l'Iliade d'Homere*, ibid.

ART. II. *Remarques sur Herodote*, 15

ART. III. *Remarques sur la retraite des Dix mille par Xenophon, & sur sa Cyropedie*, 20

ART. IV. *Remarques sur l'extrait des choses mémorables de Socrate*, 25

ART. V. *Remarques sur Thucidide*, 32

ART. VI. *Remarques sur les guerres d'Alexandre, par Arian*, 40

ART. VII. *Extrait de la vie de Philopemen écrite par Plutarque*, 47

ART. VIII. *Remarques sur Polybe*, 49

ART. IX. *Sur les Commentaires de César*, 56

ART. X. *Remarques sur Végece*, 57

ART. XI. *Observations particulieres sur la cavalerie, les marches & les campemens des Grecs & des Romains*, 61

ART. XII. *Des armes dont se servoient les Grecs & les Romains, & de leurs ordres de bataille comparés l'un à l'autre*, 66

ART. XIII. *Conclusion tirée de tous les extraits des auteurs Grecs & Romains que l'on a rapportés ci-devant, pour décider laquelle de ces deux Nations a le plus sçavamment enseigné & pratiqué l'Art de la guerre, tant par rapport aux opérations de l'esprit, qu'à l'égard de celles du corps*, 67

CHAPITRE II. *Observations sur les auteurs modernes & sur ce qui se pratique aujourd'hui à la guerre*, 71

ARTICLE I. *Remarques sur les recueils de la milice Françoise, par le Pere Daniel, pour examiner si depuis les Romains l'Art de la guerre s'est enseigné, si la pratique s'en est conservée, & comment on l'a pratiquée*, ibid.

ART. II. *Remarques sur les Mémoires de M. de Montecuculli*, 73

ART. III. *Observations sur les guerres que M. de Turenne a lui-même décrites*, 74

ART. IV. *Etat actuel de la théorie & de la pratique de l'Art de la guerre*, 75

ART. V. *Combien il est difficile de se rendre capable des premiers emplois de la guerre, quand on veut s'en tenir à ce qui se pratique dans les*

troupes & dans les armées, 78
CHAPITRE III. *Des emplois que l'auteur a exercés dans les troupes & dans les armées* ; 84
CHAPITRE IV. *Théorie sur laquelle l'auteur a entrepris d'établir la pratique de la guerre*, 96
ARTICLE I. *De quelle maniere cette théorie peut s'enseigner*, ibid.
ART. II. *Parties de l'Art de la guerre que l'on va traiter*, 97
CHAPITRE V. *Comment se forment les armées ; leurs divisions en differentes parties ; définition de ces parties, & des ordres de bataille*, 109
CHAPITRE VI. *De combien d'hommes & de combien de compagnies les bataillons & escadrons ont été composés dans les trois dernieres guerres avant la paix d'Utrecht & de Bade, & de quelles armes on s'est servi.* PL. I. fig. 1. & 2. 115
CHAPITRE VII. *En quoi consiste encore aujourd'hui l'instruction & l'exercice des troupes*, 121
ARTICLE I. *Extrait du réglement pour l'exercice*, 122
ART. II. *Observations sur le réglement ci-dessus*, 125
ART. III. *A quoi l'on peut réduire le maniement des armes pour ne rien faire d'inutile*, 131
ART. IV. *Du salut des officiers de l'infanterie*, 139
CHAPITRE VIII. *Sçavoir si l'infanterie armée toute de fusils avec des bayonnettes à douille, est mieux armée que quand elle avoit des piques & des mousquets*, 142
CHAPITRE IX. *Quel a été l'arrangement des compagnies & des officiers dans le bataillon dans les trois guerres avant la paix d'Utrecht. Défaut de cet arrangement aussi-bien que de la division par files d'un homme à chaque rang*, 149
CHAPITRE X. *Des Motions militaires*, 156
ARTICLE I. *Régles qu'il faut observer pour faire marcher un bataillon & un escadron par parties ou en entier*, 158
ART. II. *Régle qu'on doit observer pour faire défiler un bataillon en faisant partir les divisions les unes après les autres.* PL. II, III, IV, V & VI. 164
ART. III. *Régles à observer pour faire marcher un ou plusieurs bataillons & escadrons de front*, 179
ART. IV. *Régles pour faire marcher sur la droite & sur la gauche par quarts de conversion des bataillons ou des escadrons en entier.* PL. VII. 184
ART. V. *Régles à observer pour mettre un ou plusieurs bataillons & escadrons en marche par quart de conversion de division.* PL. VII & VIII, 190
ART. VI. *Application de toutes les différentes manieres de marcher, soit par des quarts de conversion de bataillons en entier, ou par des quarts*

de conversion de divisions, soit aussi en les faisant partir du bataillon les unes après les autres, 197

CHAPITRE XI. *Quel doit être l'arrangement des compagnies & des officiers dans le bataillon, & comment on doit le diviser par parties,* 202

ARTICLE I. *De la maniere d'arranger les soldats & les officiers d'un bataillon en ordre de bataille,* ibid.

ART. II. *De quel nombre de compagnies, d'officiers & de soldats il convient le mieux de composer le bataillon, & sur combien de rangs il faudroit le former,* 209

ART. III. *Maniere qui paroît la plus parfaite de former un bataillon,* PL. IX & X, 214

ART. IV. *Comment les officiers & soldats d'un bataillon doivent être armés,* 219

ART. V. *Comment un bataillon doit se mouvoir & agir,* 229

CHAPITRE XII. *De l'escadron, & de la maniere de le former.* PL. XI. 237

ARTICLE I. *Du nombre de compagnies, d'officiers & de cavaliers dont un escadron devroit être composé,* 238

ART. II. *De la maniere dont les compagnies & les officiers doivent être placés dans l'escadron,* 244

ART. III. *Maniere qui paroît la plus parfaite de former les escadrons, & d'armer les cavaliers & officiers de cavalerie,* 250

ART. IV. *De la maniere dont l'escadron doit se mouvoir & agir,* 252

CHAPITRE XIII. *Mouvemens plus faciles, plus prompts & plus sûrs que ceux qui sont actuellement en usage, sur-tout en presence des ennemis,* 256

ARTICLE I. *Mouvement d'un bataillon qui tourne sur son centre par quart de conversion.* PL. XII. & PL. XIII. fig. 1. 259

ART. II. *Mouvement d'un bataillon pour marcher sur sa droite ou sur sa gauche sur le même alignement sans s'allonger.* PL. XIII. fig. 2. 265

ART. III. *Des mouvemens de l'escadron.* PL. XIV. 267

ART. IV. *Maniere de faire faire à un escadron un quart de conversion sur le centre.* PL. XV. 273

ART. V. *Moyens pour faire prendre à un bataillon & à un escadron toutes les figures qui peuvent leur convenir; suivant les différentes situations ou ils se trouvent,* 279

ART. VI. *Des proprietés d'un bataillon ou d'un escadron considerés comme des corps flexibles,* 282

ART. VII. *De la force d'un bataillon rond attaqué par de la cavalerie, ou par de l'infanterie qui lui est superieure en nombre.* PL. XVI. 287

ART. VIII. *Maniere de donner à un bataillon la forme triangulaire ou quarrée,* 289

ART. IX. *Méthode pour faire quitter ou reprendre la figure du rond à un bataillon, suivant le besoin.* PL. XVII. 293

Art. X. *Moyens pour faire prendre les mêmes figures à plusieurs bataillons*, 297

Chapitre XIV. *Des ordres de bataille*, 306

Article I. *Des differens ordres de bataille qu'une armée peut former en plaine unie, & où l'on ne rencontre aucun obstacle de la part du terrain*, 307

Art. II. *Description des différentes manieres dont des armées combattent en plaine*, 317

Art. III. *Sçavoir quel est l'ordre de bataille le plus fort de deux armées égales en nombre, dont l'une est en bataille sur une seule ligne pleine, & l'autre sur deux lignes tant pleines que vuides*, 320

Art. IV. *Sçavoir si dans les ordres de bataille en plaine on doit toujours mettre toute l'infanterie dans le centre des lignes, & toute la cavalerie ensemble sur les aîles, sans y mêler de l'infanterie*. Pl. XVIII. 326

Art. V. *Combien on peut former de differens ordres de bataille dans des plaines où il n'y a aucune protection à prendre du terrain, & si les armées dès qu'elles approchent doivent toujours marcher l'une contre l'autre en ligne droite, & parallelement pour se charger en même tems dans tout leur front*, 337

Art. VI. *Premier ordre de bataille : réflexions sur cet ordre*, 339

Art. VII. *Ordres deuxiéme & troisiéme*, 340

Art. VIII. *Quatriéme & cinquiéme ordres de bataille*, 342

Art. IX. *Sixiéme ordre de bataille. Réflexions sur cet ordre*, 344

Art. X. *Septiéme ordre de bataille. Réflexions sur cet ordre*, 346

Chapitre XV. *Des differentes façons dont on peut séparer une armée par colonnes; regles & principes pour en diriger la marche*, 348

Article I. *Mouvement d'une armée qui se porte en avant, la tête des colonnes étant formée par les droites*. Pl. XIX. 361

Art. II. *Mouvement pareil à celui de l'article précédent, avec cette différence que ce sont les gauches qui ont la tête des colonnes*. Pl. XX. 363

Art. III. *Marche d'une armée dont quatre colonnes partent par leur droite & quatre par leur gauche*. Pl. XXI. ibid.

Art. IV. *Marche en avant pour aller occuper un nouveau camp, où toutes les têtes des colonnes sont composées de la 1re ligne*. Pl. XXII. 364

Art. V. *Marche sur huit colonnes partant d'un camp sur deux lignes pour en aller occuper un autre sur quatre lignes*. Pl. XXIII. 365

Art. VI. *Marche d'une armée qui va occuper un camp en arriere, & faire front du côté opposé à celui où elle faisoit tête*. Pl. XXIV. ibid.

Art. VII. *Marche d'une armée dans le cas précédent executée par d'autres moyens*. Pl. XXV. 367

Art. VIII. *Autre marche semblable aux deux précédentes, où il y a deux differens mouvemens marqués*. Pl. XXVI. 368

Art. IX. *Marche d'une armée pour aller occuper un poste sur sa droite & qui fait front sur la droite du vieux camp*. Pl. XXVII. 370

Art. X. *Marche d'une armée qui va prendre un poste à la gauche de celui qu'elle occupoit, & faire front au côté où répondoit son flanc gauche.* Pl. XXVIII. 372

Art. XI. *Marche semblable aux deux précédentes, avec un ruisseau marécageux derriere la gauche du vieux camp.* Pl. XXIX. 373

Art. XII. *Marche d'une armée qui part du vieux camp pour aller en arriere occuper un nouveau camp.* Pl. XXX. 374

Art. XIII. *Marche dans un pays fort couvert & où il y a un grand chemin très-large qui conduit d'un camp à l'autre.* Pl. XXXI. 375

Art. XIV. *Marche d'une armée dans les mêmes circonstances par rapport au terrain, mais dont le nouveau camp fait face au côté opposé à celui où l'ancien faisoit front.* Pl. XXXII. 376

Art. XV. *Marche pour aller occuper un camp placé comme ci-dessus, mais où l'on n'est point gêné par le terrain.* Pl. XXXIII. 377

Art. XVI. *Mouvement d'une armée pour faire face sur sa droite dans le même terrain qu'elle occupe.* Pl. XXXIV. 378

Art. XVII. *Mouvement d'une armée dans le même cas que la précédente, avec cette différence que chaque troupe se trouve placée dans le même terrain qu'elle doit occuper.* Pl. XXXV. 379

Art. XVIII. *Differens mouvemens d'armées sur huit colonnes, partant de camps où les troupes sont reparties & mêlées cavalerie & infanterie, suivant les différentes qualités supposées du terrain.* Pl. XXXVI. 381

Art. XIX. *Mouvement de deux armées marchant l'une contre l'autre; copié d'après un plan d'idée en relief.* Pl. XXXVII. 385

Chapitre XVI. *Quels sont les principes & les regles des mouvemens des armées à l'occasion des sieges,* 389

Article I. *Combien il y a de sortes de circonvallations,* ibid.

Art. II. *Principes de chacune des différentes sortes de circonvallations,* 390

Art. III. *Regles générales pour toutes les circonvallations,* 394

Art. IV. *Principes pour les mouvemens des armées d'observation & de secours,* 396

Art. V. *Principes suivant lesquels on peut regler l'étendue des fourages que l'on veut faire,* 398

Art. VI. *De la quantité d'escortes qu'il convient de donner aux fourages & aux convois,* 401

Chapitre XVII. *Des Camps,* 403

Article I. *Regles à observer pour camper les armées,* ibid.

Art. II. *Quelques principes pour le choix des camps,* 405

Chapitre XVIII. *Que sans faire la guerre & sans troupes on peut apprendre toutes les parties de l'Art militaire & en faire l'application sur le terrain,* 407

Fin de la Table des Chapitres & Articles.





